NUMÉRO 20
2016

RECHERCHES QUALITATIVES
revue.recherche-qualitative.qc.ca

Hors-série
«Les Actes»

Prudence empirique et risque interprétatif

Actes du colloque du Réseau international francophone de recherche qualitative (RIFReQ)

Université Paul-Valéry, Montpellier 3, 17-19 juin 2015

Sous la direction de
Catherine de Lavergne

ARTS, LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3

LERASS

CERIC

ARQ Association pour la recherche qualitative

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20.

PRUDENDE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF

ACTES DU COLLOQUE DU RÉSEAU INTERNATIONAL FRANCOPHONE DE RECHERCHE QUALITATIVE (RIFREQ) TENU À L'UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY, MONTPELLIER 3, 17-19 JUIN 2015

ISSN 1715-8702

http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html

La revue *Recherches qualitatives* est financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
Canada

La publication de ce numéro a été aussi été rendue possible grâce à la contribution financière de l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3 et du LERASS-Ceric.

ARTS, LETTRES, LANGUES, SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3
LERASS
CERIC

© 2016 Association pour la recherche qualitative


RESEAU INTERNATIONAL FRANCOPHONE DE RECHERCHE QUALITATIVE
17, 18, 19 Juin 2015
Université Paul-Valéry
COLLOQUE
5ème édition
rifreq
« Prudence empirique
et risque interprétatif »
http://rifreq2015.sciencesconf.org
rifreq2015@gmail.com

Table des matières

Introduction
Prudence empirique et risque interprétatif
Catherine de Lavergne……**1**

Axe 1 : Personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche

Valeur descriptive-explicative vs. effets d'application des « discours » des sciences humaines : pour une éthique du « chercheur-praticien » engagé dans le champ de « la communication »
Denis Benoit……..……**26**

La réflexivité du chercheur en comportement du consommateur : une attitude responsable
Angélique Rodhain, Aurélie Dehling, Virginie Silhouette-Dercourt……**42**

Les méthodes qualitatives comme stratégie sur des terrains sensibles : cas d'une chercheuse au sein de services de communication de collectivités territoriales
Marie Dany Vinguédassalom……**54**

Théorisation ancrée constructiviste dans la recherche impliquant des personnes marginalisées : « underground theory » à haut risque?
Marie-Claude Jacques, Denise St-Cyr Tribble, Jean-Pierre Bonin……...**68**

Les émotions en recherche : pourraient-elles nous permettre de mieux comprendre le monde social?
Amélie Champagne, Laurence Clennett-Sirois……**83**

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Représentations croisées de la fonction d'infirmière coordinatrice dans un service d'hépatologie : une recherche ethnosociologique
Jean-Manuel Morvillers, Nathalie Goutté……..…….**100**

Contraintes universitaires, visées professionnelles et dilemmes méthodologiques
Jean-Marie Van der Maren……..**115**

Comment accéder à l'activité d'évaluation conduite par les travailleurs sociaux?
Mylène Salles……..**127**

Processus de construction et d'appropriation des savoirs en recherches collaboratives : soutenir l'intervention auprès des parents en difficultés
David Lafortune, Sophie Gilbert…….**140**

Une perspective ergologique de la mobilisation des critères de rigueur scientifique en recherche-action de type interprétative
Marie-Michèle Lord, Pierre-Yves Therriault, Jacques Rhéaume……**163**

Réflexivité de la recherche par approche qualitative dans l'intervention sociale. Retour sur les problèmes éthiques et méthodologiques dans l'étude de populations vulnérables
Audrey Marcillat…….**176**

L'ancrage et la structuration d'une recherche-action en sciences de gestion : les précautions du chercheur et du dirigeant
Lucie Houle…….**188**

Quatre configurations pour créer une dynamique interactive entre formation et recherche. Expériences dans le domaine de la formation des professionnels de la santé
Daniel Faulx, Géraldine Burlet, Nicolas Bernard, Cédric Danse……**201**

Comment la participation à une recherche contribue au développement professionnel : le cas des exemples à l'Université
Gilles Fossion, Daniel Faulx…….……..….**221**

L'expérience de mutation de paradigme chez le chercheur, un chemin de créativité conduisant à l'innovation épistémologique
Anne Lieutaud…….**237**

Axe 2 : Statut des données en recherche qualitative : traces, recueil et exploitation de données numériques

Évaluation quantitative et évaluation qualitative de la recherche au regard de l'information-documentation : détournements et risques
Viviane Couzinet…….**252**

Lire ou écrire une recherche utilisant des données qualitatives : une grille pour analyser et pour préparer une recherche ou une demande de subvention
Jean-Marie Van der Maren……..**267**

L'entretien dans l'entretien :expérimentation d'une méthode d'interprétation de l'implicite
Anne-Chantal Hardy, Maud Jourdain……..….**282**

Des approches méthodologiques qualitatives complémentaires pour l'évaluation du système de veille sanitaire de défense français
Raphäel Châtelet, Marc Tanti…….**297**

Saisir le point de vue de l'enfant. Enquêter sur la participation socioscolaire des élèves migrants
Maïtena Armagnague, Isabelle Rigoni……**311**

Images fixes, animées et monographie : une autre approche hybride analytique des phénomènes sociologiques
Didier Vidal…….**330**

Pour une approche qualitative du sensible
Jean-Jacques Boutaud, Stéphane Dufour, Clémentine Hugol-Gential……**341**

La pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible : analyse secondaire de données qualitatives et approche catégorielle anticipation/émergence innovante d'inspiration phénoménologique
Béatrice Aumônier……..……..….**355**

Psychologie historico-culturelle et analyse microgénétique : explicitation d'une démarche d'analyse
Marie Béguin……...**368**

Produire des propositions théoriques. Épistémologie de l'usage des études de cas
Nathanaël Wadbled…….**383**

Un outil simulateur au service du degré d'exactitude des diagnostics infirmiers et du développement des compétences en jugement clinique
Isabelle De Geest, Nicolas Rombauts…….**395**

Le blog de recherche comme journal de bord informatique. Un soutien à la réflexivité, à l'analyse, à la communication et à la scientificité?
Christophe Lejeune…….……**402**

Axe 3 : Vers des processus d'hybridation des démarches et des méthodes?

Berne, Bucarest, Delphes. Aperçu d'une hybridation de démarches et méthodes pour appréhender le lien entre la diversité et l'innovation en Suisse
Pia Stalder……**416**

Entre observation habitante discrète et entretiens collectifs focalisés d'habitants : de l'utilité à croiser les méthodes
Séverine Durand……..**433**

Complémentarisme des méthodes : à propos d'une recherche qualitative en psychologie sur récits de vie et vécu subjectif de précarité sociale
Sophie Fierdepied, Gesine Sturm, Thierry Baubet…….……..……**443**

D'un phénomène sidérant vers une relation d'appropriation
Lionel Diébold, Jean-Philippe Roustant, Isabelle Boulze……..……..…**458**

En quoi la méthode phénoméno-sémiopragmatique inspirée de CS Peirce apporte des réponses à la tension entre rigueur scientifique et créativité?
Agnès Oude-Engberink, Gérard Bourrel…….**472**

Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie
Irène Krymko-Bleton……..**487**

Burnout, un tueur silencieux dans quelques institutions publiques de Lubumbashi?
Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Balthazar Ngoy Fiama Bitambile, Joëlle Musasa Ngoïe……**500**

Combinaison d'approches quantitatives et qualitatives pour l'évaluation des effets de la fasciathérapie méthode Danis Bois sur la douleur de patients fibromyalgiques
Cyril Dupuis……**515**

Précautions empiriques et consensus épistémologique dans la comparaison européenne : à propos d'une enquête qualitative sur la santé et les activités physiques dans des quartiers pauvres
Monica Aceti, Sandrine Knobé, Elke Grimminger, Gilles Vieille Marchiset.**531**

Pluralisme méthodologique, une affaire d'intégration?
Pierre-Yves Barbier……**547**

Axe 4 : Carte blanche aux propositions subversives ou alternatives

L'entretien d'explicitation une superbe imprudence méthodologique! Remémoration et explicitation
Pierre Vermersch……**559**

Conférence de synthèse
Pratiques de rédaction du discours sur la méthode : entrer dans la « boîte noire » du qualitatif
Colette Baribeau……**580**

Conférence de clôture
De prudence et d'imprudence en recherche qualitative
Chantal Royer……..**594**

Introduction

Prudence empirique et risque interprétatif

Catherine de Lavergne, Docteure

Université Paul Valéry - Montpellier 3, France

Du défi au projet : organiser le 5ème colloque du réseau RIFReQ à l'université Paul Valéry, Montpellier 3

C'est à l'occasion de la venue à Montpellier, en avril 2014, de Chantal Royer, présidente du Réseau International Francophone de Recherche Qualitative (RIFReQ), professeure invitée par le département Information et Communication et le laboratoire LERASS-CERIC, que l'hypothèse a germé d'envisager la cinquième édition du colloque sur le campus de l'université Paul Valéry. L'équipe du département et du laboratoire a accueilli cette idée avec une grande émotion. À l'attachement au réseau et à ses travaux, s'ajoutait une forte signification symbolique. C'est en effet à l'université Paul Valéry, à l'initiative d'Alex Mucchielli, du CERIC et de chercheurs de l'Association pour la Recherche Qualitative (ARQ) que s'était tenu, en juin 2006, le premier colloque international francophone de méthodes qualitatives.

Une proposition d'appel à communication a été élaborée et soumise à l'expertise des membres du bureau du RIFReQ, par l'intermédiaire de sa présidente, Chantal Royer, dont les conseils et l'appui ont été inestimables pendant toute la durée de préparation du colloque. Colette Baribeau, présidente de l'Association pour la Recherche Qualitative, ainsi que les membres du bureau du RIFReQ se sont mobilisés à toutes les étapes du processus d'expertise, ainsi que pour l'animation scientifique. Des membres du laboratoire EPSYLON, coordonnés par Gérard Bourrel, membre du bureau du RIFReQ, des collègues enseignants-chercheurs de différentes disciplines ont apporté leur collaboration, tant pour l'expertise des contributions, que pour l'animation scientifique du colloque. Ce sont 33 chercheurs de trois continents, de huit pays et d'une dizaine de disciplines, qui ont constitué le Comité Scientifique, présidé par Catherine de Lavergne.

Compte tenu du calendrier très serré, la tenue du colloque étant envisagée pour juin 2015, et des ressources financières limitées, un esprit de gestion « écologique » du colloque a animé l'équipe du LERASS-CERIC, constituée des enseignants-chercheurs et doctorants des départements Information et Communication, et Documentation, au

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 1-25.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

sein de l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC). L'ITIC, présidé par François Péréa a apporté son soutien à cette manifestation. Le précieux concours des services logistique, audiovisuel, d'imprimerie de l'université a été sollicité, les dispositifs numériques gratuits ont été utilisés (la plateforme Sciences Conf du CNRS), les compétences et les énergies disponibles et volontaires ont été mobilisées. Le Comité d'organisation, présidé par Valérie Méliani et Sidonie Gallot, qui a assuré la mise en place et le suivi de la plateforme du colloque <https://rifreq2015.sciencesconf.org/> s'est intensément investi pour préparer la tenue de cet événement scientifique dans les meilleures conditions, ses membres assurant aussi par eux-mêmes, pendant la manifestation, le suivi logistique, l'accueil et l'orientation des participants, la préparation des tables et le service pendant les repas en plein air et les pauses café, l'enregistrement audio-visuel des conférences et des ateliers, la préparation des salles : Pierre-Camille Delahaye, Audrey de Ceglie, Hans Dillaerts, Nadia Hassani, Marie-Caroline Heïd, Patricia Jullia, Roberto Muschietti, Sophie Vailliès, Nathalie Verdier.

Des étudiants en Information-Communication se sont aussi engagés. Justine Loreau, et Emil Kowalczyk, en troisième année de licence, ont préparé les déplacements et l'hébergement des participants. Une équipe d'étudiants du Master 2, coordonnée par Nazanin Mohammadzadeh Babr et Célia Paris, a assuré la conception et l'animation « *live* » du colloque avec twitter, un blog alimenté en temps réel, ainsi qu'un défilement de photographies sur écrans pendant les pauses. Céline Pascal a réalisé l'affiche.

La Région a fourni du matériel pour les participants, et la ville de Montpellier, représentée par son maire Philippe Saurel, a convié les congressistes à un apéritif à la Maison des Relations Internationales.

L'appel à communication

Pour cette cinquième édition, neuf ans après l'inauguration du premier colloque en 2006, il a semblé essentiel de maintenir et de développer trois dynamiques fondatrices du réseau :

- Son caractère international, avec une ouverture vers les pays méditerranéens;
- Sa dimension interdisciplinaire, et même transdisciplinaire;
- L'orientation conjointe vers les professionnels et les chercheurs, la réflexion sur des pratiques, qu'elles soient professionnelles ou de recherche.

Cette volonté s'est concrétisée non seulement à travers la constitution interdisciplinaire et internationale du Comité Scientifique, mais aussi dans l'élaboration de l'appel à communication.

L'élaboration de la problématique du colloque a été réalisée dans la continuité des deux colloques précédents du réseau, le premier, en 2011, questionnant la portée,

les conditions de généralisation ou de transférabilité de la recherche (actes disponibles dans le numéro 15, 2013 de cette collection), le second, en 2013, consacré à la découverte. L'objectif était d'en articuler les apports, en questionnant de façon dialogique, à travers la prise de risques, les conditions de rigueur de la recherche et la créativité du chercheur, au regard des contraintes et des enjeux auxquels il se trouve inévitablement confronté en tant qu'acteur social incarné, engagé dans une communauté scientifique, avec des collaborateurs, des « enquêtés » sujets, acteurs, partenaires, des institutions, des programmes, des dispositifs.

> Le colloque RIFReQ de 2015 s'inscrit dans la continuité des travaux des deux colloques précédents. En 2011, les participants ont questionné les chemins méthodologiques « du singulier à l'universel », menant, à partir de leurs singularités, de la singularité de chaque terrain, vers la généralisation, la reproductibilité ou la significativité. En 2013, laissant en suspens l'examen des processus de validation scientifique, la recherche a porté sur les logiques de la découverte, intimement liées à l'attitude de curiosité et de créativité du chercheur. Le colloque de 2015 propose de relier ces deux dimensions, en tension pour le chercheur en tant qu'acteur social, inévitablement engagé dans un projet collaboratif nécessitant prudence et prise de risque : logique de découverte et cadres institutionnels et économiques prescripteurs, personnalité singulière du chercheur et visées de la recherche, données hétérogènes, pléthoriques et activité interprétative, démarches de recherche et auto-contraintes, outillage et dépendances, cadres libérateurs et contraignants.

Trois axes ont été proposés, en résonance, articulant successivement les questionnements liés à la posture et à l'attitude du chercheur, au « rapport instrumental aux ressources théoriques, ainsi qu'aux moyens technologiques » (Paillé & Muchielli, 2005, p. 49), aux ouvertures vers des approches inter-disciplinaires et à de nouvelles constructions méthodologiques.

Axe 1 : Personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche

La quête de savoir et la capacité d'étonnement sont les conditions de la découverte. Avec la « sérendipité », terme à l'honneur depuis deux décennies, c'est aussi la portée de la recherche qui est questionnée, car ce terme est implicitement ou explicitement associé à l'innovation, comme en témoigne par exemple, l'initiative « Union de l'innovation » de la stratégie 2020 pour l'Europe. Les découvertes doivent très vite déboucher sur la reproductibilité, sur la mise en marché de nouveaux produits ou services dans une logique marchande, ou sur des améliorations rapidement transférables, dans une logique d'innovation sociale. Ces injonctions d'innovation placent le chercheur en situation de respecter des standards productifs, marchands ou sociaux, le confrontent à des exigences de plus en plus fortes, parfois différentes ou

contradictoires, émanant de commanditaires privés comme d'instances d'évaluation scientifiques. Comment le chercheur se positionne-il en tension entre ces impératifs divers, voire divergents? Comment peut-il assumer la collaboration avec son équipe, les institutions scientifiques, les partenaires socio-professionnels, les acteurs de terrain? Comment le chercheur peut-il concilier différents enjeux subjectifs, éthiques, scientifiques, économiques, sociaux? Quel espace de liberté peut-il négocier?

Comment préserver la possibilité qu'advienne une découverte dans des cadres peu flexibles et des étapes programmées? Comment favoriser la créativité dans le monde de la recherche académique? De quelle prudence et de quelle rigueur les chercheurs qualitatifs doivent-ils faire preuve vis-à-vis de leurs partenaires et commanditaires? Comment justifient-ils le recours aux méthodes qualitatives, parfois perçues comme chronophages ou inefficaces, auprès des partenaires publics ou privés de la recherche?

Doivent-ils assumer le lien, désormais posé comme allant de soi, entre créativité et innovation, et ce faisant, tenter de satisfaire les exigences de productivité et d'efficience de la recherche? Doivent-ils défendre la recherche qualitative comme un principe de précaution face aux dérives quantitativistes du modèle économique dominant, générant exclusion et précarité? Doivent-ils promouvoir la recherche qualitative en tant que prise de risque, favorisant la créativité et l'innovation sociale? Ou doivent-ils défendre la logique d'une découverte « résistante », face à la logique de rentabilité de l'innovation?

Axe 2 : Statut des données en recherche qualitative : traces, recueil et exploitation de données numériques

Avec l'accélération des évolutions socio-techniques, et en particulier le foisonnement des dispositifs et outils numériques, les pratiques de recueil et d'analyse des données évoluent. Qu'ils travaillent en terrain numérique ou en terrain « réel », les chercheurs qualitatifs disposent d'outils d'enregistrement leur permettant de conserver à l'état brut des corpus volumineux et hétérogènes de données, textuelles, iconiques, sonores, ou audiovisuelles. Ont-ils la capacité de les transcrire, de les exploiter? Quelles dispositions méthodologiques, légales ou déontologiques requièrent l'existence et la conservation de ces corpus de données biographiques?

Comment peut-on comparer des données hétérogènes? Doit-on recourir à toujours plus d'applications pour sélectionner, trier, catégoriser, « faire parler » ces données? Comment prendre en compte, dans les analyses, les usages prescrits de ces dispositifs techniques, orientant la lecture et l'analyse des résultats? Peut-on encore parler de recherche qualitative quand elle est assistée par des « actants » mobilisant des algorithmes et des statistiques? Sont-ils identifiés, tous ceux, acteurs et actants, qui concourent à cette chaîne interprétative? « Qui suis-je » et quelle interprétation j'ose dans un environnement de cognition distribuée? Peut-on encore identifier des

moments distincts et complémentaires entre les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives? Quelle place le chercheur qualitatif veut-il occuper, en relation avec les développeurs, les institutions, les associations, les journalistes, les citoyens, dans un contexte de « *big data* », avec l'ouverture de données brutes au public? Peut-il proposer des analyses ou des applications qualitatives autres que des cartographies dynamiques?

Enfin, la numérisation des corpus de données ouvre-t-elle des possibilités inédites de travail collaboratif? L'existence, la conservation voire le partage de tels corpus dynamisent-ils le débat scientifique?

Axe 3 : Vers des processus d'hybridation des démarches et des méthodes?

Pour tenter de concilier des enjeux différents, des attentes et logiques d'action divergentes, des sources d'information hétérogènes, le chercheur « pluriel » peut être confronté à de nouveaux dilemmes qui peuvent devenir des sources de créativité méthodologique et technique. Quels risques interprétatifs peut-il assumer, en proposant, dans une approche pragmatique, de nouveaux agencements de méthodes, des métissages de méthodes existantes, ou des hybridations instrumentales? De quelle prudence doit-il faire preuve, dès lors qu'il encourt le risque de faire éclater la cohérence systémique de son dispositif de recherche, en introduisant des disruptions entre les méthodes et instruments utilisés, et leur articulation avec des référents épistémologiques et théoriques?

Hormis le croisement ou l'hybridation des approches et des méthodes, peut-on relever la création de nouvelles approches, de nouvelles méthodes? Quels sont les processus d'institutionnalisation de nouvelles émergences méthodologiques et instrumentales? De quelles découvertes, et de quelles innovations la recherche qualitative peut-elle se prévaloir?

À partir des expériences et avancées méthodologiques de cette décennie, et à l'aide des technologies disponibles actuellement, pourrait-on dresser une nouvelle typologie dynamique des méthodes qualitatives? Pourrait-on synthétiser et visualiser, de façon dialogique et heuristique, les acquis consensuels de la communauté scientifique des chercheurs qualitatifs, mais aussi les émergences nouvelles, les problématiques et controverses que de nouvelles associations de démarches, de méthodes ou de techniques suscitent?

En clin d'œil au titre du colloque « prudence empirique et risque interprétatif », **un quatrième axe** a été adjoint, intitulé **« Carte blanche aux propositions subversives ou alternatives ».**

L'organisation scientifique du colloque

Les propositions de contributions ont été massives. Celles-ci ont été expertisées en double aveugle à partir d'une grille commune d'évaluation disponible sur la

plateforme « Sciences Conf ». Les avis experts ont été convergents en très grande majorité. Un petit nombre de propositions faisant l'objet d'avis légèrement divergents ont été soumis à une troisième expertise. 68 propositions ont finalement été retenues.

Du 17 au 19 juin, le colloque a accueilli 130 participants, issus de trois continents et d'une douzaine de pays, chercheurs et /ou praticiens dans des disciplines variées. Après l'ouverture du colloque par Catherine De Lavergne, présidente du colloque, Anne Fraïsse, présidente de l'Université Paul Valéry, Philippe Saurel, maire de Montpellier et Président de l'ITIC, François Péréa, directeur de l'ITIC, Chantal Royer, présidente du RIFReQ, Colette Baribeau, présidente de l'ARQ, Alain Chante et Gérard Bourrel, pour les laboratoires LERASS-CERIC et EPSYLON, Valérie Méliani et Sidonie Gallot, pour le comité d'organisation, les travaux scientifiques ont été initiés. Se sont déroulées pendant cet événement scientifique : six conférences (quatre conférences introductives, deux conférences de synthèse), 57 communications, trois animations d'ateliers, deux tables rondes. Chacun des participants a pu avoir accès au livret des résumés, mais aussi à l'intégralité des textes complets déposés sur la plateforme.

Conformément à l'esprit du colloque, les sessions d'atelier n'ont pas été structurées sur des bases disciplinaires, elles ont au contraire été organisées pour favoriser les échanges inter/transdisciplinaires autour de questionnements convergents. Pour chacune de ces sessions, ont été désignés, parmi les membres du Comité Scientifique, un animateur, mais aussi un « veilleur-synthétiseur », chargé de relever les convergences, les résonances, les réponses à la problématique du colloque, au fur et à mesure des interventions. Ces « veilleurs-synthétiseurs » ont fait part de leur réflexion en table ronde le lendemain matin, de façon à dynamiser la réflexion dans la recherche en train de se faire.

C'est grâce au travail du Comité d'Organisation, et au soutien de la revue *Recherches qualitatives* que paraît ce numéro 20 de la collection Hors-série « Les Actes ». Avec l'engagement de Chantal Royer assistée de Marie-Josée Berthiaume, un autre défi a été relevé, celui de la parution de ce numéro dans les délais les plus courts, vu son ampleur : il comporte 40 textes.

Contenu de ce numéro

Les textes publiés dans ce numéro ne sont pas regroupés dans le même ordre que celui de leur présentation orale en juin 2015. Compte tenu des résonances entre les trois axes proposés, il faut ici relever que de nombreuses contributions, positionnées au sein d'un axe, développent aussi des questionnements ou des avenues en relation avec l'une ou l'autre des deux autres thématiques. La richesse du corpus pourrait être représentée comme un réseau de liens hypertexte. Si l'ordonnancement des articles pourra parfois apparaître quelque peu arbitraire au lecteur, celui-ci peut aussi s'aménager des parcours transverses de lecture.

Articles positionnés au sein de l'axe 1 (première section) : Personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche

Cinq thématiques composent un corpus de 15 textes. Le premier et le cinquième thème questionnent les liens entre le chercheur et sa recherche, ainsi que la congruence du chercheur avec lui-même. Questionnement porté à son paroxysme dans le dernier thème, consacré au changement de paradigme chez le chercheur. Le deuxième thème concerne la mobilisation des critères de rigueur éthique dits « d'équilibre » et « d'authenticité » (Gohier 2004, p. 9) dans le cadre de recherches collaboratives ou de démarches de recherche-action. Les conditions méthodologiques, les enjeux éthiques et épistémologiques de la collaboration entre praticiens et chercheurs sont ensuite traités au sein du troisième thème, le quatrième portant une attention plus particulière à l'articulation entre recherche et formation.

Un premier thème questionne **le lien entre le chercheur et sa recherche, ainsi que la congruence du chercheur avec lui-même** « dans ses idées, dans ses valeurs et dans ses actions » (Gohier, 2004, p. 9).

Denis Benoit soulève un premier risque pour le chercheur, lié aux caractéristiques d'une discipline, la communication, investie de fortes attentes d'applications pratiques sur les terrains professionnels. Le chercheur engagé court ainsi le risque de se faire instrumentaliser aux fins d'exploitations marchandes, ou manipulatoires de ses travaux. Il énonce deux critères pour une éthique du chercheur-praticien en communication : « envisager la portée, les effets possibles de ses énoncés, plutôt que leur valeur descriptive-explicative », et « être attentif aux risques de prédiction autoréalisatrice ».

En convergence avec Denis Benoit, en ce qui concerne la relation à la discipline, **Angélique Rhodain, Aurélie Dehling** et **Virginie Silhouette-Dercourt** posent un regard critique sur les sciences de gestion, en particulier le marketing, comme discipline promouvant l'économie de marché, et comme milieu reliant étroitement praticiens et chercheurs. Les techniques qualitatives sont mobilisées, entre trois chercheures de la même discipline, pour faciliter l'expression de cette subjectivité et de cette distance critique avec la recherche dominante, telle qu'elle se pratique et s'utilise. Des récits de vie réciproques, permettent d'analyser « la subjectivité croisée », et d'élaborer des pistes « vers une réflexivité systématisée ». Mais pour ces auteures, la « réflexivité éthique » consiste à assumer ses valeurs et son engagement militant, tout en faisant preuve de rigueur méthodologique.

Un deuxième thème relève également de la dimension éthique de la recherche, à travers **les attitudes que le chercheur doit adopter dans son rapport aux participants à la recherche.** Les auteurs se réfèrent implicitement au respect des critères d'équilibre, ou d'équité qui consistent à s'assurer que les différents points de

vue (ou voix) des participants seront exprimés (Gohier, 2004), ce qui présente des difficultés ou des risques, lorsque les participants sont vulnérables.

Marie Dany Vinguédassalom évoque, à partir d'une recherche doctorale réalisée au sein de collectivités territoriales, les risques encourus, et les précautions à prendre lors de l'entrée sur un terrain de recherche, pour construire une relation de confiance avec les acteurs professionnels, et trouver la bonne distance, entre le risque d'être considérée comme une professionnelle, et celui d'être rejetée comme une étrangère. La chercheure mobilise des stratégies et procédures lui permettant de négocier puis de construire une place, en passant par différentes étapes : se faire accepter, se faire reconnaître, se faire oublier.

Marie-Claude Jacques, Denise St-Cyr Tribble et **Pierre Bonin**, mobilisent la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz, dans le cadre de recherches effectuées auprès de personnes vivant avec la schizophrénie. Le chercheur doit construire une relation de proximité avec les participants, en encourant les risques d'un étiquetage réciproque. La recherche est co-construite, à partir « d'une construction mutuelle des données par l'interaction entre les participants et le chercheur ». Les risques sont liés aux « structures, discours, conventions et relations de pouvoir » qui influencent « les significations et les actions des participants ». Mais c'est aussi grâce à ces risques que peuvent émerger des compréhensions nouvelles « qui donnent espoir sur des possibilités d'innovation qui autrement n'auraient pas pu être envisagées. »

Pratiquant également la méthode de la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz, **Amélie Champagne** et **Laurence Clennet-Sirois** insistent sur l'investissement personnel du chercheur, et l'adoption d'une « posture critique » consistant en « l'adoption du point de vue des groupes ou individus socialement marginalisés ». La relation de réciprocité avec les participants peut aussi s'exprimer par le partage d'expérience et d'émotions, qui « peut mener à une forme d'autonomisation des participants ». Mais cet investissement personnel ne doit pas être confondu avec l'instrumentalisation stratégique des émotions pour faciliter la relation avec les enquêtés. Sur le plan épistémique, la contribution des émotions au processus de recherche doit être reconnue.

C'est une posture de double engagement qu'assument **Jean-Manuel Morvillers** et **Nathalie Goutté,** incluant « l'informateur autochtone » comme productrice de la recherche. L'enquête, s'appuie sur l'analyse institutionnelle (Lourau, 1970). Elle est issue d'une commande, portant des visées instituantes, celles de faire reconnaître une nouvelle fonction infirmière non formalisée, celle d'infirmière coordinatrice, au sein d'un service d'hépatologie d'une unité de soins hospitaliers. Les auteurs s'interrogent sur la transférabilité des résultats de l'enquête, en raison au contexte de la commande et du caractère monocentrique de l'étude.

Un troisième thème concerne **la collaboration entre chercheurs et praticiens de la formation ou de l'intervention sociale.** Pour être transférables dans le monde professionnel, les recherches doivent s'appuyer sur des pratiques, et être menées en collaboration avec les praticiens. Mais ces recherches collaboratives, ou recherches-actions soulèvent alors d'autres enjeux et risques d'ordre éthique et épistémologique.

Jean-Marie Van Der Maren dresse un diagnostic sévère, fondé sur 35 ans d'accompagnement méthodologique. Il constate que les recherches menées par les chercheurs sont épistémiques, non transférables dans le monde professionnel, et en décalage avec la demande des professionnels de recherches « visant des savoirs technologiques et des savoirs pratiques ». La recherche doit partir des problèmes, tels qu'ils sont formulés par les praticiens, mais aussi les associer à l'analyse des données recueillies à partir des traces de leur activité ou de celles de leurs collègues praticiens. La collaboration entre chercheurs et praticiens pourra ainsi déboucher sur des résultats « explicitant l'intelligence de l'action », et renouveler les connaissances et les pratiques de l'intervention.

C'est dans cet esprit de collaboration avec des praticiens que **Mylène Salles** a mené une enquête sur l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle en gérontologie, telle qu'elle est menée par les travailleurs sociaux au Québec. Il s'agit de repérer et d'identifier les savoirs mobilisés par les travailleurs sociaux dans leurs pratiques, afin de concevoir une formation initiale adaptée dans ce domaine. L'auteure évoque le décalage entre la méthode projetée, et sa faisabilité sur le terrain. Une première tension se dégage entre la nécessité méthodologique d'observer de façon continue les praticiens, et l'exigence éthique de les laisser « respirer ». Le dispositif articule de façon cohérente des recueils individuels, par observation, entretiens, contextes et récits de pratiques, et collectifs, par entretiens d'auto-confrontation croisée, en groupe focalisé. Même avec un dispositif d'enquête cohérent, le chercheur ne peut éviter les risques interprétatifs, liés, par exemple, aux modalités d'accès aux situations, ou à la construction de connivence avec les sujets observés.

David Lafortune, Sophie Gilbert, ont aussi mené une recherche collaborative, d'abord descriptive, puis en recherche-action, réalisée entre des intervenants auprès de parents en difficulté et des chercheurs. L'approche collaborative permet de s'appuyer sur l'expertise des aidants, pour comprendre les défis qu'ils doivent relever et adapter les pratiques. Mais la recherche collaborative doit prendre en compte des critères de rigueur dits « relationnels » d'équilibre, d'authenticité et de signifiance dans le paradigme constructiviste. En recherche-action, l'objectif de transformation des pratiques par la production de savoirs transférables pose la question de la transférabilité de savoirs académiques. Dans le cadre d'une recherche-action, cette question de la transférabilité est restreinte « au processus d'appropriation/transformation de pratique ». Les auteurs mettent en avant

l'importance de l'aménagement, entre les praticiens et les chercheurs, d'un espace réflexif « tiers », la supervision (menée par un consultant externe à l'équipe de recherche et spécialiste de l'outil).

Marie-Michèle Lord, Pierre-Yves Therriault, Jacques Rhéaume ont mené une recherche-action interprétative en psychodynamique du travail, avec des intervenants dans un centre de crise assurant l'évaluation, le suivi, l'hébergement à court terme de populations déstabilisées. Ils posent les questions de la pertinence de critères de rigueur scientifique lors d'une recherche-action « cherchant à transformer le milieu », et plaident pour une utilisation « contextualisée des critères de validation scientifique en recherche-action ». Compte tenu de sa proximité et de sa collaboration avec les praticiens, le risque majeur, pour le chercheur, n'est pas l'absence de confirmation interne, c'est à l'opposé celui de la contamination par la culture partagée de ces praticiens, et le glissement vers un rôle de consultant. La pratique réflexive rigoureuse du chercheur permet d'éviter ce risque, mais elle doit être soutenue par un « collectif de référence » « miroir » composé de chercheurs de la discipline et extérieurs à l'enquête. En recherche-action, ces deux processus vont bien au-delà de simples confirmations interne et externe. Le « collectif de référence » peut être considéré comme une « pierre angulaire dans le processus de rigueur scientifique ».

Audrey Marcillat évoque le rôle que joue le cadre institutionnel, dans une recherche portant sur l'intervention sociale auprès de sans domicile en Île de France, en Samu Social et en centres d'hébergement. Ayant eu accès au terrain par voie hiérarchique, elle n'a pu instaurer une relation de confiance avec les enquêtés. En tant que praticienne-chercheure travaillant comme écoutante sociale dans un centre d'appel téléphonique, elle a pratiqué la participation observante. En tant que membre d'un groupe de recherche réunissant des acteurs du monde associatif, de la recherche, et d'organismes issus des collectivités territoriales, elle met en lumière, au travers de la réalisation collective d'une grille d'entretien, les « intérêts divergents » selon les statuts des acteurs et les disciplines d'appartenance. Elle souligne la nécessité de mettre en commun les attentes liées à la recherche.

Lucie Houle, s'appuie sur son expérience de praticienne en gestion, dans le cadre d'études de recherche-action pour proposer des pistes tendant à éviter « des effets secondaires imprévus néfastes sur l'organisation et les individus qui la composent ». Elle livre un récit narratif permettant « d'illustrer les épisodes instructifs de son parcours ». Elle insiste sur les précautions à prendre avant toute recherche-action. Même s'il y a consensus sur la problématique managériale à résoudre, il convient de tenir compte des situations et enjeux respectifs du décideur et du chercheur, générant parfois des non-dits. Il est important de construire un espace officiel de préparation de la recherche et de recadrage en cours de route tout en

demeurant souple et flexible, et de préciser les retombées attendues qui s'inscrivent dans les orientations de l'organisation et dans un programme de recherche.

En relation avec les apports précédents, notamment en ce qui concerne les recherches collaboratives et les critères d'authenticité ontologique, éducative, catalytique et tactique (Gohier, 2004), deux textes, issus d'un atelier animé par Daniel Faulx et son équipe, concernent **l'articulation entre recherche et activité formative.**

Daniel Faulx, Géraldine Burlet, Nicolas Bernard et Cédric Danse, distinguent, en position de « Chercheurs intervenants » sur le terrain de professionnels de la santé, quatre configurations de mise en lien entre « une visée formative » et des « préoccupations de recherche ». Ils identifient, pour chacune de ces situations types, les risques encourus, ainsi que les précautions à prendre pour les éviter. La recherche peut être positionnée en amont pour concevoir un dispositif de formation adapté, la posture du chercheur est alors au service de celle de l'intervenant. Elle peut se situer en aval, pour évaluer et de le faire évoluer le dispositif d'intervention. Mais les deux démarches peuvent s'alimenter mutuellement, dans une « articulation continue », voire un « enchevêtrement ». Dans un dispositif de recherche-action, une boucle est donc constituée entre apports des participants et formalisation par l'intervenant. Les participants deviennent des partenaires de la recherche. La combinaison d'apports formatifs et scientifiques peut enfin être mise en œuvre dans le cadre de dispositifs pédagogiques.

Gilles Fossion, Daniel Faulx analysent les apports et les risques liés à la participation d'étudiants, futurs professionnels de l'éducation à une enquête. Celle-ci concerne les effets sur l'apprentissage, du recours à des exemples dans un discours pédagogique. Des séquences d'enseignement sont filmées, découpées en extraits, visionnées dans le cadre d'entretiens individuels fondés sur « la technique de rappel stimulé ». La posture de recherche est donc émique, centrée sur l'expérience vécue et le point de vue des acteurs durant un cours lorsqu'ils sont face à un exemple particulier. Le travail de l'analyste est effectué par catégorisation émergente, et réinjection des hypothèses dans les entretiens suivants. En ce qui concerne les effets de la recherche sur les apprentissages, les données sont recueillies au moyen de *focus groups* ou par courriel auprès des répondants sur la façon dont ils ont vécu le processus de recherche.

Pour clore la thématique de cet axe**,** un texte envisage **le processus de transformation du chercheur**, poussé à son paroxysme, associé aux risques encourus, mais aussi à l'émergence d'une nouvelle créativité, c'est celui d'un changement de paradigme. Le paradigme étant défini, selon Van Der Maren (dans ce numéro),

> comme un ensemble de quatre éléments partagés par la communauté des professionnels d'un domaine de pratique, à savoir : 1)°des valeurs, la

conception du rôle; 2)°des règles de l'art, les normes; 3)°des mots et gestes, les outils; 4)°des manières d'exprimer entre professionnels et aux autres, ce qui fait la profession et ce que produit la profession.

Un processus de transformation qui n'est pas seulement de l'ordre des méthodes, mais affecte l'identité, l'attitude, la posture du chercheur.

Anne Lieutaud a mené une enquête sur le « vécu expérientiel du chercheur individuel » ayant vécu « un changement de posture et d'appartenance paradigmatique ». Il faut souligner la congruence entre l'objet de recherche et la posture de recherche adoptée par l'auteure. En effet, c'est en tant que « praticienne-chercheure » que l'auteure mobilise sa « propre expérience pour interroger l'expérience des autres ». Ce changement de paradigme se manifeste « soit par une innovation épistémologique ou paradigmatique, les chercheurs devenant fondateurs de « courants nouveaux » soit par la rencontre avec un nouveau paradigme », les chercheurs ayant « développé ou importé une épistémologie interdisciplinaire innovante dans leur environnement universitaire ». Ces changements s'opèrent par un changement de pratiques, par un « lent processus de maturation épistémologique », soit par « une longue tentative de concilier l'épistémologie ancienne et la nouvelle, soit par « une confrontation existentielle au plan personnel et privé qui mobilise une démarche cognitive autour du nouveau paradigme rencontré ». L'auteure précise que les chercheurs « innovateurs » vivent « des résistances institutionnelles », qui les amènent à développer l'action collective et la co-création. La créativité du chercheur émerge d'un dilemme épistémologique insoluble. L'expérience vécue est affectivement et cognitivement impliquante.

Articles positionnés au sein de l'axe 2 : Statut des données en recherche qualitative : traces, recueil et exploitation de données numériques

Ce deuxième axe (cf. appel à communication, supra) questionnait principalement le statut des données, eu égard aux nouvelles possibilités de mémorisation, de recueil, de simulation, de visibilité, de partage et d'analyse offertes par les dispositifs socio-numériques, mais aussi aux risques encourus. Il interpellait, ce faisant, la position du chercheur, inséré dans une chaîne de plus en plus complexe d'acteurs et d'actants (Akrich, Callon, & Latour, 2006; Latour, 1994). Nous avons été surprise de constater qu'à l'exception des textes discutant de l'usage ou de l'observation de dispositifs numériques, la majorité des contributions considéraient les données indépendamment des formats et supports, évacuant ainsi leur matérialité. De plus, le silence concernant la place du chercheur dans les/en relation avec/ les dispositifs socio-numériques nous semble intéressant à relever.

Quatre thèmes structurent cet axe : la première traite des données et des matériaux d'évaluation dans la recherche qualitative. Pour le second, il s'agit de la réflexion sur la nécessité de recueillir des données hétérogènes et variées. Enfin sont

envisagées les opportunités offertes, soit par l'accès à des données stockées au sein des laboratoires de recherche, soit par l'usage de dispositifs numériques en formation de terrain et en recherche.

Le premier thème réfère aux **données et aux matériaux d'évaluation de la recherche qualitative.** Trois textes illustrent chacun une dimension spécifique : d'un point de vue « macro », en France, les logiques des dispositifs d'évaluation et les risques qu'ils font courir à la créativité et à l'ouverture de la recherche; la formation à l'évaluation critique de travaux et l'outillage des étudiants et chercheurs; des procédures visant à favoriser la réflexivité du chercheur, en tant qu'instrument de collecte de données.

Viviane Couzinet analyse les modalités d'évaluation « de la productivité des chercheurs et des entités de recherche » en France. Les Sciences Humaines et Sociales encourent le risque, avec l'évaluation quantitative des publications, de la disparition de jeunes revues, favorisant la circulation de « questions nouvelles ou interdisciplinaires ». Par ailleurs, la question du transfert des avancées de la recherche vers le monde social, économique et culturel est vive car elle est liée à des politiques de financement public ou privé, mais aussi à l'accès et à l'appropriation de connaissances par des citoyens et des professionnels. Si les capacités d'interaction avec l'environnement socio-professionnel font partie des critères d'évaluation des laboratoires, ils ne sont pas considérés comme qualifiants pour les candidats enseignants-chercheurs. Une discipline privilégiant ce critère encourt le risque d'être marginalisée par rapport aux autres disciplines. Semblent alors s'opposer qualité pour l'évaluation des chercheurs et quantité pour l'évaluation des laboratoires. Ceux-ci sont ainsi tirés par des logiques quantitatives pour survivre ou se développer.

Jean-Marie Van der Maren, lors de l'animation d'un atelier intitulé *Lire ou écrire une recherche utilisant des données qualitatives : une grille pour analyser et pour préparer une recherche ou une demande de subvention*, fait le constat d'une absence de lecture critique par les étudiants et chercheurs, de la littérature en sciences sociales et humaines. L'attitude critique doit être privilégiée, même si cette littérature a déjà fait l'objet d'une expertise avant publication. L'auteur rappelle qu'il n'existe pas de « données quantitatives ou qualitatives pures ». Il propose une liste de contrôle et d'évaluation utilisable dans le cadre de recherches qui, « recourant à des dispositifs adaptatifs de collecte, produisent des données hétérogènes ». Lors des discussions en atelier, l'auteur précise que la grille n'a pas été construite pour évaluer des textes soumis aux revues. « Elle vise la formation des chercheurs ». Il est aussi remarqué que cette grille pourrait être utile aux experts qui ne fondent pas toujours leur jugement « sur une analyse méthodologique, mais sur l'appréciation de la pertinence ou de l'intérêt du thème de l'article ». Utilisée en formation *a posteriori* pour des écrits de recherche (mémoire de maîtrise, thèse de doctorat), cette grille d'évaluation peut aussi

être utile en amont, remarque Colette Baribeau, pour préparer un plan de recherche, la rédaction de mémoires ou de thèses, ou des demandes de subvention.

L'article suivant, d'**Anne-Chantal Hardy** et **Maud Jourdain** propose une procédure pour accompagner la réflexivité du chercheur sur les risques liés à sa position d'instrument de collecte de données. Dans le cadre d'une recherche menée par des sociologues en collaboration avec des médecins généralistes, ce sont alors des corpus issus d'entretiens qui font l'objet d'une relecture par une sociologue n'ayant pas participé aux entrevues. L'enquêtrice, praticienne-chercheure, médecin-sociologue « s'entend », en tant que professionnelle de la médecine avec l'interviewé médecin « sur un certain nombre d'évidences incompréhensibles pour le sociologue, dont les interactants ne semblent pas avoir conscience ». Un « entretien sur l'entretien » s'ensuit entre la sociologue et l'enquêtrice, visant à éclairer et interpréter ensemble « ces points aveugles » de l'entretien. Les auteures relèvent différents types d'implicites : de rôle, de position, de connaissance, d'intention, de croyances ou de valeurs considérées comme a priori partagées avec l'enquêté.

Le deuxième thème regroupe trois textes mentionnant la nécessité de recourir à **une hétérogénéité dans le recueil de données**, pour trois raisons différentes. Dans le premier cas, le dispositif d'enquête doit permettre de rendre compte de la complexité du dispositif étudié. Le deuxième texte rend compte d'une expérimentation, dans l'action, de dispositifs favorisant l'expression de publics qui n'ont pas la parole. Cette ouverture correspond aux critères de rigueur éthiques, dits « relationnels », mais aussi à la visée instituante de la recherche. Le troisième article questionne l'utilisation d'un moyen spécifique de recueil, la caméra, dans la pratique relationnelle de don/contre-don – négociation avec les publics enquêtés, mais aussi au regard du double statut qui lui est conféré, d'instrument de recueil et de restitution finale des résultats de l'enquête. Enfin, un quatrième texte questionne les moyens de « saisie » d'une réalité « sensible », compte tenu de son caractère mouvant.

Raphaël Chatelet et **Marc Tanti** étudient le système de veille sanitaire par et pour les forces armées françaises. Celui-ci est appréhendé comme « un dispositif info-communicationnel, dans ses dimensions hétérogènes, informationnelle, organisationnelle, technique, sociale, constitué d'éléments matériels et immatériels, ainsi que des pratiques des acteurs ». Cela suppose que l'on mobilise un dispositif de recueil de données adapté à cette dimension hétérogène, ainsi qu'à la variété des acteurs concernés permettant de prendre en compte leurs situations concrètes d'usage.

Pour **Maïtena Armagnague** et **Isabelle Rigoni,** l'élaboration empirique d'un dispositif de recueil de données hétérogènes, recourant à une pluralité de techniques est liée aux caractéristiques des enquêtés, mais aussi cohérente avec les visées de la recherche. Les auteures veulent recueillir le point de vue de jeunes enquêtés, dans le cadre d'un projet de recherche en cours sur la « participation sociale et scolaire de

jeunes migrants, roms et itinérants, dont les actes et paroles sont considérés comme des illustrations d'une capacité citoyenne et politique à part entière ». La recherche « partenariale, avec les institutions et associations » est fondée sur l'utilisation de méthodes collaboratives basées sur la créativité et l'expérimentation. Dans une visée instituante, et critique, il s'agit de favoriser, différentes formes d'expression de ces jeunes, leur permettant « de rompre avec la relation d'ascendance » : création artistique, prise de parole en public, écriture… au moyen de dispositifs variés : « exposition de situations problématiques, voire conflictuelles, ateliers artistiques, théâtre forum d'inspiration militante, compagnie d'acteurs, clown-forum, clown d'intervention sociale… ». Il s'agit aussi d'amener « les institutions, les pairs, les familles à mieux comprendre le rapport de ces jeunes aux institutions de socialisation ». L'utilisation de méthodes visuelles mobilise les images « comme outil d'enquête », ces dispositifs favorisant aussi l'articulation entre « l'univers de la recherche et l'univers d'expression artistique ». La richesse et la variété du recueil posent le problème « de l'exploitation du matériau recueilli ».

Didier Vidal utilise la caméra comme « un outil ethnographique pluriel » permettant de recueillir le « discours de l'autre » dans ses dimensions environnementales, comportementales et non verbales et de voir ce qui n'a pas été saisi par l'observation directe. Pour obtenir l'accord du « public de recherche », l'auteur mobilise le processus stratégique de « don-contre-don », inversé car le premier don vient de l'Autre. Le chercheur doit coordonner des outils de recueil, des données de nature différentes (journal de bord, monographie, capture d'image, filmographie ou photographie, dessins et croquis), lui permettant de varier la distance avec ses publics. Le cinéma est utilisé avec un double statut : comme « une méthode de recueil plurielle » et « un outil d'approche », mais aussi comme « un vecteur social de recueil et de retranscription scientifique », de production de résultats de recherche. Le film scientifique constitue « la conclusion analytique du travail de recherche ». Il est complémentaire des écrits de recherche, il ne s'y substitue pas.

Jean-Jacques Boutaud, Stéphane Dufour, Clémentine Hugo Gential s'interrogent, dans le champ de la communication, sur les questions d'ordre épistémologique, conceptuel, opératoire, autour de l'épistémologie et des méthodes de « saisie », d'analyse, d'une réalité sensible. Le sensible se donne « comme une émotion intimement ressentie ». Mais la pensée de la catégorisation de la forme « mouvante qui se déploie, évolue ou se déforme », ouvre une problématique phénoménologique de « quelque chose qui en train de se faire sous nos yeux ». Comment une notion sensible peut-elle se convertir en signification. Comment fait-elle sens? Une signifiance en mouvement. Dans la perspective des sciences de l'information et de la communication, il s'agit de saisir les dimensions sensibles mais aussi d'en faire une réalité qui se communique, alors même que le sensible échappe à une fixation dans le signe.

Sont réunies au sein d'un troisième thème **les exploitations permises par les corpus de données stockées** au sein des laboratoires de recherche, ou accessibles au chercheur. Trois textes font ressortir la prise en compte des possibilités offertes par la mémorisation et l'accès à trois différents types de données : journaux de recherche, corpus audiovisuel, étude de cas, le troisième type pouvant aussi être considéré comme un résultat de recherche, contrairement aux deux premiers. Leur richesse potentielle est discutée, au regard des possibilités nouvelles d'exploration et d'analyse qu'elles rendent possibles. Encore faut-il que les conditions contextuelles précises de leur récolte soient également documentées, et que le recueil soit examiné avec prudence au regard de nouvelles questions de recherche.

Béatrice Aumônier souligne l'opportunité offerte par la réutilisation de données qualitatives, en vue de « poursuivre des questions de recherche qui sont différentes des questions initiales », réutilisation qui peut être source d'innovation méthodologique. L'auteure constate que cette pratique reste encore peu usitée en France. Ce faisant, elle dresse le constat que les données primaires sont sous-exploitées, puisqu'elles sont analysées « dans un but précis ». Béatrice Aumonier a ainsi réutilisé des données issues de trois recherches doctorales, constituées de journaux de formation (41 journaux et 644 pages). Provenant du même laboratoire que celui de l'auteur, ces données issues de vécus corporels internes, sont alors soumises à l'hypothèse que, sous certaines conditions, émerge une pensée sensible, immédiate, incarnée, créative. Certaines précautions sont à prendre pour éviter ou limiter les risques : s'assurer de la reconnaissance institutionnelle de l'auteur des données initiales, obtenir son autorisation, bien connaître le milieu des enquêtés.

C'est aussi à partir d'un corpus mis à sa disposition par son équipe de recherche, que **Marie Béguin** entreprend une exploitation secondaire d'un matériau recueilli. Mais cette fois, le corpus, constitué d'enregistrements vidéo, est utilisé pour mener une recherche exploratoire, visant la construction récursive et collaborative d'un modèle d'analyse. Ce corpus est ainsi considéré comme du matériel d'expérimentation, lui permettant d'initier une recherche exploratoire en psychologie du développement, conduite dans le paradigme historico-culturel portant sur le développement de la communication et de la parole chez l'enfant entre 16 et 24 mois. Ce matériel d'entraînement et d'expérimentation est d'autant plus précieux que l'étude étant pilote, elle ne disposait pas d'orientations préalables. Le corpus est constitué d'enregistrements vidéo de situations de jeu à domicile entre un parent, un enfant et deux objets culturellement orientés choisis par les chercheurs, les observations sont répétées tous les deux mois de 16 à 24 mois. Ces données peuvent être traitées à l'aide du logiciel d'annotation de fichiers vidéo ELAN. Mais encore faut-il, dans une logique abductive, déterminer l'unité d'analyse, identifier les critères de découpage en séquences d'interaction triadique, alors que la chercheure dispose d'hypothèses initiales, mais pas de critères pour opérer ce découpage.

Nathanaël Wadbled discute de l'utilisation de l'étude de cas comme matériau de recherche. Cette question se heurte aux critiques mettant en cause la portée généralisante d'études de cas non représentatives. L'auteur propose « une généralisation non inductive, s'affirmant comme indicative et non légale » – c'est-à-dire non prédictive, une « généralisation analytique ». Le cas est alors appréhendé comme une opportunité de voir le fonctionnement effectif de cadres théoriques dans une situation concrète, ce qui peut permettre de formuler des hypothèses exploratoires sur d'autres sites à étudier. Ces résultats ne doivent pas être considérés comme des réponses, mais plutôt comme des « schémas théoriques », « des propositions » permettant d'esquisser « des liens dynamiques de nature hypothétique et construits à partir de questions posées spécifiques ». Cette proposition théorique peut être affinée par des études multi-cas. « Il s'agit alors de voir dans quelle mesure la proposition théorique formée peut être recontextualisée non seulement dans des contextes similaires, même s'ils sont toujours propres, mais dans des situations différentes. »

Le quatrième thème regroupe deux articles portant sur deux **dispositifs numériques** considérés comme porteurs d'innovation pour la recherche, favorisant le recueil, la mémorisation et l'exploitation de données utiles pour les chercheurs et les praticiens. L'utilisation d'un patient virtuel permet de pallier le manque de données situées, dans une unité de soins infirmiers, et fournit une base de données exploitable en formation. L'utilisation d'un blog de recherche comme journal de bord informatique permet de rendre visibles les étapes et résultats de recherche aux différents chercheurs partenaires en régulant les niveaux d'accès et les droits. Il facilite la gestion de recherches collaboratives avec des partenaires diversifiés.

Isabelle De Geest et **Nicolas Rombauts** rendent compte des difficultés rencontrées par les étudiants en soins infirmiers pour élaborer un jugement clinique. Ceux-ci ne peuvent s'appuyer sur des données récoltées en situation d'interaction avec le patient. Le constat est fait du manque de données « sur les pratiques actuelles et réelles des soignants ». Les données issues de méthodes d'évaluation par questionnaire, permettent seulement d'évaluer des connaissances ou des savoirs déclaratifs. Les auteurs ont pallié ce manque de recueil de données par l'adaptation, au contexte de aux soins infirmiers, d'un patient virtuel permettant d'évaluer des pratiques professionnelles. La consultation est simulée, grâce à un logiciel axé sur les procédures de raisonnement. Ce patient virtuel permet de former à l'évaluation de la situation, mais aussi à l'analyse des données récoltées en vue d'élaborer un jugement clinique.

Christophe Lejeune discute des possibilités offertes par l'utilisation du blog de recherche comme journal de bord informatique. Contrairement au caractère personnel et à l'écriture solitaire du journal de bord classique, un journal de bord informatisé, adossé à un blog de recherche, permet d'identifier différents niveaux d'accès à des

notes qui peuvent rester privées, être partagées au sein d'une équipe de recherche, accessibles aux commanditaires ou informateurs, ou publiques. Le journal de bord présente ainsi trois avantages : asseoir la validité de la démarche scientifique en rendant visible et explicite le cheminement de l'analyse, dynamiser la collaboration au sein d'une équipe de recherche, et impliquer le commanditaire dans le processus de recherche.

Articles positionnés au sein de l'axe 3 : Vers des processus d'hybridation des démarches et des méthodes?

Le premier thème traite de la **combinaison séquentielle de techniques de recueil de données.** Dans les deux cas, les techniques utilisées ne permettent pas de recueillir les données attendues. Ces deux articles mettent en avant la question de l'anticipation, par le chercheur, de la pertinence des techniques de recueil au regard de la question de recherche, mais aussi l'utilité de l'exploration de techniques, même si les données ne parlent pas, car cette expérience permet, par la suite, de mobiliser d'autres techniques, d'affiner l'orientation de la question de recherche, et de questionner le premier matériau recueilli au regard du second.

Pia Stalder étudie les liens possibles entre la diversité culturelle et linguistique et l'innovation en contexte économique. Elle décrit l'articulation séquentielle des techniques d'enquête utilisées. Elle procède à l'analyse des discours politiques et économiques concernant les facteurs de l'innovation en Suisse. Elle complète ce recueil et ces analyses par des entretiens semi-directifs avec 18 personnalités travaillant dans différentes régions linguistiques en Suisse, et occupant des postes de direction dans des entreprises privées et institutions publiques. Ce premier recueil ne lui permet pas de « quitter la perspective macrologique », et « n'apporte pas de réponse à la question de départ ». À l'occasion d'un déplacement à Bucarest, pour un séminaire MBA, elle mobilise trois techniques : Delphes, Galerie, et des entretiens de groupe focalisés. Ce recueil lui permet de réorienter ses recherches vers une perspective « plus micrologique ».

Séverine Durand présente « le dispositif d'une ethnographie de l'habiter avec le risque d'inondation ». Elle a combiné différents modes de recueil : « observations de type naturaliste, analyses d'archives, conduites d'entretiens ethnographiques consultation de statistiques socio-économiques, etc. ». Plus particulièrement, elle a combiné une « observation habitante » avec la conduite d'entretiens collectifs focalisés entre des habitants. En tant qu'habitante de cette zone, elle mène une observation habitante, comme « observateur naturaliste », visant à « étudier le quotidien au naturel ». Le travail réflexif qu'elle mène sur sa posture lui permet d'identifier sa crainte « d'être affectée » par son enquête. Elle accepte alors d'intégrer sa propre subjectivité à l'analyse. Face à la « rareté robuste des mentions de l'inondation dans les conversations courantes », elle a organisé des entretiens focalisés

avec les habitants « afin de générer les paroles qui n'étaient pas venues spontanément », en leur restituant « les premiers éléments d'analyse des matériaux récoltés ». Et c'est ce recueil qui lui permet d'analyser ce phénomène de silence sur le risque d'inondation.

Le deuxième thème regroupe des contributions concernant **la fécondité méthodologique issue de croisements entre deux disciplines**

Sophie Fiederpied, Gésine Sturm et **Thierry Baubet**, mènent une recherche qualitative en psychologie, portant sur des personnes en situation de précarité sociale. Ils ont construit une méthodologie spécifique leur permettant une lecture à différents niveaux, « permettant de faire apparaître la subjectivité des sujets, et d'exploiter le matériel pour la recherche clinique ». Ils étudient la compatibilité épistémologique entre la psychanalyse et la *grounded theory*. La démarche d'analyse combine la théorisation ancrée et la phénoménologie, permettant de réaliser une analyse clinique et phénoménologique.

> Elle permet à la fois de comprendre la manière dont les personnes en situation de précarité vivent leur environnement social et font en sorte de lui donner sens pour l'assimiler à leur histoire de vie, mais également comment leur fonctionnement psychique est impacté par leur parcours de vie passé et actuel. Et c'est bien cette combinaison qui rend l'analyse clinique possiblement créatrice de théorisation.

Lionel Diébold, Jean-Philippe Roustant et **Isabelle Boulze** associent la phénoménologie et la psychanalyse. Leur recherche, dans le champ de la colostomie, porte sur la relation infirmière-malade, dont l'importance est reconnue, mais qui n'est jamais décrite. La construction du savoir « de la rencontre clinique » est dématérialisée. En partant de la pratique, la méthodologie, qui dépend du paradigme et de l'objet que le chercheur observe, doit s'ajuster à l'objet de la recherche. Le retour au phénomène observé permet aussi de dégager des régularités, au-delà des observations particulières. Ils pensent que le croisement de deux points de vue, phénoménologique et psychanalytique, sur le même phénomène peut « montrer des points de frottement paradigmatique, des points d'immixtion ».

Agnès Oude-Engberink et **Gérard Bourrel** présentent l'intérêt d'une hybridation de méthodes entre l'approche phénoménologique et l'approche **sémiopragmatique**, car cette hybridation permet de « préserver la richesse du recueil empirique de données tout en limitant les risques interprétatifs ». Cette nouvelle méthode, ou ce continuum entre deux méthodes, s'applique à un matériau textuel (verbatim après entretien) « prenant en compte des éléments contextuels préexistants ». Elle repose sur une « combinaison de la description de données empiriques et de l'utilisation de procédures systématiques (catégories universelles de Peirce) ».

Irène Krymko-Bleton décrit une méthodologie de formation d'étudiants doctorants qui « inclut les apports de la pragmatique linguistique dans la recherche d'orientation psychanalytique » à partir des corpus d'entrevues, analysées de deux façons : analyse thématique de contenu, analyse « minutieuse des façons de dire » révélatrices de la relation du locuteur à lui-même et à son interlocuteur. Les doctorants utilisent du matériel issu d'entrevues réalisées et mémorisées au sein du laboratoire. Ils se rendent ainsi compte à quel point le contenu des entrevues, même les moins dirigées, dépend des intérêts du chercheur. Ils peuvent compléter ce matériau par des entretiens qu'ils réalisent eux-mêmes. Au-delà du texte explicite de l'entrevue, « l'analyse permet de prendre en compte la demande des sujets, et d'analyser le rapport de place que les interlocuteurs adoptent l'un par rapport à l'autre dans tout échange conversationnel ».

Le troisième thème regroupe deux textes mobilisant des méthodes de recherche mixtes, **combinant des méthodes quantitatives et qualitatives.**

Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Balthazar Ngoy Fiama Bitambile et **Joëlle Ngoïe Musasa** ont mené une enquête sur l'épuisement professionnel dans trois institutions publiques à Lubumbashi, au Congo. Ils mobilisent d'abord une approche clinique ayant recours à des techniques quantitatives afin d'isoler des cas atypiques, des sujets potentiellement atteints par le « burnout ». Ils mènent ensuite des entretiens semi-directifs avec les sujets correspondant aux cas qu'ils avaient isolés.

Cyril Dupuis a élaboré des méthodes de recherche mixtes, afin « d'évaluer les effets sur la douleur chronique d'une thérapie manuelle centrée sur la personne ». En tant que praticien-chercheur, il a fait ce choix en raison de son appartenance à deux cultures professionnelles : la culture médicale, mobilisant principalement des approches quantitatives, et l'approche « holistique développée en fasciathérapie, incitant plutôt à interroger le vécu subjectif des patients ». Il s'est posé la question de l'opposition supposée entre ces deux méthodes, et s'est demandé si elles ne pourraient pas « se potentialiser mutuellement ». Il souhaitait aussi

> vérifier s'il y avait une corrélation entre l'analyse des données qualitatives issues des entretiens à travers une approche classificatoire, phénoménologique et herméneutique, et l'analyse quantitative des données issues de l'évaluation de la douleur grâce à l'échelle visuelle analogique (EVA).

Si la méthode quantitative permet de « mesurer quantitativement les variations de l'intensité de la douleur », la méthode qualitative permet

> d'interroger les effets de l'intervention de fasciathérapie depuis le point de vue des patients. Les données se recoupent souvent, mais l'intérêt de l'approche mixte peut ainsi être envisagé comme confirmatoire, dans les

> zones de recoupement des résultats, ou au contraire, contradictoire dans les zones de friction.

Le quatrième thème comprend un texte unique consacré à la présentation de l'élaboration d'un **dispositif d'enquête collaboratif et interdisciplinaire, à l'échelle européenne.** L'équipe a conçu le dispositif de façon systémique, en articulant des processus permettant de comparer des études de cas pour de maintenir les possibilités riches de comparaison sans basculer vers une standardisation excessive risquant d'appauvrir.

Monica Aceti, Sandrine Knobé, Elke Grimminger et **Gilles Vieille Marchiset** présentent une élaboration collaborative fondée sur l'échange interdisciplinaire, permettant de comparer et de contextualiser des études de cas à l'échelle européenne. Dans le cadre d'un programme de recherche international, il s'agit d'une enquête qualitative sur la santé et les activités physiques d'enfants dans les quartiers pauvres. Cette enquête étant « menée en trois langues et sur quatre contextes nationaux », la comparaison s'avère risquée. C'est pourquoi, pour rendre possible l'étude de cas comparée, l'équipe construit un « arsenal de standardisation de la recherche fondé sur une analyse critique, raisonnée et systématique des conditions d'enquête, menées aux différents stades de la recherche ». Elle a mis en place, durant 15 séminaires de travail, des procédures de standardisation et de coordination. Le recueil est constitué de 37 focus group, de 35 entretiens individuels avec des parents, et de trois grands-parents, ainsi que de rencontres avec 16 autres acteurs professionnels ou associatifs. La démarche interdisciplinaire a été intégrée. Une liste de catégories principales a été établie, « afin de permettre l'analyse comparative à l'aide du logiciel MAXDA ». Le dispositif d'enquête « vers un comparatisme élargi » est conçu de façon systémique comme articulant trois processus interactifs au niveau d'une dynamique systémique en recomposition constante :

> penser et délimiter théoriquement les unités socio-territoriales analysées par une posture réflexive et critique combinant les registres de comparaison; privilégier le fonctionnement interdisciplinaire en favorisant le croisement des regards, combiner systématiquement les échelles d'interprétation (micro, méso, macro).

Le cinquième thème est représenté par un texte unique, consacré à la discussion d'un **modèle d'hybridation des méthodes**, et propose des perspectives en ce qui concerne **l'élaboration d'une typologie de méthodes qualitatives.**

Pierre-Yves Barbier présente le modèle typologique issu de « l'*Integral Theory* » développé par Ken Wilber, et discute de la portée et des usages possibles de ce modèle par des méthodologues qualitatifs. À ce modèle théorique « post-métaphysique » fut associé un modèle d'hybridation méthodologique dénommé *Integral Methodological Pluralism* (IMP) permettant de situer « huit postures

fondamentales possibles par lequel un phénomène se découvre et qui recoupe huit perspectives fondamentales » qu'un chercheur puisse adopter pour rendre compte d'un phénomène ». L'*Integral Research* vise à « explorer les phénomènes » à partir d'une approche multi-méthodes. Les étudiants doivent successivement réaliser des activités déclinées aux trois personnes. Les critiques adressées à ces applications portent sur la difficulté à maîtriser une expertise dans huit méthodologies et à satisfaire aux critères de validité, ainsi que sur la difficile « intégration des énoncés de connaissance », en contradiction avec les objectifs. L'auteur dégage ainsi deux conceptions opposées de l'hybridation des méthodes avec le modèle IMP, l'une, pragmatique, privilégiant l'utilisation « horizontale de techniques issues de référents hétérogènes », et l'autre, idéaliste, mettant l'accent sur « l'intégration des schèmes de pensée de l'*Integral Theory* » et, partant, sur l'activité interprétative, au risque de dissoudre le pluralisme méthodologique. Quelle que soit la position, la question de l'hybridation des méthodes ravive celle des critères de validité, et plus largement, l'alternative entre l'élaboration d'un cadre de « méta-validité susceptible de guider les stratégies et orientations mono ou multi-méthodologiques » par construction méta-théorique, ou par sélection et analyse de travaux exemplaires (Royer, 2007). Enfin, l'auteur évoque le potentiel de la méthode historique comme possible « référent à l'utilisation des multi-méthodes » sur le plan épistémologique et méthodologique, et émet des propositions pour structurer « l'angle métathéorique susceptible d'agir à titre de référent ontologique et éthique à hybridation des méthodes ».

Axe 4 : « Carte blanche » aux propositions subversives ou alternatives

La « carte blanche » revient à Pierre Vermersch, pour son **« imprudence méthodologique »,** ainsi que l'impudence et l'utilité de sa découverte, en contradiction avec les savoirs institués en psychologie expérimentale.

> **Pierre Vermersch** présente **l'entretien d'explicitation**,
>
> qui est d'abord et avant tout un moyen de décrire le vécu, le vécu dans sa dimension finalisée (subordonnée à un but). Il est fait pour connaître l'action dans toutes ses dimensions : matérielles, matérialisées, intérieure. L'entretien d'explicitation est une technique spécialisée dans la micro phénoménologie de l'action vécue.

Son développement s'est fait sur la démonstration pratique de la possibilité de faire décrire des vécus passés, s'avançant ainsi dans une forme « d'imprudence méthodologique très féconde ».

Conférences de clôture

Colette Baribeau souligne et illustre l'importance d'un cadre de référence en analyse qualitative des données, constitué de quatre « pistes bien balisées » (traditions, méthodes, cadre d'analyse, dispositifs), dont la prise en compte permettra au

chercheur de prendre des risques « avec vigilance ». Elle relève, à travers les contributions de ce numéro, les indications qu'elles donnent sur la pratique de la recherche « aux moments du recueil et du traitement des données ».

Chantal Royer rappelle que la recherche qualitative n'est « ni routinière, ni confortable ». En écho aux propos de Colette Baribeau, elle invite le chercheur à prendre « un ensemble de précautions », et à mesurer les effets possibles des prudences et imprudences sur les résultats de la recherche, sur les interprétations proposées, sur les milieux scientifiques et professionnels.

Références

Akrich, M., Callon M., & Latour, B. (2006). *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Paris : Presses de l'École des mines.

Bourrel, G., & Baribeau, C. (Éds). (2013). Du singulier à l'universel. *Recherches qualitatives, Hors-série, 15*.

Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives, 24*, 3-17.

Latour, B. (1994). Une sociologie sans objet? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail, 4*, 587-607.

Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Éditions de Minuit.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2005). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : L'Harmattan.

Royer, C. (2007). Peut-on fixer une typologie des méthodes qualitatives? *Recherches qualitatives, Hors-série, 5*, 82-98.

Catherine de Lavergne *est Maître de Conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC), Université Paul Valéry Montpellier 3, chercheure au laboratoire LERASS-CERIC, et membre du bureau du RIFReQ. Elle étudie différentes dimensions de l'apprentissage, considéré non seulement comme une acquisition de connaissances, mais aussi comme un changement, dans ses dimensions individuelles, collectives, organisationnelles, en relation avec la conception et l'usage d'environnements numériques. Elle s'intéresse également aux interactions dans les dispositifs de transport collectif, à l'articulation des pratiques individuelles et de l'apprentissage du « vivre ensemble ». En recherche qualitative, elle s'intéresse plus particulièrement à la posture et aux formes d'engagement du praticien-chercheur.*

5ème colloque du réseau RIFReQ,
Université Paul Valéry, Montpellier 3
Comité scientifique

Abdelkader Abdellilah, Pr, Université d'Oran, Sc. de l'Information et de la Communication, (DZ)

Pierre-Yves Barbier, Pr, bureau RIFReQ, Université de Moncton, Sciences de l'Éducation (CA)

Colette Baribeau, Pr, Présidente de l'ARQ, Université du Québec à Trois Rivières (CA)

Martine Beauvais, bureau RIFReQ, Université Lille 1, Sciences de l'Éducation (FR)

Denis Benoit, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc de l'Information et de la Communication (FR)

Isabelle Boulze, Université Paul Valéry Montpellier 3, Psychologie (FR)

Gérard Bourrel, Pr, bureau RIFReQ, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)

Denis Brouillet, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Psychologie (FR)

Alain Chante, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Chantal Charnet, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sciences du langage (FR)

Bernard Clary, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)

Catherine de Lavergne, présidente du comité, bureau RIFReQ, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Pierre-André Dupuis, Pr, Université de Lorraine, Sciences de l'Éducation (FR)

Hakim Hachour, Université Paris 8, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Jean-Jules Harijaona, Université de Tananarive, Sc. de l'Information et de la Communication (MG)

Emmanuelle Jacques, Université Paul Valéry Montpellier 3, Arts Plastiques (FR)

Ljiljana Jovic, bureau RIFReQ, ARS Santé Île de France, Sciences Infirmières (FR)

Reiner Keller, Pr, bureau RIFReQ, Université d'Aubsburg, Sociologie (DE)

Rolando Lalanda Gonçalves, Pr, Université des Açores, Sociologie (PT)

Margarida Lalanda Gonçalves, Pr, Université des Açores, Histoire (PT)

Pina Lalli, Pr, Université de Bologne, Sociologie de la communication (IT)

Christophe Lejeune, expert scientifique, bureau RIFReQ, Université de Liège, Sciences Sociales (BE)

Christian Le Moënne, Pr, Université Rennes 2, Sc. de l'Information et de la Communication, (FR)

Gregory Ninot, Pr, Université de Montpellier, STAPS (FR)

Agnès Oude Engberink, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)

Pierre Paillé, Pr, bureau RIFReQ, Université de Sherbrooke, Sciences de l'Éducation (CA)

Chantal Royer, Pr, présidente RIFReQ, Université du Québec à Trois Rivières, Études en loisir, culture et tourisme (CA)

Marie Santiago Delefosse, Pr, bureau RIFReQ, Université de Lausanne, Psychologie de la santé (CH)

Marc-Henri Soulet, Pr, bureau RIFReQ, Université de Fribourg, Sociologie (CH)

Céline Paganelli, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Gérard Régimbeau, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Lorraine Savoie-Zajc, Pr, Université du Québec en Outaouais, Sciences de l'Éducation (CA)

Pierre Vermersch, chercheur CNRS, association GREX, psychologie (FR)

Valeur descriptive-explicative *vs.* effets d'application des « discours » des sciences humaines : pour une éthique du « chercheur-praticien » engagé dans le champ de « la communication »

Denis Benoit, H.D.R. en sciences de l'information et de la communication

Université Montpellier 3, France

Résumé
En situation de tension entre questionnements relatifs aux processus de validation scientifique de son approche singulière et nécessité de résultats, dans la logique ordinaire de nos « sociétés marchandes », le chercheur (qu'il soit dit « quantitatif » et/ou « qualitatif ») occupe une position délicate. Et *a fortiori* lorsque ce chercheur, vu comme acteur économique et social, explore et s'implique dans le vaste domaine dit « de la communication ». Dans la mesure où il nous apparaît que ce dernier réfère, en tout cas dans ses rapports avec la plupart des pratiques professionnelles auxquelles *de facto* il renvoie, à des activités en lien avec la manipulation de « cibles », comment le « chercheur-praticien » d'un tel champ peut-il faire preuve de probité (alors que son activité de recherche même peut aboutir à accroître le quantum de contrôle, de soumission, d'exploitation desdites cibles)? D'autre part, lucide quant à la problématique liée à la valeur de vérité, la valeur « descriptive-explicative » controversable des « discours » des sciences humaines, comment peut-il, de façon responsable, en limiter ou en optimiser (selon les cas) l'« effet réalisateur », en aval?

Mots clés
COMMUNICATION, DYSTOPIE, ÉTHIQUE, MANIPULATION, RECHERCHE

Introduction

Dans l'ensemble nécessairement complexe des interrogations formulées par la problématique de ce colloque et de leur combinatoire, et dans le sous-ensemble de celles plus particulièrement liées à son premier axe, nous avons opté, à l'occasion de cette introduction, pour poser l'accent sur une question qui nous y est apparue comme cruciale : celle de la possibilité et des modalités d'une éventuelle conciliation par le chercheur « Infocom », envisagé en tant qu'acteur social évoluant dans un cadre socio-économique fatalement prescripteur, des divers enjeux, scientifiques, économiques et éthiques entremêlés qui conditionnent, sinon qui déterminent, son activité de recherche.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 26-41.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Partant, nous avons alors décidé de considérer ce chercheur – qu'il soit du reste dit « qualitatif » ou « quantitatif », qu'il se concentre sur une recherche dite fondamentale et/ou appliquée, finalisée – comme un praticien ou un « professionnel-chercheur » (De Lavergne, 2007, p. 29) soumis, comme tout professionnel, à des impératifs de divers ordres, dont celui de mettre à disposition, de « faire passer » (Wentzel, 2010) des connaissances en vue de leurs applications « sur le terrain ».

Problèmes « de communication », problèmes « de conscience »?

Dans une récente émission radiodiffusée dans laquelle il retraçait son parcours intellectuel, le philosophe Michel Serres (2015) expliquait que les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki d'août 1945 ayant été rendus possibles par les travaux conjoints des meilleurs physiciens de l'époque, nombre d'entre eux, pour déjouer les dramatiques problèmes de conscience auxquels les conduisait la poursuite de leurs recherches fondamentales et/ou appliquées, décidèrent de quitter leur champ d'études pour se reconvertir.

Certes, à la différence des travaux menés dans le cadre d'une science « dure » ou « exacte » comme la Physique, l'on sait que la plupart de ceux développés dans le domaine des Sciences Humaines et Sociales et, plus particulièrement, dans celui (souvent dit) de l'« Infocom » – en tout cas, ceux déclarés « qualitatifs » du domaine – possèdent (du fait du principe de neutralité axiologique notamment suggéré par Max Weber, 1959) sinon un versant axiologique avéré, une dimension « critique » qui leur est cruciale. Autrement dit, dans ces travaux, les résultats, l'efficacité n'y sont pas seuls pris en compte, mais le chercheur ne se satisfaisant pas d'y seulement « calculer » les tenants et aboutissants d'une réalité conçue comme exclusivement « extérieure » à lui-même, y engage pratiquement toujours de façon conjointe et au moins implicite, une réflexion de nature proprement épistémologique sur la portée et les limites des connaissances mises au jour, sur « les possibilités et les limites de son propre exercice » (De Munck, 2011).

Si nous ne pourrons qu'aborder très indirectement ici, d'une part, la controverse « paradigme compréhensif » / « paradigme positiviste » – et ce qui en est généralement considéré comme les principales oppositions sous-jacentes : subjectivité / objectivité, compréhension / explication, interprétation / observation, sens / mesure (voir notamment Desmet, Pourtois, *dans* Mucchielli, 2004, pp. 28-29, 71-77) –, et d'autre part, l'inépuisable problématique relative aux applications des sciences en général et aux rapports de l'Homme à la technique en particulier – *confer* le concept même de « technoscience », cher au philosophe Gilbert Hottois (voir Guchet, 2011) –, nous observerons toutefois d'emblée que, *mutatis mutandis* et toutes proportions gardées, s'engager en tant que praticien, mais également, pensons-nous, en tant que chercheur dans le champ dit de « la communication » c'est pour le moins possiblement s'exposer, disons – pour reprendre l'expression utilisée par Serres à propos de la

désillusion des physiciens qu'il évoquait –, à de potentiellement sérieux « problèmes de conscience ». Et, partant, « d'éthique », ce dernier terme, pour aller au plus simple, pour esquiver, disons-le, la formidable complexité auquel il renvoie et qu'il ne nous sera ici possible que de simplement évoquer, étant compris dans son seul sens étymologique faisant référence aux coutumes et aux mœurs, et relatif à des questions de normes, de valeurs, de manières de penser et d'agir, et de jugements portés sur les manières d'être ou de faire.

En effet, telles quelles sont perçues à ce jour, en tout cas et au moins depuis les tentatives d'élucidation qu'en ont proposé, dans les années 90, des auteurs comme le philosophe Lucien Sfez (avec sa *Critique de la communication*, 1988), ou comme les sociologues Philippe Breton (avec son *Utopie de la communication*, 1992) et Dominique Wolton (avec son *Penser la communication*, 1997), les pratiques en la matière et, par suite probablement, l'ensemble des travaux et études qui permettent d'en affiner les techniques, d'en augmenter l'efficience, s'avèrent largement suspectés sinon fortement controversés. En bref – nous l'indiquions dans le prologue d'un colloque dédié à l'éthique dans les professions de l'information et de la communication (Benoit, 2010) –,

> « la communication » (au sens le plus général de la locution) a perdu la très grande crédibilité dont elle a pu bénéficier (en France au moins) dès les années 80 [...]. Bien plus : de quelques côtés que l'on se tourne, celle-ci fait aujourd'hui l'objet d'âpres critiques (p. 9).

Critiques si acerbes du reste que, pour certains, il convient de la protéger, et notamment d'une caricature qui la fait apparaître comme quasi mécaniquement manipulatrice, *confer* l'ouvrage du même Dominique Wolton, *Il faut sauver la communication*, (2005).

De fait, qu'il s'agisse de ses liens avec le monde politique, le domaine des médias dits de masse ou encore celui du commerce, de l'entreprise et des organisations en général – soit un champ sociétal d'ampleur phénoménale –, ce que l'on désigne sous l'intitulé général « la communication » se montre communément et vivement attaqué pour sa propension à manipuler les pensées et les comportements, à servir d'outil de propagande, de désinformation ou de mésinformation, autrement dit, de mystification du citoyen, du public, du consommateur. Et bien que la formidable montée en puissance de NTIC toujours plus performantes continue de faire massivement rêver à l'avenir radieux (Magli & Winkin, 1999) que celles-ci seraient capables de réaliser, l'on ne peut pas ne pas observer la mutation d'une idéologie et/ou d'une utopie – en vertu desquelles la communication sembla capable, mondialement et à elle seule, grâce à ses techniques, d'instaurer (au moins) une harmonie sociale – en son véritable inverse : l'immense espoir généré a fini, de notre point de vue en tout

cas, par se transformer en un discrédit patent, soit une dystopie de la communication actuellement à l'œuvre.

De la sorte, si la notion d'utopie réfère étymologiquement à un lieu parfait, mais idéal, chimérique, celle de dystopie renvoie à cette même idée d'espace-temps fictif, mais en l'occurrence très négativement connoté. Et citoyens, consommateurs, publics appréhendent la communication – « la com' », selon l'usage à présent banal de l'abréviation, et qui dénote vraisemblablement la déchéance de la signification méliorative du terme, la plus habituelle jusqu'ici – d'une façon maintenant dévalorisante. Car ils ne la considèrent sans doute plus comme un « recours majeur à tous les dysfonctionnements » sociétaux (Breton, 1992, p. 120). Au contraire, notre hypothèse est qu'associée au développement extrême et anarchique des technologies de communication numérique et de leurs applications si variées, un certain nombre d'effets gravement pervers de l'idéologie – la plupart, du reste, déjà bien listés et explicités par Philippe Breton voici déjà près d'un quart de siècle[1] –, ont entraîné désillusion, déception sinon effroi. Si bien que l'utopie s'étant comme inversée, la communication et ses techniques, si elles apparaissent encore révéler des opportunités fascinantes, se montrent désormais inévitablement menaçantes et, par suite, anxiogènes.

Si nous ne considérions ici – et tout à fait compendieusement – qu'un seul cas d'espèce relatif à l'effectivité de cette défiance, et dans un unique champ, celui du politique, particulièrement révélateur selon nous de cet état de fait (Benoit, 2014), les exemples pourraient être multipliés à foison, quel que soit le secteur approché (Benoit, 2007).

Ainsi, l'on sait que ce champ fait largement appel aux « *spin doctors* »[2] et s'est approprié le modèle de communication connu sous l'appellation de *Storytelling* (Salmon, 2007). Or, selon le sociologue Christian Salmon, l'utilisation inconséquente de ce modèle – qui vise à imposer une « simulation narrative de la réalité », soit une « réalité fictionnalisée » – métamorphose la politique qui consiste dès lors essentiellement, nous citons, à « partager des histoires ». Et, *de facto*, l'on y est conduit à conférer un rôle central au marketing, aux techniques de vente qui octroient une importance essentielle à l'image, aux affects, plutôt qu'au contenu : finalement, ce qui compte ce ne sont plus tant le programme, la volonté, l'action politique et ses résultats, autrement dit le fond, que le lien fusionnel, la bonne longueur d'onde qu'entretient le politique avec son électorat, autrement dit la forme. Pour synthétiser cette dernière idée, l'on peut regrouper en deux critiques clefs, d'ailleurs étroitement reliées entre elles, ce qui est aujourd'hui reproché à ce type de communication (et qui rejaillit sur l'ensemble de ce que l'on regroupe d'une façon générale sous ce même terme) : d'une part, affaiblir, édulcorer, réduire la conscience critique, la réflexion, les idées, le débat, soit entraîner une certaine « défaite de la pensée », mais aussi de

l'action – le philosophe Jean-François Revel (2001) a ainsi pu affirmer, nous le citons, qu'aujourd'hui « Au lieu de traiter les questions de fond par l'action, nos dirigeants les traitent par le verbe, par l'"image" et par l'écœurante "communication", qui est à la pensée ce que l'acrylique est au cachemire » (p. 99) – et, d'autre part, sinon contrefaire continuellement la vérité sur le réel, au moins le mettre en permanence en scène (les apparitions électorales, par exemple, pour donner aux médias la meilleure image possible des candidats, sont souvent quasi intégralement chorégraphiées, et c'est jusqu'aux angles de prise de vue des caméras filmant les meetings qui sont précisément imposés par leurs états-majors en fonction des effets présumés sur les publics). Or, de mieux en mieux informé sur ces pratiques, le citoyen n'a pas tardé à se percevoir comme spectateur manipulé de fictions (notamment) télévisuelles et, les chiffres le montrent clairement, la crédibilité du personnel politique en est sérieusement ébranlée[3].

Pour mémoire, nous citerons les propos, selon nous emblématiques, du conseil en stratégies d'opinion Denis Pingaud – l'un de ceux-là mêmes que l'on baptise « communicants », donc – qui, s'exprimant à propos de la récente affaire (ou « tourmente ») Cahuzac, constatait que la communication était une nouvelle fois dramatiquement mise en cause :

> Les professionnels de la communication, qui travaillent à rendre plus lisibles ou plus attractives telle ou telle mesure, telle ou telle conduite, telle ou telle vision, sont souvent accusés d'être des bonimenteurs. [...] les voilà un peu moins boni et un peu plus menteurs![4] (Pingaud, 2013).

Des « chercheurs-praticiens » critiquables pour leur implication dans le cadre d'une activité socio-économique en liens étroits avec des phénomènes « éthiquement sensibles »?

Sur la base de ce qui nous paraît constituer un simple constat – à savoir que la communication et ses professionnels sont à ce jour très souvent déconsidérés, dénigrés, ces derniers pouvant potentiellement être confrontés à de sérieux « problèmes de conscience » relativement à leurs métiers, leurs rôles, leurs fonctions–, la question qu'il nous revient sans doute d'aussitôt formuler consiste à se demander si, comme les pratiques et les praticiens du domaine, la recherche et les chercheurs en communication sont, directement ou indirectement, à la fois concernés par ce désaveu public et comme « contaminés », éthiquement « corrompus », par les objets mêmes sur lesquels ils spéculent. Autrement dit, le chercheur en communication est-il blâmable, et blâmé, pour son implication – plus ou moins massive selon le type de recherche qu'il effectue, fondamentale ou finalisée – dans le cadre d'une activité socio-économique en liens étroits sinon consubstantiels avec des phénomènes, nous dirons, « éthiquement sensibles », du type propagande ou endoctrinement individuel et de masse. Activité communicationnelle qui, lorsqu'elle est instrumentalisée par des

techniciens professionnellement spécialisés, consiste pour l'essentiel en actions de persuasion de cibles ; ou, en d'autres termes, revient à manipuler[5] – au moins au sens étymologique du terme, à savoir exécuter une action sur, diriger, gouverner, manœuvrer – sinon à exploiter et, par suite, à suborner, souvent furtivement, individus, groupes et même populations entières.

Bien entendu, la première réponse qui vient à l'esprit, indiscutablement négative, résonne comme une évidence : incriminer de la sorte – ou même, le cas échéant, seulement penser à le faire – la recherche en communication et ses acteurs constitue tout bonnement un non-sens dans la mesure où, pour une part substantielle sinon essentielle, celle-là et ceux-ci tentent justement, peu ou prou et loin de tout objectif d'instrumentalisation et/ou de récupération, d'expliciter, d'élucider, tenants et aboutissants des conditionnements notamment politiques, médiatiques, économiques, qui se déploient, de façon ordinaire, mais usuellement insensible, insidieuse, dans nos pratiques sociales actuelles. À ce titre, la pensée (ou la « posture », Robert, 2008) dite « critique » dans son ensemble, courant important sinon majeur de ce qui a pu être défini comme « pensée communicationnelle » (Miège, 1995), et « qui rassemble toutes les positions [...] qui [...] se mobilisent [...] pour analyser les effets de la culture de masse [et] de l'information marchande » (Miège, 1995, p. 35), peut être considérée comme le parangon de ce type de démarche. Mais, beaucoup plus largement, les travaux qui, des courants fondateurs aux interrogations les plus actuelles, se situent aux soubassements de ladite pensée œuvrent tous plus ou moins dans un tel sens; et puisque les sciences de l'information et de la communication en constituent, disons l'avant-garde, pour un échantillon plus que simplement représentatif de ces travaux, nous ne pourrons ici que renvoyer aux actes des seizième et dix-septième congrès de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication – en 2008 et 2010 « *Les sciences de l'information et de la communication : affirmation et pluralité* » et « *Au cœur et aux lisières des SIC* ».

Toutefois, et c'est à ce point certainement crucial que le bât blesse ou peut blesser en matière d'éthique ou, telle que définie, de « mœurs de la recherche » : une véritable distanciation des chercheurs – c'est-à-dire leur neutralité, leur désintéressement, leur impartialité en tout cas vis-à-vis des contraintes et intérêts en jeu dans le cadre des terrains de leurs études et, plus largement de ceux de la culture dans lesquelles ils évoluent, *confer* la distinction entre « science » (« objective », « froide », aux liens incertains avec la politique et la société) et « recherche » (« chaude », « sub-objective », aux liaisons massives et constantes avec politique et société) que propose Bruno Latour sous sa casquette de philosophe des sciences (1997) –, une véritable distanciation des chercheurs, donc, est-elle possible? Et, le cas échéant, l'est-elle dans tous les cas de figure?

L'on s'en tiendra ici à évoquer deux occurrences singulières, certes insuffisantes pour apporter des réponses définitivement assurées, mais au moins convenablement représentatives de l'ensemble de la problématique de l'éthique (telle que définie) desdits chercheurs en information-communication, et en tout cas, nous est-il apparu susceptible de permettre de problématiser de façon pertinente les interrogations posées.

La première occurrence concerne les thèses menées sous conventions dites CIFRE – ces Conventions Industrielles de Formation et de Recherche offrant la possibilité « à un doctorant de réaliser son projet de recherche dans une entreprise en liaison directe avec un laboratoire extérieur » (Morillon, 2008). Laurent Morillon (2008), qui a conduit une étude largement documentée relative aux thèses SIC effectuées dans un tel contexte, explique, nous le citons, que concernant ces thèses, « La conciliation des intérêts de la recherche et de ceux de l'entreprise ne va [...] pas sans questionnements d'ordre épistémologique, éthique ou pratique »; que, dans certains cas de déroulement des conventions, « les structures [...] n'acceptent un chercheur [...] qu'en échange d'une activité "directement productive" pour l'entreprise. Ainsi pour accéder au terrain, le chercheur doit accepter de travailler sur le terrain »; et qu'« information et communication étant culturellement considérées [...] comme un moyen de gouvernement [...] leur maîtrise devient un enjeu de pouvoir dans l'entreprise ». De fait – nous continuons de citer plusieurs passages accolés de cette étude, contenant elle-même un ensemble d'extraits référant à de nombreux travaux conduits plus ou moins récemment sur le thème :

> Comme tout chercheur impliqué, le doctorant CIFRE se trouve dans une situation ambiguë [...] il conduit son activité dans une tension entre engagement et distanciation vis-à-vis des sujets, du sujet et du commanditaire [...] le passage d'une position d'acteur intégré à un point de vue distancié ainsi que l'usage d'identités multiples peut donner l'impression d'une certaine forme de duplicité du chercheur [...] et provoquer un sentiment de « trahison » au sein de l'organisation. Les pratiques d'écriture en deviennent « héroïques » et dans certains cas « paradoxales » [...] Pour le chercheur, il s'agit alors d'intégrer les fonctionnements et concilier des intérêts souvent différents voire opposés [...] la possible confusion entre les postures de recherche et de consultance [...], au-delà d'une éventuelle « schizophrénie » [...], [pouvant] remettre en cause l'indépendance et la légitimité scientifique des travaux [...]. De même, l'accord que le chercheur doit trouver entre enjeux de recherche et d'action [...] et les compromis qu'il doit accepter tant dans ses livrables professionnels que dans sa méthodologie [...], dans ses choix de techniques ou de modèles [...], sont susceptibles d'entamer la valeur scientifique des résultats obtenus. Enfin, la nature

> même des sujets et objets abordés en SIC peut être source de difficultés et de questionnements. L'objet de la recherche est en effet souvent, en tout ou partie, l'organisation elle-même. Les réflexions, de par leur nature stratégique, sont donc particulièrement exposées à la censure, à la culture de cour [...] et aux conflits d'intérêts. [...] (Morillon, 2008).

Ainsi, il ressort clairement de cette étude que

> Les recherches menées courent [...] un risque non négligeable d'être instrumentalisées et/ou censurées. N'oublions pas que toute CIFRE est régie par un contrat de travail et impose un lien hiérarchique qui peut nuire à la liberté du chercheur (Morillon, 2008).

Bien entendu, le chercheur SIC institutionnel, le chercheur de laboratoire, l'enseignant-chercheur, n'apparaissent pas aussi exposés que le doctorant CIFRE à cette quasi-confusion des genres. Et bien que l'on sache que la distinction des recherches de type appliqué et des recherches de type fondamental est délicate à établir (de nombreux projets et programmes se situant en pratique à la lisière même des deux formes), en ce qui concerne (au moins) le dernier type, l'on peut penser, et sans nul doute à juste titre, que ces chercheurs-là disposent souvent de l'autonomie, de l'indépendance et/ou de la liberté académique nécessaires pour « prendre du champ », pour se dégager des collusions quasi imposées relativement aux terrains investis et aux objets qui s'y rencontrent – objets que nous avons définis, rappelons et soulignons-le, comme « éthiquement sensibles ».

À cet égard, les chercheurs en sciences de l'information et de la communication peuvent d'ailleurs, dans leur ensemble, apparaître comme exemplaires dans la mesure où les approches variées que développent ces sciences de la multitude d'objets qu'elles analysent (*confer* les actes des deux congrès SFSIC cités), se révèlent fréquemment posséder un véritable caractère, disons en l'occurrence, « émancipateur ». Et pour nous référer – ce sera notre seconde occurrence – à un seul cas d'espèce que nous avons pu examiner de près à l'occasion d'une récente mission expertise, et dans lequel la liaison entre monde de la recherche et monde professionnel s'est avérée particulièrement resserrée, où la frontière entre études et applications s'est découverte comme singulièrement ténue, mais où, pourtant, les résultats produits ne nous sont en aucun cas apparus comme systématiquement axés sur, ou dédiés à une forme quelconque de profit de type organisationnel et/ou commercial (quand bien même ils pouvaient sûrement être « détournés » à de telles fins), pour nous référer à ce cas d'espèce, donc, nous citerons les travaux menés sur les « médiations marchandes » par l'un des laboratoires français classés en SIC (parmi la cinquantaine d'unités existantes à ce jour, cf. Bourdaa & Lamy, 2013).

Relativement à des phénomènes relevant notamment de la consommation et du publicitaire au sens large – centraux aujourd'hui, on le sait, dans nos sociétés dites du

commerce et de la marchandise, et en rapports privilégiés avec les actions d'assujettissement des esprits dénoncées par les contempteurs de la communication et des communicants –, il s'agit là plutôt que, comme de façon habituelle, se concentrer essentiellement sur des problématiques d'efficacité, de rendement, de productivité – notamment, comment rendre au mieux les cerveaux disponibles aux messages publicitaires, pour paraphraser la déclaration que le PDG de l'une des principales entreprises de communication françaises avait explicitement formulé il y a une dizaine d'années, provoquant l'émoi d'un public bien davantage crédule et naïf qu'aujourd'hui –, il s'agit là, donc, d'y considérer la complexité (ontologique) de ces phénomènes, en interrogeant à la fois les processus qui les régissent, leurs symboliques, leurs implications sociales et politiques. L'approche, mêlant de façon étroite études sociosémiotiques, anthropologiques, linguistiques et littéraires, se démarque de façon originale d'autres approches disciplinaires, menées (ordinairement) du seul point de vue économique et/ou « organisationnel », (et habituellement mises en œuvre non pas par des chercheurs statutaires, mais par des professionnels de la communication commerciale). Elle s'effectue selon une optique qui appréhende les faits sous un angle culturel, qui les conçoit essentiellement comme « faits anthropologiques ». Ce faisant, les chercheurs – d'une façon générale, fortement impliqués dans le fonctionnement de l'école de rattachement du laboratoire – profitent des liens de celle-ci avec les milieux professionnels marchands. Ils peuvent donc être convenablement informés des évolutions des divers environnements qu'ils abordent, et des métamorphoses qui (le cas échéant) s'y effectuent, tout en conservant la possibilité effective (en tant que chercheurs et non que professionnels du secteur) de s'en distancier de façon suffisante.

Des critères pour une éthique du chercheur-praticien en communication

Ainsi, jusqu'à un certain point, dans certains cas et à la condition expresse qu'il soit résolu à le faire – et c'est peut-être ce dernier aspect, soit l'exigence du chercheur et son opiniâtreté à préférer, lorsque c'est faisable et (parfois) envers et contre tout, une certaine forme d'indépendance qui, en la matière, est le mieux caractéristique de la posture « adéquate »[6] pouvant être désignée comme « éthique » –, il est manifestement possible pour celui qui exerce son activité de recherche dans le domaine de la communication de, peu ou prou, se dégager des diverses formes de connivence (d'imposture) entachant la position de « neutralité » inhérente à la qualité proprement scientifique des travaux qu'il conduit. À la condition, toutefois, que cette dite « qualité scientifique » puisse être effectivement spécifiée...

De fait, en deçà de la distinction « Science » / « Recherche » évoquée, nombre de travaux menés dans le domaine de l'épistémologie montrent aujourd'hui, hors de toute visée normative ou prescriptive prétendant énoncer ce qu'est la « vraie science », que la science elle-même n'est sans doute pas l'activité lisse et épurée que la *doxa* a

tendance à imaginer : on le sait, « l'histoire et la sociologie des faits scientifiques nous décrivent une œuvre humaine, aux prises avec l'histoire, les contraintes sociales, les mentalités » (Schreiber, 1991, p. 18). Or, ce qui apparaît recevable pour les sciences de la nature peut *a fortiori* l'être pour les sciences dites humaines, qui plus est souvent accusées de n'être pas de « véritables » sciences, *confer* (pour nous en tenir à une unique référence remarquable) la déclaration de Claude Levi-Strauss (1991), selon lequel

> les « sciences humaines » ne sont des sciences que par une flatteuse imposture. Elles se heurtent à une limite infranchissable, car les réalités qu'elles aspirent à connaître sont du même ordre de complexité que les moyens intellectuels qu'elles mettent en œuvre. De ce fait elles sont et seront toujours incapables de maîtriser leur objet.

S'il semble hasardeux, de notre point de vue, de nier l'authentique caractère scientifique – toutes approches et méthodes, quantitatives et qualitatives, confondues – de ce que l'on nomme sciences humaines, leur « régime de scientificité » (Businо, 2005, p. 93) possède assurément certaines particularités, (renvoyant à un « devoir d'inventaire » que préconisait le philosophe Jean-Michel Berthelot, 1998). Particularités notamment axées sur le fait que les chercheurs y sont confrontés à l'hyper complexité de niveaux d'organisations inextricablement enchevêtrés (du biologique au socioculturel, voir Pradier, 1989), et qu'ils ne peuvent jamais parfaitement prouver (ou réfuter) leurs hypothèses. Le chercheur en rhétorique Gilles Declercq (1992) affirme ainsi que

> l'espace […] des sciences sociales ne saurait sérieusement se présenter comme l'espace de la démonstration et du vrai. […] [Mais son] domaine est plutôt celui de la représentation vraisemblable et de l'interprétation cohérente […] [fondées sur] une démarche interprétative rigoureusement construite [qui apparaît comme indéniable] source de connaissance et apprentissage de la liberté (p. 259).

Une telle spécificité nous paraît impliquer, comme par symétrie, une singularité équivalente en matière d'éthique de la recherche. Dès lors, outre la détermination à l'indépendance et, bien entendu, outre l'absence de « manquements à l'intégrité [...] (en particulier les fabrications délibérées, les plagiats et les vols de données) »[7] (Gompel & Prud'homme, 2015), quels peuvent être les autres critères clefs d'une éthique du chercheur-praticien évoluant dans ce domaine des sciences humaines qu'est le champ de l'information-communication?

Quant à nous, adoptant en la matière la position prônée par Aristote relativement à la rhétorique qu'il envisage comme « neutre » sur un plan éthique (Todorov, 1983) – la communication, telle que définie, peut servir le mal comme le bien –, et nous référant aux principes d'une éthique dite « de responsabilité » – ou

Verantwortungsethik, selon l'expression du sociologue Max Weber (1959) selon laquelle « Nous devons répondre des conséquences prévisibles de nos actes » : « Pour atteindre des fins "bonnes", nous sommes la plupart du temps obligés de compter avec, d'une part, des moyens malhonnêtes ou pour le moins dangereux, et d'autre part, la possibilité ou encore l'éventualité de conséquences fâcheuses » (p. 207) –, nous ferons la proposition qui suit.

Puisque les sciences humaines ne peuvent pas prouver ou démontrer à proprement parler leurs assertions – ou, en tout cas, que cette faculté leur est (souvent) contestée sur la base d'arguments s'exposant comme tout à fait légitimes –, il s'agira pour le chercheur-praticien de *toujours* considérer que la valeur « descriptive-explicative » des théories qu'il construit et qu'il expose dans l'espace public, est largement moins capitale que les *effets* de l'application de ces théories.

En d'autres termes, disons que si dans les domaines économique, politique ou social, notamment, ce chercheur estime que l'homme est appelé à « fonctionner » d'une certaine façon et pas d'une autre – et ceci pour telles ou telles raisons théoriques qui peuvent apparaître comme parfaitement cohérentes et fondées –, cette conception qu'il soutient est susceptible – pour autant, bien entendu, qu'elle ait du succès – d'orienter fortement les pratiques sociales. Dès lors, comme « toute nomination, toute description est, dans une certaine mesure, autoréalisante : elle contribue à faire exister comme réalité ce qu'elle désigne [...]. Elle ne se contente donc pas de référer à ce qu'elle désigne, elle le profère » (Melchior, 1998, p. 67), le chercheur-praticien devra se montrer particulièrement attentif aux « prophéties autoréalisatrices »[8] que ses conceptions et ses discours sont susceptibles de provoquer dans les pratiques, dans « le réel »[9].

Ainsi, pour prendre un exemple de prédiction qui, à l'instar de beaucoup d'autres, risquait de devenir dommageablement autoréalisatrice, je citerai la polémique qui a confronté l'avis de nombreux psychologues, pédiatres et travailleurs sociaux, aux conclusions d'une expertise collective de l'INSERM, rendue publique en 2005.

Cette expertise définissait « les troubles de conduites chez l'enfant et l'adolescent » (Expertise Collective Inserm, 2005) comme, je cite, « la répétition de conduites au travers desquelles sont bafoués les droits fondamentaux d'autrui et les règles sociales » (p. 1). Elle certifiait qu'il s'agissait là d'un *syndrome*, qu'il devait « être considéré comme un facteur de risque de délinquance » (p. XIII), et recommandait son dépistage dès la crèche et l'école maternelle. Or, les praticiens concernés s'opposèrent frontalement au dépistage des troubles du comportement chez les enfants en bas âge. Et malgré leurs divergences de pratiques ou d'orientations, tous souhaitèrent affirmer leur convergence sur l'essentiel, je cite : le risque de « *dérive éthique* » contenu dans le dépistage systématique de ces troubles « due à un effet de prédiction qui influe sur l'enfant » : « On enferme l'enfant dans un regard

catastrophique, épouvantablement coinçant », « il y a une pesée du regard, qui risque de créer exactement ce que l'on craint »[10].

Je prendrai très brièvement un autre exemple, plus spécifiquement en lien avec le champ d'études traditionnellement dévolu aux recherches en communication, soit celui des médias souvent dits « de masse ».

L'on sait que de multiples travaux établissent une corrélation positive entre la violence diffusée dans les médias et la violence effective dans la société sans cependant pouvoir mettre en évidence une relation *causale* entre les deux phénomènes, du type une augmentation de violence médiatique entraine mécaniquement une augmentation de violence sociale. Or, quant bien même ses travaux le mènent à valider le bien-fondé d'une telle relation causale, l'éthique du chercheur, lucide quant à son impossibilité à prouver dans un domaine de ce niveau colossal de complexité, devrait toujours le conduire à produire une contre-argumentation à sa propre argumentation, et à les présenter conjointement à la société et aux médias eux-mêmes. Car comme l'explique l'un des pionniers de la recherche sur les médias, George Gerbner, nos croyances en une société excessivement violente – manipulées à la fois par des images et des représentations exposées comme des vérités définitivement démontrées, et médiatiquement diffusées en boucle –, déterminent et font surgir *in fine* une réalité violente.

Conclusion

En conclusion, disons que selon nous, et à l'instar du sociologue et anthropologue Giovanni Busino (2005)

> les sciences sociales ont une tâche [...] essentielle, voire absolument incontournable : donner du sens aux rapports sociaux, [...]. En reconnaissant et en valorisant les différents modes de rationalité, [...] en acceptant l'existence d'au moins deux formes de logique, celle de la démonstration et celle de l'argumentation, en admettant que la vérité ne coïncide pas avec l'utilité, qu'une doctrine non vraie peut être socialement utile alors qu'une doctrine vraie peut être socialement nocive, les sciences sociales sont, sans aucun doute, la science et la conscience de la modernité (p. 95).

Notes

[1] Notamment : l'attraction très forte relative à la notion de communication (avec le dialogue, le partage, l'information) génère en retour une ambivalence marquée (l'on reste dubitatif, car l'essentiel semble souvent échapper : ce n'est pas parce que l'on peut disposer de toutes les

informations, qu'on sait, qu'on connaît et qu'on comprend l'autre et le monde, au contraire peut-être...); l'impression de clarté, de transparence absolue (les NTIC semblent nous conférer un véritable don d'ubiquité) engendre une impression de grave confusion (en présence d'images médiatiques qui renvoient, à l'infini, à d'autres images médiatiques, qui nous submergent, l'on ne sait plus vraiment distinguer entre un fait et sa représentation, entre réalité et fiction). P. Breton (1992) évoque encore un guidage de plus en plus externe de l'action humaine (ce sont les médias, devenus incontournables, qui ont pour rôle de « composer la vérité à partir des différents points de vue qu'ils ont en charge de mettre en scène » (p. 126-127)); ou la transformation possiblement inappropriée, sinon gravement nocive, de l'espace public (mise en scène médiatique constante de la vie privée), etc.

[2] « L'appellation '*spin doctor*', popularisée aux États-Unis au milieu des années 1980, est difficilement traduisible en français. Provenant du verbe '*to spin*', 'faire tourner' – ici dans le sens de 'donner de l'effet' –, elle désigne ceux dont la profession est d'influencer l'opinion publique sur la personnalité et les faits et gestes d'un homme politique par des techniques de communication » (Schneider, 2013).

[3] Selon un sondage Ipsos-Steria réalisé du 8 au 14 janvier 2014, 65 % des sondés jugent que « la plupart des hommes et des femmes politiques sont corrompus », et 84 % qu'ils « agissent principalement pour leurs intérêts personnels » (De Montvallon, 2014). Et selon un sondage Viavoice (avril 2014), deux Français sur trois (64 %) estiment que la démocratie fonctionne mal en France actuellement.

[4] Voir l'article daté du 2 avril 2013 du journal *Libération*, « Cahuzac : un aveu impardonnable ».

[5] Pour nombre de philosophes de premier plan (disons, de Kant à Habermas), l'éthique « de la communication » est axée sur un principe clef : la non-manipulation. Ainsi pour Martineau (2007) cherchant à définir (d'une façon générale) l'éthique « en ce début de 21e siècle » : « Il apparaît [...] fondamental [...] d'adjoindre [au 'postulat de la reconnaissance de la valeur de l'interlocuteur'] trois principes formels à respecter [...] 1) Permettre à l'autre de parler; 2) Refuser de manipuler l'autre; 3) Refuser de mentir à l'autre » (p. 72); et voir Benoit (2012).

[6] *Confer* l'adjectif cher à Baruch Spinoza, l'un des philosophes clefs en matière d'éthique.

[7] Voir le dossier du journal *Le Monde*, « Des faussaires dans les labos », Cahier n° 21871, daté du Mercredi 13 mai 2015.

[8] Paul Watzlawick (1988), définit une « prédiction autoréalisatrice » comme « une supposition ou prévision qui, par le simple fait d'avoir été énoncée, entraîne la réalisation de l'événement prévu, et confirme par là même sa propre exactitude » (p. 45); et voir Benoit, 2007, p. 35-58.

[9] *Confer* cette affirmation du psychologue Thierry Melchior qui, à l'instar de G. Declercq, considère que : « La "vérité" n'est pas le critère pertinent pour étudier les discours des sciences humaines. Il s'agit bien plutôt d'être attentif à leurs effets, à leur aval : quelle création de réalité ces discours […] et les pratiques qui y sont liées favorisent-ils? ».

[10] Voir l'article du journal *Le Monde* daté du 19 avril 2006 : « "Prédélinquants" dès la crèche? ».

Références

Benoit. D. (2007). De l'émergence de « nouvelles réalités » : les « prédictions créatrices ». *Revue internationale de psychosociologie, XIII*(29), 35-58.

Benoit, D. (2010, Novembre). Prologue. Dans Actes du colloque international *Éthique et métaéthique dans les professions de l'information et de la communication* (pp. 9-16). Saarbrücken : Éditions universitaires Européennes.

Benoit, D. (Éd.). (2012). *Éthique et communication.* Saarbrücken : Éditions universitaires Européennes.

Benoit, D. (2014, Juin). *Utopie et/ou dystopie de la communication versus recherche-action : de l'idéologie à la pragmatique et à la praxéologie*. Communication présentée au 6e Colloque Spécialisé en Sciences de l'Information (COSSI) « Information, communication, documentation : les nouvelles utopies ». Nouveau-Brunswick, Canada.

Berthelot, J.- M. (1998). Le devoir d'inventaire. *Sciences humaines, 80*, 14-33.

Bourdaa, M., & Lamy, A. (2013). Les laboratoires de recherche en sciences de l'information et de la communication. *Revue française des sciences de l'information et de la communication.* Repéré à http://rfsic.revues.org/657

Breton, Ph. (1992). *L'utopie de la communication*. Paris : La Découverte.

Busino, G. (2005). Recherches préparatoires à une histoire de l'épistémologie des sciences humaines. *Revue européenne des sciences sociales.* Repéré à http://ress.revues.org/325

Declercq, G. (1992). *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*. Bruxelles : Éditions Universitaires.

De Lavergne, C. (2007). Posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives, Hors-série, 3*, 28-43.

De Montvalon, J. B. (2014, 21 Janvier). Une société française défiante et repliée sur elle-même. *Le Monde.* Repéré à http://www.lemonde.fr/societe/article/2014/01/21/une-societe-francaise-defiante-et-repliee-sur-elle-meme_4351396_3224.html

De Munck, J. (2011). Les trois dimensions de la sociologie critique. *SociologieS*. Repéré à http://sociologies.revues.org/3576

Expertise Collective Inserm (2005). Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent. Paris : Éditions Inserm. Repéré à www.inserm.fr/content/download/7154/55249/file/troubles+des+conduites.pdf

Gompel, N., & Prud'homme, B. (2015, 13 Mai). Des faussaires dans les labos. *Le Monde. Sciences et Médecine, 21871*, 5.

Guchet, X. (2011). Les technosciences : essai de définition. *Philonsorbonne, 5*, 83-95. Repéré à http://philonsorbonne.revues.org/348

Habermas, J. (1992). *De l'éthique de la discussion*. Paris : Cerf.

Latour, B. (1997). *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*. Paris : INRA.

Lévi-Strauss, C. (1991, 8 Octobre). Un entretien avec Claude Lévi-Strauss. *Le Monde.*

Magli, R., & Winkin, Y. (1999). Sortir de l'utopie de la communication : une approche ethnographique des NTIC. *Recherches en communication, 12*, 97-112.

Martineau, S. (2007). L'éthique en recherche qualitative : quelques pistes de réflexion. *Recherches qualitatives, Hors-série, 5*, 70-81.

Melchior, T. (n. d.). *Quelques brèves notes pour une écosophie*. Repéré à http://www.geocities.ws/athens/agora/1380/ecosophie.html

Melchior, T. (1998). *Créer le réel. Hypnose et thérapie.* Paris : Seuil.

Miège, B. (1995). *La pensée communicationnelle.* Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

Morillon, L. (2008, Juin). *De l'idylle au détournement, quels apports des CIFRE en sciences de l'information et de la communication?* Communication présenté au Seizième congrès SFSIC, « Les sciences de l'information et de la communication : affirmation et pluralité ». Repéré à http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?page=imprime&id_article=42

Mucchielli, A. (Éd.). (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines.* Paris : Armand Colin.

Pingaud, D. (2013, 2 Avril). Cahuzac : un aveu impardonnable. *Libération.* Repéré à http://communication.blogs.liberation.fr/2013/04/02/cahuzac-un-aveu-impardonnable/

Pradier, J.- M. (1989). Éléments d'une physiologie de la séduction. Dans D. de Kerckhove, J.- M. Pradier, S. J. Thorpe, M.- C. Vettraino-Soulard, & H. Zettl (Éds), *Le téléspectateur face à la publicité. L'œil, l'oreille, le cerveau* (pp. 93-123). Paris : Nathan.

Revel, J.- F. (2001). *Les plats de saison. Journal de l'année 2000*. Paris : Seuil.

Robert, P. (2008, Juin). *Les conditions de possibilité d'une posture critique en SIC*. Seizième congrès SFSIC, « Les sciences de l'information et de la communication : affirmation et pluralité ». Repéré à http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article126

Salmon, C. (2007). *Storytelling. La Machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte.

Schneider, V. (2013, 4 Octobre). Les politiques sous influence. *Le Monde*.

Schreiber, M. (1991). La science et ses enjeux. *Sciences humaines, 11*, 16-23.

Serres, M. (2015, Mars). *La passion de l'avenir*. Radio France, France Culture [Série Grands Témoins, Les racines du ciel]. Repéré à http://www.franceculture.fr/emissions/les-racines-du-ciel/serie-grands-temoins-la-passion-de-lavenir-avec-michel-serres-0

Sfez, L. (1988). *Critique de la communication.* Paris : Seuil.

Todorov, T. (1983). Éloquence, morale et vérité. *Les manipulations. Le genre humain 6.* Paris : Éditions Complexe.

Watzlawick, P. (1988). Les prédictions qui se vérifient d'elles-mêmes. Dans P. Watzlawick (Éd.), *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme* (pp. 109-130). Paris : Seuil.

Weber, M. (1959). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.

Wentzel, B. (2010). Praticien-chercheur et visée compréhensive : éléments de discussion autour de la connaissance ordinaire. *Recherches qualitatives, Hors-série, 10*, 47-70.

Wolton, D. (1997). *Penser la communication*. Paris : Flammarion.

Wolton, D. (2005). *Il faut sauver la communication*. Paris : Flammarion.

Denis Benoit *est professeur à l'Université Montpellier 3, habilité à des diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication; équipe de recherche : CERIC, Université de Montpellier 3, rattachée au LERASS (EA 827), laboratoire pluridisciplinaire de l'Université de Toulouse 3; domaines de spécialité scientifique au sein de la section : théories de la communication et de l'information, éthique en communication, pragmatique de la communication.*

La réflexivité du chercheur en comportement du consommateur : une attitude responsable

Angélique Rodhain, Docteure en gestion

Université de Montpellier, France

Aurélie Dehling, Docteure en gestion

Université Lille Nord de France, France

Virginie Silhouette-Dercourt, Docteure en gestion

Université Paris XIII, France

Résumé
À partir du récit de vie des trois auteures, l'objectif de cet article consiste à adopter une attitude réflexive afin d'explorer le rôle de la subjectivité dans le processus de recherche. L'analyse des discours fait apparaître que les trois chercheuses ont tout à fait conscience de la porosité de la frontière entre leur vie personnelle et leur recherche. En quête de cohérence, elles identifient leur histoire de vie et leur recherche à leur système de valeurs. C'est alors que la dimension politique de leur travail apparaît avec force dans les discours. En outre, les récits de vie ont montré combien les émotions sont au cœur du processus de recherche, notamment pendant la collecte de données qualitatives.

Mots clés
RÉFLEXIVITÉ, ÉMOTION, IMPLICATION, RÉCIT DE VIE

Introduction

Les méthodologies quantitatives demeurent dominantes en marketing. Alors même que les théories dont est issue la discipline s'inspirent largement de la sociologie ou de l'ethnologie, seule une minorité d'études recourt aux méthodes ethnographiques (voir par exemple Arnould & Wallendorf, 1994) ou empiriques telles que la théorie enracinée (Glaser & Strauss, 1967), même si ces dernières sont largement recommandées par les tenants de la *Consumer Culture Theory* (CCT) (Arnould & Thompson, 2005). Ce manque de diversité méthodologique peut selon nous être expliqué par la peur incommensurable de la subjectivité du chercheur, qui empêcherait

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 42-53.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

d'atteindre « la vérité scientifique ». La réflexivité du chercheur, bien que considérée comme nécessaire par des auteurs tels que Levi Strauss en ethnologie ou Freud en psychanalyse est loin d'être un processus systématique en sciences de gestion. Or, nous postulons justement que la subjectivité constitue un « mal » non seulement inévitable, mais surtout nécessaire en marketing. C'est pourquoi nous proposons l'idée selon laquelle avoir conscience de sa propre subjectivité – en ayant recours à une réflexivité continue – constitue une attitude de recherche responsable. Notre objectif consiste alors justement à « fouiller » cette question considérée comme presque taboue en marketing : quelle part occupe la subjectivité dans le processus de recherche académique? Après un rapide retour sur la littérature concernant deux principaux aspects de la réflexivité, la première liée aux implications et la seconde à la validité méthodologique, une analyse de la subjectivité croisée des trois auteures permettra d'élaborer des pistes d'amélioration vers une réflexivité systématisée.

Réflexivité pour les chercheurs

Réflexivité et implications de la recherche

L'objectivation est impossible en sciences sociales, car il est illusoire d'être à la fois un acteur et un observateur extérieur (Bourdieu, 2001). Pourtant telle n'est pas la position de tous les chercheurs en sciences sociales. Gewirtz et Cribb (2008) rappellent en effet deux positions antagonistes à ce sujet :

- la position neutre, qu'ils qualifient de naïve, selon laquelle la recherche menée est exempte de valeurs;
- la position partisane, selon laquelle les chercheurs sont conscients de leurs valeurs et les revendiquent.

Selon les auteurs, ces deux positions sont difficiles à tenir, car la première encouragerait à fermer les yeux sur leurs valeurs de chercheurs qui existent malgré eux et la seconde orienterait les résultats pour les faire aboutir à des conclusions en accord avec leurs croyances de départ. Accepter les valeurs du chercheur reviendrait alors à biaiser les résultats. C'est ainsi que, alors que Hammersley (dans Gewirtz & Cribb, 2008) propose de sortir de l'impasse en préconisant que le chercheur occulte les implications sociales et politiques de sa recherche, Gewirtz et Cribb (2008) proposent au contraire d'assumer ces responsabilités. Cette démarche, qu'ils nomment « réflexivité éthique », consiste à mener une recherche rigoureuse d'un point de vue méthodologique tout en ayant conscience que l'objectif est d'aboutir à des changements politiques et sociaux en accord avec ses valeurs.

Cette position est d'autant plus cruciale en marketing que chercheurs et praticiens sont étroitement liés : Cochoy (1999) rappelle ainsi que les premiers enseignants-chercheurs viennent du monde de l'entreprise, beaucoup ayant alterné entre les deux mondes et, encore aujourd'hui, nombreux sont ceux qui demeurent

consultants dans le privé tout en étant enseignants-chercheurs. Cette connivence est illustrée par la phrase de Litman dans les années 50 : « l'universitaire sera l'allié privilégié de l'avancée des managers » (Litman, 1950 dans Cochoy, 1999, p. 98). Une telle affirmation vient appuyer le fait que la recherche en marketing s'est construite sur un certain socle politique et social, loin d'être sociétalement neutre, consistant à promouvoir l'économie de marché. C'est ainsi que le client est petit à petit transformé en consommateur (Cochoy, 1999), que les enfants sont devenus des agents économiques individualisés, autonomes et *empowered* (Cook, 2000), que le marketing s'est étendu à la sphère non marchande. Même si Marion affirme que « le chercheur doit être capable de prendre le point de vue du journaliste qui commente la partie en adoptant une attitude qu'on espère neutre » (Marion, 2003, p. 58), la plupart des articles de recherches réclament que soient mises en avant les implications managériales et, de façon plus laconique et optionnelle, les implications sociétales. La « neutralité » du point de vue est souvent associée à des méthodologies quantitatives reposant sur des épistémologies positivistes, majoritaires dans les revues les mieux cotées, alors que les approches qualitatives reposant sur des épistémologies constructivistes peinent à être valorisées. Ainsi la recherche *mainstream* en marketing se positionne de façon ambiguë si l'on se réfère à la distinction de Gewirtz et Cribb (2008), en revendiquant à la fois la neutralité de point de vue et la nécessité d'une recherche présentant des apports pour les entreprises. Selon De la Ville et Devreton (2010), si la réflexivité individuelle est nécessaire, elle ne suffit toutefois pas, car le chercheur doit rendre compte d'une position défendue par l'ensemble de sa communauté. Néanmoins ouvrir le feu à la critique des actions et recherches en marketing peut être contre-producteur, car le marketing sait récupérer les critiques afin de davantage améliorer son champ d'action (Marion, 2003).

Réflexivité et validité de la recherche

Un autre obstacle à la réflexivité est d'ordre méthodologique. En effet, adopter une position réflexive ne consiste pas seulement à avoir conscience de ses valeurs, mais également de ses états internes pendant la recherche, c'est-à-dire de ses émotions et ressentis. Bien qu'il soit de mise de tenter de les réprimer dans le monde académique, les enseignants-chercheurs sont la proie d'émotions fortes dans leur travail au quotidien, ces dernières apparaissant « de façon indirecte, sous des formes détournées ou dans des contextes surprenants » (Ehn & Löfgren, 2008, p. 284). En effet, impliqué dans un travail de longue haleine, l'enseignant-chercheur retire des fortes satisfactions dans son travail, mais également des déceptions liées à un manque de reconnaissance dans un système où il est constamment évalué par ses pairs tout en étant lui-même évaluateur. Cette position explique que « l'ego académique est fragile et oscille entre l'estime et le mépris de soi » (Ehn & Löfgren, 2008, p. 286). Or, cette prégnance des émotions que les auteurs ont observées au quotidien ne peut disparaître dans le travail de recherche à proprement parler, même si la norme semble être d'afficher un

détachement affectif proche de la position des médecins. Appartenant de fait à un certain espace/temps, les chercheurs donnent du sens à leurs observations à partir d'une histoire et d'une culture qui leur sont propres (Devereux, 1967) auxquelles s'ajoutent leurs propres émotions (Munkerjork, 2009). L'intelligence émotionnelle des dirigeants – entendue notamment comme une capacité de percevoir, d'exprimer des émotions et de les assimiler dans la pensée pour construire un raisonnement – influerait même positivement sur la qualité des décisions (Haag & Laroche, 2009). Pourquoi ne serait-ce pas également le cas dans le domaine de la recherche? Car faire appel à ses émotions équivaudrait à biaiser les résultats. Ainsi, si la plupart des chercheurs nient le recours aux émotions, une autre part tente de les réduire.

En marketing, les chercheurs se déclarant appartenir au courant de la *Consumer Culture Theory* ont défini un certain nombre de techniques pour limiter la subjectivité des chercheurs et améliorer ainsi la validité de leur recherche : par exemple en faisant relire les retranscriptions et les analyses par les répondants, varier les sources et les méthodologies ou encore en recourant au multi-codage par une équipe multiculturelle et diversifiée. Cependant, avant de « limiter » la subjectivité, nous proposons d'explorer son rôle dans la recherche. Car, postulant que si les émotions sont aujourd'hui apparues comme productives pour un dirigeant que l'on croyait par le passé rationnel presque par essence, il est possible qu'il en soit de même pour les chercheurs en marketing.

Réflexivité croisée de trois chercheuses en marketing

Méthodologie de la recherche

Les trois auteures ont tenté d'apporter un éclairage sur leur travail de recherche à l'aide de leurs propres récits de vie. Plus précisément, A a interviewé B, qui a interviewé C qui a interviewé A, en deux temps. Précisons que les trois auteures ne se connaissaient pas avant de s'être rencontrées fortuitement lors du dernier déjeuner d'une conférence, au cours de laquelle l'idée de la présente recherche a émergé. Les points communs des trois chercheuses : être femmes, chercheuses en marketing et plus précisément en comportement du consommateur, utiliser des méthodologies qualitatives et finalement s'intéresser à la question de la réflexivité du chercheur. Mais leurs parcours professionnels sont contrastés. Précisions également que la question de la réflexivité au début de la recherche n'avait aucunement fait l'objet d'un approfondissement de la littérature.

Les entretiens ont été intégralement retranscrits, relus et codés par les trois chercheuses.

Trois parcours de « chercheuses qualitatives »

A a évolué dans un environnement familial intellectuel. Après des études en finance, puis en marketing international, elle trouve un emploi dans la communication et

devient responsable marketing dans un grand groupe, qu'elle quitte pour passer l'agrégation. Elle trouve rapidement un poste dans le supérieur. Elle décide ensuite de préparer un doctorat dans un domaine qu'elle connaissait de par son précédent métier, mais coloré par sa propre expérience d'expatriation. Son directeur de thèse lui laisse la liberté de la méthodologie de recherche qu'elle veut résolument qualitative. Même si elle a connu des difficultés pour comprendre les codes propres au milieu universitaire, A est passionnée par son métier et notamment par le contact avec le terrain.

Quant à B, elle se sent un peu à part dans une grande famille bien éduquée, mais sévère. Son parcours professionnel est guidé par sa quête de nouveauté : une maîtrise en histoire médiévale, suivie de différents emplois dans la vente et le marketing. De nature hyperactive, B quitte volontairement les emplois pour en découvrir de nouveaux. Elle a acquis ses compétences de recherche en marketing sur le terrain, au départ sans formation théorique. Une expérience d'enseignement en école de commerce lui rappelle sa première vocation : l'enseignement. Elle commence un doctorat, qu'elle choisit en anthropologie, avec une co-direction en marketing afin de se rapprocher des sciences sociales. Si le sujet a été choisi sur des thématiques liées à ses emplois précédents, elle revendique une dimension militante dans son choix de méthodologie qualitative.

Le parcours de C est plus classique : issue également d'une famille de taille importante, mais moins cultivée et portée vers les études, C s'oriente vers le sport. Des ennuis de santé l'arrêtent dans ce choix et elle opte par dépit pour la voie commerciale qui lui a fortement déplu, puis se recentre sur la gestion. Pendant une année de césure aux États-Unis, un sujet « anti-marketing » l'intéresse particulièrement. Elle postule en DEA de gestion avec ce sujet en tête, qui deviendra son sujet de thèse, approché avec une méthodologie résolument qualitative.

Les processus de socialisation familiaux tout d'abord puis en dehors de la famille apparaissent tout à fait déterminants dans les choix de recherche actuels. À la mise en commun des trois récits de vie, il apparaît des points récurrents assez forts chez les trois chercheuses : elles sont issues de grandes familles de quatre ou cinq enfants, et toutes trois revendiquent une certaine force de caractère leur permettant d'affirmer leurs choix. Un autre point commun est lié au domaine de recherche : l'étude des consommateurs les passionne alors même qu'elles observent le fonctionnement du marché dans un point de vue critique. Elles sont avant tout guidées par le plaisir de la rencontre sur le terrain, avec cette motivation militante que leur recherche éclaire des phénomènes sociétaux. Ainsi nous avons conscience que ces trois récits de vie sont peut-être peu représentatifs de la population des enseignants-chercheurs en gestion, et même en marketing.

Implication sociétale de la recherche

L'étude des récits de vie a permis de montrer combien la subjectivité du chercheur est intervenue à différents moments de la recherche, et même dans les choix de carrière : concernant le goût pour la recherche en général, le champ finalement choisi, les thèmes de recherche et enfin les types de méthodologies utilisés. Les trois chercheuses ont tout à fait conscience de la porosité de la frontière entre leur vie personnelle et leur recherche. Au-delà de leur histoire à proprement parler, la dimension identitaire occupe une place prépondérante dans les entretiens. En quête de cohérence dans une posture réflexive, elles identifient leur histoire de vie et leur recherche à leur système de valeurs. C'est alors que la dimension politique de leur recherche apparaît avec force dans les discours :

> Je travaille sur ce thème parce que j'y crois, ça a du sens pour moi, c'est utile… […] [Ce qui me motive, c'est] de raconter ce que je vois, ce que j'entends. Éclairer un phénomène, ne pas laisser des… j'allais dire des conneries, mais c'est un peu ça… des conneries se dire, rétablir un certain nombre de vérités… Être le porte-parole de gens qu'on n'écoute pas vraiment quoi… Euh… C'est un truc totalement… là je retrouve mes racines de militant de mon père (Auteure A).
>
> Je me suis dit : « tiens toi tu as passé dix ans à vendre des pots de yaourt, on va essayer de faire quelque chose de bien » et dès le départ, c'était : comment je peux aider la consommation d'occasion à se développer... (Auteure B).
>
> Pour moi, c'est un cheval de bataille d'essayer de comprendre pourquoi on sait qu'on va dans le mur, mais qu'on continue d'y aller quand même, c'est un peu ça. On le fait tous. Pour l'école je pense que c'est grave que l'entreprise puisse entrer dans l'école. Idem sur les nouvelles technologies, l'écologie. Je veux comprendre pourquoi l'être humain a ses connaissances et sa sensibilité et il se laisse aller à la facilité en permanence. C'est pas très théorique tout ça (rire) (Auteure C).

En même temps, cette dimension « politique » est à mesurer par rapport au domaine de recherche qui reste commercial. Comme le dit B : « La petite chose qui pourrait me gêner c'est... ben c'est ça quoi qu'on... c'est qu'on ne sauve pas des vies quoi... » (Auteure B).

Les trois chercheuses ont ainsi en commun le fait de vouloir défendre des valeurs sociétales avant tout, dans un domaine dans lequel il s'agit normalement de développer prioritairement des intérêts managériaux. A et B ayant travaillé en entreprise en sont sorties par choix justement par manque de sens. Le rapprochement avec l'entreprise leur a, contrairement aux attentes, donné un regard sans doute plus critique vis-à-vis de la pratique marketing :

> J'ai l'impression que j'ai quelque chose à me faire pardonner... en fait j'ai vraiment honte en fait de... j'ai honte d'avoir travaillé en pub... et j'ai encore honte de faire du marketing, oui, j'ai honte… (Auteure B).

Quant à C, après des études commerciales, elle s'était promis de ne jamais travailler dans le domaine et n'y est revenue que pour mettre en évidence les limites et les abus.

Ces intérêts sociétaux sont fortement liés à leur propre expérience personnelle. Confrontée plusieurs années à une culture anglo-saxonne de l'abondance, B aimerait tendre vers la décroissance. Étudier le marché de l'occasion apporte ainsi une finalité écologique à son travail de recherche. A ayant vécu à l'étranger s'est parfois sentie mise à l'écart en tant qu'expatriée et a été ainsi sensibilisée au statut d'être l'Autre, l'Étranger. Quant à C, confrontée très tôt à l'absence de confort et de moyens, elle a orienté peu à peu ses recherches sur l'importance des marques dans la construction identitaire des enfants. Les thèmes de recherche sont ainsi étroitement liés à leur identité et croyances. Et ils n'ont d'intérêt que par l'implication sociétale qu'ils offrent. La position des trois chercheuses n'est alors pas neutre comme l'appelle de ses vœux Marion (2003), mais militante : dans la défense de consommateurs peu écoutés, dans la critique d'une consommation effrénée ou dans l'apologie d'une forme de déconsommation. Ce faisant, elles ont conscience qu'elles vont, sinon à contre-courant du domaine, au moins dans une direction pas toujours comprise ou acceptée par la communauté. C'est pourquoi elles développent des partenariats avec des chercheurs d'autres spécialités : B a réalisé sa thèse en anthropologie en co-direction de marketing, A et C se confrontent à des sociologues et autres chercheurs en sciences sociales.

> Le fait d'être partie, ça continue à énormément me nourrir parce que… là, il n'y a que des sociologues, des sciences po, des historiens, pas du tout des gens dans la gestion, ils savent même pas ce que c'est la gestion… (Auteure A).

Prégnance de l'émotion

Les récits de vie ont montré combien les émotions sont au cœur du processus de recherche. Le discours est imprégné d'expressions fortes telles que « ça me nourrit », « ça me fait vibrer », ou encore « ça me passionne ». Les chercheuses considèrent que cette forte émotion est une chance qu'il ne faut pas neutraliser, bien au contraire, car elle guide la réflexion, comme l'explique A :

> C'est un moteur intellectuel, puisque ça m'intéresse et que ça me donne des émotions, ça me pousse à comprendre. Moi, l'émotion me mène à la raison, à raisonner. Si ça ne suscite pas de l'émotion chez moi, c'est que je connais, que je comprends, qu'il n'y a rien de nouveau. S'il y a de

> l'émotion, c'est que ça me touche et qu'il y a quelque chose à comprendre (Auteure A).

Des émotions négatives liées à leurs expériences personnelles ont déclenché des thèmes de recherche : « vivre le racisme à 11 ans a vraiment été un choc pour moi ». Mais, en même temps, les émotions peuvent servir de point de repère : « j'ai toujours fonctionné avec l'émotion, c'est ma boussole dans la vie en général et dans la recherche en particulier ».

Ces fortes émotions sont surtout ressenties pendant la collecte de données (qualitatives) sur le terrain :

> C'est comme ça que je fais le lien finalement dans tout mon parcours entre l'histoire, le marketing et la photo, c'est qu'il y a toujours des gens et moi ce que j'adore et c'est peut-être un coté voyeur (…) où t'es dans un truc de supra-intime (...) et puis tu rentres dans l'intimité de quelqu'un et puis t'en ressors... (Auteure B).

L'émotion forte ressentie pendant la collecte de données qualitatives est une des raisons du recours à ces méthodes. Pour le passage à l'écrit en revanche, les chercheuses parlent de « douleur » ou de « frustration » notamment de ne pouvoir exprimer ce qu'elles ont observé dans un cadre restreint :

> Il faut du temps pour que les choses mûrissent… Ça me frustre toujours. Mon écriture n'est jamais assez rapide… Il paraît que j'écris très rapidement, mais pour moi c'est un accouchement dans la douleur à chaque fois (Auteure A).

> La douleur après c'est l'écriture : pas la thèse, car j'ai pu écrire 500 pages et raconter ce que je voulais. Mais les articles! Tout résumer en 15 pages c'est une souffrance, vraiment, c'est très fort. J'aime pas ce canon dans lequel on te met, surtout dans nos matières (Auteure C).

En revanche, comme l'avaient mis en exergue Ehn et Löfgren (2008), la valence des émotions ressenties dans le reste du métier de chercheur est plus nuancée. En effet, si B encore en situation précaire actuellement se dit fortement motivée par l'aspect compétitif de la recherche :

> J'ai besoin d'avoir quelque chose à décrocher pour donner ma pleine puissance, j'ai besoin de savoir qu'il y a beaucoup à grimper quoi... et donc ça c'est génial au niveau universitaire, t'es toujours la merde de quelqu'un donc euh... (Auteure B).

A et C déplorent un ensemble de codes qu'elles n'ont pas su ou voulu comprendre dans le fonctionnement de l'institution :

> Mais j'ai mis beaucoup de temps à comprendre comment fonctionnait un labo, pourquoi on me faisait des commentaires là-dessus, au début je ne

> comprenais pas! … Je ne comprenais pas et je ne comprends toujours pas très bien. Et les modes de recrutement, les modes d'évaluation, je ne comprenais pas (…) Maintenant ça va mieux, au début j'étais très très perturbée. Maintenant, je vis avec… (Auteure A).

Enfin, il est notable que suivre ses émotions dans le processus de recherche n'est pas perçu comme éloigné de tout danger, notamment dès que l'on travaille sur des sujets sensibles. C'est ainsi que les chercheuses énoncent des erreurs qu'elles ont involontairement commises alors qu'elles interviewaient ou observaient des individus. Par exemple, C raconte au sujet d'une période d'observation dans les écoles :

> Ce qui était étrange c'est qu'il y avait des enfants, je sentais qu'ils s'attendaient à ce que je les aime plus s'ils avaient des marques, que ça faisait partie de mes attentes dans leurs têtes. Ça a été un sacré choc quand je m'en suis rendu compte (Auteure C).

Cette réflexion, par rapport au transfert que certains enfants ont pu faire à son égard l'ont déstabilisée lors de l'accès au terrain, son objectif n'étant pas, loin s'en faut, que les enfants l'identifient comme une fervente défenseuse des marques de vêtements de sport! C'était le résultat des questions qu'elle avait alors trop tournées vers le sujet, mais elle s'en rendait compte trop tard. Néanmoins c'est parce qu'elle a été à l'écoute de ses émotions que cette prise de conscience lui a permis d'approfondir sa compréhension de l'importance des marques : « Mais c'était aussi un moyen de mieux les comprendre, de comprendre que la marque ne permettait pas seulement de se rapprocher des copains, mais aussi des adultes en général » (Auteure C).

Suite à ce constat, C a alors affiné son objet de recherche tout comme sa méthodologie : « Tous les soirs, après les entretiens, je notais, je notais, je notais : ce que je ressentais, ce que je pensais que les enfants ressentaient », ainsi que ses connaissances sur les notions de transfert et de contre-transfert inhérentes aux recherches qualitatives.

Chacune a ainsi développé sa propre « boîte à outils » afin de laisser une certaine place à l'émotion dans la recherche tout en essayant de la canaliser.

Discussion

Les récits de vie de trois chercheuses ont permis de montrer combien l'émotion et les questions identitaires peuvent être au cœur du processus de recherche. Ces résultats sont en cohérence avec la vision de Goulding selon laquelle : « L'analyse des fondements des méthodologies qualitatives souligne le fait que ces recherches ne devraient pas commencer par la question de recherche mais plutôt par une autoévaluation des chercheurs eux-mêmes »[1] [traduction libre] (1999, p. 870). Et il est préférable de poser ces questions au cours de la recherche au lieu d'attendre, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau dans *Les Confessions*, d'être en fin de carrière pour mieux

comprendre combien le parcours personnel a façonné les idées défendues dans la carrière.

Ces trois récits de vie illustrent à quel point il peut être difficile d'être neutre en sciences sociales, dès lors que les sujets ont été choisis avec passion, en fonction du parcours de vie et des rencontres établies. Les trois répondantes ont ainsi conscience de faire de la recherche « engagée », de façon partisane, celle-ci restant limitée au domaine commercial. Elles utilisent leurs émotions dans la collecte de données de façon consciente, mais tentent de les apprivoiser par le biais de boîtes à outils personnelles. Ces dernières sont le recours au journal de bord, à l'interaction avec une équipe pluridisciplinaire, à une réflexivité quotidienne. Celle-ci consiste à se poser continuellement les questions se référant à son identité et aux émotions ressenties pendant la recherche et notamment pendant la collecte de données et l'analyse. Ce processus est revendiqué comme nécessaire pour limiter le risque interprétatif. En effet, la collecte et l'interprétation de données demeurent empreintes de subjectivité; subjectivité qu'il ne s'agit pas selon nous de nier ni de gommer, mais de conscientiser.

La subjectivité du chercheur est un concept complexe et multidimensionnel. Nous avons essayé, de façon certes très exploratoire, d'en mettre en lumière les différentes dimensions. Alors que les chercheurs de la CCT proposent de recourir à l'autobiographie pour améliorer leur réflexivité, nous proposons d'insister sur les aspects identitaires et émotionnels. Ce faisant, il serait ensuite nécessaire de développer des outils permettant de comprendre le rôle de son histoire, de son identité et de ses émotions dans le travail de recherche; soit un travail de recherche réflexif, considéré comme plus responsable. Néanmoins, pour que ce travail réflexif soit fécond encore faut-il qu'il puisse permettre d'aboutir en termes de publication, cette dernière demeurant le produit final de la recherche, et l'unique critère d'excellence scientifique. Or, une recherche centrée sur une collecte de données épanouissante aboutissant à une écriture d'articles trop normée peut mener à la perte de sens, car, comme le souligne Chevrier (2014), « la publication se situe trop souvent entre allégeance et conformisme, quand la recherche est liberté et créativité » (p. 21).

Note

[1] « *Analysis of fundamental philosophies pertaining to qualitative methodologies further highlight the fact that research should not necessarily start with the question itself but with the researchers' evaluation of themself* » (Goulding, 1999, p. 870).

Références

Arnould, E., & Thompson, C. (2005). Consumer Culture Theory (CCT) : twenty years of research. *Journal of Consumer Research, 31*(4), 868-882.

Arnould, E., & Wallendorf, M. (1994). Market-oriented ethnography : interpretation building and marketing strategy formulation. *Journal of Marketing Research, 31*(4), 484-504.

Bourdieu, P. (2001). *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raison d'agir.

Chevrier, S. (2014). Publish… and perish! *Gérer et Comprendre, 1*(115), 18-21.

Cochoy, F. (1999). *Une histoire du marketing*. Paris : La Découverte.

Cook, D. T. (2000). The other « child study » : figuring children as consumers in market research, 1910s-1990s. *The sociological Quarterly, 41*(3), 487-507.

De la Ville, I., & Devreton, B. (2010). La responsabilité du chercheur en gestion : essai de mise en abîme à propos de la consommation enfantine. *Revue de l'organisation responsable, 5*(2), 15-30.

Devereux, G. (1967). *From anxiety to method in behavioral science*. The Hague : Mouton.

Ehn, B., & Löfgren, O. (2008). La vie des émotions dans le monde universitaire. *Ethnologie française, 38*(2), 283-292.

Gewirtz, S., & Cribb, A. (2008). Que faire des valeurs en sciences sociales? Pour une réflexivité éthique en sciences de l'éducation. *Éducation et sociétés, 22*(2), 113-125.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory*. New York, NY : Aldine de Gruyter,

Goulding, C. (1999). Consumer research, interpretative paradigm and methodological ambiguities. *European Journal of Marketing, 33*(9/10), 859-873.

Haag, C., & Laroche, H. (2009). Dans le secret des comités de direction, le rôle des émotions : proposition d'un modèle théorique. *M@n@gement, 12*(2), 82-117.

Marion, G. (2003). Idéologie et dynamique du marketing : quelles responsabilités? *Décisions marketing, 31*, 49-61.

Munkerjork, K. (2009). Methodological emotional reflexivity. The role of researcher emotions in grounded theory research. *Qualitative Research in Organizations and Management : An International Journal, 4*(2), 151-167.

Angélique Rodhain *est Docteure en gestion et travaille en comportement du consommateur sur les enfants et la relation aux marques, l'alimentation et le risque d'obésité ainsi que les femmes entrepreneurs. Elle privilégie des méthodes qualitatives telles que les entretiens individuels semi-directifs, récits de vie, focus groups et observation.*

Aurélie Dehling *est Docteure en gestion et travaille en comportement du consommateur sur la question de l'appropriation des objets d'occasion, mais également sur les liens entre consommation et bonheur. Elle privilégié des méthodes qualitatives de type entretien et focus groups.*

Virginie Silhouette-Dercourt *est Docteure en gestion et travaille en comportement du consommateur sur le marché des cosmétiques dans une population de femmes immigrées. Elle privilégie les méthodologies de type ethnographique s'appuyant sur des entretiens individuels et collectifs et l'observation.*

Les méthodes qualitatives comme stratégie sur des terrains sensibles : cas d'une chercheuse au sein de services de communication de collectivités territoriales

Marie Dany Vinguédassalom, Docteure

Université Paul Valéry - Montpellier 3, France

Résumé

À l'aide d'une analyse phénoménologique permettant l'expression subjective de l'expérience passée et portant sur la perception du chercheur et sur ses stratégies, nous voulons montrer les « bienfaits » de la recherche-action impliquée, qui visent en « douceur » et progressivement, la construction de la connaissance scientifique. Construction qui ne peut se faire sans les acteurs de terrain qu'il faut « apprivoiser » afin de mettre en place une relation de confiance et peut-être de familiarité. Notre article s'intéresse donc à la place non neutre du chercheur. Il s'agit d'une perception voulue par la chercheuse en sciences humaines. Ainsi, elle se préserve des luttes d'influence des interlocuteurs. Nous évoquons les principes d'action de « terrain » pour que le statut souhaité de chercheur soit accepté et pour qu'il reste et conserve sa place : prise de contact pour « entrer » sur des lieux d'observation, observation-participante, techniques d'entretien, etc.

Mots clés

POSTURE RÉFLEXIVE, INTUITION, PRINCIPES DE STRATÉGIES DE TERRAIN, REPRÉSENTATION, CONFIANCE

Introduction

Mon texte porte sur ma « situation de chercheuse qualitative en communication » au sein d'organisations publiques dans le cadre d'une thèse de doctorat. Elle aborde l'« effet d'annonce du chercheur » : rejet et appropriation. Il est confronté entre autres à la problématique de la légitimité. Je m'efforce alors de répondre à « Comment les méthodes qualitatives permettent à la chercheuse d'exécuter son rôle de représentant universitaire – avec ce qu'il implique en prudence, en rigueur méthodologique et en éthique – sur des terrains de recherche difficiles et sensibles? » J'appréhendais mon premier terrain et j'en venais même à me demander si je n'avais pas souffert du phénomène que Watzlawick, Helmick-Beavin et Jackson (1972) nomment la prédiction créatrice (une procédure aliénante) : ce que l'on pense et ce que l'on dit sur

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 54-67.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

un phénomène dont on craint la venue font que ce phénomène arrive. L'incompréhension de la posture du chercheur par le groupe dont nous allions faire partie était consciemment ou inconsciemment ce que je craignais? C'est cela que je veux traiter dans ces lignes : la place du chercheur en tant que nouvel arrivant dans un groupe. Quelle est la représentation sociale de ce dernier? Attend-on quelque chose ou n'attend-on rien de lui? Ou que craint-on, et quelles stratégies identitaires mettent en œuvre les acteurs pour éviter leurs peurs? Je m'appuie sur des données empiriques ou de situations recueillies. C'est-à-dire le métadiscours tenu par la participante sur ce qu'elle a vécu et observé, sur ce que disent les autres, sur la façon dont elle comprend et interprète ses attitudes, ses réactions, ses sentiments et ceux d'autrui. Je précise que je ne décris pas ici entièrement les situations de la mairie ou du Conseil Général, puisque d'ailleurs le contenu de la thèse a été soumis à une clause de confidentialité, mais j'en utilise des extraits à travers des exemples (Vinguédassalom, 2012).

Dans un premier temps, j'essaye de faire une auto-évaluation rétrospective en répondant à la question « si c'était à refaire en ce lieu ou ailleurs? » Cette question essentielle dans une approche compréhensive permet d'utiliser l'analyse phénoménologique, c'est-à-dire une expression introspective, impliquée puis distanciée critique et vérificatoire, portant sur ses pratiques afin d'améliorer sa stratégie de recherche « empirico-inductive » ou subjectiviste et la confiance qu'on lui accorde. Cette démarche réflexive rend possible « l'investigation systématique de la subjectivité, des contenus de conscience privilégiant les données expérentielles » (Mucchielli, 2002, p. 161). La réflexivité étant un critère de scientificité en recherche qualitative. Puis, je parle de mon point de vue spécifique sur mon « objet d'étude » que je dois m'efforcer de tenir selon l'attitude épistémologique de la compréhension et la recherche-action impliquée : j'ai une nécessaire et difficile posture d'« objectivité construite », mais cela ne m'empêche pas de collaborer. Positionnement qu'il reste à faire connaître auprès des organisations publiques et par là-même à participer à la contribution des sciences de la communication aux enjeux de société.

Les actions pour que le statut souhaité de chercheuse soit accepté : « sous-posture stratégique de recherche »

J'évoque les principes d'action de « terrain » et les stratégies qui y sont associées pour que mon statut souhaité de chercheur soit accepté et pour que je reste et conserve ma place : prise de contact pour « entrer » sur des lieux d'observation, observation-participante, techniques d'entretien, etc. Van der Maren (2015) met au jour le paradoxe des praticiens n'utilisant pas la recherche alors que le terrain prime : l'action devrait passer avant la théorie.

La recherche d'un lieu et la présentation

On peut repérer comme premier principe : garantir de sa professionnalité. Toute séquence d'activité de recherche doit être préparée.

La prise de contact pour « entrer » sur des terrains d'étude est laborieuse. Le sociologue américain Goffman montre que la communication entre personnes est fortement régulée par des *rites d'interaction* et que *la présentation de soi* (*la mise en scène*) est un enjeu prépondérant de cette relation. « Les règles qui régissent ces pratiques rituelles sont faites de prescriptions spécifiques, et non de proscription : si les rites d'évitement précisent ce qu'il ne faut pas faire, les rites de présentation spécifient ce qu'il faut faire » (Goffman, 1974, p. 63). Aussi, les techniques de présentation de soi et d'assurance préalables à toute bonne enquête peuvent être :

La recherche d'un lieu

Je dois être mieux légitimée par le tuteur d'entrée. Lorsque je m'apprête à aller sur un lieu de stage qui sera mon terrain de recherche, il est important d'essayer de bien négocier son rôle. Pour cela, il faut donner dès le premier contact avec l'« introducteur », un texte présentant le chercheur, son objectif, sa déontologie, ses modalités de présence, etc. Par exemple, j'ai rencontré la personne, qui allait devenir mon tuteur, cinq fois. Trois fois pour des réunions concernant une association dont il est Président et deux fois pour des entretiens. Ce directeur de communication d'une collectivité territoriale a accepté de me prendre dans sa direction après appel téléphonique, envoi de CV et lettre de motivation. Il me fait donc parvenir une lettre d'accord et je lui envoie les conventions de stage. Il m'appelle par la suite pour vérifier certaines parties à remplir dont « activités confiées » : « Je mets quoi? ». Je lui ai fait comprendre que j'étais ouverte à toute proposition de mission. Il conclut sur l'intitulé de l'objet de notre lettre de motivation : stage d'observation participante. La « négociation » pour ma mission s'est faite à ce moment-là. Cependant mon tuteur et moi-même n'avions pas la même définition de l'« observation participante » :

> consiste à participer [...] aux activités des sujets observés, selon la catégorie [...] de statut dans laquelle le chercheur parvient à se situer par négociation avec ses hôtes en fonction de ses propres desiderata ou de la place que ceux-ci consentent à lui faire (Laburthe-Tolra, 2002, p. 146).

L'observation participante, qui est un processus de cadrage/recadrage, va permettre de mieux prévenir les réactions de « défense sociale » des individus et des groupes comme la défiance. Ma présence prolongée sur le site de recherche, l'observation n'est pas sans conséquence, les participants sont sous mon regard. Par conséquent, je tends à évincer les éventuelles craintes, un climat diffus d'anxiété suscité par la situation. Si l'immersion de longue durée ne facilite ni le détachement ni la gestion du temps dans le cadre d'une thèse CIFRE (Morillon & Gardère, 2010), elle reste cependant nécessaire dans d'autres cas comme ici. Pour illustrer, je retrouve dans mon « journal de bord » ce passage :

> J'ai l'impression de faire partie du paysage à présent et que donc les gens font moins attention à ce qu'ils disent ou font. Tant mieux pour moi. Je

> me rends compte que c'est mieux que les gens pensent que je ne les observe pas.

Lejeune (2015) rappelle l'importance des blogues scientifiques, où nous pouvons collaborer, partager nos notes avec différents acteurs, publier, qui démontreraient la scientificité des recherches qualitatives.

Je pénètre dans le groupe de l'intérieur (principe de l'intercompréhension humaine), m'imprègne des catégories mentales de ceux que j'étudie. « Une mentalité désigne un état d'esprit et une façon de voir les choses. Cet état d'esprit est automatiquement associé à des mœurs (façons de faire), lesquelles sont [supposées] à travers des conduites et [des expériences passées] » (Mucchielli, 1994, p. 14). Les conduites ou usages, ou comportements, ou pratiques, ou actions, etc. La reformulation (voir plus loin) comme renversement du rapport figure-fond (théorie de la Gestalt) à un caractère pénétrant, ce changement fait apparaître quelque chose qui était jusque-là latent, il donne la possibilité de « voir » autrement sa propre perception.

Je travaille ma familiarité. Il est intéressant de voir que familiarité ne rime pas avec prudence, réflexion. Je dois évincer l'ignorance et l'incertitude qu'ont les acteurs de terrains à mon égard. Aussi, il n'y a plus de sens de parler de confiance (Quéré, 2001).

> Lorsque l'offrant n'a pas à se soucier d'empiéter sur les réserves personnelles habituelles du bénéficiaire et n'a pas à craindre de le contaminer en pénétrant son intimité, on dit que tous deux ont une relation de familiarité (Goffman, 1974, p. 57).

La présentation

Je dois être visible avec des mots choisis : la lettre de mission contenant des informations données par moi. Cette lettre peut servir de laissez-passer pour circuler dans une organisation. Par exemple, lors de mon deuxième terrain, j'ai remis ce courrier :

> A. V., doctorante en sciences de l'info-com à Montpellier 3, fera un stage de pratiques et de recherche scientifique du ... au ... à raison de 3 jours par semaine. Dans le cadre de sa recherche universitaire sur ... , elle souhaite pouvoir observer, participer à la vie professionnelle du service de communication publique pour comprendre les échanges, mais sans être perçue de l'extérieur comme appartenant au service. Elle souhaite rencontrer des personnes, connaître le Conseil Général et la direction de la communication. Tout ceci se fera dans le respect de sa déontologie en sciences humaines (respect des personnes, anonymat des réponses, respect de l'organisation des services et des règles de fonctionnement, etc.).

Nous attirons l'attention sur le temps dédié à la recherche qui est ici bien négocié.

Si cette première étape est négligée, il y aura risque :

- du stagiaire d'essayer de négocier son rôle pendant le stage;
- du stagiaire de devenir le jouet des manipulations des groupes et de ses partenaires.

Par exemple, le premier jour de A. V. à la mairie, le tuteur entre dans un premier bureau où se trouve une dame, ressort pour l'amener au sien. Après une petite conversation, il se lève et retourne dans le premier grand bureau où ils sont rentrés au tout début. Je me décide à aller voir. Il démarrait une session sur l'ordinateur pour moi. Il m'informe dans la foulée que je vais partager ce bureau avec deux autres personnes. La dame m'a fait comprendre que cela ne les gênera aucunement, car elles sont rarement là. Est-ce que dès mon arrivée j'ai été le jouet de manipulation de ce groupe?

L'accueil et les réactions du groupe d'accueil

J'aborde la méconnaissance par les collectivités territoriales du statut de chercheur-compréhensif ou qualitatif en me référant à Lipiansky (1998) pour la comprendre. Je ne suis ni plus ni moins qu'une « étrangère » lors de mon arrivée sur mon terrain d'étude. Je suis donc confrontée à des réactions naturelles de « défense sociale » des agents d'organisations publiques. La différence de code est souvent méconnue et elle est réinterprétée, à travers un regard ethnocentrique (c'est-à-dire imprégné des normes, des valeurs et des habitudes de la culture d'appartenance). Ce fait entraîne une attitude de jugement sur la conduite de l'étranger qui ne découle pas seulement d'une méconnaissance relative de la diversité des codes culturels; elle provient aussi des mécanismes sociocognitifs provoqués par le contact avec l'« étranger ». La communication interculturelle mêle l'imaginaire et la réalité.

L'accueil

Le Professeur me fait savoir que les réactions face à l'altérité (caractère de ce qui est autre) peuvent être multiples, mais une d'entre elles revient le plus souvent : *la catégorisation*. « [La notion de catégorisation] signifie que nous avons tendance à percevoir les autres à travers leur catégorie d'appartenance et à leur attribuer des caractéristiques associées à cette catégorie » (Lipiansky, 1998, p. 272). Ce processus de catégorisation s'accompagne d'un effet de contraste, d'un effet de stéréotypie et d'un effet d'assimilation. Une réaction importante aussi face à l'autre est l'ethnocentrisme :

> Il s'agit de la propension [tendance naturelle] qu'a chaque culture à saisir les autres et à les juger à travers ses propres modèles de référence, ce qui

> entraîne souvent une justification de ces modèles et un rejet de la différence (Lipiansky, 1998, p. 272).

Ainsi, j'ai participé depuis à divers groupes de travail et me suis aperçue que cette méconnaissance du chercheur-compréhensif ne s'arrêtait pas aux frontières des collectivités territoriales. Lors d'un exercice intitulé « la première impression », je constate que la majorité des participants me voient, m'imaginent comme: « chimiste, biologiste exerçant dans le secteur de la recherche et du développement médical ». En somme, la recherche c'est une affaire du domaine des sciences dures, à savoir les sciences physiques et naturelles. J'observe effectivement cela dans le groupe de jeunes Docteurs (28-35 ans) que j'étais contente d'intégrer : « Docteur en physico-chimie, en chimie organique, en fluides complexes rhéologie, en biomécanique, en pharmacie, etc. ». Une étude sur les Conventions Industrielles de Formation et de Recherche (CIFRE) en SIC, et notamment en communication des organisations, montre « que les chercheurs – du fait d'un statut ambivalent et d'une science encore relativement méconnue – peuvent être considérés dans l'entreprise avant tout comme des professionnels » (Morillon & Gardère, 2010, p. 188).

Les réactions du groupe d'accueil

On peut repérer comme deuxième principe : Qui parle à qui? Où, quoi, comment et pourquoi me dit-on ça à moi, chercheur?

Je dois périodiquement m'interroger sur le rôle que mes interlocuteurs souhaitent me faire jouer.

Le psychologue me dit également que c'est la communication dans le sens de l'échange qui peut atténuer l'ethnocentrisme. Ce mécanisme de projection est d'autant plus actif qu'autrui est mal connu. Je semble aussi être perçue comme Madame et Monsieur Tout-le-Monde, comme l'Homme de la rue. De plus, je serais une fouineuse, une espionne dans la tête des gens. Les agents administratifs publics peuvent craindre de s'exprimer, de se livrer; ils ont peur de mon jugement, de l'image qu'ils vont me donner, de la contrainte que représente ma présence. Ce sont ces craintes qui leur donnent l'impression que leur individualité est menacée et leur identité remise en cause.

Les vécus contradictoires (l'autre est perçu à la fois comme participant à ma construction et comme une menace) génèrent des *Stratégies identitaires* (Camilleri, Kastersztein, Lipiansky, Malewska-Peyre, Taboada-Leonetti, & Vasquez, 1990) observées lors de l'expérience groupale. Les processus défensifs jouent un rôle important dans la dynamique identitaire (Lipiansky, 2005). Par exemple, la formulation d'une signification synthétique de la relation de la chargée de communication (com.) de la mairie vers moi : « Intéresses-toi à notre activité, mais pas trop ». La forme de l'échange marquant concret de la chargée de com. vers moi est donc : Proposition ambivalente, qui signifie : Ambivalence : flattée et réticente

(Vinguédassalom, 2012). Le chercheur en sciences humaines et sociales est avant tout un scientifique au sens le plus strict du terme : spécialiste d'une ou des sciences, ici des sciences info-com. Ce n'est donc pas un idiot culturel dans le sens de Garfinkel (1984). D'ailleurs, même si les gens veulent me faire penser cela, ils se trahissent en adoptant des conduites de « méfiance », de « faire-semblant divers » (réactions de simulation), de « fuite » et de se « cacher » (réactions d'évitement), … Je peux donc savoir indirectement que je suis prise au sérieux. Ma démarche phénoménologique ne prend sens que sur le fond d'observation des attitudes et des processus interactifs et groupaux.

La conception de l'Homme de la rue est simpliste, réductrice. Nous allons voir que le chercheur peut être aussi perçu comme une opportunité : celui qui sait écouter, qui valorise, qui sera « porte-parole », etc.

Entretiens

On peut repérer comme troisième principe : anticiper le court terme ou « anticipation interprétative » (Soulet, 2012, p. 33). Toute activité doit être anticipée : Entretien Progressif en Compréhension. Au début d'une action, il faut penser au moment où elle finira. À la fin d'une séquence, il faut anticiper la suivante.

Face à l'ignorance et l'incertitude des acteurs par rapport à moi, je dois de ce fait trouver des moyens pour engendrer, susciter la confiance. La notion de confiance n'est pas seulement une affaire de connaissance de raisons d'agir et d'intérêts. Elle aussi une attitude d'assurance (Quéré, 2001).

L'écoute active prônée par Carl Rogers suppose de se mettre en situation d'empathie avec celui qui s'exprime. L'entretien progressif en compréhension (EPC) (Corbalan, 2002) est le moins structuré de tous les entretiens. Je pars large en posant la seule question d'ouverture (thème donné qui constitue l'axe central de l'entretien). L'interviewer rassure avant de commencer l'entretien, d'une part, sur les craintes que peut exprimer l'interviewé (Avez-vous des questions?) et, d'autre part, sur le fait qu'il ne posera plus d'autres questions. Ces conduites professionnelles doivent le servir à « garder ou reprendre le fil » et donc aller toujours plus loin dans l'entretien.

Gagner la confiance de l'interlocuteur par reformulation impeccable

Après avoir posé le cadre, le terrain, dès les premiers moments, je dois gagner la confiance de l'interlocuteur par reformulation impeccable. Rogers (1966) suggérait d'employer en entretien l'induction positive de la reformulation, qui est destinée à montrer que l'on est bien en phase avec son interlocuteur. Vermersch (2015) préconise les trois aspects de la remémoration : 1) tout vécu s'accompagne d'une mémorisation passive (technique heuristique de la mémoire passée), 2) rappel et évocation, 3) l'éveil du passé. Lorsque la restitution est faite dans les règles, non seulement elle apporte à l'interlocuteur la certitude qu'il est compris, mais encore permet la compréhension

authentique, par l'interviewer, de ce qu'il veut dire. Pour bien analyser et synthétiser, au fil du discours, il faut être capable de ramener toujours la compréhension de ce qui est dit par rapport à l'objet de l'entretien.

Aussi, Quéré attire notre attention sur le fait que les descriptions de la structure cognitive de la confiance, par différentes disciplines, sont réductrices :

> elles la ramènent (entre autres) trop facilement à une forme ou une autre de connaissance inductive, de calcul prédictif ou de décision rationnelle, ce qui laisse de côté les dimensions qui ne sont pas subsumables sous la dualité connaissance/ignorance (Quéré, 2001, p. 141).

Il ne faut donc pas confondre ce qu'est la notion de confiance et comment on l'obtient. J'image grossièrement en disant que « la confiance est un long fleuve tranquille ».

Exemple de reformulation-reflet (ou du sentiment)

- La Chef du Service de la communication interne : Ce que je vous décris est très éloigné de mon quotidien. Moi, je ne considère pas… je ne fais pas la communication publique dans ce sens-là. Je fais de la communication interne, ma cible n'est pas les usagers, c'est uniquement les agents publics, quel que soit leur statut, tous les salariés du Conseil Général X.
- Ma réponse : « Donc, vous êtes la Chef du Service de la com. interne et vous souhaitez me parler de la communication interne? »
- La Chef du service de la communication interne reprend : « C'est cela, si ça vous dit ».

La reformulation-synthèse finale

La reformulation-synthèse finale ou rapport d'interview reprend systématiquement l'essentiel des divers points abordés depuis le début de l'entretien. Cette synthèse recherche l'accord de l'interviewé : elle assure la validation interne. Elle clôt l'interview. Un des critères de validation des méthodes qualitatives ou critères de scientificité, le critère d'acceptation interne passe notamment par la validation interne des entretiens. La validation interne à la fin d'un entretien EPC doit être le plus parfait possible. Il ne faut surtout pas vexer l'interviewé et donc ne pas hésiter à poser la question : « vous le diriez comment? », si il n'est pas d'accord sur la tournure d'une phrase, etc. Aussi, il est préférable de faire une validation interne immédiate (résumé reprenant le fil du discours ou résumé de type synthétique) et donc de bien prévoir cinq bonnes minutes avant la fin de l'interview.

Bilan : Du soi vécu au soi conçu : Qu'est-ce qu'un chercheur pour moi? Comment aimerais-je être perçue?

Je construis mon identité tout en explorant mes interactions avec le groupe. Seulement deux personnes, des collectifs de travail cités plus haut, m'ont « catégorisée » dans la bibliothéconomie et chercheuse en gestion de projet venant de la littérature.

Attitude de la compréhension

J'ai une attitude épistémologique de la compréhension ou d'écoute empathique. Spécialiste des sciences humaines et sociales, je ne suis pas quelqu'un avec un œil extérieur, « un regard objectif extérieur » comme pense certaines personnes travaillant dans le service public. Mais ce qui me caractérise c'est l'empathie et non le jugement. Je me centre sur le sens des phénomènes humains requérant une compréhension.

> L'approche compréhensive est un positionnement intellectuel (une prise de position épistémologique) qui postule d'abord la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux et les faits des sciences naturelles et physiques : les faits humains étant porteurs de significations véhiculées par des acteurs (hommes, groupes, institutions, etc.), parties prenantes d'une situation inter-humaine (Mucchielli, 2002, p. 29).

Sensibilité théorique

J'ai une sensibilité théorique et expérientielle. Je suis une sorte de « médium » : je ressens les phénomènes invisibles. Je viens sur le terrain de recherche en immersion. Je m'imprègne du vécu des personnes. Je mets des mots par la suite sur ces phénomènes humains requérant une compréhension.

> La notion de sensibilité théorique renvoie à la possibilité, pour un chercheur, de faire une lecture théorique nuancée d'un phénomène. […]. Une variante de la sensibilité théorique est la sensibilité expérientielle, où c'est l'expérience subjective, personnelle, intime du chercheur qui est mise à profit (Paillé, 2002, p. 225).

D'ailleurs, la méthode systémique qualitative de Mucchielli (2004), que nous avons utilisée pour notre thèse, nécessite au deuxième niveau, dans la formulation de la signification synthétique de la communication, de partager le vécu du groupe que nous observons.

Recherche-action impliquée ou recherche qualitative

Je fais une recherche-action impliquée – à ne pas confondre avec recherche et action du consultant (Therriault, 2015) – : vers une interprétation-qualitative en compréhension. Je m'implique, prends aussi une position pragmatique, stratégique. Par conséquent, j'influence mon objet d'étude. J'ai une logique d'exploration, de découverte. C'est ce que l'on appelle, dans la terminologie scientifique qualitative, la

logique inductive. Ma stratégie de recherche est appelée « subjectiviste » ou « empirico-inductive ».

> Un travail d'enquête, au sens large, ne doit donc pas tant être conçu comme un enchaînement de moments successifs, mais comme un ensemble d'actes inter-reliés et interdépendants. […], cela suppose de fonctionner par tâtonnements, par essais erreurs, par revirements, par **intuition**, par expérimentation incertaine (Soulet, 2012, pp. 31-32).

Par exemple, la déduction de « la règle du jeu » dans l'analyse systémique qualitative des relations, qui est une méthode de contextualisation scientifique qualitative des communications, se fait par tâtonnements, puis elle est empiriquement étayée et argumentée.

Je veux connaître, savoir (enjeu principal) et comprendre, analyser (modalité d'existence). De fait, je suis confrontée à la problématique de la pertinence et à l'interprétation-qualitative en compréhension. Cependant, ce n'est pas tout de penser cela, il faut faire en sorte que les acteurs de terrains m'acceptent.

Éthique et morale du chercheur

Ce n'est ni l'épistémologie, ni l'approche et ni le paradigme qui me positionne sur mon « terrain ». Mais c'est ma stratégie, mon action dans le cadre de ma déontologie de chercheur en sciences humaines (principes moraux et idéologiques). Benoit (2012) dans son ouvrage collectif, *Éthique et communication*, nous invite à ne pas faire de distinction entre éthique et morale : « En effet, l'étymologie nous apprend que les vocables "éthique" et "morale" renvoient respectivement au terme grec *ethos* et latin *mos* qui, tous deux, désignent une même chose : "les coutumes et les mœurs" (2012, p. 21). Et encore moins de les opposer (Benoit, 2012, p. 25).

Comment alors je vais m'y prendre pour intégrer mon groupe sans que ce dernier n'ébranle mes valeurs? Telle que le respect des personnes. C'est pour cela que je propose de différencier les deux vocables. Mes stratégies relèveraient de la morale dans le sens où la définition du Bien et du Mal se discute. Ainsi un « communicant éthique » doit proposer une contre argumentation à sa propre argumentation (Benoit, 2015). Par contre ma posture intellectuelle compréhensive – constructiviste et systémique se rapprocherait de l'éthique, de ce qui ne se discute pas. Ainsi on ne discute pas un postulat, qui est une proposition que l'on demande d'admettre pour vrai sans démonstration. Mon défi est d'être responsable de mes actes en adoptant un déterminisme (position idéologique infalsifiable) (Benoit, 2015). Mais si comme me laisse entendre Lipovetsky (1992) à travers son ouvrage *Le crépuscule du devoir* : *L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, il ne nous resterait plus que la morale? J'aurai aussi d'autres défis : « Il conviendra alors de prévoir des stratégies de recherche pour protéger le plus possible l'intégrité des personnes. Trois niveaux de défis éthiques sont identifiés : au plan des personnes; au plan des données; au plan de

la recherche même » (Savoie-Zajc, 2012, p. 76). Par exemple, le choix du cadrage (construction du schéma) dans l'analyse systémique est dû à la contrainte de notre recueil de données de situations de terrain (cadre).

Aussi dans leur introduction, Baribeau et Royer résument ma représentation du chercheur en faisant ressortir les aptitudes suivantes :

> la curiosité, [...] la passion de découvrir, la volonté de mieux comprendre, la capacité d'invention, la créativité, l'attention, l'initiative, l'endurance, le courage, l'audace. [...] capacité de planification, connaissance des procédures et des instruments, observation critique, attention à l'inattendu, capacité de travailler en équipe ou en réseau, capacité de lire, d'écrire, de communiquer, de publier, de vulgariser. Certains ajoutent même qu'il faut parfois être rebelle et savoir poursuivre ses intuitions (2012, pp. 1-2).

La prudence dans le sens de vigilance, précaution, confiance, peur, réflexivité est un atout pour un enquêteur. C'est une attitude à développer et à mesurer (Royer, 2015).

Pour conclure

La mise en œuvre des principes d'action de terrain m'introduit à la dimension stratégique des relations professionnelles. Cela me permet de garder ma curiosité, ma « bienveillance » et ma distance critique et vérificatoire. En ce sens, pour répondre à ma problématique de départ, les stratégies qualitatives, qui respectent ces principes d'action de terrain, me permettent de légitimer mon positionnement compréhensif ou qualitatif. Posture épistémologique, intellectuelle, critique qui m'a permis de faire cette analyse phénoménologique (faire des commentaires sur son expérience passée), qui se rapporte au modèle de la communication-débat, afin de faire avancer la définition de « la situation de chercheur ». Grâce à cette démarche, j'ai exécuté les deux mouvements de la recherche subjectiviste : implication et distanciation. Donc, cette méthode serait généralisable sous condition. Pour résumer, *si c'était à refaire en ce lieu ou ailleurs,* je referais sans aucun doute la même chose à quelques exceptions : je ne garderais pas la non bonne négociation de mon rôle lors de la recherche d'un lieu d'étude et la non-précision des choses. Par contre, je garderais, entre autres, les méthodes qualitatives, la nécessaire et difficile confrontation avec les autres, l'effort constant de réflexivité ou « objectivité construite ». Je rajouterais : connaître mieux l'ensemble des opérations intellectuelles qui guident la démarche subjectiviste de la recherche, travailler davantage les approches ethnographiques, provoquer des réactions en entretien, etc. Aussi, si comme l'affirment mes évaluateurs, mon étude confirme les précédentes, il s'agirait alors de s'intéresser davantage à ce phénomène récurrent et chercher le système dans lequel il s'insère.

Références

Baribeau, C., & Royer, C. (2012). Quelles qualités essentielles la recherche qualitative requiert-elle de la part du chercheur? *Recherches qualitatives, Hors-série, 12*, 1-8.

Benoit, D. (Éd.). (2012). *Éthique et communication*. Sarrebruck : Éditions universitaires européennes.

Benoit, D. (2015, Juin). *Valeur descriptive-explicative vs. effets d'application des « discours » des sciences humaines : pour une éthique du « chercheur-praticien » engagé dans le champs de la communication*. Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Camilleri, C., Kastersztein, J., Lipiansky, E.- M., Malewska-Peyre, H., Taboada-Leonetti, I., & Vasquez, A. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : Presses universitaires de France.

Corbalan, J.- A. (2002). *La communication des organisations : comprendre et agir. Pour une « communication située »* (Thèse HDR). Université Paul Valéry – Montpellier 3, France.

Garfinkel, H. (1984). *Studies in ethnomethodology* (2e éd.). Cambridge : Polity Press.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Éditions de Minuit.

Laburthe-Tolra, P. (2002). Observation participante. Dans A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (2e éd., p. 146). Paris : Armand Colin.

Lejeune, C. (2015, Juin). *Le blogue de recherche comme journal de bord informatique. Un soutien à la réflexivité, à l'analyse, à la communication et à la scientificité?* Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Lipiansky, E. M. (1998). Les dessous de la communication interculturelle. Dans P. Cabin (Éd.), *La communication : état des savoirs* (pp. 269-275). Auxerre : Sciences Humaines.

Lipiansky, E. M. (2005). *Psychologie de l'identité : soi et le groupe*. Paris : Dunod.

Lipovetsky, G. (1992). *Le crépuscule du devoir : l'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques.* Paris : Gallimard.

Morillon, L., & Gardère, É. (2010). Le doctorant CIFRE en communication des organisations : un jeune chercheur entre implication et distanciation. Dans C. Loneux, & B. Parent (Éds), *Communication des organisations : recherches récentes* (Tome 2, pp. 185-196). Paris : L'Harmattan.

Mucchielli, A. (1994). *La psychologie sociale*. Paris : Hachette.

Mucchielli, A. (Éd.). (2002). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (2e éd.). Paris : Armand Colin.

Mucchielli, A. (2004). *Étude des communications : approche par la modélisation des relations.* Paris : Armand Colin.

Paillé, P. (2002). Sensibilité théorique. Dans A. Mucchielli (Éd.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (2e éd., p. 225). Paris : Armand Colin.

Quéré, L. (2001). La structure cognitive et normative de la confiance. *Réseaux, 108*(4), 125-152.

Rogers, C. (1966). *Le développement de la personne*. Paris : Dunod.

Royer, C. (2015, Juin). *De prudence et d'imprudence*. Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Savoie-Zajc, L. (2012). Du déroulement évolutif de la recherche-action au format linéaire de l'écriture : quelques défis dans la rédaction et la diffusion de la recherche-action. *Recherches qualitatives, Hors-série, 13*. 73-89.

Soulet, M.- H. (2012). Interpréter sous contrainte ou le chercheur face à ses données. *Recherches qualitatives, Hors-série, 12*. 29-39.

Therriault, P.- Y. (2015, Juin). *Entre consultant et chercheur, la difficile posture en recherche-action*. Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Van der Maren, J.- M. (2015, Juin). *Contraintes universitaires, visées professionnelles et dilemmes méthodologiques*. Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Vermersch, P. (2015, Juin). *L'entretien d'explicitation une superbe imprudence méthodologique! Remémoration et explicitation*. Communication présentée au Colloque RIFReQ, Université Paul-Valéry, Montpellier.

Vinguédassalom, M. D. (2012). *Comprendre les relations interpersonnelles au sein des organisations publiques au moyen de la systémique qualitative des communications. « Situations de services administratifs français »* (Thèse de doctorat inédite). Université Paul Valéry – Montpellier 3, France.

Watzlawick, P., Helmick-Beavin, J., & Jackson, D. D. (Éds). (1972). *Une logique de la communication*. Paris : Seuil.

Marie Dany Vinguédassalom *est chercheuse au sein du LERASS-CERIC de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3. Elle est titulaire d'un doctorat en sciences de l'information, de la communication et de la documentation. Sa curiosité porte actuellement sur le métier d'enseignant documentaliste, et elle essaie par là-même de parfaire sa recherche d'information et documentaire. Son principal domaine de recherche restant la communication des organisations. De part sa formation, elle s'intéresse en particulier aux méthodes qualitatives.*

Théorisation ancrée constructiviste dans la recherche impliquant des personnes marginalisées : « *underground theory* » à haut risque?

Marie-Claude Jacques, Doctorante

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Denise St-Cyr Tribble, Ph. D.

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Jean-Pierre Bonin, Ph. D.

Université de Montréal, Québec, Canada

Résumé

Cet article a pour objectif principal de présenter la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz. À partir d'une recherche effectuée auprès de personnes vivant avec la schizophrénie, les principales caractéristiques de cette approche seront d'abord décrites. Dans un deuxième temps, les implications de cette approche pour les participants et le chercheur, ainsi que le processus d'analyse des données seront expliquées et mises en lumière à l'aide d'exemples tirés de l'étude en cours. Ces implications concernent la relation entre les participants et le chercheur, la réciprocité et la réflexivité tout le long du processus de recherche.

Mots clés

THÉORISATION ANCRÉE CONSTRUCTIVISTE, SCHIZOPHRÉNIE, RELATION CHERCHEUR-PARTICIPANT

Note des auteurs : Les auteurs tiennent à remercier les organismes communautaires et institutionnels qui ont contribué au recrutement de participants, ainsi que le ministère de l'Éducation du Québec, la Fondation des infirmières et infirmiers du Canada, l'Université de Sherbrooke et B2B2C.ca pour leur contribution financière à ce projet.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 68-82.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Introduction

Profitant d'une recherche doctorale effectuée à la suite de cinq ans de pratique infirmière auprès des sans-abri souffrant de troubles mentaux graves, l'auteure principale de cette communication s'est consacrée à la découverte et à l'exploration des potentiels de la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz (2006, 2014). Cette approche qualitative a été utilisée pour étudier l'adaptation des personnes vivant avec la schizophrénie dans un contexte d'isolement social. Le but de cet article est de présenter cette approche et les implications qui découlent de son adoption. Il ne s'agit pas de la comparer aux autres conceptions de la théorisation ancrée telles que celles de Glaser (2007) ou Corbin et Strauss (2008, 2014), mais plutôt, simplement, d'amener le lecteur à mieux connaître la perspective de Charmaz (2006, 2014).

Nous présenterons les grandes lignes de l'approche constructiviste de Charmaz, suivi d'éléments incontournables dérivés de cette conceptualisation de la théorisation ancrée, soit l'établissement de relations avec les participants, la création d'un sentiment de réciprocité entre les participants et le chercheur, et enfin, la réflexivité dans le processus de recherche. Tout ceci sera rendu concret par des exemples révélateurs tirés de l'étude en cours.

L'adaptation des personnes vivant avec la schizophrénie

Malgré la disponibilité de traitements relativement efficaces, la chronicité et l'invalidité s'installent chez la grande majorité des personnes atteintes de schizophrénie (Tandon, Nasrallah, & Keshavan, 2009). Il s'agit d'un trouble mental grave, dont les symptômes nuisent au fonctionnement de la personne et l'empêchent d'avoir une vie satisfaisante et productive (American Psychiatic Association (APA), 2013). Qui plus est, cette maladie apparaît la plupart du temps à un moment charnière dans le développement, soit le passage entre l'adolescence et à l'âge adulte. Parfois insidieusement, parfois brusquement, les symptômes s'installent et provoquent une rupture dans le cheminement de vie de la personne. Ces symptômes peuvent être regroupés en cinq catégories : les symptômes positifs (délires et hallucinations), les symptômes négatifs (affect plat, avolition), les symptômes altérant l'humeur (symptômes dépressifs, idées suicidaires), la désorganisation (ex : affect et/ou tenue vestimentaire inappropriée), et les moins visibles, mais très invalidants symptômes cognitifs tels que les problèmes de concentration et de mémoire (Tandon et al., 2009).

Par ailleurs, plusieurs problèmes connexes et découlant des symptômes de la schizophrénie viennent aggraver la situation des personnes atteintes. Ainsi, les problèmes de toxicomanie, l'inoccupation professionnelle, la pauvreté, la judiciarisation et l'itinérance sont des difficultés souvent présentes. De plus, ces personnes souffrent davantage de maladies chroniques (diabète, cancer, etc.) et ont

une espérance de vie plus courte (Rössler, 2011; Świtaaj, Anczewska, Chrostek, Sabariego, Cieza, Bickenbach, & Chatterji, 2012; Tandon et al., 2009).

L'isolement social est un des déterminants les plus préoccupants de la schizophrénie. À la fois symptôme et conséquence de la maladie, il contribue à l'aggravation des problèmes psychosociaux et nuit de façon certaine au pronostic (APA, 2013; Rössler, 2011). En effet, l'isolement social est associé à l'augmentation de la durée des psychoses non reconnues alors qu'il est démontré que les psychoses de plus longue durée et les rechutes fréquentes aggravent les symptômes et rendent la maladie résistante au traitement pharmacologique (Penttilä, Jääskeläinen, Hirvonen, Isohanni, & Miettunen, 2014).

En conséquence, chez des personnes vivant une situation aussi complexe, le processus d'adaptation devient un aspect essentiel à considérer. Ce domaine a été largement étudié dans le domaine de la psychologie sous l'angle des styles et des stratégies d'adaptation utilisées (ou non) par les personnes vivant avec la schizophrénie (Farhall, Greenwood, & Jackson, 2007). Pourtant, cette conception, reliée surtout à la gestion de stresseurs, ne donne que peu de réponses sur le processus d'adaptation et son contexte. Pour la présente recherche, nous avons choisi d'utiliser la définition de l'adaptation de Roy (2009), qui apparaît comme plus englobante du vécu de la personne dans son contexte, comparativement aux conceptions davantage centrées sur la gestion du stress, par exemple celle de Lazarus et Folkman (1984). Ainsi, l'adaptation est ici définie comme étant un processus et un résultat par lesquels les personnes, qui pensent et qui ressentent, utilisent la conscience et le choix afin de s'intégrer dans leur environnement.

Un devis de recherche utilisant la méthodologie de la théorisation ancrée, d'orientation constructiviste (Charmaz, 2000, 2005, 2006, 2014), a donc été développé afin de mieux comprendre le processus d'adaptation des personnes vivant avec la schizophrénie dont le soutien social est limité. Les participants à cette étude sont des personnes ayant un diagnostic de schizophrénie depuis moins de huit ans et qui rapportent un faible soutien social. Ces personnes étaient invitées à participer à une entrevue audio enregistrée d'une durée d'environ une heure, qui était suivie de trois questionnaires visant à obtenir des données supplémentaires sur les perceptions du soutien social reçu, le fonctionnement actuel et la présence de comorbidités psychiatriques. Il est important de préciser qu'il s'agit d'une population difficile à rejoindre, souvent instable au plan résidentiel, sans téléphone et parfois détachée des services de santé depuis longtemps. Il a donc fallu développer une stratégie de recrutement à plusieurs volets, dont le principal était les activités d'*outreach*[1], ce qui aura plusieurs implications en lien avec l'orientation constructiviste de la recherche.

L'approche constructiviste de Charmaz

Aperçu

La méthodologie de la théorisation ancrée évolue sans cesse depuis sa « découverte » en 1967 par Glaser et Strauss (Bryant & Charmaz, 2007). Les différentes versions de la théorisation ancrée sont toujours vivantes et coexistent dans l'univers de la recherche qualitative (Wuest, 2012). Pour la brève histoire, rappelons que Glaser et Strauss (1967) ont développé la méthodologie de la théorisation ancrée dans l'objectif de donner des lignes directrices plus structurées quant à la façon dont devrait être menée l'analyse qualitative. Leur méthodologie a pour finalité de découvrir une théorie à partir de données du terrain.

Dans leur proposition originale, Glaser et Strauss (1967) ont aussi invité leurs lecteurs à utiliser les stratégies de la théorisation ancrée de façon souple et à leur façon. C'est à partir de cette recommandation que Charmaz (2000, 2005, 2006, 2014) a développé ses propres lignes directrices, tout aussi flexibles, mais avec une approche constructiviste. Cette perspective assume la subjectivité et le relativisme de la recherche, et le fait que les participants et le chercheur co-construisent les réalités auxquelles ils participent. Ainsi, une recherche constructiviste s'intéresse à une expérience et à comment les participants la construisent. En conséquence, cela nécessite aussi de reconnaître que l'interprétation générée par les analyses du chercheur est elle-même une construction (Charmaz, 2009, 2014).

Malgré cette distinction, il importe de préciser ici que l'approche de Charmaz respecte les ingrédients essentiels de la théorisation ancrée originale de Glaser et Strauss (1967), qui sont les suivants :

1. l'utilisation de la méthode a pour finalité une théorie;
2. l'analyse centrée sur les actions et les processus, plutôt que sur des thèmes;
3. l'utilisation de la comparaison constante;
4. l'utilisation de l'échantillonnage théorique;
5. la rédaction de mémos comme outil d'analyse incontournable pour le développement des catégories;
6. la notion de saturation théorique comme critère de fin de la collecte et de l'analyse des données (Charmaz, 2014; Corbin & Strauss, 2014; Glaser & Strauss, 1967; Hood, 2007).

Bien qu'elle ait pris un tournant dans son interprétation de la théorisation ancrée, Charmaz poursuit donc la tradition en orientant son approche sur la génération d'une théorie comme finalité de la recherche. Cependant, plutôt que « découverte » (Glaser & Strauss, 1967), la théorie est « construite » à partir d'une production mutuelle des données par l'interaction entre les participants et le chercheur. Charmaz

(2009) positionne sa méthodologie comme une alternative à la version traditionnelle de la théorisation ancrée, considérée comme objectiviste. En effet, la version objectiviste de la théorisation ancrée conçoit la réalité comme externe au chercheur, qui doit être le plus neutre possible. Il se doit donc d'être détaché des participants et de leurs réalités. Par conséquent, l'analyse des données est considérée comme un processus objectif où les données sont découvertes par le chercheur, qui par son analyse en tirera les catégories émergentes (Charmaz, 2000, 2009). En comparaison, l'approche constructiviste suppose que le savoir est produit socialement, dans l'essence même des interactions entre le chercheur et les participants. Ainsi, la subjectivité du chercheur ne peut être négligée, et est donc considérée explicitement dès le début de la recherche, afin d'en tenir compte dans l'analyse et l'interprétation des données (Charmaz, 2009).

Par extension, cette approche considère aussi comment les structures, les discours, les conventions et les relations de pouvoir influencent les significations et les actions des participants. Ces influences concernent aussi la relation entre le chercheur et les participants, et Charmaz (2014) insiste sur l'importance de la réflexivité afin d'être attentif à ces aspects, de façon à les traiter dans l'analyse des données, mais aussi afin d'éviter que le chercheur lui-même ne les reproduise dans sa recherche.

Choisir la théorisation ancrée constructiviste

Les aspects relationnels entre le chercheur et les participants, ainsi que l'intérêt pour leur expérience subjective mis en valeur par Charmaz trouvent naturellement écho en sciences infirmières, où ces préoccupations sont présentes au quotidien dans la pratique (Higginbottom & Lauridsen, 2014). Dans le domaine des soins et de la recherche auprès de personnes vivant avec un trouble mental grave, ces aspects sont définitivement incontournables. Il n'est d'ailleurs pas surprenant, dans ces circonstances, que Charmaz ait elle-même collaboré à un ouvrage portant sur la recherche qualitative en santé mentale (Tweed & Charmaz, 2011). Elle y mentionne notamment l'intérêt de la théorisation ancrée pour l'étude de phénomènes concernant des populations « typiquement perçues comme marginalisées[2] » [traduction libre] (Tweed & Charmas, p. 134), ainsi que pour l'éclairage que cette méthodologie peut apporter sur l'effet des services et des politiques sur les comportements.

De plus, la chercheuse principale a travaillé plusieurs années auprès des personnes en situation d'itinérance, dont une majorité souffrait de troubles mentaux graves. Sa pratique nécessitait de l'intervention de proximité dans une variété de milieux (soupes populaires, rue, refuges, maisons de chambres, etc.), ainsi qu'une approche profondément humaniste essentielle à la création de liens avec cette clientèle parfois réfractaire aux services. Dans ces circonstances, pour cette recherche, il allait donc de soi que l'aspect relationnel devait être pris en compte afin de pouvoir obtenir des données de qualité.

En fait, dès les premières réflexions la concernant, cette recherche laissait entrevoir la nécessité d'être présent sur le terrain et de prendre le temps de faire connaissance avec les participants potentiels afin de favoriser le recrutement d'individus souvent négligés par la recherche, notamment parce qu'ils sont trop difficiles à rejoindre. Comme il a été vu précédemment, ces personnes sont potentiellement méfiantes (APA, 2013), isolées socialement et présentent un profil de vulnérabilité qui peut les éloigner des services de santé ou psychosociaux.

Afin d'apporter une perspective nouvelle au processus d'adaptation dans ce contexte, il fallait se donner une stratégie de recrutement de participants favorisant l'immersion dans leur milieu et les contacts informels et peu menaçants, facilitant ainsi le recrutement et une compréhension approfondie de l'environnement social. En conséquence, l'approche constructiviste devient un incontournable, voire une obligation. En effet, une fois venu le moment de l'entrevue de recherche, la chercheuse principale avait déjà passé un bon moment dans le milieu de recrutement (ex. : un local de centre communautaire), tout en étant elle-même scrutée et analysée par le participant. C'est là le véritable début de la relation, où le participant choisira de faire partie de la recherche *après* avoir fait connaissance avec la chercheuse. Il est survenu quelque chose entre ce participant-là et cette chercheuse-là, et dans la genèse de cette relation s'amorce déjà une co-construction de savoir qui sera unique.

La recherche de la neutralité du chercheur, de son objectivité et de la distanciation des participants et du sujet de recherche deviennent donc dans ce contexte des obstacles plutôt que des critères de qualité. Ainsi, ce contexte, tout comme l'expérience et les valeurs privilégiées par la chercheuse principale et ses co-chercheurs, a définitivement orienté le choix de la perspective constructiviste de la théorisation ancrée de Charmaz.

Implications pour le chercheur

Nous avons vu que Charmaz valorise l'importance de la relation chercheur-participant, où le savoir se construit, et qu'elle reconnaît la subjectivité dans le processus de recherche, tout comme l'influence du chercheur sur le processus et le résultat de la recherche. Ce résultat sera une théorisation ancrée « construite » plutôt que découverte. Or, cette proximité avec les participants et le milieu empirique a des implications bien particulières, à la fois pour le chercheur, les participants et le processus d'analyse.

Afin de mieux saisir ces implications, trois aspects seront abordés. Ceux-ci sont structurés selon la suggestion de Mills, Bonner et Francis (2006), qui considèrent que l'adoption d'une approche constructiviste de la théorisation ancrée requiert notamment ces éléments : l'établissement de relations avec les participants qui favorisent la co-construction de savoir, la création d'un sentiment de réciprocité entre les participants et le chercheur, et enfin, la réflexivité durant tout le processus de recherche. Pour

illustrer chacun de ces aspects, des exemples tirés de notre étude en cours sur l'adaptation des personnes vivant avec la schizophrénie ont été choisis.

La relation entre les participants et le chercheur afin de co-construire le savoir

Charmaz et Belgrave (Charmaz, 2006, 2014 ; Charmaz & Belgrave, 2012) suggèrent que la théorie obtenue par la méthodologie de la théorisation ancrée est le résultat d'une co-construction de données, et que cette co-construction se produit dans le partage de savoirs et d'expériences entre le chercheur et les participants. Ce partage ne peut avoir lieu sans la mise en place d'une relation de qualité. Or, rappelons que nous avons affaire à des personnes difficiles à rejoindre et potentiellement méfiantes. Il faut donc allers vers elles et une fois qu'elles sont « dépistées », favoriser un climat de confiance mutuelle qui assurera la construction de données de qualité. À ce sujet, Charmaz (2014) souligne, par exemple, l'importance de mentionner au participant que nous nous intéressons à son point de vue, sans imposer le nôtre. De plus, au sujet des personnes isolées et marginalisées, elle souligne qu'il faut accorder davantage de temps à l'entrevue, dont le participant profitera s'il croit que le fait de parler ne lui causera pas de tort.

Il a été abordé précédemment que le choix de l'approche constructiviste s'est imposé puisque les aspects relationnels de la construction du savoir ne pouvaient être évités dans notre contexte de recherche. Concrètement, comment cela s'articulait-il? D'abord, les activités d'*outreach* nécessaires au recrutement permettaient de passer du temps avec les participants avant la réalisation de l'entrevue de recherche en tant que telle. Ce sont des moments où le chercheur et le participant potentiel s'observent et se jugent mutuellement. S'en suivent des discussions informelles pour faire connaissance. On demande à la chercheuse qui elle est, ce qu'elle fait là… « Je suis infirmière et je fais une recherche sur le vécu des personnes qui ont la schizophrénie ». Celle-ci a d'ailleurs souvent été surprise d'entendre la réponse spontanée « Ah oui? Moi je suis schizophrène! », alors qu'on peut naturellement penser que ce dévoilement peut être difficile. Une autre situation fréquente est que les personnes « testent » la chercheuse, en lui posant des questions sur ses connaissances en psychiatrie ou en lui demandant son opinion de façon anodine sur des sujets sensibles. Ces conversations en apparence informelles ont aussi parfois débouché sur un dévoilement de diagnostic.

Certaines entrevues, au choix du participant, avaient lieu dans un local situé à quelques coins de rue du milieu de recrutement. La courte marche nécessaire afin de se rendre à destination était un autre moment de consolidation du lien de confiance. Bref, prendre un café, parler du beau temps, marcher : il s'agit tout simplement de faire des activités ordinaires avec les participants. Après les procédures de recherche, les participants sont parfois revus par hasard, quelque temps plus tard ou dans un tout autre lieu, et la relation existe encore.

Un enjeu toutefois bien spécifique à l'objet de recherche est la stigmatisation. En effet, il a été observé à de nombreuses reprises dans ces démarches que les personnes souffrant de maladie mentale sont souvent stigmatisées, non seulement par la population, les services ou même les intervenants du milieu, mais aussi par les pairs ayant un diagnostic psychiatrique (ou portant tout autre stigmate témoignant d'une possible déviance de la norme). Ainsi, la chercheuse principale, portant pour sa part l'étiquette de « l'infirmière qui fait une recherche sur la schizophrénie », devient une fréquentation potentiellement stigmatisante en soi. Avec le temps, elle devient connue du milieu et le mot se passe. Être vu en sa compagnie donne-t-il l'étiquette du « fou »? Bien qu'il n'ait pas été possible de confirmer cette préoccupation, elle est apparue comme une possibilité après quelques semaines d'*outreach*, et est restée à l'esprit de la chercheuse durant tout le processus de recherche.

La réciprocité afin de favoriser le partage de pouvoir

La question de l'équilibre du pouvoir est l'extension naturelle d'une relation de confiance entre le chercheur et les participants. Mills et al. (2006) abordent cela avec la notion de réciprocité, à l'opposé de la version traditionnelle (objectiviste) de la relation chercheur-participant qui est plutôt hiérarchique. Pour ces auteurs, la création d'un sentiment de réciprocité est une responsabilité qui appartient au chercheur, qui doit faire les efforts nécessaires afin de favoriser le partage du pouvoir dans la relation.

Dans la dernière édition de son ouvrage phare, Charmaz (2014) aborde cela en termes de « négociation » et souligne qu'une entrevue est négociée et fait partie d'un contexte social. D'abord, si c'est le chercheur qui dirige le début d'une entrevue semi-structurée, la nature émergente de l'entrevue fait que ce pouvoir est transféré au participant. De plus, parmi les stratégies de négociation qu'elle propose, plusieurs favorisent le partage du pouvoir. Entre autres, elle met en garde le chercheur universitaire face au risque que la différence de pouvoir et de statut entre en compte durant les entrevues avec des personnes marginalisées. Elle recommande donc au chercheur de se positionner en « apprenant intéressé » face au participant, plutôt qu'en « investigateur distant ». Mentionnons aussi le « manque de confiance que les participants peuvent éprouver envers l'interviewer, son affiliation institutionnelle, le but de la recherche, tout comme envers ce que le chercheur pourrait faire des résultats »[3] [traduction libre] (Kusow, 2003, dans Charmaz, 2014, p. 73).

Assurément, les enjeux de partage du pouvoir dans la relation participants-chercheur sont omniprésents, et bien que plusieurs de ces enjeux aient été consignés dans le journal de bord de la chercheuse, il est évident que certains ont dû lui échapper, car plus subtils ou de faible impact.

Pour débuter, il faut mentionner l'évidence : la relation de recherche en soi génère une inégalité de pouvoir, qui penche vers le chercheur, et cette inégalité est perçue par les participants. Les actions entreprises pour faciliter la relation participant-

chercheur (vues précédemment) sont essentielles à ce meilleur partage du pouvoir. Un exemple témoignant de ce partage en faveur du participant était lorsque certains mentionnaient n'avoir jamais eu auparavant la chance de se dévoiler « jusqu'au bout », car le dévoilement total dans d'autres circonstances, notamment auprès du psychiatre, n'est pas sans risques, étant donné le pouvoir important qu'il peut avoir sur la vie des personnes atteintes de schizophrénie.

De plus, il a été observé que des participants recherchaient l'approbation de la chercheuse sur leur situation, manifestant un besoin d'être validés afin de savoir quel genre de « cas » ils étaient. Il fallait alors recadrer la situation et renforcer le fait qu'il s'agissait d'une recherche basée sur le recueil de témoignages qui sont extrêmement précieux afin de comprendre la problématique de recherche, et que par conséquent nous n'évaluions personne.

La balance de pouvoir est aussi à considérer dans les interprétations du chercheur lors de la co-construction des données. Par exemple, il peut être facile d'interpréter, au premier degré, des propos bizarres d'un participant comme étant un délire psychotique. Les connaissances scientifiques de la chercheuse lui permettent de poser ce jugement et par conséquent de décider de ne pas considérer ces propos dans l'analyse. Cependant, pour une analyse dans le cadre d'une théorisation ancrée constructiviste, il est essentiel d'examiner en quoi le sens particulier de cette expérience va influencer les actions du participant, et de mentionner explicitement aux participants que toutes les expériences, même les plus spéciales, peuvent être racontées, car elles sont d'égal intérêt.

Le pouvoir entre les protagonistes d'une relation participant-chercheur est donc vu d'emblée du côté du chercheur, mais il faut aussi souligner que dans notre situation, la chercheuse qui a fait beaucoup de terrain pour recruter est, dans les circonstances, celle qui est en position de besoin, ce besoin ne pouvant être comblé que par un « oui » sincère à participer, et ce, jusqu'à la fin de toutes les procédures (explication du projet, obtention du consentement écrit, entrevue et questionnaires). Ainsi, il faut mentionner que la chercheuse a eu un souci constant de faciliter l'expérience des participants, en se soumettant à tout besoin raisonnable qui allégerait les procédures. En effet, elle voyait bien que cela était exigeant pour eux, tant sur le plan de l'énergie que de la concentration nécessaire, tout comme de l'impact émotionnel qui en résultait parfois. Parmi les diverses mesures employées à cette fin, il y a : tolérer les absences pour raisons inconnues, laisser le participant choisir le lieu de l'entrevue, offrir une collation avant, pendant ou après, prendre une pause-tabac, ou une pause le temps que le participant « vendeur de drogue » reçoive brièvement un client, reconduire en voiture un participant qui sinon aurait manqué le seul repas de la journée à la soupe populaire (et tant qu'à y être, dîner avec lui), etc. Ceci dit, la

chercheuse ne regrette aucune de ces expériences, parfois surréalistes, qui ont aussi contribué à enrichir le processus de recherche.

Enfin, le pouvoir se partage aussi en rendant service aux participants qui ont besoin des conseils d'une infirmière et profitent de la relation créée par le contexte de recherche pour y accéder. Le besoin le plus fréquemment observé était d'avoir de l'information sur la psychose et les autres symptômes de la schizophrénie. La chercheuse principale, qui avait les compétences requises, y répondait toujours avec diligence et aidait aussi le participant à envisager vers qui il pourrait se tourner s'il avait de nouveau un tel besoin, puisque la relation de recherche a une fin. Si cela demandait parfois du temps qui n'était pas prévu, ce problème de manque d'information sur la maladie ou encore d'incompréhension de celle-ci a en fait orienté la chercheuse vers un élément important à considérer dans l'analyse, soit le processus entourant ce manque de connaissance ou cette incompréhension (dont les causes, et les conséquences sur l'adaptation à la maladie).

La réflexivité

Charmaz (2014) définit ainsi cette activité de recherche essentielle à l'approche constructiviste :

> Examen approfondi de l'expérience de recherche, des décisions et des interprétations du chercheur de façon à ce qu'il s'inclue lui-même dans le processus. La réflexivité inclut l'examen de la façon dont les intérêts, la position et les hypothèses du chercheur influencent sa recherche. Une posture réflexive informe sur comment le chercheur conduit sa recherche, comment il se lie aux participants et comment il les représente dans les écrits rapportant sa recherche (p. 344)[4] [traduction libre].

Lors d'une relecture de mémos d'entrevue, la chercheuse a pu constater comment cette recherche a transformé sa pensée par la prise de conscience d'un changement de son propre discours. Spécifions que celle-ci a une expérience clinique de plus de cinq ans auprès de personnes souffrant de trouble mental grave. Dans plusieurs mémos descriptifs relatant comment se déroulaient les premières entrevues, en parlant des participants il avait été écrit « collabore bien... (à l'entrevue) ». Après un certain nombre de participants, cette mention n'était plus présente. Une réflexion exprimée par la suite dans un mémo a permis de constater qu'il ne s'agissait pas d'un oubli de porter un jugement à ce sujet, mais bien parce que ce n'était plus important. En effet, il s'agissait au final d'un discours d'intervenant (en position dominante) où l'on porte un jugement sur ce qui est attendu du client comme comportement dans un contexte clinique. Mais que penser de la perception des relations avec les participants lorsqu'un tel jugement est porté? Cela signifierait que s'il ne consent pas aux procédures de recherche, il serait jugé comme non-collaborateur? En réalité, le participant peut bien avoir le comportement qu'il veut. Il n'est pas tenu de collaborer.

Il collabore s'il en décide ainsi, s'il en a envie, et non selon le désir de la chercheuse. Cette prise de conscience témoignait donc de l'évolution de la perception de la chercheuse du pouvoir que devraient avoir les personnes vivant avec la schizophrénie, et ceci était la conséquence directe d'une compréhension de plus en plus approfondie de leur réalité au fil de l'analyse des données.

La réflexivité est aussi une façon de favoriser l'équilibre de pouvoir entre le chercheur et les participants (Mills et al., 2006), car elle oblige le chercheur à réfléchir entre autres à ces enjeux. Ainsi, le chercheur doit être à l'affût de son influence dans le processus de recherche, non pas comme une prise de conscience visant à mettre cette influence de côté, mais plutôt comme un contexte de co-construction des données, puisque selon Charmaz (2006), le chercheur fait partie de la recherche, qu'il en soit conscient ou non.

Conclusion

La théorisation ancrée constructiviste a de fortes implications concernant la prise en compte de la subjectivité, la relation avec les participants et la contribution du chercheur à la co-construction de savoir. Les expériences vécues avec les participants font partie de la recherche, au sens où il faut en tenir compte, car le fait d'y réfléchir amène à comprendre le monde réel des participants. Par exemple, les réactions de la chercheuse face à ses propres expériences éprouvantes, vécues durant cette recherche l'ont aidée à comprendre d'un œil nouveau les comportements des participants face à leurs difficultés. Tout cela peut sembler ajouter un degré supplémentaire de complexité à l'analyse des données par théorisation ancrée, mais nous croyons qu'il faut plutôt considérer cela comme une opportunité unique d'enrichir le contenu de la recherche.

Une question qui peut venir à ce moment-ci est à quoi peuvent alors servir, concrètement, les résultats d'une théorisation ancrée constructiviste s'ils sont au final si singuliers, car profondément ancrés dans un partage de savoir entre des participants et un chercheur dans un contexte donné? Pour Charmaz (2014), la théorisation ancrée devrait avoir pour objectif d'apporter une vision nouvelle du savoir et des processus sociaux, un « engagement envers un domaine de recherche ou envers des objectifs émergents afin de transformer le savoir […] »[5] [traduction libre] (p. 340). Alors oui, « promouvoir la recherche qualitative en tant que prise de risque, favorisant la créativité et l'innovation sociale », mais de façon éclairée, car cette prise de risque engage une responsabilité qui devrait lui être proportionnelle. Après ces constats nécessaires, une conclusion sur une note positive. Parce que si l'approche peut « piquer » celui qui s'y frotte de près, elle peut aussi générer des compréhensions nouvelles qui donnent espoir sur des possibilités d'innovation qui autrement n'auraient pas pu être envisagées.

Notes

[1] *Outreach* : approche facilitant les contacts avec les clientèles marginalisées, isolées et difficiles à rejoindre. Essentiellement, il s'agit de fréquenter les milieux où la population ciblée est susceptible de se retrouver, au moment où elle y est, afin de développer des liens avec celle-ci (Winarski, 2004).

[2] […] *typically perceived as marginalized* (Tweed & Charmaz, 2011, p. 134).

[3] […] *sometimes distrust their interviewers, their institutional affiliations, and the purpose of the research, as well as how researchers might use their findings* (Kusow, 2003, dans Charmaz, 2014, p. 73).

[4] *The researcher's scrutinity of the research experience, decisions, and interpretations in ways that bring him or her into the process. Reflexivity includes examining how the researcher's interests, positions, and assumptions influced his or her inquiry. A reflexive stance informs how researcher conducts his or her research, relates the research participants, and represents them in written reports* (Charmaz, 2014, p. 344).

[5] […] *commitment to a subject area or emergent goals to transform knowledge* (Charmaz, 2014, p. 340).

Références

American Psychiatric Association (APA). (2013). *Diagnostic and statistical manual of mental disorders : DSM-5*. Arlington, VA : American Psychiatric Association.

Bryant, A., & Charmaz, K. (2007). *The Sage handbook of grounded theory.* Thousand Oaks, CA : Sage.

Charmaz, K. (2000). Grounded theory : objectivist and constructivist methods. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (2e éd., pp. 509-535). Thousand Oaks, CA : Sage.

Charmaz, K. (2005). Grounded theory in the 21st century. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *The Sage handbook of qualitative research* (3e éd., pp. 507-535). Thousand Oaks, CA : Sage.

Charmaz, K. (2006). *Constructing grounded theory. A practical guide through qualitative analysis*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Charmaz, K. (2009). Shifting the grounds. Constructivist grounded theory methods. Dans J. M. Morse, P. N. Stern, J. Corbin, B. Bowers, K. Charmaz, & A. Clarke (Éds), *Developing grounded theory : the second generation* (pp. 127-154). Walnut Creek, CA : Left Coast Press.

Charmaz, K. (2014). *Constructing grounded theory* (2e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage.

Charmaz, K., & Belgrave, L. L. (2012). Qualitative interviewing and grounded theory analysis. Dans J. F. Gubrium, J. A. Holstein, A. B. Marvasti, & K. D. McKinney (Éds). *The Sage handbook of interview research : the complexity of the craft* (pp. 347-367). Thousand Oaks, CA : Sage.

Corbin, J., & Strauss, A. L. (2008). *Basics of qualitative research* (3e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage.

Corbin, J., & Strauss, A. L. (2014). *Basics of qualitative research. Techniques and procedures for developing grounded theory* (4e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage.

Farhall, J., Greenwood, M. K., & Jackson, H. J. (2007). Coping with hallucinated voices in schizophrenia : a review of self-initiated strategies and therapeutic interventions. *Clinical Psychology Review, 27*, 476-493.

Glaser, B. G. (2007). Doing formal theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 97-113). Thousand Oaks, CA : Sage.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research.* Chicago, IL : Adline.

Higginbottom, G., & Lauridsen, E. I. (2014). The roots and development of constructivist grounded theory. *Nurse Researcher, 21*(5), 8-13.

Hood, J. C. (2007). Orthodoxy vs. power : the defining traits of grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 151-164). Thousand Oaks, CA : Sage.

Lazarus, R. S., & Folkman, S. (1984). *Stress, appraisal, and coping*. New York, NY : Springer Pub.

Mills, J., Bonner, A., & Francis, K. (2006). Adopting a constructivist approach to grounded theory : implications for research design. *International Journal of Nursing Practice, 12*, 8-13.

Penttilä, M., Jääskeläinen, E., Hirvonen, N., Isohanni, M., & Miettunen, J. (2014). Duration of untreated psychosis as predictor of long-term outcome in schizophrenia : systematic review and meta-analysis. *The British Journal of Psychiatry : The Journal of Mental Science, 205*(2), 88-94.

Rössler, W. (2011). Management, rehabilitation, stigma. Dans W. Gaebel (Éd.), *Schizophrenia : current science and clinical practice*. Oxford : Wiley-Blackwell.

Roy, C. (2009). *The Roy adaptation model* (3e éd.). Upper Saddle River, NJ : Prentice Hall.

Świtaj, P., Anczewska, M., Chrostek, A., Sabariego, C., Cieza, A., Bickenbach, J., & Chatterji, S. (2012). Disability and schizophrenia : a systematic review of experienced psychosocial difficulties. *BMC Psychiatry, 12*(1), 193-193.

Tandon, R., Nasrallah, H. A., & Keshavan, M. S. (2009). Schizophrenia, « just the facts » 4. Clinical features and conceptualization. *Schizophrenia Research, 110*(1), 1-23.

Tweed, A., & Charmaz, K. (2011). Grounded theory methods for mental health practitioners. Dans D. Harper, A. R. Thompson, & R. Andrew (Éds), *Qualitative research methods in mental health and psychotherapy* (pp. 131-146). Chichester : Wiley-Blackwell.

Winarski, J. T. (2004). Outreach. Dans D. Levinson (Éd.), *Encyclopedia of homelessness*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Wuest, J. (2012). Grounded theory : the method. Dans P. Munhall (Éd.), *Nursing research : a qualitative perspective* (5e éd., pp. 225-227). Sudbury, MA : Jones & Barlett Learning.

Marie-Claude Jacques *est professeure chargée d'enseignement à l'École des sciences infirmières de l'Université de Sherbrooke. Elle est responsable des cours de soins en santé mentale et en psychiatrie, et elle enseigne la recherche qualitative aux programmes de maîtrise et doctorat en sciences de la santé. Elle effectue actuellement un doctorat en sciences cliniques avec spécialisation en sciences infirmières ayant pour sujet l'adaptation des personnes atteintes de schizophrénie ayant un soutien social limité. Elle s'intéresse également aux enjeux éthiques reliés à la participation à la recherche des personnes souffrant de trouble mental grave. En tant qu'infirmière, elle a auparavant travaillé pendant cinq ans auprès des sans-abri à Sherbrooke.*

Denise St-Cyr Tribble *est professeure titulaire à l'École des sciences infirmières et aux programmes d'études supérieures en sciences cliniques, elle enseigne les problématiques de santé mentale au 2e cycle et les méthodes d'analyse de concepts au 2e et 3e cycle. Ses projets de recherche sont réalisés dans un contexte interdisciplinaire et son principal champ de recherche touche la description des interventions et des pratiques en première ligne auprès de populations souffrant de problèmes de santé chroniques et psychosociaux. Au plan méthodologique, elle s'intéresse particulièrement à la contribution des participants à la recherche et aux détenteurs d'enjeux selon une approche constructiviste.*

Jean-Pierre Bonin *est professeur agrégé à l'École de sciences infirmières de l'Université de Montréal, il détient un postdoctorat en psychiatrie de l'Université McGill. Ses domaines d'expertise sont les soins infirmiers en santé mentale et les populations vulnérables. Ses travaux visent notamment à améliorer l'accessibilité des soins à des personnes itinérantes atteintes de troubles mentaux, et à évaluer l'utilisation et la qualité des services.*

Les émotions en recherche : pourraient-elles nous permettre de mieux comprendre le monde social?

Amélie Champagne, Doctorante

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Laurence Clennett-Sirois, Ph. D.

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Résumé
Est-il possible que la rencontre inévitable, entre l'humanité du chercheur et son terrain, amène une lecture sensible et innovante de son objet de recherche? Encerclée par les normes positivistes communément attribuées à la Science, la recherche en sciences sociales peut parfois susciter des doutes et des questionnements chez le chercheur qui ne sait pas toujours comment composer avec son humanité. La déconstruction de cette « idée reçue » sur la Science semble receler de nombreux avantages. En effet, plusieurs soutiennent qu'admettre les expériences personnelles et les émotions du chercheur est une démarche non seulement légitime, mais nécessaire au renouvellement théorique. Nous proposons donc une réflexion sur la posture épistémologique qui sous-tend une telle prise en compte, sur l'apport de la recherche féministe à ce sujet et sur les principaux avantages rapportés. L'ensemble de cette discussion sera ponctué d'exemples théoriques et appliqués.
Mots clés
ÉMOTIONS, SUBJECTIVITÉ, OBJECTIVITÉ, ÉPISTÉMOLOGIE, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

La place des émotions en recherche demeure mitigée. Si l'on est bien prêt à reconnaître et à valoriser l'apport des émotions des participants à la recherche, les émotions que vit le chercheur, elles, ne passent bien souvent pas l'étape du journal de bord au sein duquel elles sont consignées. Lorsqu'elles sont exposées, c'est généralement du bout des lèvres. Pourtant, les émotions se manifestent bel et bien au sein de tout processus de recherche. Y ont-elles réellement leur place? Que se passe-t-il lorsque le chercheur se trouve bouleversé, transformé ou encore choqué par ce qui se dévoile sur le terrain? A-t-il le droit de démontrer de telles émotions? Est-il possible

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 83-99.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

d'allier l'humanité du chercheur, en tout ce qu'il comporte de subjectif, aux impératifs scientifiques? Cette démarche peut-elle être porteuse d'innovation?

Nous souhaitons alimenter la réflexion sur ces différents questionnements, qui rejoignent tant la place que les avantages et les défis que représente la prise en compte des émotions en recherche, tout en soutenant l'idée selon laquelle cette rencontre inévitable, entre l'individu chercheur et son terrain, laisse entrevoir une lecture sensible et renouvelée des phénomènes sociaux. Précisons finalement qu'à l'instar de Ollivier et Tremblay, notre intention n'est pas de « polariser objectivité et subjectivité en postulant leur caractère antinomique, mais de les penser comme complémentaires à une démarche unifiée de recherche » (2000, p. 46).

L'« idée reçue » sur la Science

Les sciences sociales, explique Pires, sont nées dans l'ombre des sciences naturelles, c'est-à-dire à un moment où ces dernières représentaient le « modèle idéal de la science » (1997, p. 6). On avait alors en tête le portrait à peine caricatural d'un chercheur objectiviste qui cherche à étudier la réalité de manière neutre et désincarnée. Fort de l'expérience des sciences naturelles, on envisageait la possibilité d'étudier les faits sociaux comme des objets (Levy, 1994). S'inspirant de ce bagage, on a alors postulé que la scientificité pouvait s'atteindre, dans le domaine des sciences sociales, par l'usage d'une méthodologie rigoureuse (Pires, 1997). On élabore ainsi diverses méthodes permettant au chercheur de « sortir en partie de son propre esprit », ce qui le rend apte à saisir la « réalité objective » (Pires, 1997, p. 7). Ce truchement intellectuel, au bout duquel se révèle une sorte de neutralité réflexive, permet alors au chercheur d'accéder à un savoir social qui se distingue du sens commun.

Cette posture traditionnelle, qui demeure partagée par bon nombre de chercheurs en sciences sociales marque une idéologie forte de la Science. Guba et Lincoln (1994) diront d'ailleurs que cette idéologie alimente une « idée reçue » sur la Science qui se diffracte dans l'imaginaire social à la manière d'une représentation grossière. Celle-ci fait pression sur l'individu chercheur tant à travers la manière dont se forge sa vision de la Science que par le biais des pratiques favorisées par les différentes institutions qui jalonnent sa carrière professionnelle. Pour en dire un peu plus, ajoutons que cette « idée reçue » véhicule la thèse selon laquelle un processus n'est scientifique que s'il concentre ses efforts sur l'expérimentation afin de vérifier ou de falsifier des hypothèses dans le but de prédire et de contrôler un phénomène. Tout comme en sciences naturelles, on estime alors que le chercheur en sciences sociales doit, autant de possible, occuper la place d'observateur externe à la réalité qui l'intéresse. « On n'observe bien qu'en se posant au-dehors », soutien Comte (cité dans Ferrarotti 1981, p. 78). On peut également y voir un parallèle avec Durkheim, célèbre pour avoir notamment mentionné que les « faits sociaux » doivent être étudiés « du dehors comme des choses extérieures » (Pires, 1997, p. 30).

La subjectivité et l'émotion contaminantes

Dans cette posture, le chercheur ne doit pas se commettre. On ne veut pas que le parti pris ou l'expérience du chercheur ne vienne contaminer l'objet de recherche ou en modifier sa perspective. Le « regard de l'extérieur », encadré par une méthodologie rigoureuse, fait partie des moyens censés permettre de prévenir et d'éviter les biais. La neutralité objective met ainsi de l'avant un chercheur idéalement désincarné (*disembodied*, Johnson, 2009), sans passion (*dispassionate*, Jaggar, 1997) et non participant. Bien que l'on reconnaisse que le chercheur ne puisse s'extraire du système qu'il étudie, on lui demande tout de même de se mettre à distance et d'écarter sa subjectivité. Comme l'explique Davies, « la marginalisation de l'émotion s'inscrit dans une croyance selon laquelle la subjectivité, tant en recherche quantitative que qualitative, doit être contrôlée et à limitée, puisqu'elle introduit nécessairement des irrégularités qui viennent embrouiller et biaiser la recherche »[1] [traduction libre] (2010, p. 2). Mais peut-on vraiment se couper de sa subjectivité? Selon Devereux, les instruments qui servent l'objectivité, les filtres « corrigeant les déformations dues à la subjectivité, produisent des déformations qui leur sont propres » (1980, p. 17), de tels mécanismes ne se révèlent donc pas garants d'objectivité. Ne serait-il pas intéressant, dans ce cas, de se questionner sur l'apport de la subjectivité à la recherche? Selon plusieurs (Heinisch, 2001; Johnson, 2009; Ramazanoğlu & Holland, 2002; Villani, Poglia Mileti, Mellini, Sulstarova, & Singy, 2014), la subjectivité nous donne accès à un autre niveau de compréhension, à un autre type de connaissance : « La subjectivité suppose un savoir partiel, personnel et intuitif, lequel émerge de la conscience d'un sujet connaissant, qui se trouve dans un contexte social précis »[2] [traduction libre] (Ramazanoğlu & Holland, 2002, p. 52). Force est toutefois de constater que bien que la subjectivité ait gagné en reconnaissance, la contribution des émotions qu'elle implique, elle, demeure peu explorée (Lund, 2012).

L'émotion mobilisée dans la compréhension du monde

« Comprendre, [rapporte Heinisch] n'a rien d'une attitude de passivité. Pour faire une science, il faudra toujours deux choses : une matière, mais aussi un homme » (Bloch dans Heinisch, 2001, pp. 89-90). Heinisch ajoute : « et quand bien même ce sont des programmes informatiques qui aident à l'élaboration d'algorithmes, c'est l'homme qui tient les commandes : l'homme dans son bon sens, dans ses intuitions, ses émotions, son intelligence » (Heinisch, 2001, p. 90). L'activité de recherche, qui transcende l'humain, ne pourrait donc qu'impliquer fondamentalement l'humanité du chercheur, et ce, dès son amorce. Le choix du sujet de recherche, la manière de l'aborder et les positions que nous avons, qu'elles soient conscientes ou non, sont des composantes émotionnelles qui jalonnent le projet de recherche. « Nos identités et expériences de vie façonnent les positions politiques et idéologiques que l'on adopte dans notre recherche »[3] [traduction libre], expliquent Kleinman et Copp (1993, p. 10). En guise

d'exemple, Kleinman relate avoir involontairement omis s'intéresser à la « race » des participants lors d'une recherche. Ce n'est qu'avec les années et le recul qu'elle s'est rendue compte avoir négligé un pan important de son analyse. Selon elle, il serait fort crédible que la peur d'y découvrir quelque chose qui remettrait en question ses valeurs profondes soit ce qui explique cette omission (Kleinman & Copp, 1993).Mais il y a plus. S'incorporant à l'individu, les émotions feraient partie de son expérience de la réalité. Elles sont, explique Denzin, « des expériences incarnées, afin que le « corps émotif » devienne un ensemble muable, ressentant les émotions sensibles, les émotions du corps ressenti, les émotions de valeur intentionnelle, et les émotions du soi et de la personne morale »[4] [traduction libre] (dans Holland, 2007, p. 197). Les émotions qui traversent l'individu chercheur tout au long de sa recherche seraient donc ce qui l'informe sur la réalité qu'il tente de comprendre. Plusieurs auteurs (dont Hubbard, Backett-Milburn, & Kemmer, 2001; Johnson, 2009) soutiennent d'ailleurs cette position. Le chercheur qui tient compte de ses émotions rencontrerait donc l'une des conditions nécessaires à la compréhension de certains phénomènes.

> C'est par le biais de ces expériences et de ces émotions que les chercheurs comprennent leurs interprétations du sujet et parviennent à leur donner un sens; qu'ils viennent à accorder une attention aux significations et aux comportements de ceux qu'ils étudient et qu'ils peuvent donc obtenir une connaissance intuitive[5] [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 29).
>
> En tant qu'êtres incarnés, nous parvenons à connaitre le monde grâce à des croyances communes. C'est ce qui fait de notre expérience du monde, une expérience sociale et intersubjective. Tous les aspects de la recherche exigent que le chercheur ressente le monde qui l'entoure et qu'il l'expérimente[6] [traduction libre] (Dickson-Swift, James, Kippen, & Liamputtong, 2007, p. 22).

Partant du principe que la neutralité objective n'a rien d'une absence de participation, mais consiste plutôt en un « type particulier de participation » (Simmel, 1908/1994, p. 56) et que l'idée d'un chercheur neutre et objectif, comme on l'entend traditionnellement, est une construction illusoire, Heinisch est d'avis qu'il est nécessaire de reconnaître et d'assumer pleinement l'absence de neutralité afin de « se servir de sa subjectivité comme une force analytique » (Heinisch, 2001, p. 81). La reconnaissance de l'apport des émotions au cœur du processus scientifique marque une opposition claire face aux principes traditionnels objectivistes de l'« idée reçue » sur la Science. Cette légitimité donne une nouvelle place à l'émotion au cœur même de l'épistémologie de la recherche (Hubbard et al., 2001). Considérer les émotions comme outil de travail du chercheur a également mené vers une reconsidération des principes de neutralité, de scientificité et de transparence. Plutôt que de désavouer leur

présence ou de travailler à une distanciation méthodologique, le chercheur devrait plutôt exposer ses émotions et expériences sensibles de recherche. Comme l'explique Johnson « Les chercheurs qui ne s'inspirent pas de leurs expériences personnelles et de leurs émotions ou qui n'en discutent pas, ne serait-ce que minimalement, au moment d'exposer et de rendre compte de leur démarche de recherche font preuve d'une certaine malhonnêteté »[7] [traduction libre] (2009, pp. 27-28). Ce qu'on y postule alors implicitement, c'est que pour comprendre le phénomène étudié il est également nécessaire de comprendre comment ce phénomène est parvenu à faire sens aux yeux de l'individu qui s'y est attardé. La validité scientifique se découvre alors sous une facette qui, sans être nouvelle, est désormais plus communément acceptée au sein de la recherche contemporaine en sciences sociales qu'elle ne l'était auparavant (Johnson, 2009).

Posture de recherche et intégration des émotions

Si les émotions sont présentes dans tout projet de recherche, la posture où elles seraient les plus admises et reconnues est certainement celle qui cherche à parvenir à une bonne compréhension du phénomène à l'aide d'un point de vue « de l'intérieur ». En effet, cette posture requiert, de la part du chercheur, une participation subjective, une reconnaissance de ses émotions et un certain investissement de soi lors de la collecte de données. Afin d'accéder à la réalité vécue des participants, il faut s'efforcer de couper la distance traditionnelle entre le chercheur et le participant pour nouer une relation réciproque qui permettra à l'un de se confier et à l'autre de se laisser toucher par la réalité ainsi exposée. « Une compréhension approfondie de la vie nécessite de s'y immerger »[8] [traduction libre], souligne Charmaz (2004, p. 980), qui explique qu'à travers cette démarche, il faut parvenir à « sentir » et à s'approprier une portion du vécu du participant afin de présenter « une interprétation analytique rigoureuse de l'expérience telle que vécue »[9] [traduction libre] (Charmaz, 2004, p. 980). Il faudrait donc s'immerger, un peu à la manière dont James Davies (2010) décrit l'immersion anthropologique, dans la réalité du phénomène étudié.

Il s'agit là d'une implication personnelle, profonde et émotive fort particulière qui demande au chercheur de se tenir dans la constante ambivalence entre le partage de ce qu'il est et l'accueil respectueux et compréhensif des propos des participants. Les entrevues associées à ce type de posture, généralement semi-dirigées, représentent une importante charge pour le chercheur qui doit imbriquer simultanément la conduite de l'entrevue, l'analyse du matériau exposé et l'analyse de sa propre conduite face aux révélations qui lui sont faites. « Le travail émotionnel, bien qu'invisible, est constamment présent et constitue une charge importante dans le déroulement de l'entretien », précisent Villani et al. (2014, paragr. 14).Cet investissement personnel va donc au-delà du dévoilement factice, stratégique et utilitariste des émotions. En effet, certains critiquent l'utilisation des émotions, ou le « *emotion work* » qu'évoque

Hochschild (2003), dans le but d'encourager les participants à s'ouvrir davantage (Fitzpatrick & Olson, 2015). Des auteurs, s'appuyant sur les travaux de Hochschild (2003), admettent la nécessité d'évoquer ou travailler leurs émotions afin de mener à terme des projets de recherche, notamment dans le cadre de recherches collaboratives ou partenariales (Mandell & King, 2014). Pour Kleinmann et Copp (1993), les implications de cette instrumentalisation positionnent les chercheurs en *quasi-positivistes* : d'un côté, les émotions doivent être employées pour solliciter une plus grande ouverture de la part des participants; de l'autre, les émotions dites *inappropriées* doivent être évacuées du processus de recherche :

> Conséquemment, la plupart d'entre nous agissons comme des quasi-positivistes : nous nous autorisons à ressentir des émotions telle que la proximité avec les participants et essayons de nier ou d'éliminer les émotions que nous considérons comme inappropriées. Conséquemment, les chercheurs de terrain font du travail émotionnel (« *emotion work* »; Hochschild, 2003) en ajustant leurs émotions afin qu'elles correspondent aux attentes d'autrui[10] [traduction libre] (Kleinman & Copp, 1993, p. 2).

La ligne de démarcation, entre le « *emotion work* », notamment le « *deep acting* », et l'investissement profond et émotif du chercheur n'est cependant pas toujours claire. Le chercheur gagnerait pourtant à demeurer à l'affût de ses émotions et à alimenter leur questionnement, à faire preuve de réflexivité. Celle-ci, comprise comme étant « une conversation continue sur l'expérience de la réalité au moment même où elle est vécue »[11] [traduction libre] (Coffey, 1990 dans Pellatt, 2003, p. 30) représenterait, selon l'auteure, « une partie importante du processus de recherche »[12] [traduction libre] (2003, p. 28).

Une réflexivité à 3 niveaux

Cette part importante de la réflexivité au sein du processus de recherche peut, à notre avis, informer l'analyse selon trois niveaux, bien qu'elle demeure généralement sous-théorisée (Naples, 2003). On remarque d'abord que certains auteurs mentionnent avoir fait un retour sur leurs émotions essentiellement afin d'enrichir l'analyse de la réalité vécue par le participant. Villani et al. (2014) expliquent que les émotions ressenties lors des entretiens, puis colligées comme des « impressions personnelles » en marge des écrits scientifiques ont, en plus de servir « d'outil de décompensation », permis d'ajouter une « sensibilité intersubjective » à l'analyse : « interroger notre ressenti nous permettait de questionner notre interprétation des situations observées et des déclarations des enquêtées », mentionnent les auteurs (Villani et al., 2014, paragr. 16).

Le chercheur, attentif aux émotions des participants ainsi qu'à ses propres émotions lors du processus de recherche, pourrait également mieux se situer. « La réflexivité m'a permis de reconnaitre les valeurs que je tenais pour acquises et de réfléchir à leurs effets tant sur ma recherche, que ma pratique »[13] [traduction libre],

mentionne Pellatt (2003, p. 28). Johnson (2009) souligne également que la réflexivité « accroit la conscience qu'ont les chercheurs de leurs présupposés et des effets possibles de ceux-ci »[14] [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 40). Cette autocritique de soi permettrait au chercheur de mieux comprendre comment ses expériences personnelles, ses valeurs ou ses croyances interviennent dans son projet. C'est en lien avec ce type de réflexivité que certains auteurs disent envisager la recherche comme une forme d'une « démarche personnelle d'auto-découverte »[15] [traduction libre] (Coffey, 1999 dans Pellatt, 2003, p. 32).

Finalement, la réflexivité permettrait à l'individu chercheur d'en savoir plus sur les structures et les logiques sociales qui l'entourent. « Les émotions ne sont pas uniquement issues du "soi" ou encore du soi en interaction avec d'autres (intersubjectivité); elles peuvent également provenir des structures qui forgent subrepticement ces relations intersubjectives »[16] [traduction libre], explique Davies (2010, p. 6). L'attention portée aux émotions en recherche pourrait donc conduire vers une analyse macrosociologique à propos des logiques qui sous-tendent les interactions.

Une préoccupation féministe… mais pas que

Cette dernière dimension de la réflexivité nous amène à évoquer la posture critique du « regard d'en bas » (Pires, 1997) que peut souhaiter adopter le chercheur. Cette posture propose de questionner les savoirs perçus comme objectifs et légitimes sous l'angle de leur position interprétative et sociale privilégiée. On s'intéresse, alors dès le départ, à ces structures qui sous-tendent les interactions et qui orientent l'expérience de recherche des chercheurs et de leurs participants. La réflexivité est ici entièrement mobilisée pour déconstruire sciemment certains biais « de privilèges » dans une optique de changement social. En réponse à ce biais perçu, on favorise le « biais de perspective dominée », soit l'adoption du point de vue des groupes ou individus socialement marginalisés (Pires, 1997, p. 35). En épistémologie féministe, cette posture est reconnue comme celle du point de vue des femmes, ou le *feminist standpoint*. Elle récuse ainsi la distante neutralité du chercheur et soutient au contraire que le point de vue partisan, orienté vers la défense des intérêts des groupes dominés, serait mieux à même de produire une connaissance scientifique valide.

Afin de parvenir à cette reconnaissance de la perspective des dominés et de produire un savoir qui serait ainsi plus objectif et moins partiel, les émotions sont clé (Naples, 2003). La considération des expériences des femmes, qui comprend les émotions et le savoir incarné (*embodied*), permet de rendre compte des relations de pouvoir vécues au quotidien (Ramazanoğlu & Holland, 2002). Naples (2003), Jaggar (1989 dans Kleinman & Copp, 1993) et Greenhalgh (2001), entre autres, soulignent la contribution des émotions interdites (*outlaw emotions*, selon l'expression de Jaggar, 1989, dans Kleinman & Copp, 1993), particulièrement ressenties par les femmes et

membres des groupes marginalisés (Lutz, 2002) à la formation du « regard d'en bas ». Définies comme étant une « prise de conscience instinctive que nous nous trouvons dans une situation coercitive, cruelle, injuste ou dangereuse »[17] [traduction libre] (Jaggar 1989, dans Kleinman & Copp, 1993, p. 51), ces émotions interdites peuvent engendrer le développement d'une perspective renouvelée, critique et féministe.

Il semble donc que les émotions, en recherche féministe, occupent une place reconnue tant dans la collecte que dans l'analyse des données puisqu'elles sont à la base de l'épistémologie du point de vue, laquelle est ancrée dans les expériences des femmes. Cette particularité de la recherche féministe serait tributaire d'importantes retombées méthodologiques qui vont bien au-delà de cette posture. « […]C'est la méthodologie féministe qui a explicité le rôle des émotions des chercheurs au sein du processus de recherche »[18] [traduction libre], expliquent Hubbard et al. (2001, p. 124). On remarque d'ailleurs que certains principes de la recherche féministe qui admettent une reconnaissance des émotions, tels que « l'engagement de la chercheuse en tant que personne » et « l'engagement des participantes à la recherche » (Ollivier & Tremblay, 2000, pp. 45-51), reprennent de manières située et sensible certaines notions concernant l'implication des émotions en recherche que nous avons évoquées plus haut.

Nous croyons ainsi que les questionnements et les positions vers lesquelles mènent ces principes s'avèrent porteurs de richesse et d'innovation pour les recherches conventionnelles. En ce qui concerne l'engagement du chercheur : une scission entre le chercheur et les participants mènerait-elle à un terrain « édulcoré »? Est-il possible que le « privé » (les expériences personnelles) et le « public » (les expériences professionnelles) s'alimentent l'un l'autre lors de la recherche? Et pour ce qui est de l'engagement des participants : les liens intersubjectifs créés avec les participants, comme la sympathie et la complicité, permettent-ils d'enrichir les liens cognitifs, soit les échanges intellectuels? Les participants peuvent-ils alimenter et dynamiser la recherche en tant que partenaires? Nous sommes d'avis que le chercheur à l'affût de ces questionnements, par exemple, serait plus à même de problématiser l'ordinaire de manière innovante et ainsi bonifier, ce que Weston (1991, dans Campbell, 2009) nomme, « de rendre étrange ce qui est familier »[19] [traduction libre] (p. 127).

Tirer profit des émotions en recherche

Les émotions ressenties et vécues par les chercheurs sont variées et peuvent, au sein d'un même projet de recherche – et parfois auprès d'un même participant – être polarisées. « Les chercheurs peuvent ressentir une panoplie d'émotions : l'euphorie lorsqu'ils se réjouissent d'accomplir quelque chose d'important et de significatif, aussi bien que la culpabilité, la colère et la frustration lorsqu'ils sont confrontés aux récits des participants »[20] [traduction libre], explique Johnson (2009, p. 28).

La reconnaissance des émotions recèle des avantages tant du côté des participants que du côté des chercheurs. Selon Patricia Hill Collins (1990, dans Naples, 2003), les émotions témoignent d'abord de la validité perçue d'un propos et servent à apaiser les rapports de pouvoir entre chercheurs (qui laissent transparaitre leur humanité) et participants (qui peuvent ainsi percevoir qu'ils ne sont pas seuls à exprimer leur subjectivité). Relatant son expérience de chercheure, Johnson (2009) estime que le partage de son expérience et de ses émotions avec les participantes a permis de réduire les rapports de pouvoir perçus. Ainsi, de son point de vue, les participantes étaient plus à même de partager leurs expériences et leurs opinions, sans crainte de « jugement ou représailles »[21] [traduction libre] (2009, p. 31).

L'expression et la reconnaissance des émotions, de la part des chercheurs comme des participants, peuvent également constituer une forme de catharsis apaisante pour les deux parties puisqu'elles sont enfin la possibilité de discuter d'un sujet sensible, souvent perçu ou ressenti comme tabou (Johnson 2009). Plusieurs participants, rencontrés lors d'une recherche portant sur l'intégration socioprofessionnelle de jeunes peu qualifiés, se sont ouvertement sentis valorisés de l'attention particulière qui leur était accordée (Champagne, Malenfant, Bellemare, & Briand, 2013). Qu'une équipe de recherche reconnaisse la difficulté et la pénibilité de leur parcours souvent atypique a entrainé des confidences empreintes de fierté qui ont demandé, lors des entrevues, une empathie mesurée campée sur un désir de compréhension exempt de jugement.

Johnson (2009) ajoute d'ailleurs que ce partage peut mener à une forme d'autonomisation (*empowerment*), lorsque les protagonistes sentent que leur expérience est validée et accueillie par l'autre, mais aussi lorsqu'ils perçoivent que leurs expériences peuvent aider autrui. Cette perspective a guidé la réalisation d'entrevues individuelles sous forme de récits de vie, suivies d'un groupe de discussion, avec de jeunes mères survivantes de violences conjugales dans l'Est ontarien (Clennett-Sirois, 2015). Au terme des rencontres individuelles et de groupe, nombreuses sont celles qui se sont montrées soulagées d'avoir pu parler de leurs expériences et constater que celles-ci étaient non seulement partagées, mais pouvaient servir à aider d'autres femmes. Plus encore, au terme de la rencontre de groupe, une jeune femme a tenu à souligner sa volonté de contribuer à la possible création d'une ressource d'aide si ce projet venait à se réaliser : « appelle-nous ».

L'intégration des émotions en recherche peut également avoir des effets sur la collecte des données et la nature de celles-ci. On remarque en fait qu'elles permettent d'établir une relation de confiance et encouragent les participants à divulguer leurs réalités, perspectives et expériences vécues. De manière concurrente, les chercheurs sont ainsi plus à même de saisir ce que leur révèlent les participants et les implications des informations qui leur sont partagées. C'est la perspective de Johnson (2009) qui a

étudié le vécu de jeunes femmes ayant une expérience familiale en lien avec le cancer du sein alors qu'elle a elle-même perdu sa mère des suites de cette maladie. Elle estime que son expérience et les émotions que son projet de recherche a générées lui ont permis de mieux s'immerger et comprendre le vécu des participantes : « grâce à mes émotions et mes expériences, j'y suis parvenue [à créer un contact authentique avec les participantes] et c'est ce qui m'a finalement permis d'avoir une compréhension plus complète du vécu de ces jeunes femmes »[22] [traduction libre] (Johnson, 2009, p. 30).

Les émotions peuvent, finalement, être source d'une réflexivité accrue de la part des chercheurs tel qu'énoncé plus tôt. Si cette réflexivité leur permet d'activer une analyse microsociologique, concernant leur présence dans le processus de recherche et sur le terrain, elle leur permet également d'accéder à une analyse plus large, du domaine macrosociologique, en facilitant l'identification des difficultés et des accrocs qui peuvent être attribuables aux structures sociales, comme en témoigne l'exemple de Kleinman (dans Kleinman & Copp, 1993) au sujet de la « race ».

Les écueils d'une telle posture

Les défis et les critiques auxquels font face les chercheurs qui adoptent une posture ouverte aux émotions sont nombreux. Se distancer de l'idée reçue de la Science, pour laquelle les émotions sont perçues comme suspectes et comme une atteinte à l'objectivité et à la validité du savoir produit, n'est pas chose aisée pour le chercheur lui-même. Bien que les méthodes qualitatives et les principes qui les sous-tendent soient plus largement validés et reconnus au sein de la communauté scientifique (Mucchielli, 2005), elles demeurent obscures et souvent bigarrées au sein de la littérature scientifique (Baribeau & Germain, 2007). On remarque même une certaine stagnation du cheminement qualitatif des années 2000 à 2013, au sein des publications qui visent à informer les jeunes chercheurs sur la méthodologie de recherche (Royer, 2013). Ceci nous porte à croire que, pendant notre formation en recherche, il est difficile de déconstruire « l'idéologie de la Science » face aux émotions tel que le résument Kleinman et Copp (1993, p. 2) :

> Les chercheurs qui vont sur le terrain apprennent – par le biais de leurs enseignants, des écrits consultés et de leurs collègues – à ressentir, à penser et à agir. Comme ils s'inscrivent dans une discipline englobante, ces derniers font partie d'une culture dominée par l'idéologie du professionnalisme ou, plus précisément, de la Science. Selon cette idéologie, les émotions sont suspectes : elles contaminent la recherche en nuisant à l'objectivité. Elles doivent donc être écartées[23] [traduction libre].

La valorisation de l'humanité du chercheur au cœur même de sa recherche représente donc un défi certain tant pour les jeunes chercheurs qui appréhendent la

recherche qualitative que pour ceux qui l'enseignent avec bien peu de matériel. Éviter la pente glissante de l'utilisation instrumentale des émotions comme stratégie permettant d'encourager les participants à se révéler davantage, critiquée par Fitzpatrick et Olson (2015), ajoute une autre dimension à cette complexe intégration.

Déjà, des chercheures féministes et des anthropologues évoquent la nécessité de consigner, par écrit, leurs réactions lors de l'enquête terrain, mais comment faire passer ces écrits du domaine « privé » au domaine « public »? Rappelons à ce sujet que Baribeau souligne avoir rarement été témoin de l'usage que font les chercheurs de ces impressions et de ces émotions qui se trouvent consignées dans le journal de bord : « […] à ma connaissance, aucune mention n'en est faite dans l'analyse ou encore dans la discussion des résultats en recherche, les chercheurs se restreignant aux données issues des entrevues et des observations sur le terrain, par exemple » (Baribeau & Germain, 2005, p. 100). Cette rare présentation et discussion explicite des émotions, par les chercheures sensibles, lors de la rédaction de rapports et d'articles en recherche démontre la nécessité, selon nous, d'en savoir plus sur le risque associé à une telle exposition.

Nous sommes d'avis que le chercheur risque d'accroitre sa propre vulnérabilité lorsqu'il identifie et évoque ses propres émotions ainsi que la place que celles-ci ont occupée lors de la recherche. En discutant de sa posture lors de la collecte et de l'analyse des données, le chercheur se révèle, expose son individualité (Best, 2003) et conséquemment, doit être prêt à défendre sa position. Plus encore, les commentaires et critiques, portant sur la validité des postulats, des sujets et des choix des chercheurs peuvent paraitre (et être) très personnels. Ces critiques peuvent être formulées de sorte à remettre en question l'éthique, le professionnalisme et même le statut du chercheur, que l'on ne reconnait plus comme légitime. Pour Kleinmann et Copp, ces craintes quant à la légitimité perçue ou critiquée de la recherche qualitative expliqueraient, en partie, l'absence relative d'écrits sur le sujet. Elles notent :

> Il est possible que ce type de recherche soit rare parce que nous n'osons pas publier les secrets de nos collègues (ou les nôtres) […]. Il est aussi possible que nous craignons que les sociologues quantitatifs découvrent la vérité – c'est-à-dire que notre travail est aussi subjectif qu'ils l'anticipaient[24] [traduction libre] (1993, p. 3).

Ajoutons également que le chercheur qui s'engage authentiquement dans une posture sensible et ouverte peut se voir transformé, sinon affecté, par celle-ci de manière souvent inattendue. Tel que le révèle Johnson dans sa propre recherche, cette posture peut causer de l'anxiété et même un « épuisement physique et émotionnel »[25] [traduction libre] chez le chercheur qui entreprend de tels projets de recherche (2009, p. 36). S'ouvrir à l'autre et accueillir ses propos, c'est également s'ouvrir à l'inconnu et accepter de se laisser toucher, peut-être plus profondément que l'on ne le

soupçonne, par les réalités difficiles qui peuvent y être soulevées (Dickson-Swift et al., 2007). Cette posture demande également un lourd exercice personnel lors de la collecte des données et l'analyse puisque la réflexivité, qui demande d'alterner et même d'imbriquer certaines dimensions cognitives et émotives, est un exercice complexe. La nécessité de rendre cet exercice « productif » en termes de résultats de recherche comporte également sa part d'anxiété (Kleinman & Copp, 1993).

Pour leur part, les participants peuvent résister ou se sentir ennuyés lorsque confrontés à ces attitudes *inattendues* de la part du chercheur, pendant les entrevues, par exemple. Les participants peuvent effectivement partager cette idée reçue sur la Science, laquelle suggère distance et expertise de la part des chercheurs. Les individus qui partagent cette conception de la recherche peuvent se sentir déstabilisés et s'étonner (timidement ou violemment, rapporte Legavre, 1996) d'avoir face à eux un chercheur sensible qui conduit une entrevue de manière « décontractée » plutôt qu'un « expert » qui mène des entretiens plus rigides.

Nous croyons que le dernier défi concerne le financement de projets de recherche qui reconnaissent, explicitement, la place des émotions de même que leur publication. Confronté à la « toile de fond qu'est la recherche positiviste traditionnelle »[26] [traduction libre], pour reprendre l'expression de Jordan (2014, p. 1), laquelle influence des décisions relatives au financement de projets de recherche par les trois principaux organismes subventionnaires canadiens (Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, Conseil de recherche en sciences humaines et Instituts de recherche en santé), il peut être ardu pour le chercheur d'accéder à des sources de financement pour mener à terme son projet.

Conclusion

Les émotions ont toujours occupé une place en recherche, que celle-ci soit niée, contrôlée, ou encore mobilisée de manière à enrichir la collecte et l'analyse des données. Si certains chercheurs ont tenté de démentir leur présence et de se distancer de leur objet d'étude afin de garantir une forme de validité, d'autres ont su adopter la posture inverse, s'immergeant complètement tout en sachant user de réflexivité. Cette dernière posture, qui donne accès à l'expérience et à l'intériorité des participants, est une posture forte qui, jumelée au « regard d'en bas », permet d'enrichir l'analyse d'une dimension macrosociologique située sur les structures et les positionnements sociaux.

Bien qu'elles aient fait l'objet de nombreux écrits en recherche féministe, les émotions sont toujours difficilement admises au sein de disciplines aux origines positivistes. Nous sommes toutefois d'avis qu'en dépit des risques qu'elle pose, la reconnaissance des émotions sert la recherche en sciences humaines et sociales, que celle-ci soit avouée ou non et que celle-là adopte ou non un point de vue féministe. Plus qu'une consignation au journal de bord, les émotions sont au cœur de la

connaissance et de la réflexivité : elles contribuent à l'ensemble du processus de recherche. Pour reprendre les propos de Lahire :

> Le fait même de faire retour sur soi en trouvant les mots pour se dire ouvre au scripteur la possibilité d'une prise de conscience de « choses » (situations, relations sociales, expériences, sentiments, normes, etc.) qu'il « savait », mais d'une manière telle (préverbale) qu'il ne savait pas vraiment (2008, p. 170).

Notes

[1] « *the marginalization of emotion was consistent with the belief that subjectivity in both quantitative and qualitative research is something to be controlled and restrained, as it invariably introduces irregularities that cloud and bias research* » (Davies, 2010, p. 2)
[2] « *Subjectivity implies partial, personal, intuitive knowledge that comes from the conciousness of a knowing subject situated in a specific social context* » (Ramazanoğlu & Holland, 2002, p. 52)
[3] « *Our identities and life experiences shape the political and ideological stances we take in our research* » (Kleinman & Copp, 1993, p. 10).
[4] « *embodied experiences, so that the "emotion body" becomes a moving, feeling complex of sensible feelings, feelings of the lived body, intentional value feelings, and feelings of the self and moral person* » (dans Holland, 2007, p. 197).
[5] « *It is through these experiences and emotions that researchers gain insight and give meaning to their interpretations of the topic they are exploring, are alerted to the meanings and behaviours of those being interviewed and enable the researcher to gain intuitive insight* » (Johnson, 2009, p. 29).
[6] « *As embodied beings, we come to know the world through shared understandings, and in the process make our experience of the world a social and intersubjective one. All aspects of research require the researcher to feel, to experience* » (Dickson-Swift, James, Kippen, & Liamputtong, 2007, p. 22).
[7] « *researchers who do not draw upon and/or discuss their own personal experiences and emotions, at least to some extent, within telling of the research story are in some ways being dishonest* » (Johnson, 2009, pp. 27-28).
[8] « *A deep understanding of life means entering it* » (Charmaz, 2004, p. 980).
[9] « *an incisive analytic interpretation of the experience as lived* » (Charmaz, 2004, p. 980).
[10] « *Consequently, most of us act like quasi-positivists : We allow ourselves to have particular feelings, such as closeness with participants, and try to deny or get rid of emotions we deem inappropriate. Fieldworkers, then, do emotion work (Hochschild, 2003), molding their feelings to meet others' expectations* » (Kleinman & Copp, 1993, p. 2).
[11] « *an ongoing conversation about experience while simultaneously living the moment* » (Coffey, 1990 dans Pellatt, 2003, p. 30).
[12] « *an important part of the research process* » (Coffey, 1990 dans Pellatt 2003, p. 28).

[13] « *Reflexivity has enabled me to acknowledge my taken-for-granted values and consider how they impinge on both my research and my practice* » (Pellatt, 2003, p. 28).
[14] « *increase researcher* [sic] *self-awareness of their own assumptions and the role these may play* » (Johnson, 2009, p. 40).
[15] « *personal journey of self-discovery* » (Coffey, 1999 dans Pellatt, 2003, p. 32).
[16] « *Emotions do not necessarily emerge only out of "self," or even out of self in interaction with other (intersubjectivity); they may also emerge out of the structures that surreptitiously shape these intersubjective interactions* » (Davies, 2010, p. 6).
[17] « *gut-level awareness that we are in a situation of coercion, cruelty, injustice or danger* » (Jaggar 1989, dans Kleinman & Copp, 1993, p. 51).
[18] « *It was feminist methodology that made the role of researcher's emotion explicit to the research process* » (Hubbard et al., 2001, p. 124).
[19] « *the process of making the familiar strange* » (Weston 1991, dans Campbell 2009, p. 127).
[20] « *Researchers can experience a kaleidoscope of feelings : of euphoria where they feel jubilant and happy that they are doing something important and worthwhile, as well as guilt, anger and frustration in response to participant's stories* […] » (Johnson, 2009, p. 28).
[21] « *judgement or reprisal* » (Johnson, 2009, p. 31).
[22] « *by utilising my experiences and emotions it was possible for me to achieve this [being-with participants] and ultimately, I believe, obtain a more comprehensive understanding of the experiences of these young women* » (Johnson, 2009, p. 30).
[23] « *Field researchers learn—through their teachers, texts, and colleagues—how to feel, think, and act. As members of the larger discipline, fieldworkers share a culture dominated by the ideology of professionalism or, more specifically, the ideology of science. According to that ideology, emotions are suspect. They contaminate research by impeding objectivity, hence they should be removed* » (Kleinman et Copp, 1993, p. 2).
[24] « *Perhaps this kind of study is rare because we do not want to put our colleagues' (and our own) secrets into print* […]. *Perhaps we also fear that quantitative sociologists will find out the truth—that our work is as subjective as they suspected* » (Kleinmann & Copp, 1993, p. 3).
[25] « *physical and emotional exhaustion* » (Johnson, 2009, p. 36).
[26] « *backdrop of traditional positivist research* » (Jordan, 2014, p. 1).

Références

Baribeau, C., & Germain, M. (2007). Panorama du développement de la recherche qualitative : analyse critique des thèses produites en sciences humaines et sociales depuis 10 ans (1996-2005), en langue française dans les universités francophones au Québec. *Recherches qualitatives, 27*(2), 28-57.

Best, J. (2003). Killing the messenger : the social problem of sociology. *Social Problems, 50*(1), 1-13.

Campbell, J. E. (2009). Response to Lori Kendall. Dans A. N. Markham, & N. K. Baym (Éds), *Internet inquiry. Conversations about methods* (pp. 123-130). Los Angeles, CA : Sage.

Champagne, A., Malenfant, R., Bellemare, G., & Briand, L. (2013). L'intégration des jeunes peu qualifiés dans une entreprise d'économie sociale : travailler autrement? *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 19*(1), 185-223.

Charmaz, K. (2004). Premises, principles, and practices in qualitative research : revisiting the foundations. *Qualitative Health Research, 14*(7), 976-993.

Clennett-Sirois, L. (2015). Être jeune mère et survivante de violences conjugales en contexte rural et francophone minoritaire : une étude de besoins à Prescott-Russell. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 21*(1), 73-105.

Davies, J. (2010). Disorientation, disonance, and altered perception in the field. Dans D. Spencer, & J. Davies (Éds), *Emotions in the field : the psychology and anthropology of fieldwork experience* (pp. 79-97). Stanford, CA : Stanford University Press.

Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.

Dickson-Swift, V., James, E. L., Kippen, S., & Liamputtong, P. (2007). Doing sensitive research : what challenges do qualitative researchers face? *Qualitative Research, 7*(3), 327-353.

Ferrarotti, F. (1981). *Histoire et histoires de vie*. Paris : Méridiens.

Fitzpatrick, P., & Olson, R. E. (2015). A rough road map to reflexivity in qualitative research into emotions. *Emotion Review, 7*(1), 49-54.

Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1994). Compteting paradigms in qualitative research. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (pp. 105-117). London : Sage.

Heinisch, É. (2001). L'ethnomusicologue et les rituels de possession. Éthique d'une recherche (umbanda, Brésil). *Cahiers d'ethnomusicologie, 24*, 83-99.

Hochschild, A. R. (2003). *The managed heart : commercialization of human feeling, with a new afterword* (2e éd.). Berkeley, CA : University of California Press.

Holland, J. (2007). Emotions and research. *International Journal of Social Research Methodology, 10*(3), 195-209.

Hubbard, G., Backett-Milburn, K., & Kemmer, D. (2001). Working with emotion : issues for the researcher in fieldwork and teamwork. *International Journal of Social Research Methodology, 4*(2), 119-137.

Jaggar, A. (1997). Love and knowledge : emotion in feminist epistemology. Dans D. Tietjens Meyers (Éd.), *Feminist social thought : a reader* (pp. 385-405). New York, NY : Routledge.

Johnson, N. (2009). The role of self and emotion within qualitative sensitive research : a reflective account. *ENQUIRE,* 4, 23-49.

Jordan, S. (2014). A place for PAR in the 21st Century? *Canadian Journal of Action Research, 15*(3), 1-4.

Kleinman, S., & Copp, M. A. (1993). *Emotions and fieldwork*. Newbury Park, CA : Sage.

Lahire, B. (2008). De la réflexivité dans la vie quotidienne : journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi. *Sociologies et sociétés, 40*(2), 165-179.

Legavre, J.- B. (1996). La neutralité dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence. *Politix, 9*(35), 207-225.

Levy, R. (1994). Croyance et doute : une vision paradigmatique des méthodes qualitatives. *Ruptures, revue transdisciplinaire en santé, 1*(1), 92-100.

Lund, R. (2012). Researching crisis. Recognizing the unsettling experience of emotions. *Emotion, Space and Society, 5*(2), 94-102.

Lutz, C. (2002). Feminist emotions. Dans J. M. Mageo (Éd.), *Power and the self* (pp. 194-215). Cambridge : Cambridge University Press.

Mandell, N., & King, K. (2014). Emotional labour and feeling rules in academic community research partnerships. Dans R. Berman (Éd.), *Corridor talk. Canadian feminist scholars share stories of research partnerships* (pp. 7-16). Toronto : Inanna Publications & Education Inc.

Mucchielli, A. (2005). Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humaines. *Recherches qualitatives, Hors-série, 1*, 7-40.

Naples, N. A. (2003). *Feminism and method. Ethnography, discourse analysis, and activist research*. New York, NY : Routledge.

Ollivier, M., & Tremblay, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris : L'Harmattan.

Pellatt, G. (2003). Ethnography and reflexivity : emotions and feelings in fieldwork. *Nurse Researcher, 10*(3), 28-37.

Pires, A. P. (1997). De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale. Dans J. Poupart, J.- P. Deslauriers, L.- H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 3-54). Montréal : Gaëtan Morin.

Ramazanoğlu, C., & Holland, J. (2002). *Feminist methodology. Challenges and choices*. New Delhi : Sage.

Royer, C. (2013). Les méthodes qualitatives dans les manuels de méthodologie de la recherche en loisir : un survol de leur cheminement. *Recherches qualitatives, 32*(1), 7-25.

Simmel, G. (1994). Digression sur l'étranger. Dans Y. Grafmeyer, & I. Joseph (Éds), *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine* (pp. 53-77). Paris : Aubier. (Ouvrage original publié en 1908).

Villani, M., Poglia Mileti, F., Mellini, L., Sulstarova, L., & Singy, P. (2014). Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime. *Genre, sexualité & société, 12.* Repéré à http://gss.revues.org/3333

Amélie Champagne *est doctorante en Sciences sociales appliquées à l'Université du Québec en Outaouais. Elle s'intéresse à la santé mentale au travail chez les individus travailleurs sociaux, la violence ordinaire, l'individuation et les méthodes qualitatives interprétatives, notamment le Photo Voice.*

Laurence Clennett-Sirois *est détentrice d'un doctorat en Gender Studies de l'University of Sussex et enseigne des cours de méthodologie de la recherche à l'Université d'Ottawa et à l'Université du Québec en Outaouais. Ses travaux portent sur les discours de genre, les médias sociaux, le sexisme et les violences faites aux femmes, dans lesquels elle privilégie les approches qualitatives.*

Représentations croisées de la fonction d'infirmière coordinatrice dans un service d'hépatologie : une recherche ethnosociologique

Jean-Manuel Morvillers, Docteur en sciences de l'éducation

Université Paris XIII, France

Nathalie Goutté, Doctorante

Université Paris VII, France

Résumé

L'étude présentée ici est une ethnosociologie d'une unité de soin hospitalier reposant principalement sur des entretiens semi-directifs avec des professionnels de santé, mais aussi des patients (N=26), ainsi qu'une observation du terrain. Le but de cette recherche était de comprendre l'intérêt de la mise en place d'une nouvelle fonction infirmière : celle d'infirmière « coordinatrice » (IC) en hépatologie, d'en analyser le cœur d'exercice et l'impact sur les patients et les soignants. Les résultats montrent que les facteurs clefs de la réussite d'un tel projet sont 1) une organisation des soins qui a dû aménager un nouveau paradigme, puisque les IC ne sont plus dédiées au lit du malade, mais à un suivi ambulatoire 2) une implication forte de ces IC dans le projet médical et auprès des patients et 3) une grande autonomie dont doivent faire preuve ces IC. Celle-ci est en lien direct avec un niveau d'expertise requis.

Mots clés

IMPLICATION, INFIRMIÈRE, MALADIE CHRONIQUE, ETHNOGRAPHIE, *CARING*

La fonction d'infirmière coordinatrice

Notre étude va s'intéresser ici à un exercice singulier, celui dit « d'infirmière[1] de coordination » (IC), dans un service d'hépatologie d'un hôpital français. Il s'agit d'explorer le contenu de cette fonction dans ce service : quelles en sont ses particularités, notamment du point de vue des qualités ou compétences? Qu'elle en a été sa genèse? Qu'elles en sont les représentations pour les différents acteurs concernés?

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 100-114.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Origine de la commande

Depuis plusieurs années maintenant, l'un des chercheurs de cette étude travaille sur la question de l'implication. Étant lui-même soignant, il lui semblait que cette part psychique que l'on met dans les actes, dans son cas, de soin, était au tout premier plan dans la relation au patient (Morvillers & Lobrot, 2013). C'est dans ce contexte que se réalise la rencontre avec la deuxième chercheure. Elle, puisque c'est une chercheure, est aussi soignante, mais ses spécialités sont, d'une part l'hépatologie et d'autre part l'épidémiologie. Elle exerce la fonction d'infirmière « coordinatrice » (IC) au sein du pôle digestif de l'hôpital B. Ce concept d'« implication » intéresse cette chercheure car elle pense qu'il est central dans le travail qu'elles exercent, elle et ses collègues « infirmières coordinatrices », au sein de leur service. Et parce que cette fonction apparaît à ses yeux comme peu valorisée, non reconnue, elle invite le premier chercheur à effectuer une étude qui aura pour but de montrer toutes les compétences et qualités déployées par ces infirmières.

Pour cette chercheure, un modèle de reconnaissance existe, il s'agit de celui d'infirmier(e) praticien(ne), qui bénéficie de plus d'autonomie dans l'exercice de leur fonction. Mais en 2013, année où se déroule notre étude, ce statut, contrairement à d'autres pays, n'est pas encore reconnu en France (Bonnel, 2014).

De ce fait, la commande de cette étude de terrain avait pour objectif de démontrer l'intérêt d'un exercice dans une organisation de soin particulière, en vue de le faire reconnaitre sur le plan de l'hôpital-institution et même au-delà.

Après avoir présenté la méthodologie retenue, nous présenterons le terrain de l'étude, les résultats obtenus, une discussion à partir de ceux-ci, les limites de notre recherche, et enfin notre conclusion.

La méthode retenue par le premier chercheur est de type ethnosociologique (Lapassade, 1991) et institutionnaliste (Lourau, 1971). L'ethnosociologie, du fait que le terrain était constitué par une petite communauté : un service hospitalier où exercent moins de trente professionnels et dans lequel le chercheur devait être attentif aux relations entre les différents acteurs, notamment ces infirmières dites « coordinatrices » avec tous les autres professionnels et aussi avec les patients au profit desquels est organisée l'activité. L'Analyse Institutionnelle apparaissait également comme une référence importante du fait que la fonction infirmière au centre de l'étude était alors novatrice, dans une phase encore instituante et en pleine phase de recherche d'institutionnalisation. De plus une attention particulière devait être portée aux phénomènes pouvant relever de l'« économique », du « libidinal » et de l'« idéologique » selon les clefs de l'Analyse Institutionnelle. En tout premier lieu, l'important était d'essayer, par des présences itératives de quelques heures par semaine dans ce service de soin, de repérer l'organisation du travail, la qualité des interactions entre les acteurs, les activités exercées par chacun des membres de

l'équipe pluridisciplinaire, et d'obtenir des informations auprès des acteurs-clefs. Le tout, sur une durée de quatre mois, à raison de deux heures environ par quinzaine. Ont donc été interrogés selon la technique de l'entretien compréhensif (Kaufman, 2004) : neufs médecins (hépatologues, réanimateurs et un chirurgien « transplanteur »), six infirmières coordinatrices, trois infirmières non coordinatrices, deux cadres de santé et six patients. Les entretiens étaient constitués autour de quelques questions clefs : « qu'est-ce que vous savez de l'émergence de la fonction d'IC? »; « quels types de collaboration avez-vous avec les IC? »; « d'après vous quelles sont les qualités nécessaires pour exercer cette fonction? ». Les entretiens avaient une durée de vingt à quarante minutes, tous réalisés *in situ*, sur le temps de travail (par exemple sur le temps de la consultation médicale avec un rendez-vous convenu à l'avance). Ils ont été enregistrés avec l'autorisation des personnes interrogées, ont fait l'objet d'une retranscription mot à mot, avec notation des aspects qualitatifs (sourire, rire, temps de pause marquant la réflexion ou l'évitement; et autres expressions d'émotion).

Une analyse de ces entretiens de type inductif a été produite (Glaser & Strauss, 2010). Nous nous sommes aidés pour ce faire du logiciel *NVivo 10*. Nous avons regroupé les thèmes abordés dans les propos des acteurs d'abord en sous-catégories, puis en quatre grandes catégories. Deux de ces grandes catégories seront particulièrement développées en présentant notamment les propres paroles des acteurs.

La deuxième chercheure, que l'on peut qualifier ici d'*autochtone*, au sens donné par l'ethnosociologie, a facilité l'acceptation du premier, au sein du groupe, et le contact avec les acteurs. Le groupe avait été informé que l'étude portait sur les IC. Il y a eu également de très nombreux entretiens entre les deux chercheurs pour permettre au premier de mieux comprendre l'implicite des situations. Il s'agissait dans ce cas, d'entretiens que l'on peut qualifier d'approfondis (Beaud & Weber, 2010). La participation active de l'informateur-autochtone à cette recherche permet de l'inclure comme co-productrice de la recherche comme a pu le faire Maurizio Catani avec Mohamed (Mohamed & Catani, 1973). Le fait que l'étude soit monocentrique favorise, on le sait, l'effet « unité », mais dans le sens où l'aspect institutionnel n'était *a priori* pas à négliger, on peut penser que cette méthode nous prémunissait de sa dilution.

L'interprétation des données (entretiens et observations) qui faisait suite à une induction analytique s'est enrichie d'une analyse déductive, selon les recommandations de J.-C Kaufman (2004) et en nous référant ici, aux théories déjà présentées plus avant.

Résultats

Description du terrain

Les recherches menées sur l'institution, à commencer par son histoire, montrent que ce service d'hépatologie est devenu l'un des Centres de référence en France dans sa

spécialité. Cela signifie qu'il est reconnu comme disposant de compétences de très haut niveau par les services de tutelles sanitaires. Tous les médecins qui exercent dans cette unité sont des spécialistes reconnus au niveau international. Ils sont professeurs des universités et praticiens hospitaliers : PU-PH sous son acronyme, qui représente une très haute valeur institutionnelle, une consécration pourrait-on dire. Delà, ce service est régulièrement consulté, parfois depuis les pays étrangers, pour des demandes d'expertises sur toutes les pathologies du foie. Et les premières interlocutrices de ces demandes, sont les IC.

D'autre part, d'un point de vue épidémiologique, la prévalence des maladies du foie est en très forte croissance et les prises en charge sont complexes, du fait notamment des nombreuses co-morbidités (Lim, Goutte, Gervais, Vullierme, Valla, Degos, & Farges, 2012). La charge de travail s'est donc particulièrement accrue ces dernières années et risque de s'accroître encore, alors que les moyens humains, notamment en médecins, sont en stagnation.

Comme tous les services, qui prennent en charge des pathologies chroniques, la consultation externe représente le plus fort de l'activité, alors que l'hospitalisation reste l'exception. Ce qui a une influence au niveau de l'organisation des soins, car on retrouve une équipe infirmière dédiée « au lit du malade » et une autre équipe infirmière dédiée, quant à elle, au suivi de la file active ambulatoire. C'est dans cette dernière que l'on trouve nos infirmières dénommées sur le terrain « coordinatrices ».

Cette fonction de coordination était dévolue, pour des raisons pragmatiques, à des cadres infirmiers, notamment de blocs (lieux de la transplantation).

Aujourd'hui, cette coordination purement organisationnelle, qui reste importante, est parfaitement rôdée, et il est demandé bien davantage à la fonction de coordination, étant donnée l'évolution du contexte de santé publique, avec une augmentation très importante des besoins, notamment dans la spécialité qui nous concerne. D'autres tâches ont été ajoutées, qui modifient le profil de recrutement des soignants « coordinateurs ». On peut même affirmer que la coordination proprement dite, est devenue une fonction parmi les autres de ces soignants et non plus, la fonction principale. Ce qui fait reconnaître aux médecins que la dénomination « infirmière coordinatrice » ne correspond plus à la fonction actuelle. Mais, comme dans beaucoup d'autres domaines, le cadre institutionnel accuse un retard par rapport aux réalités du terrain et aux avancées pratiques mises en place. La dénomination subsiste donc toujours aujourd'hui même si elle est reconnue comme obsolète par les acteurs du service.

Origine de la fonction

Ce sont les médecins qui détiennent la source la plus étayée de l'origine de la fonction d'IC. Leur discours est le suivant : « les soins aux malades hépatiques graves se sont

standardisés. Il y a quelques années encore, la greffe était un acte difficile avec beaucoup d'incertitudes, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui ».

Cette évolution a eu plusieurs conséquences. La première c'est qu'à cette époque il y avait une « attention médicale très soutenue et directe auprès des patients ». Il n'y avait pas ou peu d'intermédiaire entre le médecin et son patient. On « transplantait » peu et donc il y avait peu de patients post-transplantation par service. Les médecins leur dédiaient une grande partie de leurs soins. Aujourd'hui ce n'est plus vrai. De quelques dizaines de transplantations par an, le service est passé à plus de 100. Actuellement, le taux de survie est de 70%, dix ans après la transplantation. La file active des patients s'est donc considérablement amplifiée en quelques années, et ce, alors que dans le même temps, aucun autre poste médical n'a été créé.

Si dans les premiers temps de la transplantation, était apparu le besoin de mettre en place une coordination non médicale, c'était pour répondre avant tout à la nécessité d'organiser entre eux, des professionnels de différentes spécialités (radiologues interventionnels, chirurgiens, oncologues, anesthésistes, réanimateurs, hépatologues) – qui de plus, n'exerçaient pas dans un seul et même lieu, mais qu'il fallait réunir physiquement autour d'un même objectif : réaliser dans les meilleures conditions possibles, des transplantations hépatiques. Parmi ces équipes, il y a en effet, les professionnels qui vont prélever le greffon en amont de la transplantation, ceux qui vont le transplanter, et ceux qui vont faire le suivi pré et post opératoire. Évidemment, le temps est ici un facteur déterminant à prendre en compte.

Le Tableau 1 ci-après résume les éléments principaux qui précisent l'exercice de la fonction des IC aujourd'hui et ce qui l'entoure.

Dans ce qui suit, vont surtout être présentées les « activités » des IC et les « représentations des qualités » des IC.

Les Activités des IC

Les cinq IC interrogées distinguent cinq formes principales dans leurs activités :

Tout d'abord, la partie gestion administrative qui peut être vécue souvent comme un secrétariat spécialisé, et dont les limites sont parfois floues avec la fonction de secrétariat médical. Certaines infirmières regrettent que cette activité prenne déjà beaucoup de place dans l'exercice et qu'elle a tendance à se développer, évidemment au détriment des autres missions. Dans les activités administratives, nous inclurons tout ce qui concerne la réception des examens, des bilans, l'organisation et la participation aux staffs pluridisciplinaires. Le temps de travail imparti à cette tâche est estimé suivant les IC, en fonction de leur spécialité (transplantation ou autre), entre 25% et 50%.

Vient ensuite le temps consacré aux co-consultations, c'est-à-dire les consultations réalisées par le médecin en collaboration avec l'IC. Si la majorité des

Tableau 1
Analyse des données recueillies sur la fonction d'IC

Thèmes	Catégories	Propriétés
Besoins des patients	Le Mal	Lourdes qui nécessitent des examens et un suivi régulier. La pathologie est chronique avec une prise en charge au long cours (plusieurs années). À un moment donné, le pronostic vital se retrouve engagé dans la plupart des cas.
	La Psyché	Fragilité psychologique/angoisse/questionnement/besoins d'être rassuré. Monde médical qui leur est étranger (les lieux ; le vocabulaire ; les processus). Nécessité d'une explicitation avec un vocabulaire adapté.
Activités des IC	L'expertise	5 formes principales ont été retrouvées : 1) administrative : collecte des données : examens, compte-rendus, programmation des rendez-vous 2) de gestion/coordination avec les médecins et les autres professionnels, programmation des hospitalisations 3) conseils aux patients en lien avec leur traitement (expertise) 4) *counseling* aux patients et entourage 5) de relation aux patients et leur entourage (*caring*).
		Auto-organisées sous forme d'une mission avec des enjeux de qualité très forte
Affects des IC	Sentiments + et -	Les IC ressentent davantage de sentiment d'utilité dans leur fonction que dans un rôle d'infirmière classique
		Mais aussi un sentiment d'insécurité du fait que leur statut n'est pas encore formalisé. Leur fonction pourrait être menacée.
		Elles éprouvent une insatisfaction à devoir assurer des tâches administratives qui relèvent, selon elles, d'une autre fonction (secrétariat surtout).
Qualités des IC	Engagement	Intense, conscient, et multidimensionnel : dans l'organisationnel ; dans le relationnel ; dans leur contribution à la réussite du projet médical.

infirmières participe à ces consultations, l'une d'elle a décidé de ne plus assister à ces consultations car elle estime que la « valeur ajoutée » à ce temps n'est pas probante et elle préfère le consacrer à ses autres activités, comme ses consultations infirmières où elle est en lien direct avec sa patientèle. Le temps estimé à cette activité représente 20%. Les consultations amènent le cas échéant vers des demandes d'examens complémentaires, des hospitalisations. C'est l'IC qui coordonne directement cette phase.

En troisième lieu, il y a le temps consacré directement au patient. L'expertise de l'IC, dans le domaine de la pathologie, joue ici un rôle important. Elle consiste en conseils aux patients sur des questions soit directement liées à leurs symptômes : « j'ai tel symptôme (douleurs, fièvre, etc.), qu'est-ce que je dois faire? », soit liées au processus de prise en charge médicale dans lequel est impliqué le patient : « qu'est-ce qui va se passer concrètement pour moi? ». Le rôle des infirmières, le plus souvent, passe par une explicitation au patient de manière à lui rendre plus compréhensible le déroulement de sa prise en charge, qui on l'a vue, est le plus souvent au long cours. Comme le dit Mme M.- C., une patiente : « quand je vois un professeur, le plus souvent je ne comprends rien. Je ne comprends pas nécessairement ce qu'il me dit ». Il faut donc que l'IC puisse reformuler et prenne le temps de répondre aux questions des patients. Les entretiens montrent que cette activité est très valorisée par les IC.

L'expertise des infirmières leur permet d'aller jusqu'à des conseils dans la prescription de bilans complémentaires ou d'ajustements thérapeutiques, car aujourd'hui, les soins pour ces pathologies sont standardisés et se présentent sous forme de protocoles et les IC agissent en collaboration étroite avec les médecins du service.

Une quatrième forme consiste dans la prise en charge de la relation avec le patient en tant que personne ainsi que celle de son entourage. Il s'agit ici d'une écoute professionnelle où l'expertise continue de jouer un rôle (*counseling*). L'IC écoute l'expression des affects notamment, qui peuvent se manifester sous forme d'anxiété ou d'angoisse, de peurs. Il faut aussi parfois gérer les émotions des proches du patient (conjoint, enfants, parents, etc.).

Enfin, une dernière forme d'activité, assez singulière, probablement liée à la durée des prises en charge ainsi qu'au pronostic, le plus souvent vital, amène la patientèle vers un relationnel qui tire davantage vers une dimension personnelle. Les patientes surtout, mentionnent cet aspect. Peut-être parce que les IC sont, comme elles des femmes, et que le relationnel trouve un écho particulier. Dans ce relationnel, il n'est plus question de la pathologie, mais plutôt de la vie quotidienne. Cet aspect sera développé dans le chapitre suivant.

Ce temps d'activité, pour tout ce qui concerne la prise en charge directe du patient par l'IC, est évalué par certaines jusqu'à 60% (cas de l'IC de transplantation).

C'est dire son importance. Ainsi M.- C., patiente atteinte de CHC, depuis décédée, soulignait combien il était important pour elle d'avoir « une interlocutrice » fiable. C'est-à-dire d'une part, facilement joignable et, d'autre part dont les conseils sont jugés crédibles. Ce point revient souvent dans la parole des patients. Ils ont confiance dans le professionnalisme de l'infirmière praticienne qui les prend en charge. Ils lui reconnaissent un niveau d'expertise. Il est à noter que pour M.- C., « son » infirmière coordinatrice était avant tout « La » coordinatrice. Le fait qu'elle soit infirmière n'étant pas vécu comme primordial (elle ne connaissait pas sa qualification précise). Ce qui est mis en avant c'est, nous l'avons dit, la disponibilité et le niveau d'expertise à l'œuvre dans cette fonction.

Enfin, il faut mentionner que les IC déclarent un fort sentiment d'utilité à travers l'exercice de leur fonction, beaucoup plus que lorsqu'elles travaillaient dans les unités d'hospitalisation temps plein. Si certaines IC ont conscience de se sentir valorisées, cela n'est aujourd'hui que pur « éprouvé » car, ni leur statut, ni leur salaire n'ont fait l'objet d'aucune progression. Le seul changement consenti par l'administration a été de mentionner leur fonction de « coordinatrice » sur leur fiche de salaire et encore ce changement a eu lieu durant notre enquête. L'engagement de ces infirmières renvoie à l'aspect libidinal selon une lecture institutionnaliste voire « bourdieusienne », si l'on considère qu'il s'agit de la socialisation d'un investissement dans un champ, celui des soins médicaux, qui est en train de se moduler ou de s'aménager avec une place plus importante donnée à une catégorie d'infirmières.

Ce qui est remarquable c'est que la force instituante de la fonction d'IC a surtout reposé sur le corps médical. C'est lui qui est à l'origine de la nouvelle organisation des soins. C'est lui qui connait le profil particulier pour le recrutement des IC. Les cadres de santé et l'administration hospitalière en général, ne semblent pas avoir été forcé de proposition dans tout ce processus.

Nous sommes donc bien, en ce moment, dans des phases importantes d'évolution institutionnelle où le local (notre service d'hépatologie) rejoint le global à travers les intentions de la politique de santé en France (Martin, 2006).

Un autre volet important de notre recherche, attendu dès la commande, était l'étude portant sur les représentations de la qualité des IC.

Les qualités des IC

Nous avons posé oralement et en recherchant la spontanéité, la question des qualités « attendues » chez une IC, aux médecins, aux infirmier(e)s non IC, aux IC elles-mêmes ainsi qu'aux patients. Les réponses devaient être constituées de mots plutôt que de phrases (voir Figure 1).



Figure 1. Nuage des 100 mots les plus cités par les infirmiers non IC, des IC, les médecins et des patients au sujet des qualités et de l'exercice d'IC (N = 24). (Traitement *NVivo10*).

Le temps est le principal terme usité par les personnes interrogées. Il rend compte de la reconnaissance de la très grande disponibilité dont les IC font preuve par opposition aux médecins. Elles reconnaissent elles-mêmes ne pas « compter leur temps ». Les termes connaissances et savoirs sont aussi souvent cités, ils renvoient à la notion d'expertise des IC.

Si dans leurs réponses, les IC mettent l'accent sur leur fonction d'écoute/de réassurance et d'explicitation, les médecins quant à eux mettent en avant à la fois leur implication dans le projet médical, ce que l'on pourrait traduire par leur manifestation à participer à la volonté de guérir en tant que partenaire des médecins, et à la fois leur haute connaissance technique et leur expérience de terrain, qui les font reconnaître par le corps médical comme des expertes et dans lesquelles ils placent toute leur confiance. En terme institutionnaliste cela signifie que ces IC adhèrent à l'idéologique médicale et le montrent par leur investissement (*libido*) comme nous l'avons mentionné plus haut.

L'analyse des entretiens va souligner un autre aspect important de ces IC, notamment dans la qualité de leurs rapports aux patients.

Entretien n°1 – D. IC en transplantation :

- Q : quelles sont les qualités pour exercer la fonction d'IC?
- D : Quelqu'un qui a une grande écoute des personnes…, de la disponibilité. C'est être capable d'entendre ce que l'autre veut me dire. Il y a quelque chose de plus important, que la personne n'ose pas dire tout de suite. Ma technique est de faire pauser cette personne de manière à aller plus profond dans cette relation. C'est important, parce que c'est souvent des patients très stressés, après le coup de massue où ils apprennent qu'ils doivent être greffés. Avec le médecin tout va toujours bien. Pour moi c'est important qu'ils se sentent pris en mains, accompagnés.
- Q : Quels sont les moments qui vous ont le plus marqué?
- D : C'est surtout au départ. J'étais seule. J'avais en charge les patients et leur famille. Le cas qui m'a le plus marqué c'est le cas d'un patient jeune qui était en attente et la famille qui venait me voir et qui me disait « faites quelque chose, ne le laissez pas mourir », je n'étais pas du tout formée à entendre cela, me dire « d'accélérer la greffe! » Et puis je me suis effondrée devant la famille. Là, c'est la famille qui m'a aidée « on ne se rendait pas compte que cela vous touchait autant. »

Les patients, quant à eux, soulignent surtout l'aspect proximité et la disponibilité : « Elle est gentille, avenante, souriante ». « Elle nous rassure, nous motive même ». « Elles nous soutiennent énormément ». « Elles savent dire les mots qu'il faut », « Nous savons que nous pouvons les appeler, elles sont facilement

joignables ». Après plusieurs années de suivi, il arrive que des patients appellent leur « coordinatrice » par leur prénom, l'embrasse. Ces dernières reçoivent parfois des cadeaux, voire des invitations à rejoindre le cercle familial (devenir marraine du dernier né) ou de manière plus dramatique assister à l'enterrement d'un patient, ce qu'il faut comprendre comme des signes de reconnaissance en écho de l'investissement ressenti. Il faut ici rappeler que les pathologies prises en charge sont des maladies très graves, avec parfois un pronostic vital engagé pour soi ou pour sa femme, son mari, son enfant.

Quand on pose la question des compétences de ces infirmières aux patients, il semble que cela aille de soi, du fait que ces infirmières sont vues comme « faisant partie du personnel hospitalier », « collaboratrices du médecin praticien hospitalier » que ces patients consultent. Mais aussi du fait que les réponses qu'elles apportent sont jugées crédibles. Selon l'expression d'un patient, elles représentent un « docteur en second ».

Entretien n°2 - M.-C. Patiente :

- Q : Et vous, cela vous arrive d'appeler l'infirmière coordinatrice?
- M.- C. : Je l'appelle aussi bien pour la prise de médicaments, comme là, j'avais vraiment très mal et le médecin m'avait dit de ne pas abuser des médicaments, j'hésite à appeler le médecin alors j'appelle N [IC]. Elle, elle se renseigne et elle me rappelle. C'est pour ça que je dis que c'est un lien.
- Q : Vous aviez un grand sourire quand vous avez dit: « je l'appelle ».
- M.- C. : Ben oui, j'ai un grand sourire parce que je l'appelle, j'ai une interlocutrice, j'ai quelqu'un. Si vous voulez, c'était en période de Noël et j'ai téléphoné à un des médecins et ça été quand même compliqué à parler avec. Il fallait que je rappelle parce qu'il n'était pas là. Et c'est normal quoi, parce qu'il y a énormément de patients. De pouvoir laisser un message en direct à quelqu'un et que l'on vous rappelle, je trouve que c'est très important…surtout quand on se sent mal…parce qu'à l'hôpital c'est différent, on est entouré, on n'a pas…, je pense personnellement pas avoir le même mal à l'hôpital que chez moi. Chez moi, je suis plus inquiète peut-être, plus peureuse.

Les infirmiers non-IC, de l'équipe, les considèrent comme des expertes qui peuvent leur donner des conseils. Ce sont d'ailleurs elles qui préparent, avec les équipes infirmières, les hospitalisations programmées. Et l'efficacité est au rendez-vous depuis l'instauration des IC : le nombre de patients perdus de vue dans la file active est descendu à 4%, ce qui statistiquement est très peu, quelle que soit la file active de patients considérée.

L'implication des IC se situe donc principalement dans 3 domaines : la compétence technique, le relationnel et enfin dans l'engagement pour la réussite du

projet médical du service, et ce, de manière intense et constante. C'est cet engagement « en acte » qui est reconnu et extrêmement valorisé par les patients comme par les médecins.

Entretien n° 3 - Dr G. hépatologue :

- Q : Est-ce que vous travaillez avec les infirmières coordinatrices?
- R : Heureusement qu'elles sont là, vous pouvez enregistrer!
- Q : Pouvez-vous m'expliquer comment cela se déroule?
- Mail, téléphone, y compris leur propre portable et le mien. Je n'ai pas d'autres moyens de les joindre ou leur 5347 (leur DCT) c'est fondamental pour quelqu'un comme moi qui ne suis pas sur place. Parce que je suis hépato dans un service de maladie infectieuse. En cas de nodule j'envoie à la greffe ou à l'hépato vasculaire. Je travaille avec les trois coordinations (greffe, carcinome hépato-cellulaire, vasculaire); c'est plus compliqué quand c'est par les docteurs. C'est un constat.

Discussion

C'est principalement la question de l'investissement de ces IC qui sera l'objet de cette discussion. Il y a en effet plusieurs lectures possibles de celui-ci en fonction de la référence théorique que l'on utilise. Ces lectures n'étant pas contradictoires.

Il a déjà été évoqué la question de l'investissement sous sa forme sociologique avec le terme de *libido* (Bourdieu, 1994) qui a l'avantage de souligner comment l'entrée dans un champ, ici purement médical, ne peut se réaliser très probablement que sous cette dimension et par l'adhésion à l'idéologique de ce même champ que l'on pourrait définir comme « la volonté de guérir, *le cure*». Mais on le retrouve également dans le champ des sciences infirmières avec la notion de *caring* (Cara & O'Reilly, 2008; Leninger, 1969; Watson, 2012) qui concerne la prise en charge infirmière de la personne malade. La notion d'engagement (*commitment*) est reconnue comme un des six items du *caring* selon Roach (2002), qui montre que ce champ des soins requiert également un investissement personnel très fort dont l'idéologie est ici « la volonté de prendre soin, le *care* ».

Il faut souligner que cette pensée du *care* a émergé dans les pays anglo-saxons où la profession infirmière est depuis près d'un siècle, affirmée comme un champ spécifique et avec une certaine autonomie face au champ médical.

Mais, dans les deux cas, l'engagement semble une pierre angulaire qui donne une légitimité soit à l'existence d'un champ, soit d'en faire partie. Et ils semblent que les IC se situent dans ces deux champs. Au final, il apparaît que ce dispositif instituant de la fonction d'IC permet de maintenir une place au *care* dans un *cure* médical hyperspécialisé.

Concernant cette « ouverture » du champ médical au champ infirmier, il est à noter qu'il est tout relatif et que ces champs, dans l'histoire n'ont cessé de redéfinir leurs contours. De plus, ce n'est évidemment qu'une toute petite partie du champ médical qui est concernée et, si cette forme instituante de la fonction infirmière a pu émerger, c'est grâce à l'initiative des plus hautes autorités de ce champ, de son aristocratie, et par conséquent, que les rapports de domination restent inchangés.

Enfin, une lecture psychologique de la fonction d'IC montre que le concept d'implication, telle que proposée par Michel Lobrot (Morvillers, 2005), peut s'appliquer ici dans le sens où nous retrouvons ses trois items principaux à savoir a) le plan affectif des IC est directement sollicité (voir entretien n°1); b) il y a une dimension légèrement obsessionnelle, dans le sens de la préoccupation, du temps important qui est consacré à la fonction (voir nuage de mots) et c) quand cette fonction amène à interagir de manière très fréquente avec l'objet de la fonction, à savoir la prise en charge des patients (voir entretien n°3).

Nous avons pu percevoir, car cela n'a jamais été directement affirmé (peut-être parce que pas conscientisé), que cette implication fait partie des critères non visibles, mais recherchés lors des recrutements des IC, par le corps médical.

Limites de la recherche

Cette recherche, du fait qu'elle soit monocentrique, du fait également du contexte de la commande, pose la question de la transférabilité de ses résultats. Une étude sur d'autres services avec une organisation équivalente pourrait nous montrer si nous sommes dans un « effet » service ou bien si cela concerne directement la « fonction » d'IC. Enfin, le *caring* et l'implication sont deux concepts dont il faudrait clarifier les rapports.

Conclusion

Cette fonction particulière de coordination en hépatologie est née du terrain, de la volonté des médecins, du service que nous avons étudié. Pour ce faire, ces derniers ont dû changer le paradigme de prise en charge hospitalière. En cela, ils se sont montrés comme force instituante au sein de l'hôpital. Face à leur proposition, ils ont trouvé des infirmières prêtes à assumer leurs nouvelles fonctions et leurs nouvelles responsabilités. Elles répondent depuis plusieurs années maintenant aux besoins de soins en hépatologie pour une population cible, de plus en plus importante, et qui nécessite une prise en charge multidisciplinaire très organisée et néanmoins, qui devait garder sa dimension humaine. C'est cette dernière que préserve la fonction d'IC.

L'engagement personnel et professionnel, l'implication de ces infirmières, est un facteur clef dans la réussite et la mise en place de ce nouveau paradigme soignant.

Note

[1] Dans l'unité de soin étudiée les IC sont toutes des femmes.

Références

Beaud, S., & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte.

Bonnel, G. (2014). Evolvement of french advanced practice nurses. *Journal of the American Association of Nurse Practitioners 26*(4), 207-219.

Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques*. Paris : Seuil.

Cara, C., & O'Reilly, L. (2008). S'approprier la théorie du *human caring* de Jean Watson par la pratique réflexive lors d'une situation clinique. *Recherche en soins infirmiers, 95*, 37-45.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : Armand Colin.

Kaufman, J.- C. (2004). *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.

Lapassade, G. (1991). *L'ethnosociologie : les sources anglo-saxonnes*. Paris : Méridiens Klincksieck.

Leninger, M.- M. (1969). Ethnoscience a peomising research approach to improve nursing practice. *The Journal of Nursing Scholarship, 3*(1), 2-8.

Lim, C., Goutté, N., Gervais, A., Vullierme, M.- P., Valla, D. C., Degos, F., & Farges, O. (2012). Standardized care management ensures similar survival rates in HIV-positive and HIV-negative patients with hepatocellular carcinoma. *Journal of Acquired Immune Deficiency Syndromes, 61*(5), 581-587.

Lourau, R. (1971). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Éditions de Minuit.

Martin, J.- Y. (2006). Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre. Articulo. *Journal of Urban Research, 2*. Repéré à http://articulo.revues.org/897.

Mohamed, & Catani, M. (1973). *Journal de Mohamed. Un Algérien en France parmi huit cent mille autres*. Paris : Stock.

Morvillers, J.- M. (2005). *Le journal d'exploration. Transductions*. Saint-Denis : AISF.

Morvillers, J.- M., & Lobrot, M. (2013). *L'impact de l'implication : importance de l'engagement de soi dans l'exercice soignant et le développement de la personne. Sciences du soin*. Paris : De Boeck-Estem.

Roach, M. S. (2002). *Caring, the human mode of being : a blueprint for the health professions*. Ottawa : CHA Press.

Watson, J. (2012). *Human caring science : a theory of nursing*. Sudbury, MA : Jones & Bartlett Learning.

***Jean-Manuel Morvillers**, docteur en Sciences de l'éducation, cadre supérieur de santé à l'EPS Maison Blanche, chercheur associé à l'Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Chaire Recherche sciences infirmières, Laboratoire éducations et pratiques de santé (LEPS), (EA 3412), UFR SMBH, F-93017, Bobigny, France; membre du Résidoc. Ses thèmes de recherche concernent le soin, la psychiatrie et la santé mentale, l'implication.*

***Nathalie Goutté**, Infirmière, doctorante en épidémiologie, Hôpital Beaujon AP-HP, université Paris VII, INSERM U773, membre du Résidoc.*

Contraintes universitaires, visées professionnelles et dilemmes méthodologiques

Jean-Marie Van der Maren, Ph. D.

Université de Montréal, Québec, Canada

Résumé

Au Québec, trop peu de recherches menées dans les universités censées former des professionnels de l'intervention sont invoquées par les praticiens pour fonder les pratiques alors que la pression pour des pratiques fondées sur des données probantes s'amplifie. Les comités d'éthique y voient un problème : pourquoi financer des recherches inutilisées. Pour en clarifier les sources, les modes d'inférence en recherche, les orientations disciplinaires, les dispositifs de collecte de données et les paradigmes sont confrontés aux pratiques professionnelles. Les dilemmes et glissements méthodologiques qui en découlent sont illustrés par quatre cas de figure. Une solution proposée passe par un changement de la posture de recherche focalisée sur l'activité professionnelle plutôt que sur l'épistémique. Ceci implique le recours aux formulations des problèmes et aux dispositifs d'action propres aux praticiens ainsi qu'à la confrontation des traces de l'action aux analyses qu'en font, avant tout, les praticiens.

Mots clés

PARADIGMES, FORMULATIONS, DISPOSITIFS, ACTIVITÉ

Introduction

Au Québec, dans les facultés et départements qui ont pour mission première de former des professionnels de l'intervention (p.ex. : éducation, travail social, *nursing*, santé), diverses finalités de recherche sont appelées à fonder et à enrichir la pratique professionnelle. Ce mouvement s'accentue maintenant depuis que les organismes d'accréditation (ordres, comités d'agrément) renforcent l'exigence d'une pratique fondée sur des données probantes, c'est-à-dire validées par les résultats de plusieurs recherches. Or, comme divers organismes le notent, dont le Conseil supérieur de l'Éducation, trop peu de recherches issues des travaux universitaires sont invoquées par les praticiens pour inspirer ou fonder leurs pratiques. Cela n'est pas sans poser un problème éthique soulevé par divers Comité d'éthique de la recherche : peut-on financer des recherches non utilisées au détriment de celles qui le sont? Examinons quelques sources possibles du problème.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 115-126.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Trois modes d'inférence : déduction, induction et typicalisation

Une tendance lourde dans ces facultés et départements tend à privilégier la recherche dite « quantitative », c'est-à-dire celle dont les résultats peuvent s'exprimer par des tableaux de chiffres et être qualifiés (souvent erronément) de statistiquement significatifs. Bien présentes, mais moins favorisées, on rencontre deux types de recherches dites « qualitatives ». D'une part, des recherches utilisent des dispositifs adaptatifs permettant de recueillir des données « qualitatives » tout en les traitant ensuite selon diverses procédures analytiques qui aboutissent à des synthèses conceptuelles parfois appuyées par des tableaux et des analyses statistiques non paramétriques. D'autre part, quelques chercheurs soutiennent avec acharnement une position inverse, privilégiant une recherche dite « qualitative », en réalité plus philosophique ou littéraire; ils recueillent aussi leurs données par des dispositifs adaptatifs, mais ils procèdent plus par typicalisation[1] que par induction analytique. Or, ce dernier type de recherche, souvent justifié par des a priori anti positivistes ou naturalistes, produit des discours qui n'arrivent pas plus que celles qui suivent des procédures analytiques à obtenir l'écoute des praticiens. En effet, au-delà de ces oppositions méthodologiques qui se campent dans des luttes de pouvoir pour obtenir des subventions et recruter les meilleurs étudiants au nom de soi-disant postures épistémologiques (mais, en fait, idéologiques), un œil critique observe que, dans bien des cas, ni l'une ni l'autre de ces trois grandes orientations méthodologiques ne parvient à remplir adéquatement la mission qui leur est attribuée dans la mesure où elle devrait être arrimée à la mission première des départements et faculté : la formation de professionnels de l'intervention dont les pratiques seront fondées sur des données probantes.

Au moins trois domaines de savoir : théorique, technologique, pratique

Cela étant posé, en revenant au défaut d'arrimage des recherches avec les missions premières de formation professionnelle, les 35 années d'accompagnements méthodologiques que j'ai pu faire auprès de collègues et d'étudiants pendant ma carrière dans ces facultés et départements à vocation professionnelle m'ont conduit à clarifier quelques raisons de ce hiatus. Les pratiques de recherche y sont souvent calquées sur celles d'une image idéalisée de la recherche fondamentale, visant à construire un savoir théorique, alors que la mission de formation autant que la demande des milieux professionnels réclament des recherches visant des savoirs technologiques et des savoirs pratiques. De plus, ces formations et milieux ne peuvent adopter les propositions issues des recherches que si elles ont été construites à partir de dispositifs de recherche au moins semblables, sinon identiques, aux dispositifs des pratiques du terrain professionnel.

Tableau 1

Les domaines du savoir, les visées de recherche, leurs démarches et leurs discours

	PENSÉE						
Dualisme	PAROLE (Esprit)		vs		ACTION (Corps)		
Savoirs selon Aristote	THÉORIQUE (épistémè)		TECHNOLOGIQUE (technè)		PRATIQUE (phronésis)		
Types de recherche	Nomothétique	Katanoétique	Ingénierie humaine	Ingénierie matérielle	Artisanat matériel	Intervention relationnelle	Arts - productions
Finalités des recherches	Expliquer : les relations causales	Comprendre : le sens, la structure, l'histoire	Application de théories à la régulation	Application de théories à la production	Savoir outils astuces et habiletés pour la fabrication	Compétence et jurisprudence pour la gestion de l'interacfion	Inspiration & performance vers la création
Protocoles favorisés	Expérimentation	Quasi expérimentation	Évaluation - application - R & D Processus produit		Observation clinique de situations critiques Démonstration - exemplaire - essais - erreurs		
Données les plus utilisées	Données quantitatives	Données qualitatives	Données quantitatives et qualitatives		Données qualitatives		
Références attendues	Cognitivisme socio-psychologique	Herméneutique phenoméno-interactionniste	Technologie & systèmes humains (systèmes souples)	Technologie & systèmes objets (systèmes durs)	Culture du métier et savoirs d'action - fabrication	Éthique de la profession et savoirs relationnels	Esthétique icono-scénique

Aristote avait distingué trois domaines de savoir : le théorique (*épistémè*), le technique (*technè*) et la sagesse pratique (*phronésis*). Ces trois domaines du savoir se sont diversifiés actuellement en sept grandes orientations disciplinaires sur les campus lorsque l'on envisage la visée des discours qui y sont produits. Le théorique recouvre deux visées de recherche : 1°l'élaboration et la validation de lois causales permettant de prédire le futur à partir d'une connaissance du présent (la recherche homothétique), 2°l'élaboration du sens attribuable au présent à partir du dévoilement de ses origines dans un passé autant proche que lointain (la recherche katanoétique). Le technologique se décline essentiellement en deux visées : 1°l'ingénierie humaine, visant l'application de théories à la régulation des individus et des sociétés. 2°l'ingénierie matérielle, visant l'application de théories à la production industrielle de biens. Le savoir pratique se décline en trois visées de recherche : 1°l'artisanat matériel, recouvrant la mise au point des savoirs outils et des habiletés pour la fabrication d'objet d'usage, 2°l'intervention relationnelle, traitant des compétences et de la jurisprudence impliquées dans l'interaction humaine, et 3°la production artistique cherchant les conditions de l'inspiration et de la performance aboutissant à la création. La démarche privilégiée du nomothétique est l'expérimentation appuyée sur la rationalité et les

sciences cognitives, celle du katanoétique est la quasi-expérimentation associée à une théorie de l'interprétation issue de la phénoménologie ou de l'interactionnisme. La démarche privilégiée par le technologique est l'évaluation dans une perspective processus-produit et s'appuie sur une théorie des systèmes humains (souples) ou des systèmes objets (durs). La démarche impliquée par les savoirs pratiques est l'observation clinique de situations critiques et de situations exemplaires, observation située dans une culture du métier, dans une éthique de la profession ou dans une esthétique iconoscénique.

Différences entre les données quantitatives et qualitatives

Tel qu'on vient de les différencier, les trois domaines du savoir et les sept visées disciplinaires requièrent des démarches, des discours autant que des ancrages et des productions discursives différentes. La place et le type des données recueillies varient aussi selon les visées. Par exemple, l'infirmation ou la confirmation d'une hypothèse dans une recherche nomothétique impose une possibilité de décision non discutable établie avant la collecte des données, ce qui exige un dispositif de collecte identique dans toutes les situations et une catégorisation des données sans ambiguïté. On parle alors d'un dispositif standardisé et de données étalonnées *a priori*. Par contre, lors d'une recherche katanoétique, le chercheur ne contrôle pas à l'avance toutes les conditions de la découverte et doit adapter son dispositif de collecte à la variété des situations où il peut rencontrer ses informateurs. En conséquence, ses données ne sont pas homogènes, tant par la forme que par le contenu et il devra, après les avoir recueillies, les traduire du langage propre à chacun en un langage commun, généralement issu de ses connaissances disciplinaires, qui lui permettra de les comparer, de les classer, de les organiser. Cette codification constitue une sorte d'étalonnage a posteriori. On voit dès lors que la dichotomie « qualitatif – quantitatif » est fragile lorsque seulement fondée sur la forme du matériel recueilli (paroles, images, vidéo, observations naturalistes, d'un côté, chiffres de l'autre). Ce qui les distingue relève de deux caractéristiques évoquées : le dispositif de collecte des données quantitatives est standardisé et les données sont étalonnées *a priori*, alors que le dispositif de collecte des données qualitatives est adaptatif et qu'en conséquence, même lorsqu'elles sont traitées de manière analytique, ces données sont étalonnées *a posteriori*.

Scientificité des dispositifs non standardisés

Cela va poser le problème de la scientificité des recherches dites qualitatives par rapport aux recherches quantitatives, et cela plus particulièrement par rapport au critère de la production issue de la recherche. En effet, nous délimitons, entre autres, la scientificité à partir de deux critères. D'abord, toute recherche scientifique ne peut produire que des hypothèses; c'est-à-dire que les interprétations de ses résultats (ses conclusions) ne sont ni des absolus ni des vérités, mais seulement des énoncés

contestables, provisoires, relatifs (à une problématique et à son cadre théorique ou conceptuel), conditionnels (dépendant du dispositif de recherche), et conjecturaux (des paris probables pris à partir d'un échantillon de tout ce qu'il aurait fallu faire pour obtenir une certitude). Ensuite, celui qui revendique le titre de scientifique devrait témoigner, pour ses travaux et ceux des autres, des attitudes de doute, de scepticisme, d'ouverture au débat et à la discussion, d'écoute et de prise en considération des objections venant de la réalité ou des autres. Corrélativement, les résultats et les conclusions doivent être testables et réfutables tout en respectant l'exigence de la double cohérence (Van der Maren, 2014). Selon celle-ci le chercheur ne peut pas protéger la théorie qu'il défend en excluant, de la vérification, les faits qui infirment la théorie (en les appelant des exceptions), alors que cette théorie est censée rendre compte de l'ensemble de la situation dont ces faits font partie.

La situation des protocoles expérimentaux comportant des dispositifs standardisés et des données étalonnées a priori paraît plus clairement favorable à des discussions pouvant se résoudre par une adoption ou un rejet rationnel dans la mesure où les éléments du dispositif et la signification des données étalonnées sont sans ambiguïté : on peut facilement les contester et proposer d'autres interprétations. Ces recherches satisfont donc assez facilement ce critère de scientificité. La situation des recherches avec données qualitatives est moins claire. En effet, dans les cas où le modèle de recherche privilégie des données qualitatives, non étalonnées a priori et issues d'un dispositif de collecte adaptatif, tout le processus d'homogénéisation de données présentant un format variable se fera après leur transcription (passage de l'oral ou du visuel à un format textuel analysable) et la vérification de la fidélité de cette transcription. D'une manière générale, cet étalonnage a posteriori, qui transpose les expressions singulières en un système commun d'expression, consiste à l'identification de termes plus généraux, plus conceptuels et moins anecdotiques, permettant de réunir sous une même étiquette des expressions variées se rapportant à une signification commune. C'est la fonction de la codification qui procède à la manière d'une classification ascendante par laquelle des expressions personnelles particulières ayant des significations similaires se trouvent réunies. Le problème majeur de ce processus de transposition d'expressions particulières en un système commun de représentation, généralement conceptuel, tient au fait que le chercheur ne dispose pas d'une règle de transposition admise par tous. C'est un premier niveau d'interprétation où l'étiquetage des expressions ne trouve sa validité que dans le consensus de chercheurs qui codent et se recodent de la même manière. La codification ne serait valide, théoriquement et idéalement, que lorsque les codifications coïncident. Mais peuvent-elles coïncider complètement, puisqu'il n'y a pas de règle a priori qui sert à arbitrer le jugement de chacun des codeurs? C'est pour tenter de résoudre cette difficulté que furent proposées des procédures méthodologiques qui encadrent la codification et tentent d'apporter une réponse

satisfaisante à la question de la validité du codage ou de l'étalonnage *a posteriori*. Or, ces procédures ne seront aisément discutables que dans le cas où les données qualitatives subiraient un traitement analytique bien documenté dans lequel les sauts inductifs sont réduits. Il n'en va pas de même lorsque le traitement des données s'effectue par typicalisation lorsque l'essentiel de la démarche consiste à relever les configurations de situations ou d'événements qui renvoient de manière typique et globale à la dynamique sous-jacente d'un concept ou d'une association de concepts, comme un cas illustrant ces concepts de manière exemplaire. Lorsque de telles méthodologies sont suivies, l'explicitation des bases sur lesquelles la typicalisation a été effectuée (c'est-à-dire l'identification des clés de similitude entre configurations et concepts) n'est pas toujours claire et est trop souvent défendue par les chercheurs en se référant à une théorie de l'interprétation que l'on ne peut qu'accepter ou rejeter. Il en découle qu'un certain nombre de travaux menés dans nos départements ne sont certainement pas qualifiables de scientifiques, ce qui n'empêche nullement qu'ils nous en apprennent beaucoup sur l'être humain, sur l'engagement professionnel. Sans être scientifiques, ils ont leur place dans nos départements, car ils fournissent des récits exemplaires très pertinents et utiles pour la formation et le perfectionnement des praticiens, non pas parce qu'ils apportent des données probantes fondant les pratiques professionnelles, mais parce qu'ils offrent des pistes de réflexion sur les aspects plus philosophiques, éthiques et culturels dans lesquels s'inscrivent les pratiques et qu'ils mettent en relief la prudence, les ruses et la jurisprudence avec lesquelles les praticiens gèrent les situations critiques et délicates.

Quatre paradigmes : épistémique, technologique, pratique et artistique

Comme nous l'avons dit en commençant, le problème n'est pas tant l'identification des domaines et des finalités des recherches que l'orientation et la formulation de leurs conclusions par rapport à la mission de formation professionnelle. En effet, dans une majorité des productions issues de nos départements, quelles que soient leurs finalités et leurs démarches, on constate que la forme des présentations et des formulations répondent bien plus aux questions paradigmatiques de la profession très universitaire de chercheur des disciplines ressources identifiées par De Bruyne, Herman et de Schoutheete (1971) pour les sciences sociales. Or, les questions paradigmatiques ne sont pas propres aux chercheurs universitaires. Un paradigme pouvant être défini comme l'ensemble de quatre éléments partagé par la communauté des professionnels d'un domaine de pratique, à savoir : 1°des valeurs, la conception du rôle; 2°des règles de l'art, les normes; 3°des mots et gestes, les outils; 4°des manières d'exprimer entre professionnels et aux autres, ce qui fait la profession et ce que produit la profession. Ce que De Bruyne, Herman et de Schoutheete appellent un paradigme scientifique correspond aux éléments du paradigme professionnel des chercheurs dans certaines disciplines scientifiques. D'une part, il y a d'autres professions et métiers que celle de chercheur qui partagent aussi de tels ensembles paradigmatiques et, d'autre part, il y a

d'autres métiers de chercheurs que ceux des recherches fondamentales en sciences sociales.

Il nous semble bien que chacun des grands domaines du savoir pose d'autres questions et demande d'autres réponses à chacun des pôles paradigmatiques. C'est ce que présente le tableau 2 pour quatre domaines de recherche : épistémique, technologique, pratique et artistique. Dans ce tableau, on retient les significations suivantes pour chacun des pôles : le pôle ontologique traite de ce qui définit l'aboutissement des différentes recherches, le pôle sémantique précise les exigences de l'expression du produit des recherches, le pôle technique identifie les outils permettant la réalisation des recherches, le pôle rhétorique traite des modes de diffusion des recherches et, pour finir, ce qui est noté sous le terme crédit renvoie aux mots clés qui résument la visée essentielle de chacune des pratiques de recherche et en fait leur valeur.

Lorsqu'on examine quelles sont les questions qui se posent pour chacun des cinq pôles (les lignes du tableau 2) aux quatre domaines, épistémique, technique, pratique et artistique (les colonnes du tableau 2), il me semble évident que les recherches entreprises ne peuvent pas vouloir se situer dans un domaine tout en répondant aux questions d'un autre domaine. Or, les réponses aux cinq pôles, produites par les chercheurs de chacun des domaines, doivent correspondre aux attentes du public auquel ces recherches sont destinées, car c'est la société, le public d'une culture professionnelle donnée, acteurs ou futurs acteurs de cette profession, qui valide les réponses, qui les accepte. Si un chercheur créateur ou un chercheur formateur veut que son travail de recherche soit estimé, il devra souscrire aux réponses paradigmatiques, non seulement dans les limites communément partagées ou acceptables par son groupe, mais aussi, et surtout, dans les limites tolérées sinon attendues par le public visé.

Choix et glissements méthodologiques

Ce dilemme méthodologique, largement présent dans nos départements, interpelle la responsabilité de plus d'un chercheur quant aux commanditaires de leur engagement professionnel. Car le peu de résonance de nombreuses recherches universitaires dans les milieux de pratique professionnelle tient à la faible correspondance des questions et réponses paradigmatiques des recherches avec les questions et réponses paradigmatiques des formations professionnelles dans lesquelles les chercheurs interviennent. Comme nous le suggérions plus haut, on constate que plusieurs qui furent engagés pour leur contribution à la formation, entre autres parce qu'ils avaient l'expérience du terrain de la pratique professionnelle, ne s'engagent que dans des recherches manifestement épistémiques. D'autres réalisent des recherches à partir d'un problème des domaines techniques, pratiques ou artistiques, mais ils le reformulent, ils le problématisent et le concluent dans une perspective et avec une terminologie à forte

Tableau 2

Les questions paradigmatiques posées aux disciplines épistémiques, techniques, pratiques et artistiques

	QUESTIONS PARADIGMATIQUES AUX DISCIPLINES			
Pôles	ÉPISTÉMIQUES NOMOTHÉTIQUES (causalité) KATANOÉTIQUES (sens)	TECHNIQUES TECHNOLOGIQUES (production, intervention)	PRATIQUES (action, fabrication)	ARTISTIQUES
Ontologique	**Épistémologie** : Quelle est la réponse admissible aux questions du rapport des hypothèses à la réalité ?	**Fonctionnalité** : le procédé, le produit fonctionne-t-il de manière efficace (moindre coût, moindre erreur) ?	**Éthique** : De quelles valeurs, de quelles responsabilités témoigner qui organisent et rendent légitime l'action ?	**Artistique** : quelles variations étonnantes et enchanteresses produire pour être (et rester) unique et admiré ?
Sémantique	**Théorétique** : Quelle précision et cohérence et consistance doivent avoir entre eux les concepts pour que les disscours soient admis comme théories ?	**Opérativité** : les instructions sont-elles claires, simples, faciles, précises et complètes pour assurer le succès de l'utilisation ?	**Esthétique** : Quelles manières d'agir, quelles règles de l'art respecter pour que l'action soit reconnue comme professionnelle ?	**Icono-scénique** : quelle organisation, arrangement, dynamique icono-scénique exprime le projet personnel artistique captivant l'audience ?
Technique	**Instrumentation** : Quelles inscriptions (données, analyse, traitements) sont efficaces, permettent de fournir et de soutenir des hypothèses ?	**Cahier des charges et Accessibilité** : les ressources et les moyens indispensables à la mise en oeuvre sont-ils accessibles à un coût acceptable?	**Pragmatique** : Quels usages spécifiques des outils généraux et spécifiques du métier permettent l'efficacité et l'efficience de l'action ?	**Performance** : Quelle maîtrise et collaboration des savoirs techniques, matériels et humains, faut-il disposer pour réaliser le projet artistique?
Rhétorique	**Communication** : Quelles formes de présentation doivent exprimer et soutenir les hypothèses (formules, tableaux, graphiques, illustrations par des extraits, par des vidéos) ?	**Publicité** : Les arguments de la présentation rendent-ils le produit désirable et acceptable, adoptable ?	**Scénarisation** : Quelles manières d'intervenir, de montrer l'action et d'en parler indiquent sa recevabilité et sa contribution à la respectabilité du métier ?	**Exposition** : quels lieux, moments et organisations des présentations mettre en place pour exhiber une production à la fois personnelle et culturelle (reconnue comme telle) ?
Crédit	Vraisemblance / Signifiance	Efficacité	Efficience	Étonnement enchanteur
Relativité	Les hypothèses possibles	Les différentes solutions	La variété des actions	Les scènes possibles

connotation épistémique qui sert leur dossier universitaire, mais coïncide peu avec les attentes du terrain.

L'origine de nos départements, dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, peut servir d'excuse, ou de circonstance atténuante, à ces situations. Lors de la transplantation des formations des écoles professionnelles vers les départements universitaires, la quête d'une respectabilité universitaire des nouveaux départements « à vocation professionnelle » a poussé les décanats à recruter des enseignants porteurs de doctorats de 3^{e} cycle venant des disciplines « ressources » (Bru, 2002, p. 134) plus anciennes sur les campus et où ces diplômes existaient déjà. Il fut alors normal que les modèles de recherche que ces premiers professeurs utilisèrent fussent ceux qu'ils avaient appris dans leur formation disciplinaire. En outre, l'obtention de bonnes subventions de recherche a renforcé la pertinence des choix épistémiques et de la

reformulation des problèmes issus du terrain. C'était une attitude stratégique par rapport aux organismes dont les jurys n'étaient pas spécifiques aux nouvelles disciplines et qui étaient constitués en grande partie de collègues venant des disciplines ressources. Si cela pouvait s'admettre il y a un demi-siècle, on constate que la situation semble perdurer comme le remarquent régulièrement des chercheurs (par exemple, Huberman, déjà en 1982) et des organismes qui regrettent que les praticiens n'utilisent pas plus les résultats de la recherche. À qui la faute? Est-ce seulement celle des praticiens, comme semblent le suggérer le Conseil Supérieure de l'Éducation du Québec (2006), ou en grande partie le dilemme dans lequel se sentent pris certains chercheurs entre des formes de recherche qui assurent la notoriété universitaire et leurs promotions successives dans la carrière et les formes de recherche qui peuvent avoir un écho auprès des praticiens?

Quelques cas nous semblent typiques de la résolution du dilemme au détriment de la résonance pratique des recherches. Nous les avons rencontrés trop souvent dans notre carrière de 35 années d'accompagnement méthodologiques de collègues ou de leurs étudiants.

Le premier cas est constitué de collègues venant des disciplines ressources, qui sont engagés dans des départements à vocation professionnelle, qui empruntent les problèmes aux situations professionnelles et qui les problématisent dans le jargon et avec les méthodes de leur discipline d'origine. Au début de leur carrière, cela peut se comprendre, mais plus loin dans la carrière cela s'accepte moins quand on remarque que leur choix est dicté par le souci d'être reconnu dans les colloques et congrès, non pas du lieu où ils sont engagés et payés, mais de leur discipline d'origine.

Le deuxième cas est aussi représenté par quelques étudiants de 3e cycle et par des collègues issus des milieux de pratiques professionnelles où leur excellence a été remarqué et fut le motif de la poursuite des études au 3e cycle ou de leur engagement dans un département professionnel. Cependant, l'effet « promotion sociale » de leur engagement au 3e cycle ou comme professeur dans une université les conduit à s'extraire des problèmes de leur premier métier, à déconsidérer les problématiques de l'action et à se laisser séduire par l'aura des disciplines contributives et par la hauteur discursive des problématisations théoriques qu'elles permettent.

Le troisième cas, trop fréquent de mon point de vue, est celui d'étudiants retournant aux études de 2e ou 3e cycle après quelques années de pratique professionnelle. Or, tout en souhaitant réaliser une recherche qu'ils pourraient réinvestir dans une pratique professionnelle, ils se laissent diriger ou n'ont pas le choix d'être dirigés par un professeur type des deux cas précédent. Alors que ce professeur se dit être intéressé par le problème avancé par l'étudiant, il l'oriente et lui reformule le problème de telle sorte que cette problématisation ne puisse être traitée que dans la perspective de la discipline ressource selon une démarche épistémique peu favorable

au réinvestissement dans l'action. En outre, cela conduit l'étudiant à devoir dépenser des énergies supplémentaires pour acquérir les concepts, théories et méthodes de la discipline ressource de son professeur, ce qui fragilise ses performances, prolonge son temps d'étude et conduit plusieurs à l'abandon.

Enfin, le quatrième cas qui nous a préoccupés est celui d'étudiants qui reviennent aux études après un bon nombre d'années de pratique professionnelle, qui souhaitent faire une recherche à visée professionnelle afin qu'elle valide, par le label du diplôme, une intuition ou une conviction réformant les pratiques. L'ampleur du problème devient souvent insoluble une fois que l'intuition ou la conviction est confrontée à la nécessité de l'instrumentaliser afin d'avoir un accès au terrain et de mettre en place un dispositif réaliste de collecte de données. La durée des études n'étant pas extensible à l'infini, ces étudiants doivent se résoudre un jour, ou à abandonner, ou à transformer le projet à visée professionnelle en un sujet d'études de la littérature sur la question pour n'en faire qu'une synthèse critique les éloignant d'une perspective d'action pour une perspective épistémique.

Changement de posture pour sortir du dilemme

Enfin, serait-il possible de sortir de ce dilemme en prenant l'autre option, celle des savoirs d'action? Je pense que cela serait possible avec un double mouvement.

Il convient d'abord que certains collègues abandonnent la posture, assez insultante à l'égard des praticiens, qui consiste à les considérer comme des techniciens ne pensent pas et qu'il faut leur apprendre à devenir des praticiens réflexifs et à reconnaître les bénéfices de la recherche épistémique en les impliquant dans de telles recherches[2]. Evans (2007) distingue la « technique » observable de la praxis qu'il définit comme une action pensée et finalisée autant que finalité pensée et agie. En paraphrasant Barbier (2000), nous disons que ce n'est pas parce que les chercheurs développent une « sémantique de l'intelligibilité de l'action », que les praticiens ne peuvent pas construire à leur tour une « sémantique de l'action » … intelligente! En acceptant de considérer qu'une sensibilité pratique est aussi valide que la sensibilité théorique et que cette dernière n'est pas plus essentielle ni supérieure, il devient possible de permuter les rôles en plaçant la recherche au service de la pratique, d'accepter que la formulation des problèmes de l'activité pratique avec les mots des praticiens est une base suffisante pour entreprendre une recherche et d'adopter les dispositifs utilisés dans la pratique comme outils nécessaires et suffisants pour la collecte de données valides.

Ensuite, partant de la terminologie de la pratique et recourant à ses dispositifs, l'analyse des données peut aussi se réaliser à partir des explicitations et des réflexions qu'en font les praticiens quand ils sont confrontés aux traces de leur activité et aux commentaires qu'en font d'autres praticiens. S'ouvre ainsi une possibilité d'échanges et de débat entre praticiens autour de l'identification des ressorts de l'activité et de

l'éventail des solutions possibles aux problèmes de la pratique, les chercheurs tenant une fonction de catalyseur et synthétiseur de la discussion. Cette démarche n'aboutit pas moins à des résultats à prétention scientifique justifiée, toute l'élaboration de la production procédant ainsi par la confrontation avec des pairs qui ont le pouvoir de discuter la valeur des traces et de leurs interprétations, de proposer d'autres hypothèses autant que d'en tenir compte et de montrer les limites de la démarche et du produit. En poursuivant la démarche ainsi esquissée, les chercheurs et les praticiens pourront, ensemble, être les co-constructeurs d'une présentation explicitant l'intelligence de l'action. Enfin, les nombreux chercheurs qui se réclament du socioconstructivisme pourront vraiment dire que ce faisant, ils le réalisent plutôt qu'ils ne le proclament.

Notes

[1] Typicalisation ou typification : forme de généralisation réalisée par la sélection d'un cas considéré comme exemplaire type d'un ensemble de cas perçus globalement comme semblables. C'est une troisième forme d'inférence, plus gestaltiste, à côté de l'induction et de la déduction qui sont plus analytiques. C'est aussi la forme de raisonnement de la vie quotidienne où il se cristallise progressivement pouvant passer d'un cas type à un autre cas type qui le remplace parce que mieux représentatif de l'ensemble. (Durand, 2006). En recherche, la typicalisation se réalise par la comparaison plus ou moins systématisée d'un ensemble de cas afin d'en repérer le cas le plus typique ou de construire un cas typique par l'agrégation de traits types issus de différents cas de cet ensemble. On parle alors d'analyse typologique (Desgagné, 2005).

[2] C'est, en bref, ce que propose encore le Conseil Supérieur de l'Éducation dans son avis de 2006.

Références

Barbier, J. M. (2000). Sémantique de l'action et sémantique de l'intelligibilité de l'action. Le cas de la formation. Dans B. Maggi (Éd.), *Manières de penser, manières d'agir en éducation et en formation* (pp. 89-104). Paris : Presses universitaires de France.

Bru, M. (2002) Savoirs de la recherche et savoirs des praticiens de l'enseignement. Dans J. Donnay, & M. Bru (Éds), *Recherches, pratiques et savoirs en éducation* (pp. 133-154). Bruxelles : De Boeck.

Conseil Supérieur de l'Éducation du Québec (2006). *Le dialogue entre la recherche et la pratique en éducation : une clé pour la réussite*. Québec : Gouvernement du Québec. Repéré à https://www.cse.gouv.qc.ca/fichiers/documents/publications/CEBE/50-0182.pdf

De Bruyne, P., Herman, J., & de Schoutheete, H. (1971). *Dynamique de la recherche en sciences sociales.* Paris : Presses universitaires de France.

Desgagné, S. (2005). *Récits exemplaires de pratique enseignante. Analyse typologique*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

Durand, M. (2006). Typicalisation et développement de l'expérience. Dans M. Durand (Éd.), *Activité(s) et formation* (pp. 51-56). Genève : Université de Genève. Repéré à http://www.unige.ch/fapse/publications-ssed/files/5114/1572/5502/Durand-carnet_2006.pdf

Evans, R. (2007). Existing practice is not the template. *Educational Researcher, 36*(9), 553-559.

Huberman, M. (1982). L'utilisation de la recherche éducationnelle : vers un mode d'emploi. *Éducation et recherche, 4*(2), 136-152.

Van der Maren, J. M (2014). *La recherche appliquée pour les professionnels*. Bruxelles : De Boeck.

Jean-Marie Van der Maren *est licencié en pédagogie et docteur en psychologie de l'Université Catholique de Louvain. Maintenant retraité, il a enseigné, pendant 34 ans à l'Université de Montréal, les questions de méthodologie de recherche sur lesquelles il a mené des études empiriques et théoriques. Cofondateur et premier président de l'Association pour la recherche qualitative en 1985, il a publié* Méthodes de recherche pour l'éducation (1996) *et* Recherche appliquée en pédagogie (1999, 2003, 2014). *Il y interroge le rapport entre les recherches et la réalité des pratiques ainsi que les possibilités de formulations des savoirs pratiques qui soient pertinentes à la formation et au perfectionnement professionnel en éducation.*

Comment accéder à l'activité d'évaluation conduite par les travailleurs sociaux?

Mylène Salles, Doctorante

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Résumé

Dans les politiques québécoises de santé, l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle est une activité partagée entre plusieurs groupes professionnels du réseau de la santé et des services sociaux, dont les travailleurs sociaux. Dans le cadre de notre thèse de doctorat en gérontologie, nous explorons les savoirs mobilisés par les travailleurs sociaux pour mener à bien cette intervention clinique. Partant des théories de l'activité, ces savoirs d'évaluation, construits par et dans l'expérience, doivent être saisis en situation. Comment accéder à l'activité? À partir des observations et des entretiens effectués avec six travailleurs sociaux volontaires, comment interpréter les matériaux collectés? Nous présentons ici ce que nous considérons comme étant les trois moments clés du risque interprétatif : l'accès aux situations, l'analyse des matériaux collectés et la transmission des résultats.

Mots clés

TRAVAIL SOCIAL, ÉVALUATION CLINIQUE, MÉTHODE QUALITATIVE, SAVOIRS DE LA PRATIQUE

Introduction

Le vieillissement de la population et l'allongement de l'espérance de vie génèrent des conditions d'existence relativement inédites, que l'on désigne de « perte d'autonomie. » Au plan microsocial, le soutien de la personne âgée en perte d'autonomie passe par l'identification et l'évaluation de ses besoins. Au plan macrosocial, l'évaluation de ces besoins s'inscrit dans l'impérieuse nécessité de gestion des ressources publiques (MSSS, 2013).

C'est dans ce contexte que le Ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS, 2003) a imposé l'usage de l'outil d'évaluation multiclientèle (OEMC) pour l'ensemble du territoire québécois. Cet outil est utilisé et partagé par divers

Note de l'auteure : Merci aux responsables du programme de soutien à domicile du Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux (CIUSSS) de la Mauricie-et-du-Centre-du-Québec ainsi qu'aux six travailleurs sociaux volontaires, sans lesquels cette recherche n'aurait pu être réalisée.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 127-139.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

professionnels du réseau de la santé et des services sociaux (travailleurs sociaux, ergothérapeutes, infirmières, etc.) pour mesurer l'autonomie fonctionnelle des personnes et compenser la perte d'autonomie.

Nous nous intéressons aux professionnels en travail social qui, du fait de cette nouvelle donne démographique, exercent en gérontologie. En effet, historiquement, les travailleurs sociaux interviennent dans le cadre de la protection de l'enfance, du soutien aux familles, dans des situations de pauvreté et d'exclusion, etc. La vieillesse ne fait pas partie des populations canoniques du travail social. Or, l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ), qui regroupe près de 12,000 membres, estime qu'« environ 4500 [d'entre eux] œuvrent en tout ou en partie auprès des personnes âgées » (OTSTCFQ, 2013, p. 1).

L'intervention des travailleurs sociaux (TS) demande de maitriser à la fois la dimension relationnelle avec les personnes âgées et l'objet de l'intervention, à savoir la perte d'autonomie fonctionnelle, dont les causes multiples rejaillissent et entravent le quotidien des personnes. Dès lors, pour le TS, évaluer l'autonomie fonctionnelle met en tension l'activité relationnelle envers l'usager/client comme art impalpable du métier (Bergeron-Leclerc, & Cormier, 2009) et l'activité guidée par l'outil standardisé comme application strictement technique. Or, la revue de la littérature savante permet d'avancer que les domaines concernant la personne âgée (PA) et la gérontologie sont relativement absents de la formation initiale des TS au Québec (Rousseau-Tremblay, & Couturier, 2011). Quels sont alors les savoirs mobilisés par les TS dans cette pratique?

Dans notre thèse doctorale, nous souhaitons comprendre ce que fait un TS quand il évalue l'autonomie fonctionnelle d'une personne âgée en perte d'autonomie. Le présent article questionne le contexte et les résultats préliminaires d'une démarche qualitative sous l'angle du risque interprétatif, thème du présent colloque.

Ayant campé le cadre théorique adopté, nous identifions trois moments critiques de l'interprétation qui nécessitent d'avancer avec prudence dans la recherche qualitative, en l'occurrence :

1. l'accès aux situations : le choix méthodologique;
2. l'analyse des données : la progression de l'interprétation;
3. la transmission les résultats : la transposition des pratiques en savoirs de la pratique.

Les matériaux théoriques de la recherche

Après avoir introduit ces éléments contextuels, nous avons choisi d'interroger la pratique des TS à partir des théories de l'activité, lesquelles « sont toutes placées dans le sillage socioculturaliste de Vygotski » (Brassac, 2007, p. 168). Engeström (2011) rappelle les principes fondamentaux de ces théories : 1) elles se focalisent sur l'objet

même de l'activité; 2) elles distinguent les actions individuelles et l'activité collective partagée par un groupe donné; 3) elles mettent en interaction situation et activité. L'activité permet d'entrer dans la situation et la situation réorganise l'activité. Les objectifs de la recherche consistent à décrire l'activité d'évaluation et à rendre, certains des savoirs de la pratique, disponibles pour la formation en travail social. Les théories de l'activité se prolongent donc vers la didactique professionnelle (Samurçay, & Pastré, 2004) pour l'énonciation de ces savoirs tirés de la pratique.

En travail social, comme dans nombre de métiers de services (Mayen, 2007), le langage est le support des échanges. Cette capacité relationnelle, d'écoute et de parole avec autrui est fortement revendiquée par les TS comme compétence fondamentale de leur pratique (Hébrard, 2011). Or, Vygotski fait une distinction entre langage communicationnel et langage intérieur.

Dans sa première forme, le langage est tendu vers l'autre, il est un « moyen d'expression et de compréhension » (Vygotski, 1997, p. 56). Ainsi, dans son intervention, le TS va rechercher l'expression de la PA et, si le sens des mots est à minima partagé, le TS et la PA pourront se comprendre. Les finalités communicationnelles du langage « supposent donc nécessairement la généralisation et le développement de la signification du mot » (Vygotski, 1997, p. 58). Au-delà de l'activité clinique, cette signification partagée contribue à la compréhension au sein d'une collectivité (familiale, professionnelle, sociale) et entre les générations formant la société. Le langage, instrument à la disposition des TS, se révèle donc indispensable au déroulement de l'activité d'évaluation.

Dans l'activité consistant à évaluer, l'OEMC délimite l'autonomie fonctionnelle en plusieurs composantes (histoire sociale, historique médical, activités de la vie quotidienne, activités de la vie domestique, etc.). Il ne nous a pas semblé pertinent ici de faire une présentation exhaustive de l'outil[1], mais retenons qu'il formalise un vocabulaire pour identifier et exprimer l'autonomie fonctionnelle de la personne.

À l'aide de l'OEMC, le TS va ramener l'existence de la PA à une série d'éléments selon les thèmes proposés par l'outil. Cette collecte d'information, en SAD se fait le plus souvent au domicile de la personne âgée. L'observation nous indique que celle-ci dure approximativement quatre-vingt-dix minutes, estimation confirmée par les TS.

Dès lors, les éléments collectés sont réorganisés dans des catégories qui n'appartiennent pas à l'outil, mais qui relèvent de l'interprétation du TS. Avant l'évaluation, la situation de la PA peut sembler complexe, grave ou critique, compte tenu des traits multiples et enchevêtrés qui la constituent. Au terme de l'évaluation, le TS énonce ce sur quoi il est ou serait nécessaire d'agir pour soutenir la PA dans son projet de vie et dans son autonomie.

L'activité principale de l'évaluation selon nous est entre ces deux temps, celui de l'interprétation par le TS. Ce dernier regroupe les éléments collectés en nouvelles classes. C'est comme si les indices épars collectés, une fois réaménagés par le TS prenaient un sens nouveau permettant de passer du sens premier de la situation, que nous désignons d'évidence, à la compréhension de la situation.

La maitrise de l'outil et l'usage du vocabulaire proposé par l'outil ne suffisent pas à faire émerger mécaniquement l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle d'une personne. Nous saisissons que « le travail ne serait pas la simple mise en œuvre d'une panoplie d'aptitudes ou de procédures, mais un dialogue entre l'opérateur et son environnement » (Tourmen, 2008, p. 56).

Dans sa seconde forme, le langage intérieur est l'indice de la prise de conscience de l'activité, c'est-à-dire « la tentative de saisir dans les mots une situation, de trouver une issue, de prévoir l'action suivante » (Vygotski, 1997, p. 97). Ce langage, peu accessible spontanément, est un langage de soi à soi, fait de données implicites qu'il n'y a pas lieu de clarifier puisque qu'il n'est pas destiné à être partagé avec autrui.

Nous supposons que le langage communicationnel constitue la compétence relationnelle du TS dans la situation d'évaluation de l'autonomie fonctionnelle et que, dans le langage intérieur, nous serons en mesure de trouver des indices de l'activité d'évaluation de l'autonomie fonctionnelle là où certains savoirs sont mobilisés pour pouvoir appréhender la situation et poursuivre l'intervention.

Nous postulons que les TS ont construit, dans et par l'activité au fil des expériences, une approche conceptualisée de la perte d'autonomie fonctionnelle par la reconnaissance des traits similaires et distinctifs des situations rencontrées.

> Le concept apparait lorsqu'une série de traits distinctifs qui ont été abstraits est soumise à une nouvelle synthèse et que la synthèse abstraite ainsi devient la forme fondamentale de la pensée, permettant à l'enfant x de saisir la réalité qui l'environne et de lui donner un sens […] le rôle décisif incombe au mot (Vygotski, 1997, p. 258).

La rencontre TS-PA s'impose comme interaction. La PA doit être évaluée pour faire reconnaitre sa demande et accéder à des services, le TS doit évaluer puis dénouer la situation pour la comprendre et envisager la suite. Nous conviendrons qu'« évaluer [consiste] à mettre en relation un existant et un souhaitable » (Barbier, 2009, p. 122). Or, l'activité d'évaluation positionne le TS comme intermédiaire dans cet existant et ce souhaitable. En effet, le TS est l'interlocuteur auprès de la PA, tout comme il devient l'interlocuteur de la PA devant les représentants des politiques publiques.

Pour ce rôle d'intermédiaire, nous convoquons le concept de médiation, qui a été développé notamment par Lenoir et d'autres chercheurs (Lenoir, 2014; Lenoir,

Larose, Deaudelin, Kalubi, & Roy, 2002). Ce concept fondamental en éducation exprime le :

> … rapport entre les dimensions didactiques (rapport au savoir/aux savoirs/de savoirs), les dimensions psychopédagogiques (rapport aux élèves/à l'élève) et les dimensions organisationnelles (la gestion de l'enseignement en tant que rapport à l'espace classe et au milieu extérieur, au temps et aux moyens organisationnels mis en œuvre), le tout inséré dans un dispositif institutionnel (la classe, l'école, le système d'enseignement) et ancré dans un rapport au social spatiotemporellement déterminé (Lenoir et al., 2002, p. 14).

Dans le processus d'évaluation, la rencontre TS-PA s'inscrit dans un espace politique, social et historique, à savoir le contexte. L'activité dans la situation réunit la PA (le sujet), la perte d'autonomie (l'objet) et le TS (l'intervenant). Nous postulons ici qu'une évaluation au moyen du processus dialectique, lequel doit être emprunté, représente une médiation.

Ce postulat est un premier risque interprétatif. En effet, considérer l'évaluation à partir du concept de médiation, et non comme une illustration du biopouvoir dans une perspective foucaldienne, oriente certainement la recherche. De même que l'identification de certains savoirs qui organisent l'activité clinique postule de leur existence en amont du terrain. Du point de vue de la didactique professionnelle, leur repérage par la suite dans la pratique ordinaire permettra de les désigner et de les reconnaitre comme savoirs organisateurs de la pratique d'évaluation en travail social.

L'accès aux situations cliniques est la condition première pour identifier ce tour de main chez les professionnels expérimentés. L'analyse devra nous permettre de dire si ces façons de faire sont des organisateurs relativement stables de l'activité des professionnels et peuvent être désignées comme invariants. Le cas échéant, ces invariants devront être mis en forme pour être éventuellement communiqués et transmis au domaine de la formation initiale des TS sous forme de savoirs de la pratique. Chacune de ces étapes constitue un risque interprétatif.

Accéder aux situations : les choix méthodologiques

La condition évidente de notre recherche qualitative est l'accès au terrain. La première étape consistait en quelque sorte à vendre notre projet de recherche à la personne qui est responsable du programme de soutien à domicile (SAD) pour qu'elle accepte de nous ouvrir les portes de son service. Une fois négociée l'entrée sur le terrain, la démarche méthodologique choisie doit permettre une collecte de matériaux qui apportera des éléments de réponse sur les savoirs de l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle.

Nous avons tout d'abord pris contact[2] avec le responsable du programme SAD du CIUSSS de la Mauricie-et-du-Centre-du-Québec, à Trois-Rivières, qui propose de relayer l'offre de participation aux TS du programme SAD et d'inclure le temps de participation à la recherche des TS volontaires dans leur temps de travail. Par la suite, le responsable nous invite à présenter notre projet de thèse à l'ensemble des TS du SAD.

Si ces conditions facilitent l'accès au terrain, encore faut-il organiser la collecte des matériaux. Notre recherche sollicite la participation de six volontaires, membres de l'OTSTCFQ et possédant un minimum de cinq ans (Tourmen, 2008) d'expérience en soutien à domicile. L'approche qualitative que nous employons est structurée en deux étapes : une phase individuelle et une phase collective.

La phase individuelle débute par des temps d'observation de la pratique et des interactions langagières et fait l'objet d'entretiens semi-dirigés. Ce contexte de pratique nous indique ce que les TS ont à faire. La collecte de données se poursuit avec un récit de pratique (Demazière & Dubar, 1997) afin de questionner ce que fait le TS dans une situation précise. L'entretien d'explication (Vermersch, 2010) conduit à découvrir ce que fait le TS à un moment donné dans une situation donnée.

La phase collective débute, avec les mêmes TS, par des entretiens d'autoconfrontation croisée (Clot, 1999) en vue de favoriser l'émergence d'une pratique collective. Elle se poursuit avec un entretien en groupe focalisé (Kalampalikis, 2011) pour valider les premiers résultats et énoncer des savoirs qui seraient reconnus par les six TS. Les résultats préliminaires sont présentés aux enseignants en travail social (entretien en groupe focalisé). Par la suite, le responsable des programmes nous a invité à venir présenter ces mêmes résultats à l'ensemble des TS du SAD.

Mais, une fois le terrain ouvert, comment accéder à l'activité? Comment reconnaitre et énoncer des savoirs de l'activité d'évaluation?

La recherche est tributaire des situations qui se présentent dans la pratique des TS. L'alternance entre les temps d'observation et ceux des entretiens donne-t-elle accès à des activités d'évaluation? Nous suivons le déroulement de l'activité sans faire mention d'un nombre d'évaluations à observer. L'évaluation de l'autonomie fonctionnelle est une des activités des TS dans le SAD. Le risque rattaché à cette situation est de travailler sur l'évaluation et de ne pas en observer l'activité.

Dans les temps d'observation, les TS volontaires négocient et banalisent notre présence à leurs côtés en utilisant la phrase suivante : « Elle vient voir comment je travaille ». Pour la personne âgée, notre rôle en cette circonstance peut facilement être interprété comme une évaluation du travail de « son » travailleur social. Dans ces conditions, pour la personne âgée, ne pas nuire à son TS compte certainement. Pour nous-même, il s'agit de trouver la bonne distance physique pour être présente à la

situation, mais non dans l'interaction. L'observation en situation laisse en suspens l'effet d'une tierce personne dans l'interaction TS-PA.

Pour accéder à l'activité d'évaluation d'une personne, il faut que celle-ci accepte de se soumettre aux observations de quelqu'un. Dans le cadre de la profession des TS, cela veut dire être observé en visite à domicile, dans sa voiture, côte à côte devant l'écran d'ordinateur, en interaction téléphonique, avec ses pairs, avec ses supérieurs, pendant sept heures successives, et ce, sur plusieurs jours. La banalisation de l'observation est moins évidente dans les temps non cliniques, par exemple au moment de la rédaction des notes évolutives dans le dossier de la personne âgée, du fait de l'utilisation de l'ordinateur ou de la situation de rédaction. La synchronisation du chercheur sur les habitudes horaires de chaque TS – celui qui débute sa journée à 7h30 et la termine tôt, celui qui commence sa journée plus tard et qui finit de travailler à 17h30, celui qui prend ses pauses, celui qui ne prend pas ses pauses, etc. – parait banaliser la situation d'observation. Mais, à chaque instant, l'accès au terrain peut nous être fermé. Il devient alors primordial de reconnaitre que le TS, bien qu'il soit volontaire en toute connaissance de cause pour participer à la recherche, a besoin de souffler et de conserver son espace, et le fait de se retirer de l'observation consolide l'intégration du chercheur.

Analyser les données : partager la progression de l'interprétation

Comment reconnaitre des traces de l'activité d'évaluation de l'autonomie fonctionnelle dans la pratique quotidienne des TS?

Dans l'intervention, il est difficile de repérer formellement à partir de quand ou de quoi le TS est en évaluation de l'autonomie fonctionnelle. Les premières observations nous indiquent que les frontières de cette activité sont perméables.

En effet, la collecte d'informations qui, comme nous l'avons vu, est délimitée par l'OEMC, oriente parfois le TS vers l'homologation du mandat en cas d'inaptitude, ce qui implique un autre type d'évaluation. D'autres situations, par exemple un cas évident de maltraitance ou de négligence envers une personne âgée, réorientent le TS vers une autre activité d'évaluation, comme l'évaluation du fonctionnement social.

L'activité consistant à évaluer n'est pas un temps particulier de l'intervention qui se limite à la seule collecte des informations grâce à l'OEMC, elle est un processus continu et global. L'évaluation de l'autonomie fonctionnelle pousse l'intervention vers des pratiques plus spécialisées telles que l'homologation du mandat en cas d'inaptitude ou l'évaluation du fonctionnement social, deux actes réservés aux TS. Cette affirmation de l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle, partagée entre divers groupes professionnels comme préalable aux actes réservés des TS, constitue un risque. Nous ne savons pas comment ces résultats seront reçus par les professionnels et les formateurs en travail social.

Dans nombre de situations, ce qui fait obstacle à l'autonomie de la personne peut être résolu, par exemple par la mise en place d'un service d'aide au ménage. La situation dépend des pertes d'autonomie ainsi que des caractéristiques de la PA elle-même et celles de son entourage. Les composantes de la situation peuvent être repérées avec l'OÉMC selon la sensibilité du TS. Elles dépendent aussi de la perception que la personne âgée elle-même a de la situation comme perte.

Ainsi, nous retrouvons certaines situations complexes qui, chez les TS, déterminent des façons de faire qui ne sont pas de simples résolutions de problèmes, mais qui en appellent à la problématisation de la situation.

Au cours des 17 semaines de collecte de données, nous avons effectué la retranscription des entretiens, ce qui nous a permis, au fil des situations, de saisir les transitions, les bifurcations du TS. Celles-ci, pour nous, témoignent des habiletés du TS à conduire une évaluation et du fait que l'activité est adaptative en fonction de la situation. Nous constatons les adaptations de l'acteur à l'activité selon la situation. Les six TS désignent ces habiletés comme étant fondées sur « l'intuition », « le métier » ou « l'expérience ». Par contre, ils ne formulent pas de savoirs mobilisés dans leurs pratiques individuelles (entretiens d'explicitation) et n'identifient pas de savoirs dans les temps collectifs (entretiens croisés et entretien en groupe focalisé).

À ce point de l'analyse préliminaire, nous identifions chez les TS des manières de faire selon des situations que nous désignons de génériques. Nous en avons identifié quatre types :

- Les situations de conflit, avec l'entourage de la personne et avec d'autres services sur la compréhension de la situation;
- Les situations de refus de services de la part de la personne;
- Les situations de maltraitance physique, psychologique ou financière;
- Les situations d'autonégligence (négligence de soi).

Face à ces situations toujours singulières, mais se recoupant sur des caractéristiques communes qui entravent le déroulement ordinaire de l'évaluation, les TS expérimentés mobilisent trois modes opératoires : la confrontation, la coconstruction et la validation.

Ces deux modes opératoires, coconstruire ou confronter, appartiennent aux intervenants. Selon un seuil d'acceptabilité du risque qui leur est propre, les TS peuvent intervenir avec un des deux modes, changer de mode en cours d'intervention au besoin. À elle seule, cette composante du raisonnement clinique dans cette pratique professionnelle nécessiterait un article.

Le mode opératoire utilisé par tous les TS est la validation. Les six TS valident les éléments majeurs au terme d'une rencontre avec les personnes et leur entourage, et donc vérifient la compréhension partagée de la situation.

Transmettre les résultats : transposer des observations de certaines pratiques en savoirs de la pratique

Nous avons investi un seul service de soutien à domicile (SAD), souhaitant ainsi limiter le poids de l'organisation du travail sur l'activité (Nélisse, 1997). En effet, le contexte organisationnel dans lequel se déroule l'activité influence, ne serait-ce que par les procédures et les protocoles, ce qui doit être fait par le TS. En limitant la recherche à un seul site, les intervenants agissent dans une seule organisation, de sorte que l'analyse peut plus aisément distinguer entre ce qui relève de leur pratique et ce qui est inhérent à l'organisation. Il n'en demeure pas moins que la généralisation des résultats constitue un autre risque interprétatif.

La communication des résultats – ce qui a été observé et entendu auprès des six TS volontaires – représente un autre risque interprétatif. La collecte progressive des matériaux, de la pratique individuelle à la pratique collective, souhaite amorcer un mouvement d'abstraction, partant des gestes ordinaires de la pratique et allant vers un éventuel statut de savoir de la pratique qui serait reconnu par des TS expérimentés. À chaque étape, les TS volontaires ont reçu la retranscription des entretiens. Les entretiens d'autoconfrontation croisée leur ont permis de reconnaitre dans la pratique de l'autre des similitudes avec leur propre pratique. Avec les six TS volontaires, lors de la tenue du groupe de discussion focalisée et au moment de la présentation des résultats provisoires à l'ensemble des TS du SAD, les professionnels nous ont mentionné qu'ils se reconnaissent dans notre manière de décrire leur activité. Pour autant, il leur est quasiment impossible d'identifier des savoirs de leur pratique dans l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle.

Du point de vue de la recherche, nous avons désigné dans la partie précédente certains aspects comme étant des situations génériques et des modes opératoires. Nous devons maintenant relier ces termes au vocabulaire de la didactique professionnelle, les qualifier de concepts pragmatiques, voire d'invariants, opératoires ou praxéologiques. Il s'agit d'interpréter, sous l'angle de la didactique professionnelle, les observations saisies au fil de l'activité et les informations provenant des entretiens.

Dans une perspective de finalités de la recherche, nous avions formulé l'objectif de rendre certains savoirs de l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle disponibles pour la formation initiale des étudiants. Notre démarche de recherche repose sur ce point. En amont de la pratique, peu d'éléments du domaine de la gérontologie sont transmis, nous supposons donc des savoirs construits par les professionnels, dans et par l'expérience, en situation.

> La notion centrale est celle de situation, notion charnière entre les pratiques définies comme manières de faire et de dire stables et normées, particulières à chaque groupe professionnel et de travail comme activité située, c'est-à-dire la conduite socialisée, volontaire et réfléchie d'un ensemble d'opérations à travers le dédale des opportunités et des contraintes diverses selon une intention dominante ou en vue d'un résultat convenu et observable (Nélisse, 1997, p. 139).

Ainsi, il est important de décrire l'environnement de l'activité, les contraintes et les possibles qui agissent sur et dans la situation. Mais, aborder la situation à partir du concept de médiation suppose une activité par laquelle le problème sera construit avant d'être éventuellement résolu. La conception de la situation empruntée à Freire (Lenoir, 2014; Lenoir et al., 2002; Lenoir & Ornelas Lizardi, 2011) passe de la situation-problème à la problématisation de la situation du fait de la médiation (Lenoir, 2014; Lenoir & Ornelas Lizardi, 2011). Or, l'analyse des données pourrait invalider le cadre conceptuel à partir duquel nous questionnons l'activité d'évaluation de l'autonomie fonctionnelle comme médiation. L'évaluation nous apparait au moment de rédaction de ce texte, qui est aussi celui de la rédaction de la thèse comme une activité de compromis. En effet, elle se situe entre le possible du raisonnement éthique idéal en référence au pouvoir décisionnel de la personne, qui marque fortement le discours des TS, et le raisonnement prudentiel (Champy, 2009), qui est contraint au faisable dans le cadre organisationnel et le cadre déontologique de la profession. En d'autres termes, l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle navigue entre ce qu'il serait possible de faire dans la situation (la problématisation) toujours contraint au faisable selon le contexte (la résolution de problème).

Conclusion

Dans cet article, nous souhaitions mettre l'accent sur certaines questions qui se posent au fil de la collecte des données. La première est celle de l'accès aux situations, accès ayant une importance primordiale dans la recherche qualitative, le chercheur étant toujours tributaire de cette condition. Très associé à ce premier point, il y a le choix de la méthode qui, dans l'action, va rencontrer quelques principes de réalité. Le chercheur doit savoir interpréter les signes de fatigue du terrain et accepter de perdre quelques heures de temps d'observation auprès d'un sujet pour que ce dernier ne se retire pas de la recherche. L'observation et le temps partagé par les entretiens ainsi que les moments informels nous rapprochent des sujets de la recherche. Nous sommes parfois de connivence avec les TS, par un sens de l'humour partagé ou par la découverte d'un bistrot chaleureux en revenant d'une visite à domicile éprouvante tant pour le TS que pour nous. Au terme de la collecte des données, l'interprétation des résultats est aussi porteuse de ses rencontres.

L'analyse des données nous fait avancer dans l'interprétation entre ce qui est vu, senti, entendu de l'activité du TS et ce qui est vu, senti, entendu du fait de notre cadre de pensée autour de la médiation. Cette conception de l'activité est-elle compatible avec les contraintes de l'organisation dans le réseau de la santé et des services sociaux, comme semblent nous objecter quelques intervenants de terrain, alors que d'autre partageant les mêmes contraintes se reconnaissent dans cette coconstruction. Pour autant, les mêmes résultats pourraient conduire à interprétations contrastés si nous prenions la posture du biopouvoir. L'objet initial de l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle se poursuit dans une perspective qui emprunte volontiers à Richard (2008) et au titre d'un de ses articles : *…quand le recours au « gros bon sens » et au raisonnement normatif est insuffisant pour interpréter la règle ou remettre en question la décision envisagée et l'action qui en découle*. Qu'est-ce qui guide le raisonnement, alors que nous avons identifié la confrontation, la coconstruction et la validation comme orientations possibles? Finalement, la transmission des résultats, que nous avons qualifiée de transposition des pratiques en savoirs de la pratique, contient tout le risque interprétatif, y compris celui de vouloir à tout prix faire parler les données.

Notes

[1] Pour avoir une présentation de l'outil : http://www.expertise-sante.com/oemc.htm

[2] Le SAD du CIUSSS de la Mauricie-et-du-Centre-du-Québec a été contacté pour trois raisons. Tout d'abord, l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) n'offre pas de formation universitaire en travail social, ce qui réduit l'« effet d'un centre de formation » sur l'activité des travailleurs sociaux, qui viennent nécessairement de différentes écoles de travail social du Québec. Ensuite, à notre connaissance, les travailleurs sociaux de Trois-Rivières, contrairement à ceux de certaines autres régions (Estrie, Montréal, etc.), sont peu sollicités à participer à des recherches, de sorte qu'ils sont certainement plus enclins à accepter de participer à la nôtre. Enfin, la troisième raison est de nature opportuniste. Agente de recherche pour la Chaire de recherche du Canada sur les pratiques professionnelles d'intégration de services en gérontologie, j'ai rencontré des interlocuteurs du SAD. L'effet est double : d'une part, ces derniers m'ont déjà rencontrée et, d'autre part, j'avais au préalable acquis une connaissance de l'organisation des services.

Références

Barbier, J.- M. (2009). Voies pour la recherche en formation. *Éducation et didactique, 3*(3), 120-129. Repéré à http://educationdidactique.revues.org/588

Bergeron-Leclerc, C., & Cormier, C. (2009). Les ingrédients magiques de la relation d'aide, une exploration des facteurs à l'origine du succès de l'intervention dans le champ de la santé mentale. *Service social, 55*(1), 1-16.

Brassac, C. (2007). Qu'est-ce qu'un acte? La réponse de G. H. Mead. *@ctivités, 4*(2), 165-177.

Champy, F. (2009). *La sociologie des professions*. Paris : Presses universitaires de France.

Clot, Y. (1999). *La fonction psychologique du travail*. Paris : Presses universitaires de France.

Demazière, D., & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*. Paris : Nathan.

Engeström, Y. (2011). Théorie de l'activité et management. *Management & avenir, 42*(2), 170-182.

Hébrard, P. (2011). L'humanité comme compétence? Une zone d'ombre dans la professionnalisation aux métiers de l'interaction avec autrui. *Les sciences de l'éducation. Pour l'ère nouvelle, 44*(2), 103-121.

Kalampalikis, N. (2011). Un outil de diagnostic des représentations sociales : le focus group. *Revista Diálogo Educational, 11*(33), 435-467.

Lenoir, Y. (2014). *Les médiations au cœur des pratiques d'enseignement-apprentissage : une approche dialectique. Des fondements à leur actualisation en classe. Éléments pour une théorie de l'intervention éducative*. Longueuil : Groupéditions Éditeurs.

Lenoir, Y., Larose, F., Deaudelin, C., Kalubi, J.- C., & Roy, G.- R. (2002). L'intervention éducative : clarifications conceptuelles et enjeux sociaux. Pour une reconceptualisation des pratiques d'intervention en enseignement et en formation à l'enseignement. *Esprit critique*, *4*(4). Repéré à http://www.criese.ca/Communications/Documents_disponibles/intervention_educative.PDF

Lenoir, Y., & Ornelas Lizardi, A. (2011). Le concept de situation chez Paolo Freire : une perspective socio-anthropologique culturelle et politique. *Recherches en éducation, 12*, 50-67.

Mayen, P. (2007). Quelques repères pour analyser les situations dans lesquelles le travail consiste à agir pour et avec un autre. *Recherches en éducation, 4*, 51-64.

Ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS). (2003). *Chez soi : le premier choix. La politique de soutien à domicile*. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux.

Ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS). (2013). *L'autonomie pour tous. Livre blanc sur la création d'une assurance autonomie.* Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux.

Nélisse, C. (1997). Pour une analyse du travail. *Nouvelles pratiques sociales, 10*(2), 135-143.

Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec. (OTSTCFQ). (2013). *Mémoire présenté par l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec*. Montréal : Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec.

Richard, S. (2008). La délibération éthique chez les travailleurs sociaux en contexte d'intervention difficile : quand le recours au « gros bon sens » et au raisonnement normatif est insuffisant pour interpréter la règle ou remettre en question la décision envisagée et l'action qui en découle. *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 14*(1), 200-217.

Rousseau-Tremblay, É., & Couturier, Y. (2011). La formation en gérontologie : le cas du travail social. *Vie et vieillissement, 9*(2), 32-36.

Samurçay, R., & Pastré, P. (2004). *Recherche en didactique professionnelle*. Toulouse : Octarès.

Tourmen, C. (2008). Les compétences des évaluateurs des politiques publiques. *Formation Emploi, 104*, 53-65.

Vermersch, P. (2010). *L'entretien d'explicitation*. Issy-les-Moulineaux : ESF Éditeur.

Vygotski, L. S. (1997). *Pensée et langage, suivi de commentaire sur les remarques critiques de Vygotski de Jean Piaget* (F. Sève, Trad.). Paris : La Dispute.

***Mylène Salles**, actuellement responsable des programmes de type cours de 2°cycle en gérontologie de l'Université de Sherbrooke, a enseigné en travail social en France, en formation initiale et continue. Elle est titulaire d'un diplôme en travail social, d'une licence et d'une maîtrise en sciences de l'éducation, d'un diplôme d'études approfondies en sémiologie des interactions culturelles et vient de soutenir une thèse en gérontologie.*

Processus de construction et d'appropriation des savoirs en recherches collaboratives : soutenir l'intervention auprès des parents en difficultés

David Lafortune, Ph. D.

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Sophie Gilbert, Ph. D.

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Résumé

La prévalence des conduites parentales maltraitantes est majoritairement comprise en recherche comme la résultante de facteurs socioéconomiques défavorables et concomitants dans les familles dites « en difficultés ». Or, les praticiens rapportent que le niveau d'intervention généralement offert à ces parents pour y répondre (p.ex. matériel, psychoéducatif) se révèle partiellement déconnecté des réalités dynamiques et complexes du terrain, notamment des dimensions psychologiques impliquées dans l'investissement difficile de la parentalité. Cet article mettra en relief la portée heuristique des approches de recherche collaboratives (partant de l'expertise des aidants qui côtoient ces parents en difficultés) pour comprendre de manière holistique, contextualisée et en profondeur les défis posés par l'intervention, de même qu'adapter les pratiques en fonction de cette compréhension enrichie. Nous verrons qu'elles soulèvent toutefois des enjeux éthiques et méthodologiques entourant l'appropriation des savoirs par les milieux de pratique. Ces enjeux seront notamment illustrés par une recherche-action qualitative visant l'implantation d'une pratique d'intervention générationnelle auprès de parents en difficultés.

Mots clés

RECHERCHE-ACTION, APPROPRIATION, CONSTRUCTIVISME, PARENTALITÉS À RISQUE

Note des auteurs : Les auteurs tiennent d'abord à remercier les intervenants et les administrateurs de l'organisme-partenaire pour leur collaboration à ces deux recherches. Nos remerciements s'adressent également aux professeures Mélanie Vachon et Véronique Lussier, et à Geneviève Lavallée, Diane Aubin et Daniel Puskas dont les expertises, l'engagement et le soutien ont permis d'enrichir le contenu de cet article. Finalement, nous tenons à exprimer notre gratitude envers le Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FRQSC), au Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et à l'Université du Québec à Montréal pour leur soutien financier.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 140-162.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Introduction

Les problématiques, souvent multiples, des parents dits « en difficultés » (p.ex. précarité économique, instabilité résidentielle, monoparentalité, violence conjugale, criminalité, prostitution, toxicomanie, etc.) nous ont mobilisé, comme chercheurs, dans une quête de compréhension des défis qu'ils posent à l'intervention, de même que pour identifier des dispositifs cliniques propices à y répondre. Cet article propose le récit de deux études menées selon ce double objectif dans un partenariat étroit avec le milieu (Gilbert & Lussier, 2013; Gilbert, Lafortune, Charland, Lapointe, & Lussier, 2013), afin de mettre en lumière à la fois la valeur heuristique des approches collaboratives en ce domaine, mais aussi pour illustrer certains enjeux méthodologiques et éthiques, relatifs à la constitution des savoirs, qui ont émergé au fil de ces recherches.

Parentalités à risque : saisir l'irréductible dans les cycles de maltraitance

Au Canada, des études épidémiologiques soulignent l'ampleur croissante des conduites de maltraitance et de négligence infantile (Association des Centres jeunesse du Québec, 2014; Trocmé, et al., 2010). Ces mauvais traitements sont majoritairement interprétés – à travers les études s'inscrivant dans un paradigme positiviste/quantitatif – comme les conséquences de facteurs socioéconomiques défavorables dans les familles en difficultés (Lafortune & Gilbert, 2016). Toutefois, résumer l'émergence de la maltraitance infantile à la concomitance de ces variables risque de restreindre la compréhension de sa complexité. Notamment, des expériences adverses récurrentes dans l'enfance (i.e. violences, abus sexuels, négligence, cruauté, absence d'une figure d'attachement stable, etc.) seraient associées à des conduites négligentes ou maltraitantes lorsque l'individu deviendra à son tour parent (Egeland, Jacobvitz, & Papatola, 1986; Ertem, Leventhal, & Dobbs, 2000; Lacharité & Éthier, 2007; Valentino, Nuttall, Comas, Borkowski, & Akai, 2012). Certains auteurs soutiennent en effet qu'un *facteur générationnel* (Kaës & Faimberg, 2003) viendrait teinter (voire même figer) les perceptions relatives au rôle parental ou à la fonction de l'enfant pour l'adulte – jadis abusé ou négligé – aujourd'hui parent. En effet, la venue d'un nouvel enfant pourrait alimenter, chez ces parents, le désir de combler leurs propres blessures affectives de l'enfance par l'accession à la parentalité (Marinopoulos, 2003), le désir de se différencier de leurs propres parents maltraitants au risque de projeter des attentes parfois démesurées sur leur rôle parental ou sur leur enfant (Baret & Gilbert, 2015), la représentation persistante d'un enfant entrevu comme « bonheur primordial » (Wendland, 2010, p. 194) ou comme l'opportunité d'effectuer un changement radical dans leur mode de vie (p.ex. arrêter la consommation ou sortir de la marginalité) (Gilbert, 2015; Lafortune & Gilbert, 2013)[1].

Compréhension holistique des enjeux de l'intervention

Partant des caractéristiques complexes de la clientèle, notre démarche de recherche prit d'abord comme tangente la compréhension des défis qu'elle pose aux aidants (voir Figure 1, section A) pour ensuite proposer des modalités d'intervention alternatives (section B). Ces deux recherches s'inscrivaient dans une visée constructiviste, ancrée dans la rencontre des chercheurs avec les réalités invoquées par les milieux de pratique, pour atteindre une compréhension holistique, contextualisée et en profondeur de ces défis. La première de ces recherches qualitatives porta, en 2010, sur la description des spécificités d'un service communautaire adapté aux jeunes parents en difficultés (voir Figure 1, section A). Le schéma dynamique de la Figure 1 reprend les deux démarches méthodologiques présentées dans l'article : une première recherche descriptive dans l'optique de mieux comprendre les réalités du milieu (A); une recherche-action consistant en l'implantation d'un modèle d'intervention générationnel auprès de parents en situation de vulnérabilités psychosociales (B).

Pertinence d'une démarche collaborative et critères de rigueur méthodologique

En parallèle à nos objectifs de recherche, cette étude (A) se fondait sur la demande, formulée par un organisme communautaire montréalais, de comprendre les spécificités de l'intervention menée par un service conçu pour les jeunes parents en difficultés[2]. La démarche empirique entreprise s'inscrivait ainsi dans un souci de renforcement collaboratif : les acteurs du terrain et de la recherche se trouvant alors engagés dans une quête d'élucidation commune autour des enjeux de l'intervention auprès de cette population[3].

La méthodologie qualitative employée consistait d'abord en des entretiens semi-directifs individuels (deux par participant) auprès des quatre intervenants psychosociaux impliqués dans le service, de même qu'auprès d'un conseiller clinique et du coordonnateur du service[4]. Dans un second temps, les participants furent rencontrés en équipe, après une analyse préliminaire des données, lors de deux focus groups.

Au cours de ce projet, les processus de collecte et d'analyse des données avaient pour objectif de redonner constamment la parole aux praticiens, dans l'optique de produire une construction conjointe (entre les milieux de la recherche et de l'intervention communautaire) et enracinée des savoirs (Mucchielli, 2005) : modalités des entretiens de recherche, consensus sur les objectifs poursuivis par l'étude, partenariat prolongé avec le milieu, ajustements de la grille de codification suite aux focus groups, etc.

Particulièrement, les focus groups furent l'occasion d'échanger avec les intervenants sur les résultats préliminaires, pour évaluer si notre compréhension des données *résonnait* (Tracy, 2010) avec leur perception de l'intervention, pour ensuite réajuster la grille d'analyse jusque-là élaborée à partir de leurs commentaires ou des

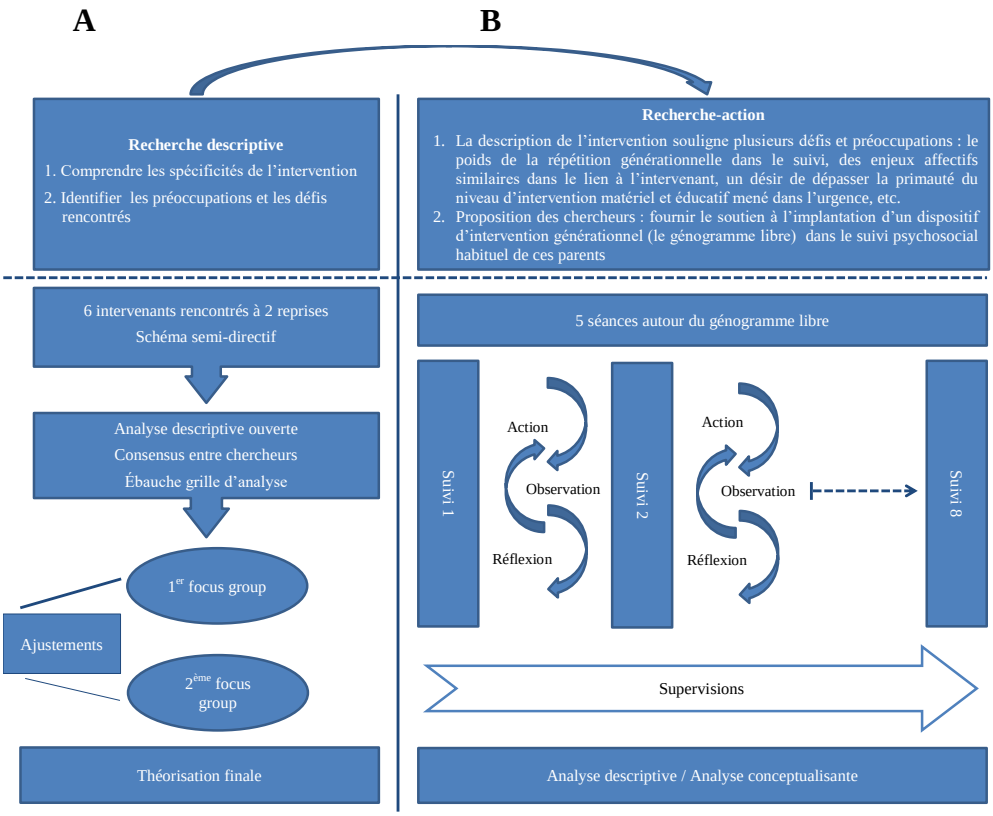


Figure 1. Schématisation dynamique des deux démarches méthodologiques.

éléments nouveaux apportés. Les focus groups mobilisaient en effet la réflexivité des intervenants, alors amenés à revisiter collectivement leur discours dans l'après-coup. Il s'agissait d'une opportunité d'enrichir, de corroborer ou de nuancer nos interprétations afin de cerner toujours plus la signification – dès lors *co-construite* au sein du groupe des intervenants – de l'expérience de l'intervention auprès des parents en difficultés (Krueger & Casey, 2000; Madriz, 2000; Mukamurera, Lacourse, & Courturier, 2006). Comme Van der Maren (1996) le précise, l'instrumentalisation (collecte de données et techniques d'analyse) déforme inévitablement le matériel brut fourni par les participants, d'où l'importance de ne jamais maintenir la présomption qu'elle offre « une copie du réel » (p. 8). Ce faisant, effectuer un retour aux sources de données, soit les participants, relevait d'un gage de rigueur méthodologique (crédibilité).

Le contenu présenté lors de ces groupes (résultats préliminaires) se voulait essentiellement descriptif[5]. D'une part pour éviter d'accentuer une dissymétrie

chercheurs/praticiens ou, en d'autres termes, le potentiel écart entre théorie et expérience autour du savoir; d'autre part, afin que les résultats présentés s'inscrivent dans la demande initiale du milieu d'intervention. En effet, les interprétations des chercheurs sont plus aptes à être reconnues puis intégrées si leur ancrage et leur niveau d'inférence correspond à la réalité issue du terrain (Mukamurera et al., 2006) : dans le cas présent, la description par les protagonistes des spécificités de l'intervention. Cette précaution prend un sens particulier pour des chercheurs issus d'un domaine tel que la psychologie, discipline qui – de par une armature théorique solide centrée sur l'herméneutique des phénomènes humains – peut amener à proposer des interprétations déconnectées des questionnements qui ont amené les participants (principalement ici des intervenants psychosociaux de formations diverses) à s'engager dans la recherche.

À travers la démarche globale de cette recherche, nous prônions ainsi une approche par *consensus*, non seulement entre les chercheurs lors de l'analyse des données, mais également entre chercheurs et intervenants, visant dès lors une construction partagée du sens dans le dialogue et l'intersubjectivité (Anadón & Guillemette, 2007). L'alternance répétée entre collecte et analyse des données s'est formalisée en un mouvement itératif *tri-directionnelle* : « entre le chercheur et les données, mais aussi et en complémentarité entre le chercheur et les participants, entre le chercheur et d'autres chercheurs » (Mukamurera et al., 2006, p. 113).

Toujours dans cette perspective de rigueur, Gohier (2004) précise que l'ambition *collaborative* d'une recherche dépendra de sa prise en compte de critères dits « relationnels » (Gohier, 2004; Savoie-Zajc, 2000). Ceux-ci attestent du souci du chercheur de favoriser et de conserver un caractère dynamique et socioconstructiviste dans sa démarche méthodologique. Ces critères de rigueur relationnels – retrouvés au sein des deux études évoquées dans l'article (A et B) – renvoient classiquement à ceux *d'équilibre*, *d'authenticité* et de *signifiance* dans le paradigme constructiviste (Guba & Lincoln, 1989; Manning, 1997; Morrow, 2005; Patton, 2002) :

- Le critère d'équilibre désigne la préoccupation, par le chercheur, de faire entendre et de considérer toutes les voix du terrain. Le retour effectué dans les focus groups tentait, entre autres considérations, de produire un *rééquilibrage* du pouvoir; enjeu qui prend un sens particulier pour les intervenants du milieu communautaire qui énoncent fréquemment le sentiment d'être *sans poids* face aux institutions publiques (p.ex. instances de protection de la jeunesse) ou aux chercheurs.
- Le critère d'authenticité renvoie au niveau d'engagement du chercheur dans l'accompagnement visant la transformation du monde vécu par les participants (Gohier, 2004). Notamment, la restitution des résultats sous forme d'inférences thématiques (Paillé & Mucchielli, 2012), en se dégageant des significations

singulières pour accéder à une conception plus générique et abstraite des enjeux de l'intervention, témoignait de notre volonté de favoriser chez les participants des apprentissages et d'induire des prises de conscience fertiles pour leur quotidien, voire même de stimuler chez eux un désir de perfectionner ultérieurement certains aspects de leur pratique.

- Le critère de *signifiance* (ou le potentiel évocateur d'un résultat) implique d'une part la co-construction et la *Verstehen* (qui signifie une description approfondie). Tel que mentionné, notre démarche tendait vers une construction mutuelle du sens par le système interactif chercheurs/participants dans les différents espaces proposés, afin d'atteindre une compréhension en profondeur, dense et évocatrice des phénomènes cliniques relatifs aux enjeux de l'intervention.

Conclusions de la première étude : multiplicité et intrication des niveaux de l'intervention

Tant dans les services communautaires que publics, l'intervention offerte aux parents en difficulté au Québec consiste principalement en de l'aide matérielle, au soutien à l'employabilité, à la sensibilisation à la violence domestique ou à une démarche psychoéducative portant sur les compétences parentales (Lafortune & Gilbert, 2016). Pourtant, nos résultats ont mis en relief qu'une intervention majoritairement axée sur la précarité socioéconomique est à même de produire une réponse partielle aux réalités dynamiques et complexes du terrain. Certains chercheurs préconisent d'ailleurs une approche plus holistique qui intègre un niveau de lecture *psychique* (notamment générationnel) des comportements parentaux problématiques (Gilbert, 2015; Lacharité, 2013; MacLeod & Nelson, 2000).

Quant aux défis qui émergent dans la relation d'aide, les intervenants ont rapporté des enjeux récurrents, dont certains soutiennent le bien-fondé de la précédente remarque :

- Les parents constituant leur clientèle sont fréquemment réfractaires à s'adresser aux institutions publiques (p.ex. services de soins primaires ou spécialisés) et, lorsque qu'ils se trouvent contraints de négocier avec celles-ci (p.ex. suite à un signalement et/ou un jugement des instances de protection de la jeunesse), ils vont souvent démontrer un faible niveau de motivation face au plan d'intervention proposé par l'aidant;
- Le passé familial et institutionnel de nombre de parents en difficultés – ponctué de suivis et de placements multiples par les services de protection de la jeunesse, lesquels auront amené leur lot de déceptions affectives et de deuils subis – demeure souffrant et semble alimenter un fort sentiment de trahison à l'égard de la société, soutenant leur tendance actuelle à être méfiants ou

réfractaires par rapport aux services dont ils pourraient bénéficier. La conflictualité de la relation d'aide semble donc pouvoir s'interpréter, partant du vécu des intervenants, en référence à ses ancrages intrapsychiques et sa résonnance affective avec l'histoire familiale et institutionnelle des parents en difficultés (Lafortune & Gilbert, 2013);

- Les besoins matériels apparents ou exprimés directement par ces parents – légitimés par l'urgence de leur situation et la précarité extrême de la famille – conduisent souvent l'offre de service à demeurer à ce niveau d'intervention, contraignant les aidants à mettre *entre parenthèses* les souffrances d'un autre ordre, notamment psychique.

Les problématiques soulevées par les aidants, à travers les espaces de parole et de réflexivité offerts lors de cette première recherche, soutiennent la légitimité d'approches d'intervention complémentaires à celles habituellement proposées à ces parents au Québec. Il s'agirait ainsi d'intégrer un niveau de compréhension et de prise en charge psychique des problématiques de maltraitance.

Illustration des enjeux posés par l'appropriation de pratiques cliniques novatrices

Cette compréhension enrichie des défis de l'intervention nous a amenés, comme chercheurs (en particulier, comme chercheurs-cliniciens), à relever leur ancrage et leur signification psychique. Soucieux de répondre au niveau de détresse parentale ici révélée, et à la lumière d'une recherche antérieure sur la parentalité des jeunes adultes en difficultés (Gilbert, 2015), un dispositif d'intervention clinique (le génogramme libre)[6] fut proposé aux mêmes intervenants dans le cadre d'une recherche-action qualitative.

Dans cette seconde partie, nous exposerons les enjeux relatifs à l'appropriation de cet outil dans la pratique des acteurs du terrain, à partir du témoignage de leur vécu au cours de son implantation.

Toutefois, il nous apparait pertinent, au préalable, de définir la recherche-action comme démarche méthodologique singulière, de même que d'aborder les défis qu'elle pose aux plans méthodologique et éthique, relativement à la transformation des pratiques.

Quels enjeux méthodologiques en recherche-action, pour quels desseins?

Les recherches dites « participatives » renvoient à diverses méthodologies et appellations (recherche-action, recherche collaborative, recherche-formation, etc.) qui tendent vers la disparition des limites entre le monde du chercheur et celui de la pratique (Anadón & Couture, 2007; Desgagné, Bednarz, Lebuis, Poirier, & Couture, 2001).

Plus spécifiquement, la recherche-action consiste en une démarche méthodologique centrée sur une situation réelle qui pose problème dans un milieu institutionnel, visant, en bout de parcours, la modification des pratiques auparavant établies (Pourtois, Desmet, & Humbeek, 2013). Comme toute démarche s'inscrivant dans un paradigme constructiviste, elle se fonde sur une prémisse démocratique qu'elle considère comme centrale, se décalant ainsi d'une perspective où le chercheur pressent unilatéralement un problème qu'il mettra ensuite à l'épreuve du terrain (Savoie-Zajc, 2012). En ce sens, la recherche-action vise à donner toute sa valeur aux différentes voix du milieu, comptant sur une rencontre fertile entre ces deux *cultures* (et savoirs) : celle des acteurs du milieu et celle du chercheur (Desgagné et al., 2001; Dolbec & Clément, 2004).

Cette démarche permet aussi de connecter les objectifs de formation aux réalités vécues par les acteurs du terrain (Reason & Bradbury, 2008), nécessitant ainsi, pour être rigoureuse, une mise en tension préalable et continue entre les préoccupations des praticiens (p.ex. développer leurs pratiques, résoudre des problèmes organisationnels ou avec la clientèle) et celles des chercheurs (p.ex. élaborer une compréhension des répercussions sur le milieu) (Bourassa, Bélair, & Chevalier, 2007; Pourtois et al., 2013; Reason & Bradbury, 2008).

Genèse des savoirs en recherche-action

Plusieurs paramètres inhérents à la rigueur sont dégagés dans la littérature pour évaluer la qualité des recherches participatives (Cole & Knowles, 1993; Dolbec & Clément, 2004; Grant, Nelson, & Mitchell, 2008; Heron, 1996; Patton, 2002; Reason & Bradbury, 2008). Parmi ceux-ci, certains relèvent de la particularité des recherches-actions, notamment les principes de démocratie et d'appropriation du nouveau savoir par les intervenants du milieu (Gohier, 2004).

Savoie-Zajc (2012) repère cinq considérations relatives à la rigueur d'une recherche-action. Celles-ci nous apparaissent particulièrement reliées au potentiel des résultats à se voir réinvestis (appropriés) par et pour le milieu : 1) concourir à améliorer les pratiques à partir des préoccupations du terrain; 2) garantir aux acteurs une place dans l'ensemble des prises de décision relatives au processus de recherche; 3) conserver une structure en spirale – processus itératif entre l'action, l'observation et la réflexion – dans l'élaboration du devis et au fil du projet; 4) contribuer au développement d'une communauté d'apprentissage; 5) et produire trois types de savoirs (Guillemette, 2011; Heron, 1996). Ces derniers se déclinent comme suit :

> les savoirs académiques se veulent transférables, les savoirs de pratique soulignent les ajustements de pratique des participants et finalement les savoirs d'expérience sont issus des réflexions du chercheur et des participants afin de dégager comment ce groupe a renforcé, ensemble, des capacités de résolution de problèmes, la capacité de travailler en

> collaboration, pour le mieux-être d'une collectivité (Savoie-Zajc, 2012, p. 83).

Avec pour objectif la transformation des pratiques, la recherche-action pose alors la question des conditions et des dispositions (matérielles, procédurales, éthiques, etc.) propices à la genèse du savoir-faire avec et par le milieu. Plus précisément, dans quelle mesure la recherche-action influence-t-elle les pratiques (les savoirs sont-ils appropriés, résonnent-ils avec les préoccupations du milieu et suscitent-ils un passage ultérieur à l'action?), mais aussi, les résultats générés sont-ils transférables à d'autres contextes?

Si ces trois niveaux de savoir (Heron, 1996; Savoie-Zajc, 2012) permettent de saisir la nature plurielle des *produits empiriques* de la recherche-action, ils permettent de restreindre le spectre de notre réflexion. En effet, puisque la transférabilité des savoirs académiques constitue un enjeu commun à toutes les recherches s'inscrivant dans un paradigme qualitatif (Gohier, 2004; Guba & Lincoln, 1989; Morrow, 2005; Winter, 2000), nous proposons de rétrécir le champ de notre questionnement à la spécificité des recherches-actions, soit la genèse de savoirs de pratique et d'expérience, qui témoigne du processus d'appropriation/transformation des pratiques.

Dans la mesure où cette transformation découle d'un processus complexe et non-linéaire (teinté d'éventuels aléas et du dénouement de ceux-ci), il convient d'en préciser les enjeux et ce, avant d'illustrer le processus d'appropriation par le biais de notre propre démarche.

Résistances aux changements

Avant d'entreprendre une recherche-action, le chercheur doit prendre connaissance des enjeux manifestes, mais aussi latents, dans lesquelles se trouvent les participants. Ces enjeux sont de nature institutionnelle, sociale, ou personnelle. De telles considérations amènent le chercheur à demeurer attentif aux aspects éthiques et politiques entourant l'étude qu'il désire mener, mais aussi à laisser émerger les motivations des participants (dont la nature et le niveau peuvent varier), de même que leurs possibles résistances aux changements. Ces résistances sont prévisibles dans la mesure où la nature même de la recherche-action relève d'une forme d'intrusion, amenant le terrain à produire des changements dans les pratiques et les façons de percevoir qui constituaient auparavant les repères et les modalités de fonctionnement individuels et collectifs (Pourtois et al., 2013). Ces résistances s'ancrent également dans le dynamisme et la complexité – parfois difficiles à décrypter, dans un premier temps du moins – du milieu à l'étude, de même que dans son histoire et sa conjoncture organisationnelle singulière (Pourtois & Desmet, 1998).

La tentation d'un *recadrage* de la part du chercheur (vers ses objectifs scientifiques) demeure néanmoins présente, au risque de méconnaitre que les participants/praticiens sont détenteurs d'un savoir à considérer – celui de « l'action »

ou de « l'expérience » (Desgagné et al., 2001). En d'autres termes, le risque d'alimenter des enjeux de pouvoir et d'influence entre le milieu de la recherche et celui du terrain reste omniprésent. À l'inverse, demeurer attentif, comme chercheur, au fait que la recherche-action constitue un « acte politique » sensible (Pourtois et al., 2013, p. 29), de même qu'adopter une position d'écoute et de dialogue, favorisent la diminution des résistances du milieu.

En outre, si la réactivité du terrain permet d'identifier les facteurs qui agissent à l'encontre du changement (Lewin, 1951) et constitue un processus normal (Pourtois et al., 2013), elle peut également refléter une inadéquation entre la méthodologie proposée initialement et les enjeux posés par les caractéristiques spécifiques du milieu.

Dans tous ces cas de figure, le récit de la recherche-action (ses aléas, les résistances, le processus en spirale, etc.), en ce qu'il reflète en partie le processus d'appropriation, représente en lui-même un des résultats de l'étude et doit être documenté pour de possibles implantations ultérieures dans d'autres milieux.

À partir de certaines données de notre recherche-action, nous illustrerons comment les pratiques d'intervention auprès de jeunes parents en difficultés se sont possiblement modifiées (savoirs de pratiques), mais également comment la documentation du processus de recherche (discussions, négociations, résistances, résolution de problèmes) permet d'éclairer les enjeux pratiques et cliniques posés par l'ajout d'un dispositif aux services psychosociaux habituellement offerts à cette clientèle (savoirs d'expérience).

Illustration

La seconde démarche méthodologique rapportée ici (voir la section (B) dans la Figure 1) consistait en une recherche-action qualitative visant l'implantation – supervisée – du génogramme libre sur cinq rencontres du suivi psychosocial habituel de huit jeunes mères en difficultés (18-30 ans)[7].

Dans une perspective heuristique, il apparaissait pertinent de penser l'intervention auprès de ces parents de manière holistique, intégrant la complexité des différents niveaux de problématiques familiales : soit les facteurs comportementaux manifestes (p.ex. conduites maltraitantes chez le parent, violences conjugales), économiques ou sociaux de la famille, certes, mais aussi les composantes psychologiques complexes impliquées dans les failles touchant à l'exercice de la parentalité. Dans la même veine, constatant d'un côté la prédominance des modèles d'intervention matériels et éducatifs offerts à ces parents (lesquels répondent partiellement à leurs motifs de détresse), et de l'autre, la méfiance habituelle de ces derniers à l'égard des institutions étatiques, il semblait judicieux d'intégrer un module d'intervention centré sur les souffrances psychiques, actuelles et passées, aux services psychosociaux offerts à cette clientèle dans le milieu communautaire.

Les enjeux méthodologiques posés par l'appropriation du génogramme libre (constitution et évolution des savoirs de pratique et d'expérience) seront illustrés par le matériel collecté à travers l'espace réflexif de supervision clinique, dont les intervenants disposaient sur la durée du projet.

Nature de l'espace réflexif

Dans un contexte d'intervention où se mêlent constamment urgence et préoccupations élevées pour l'intégrité des parents et des enfants, la supervision de groupe[8] constitue un outil essentiel. Celle-ci permet aux intervenants de ventiler les émotions vécues au cours du projet (frustrations, espoirs, impuissance, euphorie, désarroi, etc.), analyser les enjeux du suivi auprès de cette clientèle vulnérable (soutenir le rôle parental, élaborer une demande d'aide claire, cerner les obstacles pour éventuellement les contourner, etc.) et offrir des opportunités d'apprentissages vicariants par la synergie du groupe (ce qui rejoint les recommandations de Bernard & Goodyear, 2013).

La supervision représente également un espace réflexif puissant pour les intervenants sur l'expérience de passation de l'outil et la transformation de leur pratique, permettant ainsi d'éclairer les chercheurs sur plusieurs interrogations touchant au processus d'appropriation :

- Le niveau d'intégration du génogramme libre et le sentiment de maîtrise de sa pratique sont-ils uniformes (dans l'équipe, dans le temps et sur tous les aspects du suivi)?
- Cette intégration s'est-elle heurtée à des obstacles identifiables? Comment ceux-ci ont-ils été résolus?
- Comment et quand (au cours du projet) ont émergé les préoccupations des intervenants concernant l'intégration de l'outil au suivi psychosocial habituellement offert aux parents?

En constituant un espace intermédiaire entre la recherche et le terrain, la supervision proposée a permis que se révèlent certains contenus plus difficiles à aborder de façon directe dans le rapport praticiens-chercheurs, telles la confrontation des expertises (terrain-théorie) et la transformation des pratiques. De plus, l'offre de supervisions sur toute la durée de l'étude a mis en relief les aléas de l'intégration de l'outil, tout en permettant à l'équipe d'opérer et de formaliser des réajustements (notamment sur la consigne de passation), puis d'en observer les répercussions sur le suivi des parents. Notre démarche s'est donc avérée cohérente avec la structure en spirale caractéristique du processus itératif en recherche-action (Savoie-Zajc, 2012).

Mouvements dans le processus d'appropriation du génogramme libre

La méthodologie de notre recherche-action incluait ainsi la tenue de supervisions, chaque deux semaines, sur la durée du projet (2011-2013). Partant de l'enregistrement de ces rencontres, des fiches-synthèses ont été générées pour chaque supervision[9]. Un

niveau d'analyse plus inférentiel du discours des intervenants – par catégories conceptualisantes (Paillé & Mucchielli, 2012) – permit d'identifier, à partir de ces fiches, certaines dynamiques relatives à l'appropriation, enjeux que nous avons décrits en termes de *mouvements* (Figure 2). Si ce dernier terme évoque une évolution chronologique dans le processus d'appropriation, il ne saurait renvoyer uniquement à une linéarité : les quatre mouvements identifiés désignant aussi des phénomènes transversaux, actualisés à plusieurs étapes du projet.

1. **Rupture idéalisée** : Dès les premiers temps du projet, les intervenants ont manifesté une effervescence de questionnements et de suggestions relativement à l'intégration du génogramme à leur pratique habituelle : *Quel est le meilleur moment pour intégrer l'outil au suivi des parents? À quels parents proposer préférentiellement le génogramme libre? Sur quel(s) paramètre(s) fonder ce choix?*[10]

   Ce mouvement laissait transparaître leur empressement à intégrer le dispositif, formulant au passage de nombreuses attentes à l'égard des répercussions espérées. En effet, les mères identifiées étaient souvent celles pour qui le suivi était le plus problématique. Étaient ainsi énoncés les désagréments vécus dans leur pratique d'intervenants auprès de ces dernières (instabilité de la relation d'aide, discordances entre leurs interventions et celles du réseau public ou d'autres ressources communautaires, constat d'une répétition des grossesses non planifiées et en situation de grande précarité sur laquelle l'intervention semble avoir peu de prises, etc.), lesquels pourraient expliquer, du moins en partie, l'ampleur de l'espoir associé au génogramme libre. Les intervenants souhaitaient ainsi accroître l'introspection du parent (notamment en lien avec les paradoxes apparents entre précarité et désir d'enfant), produire une *« brèche »* dans ses résistances à aborder certains motifs de sa détresse psychologique, aller au-delà d'une approche de *charité* (c.-à-d. dons, hébergement d'urgence, etc.) telle que proposée par certains organismes œuvrant auprès de cette clientèle.

2. **Désenchantement** : Contrastant avec le premier mouvement, les intervenants formulaient par moments leur déception à l'égard des retombées attendues de l'outil. Ils ont ainsi énoncé leurs réserves quant à son utilité pour plusieurs des mères, constatant à cet égard que la simple reconnaissance par ces dernières de leur répétition actuelle des dysfonctionnements familiaux de la génération précédente n'apportait pas en soi de modifications notables dans leur lien à l'enfant. Or, les supervisions marquées par une profonde désillusion à l'égard du génogramme libre semblent également dévoiler une perte d'espoir plus globale à l'égard du suivi de certains des parents/participants. Préalablement à l'étude, le suivi de ces derniers était marqué par une importante fixité des

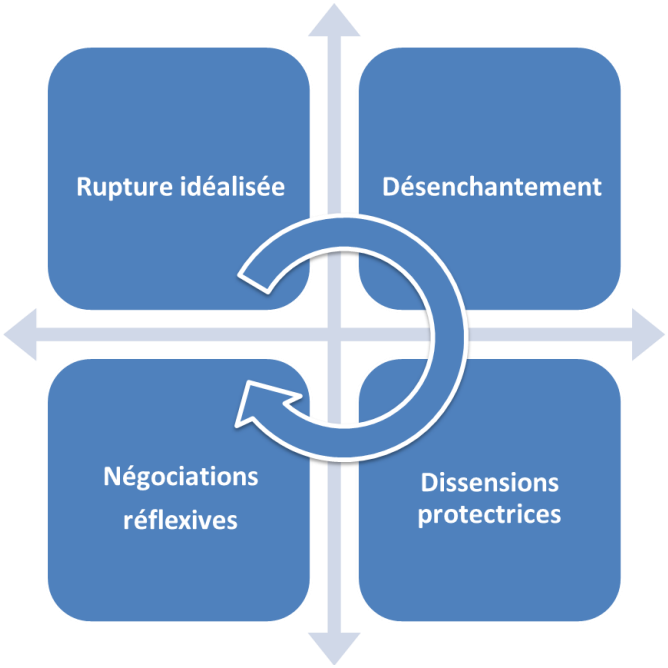


Figure 2. Mouvements dans le processus d'appropriation du génogramme libre.

problématiques psychosociales et des conduites à risque envers leur(s) enfant(s). Par l'espace réflexif offert en supervision, il devenait alors possible pour les intervenants d'analyser la teneur de leurs attentes, afin de différencier d'une part, les cas où était espérée du génogramme une issue miraculeuse (peu probable au regard de l'évolution du suivi de certaines mères dans les derniers mois ou années), et d'autre part, les situations où la possibilité d'une évolution favorable à partir du génogramme était justifiée par des arguments plus rationnels qu'émotifs. En fait, le désenchantement semble avoir été le point nodal à partir duquel put s'entrevoir une appropriation plus critique du dispositif (mouvement 4), à la suite du renoncement à une certaine idéalisation de celui-ci (mouvement 1).

3. **Dissensions protectrices** : On touche ici à différentes formes de réticences, manifestées dans l'utilisation de l'outil ou le discours des intervenants. Celles-ci étaient soit orientées vers le cadre méthodologique (dispositif de passation et de suivi), ou plus largement vers le milieu de la recherche. Par moments, la recherche semblait ainsi perçue par les intervenants comme *corps étranger* dans leur pratique habituelle – comme si l'outil, tel que proposé par les chercheurs, s'avérait déconnecté des réalités de l'intervention. À cette perception répondait

parfois le désir d'adapter l'outil, une fois le projet terminé, à leurs « *propres couleurs* ». De même, le souhait formulé par les intervenants, à une étape avancée du projet, de *remettre de l'ordre* dans l'histoire des parents lors de certaines passation (p.ex. « *faire des liens* », « *compléter* » le dessin en remplissant les trous dans la généalogie) semble s'inscrire dans ce mouvement divergeant, dans la mesure où il se révèle partiellement incompatible avec l'apport singulier du génogramme *libre*[11]. Ce retournement au regard du dispositif proposé traduisait-il l'existence d'appréhensions plus subtiles à l'égard de l'outil, ou rendait-il compte de frustrations survenues au cours du projet?

La première hypothèse semble soutenue par un climat de *déséquilibre* et « *d'insécurité* » (le sentiment de perdre ses moyens), formulé par les intervenants face à la modulation (induite) de leur pratique et de leurs perceptions de l'intervention. En effet, ils se sont trouvés confrontés à un niveau de souffrance psychique auparavant peu accessible chez les parents, auquel il fallait désormais pouvoir réagir. De plus, les inévitables moments de silences lors de la passation du génogramme contrastaient drastiquement avec le suivi habituel, où l'expression de l'urgence et des considérations matérielles envahit littéralement l'espace de la relation d'aide. À ce propos, le désir verbalisé de ne pas vouloir être trop « *thérapeutique* », qui semble détonner en comparaison au discours tenu au début de la recherche (accéder, par le génogramme libre, à un niveau de lecture psychique), pourrait témoigner d'un repli protecteur dans l'approche connue (soutien matériel et approche éducative).

Quant à la seconde hypothèse, elle semble à la fois étayée par la désillusion décrite plus haut (mouvement 2), mais également par l'énonciation des sentiments douloureux *d'impuissance*, de culpabilité (ne pas être « *fier* » de soi, se sentir « *maladroit* ») ou le souci de performance (sachant que les chercheurs écoutent les supervisions). En outre, si le souhait de reprendre le pouvoir sur l'intégration de l'outil (« *à leur sauce* ») permet de contrer un vécu d'impuissance inhérent à la recherche-action, il résonne également avec un éprouvé récurrent d'incertitude durant le suivi antérieur et actuel de ces parents (p.ex. la peur d'être « *flushés* »), auquel font régulièrement référence les intervenants dans les supervisions.

4. **Négociations réflexives** : Ce quatrième mouvement traduirait l'aboutissement du processus d'appropriation, à savoir ce qui apparait dans le discours des intervenants comme une transformation critique et assumée de leur pratique, partant de l'apport du génogramme libre. À ce moment, l'utilisation de cet outil fait sens (résonance) pour eux, au regard du travail envisagé auprès des jeunes parents en difficultés. Ce mouvement semble résulter d'une démarche

expérientielle et réflexive (soutenue par l'offre de supervision), permettant notamment de réinvestir certains espoirs formulés au début de la recherche (mouvement 1). Vers la fin du projet, les intervenants purent constater les retombées d'un suivi s'inscrivant dans une autre temporalité (c.-à-d. en demandant aux jeunes mères de prendre le temps d'élaborer leur histoire, de revisiter celle-ci dans l'après-coup de la passation du génogramme en lien avec leur situation actuelle) que la prise en charge habituelle de ces parents, souvent caractérisée par l'urgence : menace d'un placement du DPJ, violence conjugale, rechute dans la consommation, altercation avec l'école, les voisins, la police, etc. Ils ont toutefois remarqué l'importance de conserver une souplesse dans la place accordée aux deux niveaux d'intervention (pragmatique et matériel d'un côté, psychique et générationnel de l'autre), dans la mesure où l'urgence ne peut être entièrement écartée puisqu'elle nuit aux dispositions du parent à élaborer sur ses motifs de détresse au plan psychologique[12].

Plus précisément, l'espace réflexif de supervision fut l'occasion de réfléchir collectivement sur les caractéristiques des résistances des parents (le déni des difficultés personnelles et familiales, la propension de certains à tourner en dérision la passation du génogramme), puis de discuter des postures pouvant être adoptées, avec prudence, pour les désamorcer (p.ex. refléter le « *blocage* » ou l'ambivalence du parent à l'égard du dispositif). Plus encore, ce temps d'échange et de réflexion permit de générer des hypothèses sur la signification de ces mesures défensives, lesquelles s'avèrent, à l'analyse, davantage révélatrices de contenus affectifs douloureux évités par le parent (tristesse, colère, culpabilité, etc.) qu'attribuables aux conditions de passation. Toujours selon les dires des intervenants, la supervision les aurait aidés à différencier leurs propres attentes par rapport à l'outil, des objectifs du dispositif proposé. Ainsi, les éléments *factuels* de l'histoire (p.ex. les dates des séparations ou des abus, la présence de troubles en santé mentale ou reliés à la consommation chez les aïeuls), recherchés ou soulignés systématiquement à certains moments afin d'objectiver la problématique de ces mères, sont progressivement apparus moins pertinents que la réappropriation subjective par le parent de son histoire et des échos de celle-ci dans sa filiation, tel que sollicité par l'articulation discours-dessin : « *ça symbolise des choses* », ont-ils constaté.

Discussion

Au fil du récit de deux démarches collaboratives inter-reliées, notre article proposait quelques réflexions méthodologiques et éthiques entourant la compréhension et la transformation de l'intervention auprès des parents en difficultés. Les défis vécus par les aidants ont mis en relief leur ancrage et leur résonnance avec une histoire infantile en souffrance chez la clientèle (recherche A); ces enjeux sont au nombre des

arguments ayant fondé le dessein commun (intervenants/chercheurs) d'évaluer l'impact d'une pratique novatrice centrée sur les dimensions générationnelles agissantes dans les problématiques familiales (recherche B). Dans cet article, nous nous sommes intéressés plus spécifiquement aux postures occupées par les acteurs du milieu partenaire de la recherche, à la suite d'un accordage entre les propositions des chercheurs et les besoins du milieu d'intervention. Nous allons dès lors pouvoir considérer, à la lumière de ces observations empiriques, la qualité des savoirs ainsi obtenus, pour ensuite relever quelques points saillants : tels que les éventuels mouvements de recul des acteurs-partenaires, l'importance de lieux de réflexion et d'expression entre recherche et intervention, les limites éthiques du transfert de connaissance et, finalement, l'octroi d'un espace décisionnel aux acteurs dans une visée d'*équilibre*. Nous verrons que, ce faisant, la posture des chercheurs se trouve tout aussi interrogée que celle des acteurs du milieu.

Dans le cadre de la recherche-action, les quatre mouvements identifiés et relatifs au processus de changement révèlent la création de *savoirs de pratique* et *d'expérience*, témoignant de la rigueur de la recherche entreprise (Guillemette, 2011; Heron, 1996; Savoie-Zajc, 2012). Dans cette même perspective, s'inscrivent à la fois la documentation et le maintien d'un processus itératif en spirale. En ce qui concerne la production de *savoirs académiques*, la question de la transférabilité des conclusions des études A et B (hors du contexte spécifique dans lesquels elles prirent place) demeure ouverte et soulève notamment des enjeux morphologiques[13] et éthiques (Savoie-Zajc, 2012) sur lesquels nous ne pouvons ici nous étendre. Du reste, la compréhension des défis de l'intervention ayant émergé de la première étude (A) s'avère en partie cohérente avec la littérature portant sur le sujet (Axford, Lehtonen, Tobin, Kaoukji, & Berry, 2012; Boag-Munroe & Evangelou, 2012; Éthier, 1999; Forrester, McCambridge, Waissbein, Emlyn-Jones, & Rollnick, 2008); la valeur évocatrice de nos résultats semble donc confirmée, en ce qu'ils soutiennent la conviction (ou la *présomption*) de la communauté scientifique en dépit du caractère local et contextuel de nos recherches (Mukamurera et al., 2006; Passeron, 1991).

Par ailleurs, le repli dans l'approche connue, mis en lumière chez les intervenants durant les moments d'incertitude expérimentés au fil de la recherche-action (mouvement 3), serait-il uniquement attribuable aux spécificités de cette méthodologie? Certaines caractéristiques des jeunes parents ciblés par l'intervention, similaires à d'autres populations souvent marginalisées – tels que les travailleurs du sexe, les populations migrantes sans-papier, les personnes ayant transité par le système de justice pénal, les individus en situation d'itinérance ou aux prises avec des problèmes de toxicomanie –, sont-elles des variables à considérer pour comprendre ce recul/refuge, compte tenu des défis qu'elles posent à l'établissement et à la continuité de la relation d'aide? En ce sens, la supervision, par sa double pertinence méthodologique et clinique, permit d'une part d'accompagner les intervenants dans

leurs réflexions et leur détachement des vécus pénibles ressentis face à l'instabilité de la relation d'aide auprès des parents en difficultés, lesquels donnent souvent aux aidants le sentiment d'être ballotés au fil de l'urgence ou de leurs points de fragilités/sensibilités. D'autre part, cet espace de parole permit de comprendre certaines résistances des parents à accéder aux causes sous-jacentes (notamment psychiques) de leurs difficultés plurielles dans l'exercice de la parentalité : en d'autres termes, certaines oppositions à l'intervention générationnelle proposée, relatives aux parents, furent élaborées collectivement. Au demeurant, l'espace de supervision semble avoir surtout permis de maximiser la réflexivité des intervenants sur l'apport du génogramme libre à leur pratique (mouvement 4), instrument qui aurait pu être rejeté progressivement si l'ambivalence vis-à-vis du changement ou de l'équipe de recherche (ressentie comme support, mais aussi comme observateur potentiellement jugeant) n'avait pu trouver un lieu d'écoute médiatisée par le superviseur.

Nous avons par ailleurs souhaité mettre en relief l'apport, en contexte d'intervention clinique, de recherches menées dans une plus grande collaboration entre chercheurs et praticiens. Toutefois, plusieurs obstacles se sont profilés au cours des deux recherches présentées et constituent autant de dilemmes à considérer, notamment au moment de partager les connaissances acquises – au fur et à mesure de la recherche, puis à la toute fin de celle-ci. Une difficulté majeure est de se montrer par moments critique et d'assumer une certaine externalité par rapport à l'intervention/objet de recherche (dans la mesure où le travail de recherche demeure toujours un peu en décalage avec l'intervention), en appréhendant la manière dont seront reçues, par les intervenants-collaborateurs, nos inférences ou constats issus de l'analyse du matériel recueilli. Outre ce malaise côté chercheurs, certains enjeux de pouvoir (pas si réels, mais souvent attribués) risquent eux aussi de teinter ou *d'édulcorer* les résultats publiés, mais également de nuire à la possibilité d'occuper avec aisance la place de chercheurs, malgré l'entente initiale des acteurs du milieu sur les modalités d'intervention implantées.

Finalement, jusqu'où est-il possible d'adapter les pratiques proposées lors d'une recherche-action, sans mettre en péril l'essence de celles-ci? Dans le présent contexte, la valeur clinique (projective) de l'outil choisi est tributaire des conditions matérielles et procédurales (mots employés dans la consigne, supports proposés, durée des rencontres, posture du praticien, etc.) du cadre de passation (Brelet-Foulard & Chabert, 2003). Notre expérience a mis en évidence les tensions récurrentes entre les conditions inhérentes au dispositif clinique, les intérêts théoriques des chercheurs et les perceptions des acteurs du milieu. Les chercheurs ont dû faire preuve de prudence afin de ne pas brimer les intervenants (respecter leur place, leur expertise et le critère d'équilibre) lors des repositionnements méthodologiques/cliniques parfois incontournables, afin de préserver les qualités de l'outil proposé. Une voie possible pour désamorcer ces enjeux de rivalités (mouvement 3) aurait été celle d'un partage

initial optimal du savoir préexistant (théorico-clinique) des chercheurs. Il demeure donc fondamental de poursuivre la réflexion sur les modalités de partage des expertises, de même que sur la nature de l'accompagnement (supervision, consultation, intervision, etc.) du vécu inhérent à l'appropriation et au changement, compte tenu de la complexité des (re)positionnements que ces *négociations* et cette *mouvance* impliquent pour les praticiens… comme pour les chercheurs.

Notes

[1] Dans une visée de transparence, il convient dès à présent de mentionner la nature de nos présupposés théoriques et épistémologiques, lesquels s'inscrivent dans un cadre de référence psychodynamique en psychologie. S'ils orientent notre lecture des phénomènes cliniques relatifs aux parentalités à risques et certains choix méthodologiques, l'offre d'espaces réflexifs et de discussion chercheurs-praticiens, mais aussi notre implication prolongée dans le milieu, sont au nombre des précautions visant à maintenir une ouverture à l'émergence d'éléments divergents de notre angle théorique.

[2] Depuis plus de quinze ans, cet organisme montréalais offre des services psychosociaux à de jeunes parents ou de futurs parents en difficultés sous forme d'une aide matérielle (hébergement, fournitures pour le bébé, etc.) ou d'un soutien de proximité (au domicile familial notamment) dans l'exercice de la parentalité et les démarches menant à leur réinsertion professionnelle et sociale.

[3] Cette collaboration entre le GRIJA et cet organisme s'inscrit sur une période excédant, à ce jour, une quinzaine d'année. Elle témoigne d'un engagement éthique et social de notre équipe, elle-même constituée de cliniciens sensibles aux enjeux posés par la clientèle et aux réalités des services disponibles à cette population.

[4] Nous employons d'emblée le masculin pour désigner l'ensemble des participants, hommes et femmes, afin de préserver l'anonymat.

[5] Le produit d'un codage thématique ouvert soutenu par le logiciel NVivo et de discussions en équipe de recherche sur les thèmes émergeants.

[6] Le génogramme libre désigne un outil projectif non directif par lequel le patient est invité parler de sa famille et à dessiner librement, à son rythme et au fil de ses associations, son histoire familiale (personnages et relations, essentiellement), en s'inspirant de l'organisation d'un arbre généalogique. L'articulation entre le discours et le dessin amène à discerner certains enjeux psychiques en souffrance dans l'histoire familiale et leurs impacts possibles sur ses liens filiatifs actuels (Gilbert & Lussier, 2013; Tuil, 2005).

[7] À noter que ce faisant, l'intervention vise désormais le parent en tant que *sujet* directement concerné par les services, plutôt que simplement en tant qu'intermédiaire (*objet*-cible de l'intervention) qui permet d'accéder à l'enfant et de promouvoir son bien-être, avec plus ou moins de considération pour le mieux-être du parent.

[8] Menée par un consultant externe à l'équipe de recherche et spécialiste du génogramme libre.

[9] Ces fiches constituaient un examen phénoménologique préliminaire du vécu des intervenants (Paillé & Mucchielli, 2012) et rapportaient, à un niveau surtout descriptif, les éléments

survenus durant ces séances : la nature du suivi avant, pendant et après le projet; les aléas de l'implantation du dispositif au cœur de l'intervention habituelle; la perception des intervenants quant à leur pratique auprès de la clientèle; etc.

[10] Les termes entre guillemets réfèrent aux propos des intervenants, tandis que ceux en italique sont des reformulations de leur discours. Le souhait de conserver uniquement un mot ou une expression s'inscrit d'abord dans une perspective de confidentialité, mais aussi parce le discours singulier des intervenants se révèle ici moins important que les thématiques, souvent partagées dans l'équipe, relatives à l'appropriation.

[11] Rappelons que le génogramme libre se caractérise – contrairement au *génogramme classique* ou la pratique de la *ligne de vie* (deux outils employés par les intervenants dans cette phase de remise en question du projet) (De la Vaissière, 2008; McGoldrick, Gerson & Petry, 2008) – comme une pratique non-directive dans laquelle le participant complète, selon ses associations, le dessin de son génogramme autour de ce qui « fait famille » pour lui (Tuil, 2005, p. 117).

[12] Du reste, cette assertion serait à relativiser, puisque certains enjeux psychiques peuvent induire, sinon alimenter, la répétition des situations d'« urgence » inhérentes à la précarité familiale.

[13] Les enjeux morphologiques renvoient notamment aux moyens de diffuser les résultats d'une recherche-action sous une forme linéaire et rigoureuse d'écriture dans un contexte où, de par sa nature, la recherche-action se déroule selon un mode évolutif, avec ses aléas.

Références

Anadón, M., & Couture, C. (2007). La recherche participative, une préoccupation toujours vivace. Dans M. Anadón (Éd.), *La recherche participative : multiples regards* (pp. 1-7). Québec : Presses de l'Université du Québec.

Anadón, M., & Guillemette, F. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive ? *Recherches qualitatives, Hors-série, 5*, 26-37.

Association des centres jeunesse du Québec. (2014). *Bilan des directeurs de la protection de la jeunesse/directeurs provinciaux 2014*. Québec : Association des centres jeunesse du Québec, Direction des communications.

Axford, N., Lehtonen, M., Tobin, K., Kaoukji, D., & Berry, V. (2012). Engaging parents in parenting programs : lessons from research and practice. *Children and Youth Services Review, 34*(10), 2061-2071.

Baret, C., & Gilbert, S. (2015). Parentalisation contrariée chez les jeunes désaffiliés : quand devenir parent est synonyme d'auto-exclusion. *Recherches Familiales*, *12*(1), 263-277.

Bernard, J., & Goodyear, R. (2013). *Fundamentals of clinical supervision* (5e éd.). Boston, MA : Pearson.

Boag-Munroe, G., & Evangelou, M. (2012). From hard to reach to how to reach : a systematic review of the literature on hard-to-reach families. *Research Papers in Education, 27*(2), 209-239.

Bourassa, M., Bélair, L., & Chevalier, J. (2007). Les outils de la recherche participative. *Éducation et francophonie, 35*(2)1-11.

Brelet-Foulard, F., & Chabert, C. (2003). *Le nouveau manuel du TAT : approche psychanalytique*. Paris : Dunod.

Cole, A., & Knowles, J. (1993). Teacher development partnership research : a focus on methods and issues. *American Educational Research Journal, 30*(3), 473-495.

De la Vaissière, H. (2008). Symboliser la temporalité à partir du génogramme et de la trajectoire spatiale. *Connexions, 90*(2), 153-168.

Desgagné, S., Bednarz, N., Lebuis, P., Poirier, L., & Couture, C. (2001). L'approche collaborative de recherche en éducation : un rapport nouveau à établir entre recherche et formation. *Revue des sciences de l'éducation, 28*(1), 33-64.

Dolbec, A., & Clément, J. (2004). La recherche-action. Dans T. Karsenti, & L. Savoie-Zajc (Éds), *La recherche en éducation : étapes et approches* (2e éd., pp. 181-208). Sherbrooke : CRP.

Egeland, B., Jacobvitz, D., & Papatola, K. (1986). Intergenerational continuity of abuse. Dans J. Gelles, & R, Lancaster (Éds), *Child abuse and neglect : biosocial dimension* (pp. 255-276). New York, NY : Aldine de Gruyter.

Ertem, I., Leventhal, J., & Dobbs, S. (2000). Intergenerational continuity of child physical abuse : how good is the evidence? *Lancet, 356*, 814-819.

Éthier, L. (1999). La négligence et la violence envers les enfants. Dans D. Habimana, E., Éthier, L., Petot, & M. Tousignant (Éds), *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent : approche intégrative* (pp. 595-614). Boucherville : Gaëtan Morin.

Forrester, D., McCambridge, J., Waissbein, C., Emlyn-Jones, R., & Rollnick, S. (2008). Child risk and parental resistance : can motivational interviewing improve the practice of child and family social workers in working with parental alcohol misuse? *British Journal of Social Work, 38*(7), 1302-1319.

Gilbert, S. (2015). La parentalité chez les « jeunes adultes en difficulté » comme tremplin vers l'accession à l'autonomie d'adulte. Dans S. Bourdon, & R. Bélisle (Éds), *Regard sur... Les précarités dans le passage à l'âge adulte* (pp. 93-114). Québec : Presses de l'Université Laval.

Gilbert, S., Lafortune, D., Charland, S., Lapointe, S., & Lussier, V. (2013). *Une intervention singulière et spécialisée auprès des jeunes parents en difficulté : le Service à la Famille de l'organisme communautaire « Dans la rue »*. Montréal : GRIJA.

Gilbert, S., & Lussier, V. (2013). Le génogramme libre au service de l'élaboration auprès de jeunes parents à risque de maltraitance envers leur enfant. *Le divan familial, 2*(31), 195-209.

Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives, 24*, 3-17.

Grant, J., Nelson, G., & Mitchell, T. (2008). Negotiating the challenges of participatory action research : relationships, power, participation, change and credibility. Dans P. Reason, & H. Bradbury (Éds), *Handbook of action research : participative inquiry and practice* (2e éd., pp. 590-600). London : Sage.

Guba, E., & Lincoln, Y. (1989). *Fourth generation evaluation*. London : Sage.

Guillemette, S. (2011). *Étude de l'ajustement de pratiques vers une gestion différenciée de l'activité éducative chez les directions d'établissement d'enseignement : expérimentation d'un modèle d'accompagnement collectif* (Thèse de doctorat inédite). Université de Sherbrooke, Sherbrooke, QC.

Heron, J. (1996). *Co-operative inquiry : research into the human condition*. London : Sage.

Kaës, R., & Faimberg, H. (2003). *Transmission de la vie psychique entre générations* (2e éd.). Paris : Dunod.

Krueger, R., & Casey, M. (2000). *Focus group : a practical guide for applied research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Lacharité, C. (2013). Quelle psychologie pour les familles en situation de vulnérabilité sociale? *Psychologie Québec, 30*(6), 26-29.

Lacharité, C. & Éthier, L. (2007). Traumatisme et maltraitance. *La revue internationale de l'éducation familiale, 21*(1), 13-28.

Lafortune, D. &t Gilbert, S. (2013). Défis cliniques dans l'intervention auprès de jeunes parents en situation de précarité psychosociale : éclairage psychodynamique sur un mode relationnel paradoxal. *Bulletin de psychologie, 66*(5), 371-384.

Lafortune, D., & Gilbert, S. (2016). Analyse critique de la littérature sur les enjeux de l'intervention auprès des parents à risque de maltraitance : cibler le facteur générationnel? *Pratiques psychologiques, 22*(2), 105-123.

Lewin, K. (1951). *Field theory in social science*. New York, NY : Harper & Row.

MacLeod, J., & Nelson, G. (2000). Programs for the promotion of family wellness and the prevention of child maltreatment: a meta-analytic review. *Child Abuse and Neglect, 24*(9), 1127-1149.

Madriz, E. (2000). Focus groups in feminist research. Dans N. Denzin, & Y. Lincoln (Éds), *Handbook of qualitative research* (2e éd., pp. 835-850). London : Sage.

Manning, K. (1997). Authenticity in constructivist inquiry : methodological considerations without prescriptions. *Qualitative Inquiry*, *3*(1), 93-115.

Marinopoulos, S. (2003). Signaler pour soutenir la parentalité. *Enfances & Psy*, *3*(23), 95-103.

McGoldrick, M., Gerson, R., & Petry, S. (2008). *Genograms : assessment and intervention* (3e éd.). New York, NY : W. W. Norton.

Morrow, S. (2005). Quality and trustworthiness in qualitative research in counseling psychology. *Journal of Counseling Psychology, 52*(2), 250-260.

Mucchielli, A. (2005). Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humains. *Recherches qualitatives, Hors-série, 1*, 7-40.

Mukamurera, J., Lacourse, F., & Couturier, Y. (2006). Des avancées en analyse qualitative : pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherches qualitatives*, *26*(1), 110-138.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3e éd.). Paris : Armand Colin.

Passeron, J.- C. (1991). *Le raisonnement sociologique*. Paris : Nathan.

Patton, M. (2002). *Qualitative research and evaluation methods* (3e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage

Pourtois, J.- P., & Desmet, H. (1998). Que nous enseigne le terrain de l'intervention? Les principes d'une pratique sociale à visée préventive. *Revue française de pédagogie, 124*, 109-120.

Pourtois, J.- P., Desmet, H., & Humbeek, B. (2013). La recherche-action, un instrument de compréhension et de changement du monde. *Recherches qualitatives*, *15*, 25-35.

Reason, P., & Bradbury, H. (2008). *Handbook of action research : participative inquiry and practice* (2e éd.). London : Sage.

Savoie-Zajc, L. (2000). La recherche qualitative/interprétative en éducation. Dans T. Karsenti, & L. Savoie-Zajc (Éds), *Introduction à la recherche en éducation* (pp. 171-198). Sherbrooke : Éditions du CRP.

Savoie-Zajc, L. (2012). Du déroulement évolutif de la recherche-action au format linéaire l'écriture : quelques défis dans la rédaction et la diffusion de la recherche-action. *Recherches qualitatives, Hors-série*, *13*, 73-89.

Tracy, S. (2010). Qualitative quality : eight « big-tent » criteria for excellent qualitative research. *Qualitative Inquiry*, *16*(10), 837-851.

Trocmé, N., Fallon, B., Maclaurin, B., Sinha, V., Black, T., Fast, E., … Holroyd, J. (2010). *Canadian incidence study of reported child abuse and neglect 2008 : executive summary & chapters 1-5*. Ottawa : Agence de la santé publique du Canada.

Tuil, S. (2005). De l'emploi du génogramme libre en entretiens familiaux à visée thérapeutique. *Dialogue*, *168*(2), 115-133.

Valentino, K., Nuttall, A., Comas, M., Borkowski, J., & Akai, C. (2012). Intergenerational continuity of child abuse among adolescent mothers : authoritarian parenting, community violence, and race. *Child Maltreatment*, *17*(2), 172-181.

Van der Maren, J.- M. (1996). La recherche qualitative peut-elle être rigoureuse? Repéré à http://expertise.hec.ca/chaire_entrepreneuriat/wp-content/uploads/96-11-11-recherche_quantitative.pdf

Wendland, J. (2010). Grossesse, désir d'enfant et parentalité dans les maternités célibataires à risque. *La psychiatrie de l'enfant*, *53*(1), 167-210.

Winter, G. (2000). A comparative discussion of the notion of validity in qualitative and quantitative research. *Qualitative Report*, *4*(3/4). Repéré à http://www.nova.edu/ssss/QR/QR4-3/winter.html

David Lafortune *détient un doctorat en psychologie. Il est psychologue clinicien et chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal. Ses champs d'intérêt clinique et de recherche portent sur les jeunes en difficulté, la répétition intergénérationnelle de la maltraitance infantile et les programmes d'intervention axés sur la fonction réflexive parentale.*

Sophie Gilbert *détient un doctorat en psychologie. Elle est psychologue clinicienne et professeure agrégée à l'Université du Québec à Montréal. Ses domaines d'expertise sont la psychanalyse, la recherche qualitative (alliant recherche clinique et partenariat avec les milieux communautaires d'intervention), et elle s'intéresse principalement à la transition à l'âge adulte et à la parentalité en situation de précarité (voir www.grija.ca).*

Une perspective ergologique de la mobilisation des critères de rigueur scientifique en recherche-action de type interprétative[1]

Marie-Michèle Lord, Doctorante

Université du Québec à Trois-Rivières, Québec, Canada

Pierre-Yves Therriault, Ph. D.

Université du Québec à Trois-Rivières, Québec, Canada

Jacques Rhéaume, Ph. D.

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Résumé

Les critères de rigueur sont essentiels en recherche. Cet article vise à discuter, à partir d'une démarche réflexive, la façon dont sont mobilisés les critères de rigueur scientifique dans une recherche-action menée en psychodynamique du travail. La pratique réflexive a été utilisée afin de cerner l'expérience et les défis dans l'activité de travail du chercheur. Les résultats mettent en exergue la tension vécue lorsque les critères de rigueur scientifique doivent être appliqués à une recherche-action de type interprétative. Ils appuient l'importance d'un processus d'explicitation dans le processus de recherche, ici représenté par la sollicitation du collectif d'enquête et l'implication du collectif de référence. La perspective ergologique permet de constater que les critères de rigueur scientifique semblent devoir être adaptés à la recherche-action interprétative. La posture réflexive du chercheur, favorisée par une flexibilité dans l'utilisation des critères en recherche, paraît cruciale dans le processus

Mots clés

CRITÈRES DE RIGUEUR SCIENTIFIQUES, PSYCHODYNAMIQUE DU TRAVAIL, COLLECTIF DE RÉFÉRENCE, PRATIQUE RÉFLEXIVE

Introduction

Dans son processus d'évolution, la recherche qualitative a vécu plusieurs crises, la menant à renforcer sa légitimité scientifique et sa dimension épistémologique. Durant les années 80, la « crise de la représentation », décrite par Denzin et Lincoln (2000),

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 163-175.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

oblige les chercheurs à abandonner les théories causales pour épouser des théories interprétatives, laissant place à une plus grande subjectivité du chercheur. Selon Anadón (2006), ce changement vers la réflexivité du chercheur pose une question en regard de la validité scientifique de la démarche méthodologique en recherche qualitative. Actuellement, certaines recherches qualitatives, empruntant un cadre conceptuel basé sur la psychodynamique du travail et adoptant une méthodologie qui suppose l'intersubjectivité dans le processus d'analyse des données, n'échappent pas à ce questionnement.

Dans le cadre d'une pratique réflexive (PR), l'objectif de cet article est de discuter comment peuvent être mobilisés les critères de rigueur scientifique lors d'une recherche-action interprétative basée sur la psychodynamique du travail. La PR est définie ici comme la capacité d'auto-analyse, de prise de conscience de son fonctionnement et de sa propre façon de réfléchir dans une situation donnée. Plus spécifiquement, cette dernière est réalisée dans une perspective ergologique portant sur l'activité de recherche. Après avoir détaillé la psychodynamique du travail et posé le contexte de la recherche étudiée, le cadre d'analyse et la méthodologie sont précisés. Par la suite, les résultats sont présentés et discutés.

Critères de rigueur en recherche

Des critères sont nécessaires afin de s'assurer de la validité de toute recherche. Selon Gohier (2004), en recherche interprétative, telle que la recherche-action en psychodynamique du travail, il est davantage question de critères de rigueur que de paramètres de validité, dont; 1) la véracité qui permet de vérifier la confiance en l'exactitude des résultats dans une étude particulière, 2) l'applicabilité, qui permet la projection des résultats d'une étude particulière à d'autres études ou à d'autres contextes, 3) la consistance qui permet de s'assurer que les résultats d'une étude sont les mêmes si celle-ci est reprise avec les mêmes répondants dans un même contexte, et enfin 4) la neutralité qui réduit l'impact des biais, des motivations, des intérêts ou des points de vue des chercheurs sur les résultats. Tel qu'illustré au Tableau 1, tiré de Pelletier et Pagé (2002), ces critères se déclinent avec une nomenclature différente et des particularités propres selon leur application en recherche quantitative ou qualitative.

À travers le déploiement de ces différents critères, il peut devenir difficile pour le chercheur de naviguer. Ainsi, en soi, la mobilisation des critères de rigueur en recherche peut s'avérer un défi de taille (Pelletier & Pagé, 2002).

Psychodynamique du travail - Aspects épistémologiques

La psychodynamique du travail (PDT), développée pour tenter de saisir les rapports de nature subjective et intersubjective que les travailleurs entretiennent avec leur travail, s'intéresse à ce qui est vécu collectivement dans ce dernier. Elle pose que le travailleur

Tableau 1
Critères de rigueur en recherche

Critères de rigueur	Recherche quantitative	Recherche qualitative
Véracité	Validité interne	Crédibilité
Applicabilité	Validité externe	Transférabilité
Consistance	Fidélité	Fiabilité
Neutralité	Objectivité	Confirmation (interne et externe)

demeure le mieux placé pour exprimer et comprendre comment se vit son rapport au travail.

Le plaisir et la souffrance au travail constituent deux concepts centraux en PDT. Carpentier-Roy (1990) décrit cette souffrance comme un état de lutte constant des travailleurs qui représente un espace se situant entre la santé ou le bien-être psychique et la maladie. Le plaisir en PDT fait référence à un état de bien-être psychique qui repose, entre autres, sur l'effort de l'activité inscrite dans la coopération, la solidarité et la confiance (Dejours, 2009). Le plaisir réfère alors au travail qui permet d'obtenir la reconnaissance et de construire l'identité.

Lorsque la souffrance au travail ne peut plus être transformée en plaisir, le travailleur élabore diverses stratégies défensives (Dejours, 2009) qui « permettent d'esquiver, ou de rendre plus acceptables les situations conflictuelles et anxiogènes et qui conduisent à modifier, transformer, réduire, atténuer et banaliser la perception que les travailleurs ont de la réalité qui les fait souffrir » (Therriault, Saint-Jean, Ruelland, Rhéaume, Alderson, & Lavoie, 2009, p. 47).

Recherche en psychodynamique du travail - Aspects méthodologiques

L'analyse en PDT repose sur une méthodologie basée sur des entretiens collectifs dans lesquels le récit de l'expérience concrète de travail est partagé aux pairs. L'explicitation des sources de plaisir, de souffrance et des stratégies défensives et surtout la compréhension de ces dernières à travers une parole collective peuvent constituer une démarche de prévention pour la santé des travailleurs et de l'organisation (Therriault, 2010). Elle fait ainsi figure de recherche-action interprétative, cherchant à transformer le milieu.

Dans ce contexte, le rôle des chercheurs-intervenants consiste à favoriser la prise de parole par une stratégie de questionnement, focalisée sur l'exploration en groupe du vécu du travail et son analyse. Les chercheurs peuvent aussi accompagner les participants dans l'identification de pistes d'action ou de changements, mais il

revient essentiellement aux différents acteurs d'un milieu de planifier et d'organiser la mise en place de ceux-ci.

Une enquête en PDT comporte deux volets : la pré-enquête comprenant l'ensemble des démarches préalables aux entrevues et l'enquête à proprement dit, allant des entrevues collectives jusqu'au dépôt du rapport d'enquête aux participants. Construction commune entre chercheurs et participants, le rapport d'enquête est discuté avec eux et validé par eux. Il est remis à chaque participant avant d'être déposé à d'autres instances (demandeur, direction, etc.) selon le cas.

Pour réaliser l'enquête, des collectifs d'enquête, composés de travailleurs et de chercheurs, sont constitués. Pour Trudel (2000), lors de l'enquête, « il y a toujours au moins deux chercheurs et le nombre de travailleurs dans un groupe doit favoriser des échanges fructueux » (p. 49).

Une démarche d'enquête en PDT classique comprend habituellement quatre rencontres échelonnées sur une période de temps donné (Dejours, 1993). Les deux premières rencontres permettent de recueillir les éléments liés au vécu du travail. Durant les entretiens collectifs, les chercheurs favorisent l'expression libre des travailleurs sur le plaisir et la souffrance au travail et sur les moyens mis en place pour la contrer. Par la suite, le fruit d'une activité de compréhension et d'analyse réalisée par les chercheurs est retourné aux travailleurs pour interconstruction et démarche de co-analyse. Enfin, les chercheurs consignent les résultats de leurs travaux d'intercompréhension dans un rapport soumis à la validation des participants lors d'une dernière entrevue dite de restitution. Durant tout le processus, les chercheurs conservent des liens de confirmation avec un collectif plus large, le collectif de référence[2].

Contexte

En 2014, une enquête en PDT a eu lieu auprès d'intervenants dans un centre de crise d'un grand centre métropolitain. Le travail de ces intervenants consiste en la réalisation d'intervention de crise auprès d'une population souffrant de troubles de santé mentale, de conduites perturbantes et déstabilisantes pour eux-mêmes ou leur environnement immédiat (famille, amis, voisins, espace public, etc.). L'intervention au centre est double; une intervention d'évaluation et de suivi et une intervention d'hébergement à court terme.

Le Conseil d'administration du centre, par la voie de son président, a fait la demande pour une intervention au sein de l'organisation. Le malaise à l'origine de la demande provient d'une scission importante du groupe d'intervenants suite à une crise vécue à l'interne. Le libellé de la demande fait alors état d'un besoin de diagnostiquer la culture de travail et l'impact de la structure participative de gestion sur le climat de l'équipe, de vérifier s'il y a des conséquences sur le respect du Code d'éthique entre

les travailleurs et la direction et d'analyser les conséquences de la crise au sein de l'équipe sur la culture de travail et le climat de travail au centre.

Désireux de répondre à cette demande, le chercheur principal ayant reçu la demande procède à l'analyse de cette dernière. Elle est alors reformulée en une offre d'intervention basée sur la psychodynamique du travail dont les objectifs sont, tout d'abord, de favoriser une prise de parole collective des intervenants sur la nature du travail, son organisation, les modes de gestion et de collaboration, reprenant les principaux éléments de la demande comme mise en contexte. Ensuite, de mettre l'accent sur le vécu au travail, comment il peut être source de plaisir, mais aussi source de souffrance et constater comment les intervenants développent des réponses et des stratégies pour réduire ou éliminer ces sources de souffrance au travail. Finalement, identifier des voies de développement, d'amélioration, ou de correction pour le futur. Ce mandat est alors accepté par le Conseil d'administration.

Par la suite, le chercheur principal forme l'équipe de recherche, composée d'un autre chercheur connaissant et maîtrisant les concepts et méthodes de la PDT et d'une assistante de recherche.

Cadres épistémologique et méthodologique

L'activité de travail

L'activité de travail se décline différemment selon le domaine qui l'étudie. Entre autres, en ergonomie, l'activité de travail réfère au « comment » et fait état d'objet d'analyse. Elle est située dans un contexte donné fournissant des ressources et des contraintes pour l'acteur l'accomplissant et, ce faisant la distinction entre la tâche réelle et prescrite est essentielle (Béguin, 2007). En psychologie du travail, tel que le décrit Clot (2006), l'activité de travail est « irréductiblement personnelle, intime et incorporée. Elle est également interpersonnelle, car elle ne saurait exister sans destinataire. Elle est enfin impersonnelle, tâche ou fonction prescrite par l'organisation du travail au vu de quoi ceux qui travaillent sont nécessairement interchangeables » (p. 167). À travers l'activité se développe, ou pas, le pouvoir d'agir du sujet. Ainsi, saisir l'activité de travail demeure une tâche complexe qui demande la possibilité d'analyser l'activité sous son angle individuel et collectif.

L'ergologie

L'ergologie de par sa mise en exergue de la complexité de l'activité s'avère une perspective d'intérêt pour les réflexions entourant l'activité de travail. Pour Schwartz (2007), elle réaffirme la différence entre le travail prescrit et le travail réel, développée par l'ergonomie de l'activité, en approfondissant sa signification.

La perspective ergologique se caractérise par trois pôles (Schwartz, 2007); un premier regroupe les savoirs constitués autour du travail et fournit des instruments de compréhension des situations de travail. Un second correspond à la collaboration entre

les acteurs du travail, de ceux qui en font quotidiennement l'expérience. Enfin, le troisième est celui des valeurs et des conséquences de l'action de travail. La pratique réflexive présentée ici sera réalisée à travers ces trois pôles.

La notion d'activité, centrale dans l'approche ergologique (Schwartz, 2004), désigne la mise en action de l'humain dans son milieu. Cette mise en action implique une mobilisation dans un contexte donné, qui va beaucoup plus loin qu'une simple interaction humain-machine. L'« usage de soi » par l'activité est le résultat d'un arbitrage entre « l'usage de soi par soi et l'usage de soi par les autres » (Schwartz & Echternacht, 2009, p. 33). En activité, l'homme est en permanence face à une pluralité de normes qui concernent le vivre ensemble (Schwartz, 2004).

Devis méthodologique

Selon une pratique réflexive basée sur la perspective ergologique, une analyse de processus de l'enquête en PDT menée au centre de crise a été réalisée. Dans cette optique, les données provenant d'une rencontre d'analyse ont été considérées, avec en filigrane les trois pôles de la démarche ergologique.

Déroulement de la pratique réflexive

Le contexte de recherche s'étant révélé particulier, la démarche a été analysée afin de réfléchir sur les actions posées durant l'intervention, les défis reliés à la réalisation de la tâche de recherche et les stratégies utilisées pour y faire face.

Rencontre

Lors d'une rencontre entre les membres de l'équipe de recherche, les réflexions portant sur l'activité de travail du chercheur et sur le processus employé étaient supportées par les enregistrements audios des trois différentes phases de l'intervention en PDT, ainsi que de la rencontre avec le collectif de référence.

Plus spécifiquement ont été discutés la posture de recherche, la démarche de travail employée, les défis rencontrés par les chercheurs en recherche-action, les liens induits par la recherche avec les divers acteurs impliqués et les conséquences de l'action de travail telle que décrite.

Analyse des données

L'analyse des données a porté sur les verbatims enregistrés lors de la rencontre réflexive afin de répondre à l'objectif initial, soit de mieux comprendre la façon dont peuvent être mobilisés les facteurs de rigueur scientifique pour mener une recherche-action.

Résultats

Critère de crédibilité et défis méthodologiques

Le critère de crédibilité traduit un souci de validité de la démarche scientifique reposant, entre autres, sur l'utilisation d'une méthodologie éprouvée, documentée et reproductible (Gohier, 2004).

Lorsque le processus de recherche a été détaillé, un décalage entre la méthodologie habituellement utilisée en PDT et l'intervention menée au centre de crise a été noté. Ce dernier s'illustre tout d'abord dans l'offre de service proposée au centre de crise en réponse à la demande, qui elle-même présentait un écart entre l'identification d'un malaise et la prescription d'un mandat clair.

Un second constat concerne une adaptation de la méthodologie classique en PDT. La démarche proposée dans l'offre de service propose trois rencontres de groupe plutôt que quatre. Soucieux de l'efficience de la démarche, limitée par les contraintes du milieu de recherche, une adaptation de la méthode a été réalisée en diminuant le nombre de rencontres.

Enfin, pour mener l'enquête à terme, deux groupes d'enquête différents ont été formés. En raison des contraintes temporelles et financières, il a été décidé qu'un seul chercheur-intervenant travaillerait avec l'assistante de recherche par collectif d'enquête[3]. Le chercheur principal affirme d'ailleurs :

> Souvent, il faut adapter la méthodologie de recherche pour prendre en compte de la réalité d'un milieu de recherche. Nous n'avons pas suivi notre méthode habituelle. L'impact réel de ce choix calculé n'a pas été significatif, la recherche-action ayant mené à une mobilisation des acteurs et ayant eu un rôle catalytique dans le milieu.

La transférabilité et l'influence de la proximité de l'objet d'étude

La transférabilité signifie l'application des résultats à d'autres contextes. La recherche-action en est une de proximité, exigeant du chercheur d'être en contact avec son objet d'étude. L'influence du groupe est importante, les acteurs impliqués étant partie prenante de l'activité de recherche. Cette influence a d'ailleurs été soulevée par le co-chercheur :

> Les intervenants en crise ont comme mécanisme de défense de régler les choses entre eux, malgré tout. Ils ont un fonctionnement groupal très fort, avec des stratégies ancrées très fortes. Est-ce que cela a influencé l'intervention? Probablement, en nous menant vers une attitude de gestion de crise, propre à leur fonctionnement. Attitude que nous avons rectifiée par la suite.

Le chercheur réalise son intervention chez l'autre. Les rencontres de groupe l'exposent aux dynamiques internes du groupe, à la force du nombre, aux façons de se

mettre en rapport les uns avec les autres. Les résultats de la recherche sont propres aux acteurs y étant impliqués, à leur vécu du travail et aux actions qui seront déclenchées par la suite. Cette réalité est d'ailleurs soulignée par l'assistante de recherche : « Cette enquête est unique. Elle reflète la réalité du milieu, la complexité des rapports entre les travailleurs, leurs propres stratégies défensives développées au fil de leurs expériences et de leurs liens d'équipe ».

Processus interprétatif et critère de confirmation

Le critère de confirmation renvoie à la terminologie qualitative employée pour faire référence au critère de neutralité (Guba & Lincoln, 1989). Il permet de tenir compte des effets du chercheur et de la stratégie de recherche sur les résultats qui ont été produits afin d'en diminuer leurs impacts.

En PDT, la mobilisation du critère de confirmation est favorisée par deux mécanismes d'importance prévus dans la méthodologie; la restitution de l'analyse au collectif d'enquête afin de valider la compréhension du collectif de contrôle et la consultation du collectif de référence, constitué de pairs chercheurs à l'Institut de psychodynamique du travail du Québec.

Par contre, l'impact de ces deux mécanismes semble aller plus loin qu'une simple confirmation externe. En effet, outre le fait de permettre une validation de la neutralité, l'utilisation des mécanismes a permis un ajustement de l'approche utilisée lors des dernières rencontres auprès des travailleurs. Le collectif de référence a fait figure de miroir, explicitant les pièges présents, tant sur le plan méthodologique qu'en raison de la proximité avec les acteurs du milieu, ce qui a permis aux chercheurs de se repositionner et d'ajuster leur intervention. Un propos du chercheur principal illustre bien l'impact du collectif de contrôle sur la démarche de recherche :

> Les intervenants de crise ont une vision de la crise qui est très spécifique. Ils côtoient des situations de crise au quotidien, ils ont développé une culture de gestion de crise essentielle à leur métier, mais qu'ils appliquent pour toute situation. Le collectif de référence nous a permis de constater que nous pouvions être contaminés par cette culture de crise, nous avons pris conscience de nous-mêmes agir avec un rythme de gestion de crise, un rythme trop rapide. Nous avons ainsi pu nous ajuster par la suite.
>
> Le co-chercheur ajoute :
>
> Les intervenants ont tenté de nous positionner dans un rôle de consultant, rôle habituel des experts externes avec lequel ils avaient l'habitude de travailler. Le collectif de référence nous a donné un espace pour saisir ce glissement, piège souvent rencontré par le chercheur en recherche-action. Nous avons aussi pris conscience que la relation que nous avions

> développée avec le collectif d'enquête était probablement révélatrice de leur fonctionnement habituel; ils veulent que quelqu'un leur dise quoi faire, mais en même temps ils ne veulent pas que quelqu'un leur dise quoi faire. Ils ont peut-être voulu contrôler notre intervention, nous mettre involontairement en échec? Mais nous, en tant que chercheurs, nous ne sommes pas là pour leur dire quoi faire. Nous avons donc pu recadrer notre intervention auprès du collectif d'enquête afin de mieux comprendre comment ils nous percevaient. On a aussi pu leur refléter ce mécanisme qu'ils emploient et ce reflet a fait beaucoup avancer la compréhension.

Discussion

L'objectif initial de l'étude était de mieux comprendre la façon dont peuvent être mobilisés les facteurs de rigueur scientifique pour mener une recherche-action, tout en considérant les défis que ce type de recherche induit. Pour ce faire, une pratique réflexive a été utilisée pour poser un regard sur une recherche menée en PDT.

Les résultats soulèvent de nombreuses questions quant à l'application des critères de scientificité en recherche-action. Qu'en est-il de la mobilisation des critères de rigueur par les chercheurs? Est-ce que leur opérationnalisation est consciente? Est-ce que celle-ci implique une utilisation des différents critères les uns par rapport aux autres, dans l'optique de s'assurer de la rigueur de la démarche? Qui plus est, est-ce qu'un respect de ces critères et leur mobilisation sont seuls garants de la qualité de la recherche et de la validité des résultats? La discussion présentée ici s'appuie sur les trois pôles de l'ergologie, soit 1) les savoirs constitués autour du travail, 2) les collaborations entre les acteurs du travail et, 3) les valeurs et des conséquences de l'action de travail.

Les savoirs constitués autour du travail

Le chercheur est soumis aux impératifs de la recherche et aux critères de rigueur, attentes provenant le plus souvent directement de la communauté scientifique. Plus particulièrement, en recherche-action, il est aussi exposé aux influences des partenaires impliqués dans la recherche, aux acteurs mobilisés dans la démarche et aux aléas rencontrés et pouvant avoir un impact sur la méthode employée.

Dans ce contexte, la simple mobilisation des critères de rigueur en recherche, référents semblant rigides pour assurer une recherche de qualité et valide, ne semble pas suffisant. En effet, une tension est induite par la mobilisation des critères de scientificité en recherche interprétative. Cette tension est complexe, mais semble être diluée par la posture réflexive du chercheur. Le chercheur ne peut ainsi, dans sa démarche en recherche-action, simplement appliquer des critères afin d'assurer un résultat probant dans le milieu et favoriser sa transformation. Le chercheur n'est pas à l'extérieur du phénomène étudié, il est plutôt directement interpellé par celui-ci. Il

n'est ainsi pas couvert par la posture de neutralité, mais plutôt mieux servi par son implication critique à travers sa démarche. Cela réfère au nécessaire travail de la mise en distance du chercheur en intersubjectivité.

La collaboration : influence du collectif d'enquête et du collectif de référence

La proximité de l'objet de recherche, chemin implicitement emprunté par le chercheur constructiviste désirant saisir une réalité dans laquelle il doit s'immerger, implique une proximité avec les acteurs et les dynamiques en place dans le milieu étudié.

D'un côté, cette proximité dans le processus intersubjectif de recherche-action en PDT paraît complexifier la simple mobilisation du critère de transférabilité. Les résultats d'une telle recherche sont imprégnés du vécu subjectif des acteurs y participant et empreints d'aspects uniques au cas étudié. D'un autre côté, cette proximité, illustrée par la référence directe au collectif d'enquête et renforcée par l'appel au collectif de référence, a joué un rôle crucial dans l'orientation de la recherche. En effet, en explicitant la démarche, les défis rencontrés et les pièges possibles, elle permet aux chercheurs de prendre le nécessaire recul dans leur démarche et de l'ajuster, au besoin, à l'aide des pistes données par les collectifs. Encore faut-il, dans ce cas, que le chercheur soit sensibilisé à l'importance de la mise en distance réflexive par rapport à sa recherche.

Les valeurs : influence des normes de recherche (champ normativant)

L'ergologie dans ce cas, permet de rendre mieux compte du critère de scientivité que ceux proposés en recherche qualitative. En effet, les résultats portent vers une application critique des différents critères proposés en recherche qualitative lors d'une recherche-action inductive.

Par exemple, dans le paradigme actuel de la recherche inductive, la confirmation devrait se réaliser lorsque la crédibilité, la transférabilité et la fiabilité sont établies. Or, ces premiers critères semblent créer une tension lors de leur mobilisation, tension influencée par le contexte de la recherche-action. De plus, le critère de neutralité semble ici transcender les autres, permettant au chercheur de renforcer sa crédibilité en ajustant son approche et en favorisant l'adoption d'une posture critique et réflexive. Le groupe de référence faisant figure d'audit, la fiabilité s'en trouve renforcée permettant au collectif de chercheurs d'harmoniser sa grille de lecture en confrontant les différentes compréhensions des situations au fil des rencontres de validation entre pairs.

Conclusion

Dans un contexte de recherche où un regard attentif est porté par la communauté scientifique sur la recherche-action, ses impératifs et ses fondements méthodologiques, les critères de rigueur sont importants. La présente démarche réflexive a permis de constater que la mobilisation des différents critères de rigueur tels qu'ils sont détaillés

actuellement en recherche qualitative n'est pas réalisée sans heurts pour un chercheur devant composer avec l'objectif d'avoir un impact dans le milieu où il réalise un processus intersubjectif avec les acteurs impliqués. L'utilisation du critère de confirmation externe incarné par l'utilisation d'un collectif de référence crée un contexte favorable pour le chercheur en psychodynamique du travail en lui permettant d'expliciter les risques potentiels du processus interprétatif et de corriger son approche au besoin. Ce dernier critère semble alors faire office de pierre angulaire dans le processus de rigueur scientifique. Si les différents termes de rigueur en recherche qualitative sont repris, il est possible de constater qu'un pas devrait être fait afin de les adapter à la réalité de la recherche-action interprétative. Cette adaptation doit faire appel davantage à la subjectivité et l'implication du chercheur dans la démarche, appelant à une utilisation moins rigide des critères. La question est alors posée: comment ajuster les normes de recherche en considérant l'intersubjectivité? Une piste à explorer pourrait être la réinterprétation des normes dans un contexte donné et selon une pratique réflexive rigoureuse du chercheur durant le processus de recherche. L'analyse du travail demeure singulière, mais peut être favorisée par certains mécanismes externes d'explicitation, qui gagnerait peut-être à être intégrés systématiquement à toute méthode de recherche en recherche-action.

Notes

[1] Cet article propose d'utiliser la démarche ergologique pour une meilleure compréhension du travail de chercheur en recherche-action, plus particulièrement lors d'enquête en psychodynamique du travail. Processus itératif pour le chercheur lui-même, l'analyse de l'activité humaine sera ici utilisée en ayant comme objet l'activité de recherche du chercheur, cela pour une meilleure compréhension des enjeux qu'il peut vivre dans sa quête perpétuelle de production de connaissances, alors qu'il évolue dans un cadre régi par des critères scientifiques rigoureux.

[2] Le collectif de référence est un groupe constitué de pairs chercheurs ayant une expertise en psychodynamique du travail. Il offre un point de vue externe sur une situation enquêtée. Dans cette enquête, il était formé de chercheurs de l'Institut de psychodynamique du travail du Québec (IPDTQ).

[3] Le collectif d'enquête réfère au groupe formé du collectif étudié (des travailleurs) et des chercheurs.

Références

Anadón, M. (2006). La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives, 26*(1), 5-31.

Béguin, P. (2007). Prendre en compte l'activité de travail pour concevoir. *@ctivités, 4*(2), 107-114.

Carpentier-Roy, M.- C. (1990). Plaisir et souffrance des infirmières au travail : l'empreinte de l'imaginaire féminin. *Prévenir, 2*, 23-30.

Clot, Y. (2006). Clinique du travail et clinique de l'activité. *Nouvelle revue de psychosociologie, 1*(1), 165-177.

Dejours, C. (1993). *Travail, usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*. Paris : Bayard Éditions.

Dejours, C. (2009). *Travail vivant : travail et émancipation*. Paris : Payot.

Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (2000). *The handbook of qualitative research*. Londres : Sage.

Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives, 24*(1), 3-17.

Guba, E. G., & Lincoln, Y. S. (1989). Judging the quality of fourth generation evalulation. Dans E. G. Guba, & Y. S. Lincoln (Éds), *Fourth generation evaluation* (pp. 229-251). Londres : Sage.

Pelletier, C., & Pagé, G. (2002). Les critères de rigueur scientifique en recherche. *Méthodologie de recherche en soins infirmiers, 68*, 35-42.

Schwartz, Y. (2004). La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible. *L'homme et la société, 152*(2), 47-77.

Schwartz, Y. (2007). Réflexion autour d'un exemple de travail ouvrier. *Recherches et études en sciences humaines, 1*, 38-49.

Schwartz, Y., & Echternacht, E. (2009). Le corps-soi dans les milieux de travail : comment se spécifie sa compétence à vivre? *Corps, 6*(1), 31-37.

Therriault, P. Y. (2010). *Changements organisationnel et technologique, santé mentale et travail. Retour sur une enquête en psychodynamique du travail menée auprès de machinistes*. Sarrebruck : Éditions universitaires européennes.

Therriault, P. Y., Saint-Jean, M., Ruelland, I., Rhéaume, J., Alderson, M., & Lavoie, M. (2014). Le collectif de travail : une protection pour la santé psychologique d'éducateurs d'ateliers industriels en milieu carcéral. *Psychologie du travail et des organisations, 20*(1), 43-62.

Trudel, L. (2000). S'engager dans une enquête en psychodynamique du travail : réflexions méthodologiques. Dans M.- C. Carpentier-Roy, & M. Vézina (Éds), *Le travail et ses malentendus. Enquêtes en psychodynamique du travail au Québec* (pp. 44-52). Québec : Presses de l'Université Laval.

Marie-Michèle Lord *détient une maîtrise en ergothérapie obtenue à l'Université de Montréal et est actuellement candidate au doctorat en sciences biomédicales à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Elle est ergothérapeute et remplit aussi des tâches d'enseignement au Département d'ergothérapie de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Elle est membre étudiante de l'Institut de psychodynamique du travail du Québec (IPDTQ), du Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale (CREGÉS), ainsi qu'au Laboratoire d'ergologie de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Son principal intérêt de recherche est orienté sur les risques à la santé mentale pour les travailleurs vieillissants évoluant dans un contexte d'innovation au travail.*

Pierre-Yves Therriault *est ergothérapeute, ergonome certifié, psychodynamicien du travail, ainsi professeur régulier et directeur du département d'ergothérapie de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il détient un doctorat en sciences biomédicales (Psychiatrie) de l'Université de Montréal. Il est membre régulier de l'Institut de psychodynamique du travail du Québec (IPDTQ), ainsi que chercheur régulier au Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale (CREGÉS) et au Laboratoire d'ergologie de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ses intérêts de recherche comprennent, entre autres, l'étude du vieillissement au travail, le concept d'environnement capacitant, ainsi que la considération des conditions dans lesquelles se réalisent les différentes activités humaines.*

Jacques Rhéaume *est professeur émérite à l'Université du Québec à Montréal. Il détient un doctorat en sociologie de l'Université de Montréal, ainsi qu'un doctorat en psychologie. Il est chercheur régulier au SHERPA, ainsi que membre régulier de l'Institut de psychodynamique du travail du Québec (IPDTQ). Il étudie les pratiques d'intervention sociales et les questions de santé mentale au travail.*

Réflexivité de la recherche par approche qualitative dans l'intervention sociale. Retour sur les problèmes éthiques et méthodologiques dans l'étude de populations vulnérables

Audrey Marcillat, Doctorante

École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), France

Résumé
Cet article porte sur les problèmes éthiques et méthodologiques de la recherche auprès de personnes sans-domicile en Île-de-France. À partir de deux terrains réalisés au Samusocial de Paris et dans des centres d'hébergement, l'article livre une analyse des modalités d'enquête et leurs effets sur les données produites. Ces retours d'expérience permettent ainsi de questionner les opportunités ainsi que les tensions qui émergent dans la pratique de la recherche *in-situ* ainsi que dans le travail d'enquête collaborative au sein d'institutions de l'action sociale.
Mots clés
RÉFLEXIVITÉ, MÉTHODE QUALITATIVE, INTERVENTION SOCIALE, ÉTHIQUE, RECHERCHE COLLABORATIVE

Introduction

Contextes des recherches : objet et méthodologie de l'enquête

Les questionnements méthodologiques et éthiques qui traversent cet article ont pour origine deux recherches menées entre 2011 et 2012, puis en 2013, portant sur le sans-abrisme dans une perspective de genre. Les deux enquêtes ont en commun de s'inscrire dans le champ de l'intervention sociale et d'emprunter des méthodologies qualitatives. Aussi, il semble intéressant de mettre en confrontation deux situations d'enquête portant sur les sans-abri en questionnant les modalités de la recherche dans l'intervention sociale, notamment lorsque ce n'est pas l'action sociale qui est au cœur des problématiques de la recherche mais bien plutôt ses bénéficiaires.

Note de l'auteure : Thèse financée par le DIM/GID - Institut Émilie du Châtelet.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 176-187.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

La première recherche évoquée porte sur les femmes sans abri. Elle avait pour double objectif de visibiliser cette population et de comprendre les expériences vécues de la vie à la rue. L'enquête a été réalisée au Samusocial de Paris, le terrain a duré sept mois, de septembre 2011 à avril 2012. Les données ont été collectées par observation participante au 115 du Samusocial, le numéro d'urgence des sans-abri parisiens.

D'un autre côté, je vais mobiliser une enquête, réalisée dans le cadre de ma thèse en 2013, qui a été menée dans des centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) autour de la question de la mixité et des conditions de vie au sein des structures. Ces structures privilégient un hébergement de longue durée, plus stable que les centres d'hébergement d'urgence, et les hébergés y bénéficient d'un accompagnement social. Il s'agit ici d'une enquête menée par entretiens semi-directifs auprès des personnes hébergées dans ces centres ainsi que d'observations non participantes. Ce travail a la particularité d'être conduit en collaboration avec la Mission d'information sur la pauvreté et l'exclusion sociale de la région Île-de-France (MIPES) au sein d'un groupe de travail pluridisciplinaire intitulé « Genre et accueil social ». Le corpus actuel est de 17 entretiens, dont huit hommes et neuf femmes, sur trois structures de différents types : mixité ou non, forme d'accompagnement social, chambre collective ou individuelle, présence ou non d'enfants mineurs, etc.

Retour sur les deux terrains : de la recherche in-situ à l'enquête collaborative

Les deux recherches si elles sont distinctes, n'en sont pas moins proches dans les problématiques qu'elles soulèvent d'un point de vue matériel et théorique : quels effets du terrain sur les matériaux récoltés? Mais aussi, comment la construction préalable de la recherche affecte-t-elle la méthodologie de l'enquête ainsi que les données?

Pour rendre raison de ces questionnements, je vais conduire une réflexion en termes de comparaison mais aussi de complémentarité. Les deux terrains posent la question commune du rapport entre la recherche qualitative et l'intervention sociale comme acteur à part entière de la construction de l'enquête. Leur rôle peut être identifié du côté de l'accès au terrain, des discussions informelles, mais aussi à partir d'échanges et parfois de co-production de l'enquête beaucoup plus formalisée. Tout l'enjeu de cet article est donc de tisser des liens autour de ces expériences de terrain pour mettre en avant des éléments qui peuvent éclairer les enjeux des terrains institutionnels auprès des sans-abri.

Les dynamiques induites par le travail conjoint de recherche et d'action sur un terrain institutionnel ont des implications éthiques et épistémologiques importantes sur lesquelles il est nécessaire de porter attention. Les contextes méthodologiques et pratiques de collecte des données empiriques, les échanges entre les pratiques de l'intervention sociale et la recherche et enfin, l'effet des terrains institutionnels dans la

production du savoir sur les sans-abri : tels sont les trois axes majeurs de cette réflexion.

Relation triangulaire dans la recherche qualitative, quelques éléments de réflexion

Cette contribution est ancrée dans un souci de réflexivité sur les apports et limites des terrains que je qualifie d'institutionnels dans le champ de l'intervention sociale. Ainsi, il apparaît à la lumière de cette préoccupation, que les relations de terrain apparaissent davantage prises dans une relation triangulaire (Sakoyan, 2008), mêlant les enquêtés, les « professionnels » et la chercheuse. Le terme « professionnels » désignera ici les différents intervenants médico-sociaux au contact des sans-abri ou personnes accueillies en centre, ainsi que les acteurs institutionnels engagés dans la recherche collaborative, issus à la fois des collectivités territoriales, des associations de terrain ou encore du monde médical et psychologique. L'usage d'un vocabulaire générique, tout en maintenant un flou autour des personnes désignées, permet d'identifier l'ensemble des acteurs qui ont été rencontrés pendant ces enquêtes. En même temps qu'ils ont contribué à l'élaboration des recherches réalisées.

Une méthodologie particulière au 115 de Paris

Pour commencer, il s'agira mettre en exergue la nature de mes interactions avec les sans-abri contactant le 115. Pour ce faire, il sera nécessaire de donner les caractéristiques relatives à l'engagement ethnographique et aux modes de présence sur le terrain. Dans le même temps, j'expliciterai la méthode particulière que constitue l'observation participante d'entretiens téléphoniques.

Tout d'abord, si l'on considère le travail d'enquête au 115, il est important de souligner que c'est bien la démarche de recherche qui a permis l'insertion sur le terrain en tant qu'écoutante sociale. Car en effet, l'entretien d'embauche a montré combien la connaissance de la population sans abri parisienne ainsi que celle des dispositifs d'accueil étaient des préalables à l'embauche. C'est donc bien la démarche de lecture des sources associatives et académiques qui m'a permis d'intégrer ce terrain. Toutefois, le travail que j'y réalisais devait initialement être exploratoire et n'avait pour ambition qu'une perception plus fine de la situation pour les femmes parisiennes sans abri. Or, il s'est avéré particulièrement intéressant de constater que l'exercice du travail d'écoutant et la tenue d'un journal de terrain très dense, a finalement constitué le noyau dur de la restitution (Marcillat, 2014), tant les matériaux étaient riches du fait de la centralité du dispositif.

Les données avaient la forme de notes de terrain faites à partir d'entretiens téléphoniques semi-directifs, pouvant parfois eux-mêmes tendre vers des entretiens biographiques dans le cas des appels longs. Le recours aux styles directs et indirects libres, la présence de mes propres réactions, montrent bien à quel point la

méthodologie de cette enquête se posait toute entière dans la recherche qualitative en même temps qu'elle se posait « entre » les méthodologies utilisées couramment en sociologie. Peut-on parler d'observation ethnographique participante lorsque les personnes enquêtées sont au téléphone? Peut-on parler d'entretien sociologique semi-directif quand le cadre de l'interaction est pleinement institutionnel et que la chercheuse agit en tant que « 115 de Paris » sur ses enquêtés? Les extraits qui suivent illustrent la nature particulière des matériaux de l'enquête au Samusocial :

> Nicolas, homme de 46 ans, connu depuis quelques semaines, ROPE 94 [Refus d'Orientation par l'Équipe car il dépend du Val-de-Marne]. Il rappelle car le 115 du 94 n'avait pas de place d'hébergement. Il ne comprend pas que le 115 de Paris ne lui donne pas de place alors qu'il est tous les jours sur Paris, qu'avant il travaillait à Paris. Je lui dis que nous avons un cadre de prise en charge et que Paris aussi est très saturé, il n'y a déjà pas assez de place pour les gens qui en dépendent. Il prend mal le mot « prise en charge », il me dit qu'il a juste besoin d'un coup de main en ce moment, il ne veut pas être « pris en charge » qu'il n'a jamais rien demandé à personne avant. Je m'excuse d'avoir employé ce mot, culpabilisant un peu. Je l'oriente vers le 115 du 94 (Extrait n°1 : 13 octobre 2011, après-midi).
>
> Christine appelle pour une prise en charge en hôtel. Vu coordination : lui proposons une prise en charge hôtel dans une chambre à deux lits, une autre femme sera avec elle. Christine est d'accord mais elle rajoute :
>
> Christine : Moi j'aime pas quand y'a d'autres femmes dans la chambre. J'suis pas comme elles moi. J'veux pas les critiquer ces pauvres femmes moi, mais quand même c'est abusé comment elles se comportent.
>
> Moi : ah bon? C'est-à-dire? Vous avez eu des problèmes?
>
> Christine : Non mais elles pourraient faire un petit effort quand même. Moi c'est pas pour les autres que je dis ça, c'est pour elles. Parce que quand on se laisse aller comme ça, qu'on se met à boire et tout, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas... […] (Extrait n°2 : 11 novembre 2011, après-midi).

Ainsi, l'on peut constater un mélange de discours, entre celui de la chercheuse, qui agence, récolte ses matériaux, de l'écoutante, qui reproduit les comportements attendus, utilise le vocabulaire du 115, ainsi que le ressenti subjectif pendant le terrain, ici la culpabilité, traversant la posture de recherche et celle d'écoutante.

Les modalités d'une recherche collaborative : les nouveaux acteurs de la recherche.

La seconde enquête s'inscrit dans une démarche collaborative au sein d'un groupe pluridisciplinaire regroupant différents acteurs de terrain. Chapeauté par la Mission

d'information sur la pauvreté et l'exclusion sociale de la région Île-de-France, le groupe de travail portant cette recherche est intitulé « Genre et accueil social ». C'est dans le cadre de mes recherches de thèse que j'ai choisis d'intégrer ce groupe et cela a ensuite donné lieu à un stage qui permettait une plus grande implication dans l'enquête, avec notamment l'administration d'entretiens semi-directifs à partir de la grille d'entretien construite collectivement, mais j'y reviendrai.

Le groupe « Genre et accueil social », anciennement nommé « Femmes et précarité », regroupe des actrices[1] du monde associatif, de la recherche et d'organismes issus des collectivités territoriales (Mipes, mais aussi le Centre Hubertine Auclert par exemple). Les thèmes d'enquêtes ainsi que les modalités de la recherche sont ainsi discutés collectivement et la récolte des matériaux repose également sur l'engagement des membres du groupe sur leur temps personnel. L'enquête auprès des usagers des CHRS est le second volet d'une enquête portant sur la mixité en CHRS (entendre mixité comme coprésence des sexes) réalisée dans un premier temps auprès des personnels des structures (MIPES, 2012). Le choix de la méthode pendant dans un contexte où la production d'une enquête quantitative a été écartée du fait des compétences non partagées par l'ensemble du groupe qu'elle impliquerait, ainsi que du fait du temps nécessaire. L'entretien, apparait au moment des réunions, comme le moyen le plus « simple » de récolter des informations et la grille comme l'outil nécessaire pour guider l'enquêtrice novice et permettre la comparaison. Toutefois, il est essentiel de préciser que les réunions se déroulent, la plupart du temps, en présence d'au moins une sociologue, qui valide ou invalide les choix méthodologiques ou empiriques. Aussi, la collaboration n'est pas toujours sans asymétrie du point de vue des expertises selon les aspects discutés.

Le travail d'élaboration collective de la grille d'entretien a produit de longues discussions. Les intérêts étant manifestement divergents selon les statuts, bien que les questionnements centraux soient approuvés par l'ensemble du groupe. Du côté de la Région, il semble que le travail de recherche doit permettre de mettre en avant des préconisations, quand d'autres souhaitent principalement se confronter à d'autres types de population hébergée, ou encore du côté des sociologues, les intérêts liés à la recherche académique. C'est également du point de vue des disciplines qu'il y a eu des divergences, notamment entre les expériences de recherche sociologique, celle de praticiennes en psychologie ou encore le prisme du travail social. La grille finale comporte une trentaine de questions, dont la majorité avec des formules relativement fermées (du type « est-ce que le centre accueille des hommes et des femmes? ») et avec des thématiques autour de la mixité et des conditions d'hébergement, balayant des sous-thèmes comme la relation avec l'extérieur, les liens familiaux ou encore les relations amoureuses.

Naviguer en terrain « sensible », les effets de la méthodologie sur les interactions de terrain

Les deux terrains permettent enfin d'identifier les biais introduits par des choix méthodologiques et leurs effets sur les interactions avec les enquêtés. Ces terrains peuvent également être qualifiés de « sensibles » (Bouillon, Fresia, & Tallio, 2005) tant la vulnérabilité[2] des enquêtés apparaît comme leur premier dénominateur commun. Loin de m'inscrire dans une vision misérabiliste, il s'agit surtout ici de montrer les limites de mes enquêtes en termes d'affects des enquêtés mais aussi et surtout, du rôle de ces affects dans la « bonne conduite » de l'enquête.

Je commence donc par évoquer le cas de l'enquête par entretien en CHRS. Mes constats rejoignent en partie ceux développés par Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini dans leur article sur les entretiens informels auprès de la même population d'enquête (Bruneteaux, & Lanzarini, 1998). Car en effet, les entretiens formels ne sont pas toujours la méthode la plus évidente auprès de cette population. D'une part, parce que le recours au biographique est très présent dans l'intervention sociale, l'entretien sociologique revient donc à surajouter un espace où le récit de soi est mobilisé, et à récolter une histoire préfabriquée (Bessin, 2009). D'autre part, parce que les questions qui sont posées touchent à des dimensions intimes de la vie des hébergés sans qu'elles s'inscrivent dans un terrain de longue durée : il s'agit plutôt ici d'une situation fabriquée à la fois brève et à sens unique si l'on observe les entretiens « ratés », c'est-à-dire ceux où la mise en confiance s'est avérée impossible en raison d'un contexte défavorable. Le cas de monsieur M. est un des entretiens problématiques en raison du contexte et du positionnement :

> Entretien avec Monsieur M. Le directeur et moi-même allons lui demander de faire un entretien alors qu'il est dans sa chambre, nous sommes le matin. Il ouvre la porte lorsque le directeur l'appelle, le salue en lui serrant la main et me regarde. Il est en pyjama et en chausson, je le sens un peu gêné de me voir, il fait un peu son lit. Nous lui disons que nous l'attendons, qu'il prenne son temps. Lorsqu'il arrive, le directeur, qu'il nomme par son prénom, lui demande s'il a pris sa ventoline en descendant. Il répond oui. Je lui explique le but de la recherche, lui demande s'il a des questions, il n'en a pas mais semble ne pas vouloir s'éterniser ici. Entretien non enregistré, il refuse.
>
> Pendant l'entretien, les réponses sont très brèves malgré mes relances, je le sens mal à l'aise. Il pleure au cours de l'entretien lorsque l'on aborde sa famille et sa maladie (professionnelle), mais cache son visage. J'ai le sentiment qu'il s'est senti contraint de venir me répondre immédiatement, il s'excuse de ne pas être rasé à plusieurs reprises et de sa tenue. Il ne pose aucune question à mon sujet. La présence du

> directeur à côté a probablement un effet sur la retenue de M. pendant l'entretien (Extrait du journal de terrain, entretien n°1 – Centre J, juillet 2013).

Ainsi, les modalités de l'enquête ne sont pas sans implication pour les enquêtés. L'accès au terrain, tout d'abord par le biais d'un courrier de la région Île-de-France envoyé aux directeurs de structures, puis sujet à l'accord et enfin la médiation de la direction pour parvenir aux personnes accueillies, a eu un impact sur les interactions en entretien. Puisque c'est par la voie hiérarchique que je suis arrivée sur le terrain, certains enquêtés se sont sentis contraints d'accéder à ma requête d'entretien. La situation s'étant imposée à eux, la relation de confiance et le « contrat d'entretien » se trouvent viciés.

Dialogue des savoir-faire de la recherche et de l'action sociale, apports et tensions

Pratiques de la recherche et pratiques professionnelles au 115, l'entretien au cœur des pratiques

Le travail de recherche et les pratiques des professionnels de l'intervention sociale ne sont pas toujours contradictoires. Car en effet, même si les injonctions au tri des bénéficiaires et le recours aux jugements moraux peuvent être présents dans l'intervention sociale aussi, les entretiens sont au centre des pratiques professionnelles. Aussi, le recours au biographique, au récit de soi des sans-abri n'est pas l'apanage des chercheurs (Grard, 2008). Toutefois, c'est l'écart des formes de récit qui est intéressant à observer lorsque cela est possible. Le travail d'écoutante m'a permis de récolter des matériaux qui correspondent à l'évaluation sociale faite par les intervenants sociaux, quand les entretiens semi-directifs m'ont mise en situation de chercheuse et actrice extérieure à la structure des enquêtés. L'écart ainsi constitué nourrit les réflexions sur les formes de discours biographiques, il permet d'analyser à la fois les pratiques professionnelles et les interactions des sans-abri avec les institutions, en même temps que les tensions qu'elles impliquent dans la vie quotidienne (Gardella, & Le Méner, 2011).

Il s'agit donc ici de mettre en relation les liens existant entre les savoir-faire professionnels du travail social et ceux de la recherche par méthode qualitative. À travers les deux enquêtes réalisées il apparaît en effet que les compétences requises dans ces deux sphères peuvent parfaitement dialoguer, notamment si l'on analyse la notion de « bonne distance »[3] à l'égard des acteurs de terrain. La complexité de la pratique professionnelle au Samu Social de Paris fait émerger un problème global qui touche l'ensemble du travail social. Pour gérer cette tension avec les usagers de leur service, les travailleurs sociaux doivent trouver ce que l'on appelle la « bonne distance ». Parce que le travail social se pose avant tout comme un travail relationnel, qui plus est avec des personnes en situation de vulnérabilité, le travailleur ne doit pas

être dans une position trop proche ou trop distante avec les bénéficiaires de son travail s'il veut effectuer du « bon travail ». En effet, en cas de trop grande distance, la violence symbolique induite par le fort déséquilibre entre le travailleur et le bénéficiaire est redoublée. Cela aura pour effet de mettre en péril la relation d'aide puisque le bénéficiaire ne sera plus enclin à parler, et pourra même rompre avec l'institution, ne bénéficiant pas d'une écoute suffisante. Cependant, une trop grande proximité avec le bénéficiaire est également problématique. Le travailleur social lorsqu'il effectue son travail met sa propre subjectivité en jeu dans l'échange; il éprouve également la situation. Le manque de distance contribuera à forger une vision partiale des bénéficiaires et donc une gestion des demandes manquant de professionnalisme. En outre, la proximité démesurée avec les usagers des services d'aide va poser le problème de l'empathie car le travailleur, lorsqu'il s'implique fortement lors des appels difficiles, va ensuite être plus affecté et la teneur de ces appels peut être très difficile à gérer. L'écoutant au 115 doit être capable de faire parler, éventuellement de faire sourire, sans tomber dans la familiarité, dans l'agressivité ou le jugement. C'est un point central de la relation d'aide : une relation à chaque fois particulière, où le savoir professionnel de la « bonne distance » doit être constamment actualisé, afin de coller au plus près aux attentes de ce travail.

Ma propre position de chercheuse sur ce terrain a eu un effet considérable sur cette bonne distance. Il peut être important de préciser que dans le cadre des professions (réservées aux étudiants) que j'ai exercées par le passé, j'ai souvent eu pour habitude d'être trop impliquée sur mon lieu de travail. Dans le cas précis du travail d'écoutante au 115, il semble que mon double regard, sur des situations pourtant difficiles, a notamment permis de rester à une bonne distance subjective des sans-abri que j'avais en ligne. D'autre part, en mobilisant la boîte à outils du sociologue pour délier les langues en entretien et en les maniant corrélativement aux codes et savoir-faire du travail social; il m'est apparu à la relecture des fiches des appelants que mes évaluations étaient souvent très poussées ou que je parvenais davantage que certains collègues à accéder à des informations intimes. Ainsi, il pourrait être intéressant de mettre en dialogue les savoir-faire du sociologue et ceux du travailleur social qui finalement, bien qu'ayant des visées très différentes, gagnent à être utilisés conjointement tant ils apparaissent proches dans certains contextes.

C'est donc parce que le travail d'écoutant au 115 constitue un travail difficile, traversé de tensions et de contradictions, que la mise en place d'une « bonne distance » est indispensable. Le recul et la réflexivité dont je devais faire preuve sur mon objet et mon terrain ont engendré la mise en place d'aptitudes professionnelles finalement plus proches des attendus de l'institution. Car, en effet, mes motivations étaient bien distantes d'une quelconque charité : ma volonté était de faire parler efficacement, en optimisant mon sens du tact. Cela dit, cette faculté à faire parler ne

doit pas nous faire perdre de vue l'objet de l'appel au 115, la demande d'hébergement le plus souvent, car cette visée modèle le discours recueilli.

Les frontières de la recherche collaborative

Dans le cadre de travaux collaboratifs ce sont les compétences des acteurs qui s'invitent dans les pratiques de la recherche sous la forme de co-construction de la recherche (Lyet, 2014). Si la mise en commun des réflexions de différents intervenants médicosociaux nourrit de façon évidente la recherche menée, certaines limites apparaissent cependant. Qu'il s'agisse de la propriété des matériaux, de la temporalité de la recherche ou encore des attentes différenciées quant aux résultats de l'enquête, il y a là des lignes de tensions qu'il faut identifier. Je m'attacherai donc à dégager quelques pistes issues de mes expériences de terrain.

Premièrement, si les objectifs de recherche sont partagés, il y a néanmoins plusieurs manières de concevoir une enquête ainsi que plusieurs façons de faire du terrain. La première précaution essentielle est donc de ne pas partir du principe que les collaborateurs partagent nos évidences et notre formation. La nécessité de définir les attendus, ou le sens des termes utilisés, semble alors un préalable particulièrement utile. Car la recherche collective implique toujours une clarification fine des outils (tels que la grille d'entretien) ainsi que la mise en commun des attentes liées à la recherche. Inversement, il est également pertinent de procéder ainsi avec les acteurs du terrain la mise à plat du contexte de la recherche, de notre double casquette (une recherche à la fois collaborative et personnelle dans le cadre de la thèse) répond à un impératif de loyauté, en même temps qu'elle nourrit parfois nos propres questionnements et le recul vis-à-vis des travaux de groupe.

Dès lors, ces impératifs peuvent parfois être complexes à concilier. Lors de mon terrain dans les CHRS, la grille d'entretien, à visée très informative, ne permettait pas toujours d'approfondir ou de relancer. Les entretiens les plus riches ont ainsi eu lieu dans un centre où les entretiens avec des hébergés ont été espacés sur plusieurs jours, et donc les enquêtés ont pu s'habituer à ma présence et ainsi partager des moments informels, autour d'une cigarette, d'un repas. Ce qui a permis ensuite de dévoiler plus facilement des facettes intimes de leur vie, de leur parcours et de leurs conditions d'hébergement.

Pour autant, de l'instrumentalisation à la demande de témoignage, les acteurs voient dans la recherche des propriétés souvent imperceptibles qu'il peut être bon d'expliciter. Ainsi, Anne-Chantal Hardy souligne dans son article sur le retour aux enquêtés à quel point la place à laquelle l'enquêteur est affecté est importante :

> Qu'il lui attribue le rôle de « porte-parole », de confident ou d'examinateur, la place à laquelle nous met notre interlocuteur n'est décelable (quand elle l'est, ce qui est toujours mieux), qu'au cours, voire après la relation elle-même. Nous avons pourtant intérêt à y prêter

attention, car l'enquêté s'adresse à cet autre et lui livre sa vérité (Hardy, 2011).

Le positionnement sur le terrain, mais également vis-à-vis des catégories de terrain, apparaît finalement comme un enjeu majeur dans la recherche qualitative. Aussi, il semble que les méthodes d'enquête reposant sur une observation participante ethnographique (de type immersion) permettent de cerner la place que les enquêtés attribuent à l'enquêteur : dans mon cas écoutante sociale au 115 de Paris. D'un autre côté, ma seconde expérience a été une recherche collaborative. Ce travail collectif, s'il brouille les rôles et les places des acteurs qui y participent et donc leur perception par les enquêtés, il n'en demeure pas moins que le recours aux entretiens informels, ou à un terrain dans une temporalité au-delà de l'informatif, permet de brosser l'image que les enquêtés se font du contexte d'enquête *a minima*. L'enjeu finalement est de s'interroger pour comprendre quels biais sont introduits par le cadre, institutionnel, des interactions avec les acteurs de terrain.

Éthique de la recherche et retour aux enquêtés

En définitive, les enjeux éthiques que suscite l'étude des sans-domiciles (Firdion, 2000) se posent tant au moment du terrain de recherche que dans le processus d'écriture. La production de connaissance est à l'origine du travail de recherche, mais il semble à partir de mon expérience que le premier jalon fondamental de l'écriture doit être la protection des enquêtés, y compris lorsqu'il s'agit de visibiliser un processus, le poids de l'anonymisation et de la confidentialité ne peut être pris à la légère. Car concernant les populations vulnérables, la confiance acquise est souvent aussi indispensable que précieuse, et le péril causé par une trahison pourrait être considérable[4].

Restituer est enfin un élément constitutif de la recherche, ceci afin de transmettre aux acteurs de terrain, si ce n'est pour permettre l'émancipation de la population enquêtée (Glarner, 2010), la restitution vient nourrir les pratiques des professionnels et les retours d'expérience de la vie à la rue d'un regard sociologique, qui tend ainsi à sortir de l'individualité tout en donnant une large place aux singularités, et peut-être permettre un recul nécessaire sur des conditions de vie et de travail partagées.

Notes

[1] L'emploi du féminin est lié ici à la surreprésentation massive des femmes au sein du groupe de travail.

[2] Le terme de vulnérabilité fait écho à la question de la multidimensionnalité de la pauvreté et ses effets sur la subjectivité des individus. Toutefois, je souligne qu'il ne s'agit pas d'euphémiser l'extrême précarité ou encore de nier la vulnérabilité partagée avancée dans les travaux sur le *care* (Tronto, 2009).

[3] Cette notion est particulièrement remise en question, notamment par Jean-Louis Le Grand dans ses travaux (Le Grand, 2006). Toutefois, elle est ici comprise non comme synonyme de distanciation mais plutôt comme les modalités qui encadrent l'implication auprès des acteurs et les stratégies que les acteurs mettent en place pour minimiser la complexité des situations ou encore les sentiments moraux contradictoires.

[4] Un de mes enquêtés a, par exemple, été en rupture familiale après qu'il ait été reconnu dans un journal comme bénéficiant des Restos du cœur.

Références

Bessin, M. (2009) Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique. *Informations sociales, 6*(156), 12-21.

Bouillon, F., Fresia, M., & Tallio, V. (Éds). (2005). *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris : CEA-EHESS.

Bruneteaux, P., & Lazarini, C. (1998). Les entretiens informels. *Sociétés contemporaines, 30*(30), 157-180.

Firdion, J.- M. (2000). Problèmes éthiques des enquêtes auprès des sans-domicile. *Dossiers et recherche, les séminaires de la valorisation de la recherche (INED), Étude des sans-domicile, le cas de Paris et de l'Ile de France, 87*, 17-21.

Gardella, E., & Le Méner, E. (2011). On n'est pas là pour sauver le monde! La maraude d'urgence sociale à la lumière du refus d'hébergement. Dans M. Berger, D. Cefaï, & C. Gayet (Éds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre ensemble* (pp. 77-99). Bruxelles : Peter Lang.

Glarner, T. (2010). L'analyse qualitative au service de l'émancipation des intervenants contre l'exclusion. *Recherches qualitatives, 29*(2), 212-244.

Grard, J. (2008). Devoir se raconter : la mise en récit de soi, toujours recommencée. Dans D. Fassin, & A. Bensa (Éds), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques* (pp. 143-163). Paris : La Découverte.

Hardy, A.- C. (2011, décembre). Donner, recevoir et rendre : Réflexion sur les règles de l'échange sociologique. *Revue ¿Interrogations?, 1*(13). Repéré à http://www.revue-interrogations.org/Donner-recevoir-et-rendre

Le Grand, J.- L. (2006). *Implexité : implication et complexité*. Repéré à http://recherche-action.fr/labo-social/download/M%C3%A9thodologie/Implexit%C3%A9_%20implications%20et%20complexit%C3%A9.pdf

Lyet, P. (2014). Renouveler les pratiques de construction des savoirs dans les « recherches collectives ». *Le sociographe, 5*(7), 87-102.

Marcillat, A. (2014). *Femmes sans-abri à Paris. Étude du sans-abrisme au prisme du genre*. Paris : CNAF.

Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale d'Île-de-France. (2012). *Rapport d'analyse : le genre dans la prise en charge des personnes en situation de précarité*. Paris : MIPES.

Sakoyan, J. (2008). L'éthique multi-située et le chercheur comme acteur pluriel. Dilemmes relationnels d'une ethnographie des migrations sanitaires. *Revue ethnographiques.org, 17.* Repéré à http://www.ethnographiques.org/2008/Sakoyan.html

Tronto J. (2009). *Un monde vulnérable, pour une politique du care*. Paris : La Découverte.

Audrey Marcillat *est doctorante en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et rattachée à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux. C'est dans la continuité d'une recherche de Master portant sur les femmes sans abri parisiennes, qu'elle poursuit une recherche sur les femmes et les hommes sans-abri en Île-de-France. Ses recherches croisent donc les thématiques du sans-abrisme et du genre, en portant une attention particulière aux enjeux éthiques de la recherche sur les populations vulnérables.*

L'ancrage et la structuration d'une recherche-action en sciences de gestion : les précautions du chercheur et du dirigeant

Lucie Houle, DBA

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Résumé

À l'aide de l'introspection à des moments-clés de son parcours professionnel, l'auteure formule des pistes d'ancrage et de structuration en phase préparatoire de la recherche-action. Elle souhaite ainsi réduire les incidents malencontreux qui peuvent affecter les conditions propices à la réalisation des changements induits par la recherche-action. Elle plaide également le rôle déterminant du chercheur-participant pour l'avancement des sciences de la gestion dans la mesure où il comprend la complexité organisationnelle et fait preuve de prudence lorsqu'il entreprend une recherche-action. L'originalité de cette réflexion vient du regard porté par l'auteure sur ses expériences passées en recherche-action comme dirigeante dans des organisations complexes alors qu'elle préconise encore aujourd'hui cette méthodologie depuis sa récente réorientation de carrière comme chercheure en gestion.

Mots clés

RECHERCHE-ACTION, CHERCHEUR-PARTICIPANT, INTROSPECTION, PRATICIENS DE LA GESTION (DIRIGEANTS, GESTIONNAIRES)

Introduction

Cet article défend l'importance de l'ancrage et de la structuration en phase préparatoire de recherche-action; deux étapes importantes pourtant négligées dans la littérature traitant de cette méthodologie de recherche. Pour ce faire, je raconte trois récits inspirés de faits vécus en recherches-actions dans lesquelles j'ai été impliquée au moment où j'étais dirigeante ou conseillère en gestion. Bien que fortement inspirés de faits réels, ces récits sont fictifs et toute ressemblance avec des chercheurs et des praticiens de la gestion ne saurait être que fortuite. Ces précautions sont nécessaires pour éviter d'identifier les organisations et les personnes qui sont en jeu. Je me concentre sur l'essentiel de l'événement pour dégager l'enjeu de prudence et de risque interprétatif et explorer ensuite des pistes de réflexion à cet effet. J'emploie la structure d'un récit narratif pour illustrer mon point de vue qui a évolué entre mes études doctorales jusqu'au poste de professeure-chercheure que j'occupe depuis deux

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 188-200.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

ans et demi; un parcours précédé d'une expérience d'une quinzaine d'années comme conseillère en gestion et entrecoupé d'une expérience de dirigeante pendant huit ans. Le récit narratif me permet non seulement de structurer mon propos, mais aussi de prendre du recul face à des situations dont j'ai été témoin.

Ma démarche méthodologique consiste en une introspection sur des événements passés (Albert & Couture, 2013) qui me font à nouveau prendre conscience des enjeux de la préparation de la recherche-action. L'introspection est l'une des méthodes autobiographiques qui, par autoréflexion, permet d'explorer ma propre réalité et les récits viennent illustrer des épisodes instructifs de mon parcours (Albert & Couture, 2013; Brown, 2006; Lalonde, 2013; Spry, 2006).

L'originalité de cette réflexion vient de la possibilité de discuter d'événements partant de mon introspection sur des situations de praticienne de la gestion dans des études qualifiées de recherche-action maintenant que je poursuis une nouvelle carrière de professeure-chercheuse. Je m'autorise cette introspection sur la prudence et le risque interprétatif parce qu'il m'apparait parfois périlleux de se lancer dans une recherche-action lorsque chercheurs profanes en matière de gestion et dirigeants profanes en matière de recherche empruntent un tel parcours. Je livre ma pensée humblement pour interroger les moyens que peuvent se donner les chercheurs et les dirigeants lors de l'étape préparatoire de la recherche-action. Cette réflexion s'avère pertinente, puisqu'en cours de recherche-action au sein d'organisations appartenant à des systèmes complexes, il est presque inévitable que surviennent des incidents causant des effets imprévus et indésirables et également, parce que cette étape est habituellement implicite dans les ouvrages traitant de cette méthodologie. Par ailleurs, l'exercice me permet d'apprendre de mon expérience au point d'en produire des connaissances qui ajoute aux précautions à prendre en recherche-action.

Cet article est divisé en trois parties. Dans la description de la situation initiale qui suit, j'explique ce qui a influencé ma pensée au regard de la recherche-action. En présentant ensuite trois incidents de parcours, je serai à même d'expliquer mes croyances actuelles. Je terminerai en proposant des pistes de réflexion à l'intention des chercheurs et des dirigeants qui choisissent de s'investir ensemble dans un tel parcours pour prévenir les risques au lieu de passer du temps à rétablir des situations malencontreuses qui peuvent nuire à la réalisation des changements induits par la recherche-action.

Situation initiale

Mon intérêt pour la recherche-action et, par le fait même, pour le rôle de chercheur-participant remonte à mon doctorat en gestion. Par définition, la méthodologie de recherche-action implique la participation du chercheur sur une période relativement longue et intense dans un milieu donné (Lavoie, Marquis, & Laurin, 2003; Lincoln, 2001). Le rôle du chercheur et sa contribution à la recherche-action varient en fonction

de son degré de proximité avec le système social à l'étude et selon la nature de la participation des acteurs au processus de recherche (Roy & Prévost, 2013). Le désir de résoudre autrement les problématiques managériales unit les chercheurs et les praticiens (Reason & Bradbury, 2008). Ce point de départ permet d'élaborer un projet d'étude ancré dans un problème identifié par un chercheur à la suite d'observations ou d'entretiens exploratoires plutôt qu'à partir d'un problème strictement théorique soulevé par des insuffisances ou des incohérences dans les théories (Allard-Poesi & Perret, 2003). Grâce à cette méthodologie, j'ai pu examiner en temps réel comment une communauté enseignante universitaire parvient à adopter une innovation technopédagogique compatible avec son contexte de formation. Sur une période de deux ans et demi, la recherche-action que j'ai menée avec cette communauté enseignante a donné lieu à trois cycles itératifs pendant lesquels des occasions de réflexion et d'apprentissage nous ont permis de définir et de résoudre les enjeux émergeant du processus d'adoption de l'innovation. Cette décision méthodologique reposait alors sur l'état des connaissances relativement peu élevé concernant les processus en œuvre lors de l'adoption par un groupe d'une innovation et sur la problématique managériale récurrente d'échec d'adoption des technologies de l'information pour innover en contexte de formation universitaire (Houle, 2008).

Outre les retombées pratiques et théoriques de ma thèse pour les sciences de la gestion, j'ai pu illustrer de façon opérationnelle toutes les étapes franchies en m'appuyant sur le modèle de cogénération de connaissances de Greenwood et Levin (1998). J'ai aussi pris soin de décrire l'étape préparatoire de la recherche-action en traitant de l'émergence, de l'ancrage et de la structuration du projet comme conditions préalables propices à la réalisation des changements induits par la recherche-action (Houle, 2008). Je constatais alors que ces activités étaient absentes du modèle de ces auteurs et demeuraient implicites dans la documentation consultée, ce qui semble être encore le cas (Robson, 2011; Roy & Prévost, 2013). Or j'avais été à même de constater que réfléchir sur l'action et construire des connaissances avec un milieu réclame du temps de préparation qu'il est parfois difficile de prendre avec des intervenants tous plus surchargés les uns que les autres de tâches prioritaires.

Comme le temps demeure une denrée extrêmement rare dans les milieux organisationnels tout comme pour les chercheurs, il vaut mieux mettre en place les conditions de réalisation propices dès le point de départ d'une recherche. Cela évite des investissements inutiles de temps et d'énergie dans des projets dont l'ancrage et la structure restent chancelants. J'espérais que les efforts de reconstitution de l'étape préparatoire et les leçons résultant de l'analyse rétrospective pourraient servir à d'autres chercheurs souhaitant utiliser le modèle de cogénération de connaissances (Houle, 2008) ou autres méthodes de recherche-action.

Grâce à cette thèse, je suis devenue une adepte de la recherche-action même si cette méthodologie pouvait encore être conçue par ses détracteurs comme une excuse à une recherche moins rigoureuse, croyant qu'aucun rationnel théorique ne vient l'appuyer et qu'aucun dispositif méthodologique n'assure une démarche systématique et rigoureuse. Cette impression de laxisme théorique et méthodologique soulevait des doutes portant faussement ombrage à la qualité d'une telle méthodologie (Houle, 2008) alors qu'au contraire, la théorie émerge de l'action, ce qui permet de comprendre et d'agir sur les problèmes réels (Roy & Prévost, 2013).

En recherche-action, comme pour toute autre forme de recherche qualitative, les mêmes critères de scientificité constituent un gage de prudence empirique pour atténuer les risques interprétatifs. Une étude fiable est menée consciencieusement, consciemment et adroitement (Mucchielli, 1996) et respecte ces points : a) les paradigmes fondamentaux influençant la recherche sont clairement identifiés, b) le processus de recherche est cohérent et basé sur une question claire, c) le rôle et le statut du chercheur sont compris et acceptés par le milieu où se déroule l'étude et d) les données sont recueillies auprès des sources appropriées (Miles & Huberman, 2003). Une étude crédible renvoie au sens qu'ont les résultats aux yeux des personnes impliquées dans l'étude (Miles & Huberman, 2003). Ce critère de qualité est obtenu par l'emploi de techniques de triangulation qui superposent des avis et des interprétations provenant de diverses sources afin de décrire et analyser un même phénomène (Denzin, 1988; Maxwell, 1994). Une étude transférable est conditionnelle à la description exhaustive des résultats et à l'usage d'une méthodologie de qualité. Cela permet à d'autres chercheurs de l'appliquer à des contextes apparentés et en mesurer sa portée grâce à une démarche systématique et rigoureuse permettant de la confronter à des milieux organisationnels similaires. Ces exigences de scientificité me font aussi réaliser durant la rédaction de ma thèse que la recherche-action et la consultation comportent effectivement des similarités, puisque dans les deux cas l'intention est de résoudre une problématique managériale. Par contre, le but, le rôle des acteurs et les critères d'évaluation de la recherche et de la consultation sont bien distincts (Baskerville, 1999; Houle, 2008; Roy & Prévost, 2013).

L'élément déclencheur

Après mon doctorat, mon choix s'est tourné vers une carrière en gestion. Mon intérêt pour la recherche-action était encore présent. J'ai d'ailleurs été amenée à collaborer à des recherches-actions à titre de dirigeante dont certaines ont généré des dérives causant des incidents de parcours possiblement évitables.

Même si je crois fermement, comme Mesny et Mailhot (2010), que la recherche est une occasion unique pour les dirigeants de prendre du recul et de mettre de l'avant une nouvelle prise de conscience permettant de faire évoluer leur organisation, il reste qu'il y a un risque. Avec le temps, des événements sont venus ébranler ma confiance

envers la recherche-action. De fait, elle recèle des risques d'effets indésirables qu'un chercheur-participant peut déclencher s'il ne prend pas soin de préparer la recherche-action avec les participants. Bien que les universités utilisent des mécanismes solides pour s'assurer du respect des règles éthiques de la recherche avec des êtres humains et que les chercheurs sont soumis à des exigences de scientificité, les risques demeurent lorsque la recherche-action met en jeu des gestionnaires et des dirigeants.

Dans la pratique, le dirigeant est généralement immergé de priorités qui impliquent de faire des choix rapides sans toujours avoir le temps de prendre du recul. De par ses responsabilités traditionnelles, le dirigeant planifie, structure, négocie, mobilise et prend rapidement des décisions contraintes par les multiples demandes imprévisibles de l'environnement externe et interne (Mintzberg, 2006). J'ai aussi été témoin de rectitude politique chez des dirigeants qui censurent leur langage, pouvant travestir la réalité lorsqu'il est temps, par exemple, de dédramatiser les situations, donner une vision rassurante d'avenir et oublier l'ampleur des changements à mettre en œuvre, avec des conséquences sous-jacentes importantes comme licencier, inviter des personnes à prendre leur retraite, en réaffecter d'autres à des postes parfois non désirés (Vaillancourt, 2006). Le dirigeant a parfois du mal à exprimer directement et ouvertement les situations de contraintes du milieu, d'incompétences des pairs ou des subordonnés, de conflits entre dirigeants ou avec le conseil d'administration. Cette pression peut provoquer des non-dits alors que l'information serait pertinente à partager aux chercheurs.

Quant au chercheur, il doit s'adapter au rythme des milieux et aux spécificités du contexte en recherche-action (Baribeau & Royer, 2012). Également, « il doit être dévoué à la quête du savoir et désintéressé pour lui-même » (Van der Maren, 2014, p. 265). Sa crédibilité pourrait être remise en cause si sa finalité est mercantile et égoïste et si elle se détourne des finalités officielles (Van der Maren, 2014). Il est reconnu par les autres chercheurs de son domaine sur la base de ses publications et d'autres modes de communication incluant les congrès scientifiques. Pressés de faire avancer leur carrière, ils doivent publier régulièrement dans les revues scientifiques, la quantité de publications étant un critère d'évaluation pour sa promotion et pour le soutien financier accordé par les organismes subventionnaires. Par ailleurs, en étant expert dans un domaine, il peut arriver à un chercheur d'échapper les multiples facettes d'une situation managériale dans un système complexe. Ces préoccupations peuvent aussi provoquer des non-dits alors qu'il serait pertinent de les partager ouvertement avec les dirigeants.

Récif fictif inspiré de trois histoires vraies

Les trois brefs récits qui suivent permettent de dégager des illustrations de dérives de recherche-action et des fâcheuses conséquences sur l'organisation. Le but n'est pas de remettre en question la pertinence d'avoir eu recours à la recherche-action par rapport

à une autre méthodologie de recherche qualitative dans ces situations. Il ne s'agit pas non plus d'évaluer la qualité de la recherche-action par le prisme des exigences de scientificité. Je dépeins une tranche de la situation telle qu'elle a été perçue au moment où j'étais praticienne de la gestion. Ces événements sont passés, je n'ai plus accès au protocole de recherche ni au point de vue des chercheurs et des participants qui étaient alors impliqués. Dans les trois cas, je sais que les participants voulaient résoudre une problématique de concert avec un chercheur. L'étape de l'identification conjointe de la problématique managériale semblait être franchie.

Premier récit : Les non-dits entourant le contexte du terrain

Témoin de frictions, difficilement explicables à première vue, entre un groupe d'employés et un gestionnaire en cours de recherche-action sur l'amélioration du climat de travail, je m'interroge sur l'effet de la mauvaise communication du contexte du gestionnaire vers le chercheur. Alors que la recherche consiste à explorer dans l'ensemble de l'organisation les enjeux liés au climat de travail et les solutions bénéfiques selon les employés et les gestionnaires, des revendications créent des remous. Des employés revendiquent la promesse d'amélioration du climat de travail qui aurait été tenue lors de la promotion de la recherche. Lors d'un *focus group* dans un des services visés, les discussions s'enlisent dans des récriminations que le chercheur peine à recadrer.

Lors de la rencontre de suivi avec le gestionnaire responsable du service où l'incident s'est déclaré, le chercheur veut comprendre la réaction des employés. Il apprend alors l'existence d'une plainte de harcèlement entre des employés du groupe ayant donné lieu à la suspension d'un travailleur fautif qui, depuis, a réintégré le service. Le gestionnaire n'avait pas voulu dévoiler la situation au chercheur pour éviter de nuire à la réputation du travailleur. Or la discussion sur le climat de travail réanime le débat autour de cette situation pour laquelle le gestionnaire avait tardé à réagir à l'époque. En outre, le gestionnaire informe le chercheur que des efforts de restructuration de services rendent probable, d'ici deux mois, le transfert d'une dizaine d'employés au sein de son service. Une information que le chercheur ignorait.

Peu de temps après l'événement, face à la pression d'un climat de travail difficile à rétablir, le gestionnaire préfère être muté vers un autre service. Néanmoins, l'étude sur le climat de travail se poursuit après l'incident. Elle a cependant été retardée pour inclure les employés transférés et laisser le temps à un gestionnaire de prendre son nouveau poste.

Second récit : Le pilotage déficient d'une recherche-action

Témoin d'une sérieuse remise en question du pilotage d'une recherche-action, je m'interroge sur la faiblesse des interfaces de réflexion et de participation des parties prenantes.

Deux gestionnaires sont aux prises avec des problèmes de planification et de dépassement de coût, ainsi qu'un niveau de qualité de projets non atteint en raison de la présence de risques difficiles à contrôler. Après plusieurs discussions sur la problématique en apparence insoluble, tous les deux font appel à des chercheurs. La recherche consiste à harmoniser et pérenniser les mécanismes de coordination entre la gestion de projet et la gestion des risques pour assurer une plus grande maîtrise des risques dans un contexte où émergent en parallèle des projets nombreux et de nature différente.

Qui dit gérer un projet dit gérer les risques qui y sont associés et aussi, gérer le changement. En fait, un projet peut notamment amener des redressements ou des réalignements de processus, de structures et de rôles pouvant soulever à leur tour des répercussions intangibles et imprévisibles si l'aspect humain est occulté de l'analyse.

Dans cette situation, l'expert en changement organisationnel qui travaille dans cette organisation depuis plus de dix ans comprend mal les raisons pour lesquelles il est écarté de l'étape de préparation de la recherche-action, voire pourquoi les deux gestionnaires n'ont pas eu recours à ses propres services alors qu'il croit posséder la compétence pour accompagner le groupe dans cette réflexion. Il semble que les directions concernées aient, par inadvertance, oublié d'inviter l'expert en gestion du changement, qui a appris par hasard l'existence de la recherche-action. Lorsque celui-ci a constaté que l'aspect technique de la gestion de projets dominait les préoccupations humaines entourant la gestion du changement, il a réagi auprès de son supérieur immédiat tout comme d'autres gestionnaires qui recouraient souvent à cet expert en gestion du changement.

Lors d'une réunion sur la présentation des premiers constats à la suite d'entrevues menées auprès d'employés et de gestionnaires, la discussion bifurque rapidement sur l'exclusion de parties prenantes. Ce sujet prend toute la place pendant la réunion au lieu de parler des pistes d'harmonisation. Les gestionnaires et les chercheurs ont peine à recadrer la discussion. Tout le crédit qu'aurait pu accorder le comité opérationnel à la démarche est disparu en un clin d'œil. Malgré les efforts déployés par les deux gestionnaires et le chercheur pour rétablir la situation en incluant l'expert, les doutes semblent persister. L'objectif et le pilotage de la recherche-action sont remis en question.

La recherche n'a finalement pas été abandonnée. Après quelques semaines, les parties prenantes sont actualisées par la direction et l'expert en changement organisationnel est introduit. Il a fallu cependant une discussion franche sur la raison d'être de cette recherche-action, puisqu'à première vue, sa pertinence ne faisait pas l'unanimité chez certains gestionnaires et employés.

Troisième récit : Le retrait non planifié de chercheurs

Témoin des contrecoups d'une étude sur le développement du leadership chez des dirigeants et des cadres d'une entreprise, je m'interroge sur le revirement soudain des chercheurs et leur retrait mal planifié du terrain.

L'histoire lorsqu'un directeur général veut s'adjoindre la présence de chercheurs pour explorer et mettre en œuvre des stratégies de développement du leadership chez les dirigeants et les gestionnaires. Historiquement, la présence de chercheurs, dont la réputation a fait ses preuves, est bien vue dans cette entreprise pour réfléchir collectivement et entreprendre les actions conséquentes. Le directeur général est conscient qu'il amorce un changement de longue haleine. Parmi ces cadres, certains croient qu'il s'agit d'une mode de gestion passagère, d'autres se questionnent sur leur propre leadership face aux difficultés de mobilisation qu'ils éprouvent avec leurs employés et enfin, certains voient là l'occasion d'être reconnus, ayant à leurs yeux déjà adopté les comportements clés du leader transformationnel auprès de leurs employés.

Un accord est noué avec des chercheurs. Cet accord est convenu après une discussion entre le directeur général et les chercheurs, une discussion entre le directeur général et son équipe de direction et une autre discussion avec ce groupe et les chercheurs.

Pour le milieu, la première étape consiste à animer et à accompagner une réflexion stratégique sur le thème du leadership transformationnel, partant des conditions de succès et des pratiques exemplaires. Le groupe veut mieux comprendre les enjeux et se donner une vision commune avant de convenir des stratégies de développement.

L'imbroglio survient lors de la première activité. À travers les échanges sur les conditions de succès, l'un des chercheurs soulève l'importance dans la recherche-action de prévoir une étape pour élaborer le profil de leadership actuel des dirigeants et des cadres à partir d'un outil de mesure fiable. Il plaide le recours à un outil d'évaluation qui change de manière significative la pratique actuelle d'évaluation. D'ailleurs, à travers la discussion, le milieu découvre qu'une telle pratique s'avère coûteuse à implanter et à gérer.

Les discussions bifurquent sur l'outil au lieu de la conversation stratégique annoncée. De toute évidence, le directeur général n'avait pas été informé de cette proposition du chercheur d'établir un portrait de départ du profil du leadership pour mesurer la progression. L'étape subséquente de la recherche-action reste nébuleuse pendant un certain temps. Elle donne lieu à une analyse critique de la littérature sur le leadership transformationnel et la réflexion annoncée avec le groupe n'a pas lieu.

Le dénouement

Ces récits illustrent un certain laxisme entourant la phase préparatoire d'une recherche-action qui devrait pourtant donner lieu aux conditions propices à la mise en place de changements. Ils montrent l'importance que les chercheurs introduisent ce type de préoccupations auprès des dirigeants avant de conclure une étude avec eux et d'entreprendre ainsi, en toute lucidité, une recherche-action.

Dans le premier récit, un entretien ouvert sur les enjeux de gestion entre le gestionnaire et le chercheur aurait-il permis d'atténuer son malaise à animer face aux récriminations des employés? Aurait-il évité un débat sur des événements passés et plutôt se prononcer sur des solutions pour l'avenir? Une meilleure compréhension du gestionnaire des enjeux éthiques de la recherche aurait-elle une plus grande ouverture à communiquer son contexte?

Dans le second récit, avoir mis systématiquement en place des interfaces de réflexion et de participation des parties prenantes selon la structure organisationnelle aurait-il permis d'éviter l'exclusion d'un acteur pertinent pour la démarche et la remise en question de la recherche-action? Une personne dirigeante de l'organisation aurait-elle pu aider à dresser un portrait plus complet des sources de données et des acteurs à impliquer?

Dans le troisième récit, la visée scientifique en regard de l'établissement du profil de leadership à l'aide d'un outil éprouvé était-elle claire pour le directeur général et, si non, est-ce qu'une discussion franche en amont de la rencontre stratégique aurait pu éviter l'incident?

Les organisations appartiennent à un système complexe notamment caractérisé par un nombre élevé de parties prenantes en interaction et ayant des intérêts, des objectifs et des valeurs différentes qui nous réservent des surprises. De plus, même si les niveaux hiérarchiques devraient permettre de déterminer l'autorité, les responsabilités et les relations entre chacun, la clarté est loin d'être à toute épreuve et l'organisation bureaucratique devient un lieu d'affrontement d'intérêts.

Il est donc utopique de croire que les dispositifs pour créer les conditions propices à la réalisation des changements qui émergeront de la recherche-action et d'un cadre méthodologique de qualité peuvent prévenir et résoudre tous les incidents de parcours. Le dirigeant est soumis à des exigences d'efficacité, d'efficience, de productivité et de qualité. Le chercheur est soumis à des exigences entre autres liées à la publication, l'éthique et la scientificité. Celles-ci ne sont pas nécessairement opposées. De part et d'autre, ils doivent s'assurer de la qualité de la relation entre eux ainsi que du lien de confiance en précisant les retombées attendues qui s'inscrivent dans les orientations de l'organisation et dans un programme de recherche (Mesny & Mailhot, 2010).

Malgré la perspicacité et la bienveillance des dirigeants et des chercheurs, il est difficile de saisir et d'anticiper les effets néfastes d'une recherche-action au sein d'une organisation évoluant dans un système complexe. Il faut néanmoins se donner un espace officiel de préparation de la recherche et de recadrage en cours de route tout en demeurant souple et flexible, puisque par définition le cadre d'investigation de la recherche-action est conditionné par l'action et la réflexion (Paillé & Muchielli, 2003; Robson, 1993, 2011).

La liste de suggestions pragmatiques qui suit est illustrative. Elle mérite d'être discutée avec les chercheurs et les dirigeants pour la rendre plus exhaustive. Les suggestions concernent les dirigeants parce qu'ils possèdent une vue d'ensemble du contexte et le pouvoir de résoudre les enjeux organisationnels émergents avec les parties prenantes concernées. Elles appellent aussi les chercheurs à mener la recherche-action vers des visées pragmatiques et théoriques en gérant les enjeux éthiques et scientifiques émergents.

Dirigeants :

- Assurer une vigie des différents projets de recherche en cours s'il y a lieu.
- Aider à dresser un portrait complet des sources de données et s'assurer qu'elles sont appropriées dans le contexte.
- Créer une équipe de pilotage qui détermine les orientations de la recherche, analyse les enjeux émergents de la recherche-action ou de l'environnement externe et recommande les interfaces de réflexion et de participation.
- Lier l'équipe de pilotage aux comités permanents pertinents.
- S'assurer que la ou les directions directement concernées par l'étude se tournent vers les autres directions pour partager les connaissances pertinentes et recadrer la recherche-action dans le cas d'objectifs contradictoires ou d'enjeux particuliers.
- S'assurer que les cadres et les employés sont protégés par les mécanismes éthiques de la recherche et comprennent ses impacts.
- Se sensibiliser aux critères de scientificité et d'éthique et ne pas hésiter à exiger des chercheurs un système de validation de la recherche pour éviter les angles morts.

Chercheurs :

- Communiquer aux dirigeants et aux participants les risques éthiques anticipés, rechercher des solutions avec eux.
- S'informer des contraintes du terrain et informer le milieu des contraintes de la recherche.

- Expliquer les retombées théoriques recherchées et la façon dont elles se concilient avec les objectifs du milieu.

Conclusion

Mes expériences professionnelles font de moi aujourd'hui une chercheure ayant le désir de produire des résultats de recherches utiles et inédits à la fois pour les sciences de la gestion et les organisations grâce notamment à la recherche-action. Elles m'invitent aussi à la prudence, car je sais bien que cette méthodologie peut causer des effets secondaires imprévus néfastes sur l'organisation et les individus qui la composent si des précautions avant, pendant et après le parcours ne sont pas prises par les chercheurs et les dirigeants.

Je prône la recherche-action pour explorer des réalités organisationnelles complexes et co-construire avec le milieu des connaissances. Je pense aussi qu'un chercheur-participant, avisé de la complexité des organisations, peut s'avérer un atout inestimable pour l'avancement des connaissances.

Je reconnais toutefois que la préparation d'une recherche-action par les dirigeants est parfois partielle et trop rapide. De plus, une certaine pensée magique existe envers la capacité d'un chercheur et son équipe à résoudre une problématique managériale complexe et récurrente. Les dirigeants confondent souvent les objectifs de l'intervention avec ceux de la recherche. La méconnaissance des enjeux éthiques et scientifiques est réelle et ceux-ci sont parfois vus comme des freins à la résolution de problèmes du milieu au lieu de mesures de précaution et de prudence. Ce faisant, le temps nécessaire pour préparer la recherche-action et prévoir les dispositifs de recadrage est beaucoup trop limité.

Dans cette réflexion, je n'aborde pas directement les questions relatives aux préoccupations politiques que peuvent évoquer la rectitude politique et les non-dits. Elles pourront éventuellement être examinées dans d'autres recherches. En revanche, je suggère des pistes réfléchies que je trouve utiles pour atténuer les risques lorsqu'un chercheur-participant entreprend une recherche-action dans un système complexe. Il est ainsi possible de renforcer les assises de la recherche-action en rendant plus explicite la phase préparatoire.

Finalement, le fait d'avoir utilisé l'introspection sur des expériences professionnelles passées m'amène à une plus grande prudence vis-à-vis des conséquences néfastes de la recherche-action, ce qui s'avère bénéfique pour mes futures recherches et pour les étudiants que je dirige.

Références

Albert, M. N., & Couture, M. M. (2013). La légitimation de savoirs issus de récits autobiographiques dans une épistémologie constructiviste pragmatique. *Recherches qualitatives, 32*(2), 175-200.

Allard-Poesi, F., & Perret, V. (2003). La recherche-action. Dans Y. Giordano (Éd.), *Conduire un projet de recherche* (pp. 85-132). Paris : EMS.

Baribeau, C., & Royer, C. (2012). Les qualités essentielles du chercheur qualitative. *Recherches qualitatives, Hors-série, 12*, 1-8.

Baskerville, R. L. (1999). Investigating information systems with action research. *Communications of the Association for Information Systems (AIS), 2*(19), 2-32.

Brown, S. (2006). Autobiography. Dans R. W. Bel (Éd.), *Handbook of qualitative methods in marketing* (pp. 440-452). Cheltenham : Edward Elgar.

Denzin, N. K. (1988). *The research act : a theoretical introduction to sociological methods*. New York, NY : McGraw Hill.

Greenwood, D. J., & Levin, M. (1998). *Introduction to action research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Houle, L. (2008). *L'adoption d'une innovation technopédagogique par une communauté enseignante* (Thèse de doctorat inédite). Université de Sherbrooke, Sherbrooke, QC.

Lalonde, J. F. (2013). La participation observante en sciences de la gestion : plaidoyer pour une utilisation accrue. *Recherches qualitatives. 32*(2), 13-32.

Lavoie, L., Marquis, D., & Laurin., P. (2003). *La recherche-action. Théorie et pratique*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Lincoln, Y. (2001). Engaging sympathies : relationships between action research and social constructivis. Dans P. Reason, & H. Bradbury (Éds), *Handbook of action research. Participative inquiry and practice* (pp 124-132). London : Sage.

Maxwell, J. A. (1994). Designing a qualitative study. Dans L. Bickmann, & D. T. Rog (Éds), *Handbook of applied social research methods* (pp. 69-100). Thousand Oaks, CA : Sage.

Mesny, A., & Mailhot, C. (2010). La collaboration entre chercheurs et praticiens en gestion. Entre faux-semblants et nécessité épistémique. *Revue française de gestion, 3*(202), 33-45.

Miles, M. B., & Huberman, M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Paris : De Boeck.

Mintzberg, H. (2006). *Le cadre au quotidien : les dix rôles du cadre*. Paris : Éditions d'Organisation.

Mucchielli, A. (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Reason, P., & Bradbury, H. (2008). *Handbook of action research : participative inquiry and practice*. London : Sage.

Robson, C. (1993). *Real world research*. Cambridge, MA : Blackwell Publishing.

Robson, C. (2011). *Real world research* (3e éd.). Oxford, MS : Blackwell Publishing.

Roy, M., & Prévost, P. (2013). La recherche-action : origines, caractéristiques et implications de son utilisation dans les sciences de la gestion. *Recherches qualitatives, 32*(2), 129-151.

Spry, T. (2006). Performing autoethnography. An embodied methodological praxis. Dans S. N. Hesse-Biber, & P. Leavy (Éds), *Emergent methods in social research* (pp. 183-211). Thousand Oaks, CA : Sage.

Vaillancourt, R. (2006). *Le temps de l'ambiguïté. Le contexte politique du changement*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Van der Maren, J.- M. (2014). *La recherche appliquée pour les professionnels*. Bruxelles : De Boeck.

Lucie Houle *est professeure à l'Université de Sherbrooke où elle enseigne la gestion stratégique des ressources humaines, l'exercice du rôle conseil, la gestion du changement, le développement des compétences et le transfert des apprentissages. Elle possède une maîtrise en éducation et un doctorat en administration. Elle s'intéresse aux approches de recherche processuelle et à la recherche-action. Ses thématiques de recherche concernent la transformation des organisations, le développement des personnes et de l'organisation, le transfert des apprentissages, la gestion des connaissances. Elle s'intéresse tout particulièrement aux dirigeants et aux cadres.*

Quatre configurations pour créer une dynamique interactive entre formation et recherche. Expériences dans le domaine de la formation des professionnels de la santé

Daniel Faulx, Docteur en Psychologie et en Sciences de l'éducation

Université de Liège, Belgique

Géraldine Burlet, Master en Sciences psychologiques

Université de Liège, Belgique

Nicolas Bernard, Master en Sciences de l'éducation

Université de Liège, Belgique

Cédric Danse, Master en Sciences de l'éducation

Université de Liège, Belgique

Résumé

Dans cette contribution, nous nous penchons sur la possibilité de créer une dynamique interactive entre intervention sur le terrain et recherche scientifique dans le domaine de la formation. Nous présentons quatre configurations d'une telle complémentarité. Chacune d'entre elles représente une articulation différente entre le but de développement des participants et celui de production de savoirs scientifiques. Dans le premier cas, une démarche de recherche est entreprise en amont de la conception d'une formation. La deuxième configuration illustre une recherche scientifique appliquée à un dispositif d'intervention existant et qui vient en retour en modifier la logique. Pour la troisième, il s'agit d'une articulation continue entre recherche et formation s'alimentant mutuellement dans une logique de recherche-action. Enfin, la quatrième partie se penche sur trois dispositifs pédagogiques dont la caractéristique est de combiner des intentions formatives avec des préoccupations de recherche.

Mots clés

RECHERCHE-ACTION, FORMATION D'ADULTES, RECHERCHE-FORMATION-ACTION, SANTÉ AU TRAVAIL, ANALYSE DES TRACES

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 201-220.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Introduction

Comment créer des dynamiques interactives entre action sur le terrain et recherche scientifique et cela dans le domaine de la formation? Telle est la question au centre de cet article qui examine les articulations possibles de deux objectifs complémentaires : apprentissage des participants et production de connaissances.

Nous y présentons quatre configurations qui représentent chacune une mise en lien différente entre une visée formative et des préoccupations de recherche :

1. La recherche comme préalable à l'action de formation et les bénéfices qui en résultent pour cette dernière.
2. L'application d'une démarche de recherche consécutivement à une action de formation et la modification de cette dernière en conséquence.
3. L'articulation continue entre recherche et formation, les deux démarches s'alimentant mutuellement dans une logique de recherche-action.
4. La production de connaissances scientifiques grâce à des dispositifs pédagogiques et de formation.

Deux mondes à combiner pour une double efficacité

L'idée de combiner la logique d'action sociale du formateur et la logique scientifique du chercheur s'intègre dans le paradigme de complémentarité des mondes défini par Béguin et Cerf (2004). Pour eux, une même action recouvrira des sens différents selon le monde de référence dans lequel il s'inscrit. Les auteurs défendent dans leur travaux une perspective « dialogique » dans laquelle « la nouveauté résulte de l'inscription du résultat du travail de l'un dans l'activité de l'autre » (Béguin & Cerf, 2004, § 30).

Appliqué au domaine qui nous intéresse, les deux mondes sont caractérisés par des nécessités et des exigences différentes. D'une part, *dans le monde de la formation*, différents niveaux d'effets sont visés : de la satisfaction, de l'apprentissage, du transfert sur le terrain (Dujardin, 2013; Holton, 1996). Les enjeux sont donc avant tout liés aux effets produits chez les apprenants et leur environnement. Ce jugement d'efficacité n'exclut pas non plus des exigences sur la manière de faire, liées au « jugement de beauté » (Dejours & Gernet, 2009) : respect de certaines procédures, travail selon les « règles de l'art » définies par les standards de l'action formative.

D'autre part, *dans le monde de la recherche*, une action de formation ne pourra être valorisée comme dispositif de recherche que si elle est productive au sens de sa capacité à inscrire des données partageables au sein de la communauté scientifique. Dès lors, d'autres procédures, d'autres « règles de l'art » sont à faire valoir, variables évidemment selon le paradigme utilisé (qualitatif, quantitatif, multiméthode) (Deschenaux & Laflamme, 2007).

Ce qui est à inventer, ce sont donc des modes d'interaction entre ces deux logiques qui soient pertinentes pour chacune d'entre elles.

Nous allons maintenant détailler

- les différentes configurations,
- les interactions entre intervention et recherche,
- le fruit des démarches,
- les risques générés par les croisements et les mesures prises pour y remédier.

Sur ce dernier point, nous allons poser ici une première balise face au risque le plus évident : celui du possible conflit d'intérêt entre la démarche de recherche et celle d'intervention.

La manière dont ce risque a été géré pour l'ensemble des exemples présentés relève d'une règle de subsidiarité : la recherche de la qualité de l'intervention, entendue au sens large, est toujours à privilégier par rapport à la recherche d'informations pouvant nourrir la recherche (Faulx, 2009). Ainsi, durant la conduite de l'action, l'intervenant n'a pas à se préoccuper des informations qu'il pourra récupérer : il est tout entier dédié à l'efficacité de son action pour les bénéficiaires (Delhez, 1994). C'est là une exigence incontournable sur le plan de l'éthique de la formation et de l'intervention qui a été appliquée dans chacun des cas présentés.

Première configuration – La recherche comme étape préparatoire d'une formation

Le premier cas illustre la manière dont la conception d'une formation a pu bénéficier des démarches de recherche entreprises en amont (en particulier entretien semi directifs et observations sur le terrain).

Ce sont les nouvelles connaissances ainsi créées et leur impact quant au dispositif mis en œuvre qui sont discutés dans cette section, les démarches et protocoles suivis étant classiques et présentés par ailleurs.

Contexte et enjeux de la demande

La demande est formulée par le coordinateur formation du Service du Sang de la Croix-Rouge de Belgique : il faut accroitre la qualité de l'accueil lors d'un don de sang au moyen d'une formation destinée aux infirmiers et aides au prélèvement.

L'accueil des donneurs, relevé comme dimension fondamentale dans leur satisfaction finale, doit être amélioré d'autant plus lorsque l'on connaît les risques de pénurie courante du nombre de poches de sang.

Les démarches d'investigations entreprises

Après négociation, il a été convenu que plusieurs démarches de recherche qualitative seraient réalisées afin de concevoir le dispositif le plus adapté possible. Au rang de celles-ci figurent :

- des observations sur le terrain;
- des entretiens avec :
  - le personnel infirmier et aide au prélèvement;
  - les responsables d'entité;
  - les donneurs de sang et de plaquettes;
  - le coordinateur de formation.

Les résultats de l'investigation et la construction de connaissances lors de la phase d'analyse préalable au dispositif

Chacune des démarches entreprises était l'occasion de comprendre ce que recouvrait effectivement la spécificité de l'accueil dans ce contexte. Nous présentons ici les principaux enseignements obtenus via l'observation sur le terrain et les entretiens menés avec le personnel infirmier et d'aide au prélèvement.

L'accueil est un processus continu plus qu'une étape

L'accueil est généralement perçu comme le moment particulier qui inaugure une rencontre. Or, dans le cas présent, l'accueil est constitué d'une succession de moments qui jalonnent le parcours du donneur et ce pour deux raisons au moins : d'une part, le fait que le donneur parcourt plusieurs étapes avec chacune son « accueil », d'autre part parce qu'à l'intérieur d'une même étape se jouent à plusieurs reprises des interactions dont l'objet et la nature se rapprochent très fortement de ceux de l'accueil.

L'accompagnement des donneurs est une compétence collective

L'accompagnement ne peut être pensé et travaillé avec le personnel qu'à partir du moment où il est resitué dans son contexte : celui d'une équipe réalisant différentes opérations auprès d'un donneur parcourant différentes étapes. La manière dont se sera passée l'étape précédente conditionne fortement la suite des évènements et possibilités d'action. En outre, la coprésence des infirmières et aides au prélèvement dans la salle donne à penser par les donneurs que chacune d'elles est responsable de la qualité de l'accompagnement dont il bénéficie.

L'accompagnement est une résultante de l'organisation mise en place

La qualité de l'accompagnement et, plus généralement, de la relation que le personnel met en œuvre est fortement tributaire des conditions matérielles et organisationnelles mises en place. La disposition des lits, la répartition des tâches et la définition des responsabilités, l'organisation des horaires, les indications fournies et moyens de

communication utilisés envers les donneurs... sont autant de variables qui impactent la qualité de l'accueil.

L'accueil est une donnée variable en fonction du moment de la collecte

Enfin, notons que le flux des donneurs est très variable en fonction de la collecte. Des moments de rush peuvent être observés. Cela ne va pas sans questionner la manière dont sont gérées les différentes étapes du parcours du donneur et les répercussions sur chacune d'entre elles.

La gestion de la relation est aussi technique

Dans un certain nombre de situations, dimensions relationnelles et gestes à caractère « technique » se confondent quasi totalement. Par exemple, saisir le bras d'un donneur et choisir la veine pour le piquer est tout autant une occasion de construire et gérer la relation que de réaliser le processus de ponction de sang.

Le moment de la collecte se distingue des coulisses

Quelles que soient les difficultés chroniques ou ponctuelles auxquelles elles ont dû faire face en amont, il s'agit de faire bonne figure devant leurs interlocuteurs. Un tel positionnement nécessite différentes stratégies de régulation pour les travailleuses : self-control, soutien social, micro pauses durant la collecte...

L'adaptation du dispositif en fonction des connaissances nouvelles

Du point de vue du contenu

Compte tenu des découvertes et apprentissages réalisés durant les différentes phases d'investigation, la formation à l'accueil est devenue une « formation à l'accompagnement empathique des donneurs ». La dimension d'accueil est certes toujours travaillée mais devient un élément constitutif de la qualité de l'accompagnement empathique du donneur parmi d'autres. La formation aborde en revanche de manière beaucoup plus approfondie :

- la gestion de ses propres états internes;
- la gestion de la relation et de la communication entre travailleurs mais aussi avec les donneurs;
- le travail en équipe et ses différentes composantes;
- les dimensions organisationnelles qui influencent la qualité des prestations et le bien-être des protagonistes, travailleurs comme donneurs.

Du point de vue de la méthodologie

La formation réunit des travailleuses issues d'entités différentes. Cela permet de favoriser l'échange de pratiques et de réalités différentes. La méthodologie s'appuie sur l'analyse de vidéos et de cas amenés soit par le formateur, soit par les

participantes. Ces méthodes permettent de reconnaître l'expérience des participantes et d'aborder des situations dont la complexité n'est pas réduite.

Apports, risques et enseignements liés à la mise en lien recherche-intervention

En termes d'apport, ce retour d'expérience concis montre combien les phases qui précèdent la mise en œuvre d'une formation, et qui vont bien au-delà d'une analyse de la demande, permettent de mieux comprendre la commande et les besoins effectifs des bénéficiaires directs. Lorsque ces démarches d'investigation épousent des principes de recherche, elles ouvrent sur une compréhension nouvelle de la situation pour l'intervenant en termes de fonctionnement psychosocial, créent un cadre commun entre le système client et le système intervenant (démarches communes, vocabulaire, sensibilisation sur certains points...) et favorisent la conception d'un dispositif de formation-intervention qui répond aux attentes du terrain.

Cela étant, il est essentiel de prendre en compte les risques inhérents à une telle hybridation et d'en discuter les précautions à prendre.

Tout d'abord, il faut reconnaître que les participants à la recherche n'ont pas choisi d'être sujets de l'étude. Or, ils sont l'objet d'observations, d'analyses, d'entretiens… La contrainte hiérarchique fait peser sur eux une certaine obligation d'accepter la présence du formateur-chercheur, qui peut devenir un problème si les risques qui en découlent ne sont pas pris en compte.

Le premier risque est lié aux enjeux stratégiques. Étant dans une organisation, les personnes observées ont tout intérêt à présenter une certaine image de leur travail, sachant que celle-ci sera utilisée pour la conception de dispositifs d'intervention dont ils seront les bénéficiaires. Ce risque est autant situé sur le plan de la qualité de la démarche d'intervention que du côté de la fiabilité des données recueillies. Il n'est en outre pas évident de savoir quelle sera la tendance : ils pourraient aussi bien se montrer sous leur meilleur jour pour éviter de faire l'objet de mesures correctrices qu'ils redouteraient que donner à voir un travail particulièrement désorganisé ou en difficulté pour pouvoir bénéficier d'aide ou de moyens supplémentaires.

Le deuxième risque est lié à l'inquiétude de voir ses comportements au travail répercutés vers la hiérarchie avec des conséquences sur la carrière ou l'image de la personne au travail.

Notons aussi le risque de confusion possible entre la posture du chercheur et celui de l'intervenant. En effet, la personne qui conduit les investigations est appelée à donner la formation un peu plus tard, ce qui pourrait perturber la compréhension de son rôle.

Ces trois risques doivent à notre avis être gérés avec la même mesure : celui de la priorité de l'intervention sur la recherche. Lorsque nous réalisons nos observations ou entretiens, c'est bien dans une posture d'intervenant, celle du chercheur étant au

service de la démarche d'intervention. Le message doit être transparent, et les actes en conséquence : c'est dans l'optique d'offrir l'intervention de la meilleure qualité possible que ces démarches d'investigation existent à l'exclusion de tout autre projet tel que la sélection du personnel, l'évaluation du travail, le *reporting* vers l'organisation. Cela exige une totale clarté tant vis-à-vis des participants que vis-à-vis des commanditaires qui sont souvent tentés de demander de telles informations. Cette posture de recherche préparatoire à l'intervention à l'exclusion d'autre cause est rendue publique et contractualisée. Des clauses strictes de confidentialité assortissent cette position.

Deuxième configuration - La recherche comme étape postérieure à la formation

Introduction

Le cas présenté ici montre de quelle manière l'introduction de standards et de nécessités de recherche ont permis le développement et l'accroissement de l'efficacité d'un programme de formation dénommé DIS (Dispositif D'Immersion Structuré).

En effet, la direction de l'institution ayant manifesté son intérêt pour la reconduction de ce programme, il a été décidé de conduire une recherche pour en évaluer spécifiquement les effets.

Les exigences scientifiques ont amené a une plus grande formalisation des étapes dont il s'est avéré par la suite que cela avait contribué à l'amélioration du programme lui-même.

Contexte et enjeux

La démarche, menée au sein d'une institution hospitalière, consiste à organiser le déplacement temporaire des travailleurs dans un autre service que le leur. Le but est d'aboutir à une **remise en question** de certaines croyances, préjugés et stéréotypes à l'égard des autres services et, partant, à une amélioration de la coopération organisationnelle.

L'action de formation

Initialement, le dispositif se présente comme suit.

- Offre de participation
- Entretien 1
- Journée d'immersion
- Couplage
- Première rencontre
- Entretien 2

La première étape (offre de participation) consiste à proposer à l'ensemble des membres de l'organisation (personnel soignant, administratif et technique) de participer à cette activité.

Lors de la deuxième étape (couplage), le service des Ressources Humaines constitue les futurs couples personne hôte (PH) – personne invitée (PI).

Lors de la troisième étape (entretien 1), les PI participent à un entretien individualisé où ses propres objectifs ainsi que ses croyances à l'égard du service hôte sont activés.

La quatrième étape, (première rencontre) consiste en l'organisation d'une rencontre entre la personne invitée et la personne hôte. Au cours celle-ci, la PI découvre la PH qui sera garante de son intégration durant la journée et visite le service qui l'accueillera.

Quelques jours plus tard, lors de la cinquième étape (journée d'immersion), la PI passe une journée complète dans le service qu'elle a choisi et participe – selon ses compétences – aux différentes activités de celui-ci.

Enfin, rapidement après cette journée d'immersion, la sixième étape (entretien 2) consiste en une entrevue individuelle entre la PI et l'équipe de recherche.

Les préoccupations de recherche

Le design méthodologique de recherche suit les étapes de Giorgi (1997) :

1. le recueil des données verbales lors d'entrevues et leur retranscription intégrale;
2. la lecture minutieuse et globale des entrevues;
3. la division des données en unités de signification (UdS);
4. l'organisation et l'énonciation des données brutes, en constituant des thèmes et des sous-thèmes (Faulx, Burlet, & Bianca, 2011).

L'échantillon de recherche est composé de 25 personnes qui ont participé au DIS en tant que PI, sélectionnées de manière aléatoire. On trouve 15 membres du personnel soignant, 3 du personnel administratif et 7 du personnel technique (Faulx, Burlet, & Bianca, 2011).

Résultats de la recherche

Ce travail de recherche, en nous montrant les mécanismes à l'œuvre dans le DIS, a permis d'en affiner les étapes.

Dans un premier temps la recherche a permis d'identifier trois grandes gammes d'effets :

1. cognitifs : générer de nouvelles représentations, amener ceux qui y participent à remettre en question des stéréotypes, favoriser une appréhension plus fine des réalités professionnelles d'autres membres de l'institution;

2. identitaires : renforcer le sentiment d'appartenance à l'organisation, favoriser la reconnaissance identitaire entre services;
3. comportementaux : amener à de nouveaux comportements au travail davantage orientés vers le respect, la coopération et l'intérêt commun (Faulx, Burlet, & Bianca, 2011).

Au delà des effets la recherche a permis de comprendre qu'elle était le processus de transformation à l'œuvre dans ce dispositif et pourquoi.

En effet, la structure du DIS mobilise les quatre phases inhérentes à l'apprentissage en organisation (Bourgeois & Nizet, 1997).

L'entretien d'activation des croyances, la journée d'immersion et les interactions sociales vécues à l'occasion créent un déséquilibre pour les participants.

Ce sont les entretiens 2 qui permettent de résoudre le déséquilibre vécu lors de la journée d'immersion grâce au processus de « rééquilibration majorante » (Piaget & Inhelder, 1969). En effet, ces entretiens portent sur un changement des représentations, croyances, stéréotypes... au sujet du service hôte, des personnes qui y travaillent et de leurs taches et activités.

Toujours par sa structure, le DIS, s'emploie à créer des formes de dissonance cognitive (Festinger, 1957) entre des « stéréotypes » ou « attentes » (Leyens, Yzerbit, & Schardon, 1992) et d'autres cognitions, issues de l'expérience d'immersion, obligeant ainsi au rétablissement de la consonance cognitive.

La dissonance étant psychologiquement inconfortable, les individus sont dès lors poussés, par leur préférence en un monde « équilibré », à modifier leurs connaissances et conceptions pour les rendre compatibles avec les expériences vécues.

Cette lecture portée sur le processus permet de comprendre comment les changements cognitifs développés par le DIS débouchent également sur des changements comportementaux. Sans ces changements comportementaux, l'individu vivrait une autre dissonance qui résulterait alors de l'inadéquation entre ses représentations et ses actes. Dans le cas du DIS, au delà des changements cognitifs, ce sont également les comportements de coopération entre services qui sont visés.

Apports, risques et enseignements liés à la mise en lien recherche-intervention

Cette recherche a permis de confirmer l'importance de certaines étapes et de modifier certaines autres dans le dispositif final. Une multitude de changements sont d'ailleurs venus enrichir le dispositif initial. Il en résulte un nouveau design pour ce dispositif en 7 étapes. Plus particulièrement, la troisième étape, consistant en un entretien entre la personne invitée et notre équipe de recherche, s'est vue considérablement enrichie par nos recherches. Cet entretien sera dorénavant fidèle à une grille de questionnement précise ayant pour but d'aider la PI à formuler non seulement les objectifs qu'elle

poursuit par la participation au dispositif mais aussi ses différentes idées, croyances, représentations... concernant le service hôte et son fonctionnement.

Aussi, trois mois après la journée d'immersion, un troisième entretien a été ajouté (Entretien 3). Ce dernier consiste en une entrevue individuelle entre la PI et notre équipe de recherche. Ce délai a été choisi en fonction d'un consensus scientifique dans la littérature sur le transfert des apprentissages (Baldwin, Ford, & Blume, 2009) où l'on considère qu'il permet à la fois de garder une trace relativement fraiche de l'évènement en mémoire tout en assurant que les bénéficiaires aient eu suffisamment de temps pour tester de nouvelles actions et en apprécier l'impact.

Malgré ces différents apports intéressants, ajouter une recherche suite à une intervention n'est pas sans risque, et cela pour les deux parties impliquées : le chercheur-intervenant et son dispositif d'une part, et les participants d'autre part.

Pour le chercheur-intervenant et son dispositif, d'abord, la recherche postérieure à une intervention comporte potentiellement une double signification sociale : une création de connaissance, certes, mais aussi une évaluation (qui peut même devenir une mise à l'épreuve) de ses propres actions. Ce deuxième sens fait porter un risque tant sur le plan de la qualité de la recherche – dont il pourrait avoir tendance à valoriser les résultats positifs – que sur le plan des impacts pragmatiques relatifs à sa place dans l'organisation. En effet, si son dispositif est invalidé par les résultats ou simplement si les preuves de son efficacité manquent de consistance, l'intervenant se voit alors remis en question et c'est toute sa posture professionnelle qui s'en trouve ainsi fragilisée.

Une des solutions pour prévenir ce risque réside dans les modalités de coopération entre l'intervenant et l'équipe de recherche qui vient trianguler la démarche scientifique. L'équipe de recherche ne partage pas les mêmes enjeux personnels et organisationnels. C'est ce qui a été entrepris ici : si l'intervenante qui a mis en place le dispositif a participé à la recherche (dans la phase de conception notamment), deux autres personnes – membres de notre service universitaire) ont analysé et traité des données en extériorité du processus d'intervention. Le recueil rigoureux des données ainsi que leur traitement via une équipe indépendante ont donc garanti l'équité de la recherche.

En revanche, elle n'a pas prémuni l'intervenant du risque de dévalorisation professionnelle en cas de résultat peu probant. À ce titre, il importe que les choses soient très claires dès le départ : l'intervenant sait qu'il met « en danger » (en tout cas en question) son intervention dès lors qu'il accepte qu'elle soit un objet d'étude. Il est donc invité à intégrer cet élément dans sa décision de recourir à une telle pratique et à en discuter tant au sein de son organisation qu'avec l'équipe de recherche.

Il y a-t-il des risques pour les participants? C'est une autre question importante. Ceux-ci vont en effet exprimer dans l'entretien 1 des croyances, des stéréotypes… qui

sont parfois dévalorisants pour leurs collègues. Dans l'entretien 2, ils reviennent sur ces « RTPV »[1]. Il est donc important ici de garantir une confidentialité totale de leurs propos qui pourraient leur nuire en cas de publicité.

En outre, par rapport à un risque lié à la situation professionnelle des personnes, il faut aussi garantir que ceux qui mènent les entretiens ne soient pas impliqués dans la gestion des carrières et l'évaluation des participants. Ils ont été menés soit par la chercheuse-intervenante, celle-ci dépendant d'un service « bien-être » indépendant des ressources humaines, soit par l'équipe externe de recherche. Il faut rappeler aussi que seules des personnes volontaires ont participé à l'expérience, avec la possibilité dans l'entretien 1 d'être dûment informées de tous les tenants et aboutissants de la situation. Nous appliquons ainsi les règles de participation libre et éclairée, fondamentales dans la pratique d'intervention psychosociale en organisation (Faulx, 2011).

D'un point de vue plus psychologique, l'entretien 2 est également là pour gérer les risques de perturbation suite à la remise en question de RTPV centrales pour les personnes. En effet, l'expérience peut être déstabilisante, et c'est bien pour cela que nous soutenons les personnes dans leur réflexion et dans leurs éventuelles tentatives d'implémentation du changement consécutives à leur participation au dispositif. Trop souvent, en effet, on néglige cette étape, faisant vivre aux personnes des expériences transformantes sans pour autant gérer les différentes sources d'insécurité que celles-ci auront fait naitre (Faulx & Danse, 2015).

Troisième configuration – La recherche comme mode d'intervention et vice versa

Introduction

Ce cas se caractérise par un enchevêtrement entre formation et recherche.

La méthodologie globale de l'intervention consiste à travailler avec différents groupes au sein d'une école :

- un groupe pilote comprenant des membres de la direction, des enseignants, des tuteurs de stages;
- plusieurs groupes composés d'étudiants et de maitres de stages des groupes au sein des sections.

Au sein de ces groupes, des problématiques sont partagées, des cas sont échangés et des solutions sont élaborées. Le chercheur, suite à un ensemble de séances, compile des résultats et les formalise en un texte scientifique. Ces textes sont introduits comme objets de réflexion. Ils permettent de continuer et orienter la recherche de nouvelles solutions, réflexions, travail sur des cas. Une boucle est donc constituée entre apports des participants et formalisation par l'intervenant.

Contexte et enjeux de la demande

La recherche se déroule dans une école de promotion sociale comptant un peu plus de 400 personnes en formation initiale, continue ou en reprise d'études.

Cet organisme forme à de nombreux métiers de la relation sociale (éducateurs, médiateurs, directeurs d'institutions sociales...). Les formations s'adressent à un public d'adultes inscrits dans des projets d'insertion, d'évolution et de reconversion professionnelle.

La demande porte sur l'évaluation des compétences sociales des étudiants. En effet, l'ensemble du corps enseignant estime qu'il est nécessaire de ne pas limiter l'évaluation aux savoirs théoriques ou méthodologiques. Les métiers auxquels forme cet organisme étant étroitement liés à la relation humaine, il juge aussi fondamental de pouvoir jauger des capacités relationnelles des personnes que l'on va diplômer.

Le processus de recherche et d'intervention

La méthodologie relève de la recherche-action à savoir une intervention menée en milieu naturel, liée à des problèmes d'action et qui associe des processus de recherche à des processus d'intervention psychosociologique en organisation (Dubost & Levy, 2003).

Le dispositif choisi est celui de la communauté de pratiques (CoP), c'est-à-dire la constitution d'un groupe de personnes ayant un centre d'intérêt commun, et qui collaborent, partagent des idées, cherchent des solutions ensemble, construisent des outils et de la connaissance afin de générer un processus d'apprentissage commun (Lave & Wenger, 1991).

Le processus comprend :

- une vingtaine de séances de trois heures avec la CoP, composée de membres de l'institution de formation (formateurs en matières générales ou pratiques professionnelles, tuteurs de stage, encadrants, direction);
- des journées de travail d'une CoP élargie, composée de cinquante-deux personnes (tuteurs, apprenants, formateurs);
- d'autres modalités du travail diverses appartenant à différentes démarches classiques de l'intervention psychosociologique en organisation (Mendel & Prades, 2006) : rencontres avec des personnes-cibles en entretien individuel avec les chercheurs, rencontres de sous-groupes, envois de documents systématiquement après chaque séance, travail d'écriture en commun avec l'équipe de recherche.

Quelques résultats

De manière générale, les résultats montrent l'importance de travailler, au delà des questions docimologiques, sur l'amélioration des conditions organisationnelles d'évaluation des compétences sociales.

Citons notamment :

- La question de la responsabilité de l'évaluation des compétences relationnelles : il ressort que l'évaluation de la compétence sociale est déléguée uniquement aux tuteurs de stages, autrement dit au pôle « professionnel » de la formation. Pour les tuteurs, il s'agit d'une responsabilité très lourde d'autant plus que ces compétences sont cruciales pour l'acquisition de l'expertise professionnelle (Zeitler & Berguerioux, 2007). Cela leur confère un pouvoir d'évaluation considérable. On se situe là dans une situation de concentration des ressources, configuration susceptible de poser de sérieux problèmes relationnels et professionnels (Faulx, Delvaux, & Brun, 2009).
- Les rites organisationnels de l'évaluation : alors que l'évaluation des contenus fait l'objet de procédures institutionnalisées (les examens, les mémoires, les délibérations...), l'évaluation des compétences sociales manque de « rites socio-organisationnels » (Pluchart, 2001). Or, elles figurent bien, à côté des connaissances théoriques et des savoir-faire techniques, dans les référentiels de « capacités terminales » associés à chaque unité de formation.
- Une non-évaluation du contexte : aucun stagiaire ne se trouve dans la même situation. Chacun est donc évalué dans un contexte diffèrent. Or, cette part de l'évaluation centrée sur le contexte n'est jamais exprimée. Il en ressort une évaluation décontextualisée des compétences sociales qui ne permet guère la mise en perspective et la confrontation des points de vue.

Apports, risques et enseignements liés à la mise en lien recherche-intervention

En associant recherche et formation, on a ici encouragé les participants à devenir des partenaires de recherche. Tout en se formant, ils ont ainsi participé à la production de connaissances plus larges. Cela a ainsi créé une boucle de rétroaction qui a stimulé les deux processus.

En ce qui concerne les risques, on pointera d'abord des risques communs à ceux évoqués dans les deux configurations précédentes : impact sur les carrières, confusion des rôles, risque social. Ceux-ci ont été gérés avec des mesures similaires : garanties de confidentialité, clarté sur le rôle d'intervenant, accompagnement individuel pour ceux qui le souhaitent.

Nous discuterons ici un risque spécifique qui est celui du décalage organisationnel possible pour les participants au groupe de pilotage. En effet, en créant au sein de l'organisation une instance de volontaires qui travaillent sur un sujet

particulier, on génère une nouvelle réalité sociale (un sous-groupe chargé d'une mission d'innovation) et cognitive (ces participants développent des réflexions, des outils, des idées…). Le risque est celui d'un décalage (voire une marginalisation) progressif entre ces participants et leurs collègues, particulièrement au sein des différentes sections. Un tel décalage pourrait déboucher de l'incompréhension voire du conflit entre participant et non participant au dispositif pilote.

Afin de limiter ce risque, l'intervention s'est appuyée sur un maillage permanent entre ce qui se passait dans le groupe pilote et les sections. De nombreuses démarches ont été entreprises pour soutenir la diffusion des travaux et l'intégration des nouvelles découvertes dans les sections.

Parmi celles-ci, citons :

- une communication régulière de la direction sur l'existence de travaux sur les compétences sociales au sein de l'école;
- l'organisation de réunions pédagogiques au cours desquelles les fruits du groupe pilote étaient partagés et discutés;
- des séances de travail collectif avec les étudiants ou l'ensemble des professeurs d'une section sur le sujet qui était travaillé en groupe pilote, une journée de débat ouverte à l'ensemble de l'école et à des externes dans un but de diffusion et de discussion;
- des écrits qui jalonnent le travail et sont accessibles à tous;
- la rédaction d'un cadastre des actions entreprises;
- le soutien apporté aux participants du groupe pilote (en terme de conseils ou de coprésence sur le terrain) pour les aider à partager avec leurs collègues l'état des lieux;
- l'ouverture du groupe à toute personne intéressée et son changement de composition chaque année.

Quatrième configuration : des pistes méthodologiques de combinaison recherche-formation

On peut également combiner recherche et formation dans le cadre de dispositifs pédagogiques. Nous en avons choisi trois dont nous exposerons le fonctionnement général (FG), les apports formatifs (AF) *et* (AS) scientifiques.

Les entretiens avant la formation

FG. Avant le démarrage d'une formation en groupe, on procède à des rencontres individuelles avec les participants. En ces occasions, ceux-ci sont invités à partager leurs représentations du sujet, à faire le point sur leurs compétences actuelles sur le sujet de la formation, à tracer des pistes d'évolution, à clarifier leurs attentes.

AF. À un premier niveau, les informations recueillies – de manière formelle ou informelle – constitueront un apport significatif pour le pilotage de l'action de formation. En effet, dans une logique d'ingénierie de formation (Ardouin, 2003), une telle démarche facilite la conception de la formation et son ajustement aux besoins et attentes du public.

Par ailleurs, les représentations peuvent déjà évoluer lors dès cet entretien préliminaire. Il s'agit donc d'un premier travail formatif (Faulx, Burlet, & Bianca, 2011) car il est connu que l'activation des représentations constitue une première étape indispensable à l'apprentissage (Bourgeois & Nizet, 1997).

AS. Les entretiens préalables à une formation offrent des opportunités de recherche scientifique. Tout d'abord, l'analyse des données produites permettra de bien connaître une population : ses caractéristiques sociologiques, ses enjeux relatifs à la formation, ses motivations, ses représentations d'un sujet particulier...

D'autre part, un des enjeux de recherche actuellement en formation des adultes est relatif à l'identification des dynamiques d'engagement en formation (Cifali-Bega, 2009). Ces entretiens permettent de comprendre le « mouvement premier » des apprenants. On découvre également leurs conceptions (Giordan & de Vecchi, 1990), ces outils qui leur permettent d'élaborer leur savoir.

Enfin, croisés avec d'autres données, ils ouvrent sur une compréhension de l'influence des attitudes préalables à la formation sur des variables comme la volonté de transférer (Devos & Dumay, 2006), la capacité à apprendre, le comportement en formation (Faulx & Danse, 2015).

Les traces verbales collectives produites par les participants

FG. Les participants à un processus formatif sont invités à noter des indications sur des panneaux collectifs reflétant la réflexion du groupe ou d'un sous-groupe. Après discussion entre eux, ils vont donc inscrire des traces de leur raisonnement à un moment de la formation. Il peut s'agir de leurs représentations d'un concept, d'une réponse à une question, d'une réaction à un cas, d'un ensemble de techniques qu'ils répertorient ensemble, d'un reflet de leurs pratiques, de l'analyse qu'ils font d'une situation, de pistes d'actions, d'affirmations identitaires... Ces traces peuvent être produites en début de formation ou à d'autres moments du processus.

AF. Du point de vue didactique, cette technique est propice aux conflits socio-cognitifs puisque différentes personnes sont appelées à se mettre d'accord sur un objet commun. L'affichage des différents supports produits vient renforcer le processus en offrant une reconnaissance collective et permettant l'assimilation des notions vues.

Du point de vue relationnel, elle rencontre les principes des pédagogies coopératives (Rouiller & Howden, 2010) et stimule la création de « fenêtres de coopération » (Faulx & Danse, 2015, p. 99).

AS. Les traces produites collectivement donnent un accès à la pensée de différentes catégories de participants. On peut ainsi comprendre quelles sont leurs représentations d'une situation, d'un concept, d'un problème. On s'assimile ici à certaines méthodes d'entretien de groupe. On peut aussi analyser les évolutions dans la pensée des participants.

L'import-export

FG. L'import-export consiste à créer un couple entre objets/expériences du monde de l'apprenant et objets/expériences de la formation (Faulx & Danse, 2015). L'import invite les participants à amener des objets de leur vie professionnelle en formation de telle sorte qu'ils puissent travailler dessus, les analyser ou les modifier durant la session. Il peut s'agir de documents, de pièces, d'outils, de rapports... À l'inverse, l'export consiste à susciter une application par les apprenants d'outils ou de techniques travaillés en formation. L'aller-retour entre les deux trajets permet ainsi de créer des ponts entre la vie professionnelle et la formation.

AF. Un des apports recherchés est la prolongation du temps subjectif de formation (Faulx & Danse, 2015) : le temps de vie professionnelle devient en quelque sorte intégré ou « ajouté » à la formation. On génère ici une propriété de « reliance » (Geay, 1999) dans le dispositif. L'import-export augmente donc les liaisons entre le monde formatif et le monde professionnel et ce sont les objets importés et exportés qui sont les tiers de cette transaction.

Par ailleurs, le processus de transfert des acquis de formation se voit facilité par ces actions en amont et en aval du dispositif (Taylor, 1997) par un principe de « des activités améliorant le transfert »[2] [traduction libre] (Thayer & Teachout, 1995, p. 7) c'est-à-dire des modes de transmission qui encouragent et facilitent l'application sur le terrain de pratiques vues en formation.

AS. Des objets tiers, qui relient monde professionnel et monde de la formation, sont transformés par les apprenants. Les étudier éclaire à la fois le processus d'apprentissage et les mécanismes de travail. L'apport pour la recherche est notamment d'offrir une alternative ou un complément aux matériaux verbaux (interviews, questionnaires...).

L'analyse des processus de transfert est également favorisée par cette approche, puisque l'on peut observer de quelle manière les objets évoluent chez les participants en fonction de la formation reçue. C'est une manière intéressante d'approcher la notion d'usage du dispositif de formation (Astier, 2012).

Apports, risques et enseignements liés à la mise en lien recherche-intervention

On l'a compris, l'introduction de préoccupations de recherche dans une formation peut être bénéfique pour le processus formatif comme pour la connaissance des mécanismes et processus d'apprentissage. S'il est ici difficile, vu la diversité des

expériences possibles, de commenter précisément les risques de ce genre de démarche, on peut dire, de manière transversale, qu'il faut se prémunir du risque majeur de perte d'attention du formateur à ce qui fait le cœur de son activité : être au service du développement des participants. La condition ou règle de subsidiarité énoncée en haut de l'article est donc ici tout à fait fondamentale.

Une de manières de réduire ce risque, c'est de mobiliser les préoccupations de recherche dans la phase de conception. Une fois la formation lancée, le formateur n'aura plus à s'en préoccuper. À nouveau, nous insistons donc sur la règle de subsidiarité, avec laquelle nous bouclons la boucle de cette réflexion sur les conditions de mise en place d'une complémentarité recherche et formation.

Conclusions générales

En tant qu'enseignants et chercheurs, nous sommes tous concernés par ce double objectif : former et produire des connaissances. Grâce à différentes modalités de recherche qualitative, nous avons montré de quelle manière il était possible de mettre en interaction les préoccupations de recherche et des enjeux scientifiques de telle sorte qu'ils se renforcent réciproquement. Si nous avons travaillé dans le domaine de l'apprentissage, de telles dynamiques sont à l'œuvre potentiellement dans tous les domaines de la connaissance.

Note

[1] Représentations Tenues Pour Vraies, concept utilisé en psychologie sociale pour désigner l'ensemble des éléments auxquels croit une personne ou un groupe social (Clément, 2014).
[2] « *transfer enhancing activities* » (Thayer & Teachout, 1995, p. 7).

Références

Ardouin, T. (2003). *Ingénierie de formation pour l'entreprise*. Paris : Dunod.

Astier, P. (2012). Les dispositifs, utopie éducative pour temps de crise : un point de vue sur l'ensemble des textes. *Transformations, 7,* 17-31.

Baldwin, T., Ford, J., & Blume, B. (2009). Transfer of training 1988-2008 : an updated review and new. Dans G. Hodgkinson, & J. Ford (Éds), *International review of industrial and organizational psychology* (Vol. 24, pp. 41-70). Chichester : Wiley.

Béguin, P., & Cerf, M. (2004). Formes et enjeux de l'analyse de l'activité pour la conception des systèmes de travail. *Activités,1*(1). Repéré à http://activites.revues.org/1156

Bourgeois, E., & Nizet, J. (1997). *Apprentissage et formation d'adultes*. Paris : Presses universitaires de France.

Cifali-Bega, M. (2009). Un sujet et son engagement dans la formation : une approche clinique. Dans J.- M. Barbier, E. Bourgeois, G. Chapelle, & J.- C. Ruano-Borbalan (Éds), *Encyclopédie de la formation* (p. 71). Paris : Presses universitaires de France.

Clément, F. (2014). Pourquoi les exemples marquent-ils l'esprit? Vers une approche cognitive des effet rhétoriques. Dans E. Damblon, V. Ferry, L. Nicolas, & B. Sans (Éds), *Rhéotrique de l'exemple, fonctions et pratiques* (pp. 63-80). Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.

Deschenaux, F., & Laflamme, C. (2007). Analyse du champ de la recherche en sciences de l'éducation au regard des méthodes employées : la bataille est-elle vraiment gagnée pour le qualitatif? *Recherches qualitatives, 27*(2), 5-27.

Dejours, C., & Gernet, I. (2009). Évaluation du travail et reconnaissance. *Nouvelle revue de psychosociologie, 8*, 27-36.

Delhez, R. (1994). L'entretien non directif de recherche. Bien faire pour laisser dire : quelques repères pour qui s'exerce à mener un entretien de recherche ou d'enquête. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale, 21*, 43-69.

Devos, C., & Dumay, X. (2006). Les facteurs qui influencent le transfert : une revue de la littérature. *Savoirs, 12,* 11-46.

Dubost, J., & Lévy, A. (2003). Recherche-action et intervention. Dans J. Barus-Michel, E. Enriquez, & A. Lévy (Éds), *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions* (pp. 391-416). Paris : Éres.

Dujardin, J.- M. (2013). *Compétences durables et transférables*. Bruxelles : De Boeck.

Faulx, D. (2009). *Harcèlement moral et hyperconflit au travail*. Saarbrücken : Études universitaires Européennes.

Faulx, D. (2011). Les étudiants comme usagers et co-concepteurs des dispositifs pédagogiques. Proposition d'un cadre épistémologique et d'une méthodologie d'investigation de l'usage des dispositifs de formation dans le cadre de l'alternance. Dans P. Maubant, & S. Martineau (Éds), *Fondements des pratiques professionnelles des enseignants* (pp. 115-142). Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.

Faulx, D., Burlet, G., & Bianca, V. (2011). Développer l'apprentissage, la coopération et l'identité organisationnelle en milieu hospitalier. Évaluation de l'impact d'un dispositif d'immersion structure. *Psychologie du travail et des organisations, 17*(1), 5-25.

Faulx, D., & Danse, C. (2015). *Comment favoriser l'apprentissage des adultes*. Bruxelles : De Boeck.

Faulx, D., Delvaux, S., & Brun, J.- P. (2009). Psychological harassment in the workplace : case-study and building of a new analysis model. *Industrial Relations / Relations Industrielles, 64*(2), 30-46.

Festinger, L. (1957). *A theroy of cognitive dissonnance.* Standford : Standford University Press.

Geay, A. (1999). La didactique en alternance ou comment enseigner dans l'alternance? *Revue française de pédagogie, 128*, 7-15.

Giordan, A., & de Vecchi, G. (1990). *Les origines du savoir. Des conceptions des apprenants.* Lausanne : Delachaux & Niestlé.

Giorgi, A. (1997). De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation. Dans J. Poupart, J.- P. Deslauriers, L.- H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, & A. P. Pires (Éds). *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 314-364). Montréal : Gaëtan Morin.

Holton, E. F. (1996). The flawed four-level evaluation model. *Human Resource Development Quarterly, 7*(1), 5-21.

Lave, J., & Wenger, E. C. (1991). *Situated learning : legitimate peripheral participation*. Cambridge : Cambridge University Press.

Leyens, J.- P., Yzerbyt, V., & Schadron, G. (1996). *Stéréotypes et cognition sociale.* Bruxelles : Mardaga.

Mendel, G., & Prades, J.- L. (2006). *Les méthodes de l'intervention psychosociologique*. Paris : La Découverte.

Piaget, J., & Inhelder, B. (1969). *The psychology of the child.* London : Routledge & Kegan.

Pluchart, J.- J. (2001). *Les temporalités des nouveaux entrepreneurs. Pressions temporelles, rites socio-organisationnels et conflits intra psychiques dans la nouvelle économie*. Communication présentée à la X^{ème} Conférence de l'Association Internationale de Management Stratégique, Faculté des Sciences de l'administration, Université Laval, Québec.

Rouiller, V., & Howden, J. (2010). *La pédagogie coopérative : reflets de pratiques et approfondissement*s. Montréal : Chenelière Éducation.

Taylor, M. (1997). *Transfert d'apprentissage. La planification de programmes d'éducation efficaces en milieu de travail.* Ottawa : Secrétariat national à l'alphabétisation. Développement des ressources humaines Canada.

Thayer, P., & Teachout, M. (1995). *A climate for transfer model.* Brooks Air Force Base, San Antonio, TX : Armstrong Laboratory.

Zeitler, A., & Bergerioux, L. (2008). Former des experts, une mission impossible? *Éducation permanente*, *174*, 25-37.

Daniel Faulx *est Professeur à l'Université de Liège où il dirige depuis 2007 l'Unité d'Apprentissage et de Formation continue des Adultes (UAFA) au sein du Département Éducation et Formation de la Faculté de Psychologie, Logopédie et des Sciences de l'Éducation. À ce titre, il conduit de nombreuses recherches et interventions dans le domaine de la formation des adultes ainsi que dans celui des relations pathogènes au travail. Il est spécialisé dans la formation d'acteurs du non marchand, de l'enseignement, du monde médical et du secteur associatif.*

Géraldine Burlet *est licenciée en Psychologie du Travail et des Organisations et formée à l'approche systémique. Licenciée en Psychologie, elle travaille depuis 2012 dans l'Unité d'Apprentissage et de Formation Continue des Adultes (UAFA) au sein du département des Sciences de L'Éducation de L'Université de Liège. Elle effectue des recherches et interventions dans le domaine de l'accompagnement scolaire et de la formation auprès d'équipes enseignantes. Elle a également réalisé plusieurs études dans le monde hospitalier.*

Nicolas Bernard *est psychopédagogue spécialisé en formation des adultes et intervention psychosociale. Il est actif dans le domaine du coaching, de l'accompagnement d'équipe, de la formation et de la gestion de projet auprès de travailleurs du non-marchand dans le monde scolaire et médical. Il travaille actuellement pou la Ville de Liège en tant que coordinateur pédagogique et qualité.*

Cédric Danse *assure des cours à l'Université de Liège où il est assistant dans deux services dépendant de la Faculté de Psychologie, Logopédie et des Sciences de l'Éducation : l'Unité d'Apprentissage et de Formation continue des Adultes et le Service de Psychologie Sociale des Groupes et des Organisations. Auteur avec Daniel Faulx de deux ouvrages récents sur la formation des adultes, il est également formateur et intervenant dans différents types d'organisations privées et publiques. L'apprentissage, l'accompagnement du changement et le développement des individus sont au cœur de ses pratiques de terrain et des ses préoccupations de recherche.*

Comment la participation à une recherche contribue au développement professionnel : le cas des exemples à l'Université

Gilles Fossion, Doctorant

Université de Liège, Belgique

Daniel Faulx, Docteur en Psychologie et en Sciences de l'éducation

Université de Liège, Belgique

Résumé
Cet article aborde la question des bénéfices, en termes d'apprentissages réalisés, pour des participants à une recherche qualitative. Fondés sur une investigation consécutive à une recherche portant sur les exemples dans le discours pédagogique, les résultats montrent que ces apprentissages sont doubles. Premièrement, nous montrons que les bénéfices portent sur deux dimensions particulières : l'objet de la recherche et la recherche elle-même. Deuxièmement, ils sont utiles pour deux acteurs spécifiques de la recherche : le chercheur et les participants à la recherche.

Mots clés
LANGAGE, APPRENTISSAGE, RECHERCHE, PROFESSIONNALISATION, HYBRIDATION MÉTHODOLOGIQUE

Introduction

Cette recherche s'intègre dans le courant d'analyse des pratiques langagières des enseignants et des formateurs. Celui-ci s'intéresse particulièrement aux rôles que peuvent revêtir le(s) langage(s) au niveau cognitif et identitaire dans le contexte de l'enseignement et de la formation (Bucheton & Soulé, 2009). Fortement marqué par la combinaison entre la production de connaissances et des intentions de modifications de pratiques de terrain des enseignants, ce courant se prête aux hybridations scientifiques et formatives. Ainsi, les travaux de Vinatier (2013), Bucheton et Soulé (2009) ou encore Auriac-Slusarczyk (2013) proposent conjointement des grilles d'analyse des pratiques et des pistes concrètes de développement de celles-ci. Tout en nous inscrivant dans cette tradition qui lie recherche et modification des pratiques, la spécificité supplémentaire de cette contribution est de s'intéresser aux impacts sur les

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 221-236.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

personnes qui participent aux recherches qui lient production de connaissances et de nouvelles pratiques.

Plus spécifiquement, l'objectif de cette contribution est double. Premièrement, examiner en quoi le recours à des exemples dans un discours pédagogique facilite l'activité d'apprentissage.

Deuxièmement, identifier dans quelle mesure et sous quelle(s) forme(s) une activité de recherche peut contribuer à l'apprentissage de ceux qui y participent.

Nous proposons, dans un premier temps, une brève description de la recherche que nous conduisons actuellement à l'Université de Liège : le cadre théorique mobilisé, la méthodologie et les objectifs de ce travail. Cela donnera aux lecteurs une vue d'ensemble du projet de recherche.

Dans un second temps, nous dévoilons les premiers résultats et tenterons de mettre en évidence les caractéristiques des apprentissages supposés ainsi que leurs ampleurs.

Enfin, nous présentons et détaillons, dans la partie discussion, les principes d'hybridation à l'œuvre dans cette recherche.

Problématique

L'étude de l'activité langagière des formateurs et de son impact sur les apprenants constitue aujourd'hui un champ en émergence, comme en témoigne notamment le récent ouvrage de synthèse coordonné par Emmanuèle Auriac-Slusarczyk (2013). C'est dans ce courant que notre recherche s'intègre.

Plus particulièrement, l'objectif principal de cette recherche réside en l'observation et la mise en évidence de liens entre une activité langagière – la mobilisation d'un exemple – d'un enseignant ou d'un formateur et ses *impacts sur les apprenants.*

Nous avons construit notre cadre théorique à partir de deux grands courants.

D'une part, l'approche francophone de l'activité formative et des gestes professionnels (Bucheton & Soulé, 2009; Jorro, 2000, 2002, 2006) des enseignants et des formateurs. Ces gestes professionnels se définissent « comme une manière de faire grâce à laquelle celui qui a élaboré un rapport construit et de première main au savoir va assurer la communication de ce savoir, en général au sein d'un dispositif didactique » (Sensevy, 2010). Comme nous le verrons, ils sont le plus souvent analysés et traités par rapport à leur(s) utilité(s) dans le cadre de la formation initiale des enseignants et des formateurs. En revanche, dans ces recherches, le pôle concernant *l'impact* de ces gestes professionnels sur l'activité de l'apprenant est peu investigué.

D'autre part, les travaux portant sur la pédagogie universitaire, pour la plupart anglophones, qui se sont intéressés à l'interaction entre l'enseignant et ses étudiants au travers du dispositif de formation (Entwistle, 1989; Entwistle & Ramsden, 1983; Prosser & Trigwell, 1999; Ramsden, 1988; Säljö, 1979). Ces études ont permis la mise en évidence, d'une part, de différents styles d'enseignement chez les professeurs et, d'autre part, de différents styles d'apprentissage chez les étudiants (De Ketele, 2010).

S'intéressant également au fruit de la rencontre entre l'enseignant/formateur et les étudiants/apprenants, notre étude cherche à investiguer de quelles manières des différences de comportement (langagier essentiellement), mêmes minimes, de la part des formateurs, conduisent à des effets sur les apprenants qui peuvent être fortement diversifiés. L'enjeu est donc de saisir ce qui se joue dans l'interaction formateur-apprenant, d'observer et de mettre en lien, d'une part, l'activité du formateur, composée de différents (micro-)gestes professionnels et, d'autre part, l'activité de l'apprenant.

En d'autres termes, notre finalité est double. D'une part, nous voulons observer comment les exemples au sein d'un discours pédagogique influencent l'activité de l'apprenant. D'autre part, d'une manière plus analytique, nous tentons d'identifier les différentes propriétés que peut revêtir l'exemple et leurs effets sur les participants. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que des formes particulières de l'exemple génèreront des effets particuliers chez le participant.

Méthodologie

Dans cette recherche, nous avons voulu apporter un regard particulier sur l'exemple à travers les yeux des étudiants. Ainsi, nous nous focalisons sur les formes et impacts spécifiques perçus par les destinataires du message.

Notre méthodologie s'articule cinq phases :

1. De manière pratique, durant plusieurs sessions de formation, une caméra filme un enseignant qui réalise un cours. Ce film est alors découpé en différents extraits (mobilisant des exemples) sélectionnés par le chercheur. Afin que le choix de ces exemples ne soit pas biaisé par les représentations, croyances et hypothèses du chercheur, nous avons donc, d'abord, identifié tous les exemples mobilisés par le formateur et, ensuite, nous en avons pris cinq au hasard.
2. Lors de la séquence de recherche suivante, à travers des entretiens individuels basé sur la technique de rappel stimulé (Tochon, 1996), nous avons rencontré 11 étudiants assistant à des cours de psychologie clinique, de psychologie de la santé ou de dynamique de groupe. Les apprenants sont amenés à visionner les extraits sélectionnés et invités par les chercheurs à se remettre dans la situation. Durant le visionnage, la tâche des participants réside en l'identification des caractéristiques de l'exemple proposé par l'enseignant qui leur sont signifiantes

et d'en indiquer les impacts générés chez eux. Ainsi, la tâche des participants est double dans le sens où nous questionnons les étudiants à la fois sur les propriétés de l'exemple et sur leurs impacts perçus mais également sur les liens qu'ils perçoivent entre ces deux dimensions.

Notre posture de recherche est donc essentiellement « emic » (Headland, Pike, & Harris, 1990) dans le sens où nous nous centrons sur l'expérience vécue et le point de vue des acteurs durant un cours lorsqu'ils sont face à un exemple particulier.

3. Enfin, à travers un traitement qualitatif de contenu et une organisation catégorielle, le travail du chercheur consiste en la mise en évidence des caractéristiques précises de l'exemple mobilisé par le formateur mises en parallèle avec leur(s) impact(s) potentiel(s) chez les étudiants. Afin de fournir des données analysées en profondeur, nous procédons à une double analyse. Premièrement, nous réalisons une analyse « superficielle » où nous soulignons et annotons les propos des étudiants. Ces annotations peuvent être de deux types : ce dont parle l'étudiant et ce qu'il en dit (Lejeune, 2014). Dans un second temps, l'analyse se veut plus profonde et consiste en l'élaboration de liens entre les différentes rubriques et catégories émergentes. Ces deux étapes successives permettent la construction de nouvelles hypothèses de travail, hypothèses immédiatement réinvesties dans l'entretien suivant. Il ne s'agit donc pas d'un guide d'entretien standardisé. Au contraire, chaque entretien est unique et se nourrit des précédents
4. Une semaine plus tard, les étudiants ayant participé à la phase 2 (rappel stimulé) sont interrogés collectivement par focus group ou par mail sur le processus de recherche qu'ils ont expérimenté. C'est l'occasion ici, pour les chercheurs, de recueillir de l'information sur la manière dont le dispositif de recherche a été vécu. Du côté des participants, cela stimule des réflexions sur la conduite d'une recherche et, en outre, cela réactive les apprentissages sur le contenu même des discussions qu'ils avaient eues.

   Le focus group a pour avantage de permettre l'échange, la confrontation et la compréhension en profondeur (voir Guillemette, Luckerhoff, & Baribeau, 2010; Luckerhoff, Guillemette, & Baribeau, 2011). En ce qui concerne le recours au courrier électronique, il a pour avantage de permettre aux participants de répondre quand ils le désirent. Nous discutons plus loin les limites et mesures prises pour assurer une fiabilité à ces deux méthodes de recueil de l'information.
5. Enfin, nous avons, à travers un traitement qualitatif, réalisé des catégories pour analyser les propos tenus dans la phase 4. Ils concernent donc les effets de la

recherche sur les apprenants. Nous avons distingué, d'une part, les effets portant sur le contenu et, d'autre part, ceux portant sur la recherche.

Résultats

Le but de l'article est avant tout de présenter un design qui combine recherche et formation et d'en discuter les différentes formes d'apports possibles tant pour la connaissance scientifique que pour l'apprentissage de ceux qui y participent. Ces questions d'hybridation seront abordées dans la discussion. Néanmoins, nous allons aborder de manière synthétique les différents résultats auxquels nous avons abouti sur ces deux dimensions.

Nous rendrons compte, premièrement, des résultats portant sur les exemples et, deuxièmement, nous abordons les différents apprentissages réalisés par les participants de cette recherche.

Dans la première partie, les résultats portent sur les impacts et propriétés des exemples identifiés par les apprenants. Dans la seconde, nous présentons les impacts de cette recherche sur ceux qui y ont participé. Ceux-ci tiennent en deux volets. Un volet relatif aux apprentissages quant aux pratiques pédagogiques et, un autre volet relatif au développement des compétences de recherche (Figure 1).

Résultats sur l'exemple

Comme le définit Badir (2011) en se basant sur le Trésor de la langue française (TLF), l'exemple est « ce qui, étant antérieur à l'objet du propos et lui étant semblable, peut servir à la confirmer, à l'illustrer, à en donner une idée plus claire » (p. 22). Bien que sujette à bon nombre de critiques, cette définition met en évidence deux dimensions principales. D'une part, le rapport à l'objet et, d'autre part, ses fonctions.

De manière générale, cette recherche a permis de mettre en évidence deux aspects des exemples : leurs impacts et leurs propriétés[1].

Les impacts des exemples sur les apprenants

De manière générale, il ressort que l'exemple est souvent rapporté par les étudiants comme étant un geste discursif positif.

- Étudiante : « L'exemple est utile »;
- Étudiant : « c'est une aide ».

Dans certains cas, cependant, on remarque que l'exemple peut produire des effets jugés négatifs par les étudiants.

- Étudiant : « Il n'y a pas eu pour cet exemple-là un premier apprentissage, c'est en relisant que j'ai dû chercher un autre exemple ».



Figure 1. Les deux volets de la recherche.

Ainsi, recourir à l'exemple amène des effets très variés. Tant au niveau des dimensions touchées qu'au niveau de la valence positive ou négative[2] accordée par les participants quant aux effets de l'exemple.

Plus précisément, les entretiens avec les étudiants nous apprennent que l'impact des exemples relève de six dimensions différentes :

- des impacts **cognitifs** (amélioration de la mémorisation, meilleure compréhension, clarification…);
- des impacts **motivationnels** (implication dans la tâche, utilité perçue, attention…);
- des impacts **identitaires** (changement de regard construction identitaire, projection dans son futur métier…);
- des impacts **émotionnels** (joie, doute, peur, inconfort…);
- des impacts **socio-affectives** (relation particulière avec le formateur, humanisation du formateur) et;
- des impacts **illustratrices** (représentation, illustration, visualisation…).

Forts de ces conclusions, nous avons étudié si la production du type d'impacts et sa valence (positif/négatif) pouvaient être liés à certaines propriétés des exemples. Nous allons donc dans un premier temps détailler les propriétés des exemples qui ont été soulignées par les sujets de la recherche. Ensuite, nous mettrons en lien une propriété particulière avec ses impacts spécifiques.

Les propriétés des exemples

À partir des données recueillies auprès des étudiant, nous avons répertorier différentes propriétés des exemples. Nous avons pu les répartir en deux dimensions :

- **La manière dont il en parle?** : il s'agit de propriétés qui sont modulables par le formateur. Ainsi, selon le contexte et ses intentions, il peut décider accélérer/ralentir son débit de parole, modifier son vocabulaire, etc. (voir Encadré 1).

Nombre de situations (*Combien de situations/cas utilise-t-il? issus d'un même contexte ou de différents?*).

Durée (*Combien de temps en parle-t-il?*)

Vocabulaire (*Avec quels mots en parle-t-il? Les mots utilisés sont-ils simples ou compliqués?*)

Rythme (*À quelle vitesse en parle-t-il?*)

Ordre (*Dans quel ordre en parle-t-il?*)

Données périphériques (*Donne-t-il des détails sur le contexte/la situation?*)

Lien exemplifié-exemplifiant (*En explicite-t-il le lien? l'exemple illustre-t-il bien le concept?*)

Encadré 1. Comment il en parle?

- **De quoi il parle?** : cette dimension fait explicitement référence au contenu de l'exemple, à sa source, son origine (voir Encadré 2).

Afin d'illustrer notre démarche, nous vous proposons une synthèse des résultats qui ressortent de la mise en lien entre la mobilisation d'un exemple vécu par le formateur et ses impacts sur les apprenants.

Ainsi, nous observons que recourir à un *exemple vécu* (EV) génère de nombreux impacts positifs. Ainsi il agit sur les six gammes d'impacts identifiés.

À la lecture des résultats, nous constatons que les EV ont également des impacts négatifs.

Une analyse des discours montre que les étudiants qui rapportent des impacts négatifs ont des difficultés à se représenter la situation qui leur est parfois totalement étrangère. Cette dimension « caractéristique des apprenants » sera abordée au point suivant.

De plus, cette difficulté de s'identifier à l'exemple nécessite de la part de l'étudiant un travail cognitif d'intégration et de mise en lien plus intense.

- C'est difficile de se représenter la situation.
- C'est plus dur de me le représenter parce que j'ai pas du tout ça dans mon vécu.
- Il m'a fallu du temps pour l'intégrer justement et pouvoir l'illustrer avec d'autres exemples que j'avais vécus pour vraiment vérifier si j'avais compris justement cette notion ou non.

Exemple fictif : exemple inventé par l'enseignant.

Exemple réel : exemple présentant des faits avérés.

Exemple vécu : exemple issu de l'expérience professionnelle ou personnelle de l'enseignant.

Encadré 2. De quoi il parle?

L'impact des caractéristiques de l'apprenant sur les effets

Afin de relativiser ce côté linéaire et simpliste qui induirait que telle propriété amène tel effet, une troisième dimension est apparue durant nos premiers travaux d'analyse de données : les caractéristiques de l'apprenant.

Ainsi, notre recherche a pu mettre en évidence deux caractéristiques chez l'apprenant qui, selon nous, influencent l'impact des exemples sur celui-ci :

- le degré d'identification à l'exemple;
- les connaissances préalables.

En ce qui concerne le degré d'identification, nous en avons identifié deux types (Figure 2). D'une part, nous parlerons **d'identification directe** lorsque le sujet lie l'exemple à une situation personnelle. Cette situation peut faire référence à une expérience passée, présente ou future D'autre part, **l'identification indirecte** est, quant à elle, le lien créé avec une situation que la personne a vécue de l'extérieur. Ce vécu indirect peut prendre son origine dans la sphère sociale (entourage, ami, famille) ou sociétale du participant (publicité, actualité…).

À partir de ces données, nous constatons que le fait de pouvoir s'identifier à l'exemple a des impacts positifs essentiellement au niveau cognitif (essentiellement compréhension et transfert), motivationnel (attention et intérêt perçu) et identitaire.

- Étudiant : *Je me rappelle, j'ai fait un lien avec une situation de négociations avec mes parents… la lumière s'est allumée, le lien s'est fait. J'ai vu, j'ai compris.*
- Étudiante : *Ramener à ce que je vis, ça m'aide à tous les coups à comprendre.*
- Étudiant : *il est venu, il a capté mon attention.*
- Étudiant : *ça rend le cours intéressant.*
- Étudiante : *Je pense que si on n'arrive pas à faire ce lien avec ce qu'on étudie, avec ce qu'on voudrait faire plus tard, c'est beaucoup plus difficile.*
- Étudiante : *Un exemple est efficace quand il fait écho à une future pratique professionnelle.*
- Étudiante : *On dédramatise dans une situation qu'on pourrait vivre.*

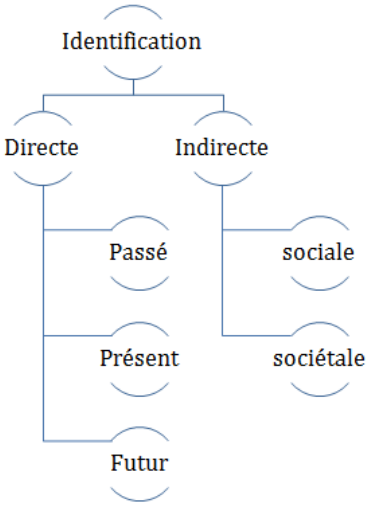


Figure 2. Les degrés d'identification.

A contrario, l'incapacité à pouvoir s'identifier à l'exemple semble nuire aux processus cognitifs et motivationnels de l'étudiant.

- Étudiant : *Pourquoi est-ce qu'on vient? Ca va nous servir à quoi? Pourquoi on étudie ça? En quoi je vais utiliser ça dans ma future vie professionnelle?*
- Étudiante : *Je ne me sens pas du tout impliquée.*

Une autre dimension liée au récepteur de l'exemple est les connaissances préalables que possède le participant quant au concept appréhendé.

Ainsi, comme le souligne Miéville (1983), le récepteur va interpréter, le rôle de l'exemple en fonction de ses « déjà-là » (Bourgeois & Nizet, 1997). En effet, si le récepteur a un accès direct à la définition conceptuelle, l'exemple n'aura pour « seule » fonction que d'illustrer le concept. À l'inverse, il jouera le rôle de référent, d'inducteur, de passeur permettant l'assimilation de la définition conceptuelle et l'appréhension du concept visé.

- Étudiante : *C'est surtout utile pour de nouveaux concepts… ça les rend compréhensibles.*
- Étudiant : *Ca donne du sens à un élément théorique.*
- Étudiante : *C'est comme une passerelle.*
- Étudiante *: Si je connais le concept, l'exemple ne m'aide pas mais ne m'embrouille pas non plus.*

- Étudiante : *Le concept était déjà clair donc ça ne m'a pas servi.*

Nos résultats corroborent les propos de Miéville (1983) les complètent et les nuancent en quelques points.

Premièrement, nous avons pu distinguer quatre différentes modalités des connaissances préalables :

1. Aucune connaissance du sujet;
2. Connaissance partielle du sujet;
3. Connaissance différente du sujet;
4. Connaissance théorique/conceptuelle du sujet.

Deuxièmement, nous avons pu mettre en parallèle ces modalités et leurs impacts. Nous en proposons une synthèse (Tableau 1).

Résultats sur les apprentissages liés à la participation à la recherche

Comme annoncé dans l'introduction, un deuxième objectif de cette contribution est de questionner les apports potentiels de cette méthodologie de recherche pour ceux qui y participent.

Nous allons ici présenter brièvement les résultats relatifs aux apprentissages réalisés par les étudiants en participant à cette recherche.

Concrètement, en ce qui concerne les résultats, les étudiant font, de manière générale, une évaluation très positive (« échange constructif », « très instructif », « approche intéressante », « moments pédagogiques de grande qualité ») de cette recherche. De plus, ayant vécu de l'intérieur la recherche, ils soulignent l'impact important que ce travail de réflexion a eu sur trois dimensions principales (cognitive, motivationnelle et identitaire) et leur variabilité selon les contextes et les publics. Au niveau des apprentissages spécifiques à leur identité (posture) de chercheur, ils pointent la prise de conscience générée quant à la nécessité et la complexité d'élaborer un protocole de recherche clair et cohérent tant pour le chercheur que pour les participants.

De plus, il ressort que la participation à notre dispositif de recherche leur a permis d'expliciter leurs apprentissages et leurs stratégies d'apprentissage tant sur l'objet de recherche que sur la démarche de recherche en tant que telle. Plus précisément, cela a débouché sur :

- Une réappropriation du contenu (ex : On réapprend les concepts vus au cours);
- L'élaboration d'un nouveau savoir plus complexe et plus nuancé (dynamique d'apprentissage);
- Le développement et l'affinement de capacités d'observation (« On améliore nos capacités d'observateur »);

Tableau 1
Connaissances préalables et impacts

	Impacts
Aucune connaissance	Émotions désagréables et baisse de la motivation (découragement, stress)
Connaissance partielle	Meilleure compréhension, étayage, émotions agréables, sentiment de compétence
Connaissance différente	Émotions désagréables (doute, confusion), accommodation
Connaissance théorique	Transfert et réflexivité

- Une mobilisation de l'attention accrue (« Cet exercice m'a motivé à poursuivre cette formation qui se calque bien sur ce que j'imaginais ») (remise en question de l'enseignant);
- Le déploiement d'un regard réflexif sur sa propre pratique (d'étudiants et de futurs enseignants et de chercheurs);
- Une vision plus claire sur ce qu'est une recherche et de ses composantes.

Nous ne détaillerons pas ici les apprentissages réalisés par les enseignants. Cette démarche de feedback est monnaie courante et ses avantages ont été étudiés de manière approfondie lors des procédures d'amélioration des cours universitaires.

Discussion

Comme expliqué, les étudiants qui analysent les actions de l'enseignant et les effets sur eux sont à la fois en position d'**informateur** pour une recherche, et de **personne en formation**. Ces deux postures, simultanément investies et se renforçant l'une l'autre, permettent à l'étudiant de développer des savoirs utiles pour eux mais également pour la recherche.

En résumé, ils participent à un processus qui lie recherche et modification de leurs possibilités de compréhension « dans » et « sur » le monde (Sève, Saury, Theureau, & Durand, 2002). Par ce double mouvement, ils sont à la fois chercheurs et apprenants.

Le premier couplage se situe au niveau du contenu dans le sens où, premièrement, les apprenants produisent du savoir utile à la recherche en pointant leur attention sur les exemples de l'enseignant et en identifiant leurs impacts sur leur apprentissage.

Deuxièmement, étant des futurs professionnels de l'éducation, ils prennent conscience de l'influence pédagogique des micro-gestes sur l'action de formation et développent, ainsi, de nouveaux savoirs qu'ils pourront décider de mobiliser dans leur pratique professionnelle.

Troisièmement, par le fait d'expérimenter, comme participant à la recherche, une méthodologie particulière de recherche (ici, la technique du rappel stimulé), ils ont l'occasion de découvrir ce qu'est une recherche, de vivre « de l'intérieur » une méthodologie spécifique, d'en percevoir les applications, les forces et les limites afin de pouvoir les réutiliser, les transférer ou les ajuster par rapport à leurs propres recherches. Nous pouvons donc dire qu'à côté du caractère formatif pour leur profession d'enseignant, ils développent également des compétences propres à la recherche.

Il y a ici un premier effet miroir entre un dispositif hybride qui propose à la fois un contenu et une méthode pertinente pour les participant et qui génère des apprentissages relatifs au contenu et à la méthodologie de recherche.

Un second effet miroir est amené par un deuxième couplage centré sur la méthodologie de recherche. En effet, lors de la phase 4 (retour réflexif sur la recherche par focus group ou par mail), les étudiants explicitent les découvertes intuitives réalisées lors de la phase 2 en tant que sujet de recherche. Cela leur permet de discuter de la pertinence de la recherche, de ses fondements épistémologiques, de la démarche scientifique et de la posture y afférente, d'analyser la méthode employée en la comparant à d'autres, etc. D'autre part, ce retour sur l'expérience vécue une semaine plus tôt réactive également le contenu des discussions (l'utilisation des exemples dans le discours pédagogique). Ainsi, ils se réapproprient, synthétisent, affinent, précisent les réactions, échanges, confrontations réalisés la semaine précédente. Les apprenants réalisent dès lors un second double-apprentissage.

Par ailleurs, grâce aux feedbacks et à l'évaluation subjective de la recherche par les étudiants, les chercheurs sont informés de la pertinence et la qualité perçue du design méthodologique.

Sur cette deuxième étape de la recherche, il y a lieu de prendre en compte les limites des méthodes de recueil de l'information utilisées tant en ce qui concerne le focus group qu'en ce qui concerne le recours un courriel. Nous devons en effet prendre en compte l'hypothèse que les informations recueillies sur l'analyse réflexive et critique de notre design méthodologique puissent ne pas être entièrement libres et authentiques. Cette hypothèse se fonde sur la difficulté potentiellement éprouvée par certains étudiants d'émettre un jugement négatif (par voie orale ou par mail) sur le dispositif de recherche d'un membre de la communauté scientifique qui, de plus, est la personne qui anime cette discussion.

Pour pallier cette situation, nous identifions trois leviers :

- Une mise à distance docimologique : le chercheur n'a pas de pouvoir sanctionnant ou évaluatif vis à vis de l'étudiant;
- Une mise à distance affective : ce n'est pas la personne qui a donné le cours qui anime les analyses et le recueil des évaluations du cours filmé;
- Une mise à distance « sociale » : plutôt que d'avoir un étudiant confronté en face à face au chercheur pour lui communiquer la manière dont il a vécu la recherche, il a le choix entre deux dispositifs moins impliquants qui lui permettent de diminuer le caractère potentiellement anxiogène de ce type de rencontre. Dans le cas des focus group, il fait partie d'une communauté d'apprenants avec qui il entretient des rapports réguliers. De plus, ils participent à un discours collectif ce qui agit, selon nous, comme un renforcement ou une protection pour lui. Dans le cadre des mails, la rencontre est différée et le rapport est indirect, ce qui soumet moins l'étudiant aux influences verbales et non verbales du chercheur. Signalons enfin que le fait d'avoir le choix entre ces deux procédures permet à l'étudiant de sélectionner celle avec laquelle il se sent le plus à l'aise.

Ces leviers ne suppriment pas complètement le risque, mais, nous semble-t-il, l'atténuent sensiblement.

Conclusion

Le but de cet atelier était de questionner les liens entre recherche et apprentissage. S'agissant ici d'étudier les mécanismes d'apprentissage à travers le discours pédagogique, les liens entre recherche et apprentissage se trouvent à plusieurs niveaux. Nous avons pu mettre en évidence deux couplages générant chacun un double apprentissage.

Ainsi, cette recherche met en évidence que les apprenants ont développé des compétences et des connaissances tant au niveau du contenu étudié qu'au niveau des compétences à développer pour mener à bien un travail de recherche scientifique.

Au niveau du contenu étudié, soulignons globalement que le recours à des exemples facilite entre autres le développement de connaissance et l'implication des étudiants.

Au niveau des compétences de chercheur développées, les étudiants ont développé leur capacité :

- à identifier les éléments constitutifs d'une recherche scientifique;
- à adopter une posture critique vis-à-vis d'un design de recherche et de ses différentes composantes;

- à identifier les enjeux, forces, limites et contextes d'application d'une méthodologie de recherche particulière;
- à observer finement et analyser des données de recherche.

C'est pourquoi, cette démarche de recherche est hybride dans le sens où elle permet à la fois de générer des connaissances dans le champ investigué et de développer des compétences multiples chez les acteurs qui y participent.

Notes

[1] Le terme propriété fait référence aux caractéristiques de l'exemple, à la manière dont il est construit, au moment où il est mobilisé, au type de contenu auquel il fait référence.
[2] Dans les différents tableaux, nous avons fait le choix de représenter une valence positive par le symbole « X » et une valence négative par le symbole « O ».

Références

Auriac-Slusarczyk, E. (2013). *La dimension langagière*. Paris : Dunod.

Badir, S. (2011). Sémiotique de l'exemple. *Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines MethIS, 4*, 19-37.

Bourgeois, E., & Nizet, J. (1997). *Apprentissage et formation des adultes*. Paris : Presses universitaires de France.

Bucheton, D., & Soulé, Y. (2009). Les gestes professionnels et le jeu des postures de l'enseignant dans la classe : un multi-agenda de préoccupations enchâssées. *Éducation et didactique, 3*(3), 29-48.

De Ketele, J.- M. (2010). La pédagogie universitaire : un courant en plein développement. *Revue française de pédagogie, 172*, 5-13.

Entwistle, N. (1989). Approaches to studying and course perceptions : the case of the disappearing relationships. *Studies in Higher Education, 14*(2), 155-156.

Entwistle, N., & Ramsden, P. (1983). *Understanding student learning*. Londres : Croom Helm.

Guillemette, F., Luckerhoff, J., & Baribeau, C. (Éd.). (2010). Entretiens de groupe, concepts, usages et ancrages I. *Recherches qualitatives, 29*(1).

Headland, T., Pike, K., & Harris, M. (Éds). (1990). *Etics and Emics. The Insider/outsider debate*. Newbury Park, CA : Sage.

Jorro, A. (2000). *L'enseignant et l'évaluation*. Paris : De Boeck.

Jorro, A. (2002). *Professionnaliser le métier d'enseignant*. Paris : ESF.

Jorro, A. (2006). *L'agir professionnel de l'enseignant*. Communication présentée au séminaire de recherche du centre de recherches sur la formation [texte inédit]. Paris : CNAM.

Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative : analyser sans compter ni classer*. Bruxelle : De Boeck.

Luckerhoff, J., Guillemette, F., & Baribeau, C. (Éd.). (2011). Entretiens de groupe, concepts, usages et ancrages II. *Recherches qualitatives, 29*(3).

Miéville, D. (1983). Analogie et exemple. Dans M.- J. Borel, J.- B. Grize, & D. Miéville (Éds), *Essai de logique naturelle* (pp. 149-214). Berne : Peter Lang.

Prosser, M., & Trigwell, K. (1999). *Understanding learning and teaching : the experience of higher education*. Buckingham : Open University Press.

Ramsden, P. (1988). *Improving learning : new perspectiv*e. Londres : Kogan Page.

Säljö, R. (1979). *Learning in the learner's perspective : I. Some common-sense assumptions* [Report no 76]. Göteborg : University of Göteborg, Institute of Education.

Sensevy, G. (2010). Notes sur la notion de geste d'enseignement. *Travail et formation en éducation, 5.* Repéré à http://tfe.revues.org/1038

Sève, C., Saury, J., Theureau, J., & Durand, M. (2002). La construction des connaissances chez les sportifs lors d'une interaction compétitive. *Le Travail Humain, 65*, 159-190.

Tochon, F. V. (1996). Rappel stimulé, objectivation clinique, réflexion partagée. Fondements méthodologiques et applications pratiques de la rétroaction vidéo en recherche et en formation. *Revue des sciences de l'éducation, 22*(3), 467-502.

Vinatier, I. (2013). Le travail de l'enseignant : une approche par la didactique professionnelle. Bruxelles : De Boeck.

Gilles Fossion *est doctorant au sein de l'Unité d'Apprentissage et de Formation continue des Adultes (UAFA) au sein du Département Éducation et Formation de la Faculté de Psychologie, Logopédie et des Sciences de l'Éducation. Il mène différentes recherches sur l'impact du langage dans les interactions éducatives et thérapeutiques. Par ailleurs, il est intervenant psychosocial dans le secteur non-marchand et de l'enseignement.*

Daniel Faulx *est professeur à l'Université de Liège où il dirige depuis 2007 l'Unité d'Apprentissage et de Formation continue des Adultes (UAFA) au sein du Département Éducation et Formation de la Faculté de Psychologie, Logopédie et des Sciences de*

l'Éducation. À ce titre, il conduit de nombreuses recherches et interventions dans le domaine de la formation des adultes ainsi que dans celui des relations pathogènes au travail. Il est spécialisé dans la formation d'acteurs du non marchand, de l'enseignement, du monde médical et du secteur associatif.

L'expérience de mutation de paradigme chez le chercheur, un chemin de créativité conduisant à l'innovation épistémologique

Anne Lieutaud, Ph. D.

Université Fernando Pessoa de Porto, Portugal

Résumé

L'expérience vécue par des chercheurs ayant opéré une mutation de paradigme n'existe pas comme objet de recherche scientifique. Nous avons conduit une exploration de cet enjeu épistémologique sous l'angle du vécu intime de quelques chercheurs ayant vécu une mutation de paradigme. Les entretiens qualitatifs renseignent la nature des tensions rencontrées. D'ordre interne (tensions identitaires, conflits de valeurs, résistances représentationnelles) ou externe (résistance des instances, collègues, nouvelles arènes scientifiques), elles offrent de nouvelles compréhensions des problématiques existentielles et épistémologiques vécues par le chercheur. L'expérience s'avère procéder d'une rencontre avec une nouveauté inédite. Cette nouveauté existentielle et expérientielle conduit vers un élan créateur (création de nouveau courant ou innovation épistémique) qui engage la reconfiguration des référentiels personnels et professionnels du chercheur. Analysée à l'aune des confrontations essuyées, des émergences créatrices manifestées et des ruptures effectuées, elle révèle sa nature radicale, à l'instar de la rupture au sein du cycle révolutionnaire de Kuhn.

Mots clés

MUTATION DE PARADIGME, INNOVATION ÉPISTÉMOLOGIQUE, NOUVEAUTÉ RADICALE, RÉSISTANCES INSTITUTIONNELLES, VÉCU EXPÉRIENTIEL DU CHERCHEUR

Introduction et problématique

La motivation initiale de cette recherche est liée à une expérience faite au cours d'un master en psychopédagogie perceptive, qui m'a conduite à revisiter mes référentiels scientifiques et plus loin, ma vision du monde. Alors que je venais des sciences de l'ingénieur et de la nature, ma rencontre avec ce nouveau champ scientifique a eu l'effet d'un choc profond, tant ma représentation de la recherche scientifique était

Note de l'auteure : Le travail ici présenté est issu d'une recherche doctorale conduite au sein du CERAP et de l'Université Fernando Pessoa de Porto (Portugal). Son financement a été assuré par AgroParisTech, grâce à un hébergement scientifique au sein de l'UMR G-EAU.

© 2016 Association pour la recherche qualitative

ancrée dans un paysage épistémologique bien établi : « Le paysage épistémologique dans lequel les chercheurs évoluent met en scène des représentations de la science historiquement construite et située, porteuse de légitimités différentes » (Dayer, 2010, p. 51). Cette expérience m'a plongée dans une longue réflexion autour des enjeux du changement de posture et d'appartenance paradigmatique chez le chercheur et m'a conduite sur les chemins d'une recherche doctorale. Je me suis aperçue que beaucoup avait été écrit sur le concept de paradigme ou celui de changement, mais bien peu sur le vécu expérientiel du chercheur individuel, ses conflits cognitifs, identitaires ou existentiels en lien avec sa pratique professionnelle. En prolongement des interrogations initiales de Dayer (2010) je me demande comment le chercheur fait pour se rendre disponible à la nouveauté et au changement que celle-ci entraine, comment il fait évoluer sa posture épistémologique lorsqu'un changement s'impose, comment il vit les situations de tensions rencontrées, et surtout quelle nature de nouveauté provoque de telles transformations.

Afin de présenter les réponses obtenues à ces différents questionnements, je ne détaillerai pas la méthodologie particulière d'enquête et d'analyse qui a été mobilisée, dont on trouvera des informations détaillées chez Bois, Bourhis et Bothuyne (2013) et Bourhis (2012).

Le concept de paradigme

Pour Kuhn (1977, 1983), le concept de paradigme repose sur deux composantes essentielles : l'existence d'une communauté scientifique adhérant au paradigme, et le principe d'une évolution des connaissances qui se fait par ruptures et non en continuum de progrès.

Critères constitutifs d'un paradigme

Un paradigme est avant tout « ce que les membres d'une communauté partagent en commun et réciproquement, une communauté scientifique se compose d'hommes qui se réfèrent au même paradigme » (Kuhn, 1983, p. 240). Pour qu'il y ait paradigme, il faut qu'il y ait formation et mise en pratique intenses et spécifiques des nouveaux membres. Ceci permet de forger un langage commun et renforcer une adhésion collective à des principes et des théories, des valeurs, des règles d'usage et des méthodes clairement circonscrites (Kuhn, 1977). À l'appui des travaux complémentaires De Bruyne, Herman et Schoutheete (1974) et de Van der Maren (2009) apparaissent quatre grands critères caractérisant un paradigme et qui prennent nettement une dimension identitaire pour la communauté qui y adhère :

- l'épistémologie du scientifique et l'éthique du professionnel s'inscrivent dans un même registre de *valeurs et conceptions* (vision) du monde mobilisé dans la pratique. Kuhn ne parle que de valeurs, s'appuyant sur leur importance dans le sentiment d'appartenance;

- la syntaxe et les référentiels conceptuels du scientifique relèvent du registre d*es règles de l'art et des normes*. Elles participent de la sensibilité « esthétique » du professionnel et rejoignent la métaphysique et les représentations admises de Kuhn;
- les instruments et méthodologies du scientifique se rapprochent de la pragmatique professionnelle comme référentiels de *gestes et savoir-faire opératoires* d'expert. S'y retrouve la notion d'exemple chère à Kuhn;
- la sémantique scientifique et la rhétorique du professionnel relèvent des *registres langagiers et argumentatifs* reconnus du paradigme considéré (éléments formels et généralisation symboliques pour Kuhn).

On conçoit aisément qu'une inscription disciplinaire en science ne suffit pas à constituer une appartenance paradigmatique. Il doit s'y ajouter une adhésion au référentiel de pensée et d'action sous-jacent caractérisé par ces quatre critères. Changer de paradigme suppose alors, au-delà d'un éventuel changement de discipline, de changer de registre, de façon radicale et dans chacune de ces quatre dimensions.

Le cycle révolutionnaire des paradigmes

Selon Kuhn (1983), l'évolution des connaissances suit un *cycle révolutionnaire* en quatre phases.

- Tout d'abord une *phase pré-paradigmatique*, chaotique, non formalisée, où les explorations scientifiques sont dispersées et en concurrence les unes avec les autres. C'est un temps de foisonnement des écoles de pensée différentes.
- Puis vient le moment de la réussite scientifique d'une des écoles de pensée. Devenu dominant, ce courant s'implante comme *science normale* avec son cortège de référentiels théoriques et méthodologiques qui se développent. Il n'est plus ici question d'innovation. Les efforts de recherche vont vers « la résolution des énigmes » (Kuhn, 1983, p. 60).
- Certaines énigmes sont mal expliquées ou résistent à l'élucidation. Ce sont les *anomalies*. L'augmentation de leur nombre constitue une sorte d'échec à la « promesse du paradigme », et entraîne un foisonnement de propositions de nouvelles théories plus ou moins concurrentes, qui peuvent faire l'objet de nombreuses controverses. La science normale entre en « *crise* ».
- Arrive un moment où *une théorie l'emporte* sur les autres généralement parce qu'elle explique mieux un plus grand nombre d'anomalies. S'en suit une période d'accalmie du foisonnement conceptuel; une nouvelle normalisation s'installe, relançant le cycle en phase 2.

Ce cycle est constitué d'une alternance de continuums de changements (le foisonnement de solutions nouvelles aux anomalies) et de rupture (une nouvelle

théorie offre une cohérence d'ensemble d'un ordre plus large, forçant un changement global de perspective), qui se nourrissent mutuellement et rendent difficile de situer dans le temps le moment précis de la rupture.

L'analyse de Kuhn est avant tout connue pour son application à une échelle temporelle large qui couvre plusieurs générations de chercheurs qui se succèdent. Mais Kuhn, sans le développer plus avant, reconnaît dans ce mécanisme, le rôle du chercheur et l'importance des difficultés identitaires auxquelles il peut être confronté face à des propositions trop différentes de son référentiel d'appartenance.

Dialectique identitaire du chercheur

Paradigme, appartenance et valeurs

L'adhésion à un paradigme engage selon Kuhn un sentiment identitaire fort, qu'il attribue principalement au registre des valeurs mobilisées. Celles qui sont concernées sont selon lui les valeurs d'exactitude, de cohérence interne et externe, de simplicité, d'utilité sociale de la science. Il estime qu'elles doivent se retrouver chez tous les chercheurs d'une même communauté, même si leur utilisation et leur interprétation « est souvent considérablement influencée par les caractères individuels, personnels et biographiques qui différencient les membres du groupe » (Kuhn, 1983, p. 252). Seule l'exactitude présenterait une relative stabilité interpersonnelle et temporelle.

Valeurs et identités du chercheur

Outre les valeurs pointées par Kuhn, qui contribuent à façonner l'identité professionnelle du chercheur, Connan, Falcoz et Potocki-Malicet (2008), en interrogeant les représentations qu'ont les chercheurs de leur propre métier, mettent en évidence l'existence d'enjeux qui nourriraient une facette plus personnelle de l'identité du chercheur. Il s'agit de l'enjeu de *liberté de pensée*, de critique et de création, *l'enjeu de plaisir* et d'accomplissement de soi dans le travail, *l'enjeu de curiosité* et de créativité, la *ténacité* et le courage, ainsi que *l'opérationnalité* (utilité sociale). Pour Hacking (2002) le chercheur est porté par une valeur ontologique, celle de la vérité. *Le « vrai »*, au sens de « ce qui est » est à la fois une quête et une valeur : Il est le but à atteindre et en même temps une assurance qualité par la « stabilité » et la « *fiabilité* » qu'il représente.

Paradoxes et dialectique identitaire du chercheur

Dans une vision fonctionnaliste et statique des sciences qui fait encore référence aujourd'hui, Merton (1942) a suggéré que l'institutionnalisation de la science était vectrice de quatre effets normatifs (universalisme, communalisme, désintéressement, scepticisme organisé) dont l'articulation produit des situations paradoxales porteuses de tensions fortes pour le chercheur. Par exemple, l'universalisme et le désintéressement se télescopent face à l'enjeu de priorité dans la reconnaissance des

créations et des découvertes, tandis qu'on demande au chercheur « d'être à la fois original, humble et désintéressé » (Gingras, n. d.).

Le chercheur doit donc articuler sa dynamique identitaire avec un impératif de créativité, d'innovation, qui est à la fois une injonction professionnelle, participant donc d'un enjeu identitaire, et la source de sa motivation pour la recherche. On retrouve dans cette dialectique ontologique, les éléments du processus de construction identitaire qui articule des mécanismes de socialisation et de quête de reconnaissance communautaire (sociale ou professionnelle) à des mécanismes d'individualisations, de démarcation, de reconnaissance de soi dans sa propre singularité (Dubar, 2007; Legault, 2003).

Ce processus est pétri de négociations entre progression et conservation, entre ce qui va évoluer et ce qui va préserver l'équilibre déjà atteint, faisant ainsi échos aux mécanismes de changement et de conservation homéostatique qui lui sont liées (Watzlawick, Weakland, & Fisch, 1975).

Épistémologie et méthodologie de la recherche

Interroger l'expérience vécue au cours d'un processus de mutation de paradigme aux fins de la documenter appelle une démarche qualitative. Je m'y inscris en tant que praticien-chercheur (De Lavergne, 2007; Kohn, 2001; Wentzel, 2011). Je suis en effet praticienne de la recherche et interroge des chercheurs sur leur praxie, dans l'optique de mieux comprendre la mienne. Cela me met en position d'*insider,* exerçant cette *endo-ethnologie* de Olivier de Sardan (2000). Pour cela j'adopte une posture résolument impliquée au sens de Kohn (1986), c'est-à-dire que je mobilise ma propre expérience pour interroger l'expérience des autres, tout en m'assurant que cette investigation apporte la distance et la proximité nécessaires et suffisantes à la réflexivité que je vise. Enfin, je m'intéresse au vécu de ces chercheurs au sens de Vermersch (2014), et plus particulièrement au rapport qu'ils ont déployé à l'événement traversé (Bois, 2007; Dominicé, 1989; Lewin, 1951) : quels enseignements en ont été tirés, quelles perspectives nouvelles sont apparues? Pour interroger cette dimension du rapport subjectif à l'expérience, je m'appuie sur le paradigme du Sensible et ses outils (Austry & Berger, 2009; Bois & Austry, 2009), notamment

- la posture de neutralité active, qui est une écoute combinant neutralité d'accueil et proactivité de cadrage aux objectifs;
- la posture de réciprocité actuante, qui appelle une réciprocité de résonnance entre le participant et moi-même et émerge de façon quasi organique de la posture de neutralité active;

- la « distance de proximité » qui est cette distance « juste » ni trop éloignée ni trop impliquée, consistant à « accueillir l'implication, dans son double versant de mise à distance et de pénétration » (Berger, 2009, p. 235).

Les données sont collectées par entretien semi-directif auprès de neuf chercheurs recrutés selon quatre voies : dans mon environnement personnel et professionnel (quatre chercheurs), lors de colloques scientifiques (deux chercheurs), par prospection systématique au sein d'une communauté s'intéressant aux innovations épistémologiques (un chercheur), au sein de mon laboratoire de rattachement, le CERAP[1] (deux chercheurs).

Trois critères d'inclusion ont été retenus : être chercheur de métier et de carrière, être titulaire d'un doctorat et si possible d'un marqueur académique de changement de paradigme, avoir le sentiment d'avoir vécu une mutation de paradigme. Ce dernier critère, très subjectif, s'est avéré essentiel à l'efficacité du recrutement. Les biais représentationnels qu'il sous-tend ont été pris en compte dans la méthode d'interview.

Parmi les neuf participants, cinq sont extérieurs au CERAP et quatre en lien plus ou moins indirect avec le CERAP. Il y a cinq femmes et quatre hommes dont l'âge moyen est de 50 ans (32 à 66 ans).

La trajectoire de mutation de paradigme est de quatre grandes natures[2] :

- six personnes sont passées du paradigme des sciences « exactes » (Soler, 2009) à celui des sciences humaines et sociales (de la chimie organique aux sciences politiques, d'une pratique distanciée en écologie à une pratique participante et impliquée, d'une approche biomédicale classique à l'éducation thérapeutique, de la physique appliquée à la psychosociologie qualitative, des mathématiques théoriques aux études théâtrales);
- deux personnes ont changé de paradigme au sein des sciences humaines (de la sociologie quantitative aux histoires de vie, ou aux sciences politiques);
- deux personnes ont changé de paradigme en passant de l'univers professionnel non scientifique au monde de la recherche (et réciproquement).

L'analyse des données suit la dynamique de recherche anticipation/émergence, recommandée par Bois et al. (2013) et dont Bourhis (2012) présente le déroulement détaillé. Il s'agit d'une approche catégorielle innovante de l'analyse des récits, inspirée de la méthode classificatoire de Paillé et Muchielli (2012), de la phénoménologie pratique de Depraz (2014) et des principes épistémologiques et pratiques du paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2009). Elle procède d'une catégorisation itérative dont la version initiale est conçue, par anticipation, à partir des objectifs de la recherche. Par création/fusion de nouvelles catégories qui émergent à mesure que l'on y répartit les contenus de discours, on aboutit progressivement à une stabilisation des

catégories en sens et en nombre. Suit alors la construction d'un récit catégoriel phénoménologique pour chaque entretien, visant à traduire par catégorie les contenus de discours en saturant le sens qu'ils véhiculent sans le créer. L'analyse transversale par catégorie permet ensuite de comparer les récits catégoriels entre eux.

Les résultats de ma recherche

L'analyse qualitative permet de distinguer des natures de changement de paradigme, de souligner la place des mécanismes résistances institutionnelles et de mettre en évidence un processus de mutation et ses cheminements.

Changements de paradigme et innovations épistémologiques

Le *changement de paradigme* prend la forme soit d'une innovation épistémologique ou paradigmatique, soit de la rencontre avec un nouveau paradigme. À l'exception de Bérénice, qui a véritablement changé de paradigme (elle quitte la sociologie appliquée aux sciences de l'ingénieur pour rejoindre les sciences politiques), les huit autres participants ont soit créé un nouveau courant, soit importé ou soutenu une *innovation épistémologique* dans leur institution ou dans leur pratique :

- Les quatre chercheurs à l'origine de courants nouveaux sont Judith[3] (histoires de vie), Émile (modélisation d'accompagnement), Daniel (éducation thérapeutique), et Henri (pratiques et théories du Sensible).
- Les quatre autres ont développé ou importé une épistémologie interdisciplinaire innovante dans leur environnement universitaire. Il s'agit de Farah (approche perceptive, processuelle et réflexive des relations humaines en sociologie), Tiphaine (épistémologie inter-paradigmatique dans les recherches académiques), Jeanne (approches artistiques en cursus d'ingénieurs) et Laurent (intégration de la modélisation d'accompagnement et de la recherche participative en écologie de la conservation).

Le *changement de posture épistémologique* au cours de cette expérience de mutation de paradigme s'est opéré selon quatre voies :

- par un changement de pratique qui marque le début de la formalisation d'un nouveau courant ou d'une nouvelle épistémologie (Daniel, Judith, Farah, Émile);
- par un lent processus de maturation épistémologique qui fait émerger la nouvelle posture (Henri, Tiphaine);
- par une longue période de tentative de concilier l'épistémologie ancienne et la nouvelle (Henri, Laurent);
- par une confrontation existentielle au plan personnel et privé qui mobilise une démarche cognitive autour du nouveau paradigme rencontré (Bérénice).

La résistance des instances face aux innovations

Les huit « *innovateurs* » essuient une forte résistance au changement de la part des institutions et instances disciplinaires, qu'ils ont vécu sous la forme de :

- *réactions de rejet et mécanismes d'exclusion et de marginalisation* (sensation d'« être un ovni », un « étranger indésirable »);
- *attitudes discriminatoires* et mises en doute des compétences du chercheur, de la légitimité du projet (Judith, Jeanne, Émile, Tiphaine, Farah);
- *formes insidieuses de manipulation* de la part des tenants du paradigme dominant, par des manières plus ou moins subtiles de formatage au quotidien de la pensée scientifique (Judith, Farah), de mépris, de stigmatisation et de condescendance (Daniel, Judith, Farah, Henri).

Un processus de mutation à deux voies

Le processus de changement est analysé du point de vue de la dynamique expérientielle intime de la personne. On observe, chez les participants, des indices forts montrant qu'il s'organise en deux dynamiques parallèles.

La mutation de paradigme

Elle se déroule plus ou moins linéairement en cinq étapes.

- Elle commence toujours par une confrontation avec un *contexte extérieur de tension* qui annonce la mutation à venir. Ce qui, au départ, n'était qu'un projet, une ambition, devient une réaction interne à une situation extérieure nouvelle, et évolue en facteur intrinsèque de transformation personnelle.
- Tous les participants mentionnent des *situations de déclics* qui se mêlent à une dynamique générale de continuité. Ces déclics sont révélateurs d'un ensemble de prises de conscience, marquant le constat d'un décalage entre la réalité du terrain et les aspirations initiales. Ils pointent le haut degré d'implication sollicitant le chercheur dans ses registres personnels.
- Sur cette base, s'engage une *dynamique d'ajustement* qui atteint, à un moment donné, une saturation de la capacité à accepter une situation perçue comme souffrante (Laurent, Henri).
- Au terme de ce processus plus ou moins long (parfois plusieurs années), apparaît une *incompatibilité épistémologique*, source de tiraillements cognitifs et relationnels voire de tensions éthiques ou idéologiques.
- Que le chercheur doit surmonter pour que l'*innovation épistémologique* ou le changement de posture puisse émerger.

Certains déclics observés chez les participants relèvent d'expériences fondatrices figurant comme des hapax existentiels, qui font que le monde n'apparaît

plus pareil qu'avant. Ces hapax existentiels prennent leurs sources dans des expériences présentant des figures différentes : le non-respect de la personne déclenche une réaction existentielle forte (Bérénice, Judith); l'accès à une profondeur de l'intimité engage un nouveau rapport à la vie (Farah, Henri); la rencontre avec la diversité des points engage un nouveau rapport au savoir et à la science (Émile, Laurent); une révolte face à l'incapacité à transférer dans la vie personnelle les principes d'éthique, de rigueur et d'esprit critique du chercheur (Tiphaine).

Chez sept participants (Daniel, Laurent, Émile, Henri, Judith, Farah, Tiphaine), la prise de conscience d'une incompatibilité épistémologique marque le début d'une période de frottement et de tensions avec la propension à la créativité, qui semble se potentialiser en une émergence créatrice plus ou moins progressive, intervenant en libération des obstacles, à mesure de l'appropriation d'une épistémologie nouvelle.

Une transformation personnelle

À cette dynamique linéaire, repéré chez huit participants, s'ajoute un processus qui lui est parallèle. Il se déroule simultanément, mais touche plus spécialement la transformation de la personne et se présente sous trois formes possibles :

- L'**émergence créatrice** progressive évoquée plus haut se déploie au sein de la nouvelle posture épistémologique, soit par *actualisation des valeurs nouvelles* suite à l'expérience fondatrice (Farah, Bérénice), soit par *dévoilement progressif des enjeux éthiques* au contact de désaccords fondamentaux avec l'environnement (Tiphaine), soit par la *formalisation collective d'une posture épistémologique nouvelle* et d'un nouveau courant (Judith, Emile), soit enfin, par la *découverte d'une épistémologie nouvelle* qui libère les obstacles à la création d'un courant novateur (Daniel).
- Un lent **processus d'érosion des habitus de pensée** est observé et décrit par Judith et Henri, qui mentionnent tous deux le long terme (plus de dix ans). La maturation des pensées se déroule « très en profondeur ». Ce processus de transformation des idées, de tri et de hiérarchisation silencieuse, semble procéder d'une dynamique de mise en sens et de construction de liens avec le reste du vécu et des expériences de la personne, conduisant à des prises de conscience progressives ou fulgurantes qui manifestent la maturation à l'œuvre : « une bulle qui se fait, remonte et éclate à la surface de la conscience éveillée (d'où) une pensée sort dont l'évidence m'impressionne » (Judith, J l.450-452). Il porte et accompagne la dynamique de changement visible.
- Une *transformation lente d'ordre personnel ou existentiel* s'engage, qui prend la forme d'un **processus interne de mise en sens** de l'expérience fondatrice (Judith, Farah), de **mises en pratiques** faisant office de construction de repères ou de vérification des révélations précédentes (Farah, Emile), de

communications scientifiques écrites ou orales visant à clarifier les vécus expérientiels (Bérénice, Laurent, Henri). Farah évoque même le déploiement d'une sorte de **double vie** dont elle prend véritablement conscience au bout de deux ans.

Une expérience impliquante

L'analyse de l'expérience rapportée par les chercheurs interrogés a permis de relever deux natures d'implication. La première convoque l'affectivité chez huit chercheurs, et se manifeste par des tensions internes en lien avec le processus de transformation déclenché. Ces tensions sont exprimées sous la forme de sensation de *tiraillement* (entre l'univers quantitatif et l'univers compréhensif, entre deux modes de pensée inconciliables), de *souffrance psychique* et de sentiment de *rupture totale* ou *chaos* (sensation de déracinement paradigmatique et social), de *choc culturel*, voire *identitaire* (déstabilisation, perte de référentiel) et de *sentiment d'incompétence* qui traverse certains de ces critères.

La seconde est plus d'ordre épistémologique. En effet, pour huit chercheurs, le processus de mutation est lié à la rencontre avec une posture scientifique impliquée, créant une rupture avec le référentiel qui prévalait dans leur pratique précédente.

Quelle que soit la nature de l'implication, elle apparaît cruciale dans le processus de mutation de paradigme, parce qu'elle concerne les chercheurs d'une manière inattendue pour eux. On retrouve ainsi une *implication affective* quand les valeurs, l'éthique, les croyances, les aspirations profondes sont interpelées, et une *implication cognitive* quand le chercheur questionne sa pratique dans une réflexivité particulière et profonde. Enfin, la problématique de l'implication se manifeste par le fait d'être *touché dans l'intime*, à travers des enjeux de respect de la personne, de relation empathique, et d'implication existentielle du chercheur.

Cette dynamique participe à la *reconfiguration de leur rapport à la science*. Ainsi, cinq chercheurs témoignent de la reconfiguration de leur rapport au savoir. Et pour quatre chercheurs, le rapport au concept de réalité est entièrement revisité, ayant pour effet de reconfigurer leur quête de la vérité et la façon d'envisager la recherche et le chercheur. Dans cette mouvance, la rencontre avec l'implication est source de changement et contribue à un changement dans l'itinéraire biographique vers une épistémologie compatible avec une dynamique d'engagement. Cela se manifeste par le repositionnement du sujet dans son action, pour quatre chercheurs, et par la transformation de la posture de chercheur et d'enseignant, permettant de développer des pratiques sollicitant la réflexivité et l'humain, pour cinq chercheurs.

Les voies de passage

Les voies de passage face aux résistances institutionnelles sont à rechercher dans l'action collective et la co-création. Judith, Emile, Henri, Laurent, Daniel évoquent

tous l'appui qu'ils ont trouvé, face à l'adversité, dans le groupe auquel ils étaient rattachés. La tentation peut parfois être grande de quitter le navire (Laurent), ce qui relève des carrefours de choix jalonnant le parcours expérientiel.

Les aptitudes ou compétences facilitatrices semblent être

- le plaisir au questionnement permanent, la jubilation dans l'exploration des frontières de l'inconnu, le plaisir à mobiliser des expertises et points de vue multiples (Emile, Daniel, Tiphaine, Bérénice);
- une compétence introspective, la capacité à se remettre en question (Emile, Daniel, Laurent, Judith, Henri);
- la conviction de l'interdisciplinarité vraie (Emile, Jeanne, Daniel), le besoin de s'émanciper de toutes les formes canoniques de la recherche (Tiphaine), voire une affinité avec la simplicité d'une congruence globale (Jeanne);
- une capacité à conceptualiser au plan épistémologique et méthodologique ses vécus expérientiels (Bérenice, Laurent), à formaliser en termes disciplinaires et rassurants les progressions des connaissances, (Daniel);
- une capacité à s'immerger totalement dans le nouvel univers (Henri), à manier l'art de la poésie et de l'absurde, des changements de registre de conscience conceptuels et imaginaires (Jeanne);
- un certain goût pour les voies solitaires ou marginales (Tiphaine, Farah).

La dynamique de mutation de paradigme place le chercheur au cœur d'une expérience existentielle qui semble souvent souffrante. Cependant, trois chercheurs expriment une jubilation dans la rencontre avec les confrontations, qu'ils vivent alors comme des facteurs de stimulation et de dépassement, renforcés par un goût prononcé pour la nouveauté au-delà des frontières épistémiques.

Discussion et conclusion

Si l'on revient maintenant au projet de cet article, nous allons récapituler ce qui dans ces résultats confirme une situation de mutation de paradigme, ce qui procède d'une démarche de créativité et dans quelles mesures ces itinéraires conduisent à une innovation épistémologique.

En reprenant les caractéristiques d'un paradigme, nous disposons d'indices forts d'une transformation chez tous les participants de leurs référentiels théoriques et langagiers, qui s'est manifestée par des sensations de pertes de repères et d'incompréhensions totales, ou par des innovations épistémologiques. Tous les participants témoignent de la transformation de leur pratique et des référentiels conceptuels qui la sous-tendent (périodes de mise à l'épreuve, immersions pratiques, propositions de nouvelles méthodologies) et huit d'entre eux rapportent une transformation de leurs valeurs personnelles ou professionnelles, notamment dans le

rapport au savoir et à la science, qui a eu pour effet de transformer leur vision de la science et de leur métier de chercheur. Ceci témoigne de l'existence initiale d'une adhésion à un référentiel quasiment identitaire, qui dépasse le seul champ disciplinaire confronté. Dans la dynamique de changement qui s'est opérée, le terme de mutation est cohérent avec le caractère processuel et silencieux, irréversible et imprévisible de la transformation rapportée. Cette mutation ne nécessite pas toujours un changement complet de discipline, mais elle engage une reconfiguration profonde du référentiel paradigmatique initialement associé à cette appartenance disciplinaire.

On peut également confirmer la présence d'une dynamique de créativité dans ce processus. Au contact de la nouveauté rencontrée, la déstabilisation profonde dont huit participants témoignent, atteste d'une situation de crise qui, poussée à son comble, favorise le dépassement des habitudes pour aller chercher un sens nouveau. Cette nouveauté introduit « une situation trop nouvelle ou trop extrême » pour que les savoirs établis permettent son appropriation (Berger, 2009, p. 162). La créativité du chercheur intervient dans cet endroit précis de la rupture, lorsque l'incompatibilité épistémologique culmine et qu'une solution radicalement nouvelle émerge (prises de conscience, déclics cognitifs ou épistémiques engageant un renversement de la compréhension des choses).

Enfin, il y a eu innovation chez quatre participants à l'origine de la création de nouveaux courants épistémologiques aujourd'hui reconnus : histoires de vie, éducation thérapeutique, modélisation d'accompagnement, psychopédagogie perceptive. Quatre autres participants rendent compte de tentatives d'innovations épistémologiques dans leurs institutions respectives : approche perceptive, processuelle et réflexive des relations humaines en sociologie, approches artistiques en cursus d'ingénieurs, intégration de la recherche participative en écologie de la conservation, épistémologie inter-paradigmatique dans les recherches académiques.

La rencontre avec l'implication et la posture qui en découle, est vécue par tous comme un enjeu majeur de l'itinéraire de mutation paradigmatique. À travers elle, la participation à des actions ou décisions collectives change, vers plus de co-construction, d'égalité, d'investissement personnel et de responsabilité éthique. Être impliqué c'est être concerné par le produit de sa recherche et développer un relationnel qui respecte les personnes. L'implication invite à une remise en cause de ses modes opérationnels, de sa façon d'écouter autrui et demande une disposition à être touché. Au fond, elle consiste à mettre la subjectivité au cœur de la recherche, dans l'objet et dans la posture.

Si l'innovation paradigmatique se déroule inévitablement dans un contexte hostile (Kuhn, 1983), cette recherche souligne la difficulté qu'il y a pour un chercheur avant-gardiste à faire reconnaître la pertinence scientifique d'un projet de recherche sortant des canons habituels. La difficulté est à la fois propre aux mécanismes de la

scientificité et purement autoconservatrice. Si bien que les projets audacieux deviennent le paradoxe insoluble de la science institutionnalisée. Notons que les pratiques qui posaient problème à l'époque de leur conception sont pour certaines aujourd'hui reconnues, telle l'éducation du patient, les enjeux psychosociaux en écologie, ou les histoires de vie comme dynamiques formatives de la recherche. Font figure d'innovation à l'heure actuelle, une posture de chercheur-sujet impliqué dans une dynamique processuelle au sein de sa recherche, ou l'intégration dans la recherche, du corps percevant et du sujet agissant, au carrefour du soin et de la formation expérientielle.

Notes

[1] Centre d'Étude et de Recherche en Psychopédagogie perceptive, UFP. www.cerap.org
[2] Le total dépasse neuf car un participant cumule deux natures de changements (de la physique à la psychosociologie et de l'univers scientifique au monde professionnel).
[3] Les noms et prénoms ont été changés pour conserver la confidentialité des personnes.

Références

Austry, D., & Berger, E. (2009). *Le chercheur du Sensible. Sa posture entre implication et distanciation*. Communication présentée au deuxième colloque international francophone sur les méthodes qualitatives, Université de Lille, France.

Berger, E. (2009). *Rapport au corps et création de sens en formation pour adultes. Étude à partir du modèle somato-psychopédagogique* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris VIII, Paris, France.

Bois, D. (2007). *Le corps sensible et la transformation des représentations chez l'adulte* (Thèse de doctorat inédite). Université de Séville, Séville, Espagne.

Bois, D., & Austry, D. (2009). Vers l'émergence du paradigme du Sensible. Dans D. Bois, M.- C. Josso, & M. Humpich (Éds), *Sujet sensible et renouvellement du moi : les apports de la fasciathérapie et de la somato-psychopédagogie* (pp. 105-135). Ivry sur Seine : Point d'appui.

Bois, D., Bourhis, H., & Bothuyne, G. (2013). La dynamique de recherche anticipation/émergence : approche catégorielle innovante du récit autobiographique d'une patiente ayant traversé l'épreuve du cancer. *Recherches qualitatives*, *Hors-série, 15*, 116-131.

Bourhis, H. (2012). *Toucher manuel de relation sur le mode du Sensible et Intelligence sensorielle : recherche qualitative auprès d'une population de somato-psychopédagogues* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris VIII, Paris, France.

Connan, P.- Y., Falcoz, M., & Potocki-Malicet, D. (2008). *Être chercheur au XXI^e siècle : une identité éclatée dans des univers en concurrence*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

Dayer, C. (2010). *Construction et transformation d'une posture de recherche : examen critique de la pensée classificatoire*. Sarrebruck : Editions universitaires européennes.

De Bruyne, P., Herman, J., & de Schoutheete, M. (1974). *Dynamique de la recherche en sciences sociales : les pôles de la pratique méthodologique*. Paris : Presses universitaires de France.

De Lavergne, C. (2007). La posture du praticien-chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives*, *Hors-série, 3*, 28-43.

Depraz, N. (2014). *Première, deuxième, troisième personne*. Bucharest : Zeta Books.

Dominicé, P. (1989). Expérience et apprentissage : faire de nécessité vertu. *Éducation permanente*, *4*(100/101), 57-65.

Dubar, C. (2007). *La crise des identités, l'interprétation d'une mutation* (3^e éd.). Paris : Presses universitaires de France.

Gingras, Y. (n. d.). Sciences - sociologie. Dans *Encyclopædia Universalis*. Repéré à http://www.universalis.fr/encyclopedie/sciences-sociologie/

Hacking, I. (2002). « Vrai », les valeurs et les sciences. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *2*(141), 13-20.

Kohn, R. C. (1986). La recherche par les praticiens : l'implication comme mode de production des connaissances. *Bulletin de psychologie*, *39*(377), 817-826.

Kohn, R. C. (2001). Les positions enchevêtrées du praticien-qui-devient chercheur. Dans M.- P. Mackiewicz (Éd.), *Praticien et chercheur. Parcours dans le champ social* (pp. 15-38). Paris : L'Harmattan.

Kuhn, T. S. (1977). *La tension essentielle*. Paris : Gallimard.

Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques* (L. Meyer, Trad.). Paris : Flammarion.

Legault, G. A. (2003). *Crise d'identité professionnelle et professionnalisme*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Lewin, K. (1951). *Field theory in social science. Selected theoretical papers.* New York NY : Harper & Brothers.

Merton, R. K. (1942). Science and technology in a democratic order. *Journal of Legal and Political Sociology*, *1*, 115–126.

Olivier de Sardan, J.- P. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie*, *41*(3), 417-445.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Soler, L. (2009). *Introduction à l'épistémologie*. Paris : Ellipses Édition Marketing.

Van der Maren, J.- M. (2009). *La recherche qualitative, instrument stratégique d'émergence d'une discipline « éducation »*. Communication présentée au deuxième colloque international francophone sur les méthodes qualitatives, Université de Lille, France.

Vermersch, P. (2014). Le dessin de vécu dans la recherche en première personne. Pratique de l'auto-explicitation. Dans N. Depraz (Éd.), *Première, deuxième, troisième personne* (pp. 195-233). Bucharest : Zetabooks.

Watzlawick, P., Weakland, J. H., & Fisch, R. (1975). *Changements : paradoxes et psychothérapie*. Paris : Seuil.

Wentzel, B. (2011). Praticien-chercheur et visée compréhensive : éléments de discussion autour de la connaissance ordinaire. *Recherches qualitatives*, *Hors-série, 10*, 47-70.

Anne Lieutaud *est docteure en sciences sociales de l'Université Fernando Pessoa, Porto (Portugal), spécialité Psychopédagogie. Initialement chercheure en écologie lagunaire et marine, elle co-dirige depuis 2015 le Centre d'Études et de Recherche Appliquée en Psychopédagogie de la Perception, fondé par le Professeur Danis Bois en 2001. Elle s'est spécialisée dans les méthodes de recherche qualitatives et mixtes centrées sur les vécus expérientiels et la subjectivité humaine. Elle est également somato-psychopédagogue et chercheure indépendant.*

Évaluation quantitative et évaluation qualitative de la recherche au regard de l'information-documentation : détournements et risques

Viviane Couzinet, Docteure

Université Paul Sabatier – Toulouse 3, France

Résumé
La multiplication des évaluations de l'activité de recherche et des chercheurs conduit à interroger la diversité des pratiques scientifiques en sciences humaines et sociales. Si le modèle des Sciences des techniques et de la médecine (STM) qui préconise une quantification des productions tente de s'imposer, chaque discipline essaie de faire valoir ses particularités. À partir de l'analyse de textes officiels, du *Référentiel* du Haut conseil français de l'évaluation de l'enseignement supérieur et de la recherche (HCERES) chargé de l'évaluation des entités de recherche, et des recommandations des sections du Conseil national des universités (CNU), conseil qui gère les carrières des enseignants chercheurs, l'approche qualitative revendiquée par tous est ici examinée. L'apport de l'information-documentation permet de mettre en lumière des difficultés que peut rencontrer l'appréciation exclusivement qualitative et les risques et les détournements que peut provoquer l'appréciation exclusivement quantitative.
Mots clés
ÉVALUATION QUANTITATIVE, ÉVALUATION QUALITATIVE, RECHERCHE SCIENTIFIQUE, INFORMATION-DOCUMENTATION, FRANCE

Introduction

La multiplication des évaluations de l'activité de recherche et des chercheurs a conduit à interroger les méthodes de travail des scientifiques. Celles-ci passent en grande partie par l'utilisation de supports d'information. En effet l'état de l'art, pour les recherches à vocation technique ou appliquée, et l'état de la question pour les recherches plus fondamentales, se fondent sur les travaux antérieurs. De même la progression d'une investigation conduit à suivre et à revenir sur la production scientifique sur son sujet et, dans une étape finale, à rendre publics les résultats obtenus afin qu'ils puissent à leur tour être utilisés par d'autres. Cet enchaînement et ces rétroactions de recours à des publications sont traversés par des évaluations. Évaluations du projet de recherche après son dépôt auprès d'une instance de

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 252-266.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

financement possible, évaluation de l'équipe qui le propose à travers le curriculum vitae du déposant responsable, évaluation des supports qui ont accepté les recherches précédentes et évaluation des moyens de mise en visibilité finals envisagés.

Il y a également, parfois de manière concomitante, une évaluation de la productivité du groupe déposant, à partir de celle plus générale de son laboratoire d'appartenance, et une évaluation des membres du groupe qui sont candidats à des responsabilités nouvelles, à une promotion ou à un recrutement. On peut également rajouter qu'à l'échelle nationale les investissements publics consentis donnent lieu à des bilans de « rentabilité » et que des classements internationaux (classification de Shanghai par exemple) et des récompenses (membre de l'Institut universitaire de France, médaille Fields, prix Nobel, médaille d'or du CNRS) sont aussi des formes d'évaluation. Toutes passent, comme les précédentes, par la place occupée dans des supports documentaires de publication, médiateurs de la science, majoritairement des revues internationales, qui semblent, seules, apporter la mesure de l'impact des travaux et qui grâce au numérique favoriseraient la circulation des savoirs.

Dans cette course pour obtenir la meilleure position possible, « l'excellence », «la recherche de haut niveau », expressions récurrentes dans les textes adressés à l'université française et à ses membres, il est fait référence aux modèles issus des Sciences, des techniques et de la médecine (STM) et des invitations sont adressées aux chercheurs afin de créer une certaine uniformité de pratique qui favoriserait l'appréciation du niveau atteint. Or, il a été mis en évidence que les méthodes de recherche et l'utilisation des divers supports documentaires (livres, articles, communications dans des actes de colloques, rapports de recherche, etc.) dépendaient fortement de la discipline d'appartenance (Sanna & Hanni, 2003). L'uniformité préconisée vise à faciliter la quantification. Les articles de revues sont ainsi des unités de calcul qui permettent de constituer des répertoires, des index et d'en déduire des « facteurs » qui servent de base à l'évaluation. Mais en amont, l'article et la revue, en tant que support de médiation de la science, ne peuvent-ils être que des matériaux de l'évaluation quantitative? Quelle productivité servent-ils à évaluer? Autrement dit est-ce que dans un contexte de multiplication des tâches qui incombent aux chercheurs on peut se limiter à fonder des décisions, à donner des avis, à partir de la notoriété quantifiée d'un support documentaire? En bibliothèques les évaluations des revues sont anciennes, elles ont pour objectif d'apporter des outils d'information aux chercheurs en veillant à limiter les coûts. La pression exercée, les intérêts économiques des sociétés éditrices ne conduisent-elles pas à des détournements de l'évaluation? Finalement l'uniformité n'est-elle pas un risque pour la recherche? Il s'agit donc ici, en s'appuyant sur un corpus de textes émanant d'instances d'évaluation, d'interroger les modalités d'évaluation par les supports de médiation de la science en les inscrivant dans une perspective historique référée aux sciences et aux techniques de l'information documentation.

État des recherches

Les recherches sur l'évaluation

Les questions liées à l'évaluation de la recherche intéressent toutes les disciplines et toutes lui consacrent quelques travaux sans qu'il soit possible d'identifier clairement dans chacune une sous-division qui leur serait entièrement réservée. Néanmoins en sociologie une partie est consacrée à la sociologie des sciences et se centre notamment sur les pratiques de recherche et sur les normes sociales tacites de l'écriture dans les groupes qui s'adossent à ce qu'on peut qualifier d'*habitus* scientifique. Par cette entrée elle traite aussi de l'évaluation.

Entre 2010 et 2013, l'Agence française d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES) a constitué elle-même un groupe de travail réunissant des délégués scientifiques des disciplines de sciences humaines et sociales (SHS) qui s'est chargé d'établir des critères. L'expérience d'autres pays européens a été rapportée en introduction à ces séances par deux sociologues, David Pontille et Didier Torny, qui par la suite ont été observateurs du déroulement de ces réunions. Si l'utilisation d'indicateurs bibliométriques a été un point important de l'exposé liminaire, la présentation de la diversité des procédures a montré l'abandon partiel et souvent total du comptage. Une autre discipline académique, l'histoire des sciences, produit également des travaux qui privilégient, comme il se doit, des analyses dans une perspective historique.

En sciences de l'information et de la communication (SIC) françaises ce sont les particularités des supports médiateurs qui sont travaillées dans la spécialité infocommunication scientifique. De nombreux travaux ont porté sur des revues du point de vue de leur rôle dans la circulation des savoirs, de leur variété typologique (Couzinet, 2015b), de leur économie et de leur gestion dans les bibliothèques (Boukacem-Zeghmouri, 2014), des impostures sur l'évaluation des textes (Jeanneret, 1998), ou des formes d'écriture de ces derniers (Couzinet, 2000). Il s'agit le plus souvent d'études de cas sur des corpus de plusieurs années, mobilisant des analyses thématiques de discours, quelques fois des analyses infométriques. Ces travaux empiriques s'inscrivent dans l'approche sociale de l'information-communication courant majoritaire en France.

Uniformité et pratiques de recherche

Cependant l'utilisation des divers supports documentaires dépend fortement de la discipline d'appartenance. L'étude comparative établie, par exemple, par des chercheurs finlandais Talja Sanna et Maula Hanni, en 2003 entre quatre domaines disciplinaires – les sciences en soins infirmiers, l'histoire de la Finlande, la littérature et études culturelles, la biologie et environnement – a montré que la place accordée aux revues est variable. En littérature et études culturelles, les livres dominent. En soins infirmiers les auteurs relèvent que l'interdisciplinarité du champ est un des

facteurs qui explique le recours aux articles en ligne, ceux-ci étant très courants en santé et psychologie sociale. Il a également été mis en lumière que dans d'autres disciplines, étudiées à partir de la production d'articles, – l'écologie, les mathématiques appliquées, la sociologie et l'économie – ceux qui faisaient partie de revues disponibles en libre accès sur Internet recevaient plus de citations que ceux qui n'avaient qu'une version imprimée. Mais, une autre différence apparaît entre ces disciplines. Les articles de sociologie sont les plus cités alors qu'ils sont moins nombreux en circulation en version numérique que dans les autres disciplines du corpus étudié (Norris, Oppenheim, & Rowland, 2008).

Par ailleurs, malgré une harmonisation mondiale, on observe également des différences disciplinaires dans l'écriture de la science. À la fin des années 1960, avec le développement de la mise en circulation de l'information, les banques de données se sont multipliées. L'efficacité de ces dispositifs de diffusion repose sur l'écriture et la réécriture, ou écriture secondaire, des articles. En particulier la présence de résumés a apporté une amélioration considérable à la récupération des documents répertoriés. Pour faciliter le travail de leur rédacteur, des normes de présentation des articles ont été établies. Élaborées par la Société internationale de physique, relayées par les documentalistes, elles s'appuient sur une catégorisation des articles scientifiques et sur leur architecture interne. Les deux catégories principales définies par cette norme, l'article de recherche[1] et l'article de synthèse, ont tous deux pour socle un ensemble de travaux qui les ont précédés. Ainsi la deuxième catégorie, qui est indispensable à la première, fait l'objet de nombreuses citations. Base des travaux universitaires, couramment utilisés pour des réponses à appel d'offre, souvent produits par un chercheur de renom dont ils présentent aussi la position argumentée, les articles de synthèse sont à la fois l'état d'avancée des recherches sur une question et un point de vue qui fait autorité (Couzinet, 2000). De même la définition de descripteurs à partir d'un langage d'indexation a permis de préciser la recherche documentaire. Ici aussi il faut introduire une nuance, souvent oubliée par les chercheurs, entre la référence à un langage spécifique et un choix de mots proposés par l'auteur ou encore une sélection opérée automatiquement sur les mots d'un titre. Certaines sciences humaines, ou des recherches d'orientation littéraire, s'appuient sur des titres très travaillés, laissant transparaître la force créatrice de leur auteur, utilisant des images et des métaphores, mais qui ne permettent pas de retrouver un article à partir de ses seuls éléments du titre.

En outre, le temps de la recherche n'est pas le même dans toutes les disciplines et au sein des disciplines dans toutes les recherches. Privilégier la recherche fondamentale implique de s'inscrire dans un temps long alors que certaines recherches appliquées et les recherches-actions s'inscrivent dans un temps court déterminé par l'urgence sociale ou économique. On peut dire aussi que l'informatique a apporté sa puissance de calcul, une multiplication des possibilités de croisements de données, des

capacités de stockage immenses, mais elle a également reporté sur les enseignants chercheurs des tâches auparavant accomplies par des techniciens, des ingénieurs et des personnels administratifs. Polyvalent le chercheur universitaire est, en France, surqualifié pour remplir certaines tâches qui réduisent son temps à consacrer à la recherche. Cependant l'attribution de moyens est variable en fonction des universités. Les chercheurs du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) sont mieux dotés en auxiliaires, mais de manière variable suivant la discipline. L'inégalité des moyens a aussi des conséquences sur la production scientifique.

Ces quelques recherches montrent bien que la volonté de créer une uniformité entre les disciplines supposerait d'abord une égalité de pratiques, de finalités de la recherche et de dotations de moyens. La généralisation de l'évaluation quantitative ne peut se bâtir que sur des critères équivalents pour tous. Cette difficulté a conduit les instances d'évaluation, qui avaient retenu dans un premier temps, le comptage de la production écrite à le limiter.

Position de la recherche

Le travail présenté ici s'inscrit dans une recherche sur l'évaluation, ses objets et ses outils, en privilégiant le regard apporté par les sciences de l'information-documentation. Il s'agit de mettre en avant les connaissances et la réflexion construite par les SIC pour apporter une contribution espérée significative à la question de l'évaluation de la recherche et des chercheurs. Ce projet s'articule en trois volets.

Le premier a été un travail de construction du concept de liste en le fondant sur deux dimensions, l'une technique et l'autre mémorielle. Il a pu être précisé qu'il ne s'agit pas d'un dispositif anodin et que du répertoire à la commémoration, le contexte d'élaboration et le contexte d'usage participent à la construction de son sens (Couzinet, 2012).

Le deuxième volet a porté sur la place des revues numériques dans l'évaluation en sciences humaines sociales. L'analyse conduite à partir des listes de revues établies dans le cadre de l'AERES, entre 2009 et 2012, montre que, contrairement à l'espoir, né d'internet, de possibilités de création de revues, les commissions chargées d'établir des listes restent frileuses pour leur référencement. En revanche les revues sur support imprimé déjà bien installées dans une discipline, quels que soient leur pays d'origine ou leur langue, et qui offrent en complément un accès numérique sont bien représentées (Couzinet, 2015a).

Enfin le troisième volet a porté sur les revues et leur rapport de place dans l'évaluation : « place attribuée » par des organismes de référencement – admission dans une liste – et « place prise » – inscription dans une liste – par les directeurs de revues. Il met en évidence la méconnaissance du fonctionnement de l'indexation documentaire et du répertoriage à des fins professionnelles. Ce travail fondé sur une longue expérience de la recherche sur les revues et sur des connaissances en sciences

de l'information sert de chapitre introductif à un ensemble d'investigations conduites en équipe et qui tentent d'établir une typologie des revues (Couzinet, 2015b)[2].

Par ailleurs, outre de longues années de recherches sur les revues nous avons à notre actif un mandat de présidente du conseil national des universités, instance d'évaluation des enseignants chercheurs, une position de déléguée scientifique pour l'évaluation de laboratoires de SIC et l'organisation d'évaluations pour d'autres disciplines, d'expert pour des articles et des projets de recherche français ou étrangers. Il s'agit donc aussi d'une position un peu particulière que l'on pourrait qualifier d'observation participante, bien que les deux missions soient terminées depuis sept ans pour l'une et depuis deux ans pour l'autre. Ces recherches se situent dans la complémentarité d'autres travaux conduits dans les SIC françaises dont les plus aboutis sont sans doute ceux conduits du point de vue des industries culturelles et pour les STM par Chérifa Boukacem-Zeghmouri (2014) à l'Université de Lyon.

Méthode : pratiques documentaires et pratiques disciplinaires

Documents et pratiques scientifiques

La recherche scientifique est une production de documents intentionnels (Meyriat, 1981) établis pour rendre publics des résultats obtenus. Elle se fonde en grande partie et est indissociable de la récupération, de la sélection, de l'organisation de documents puis de la rédaction de bibliographies visant à établir des références. Autrement dit la recherche scientifique est fondée sur des pratiques documentaires qui font appel à la fois à une culture acquise dans la formation universitaire (*information literacy*) et à des habiletés en matière d'accès et d'exploitation de contenus informationnels (*information skills*).

Ces habiletés documentaires ne peuvent être séparées d'une connaissance des supports et du rôle différent que chacun joue dans leur discipline respective, les organisations qui les produisent, les auteurs et tout élément qui vise à attribuer une valeur au contenu. Il va de soi que les outils documentaires (banques de données, portails et réservoirs numériques et moyens d'y accéder), les lieux (bibliothèques, centres de documentation, centres d'archives) les modes d'organisation internes (éléments décrits – métadonnées – classements retenus, langage d'indexation) les domaines couverts (spécialités) la temporalité des informations (périodes couvertes, mises à jour) doivent être connus. La formation de base du chercheur ne peut faire l'impasse sur cette initiation documentaire.

Chaque étape de la recherche s'appuie sur une construction documentaire personnelle permettant d'obtenir des résultats nouveaux qui, rendus publics à leur tour, pourront être réinvestis dans d'autres travaux. La capacité à repérer le support le plus adapté à la mise en visibilité auprès d'autres chercheurs, ou auprès de tous les publics, apportera une certaine notoriété qui pourra être prise en compte dans les évaluations. Les bibliothécaires des universités, les documentalistes de laboratoires et

les directeurs de recherches s'emploient à partager et à transmettre leur expertise en la matière aux apprentis chercheurs.

Matériaux de l'observation

Afin de comprendre comment orienter ces choix, nous avons analysé le contenu de documents qui circulent dans les communautés universitaires, le plus souvent sur les réseaux numériques. Il s'agit tout d'abord des listes de revues. Nous nous attacherons plus particulièrement à celles établies pour les sciences humaines et sociales par l'AERES. Afin de déterminer l'importance donnée à un titre, nous ferons un parallèle avec des listes établies par d'autres organismes. Nous examinerons aussi les modalités d'évaluation de la production des entités de recherche publiée par l'AERES, en novembre 2014 et toujours en vigueur à ce jour[3]. Elles exposent les possibilités de prise en compte de l'ensemble des travaux des chercheurs dans le cadre des laboratoires et de leurs équipes.

Enfin, pour corréler les critères précédents avec les attentes du Conseil national des universités (CNU) pour qualifier les docteurs à des emplois de maitres de conférences ou les docteurs habilités à diriger des recherches à des emplois de professeur des universités, ou encore pour attribuer des promotions à ces deux catégories d'universitaires, nous nous référerons aux sections de SHS. Nous avons retenu plus particulièrement le texte officiel qui énonce les dispositions statutaires des enseignants chercheurs et celui qui régit les modalités de candidature[4] à la qualification. Nous les avons complétés par l'analyse des éléments apportés par les dix-huit disciplines de lettres et sciences humaines et les cinq disciplines dites actuellement « pluridisciplinaires » pour faire valoir leurs particularités à travers des recommandations qui s'adressent aux candidats[5] sur le site de la Commission permanente du conseil national des universités (CPCNU) (voir Encadré 1).

La mise en relation des diverses observations, dans une perspective comparatiste, devrait permettre d'identifier les options retenues et de discuter la place de la quantification dans les évaluations de la recherche et des chercheurs du point de vue des SIC.

Résultats et discussion : risques et détournements

Pluralité des objets retenus

Les instances d'évaluation veulent connaître la productivité de la recherche et des chercheurs, mais sans vraiment définir ce qui est entendu par ce terme. En creux il apparaît qu'il s'agit surtout de vérifier qu'il y a bien une activité qui est déployée et qu'elle est rendue visible. La mention de « résultats de recherche » est présente dans le *Référentiel* qui s'adresse à la fois aux STM et aux SHS, mais ne figure pas, pour les disciplines du corpus, dans les recommandations destinées aux candidats à la

Sciences humaines et sociales

07 - Sciences du langage : linguistique et phonétique générales

08 - Langues et littératures anciennes

09 - Langue et littérature françaises

10 - Littératures comparées

11 - Langues et littératures anglaises et anglo-saxonnes

12 - Langues et littératures germaniques et scandinaves

13 - Langues et littératures slaves

14 - Langues et littératures romanes : espagnol, italien, portugais, autres langues romanes

15 - Langues et littératures arabes, chinoises, japonaises, hébraïque, d'autres domaines linguistiques

16 - Psychologie, psychologie clinique, psychologie sociale

17 - Philosophie

18 - Architecture (ses théories et ses pratiques), arts appliqués, arts plastiques, arts du spectacle, épistémologie des enseignements artistiques, esthétique, musicologie, musique, sciences de l'art

19 - Sociologie, démographie

20 - Ethnologie, préhistoire, anthropologie biologique

21 - Histoire, civilisations, archéologie et art des mondes anciens et médiévaux

22 - Histoire et civilisations : histoire des mondes modernes, histoire du monde contemporain; de l'art; de la musique

23 - Géographie physique, humaine, économique et régionale

24 - Aménagement de l'espace, urbanisme

Sciences pluridisciplinaires

70 - Sciences de l'éducation

71 - Sciences de l'information et de la communication

72 - Épistémologie, histoire des sciences et des techniques

73 - Cultures et langues régionales

74 - Sciences et techniques des activités physiques et sportives

Encadré 1. Numéro de section et intitulé des disciplines du corpus (source : www.cpcnu.fr).

qualification. Tout se passe comme si la diffusion l'emportait sur les contenus et comme si les SHS ne produisaient pas de résultats.

Par ailleurs on sait que l'AERES a fait glisser, en 2009-2010, l'évaluation des « publications » vers une évaluation des « produits » de la recherche dont elle dresse un inventaire. Ceci s'inscrit dans la réponse à la demande de reconnaissance des singularités disciplinaires et des controverses sur les listes de revues et la place quasi exclusive qui leur était réservée (Pontille & Torny, 2012). Les livres scientifiques, leurs chapitres, les actes de colloques publiés dans leur intégralité[6] peuvent prendre le poids qu'une discipline leur attribue. De même que des formes particulières de textes peuvent être prises en compte comme les éditions critiques et des traductions. Se rajoutent des réalisations telles que des « rapports scientifiques ou techniques (rapports de fouille, par exemple), catalogues d'exposition, atlas, corpus, tests psychométriques, démonstrateurs, logiciels, prototypes, productions audiovisuelles à caractère scientifique, créations artistiques théorisées, etc. » et « *la production d'instruments, de ressources, de méthodologie* : glossaires, bases de données, collections, cohortes, observatoires, plateformes technologiques, etc. » (AERES, 2014) tous sont considérés comme des « faits observables » dont l'importance est laissée à l'appréciation des disciplines. Si les recommandations de la plupart des sections de CNU ne développent pas toutes ces possibilités, certaines rajoutent celles qui ne sont prévues, la section 20 par exemple mentionne les films dans les critères retenus pour les promotions.

Dans le *Référentiel* « l'analyse bibliométrique », qui a soulevé de nombreuses craintes, bien que réduite à une simple addition, ne figure pas dans la terminologie employée. Cependant si la base quantitative, qui fixe le minimum exigé en 2013 : « deux productions de rangs A » pour les enseignants chercheurs, sur une période de cinq ans, il est vivement conseillé aux délégués scientifiques d'encourager les experts des comités de visite des laboratoires à demander la fourniture de quelques productions marquantes. La définition de la productivité d'une entité de recherche paraît donc s'appuyer sur des supports très variés. Logiquement la même définition devrait se trouver dans ceux énoncés par les instances d'évaluation des chercheurs.

Le texte officiel fixe les conditions à partir desquelles un dossier est examiné, c'est en quelque sorte la recevabilité scientifique du dossier : trois documents pour la qualification maître de conférences, cinq pour professeurs. Le terme générique de document, utilisé dans son sens juridique de pièce servant à instruire un dossier, ouvre toutes les possibilités. Cependant la plupart des sections recommandent parmi les trois documents de joindre le mémoire de thèse. Toutes réclament au moins un article de revue dont il est précisé qu'elle doit être à comité de lecture, sauf pour la section 12 qui signale qu'elle peut l'être ou non. Pour la qualification des professeurs, les cinq documents attendus sont moins précisés. La différence essentielle avec l'évaluation

des entités de recherche réside dans la fourniture de textes, ici obligatoire, qui doivent être lus par les conseillers chargés d'élaborer les rapports.

On voit donc que les objets retenus par l'AERES-HCERES sont pluriels. Pour l'arrêté ministériel, le choix reste ouvert, il est laissé le soin aux disciplines de préciser ce qu'elles attendent. Si elles aussi retiennent la variété, celle-ci est moins large que celle proposée par l'AERES mais les articles de revues sont toujours mentionnés. Les sections soulignent souvent que les candidats doivent classer les diverses publications par supports. Le cadrage d'un côté et l'ouverture de l'autre supposent une bonne compréhension par les candidats du fonctionnement de l'évaluation et de la valeur des objets de médiation de la science. L'éclairage des sciences de l'information-documentation nous semble permettre de comprendre les risques et les détournements possibles.

Risques pour les disciplines

La question de l'évaluation quantitative a soulevé des craintes au sein de la communauté scientifique des SHS (Pontille & Torny, 2012). Certaines sections soulignent que l'évaluation ne se résume « en aucun cas à un simple exercice de comptage basé uniquement sur le nombre » (section 12) et que l'appréciation de la recherche n'est pas indépendante des champs thématiques des disciplines (sections 11, 12). Les listes hiérarchisées ou non, tracent d'ailleurs les périmètres disciplinaires et les porosités qu'ils acceptent.

L'introduction de la bibliométrie pour évaluer la production écrite a été posée en 1934 par Paul Otlet dans son *Traité de documentation*. Il s'agissait de définir les titres indispensables et ayant la plus grande notoriété, pour constituer les fonds des bibliothèques et observer l'évolution des collections. Le croisement des sujets et des noms d'auteurs a un objectif bibliothéconomique[7] : établir la liste des abonnements et des achats de livres afin de mettre à la disposition des lecteurs ce qui est incontournable et diminuer les coûts. Des recherches en science de l'information ont montré que cette introduction du calcul a des répercussions sur la durée de vie des revues jeunes ou qui se positionnent aux frontières et qui n'ont pas ainsi le soutien des bibliothèques. On comprend alors le risque pour une discipline de rester repliée sur son cœur de compétence scientifique, les chercheurs visant à publier dans les revues les plus connues. Les questions nouvelles ou interdisciplinaires peuvent avoir plus de mal à circuler que les autres. « Les ruptures théoriques et méthodologiques, les changements de paradigme, l'ouverture de nouvelles problématiques ou de nouvelles propositions de lecture » signalées comme indice de qualité d'un fait observable dans le *Référentiel* peuvent être un frein à la productivité. La quantification appliquée à la recherche en SHS ne conduirait-elle pas à un appauvrissement de la recherche dans ce domaine?

Par ailleurs la question du transfert des avancées de la recherche vers le monde social, économique et culturel est vive, car elle est liée à un retour sur investissement des financeurs publics ou privés et également à la mise à disposition de clés de compréhension du monde qui permet aux citoyens de faire des choix plus autonomes. La capacité à interagir avec l'environnement est entrée dans les critères d'évaluation des laboratoires. « Des activités orientées vers des acteurs sociaux qui n'appartiennent pas au monde de la recherche » (AERES, 2014) sont des « faits observables ». Des participations à des réalisations de textes destinés aux professionnels par exemple, d'objets concrets et de manifestations destinés à tous les publics sont donc intégrés à l'évaluation. Les sections ne rejettent pas cette activité, mais veillent à poser des jalons, « les manuels, les ouvrages de vulgarisation ou les supports pédagogiques ne sont pas considérés comme des travaux de recherche scientifique suffisants pour obtenir la qualification » (section 21), et il est attendu de « véritables travaux de recherche » (section 11). Ce critère peut en effet donner lieu à des confusions. L'ouverture vers tous les publics peut être privilégiée aux dépens de la recherche. Valorisation, communication, vulgarisation, expertise et prestation de service peuvent conduire à s'éloigner de la mission scientifique. Le risque est alors pour certaines SHS, notamment pour celles classées comme multidisciplinaires, mais pas seulement celles-là[8], de construire une vision particulière de la recherche dans leur domaine. Elles peuvent être perçues comme peu, ou trop, ou encore seulement appliquées, comme ne se construisant pas comme discipline autonome ou ne pouvant pas être comparées – et donc mesurées – aux autres. Quel projet pour leur discipline portent les groupes et les individus qui privilégient ce critère?

Détournements

Un autre facteur de qualité des recherches est « leur impact en termes scientifiques au sein du monde académique (citations, références, etc.) » (AERES, 2014). Certaines sections affirment ne pas prendre en compte le calcul de cet impact ni reconnaître « le classement bibliométrique ERIH[9] en raison de son caractère lacunaire et de ses incohérences » (section 12). D'autres indiquent que l'article doit figurer dans une revue « indexée ISI[10] » (section 74) ou ont établi leur liste de référence en s'appuyant sur de tels classements ou sur d'autres considérés comme faisant référence (74,16 par exemple). Les unes renvoient explicitement aux listes AERES (74, 70), les autres ne les signalent pas. Le calcul de l'impact de la publication a pour objectif d'établir un classement des meilleures revues à partir du nombre de citations reçues par les articles publiés sur une courte période. Rapporté à la production d'un chercheur, ou d'un groupe dans un laboratoire, ce calcul est peu opératoire, car tous les articles dans un numéro ne sont pas cités avec la même intensité, le type d'article a un effet sur le nombre de citations – l'article de synthèse, défini plus haut, est, par exemple, plus cité que les autres – et des recherches récentes ont mis en évidence l'existence d'une « ingénierie du facteur d'impact » (Reedjik & Moed, 2008, p. 184). En outre les SHS

présentent une particularité leur citation s'inscrit dans un temps plus long que celui des STM, phénomène désigné par « demi-vie ». Le niveau d'impact des revues a ainsi peu de signification pour elles. L'Académie des sciences recommande d'ailleurs un emploi limité de ces mesures (Institut de France, 2011) et les raisons de la citation peuvent être positives ou négatives et de toute manière très variées (Liu & Rousseau, 2013).

La réponse apportée au changement de la prise en charge de l'évaluation, du Ministère à l'AERES, a eu un effet sur la quantité des publications. Celle-ci peut-elle remplacer la qualité? Non répondent majoritairement les sections et certaines rappellent que le dénombrement n'entre pas dans leur méthode puisque des textes, et non des chiffres, sont adressés aux conseillers. Semblent alors s'opposer qualité pour l'évaluation des chercheurs et quantité pour l'évaluation des laboratoires. Deux éléments vont dans ce sens la répartition de l'évaluation entre deux entités distinctes, le CNU pour les personnels, l'AERES-HCERES pour les laboratoires, et l'idée selon laquelle un « gros » publiant compenserait le peu de publications d'un autre. On comprend alors que pour obtenir le meilleur résultat, et donc le meilleur financement, et aussi assurer la pérennité d'un laboratoire dans une université une course à la publication soit engagée. Rapprochée des articles, des collections de livre, de projets de recherche, de propositions pour des colloques et du principe d'évaluation par les pairs, cette activité occupe une place considérable alors que les chercheurs partout dans le monde ont peu de temps à leur disposition (Kaminer, 1997). Tout se passe comme si les minima fixés étaient jugés insuffisants par les chercheurs eux-mêmes. Ces derniers s'enferment alors dans une spirale où l'activité d'évaluation occupe une grande place et limite la possibilité de faire de la recherche. Les chercheurs ne seraient-ils finalement que des évaluateurs? La communication de la recherche peut-elle remplacer la recherche? La crainte de la quantification ne peut –elle avoir comme réponse que la production en quantité?

Conclusion

La précision de listes d'objets qui supportent la circulation des recherches permet de percevoir l'étendue des possibilités offertes aux chercheurs. Cependant, comme le montrent les divers éléments du corpus, tout ne se vaut pas. Il est donc nécessaire de connaître les spécificités des supports, des formes d'écriture de la science et les exigences des diverses instances. Les outils, leur mode d'utilisation ne valent que dans un contexte précis, les travaux que nous avons cités montrent leurs limites. Ainsi, les critères définis sont la base commune de l'évaluation de la production de la science et des chercheurs, ici plus particulièrement en SHS, c'est-à-dire l'espace dans lequel chaque discipline doit pouvoir faire valoir sa singularité et son projet au travers d'approches qui lui sont adaptées.

Notes

[1] Représenté dans les manuels destinés aux chercheurs par le sigle IMRED (Introduction, matériel et méthode, résultats et discussion) ou IMRAD en anglais.
[2] Des définitions de revues particulières sont proposées : revue locale (R. Normand), revue institutionnelle (D. Trouche), revue professionnelle (M. Marouki) et des études de cas sont développées sur la revue de sociétés savantes (C. Carrère-Saucède, J. Senié-Demeurisse), de mode (C. Courbières), d'archéologie (P. Fraysse), d'ingénieur (B. Begault), de professionnels des secours (M. Caria, S. Sigales).
[3] AERES, *Critères d'évaluation des entités de recherche : le référentiel de l'AERES,* version du 3 novembre 2014, disponible sur le site du Haut comité d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (HCERES) qui a remplacé l'AERES en 2015 (www.hceres.fr).
[4] Décret n°84-431 du 6 juin 1984 fixant les dispositions statutaires communes applicables aux enseignants-chercheurs et portant statut particulier du corps des professeurs des universités et du corps des maîtres de conférences. Version consolidée au 01 juin 2015.
Arrêté du 16 juillet 2009 relatif à la procédure d'inscription sur les listes de qualification aux fonctions de maître de conférences ou de professeur des universités Version consolidée au 14 septembre 2010. Textes disponibles sur www.legifrance.gouv.fr
[5] Les textes sont disponibles sur le site www.cpcnu.fr
[6] Certaines disciplines ne publient que des recueils de résumés. Une partie des textes est alors souvent intégrée à un numéro de revue ou à un ouvrage.
[7] Cependant les analyses bibliométriques ont aussi été préconisées par Paul Otlet (1934) comme méthode quantitative de la bibliologie. Elles servent par exemple à mettre au jour les liens qui unissent les chercheurs au travers les publications, les collaborations entre les laboratoires au travers des contrats, les concepts émergeants dans les banques de données.
[8] L'histoire de l'art et de l'archéologie par exemple qui sont proches des musées et qui assurent des commissariats d'exposition et participent à la réalisation de catalogues.
[9] European Research Index in Humanities.
[10] ISI : Institute for Scientific Information créé aux États-Unis en 1960 par Eugène Garfield, plus connu actuellement sous l'appellation Thomson ISI.

Références

Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES). (2014). *Critères d'évaluation des entités de recherche : le référentiel de l'AERES*. Repéré à www.hceres.fr

Boukacem-Zeghmouri, C. (2014). Les couleurs de la publication scientifique, mutations dans la sous filière de la revue scientifique STM analysées par les industries culturelles. *Les Enjeux de l'information et de la communication, 15*(1), 49-66.

Couzinet, V. (2000). *Médiations hybrides : le documentaliste et le chercheur en sciences de l'information*. Paris : ADBS Éditions.

Couzinet, V. (2012). Fabrique de la liste : un dispositif entre mémoire et commémoration. Actes des 2èmes journées internationales du réseau MUSSI : *Redes e processos info-comunicacionais : mediaçoes, memorias, apropriaçoes* (pp. 132-151). Rio de Janeiro : MUSSI Éditions

Couzinet, V. (2015a). Ressources numériques dans l'espace européen : impact sur l'évaluation de la recherche scientifique. *Les Cahiers du numérique, 11*(1), 141-160.

Couzinet, V. (2015b). Ce que disent les revues : de la revue scientifique à une typologie des revues. Dans V. Couzinet (Éd.), *Les revues : figures et cas* (pp. 9-32). Toulouse : Cépaduès Éditions.

Institut de France, Académie des sciences (2011). *Du bon usage de la bibliométrie pour l'évaluation individuelle des chercheurs.* [Rapport au Ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche]. Repéré à http://www.academie-sciences.fr/pdf/rapport/avis170111.pdf

Jeanneret, Y. (1998). *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*. Paris : Presses universitaires de France.

Kaminer, N. (1997). Scholars and the use of the internet. *Library & Information Science Research, 19*(4), 329-345.

Liu, Y., & Rousseau, R. (2013). Interestingness and the essence of citation. *Journal of documentation, 69*(4), 580-589.

Meyriat, J. (1981). Document, documentation, documentologie. *Schéma et schématisation, 14*, 51-63.

Norris, M., Oppenheim, C., & Rowland F. (2008). The citation advantage of open-access articles. *Journal of the American Society for Information Science and Technology, 59*(12), 1963-1972.

Otlet, P. (1934). *Traité de documentation : le livre sur le livre : théorie et pratique*. Liège : Centre de lecture publique de la communauté française de Belgique.

Pontille, D., & Torny D. (2012). Rendre publique l'évaluation des SHS : les controverses sur les listes de revues de l'AERES. *Quaderni, 77*, 11-24.

Reedjik, J., & Moed, H. F. (2008). Is the impact of journal impact factors decreasing? *Journal of documentation, 64*(2), 183-192.

Sanna, T., & Hanni, M. (2003). Reasons for the use and non-use of electronic journal and databases : a domain analytic in four scholar disciplines. *Journal of documentation, 59*(6), 673-691.

Viviane Couzinet *est docteure en sciences de l'information et de la communication, habilitée à diriger des recherches, Professeure des universités (Université Paul Sabatier, Toulouse, France). Elle effectue ses recherches au Laboratoire d'études et de recherches appliquées en sciences sociales (LERASS) dans l'équipe Médiations en information communication spécialisée (MICS) qu'elle dirige. Ses centres d'intérêt portent sur le partage des savoirs et de la communication scientifique, les théories sociales du document et les méthodes de recherche.*

Lire ou écrire une recherche utilisant des données qualitatives : une grille pour analyser et pour préparer une recherche ou une demande de subvention

Jean-Marie Van der Maren, Ph. D.

Université de Montréal, Québec, Canada

Résumé
Dans la perspective d'aider les étudiants et les chercheurs universitaires à planifier une recherche utilisant des données qualitatives ou d'effectuer une analyse des recherches publiées en vue d'une synthèse critique (et pourquoi pas de méta-analyses), une grille détaillée d'analyse des recherches est présentée. Elle vise plus spécialement les recherches qui, utilisant des données qualitatives, procèdent par analyse de contenu (codification fermée) ou qui, à la suite du repérage d'émergences (codification ouverte de concepts, images, scénarios) ayant des possibilités de récurrence, utilisent ces émergences comme base d'une codification mixte.
Mots clés
LISTE DE QUESTIONS, PLANIFICATION, ÉVALUATION, RECHERCHE QUALITATIVE

La nécessité d'une lecture critique

Lire une ou des recherches qualitatives peut répondre à divers objectifs, comme se documenter parce qu'elles traitent d'un sujet qui nous intéresse et que l'on est curieux de découvrir ce qu'elles en disent, établir un bilan des connaissances sur un problème, construire un cadre conceptuel pour une recherche que l'on souhaite entreprendre, écrire une synthèse de littérature pour rédiger un travail demandé dans un cours ou pour préparer une demande de bourse ou de subvention, etc.

Or, comme directeur de recherche pour des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat et comme membre de jury devant évaluer de tels travaux ou de comité évaluant des articles, j'ai souvent été frappé par le fait que de nombreux étudiants et chercheurs, spécialement en sciences sociales et humaines, effectuent des lectures de la littérature avec une seule visée : en faire une synthèse montrant leur connaissance du domaine ou assoyant leur projet et leurs méthodes sur un argument d'autorité. De ce fait, leurs lectures de la littérature s'effectuent sans aucune critique. Mais, ce n'est pas parce que l'article est publié dans une revue, même dans une revue relativement

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 267-281.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

réputée, ou que le rapport est publié par un éditeur reconnu, que la recherche est sans faille, qu'elle est complètement valide, et qu'il ne faut pas témoigner, a priori, d'un certain scepticisme et privilégier une attitude critique. Les comités de lecture sont composés d'êtres humains qui peuvent se tromper, qui peuvent se laisser séduire par des idées, qui peuvent faire partie d'un clan et fermer les yeux sur quelques imperfections méthodologiques ou théoriques et même parfois se laisser berner par de faux articles, par des données truquées et non vérifiées. Aussi, les recherches « qualitatives », pas moins que les recherches expérimentales, requièrent un regard critique avant de leur accorder quelque crédibilité, quels que soient les objectifs avec lesquels on entreprend une telle lecture.

J'ai aussi entendu dire que les critères de scientificité ne s'appliquent pas à la recherche qualitative, quelle s'inscrit dans une autre épistémologie, que les critères proposés pour le qualitatif ne s'appuient pas sur une liste de critères reconnus. L'argument est faible parce que, d'une part, le chercheur n'est pas l'arbitre de la scientificité de sa production et, d'autre part, plusieurs revues et organismes ont publié des listes de questions ou de critères servant à l'évaluation critique des textes soumis pour publications. Par exemple, le *British Medical Journal* (2014), a produit des listes de critères permettant de guider l'évaluation des publications, le Centre de collaboration nationale des méthodes et outils en santé publique (CCNMO, 2012) qui offre un module sur « l'évaluation critique d'études qualitatives » et l'Association des facultés de médecine du Canada (AFMC, n.d.) présente un module sur l'évaluation de la recherche qualitative dans son Cybermanuel sur les concepts de santé publique à l'usage des cliniciens. Ainsi il apparaît clairement que la lecture critique des études ou des recherches qualitatives est devenue une exigence importante dans le domaine de la santé et dans toutes les professions où l'on réclame des pratiques basées sur des données probantes, c'est-à-dire éprouvées par plusieurs études scientifiques, dont des méta-analyses. Du côté des sciences sociales et humaines, Miles et Huberman avaient déjà en 1994, dans la 2e édition américaine de leur « Analyse des données qualitative », présenté une série de questions à poser lors de la lecture des rapports de recherche qualitative (traduction 2003, pp. 501-507).

À quelles recherches « qualitatives » la grille d'évaluation s'adresse-t-elle?

Rappelons d'abord qu'au sens strict, les recherches en sciences humaines et sociales ne comportent ni données quantitatives ni données qualitatives pures. D'une part, ne produisant que des données compatibles avec des échelles nominales ou ordinales, le « quantitatifs » n'est qu'au mieux du « quasi-quantitatif », la majorité des chercheurs faisant comme s'ils avaient des données d'échelles d'intervalle ou de rapport[12]. D'autre part, dès que l'analyse d'un texte produit la reconnaissance ou l'émergence d'un concept, le fait de son identification constitue un classement par absence ou présence, soit zéro ou un : on se trouve devant du quasi-qualitatif. Seuls les travaux

procédant par réduction gestaltiste à des analogies, à des scénarios types qui s'emboîtent comme les scènes d'une narration théâtrale, pourraient être reconnus comme purement qualitatifs. Le tableau 1 (Appendice A), dans sa partie centrale, pointe les deux formes de travaux pour lesquelles la grille d'évaluation peut être pertinente. Ce sont les recherches qui, recourant à des dispositifs adaptatifs de collecte, produisent des données hétérogènes. De telles données, sans commune mesure, car produites dans des contextes et par des informateurs particuliers, peuvent être étalonnées après la collecte par la confrontation à un système de classement ou de codification analytique, ce qui ouvre une démarche quasi-qualitative. Mais les données peuvent ne pas être étalonnées et, par un processus de typologisation ou de réduction analogique, servent à l'émergence de concepts, d'images, de récits. Dans ce dernier cas, on observe deux voies dans la suite de la démarche. Dans une des voies de l'alternative, l'émergence de concepts sert de base à la construction d'une codification analytique permettant une poursuite analytique de la recherche comme dans la démarche quasi-qualitative qui aboutit à la production d'hypothèses dans lesquelles les concepts parlent à la place de la réalité (représentation diplomatique). L'autre voie de l'alternative continue par la construction de récits dans une perspective d'interprétation herméneutique produisant des narrations comme les épisodes d'une (re)présentation théâtrale faisant saisir au lecteur la dynamique des situations vécues ailleurs par les informateurs. La grille d'évaluation qui suit d'applique mal à ce type de recherche « quali-qualitatives », alors qu'elle est plus pertinente que les recherches poursuivant une démarche « quasi-qualitatives ». Elle a été construite à partir des questions de la liste du BMJ[3] augmentée de questions puisées dans les deux livres qui ont servi de base à mon enseignement des méthodes de recherche (Van der Maren, 1996, 2014).

Liste de contrôle et d'évaluation des recherches utilisant des données qualitatives

La liste de contrôle et d'évaluation se présente sous la forme de questions qui peuvent servir de base pour un tableau à trois colonnes. La première comporte la série des questions ou leur résumé (mot clef), la deuxième comporte l'indication, s'il y a lieu, de l'extrait ou des extraits du rapport de recherche qui apporte une réponse à chacune des questions; dans la troisième colonne, on peut inscrire les commentaires pertinents à l'inscription faite dans la deuxième colonne. Dans la pratique, les 2^{e} et 3^{e} colonnes peuvent être fusionnées. La liste des questions débute par quelques énoncés s'appliquant globalement au rapport de recherche ou à l'article. Elle se poursuit par des questions se rapportant à chacune des parties attendues selon certains modèles de rédaction d'un rapport de recherche ou d'un article.

Globalement

- *L'article est-il important* : est-il le seul, le premier, celui auquel d'autres auteurs se réfèrent, celui qui présente une synthèse magistrale des réponses à un problème?
- *L'article apporte-t-il quelque chose de nouveau à ce que l'on connaît déjà*, au niveau des connaissances (savoirs théoriques) ou des pratiques (savoirs d'action) pour les cliniciens, les patients, les enseignants, les décideurs, les administrateurs?
- *L'article se lit-il bien et se comprend-il bien* : clarté des concepts, présentation structurée et cohérente, concision des énoncés?
- *Fait-il sens* : les conclusions auxquelles il aboutit ont-elles une signification, une pertinence concernant le problème ou la situation qui a suscité sa lecture (qui nous intéresse)?

Problématique

- La question de recherche est-elle clairement exposée?
- La question est-elle sans solution connue?
- La question est-elle connectée à la réalité professionnelle, sociale ou politique?
- La question est-elle exploratoire (comprendre, construire une hypothèse), vérificative (prédire, pour évaluer, tester une hypothèse), évaluative (établir, juger une situation), technologique (construire ou modifier un outil), pratique (améliorer un champ d'action)…?

Cadre conceptuel

- Le cadre conceptuel est-il clairement une opérationnalisation des connaissances théoriques et pratiques disponibles?
- Le cadre conceptuel permet-il au chercheur de prendre distance par rapport à ses préconceptions, prend-il en compte d'autres écrits que ceux qui correspondent aux préjugés (théoriques, idéologiques, pratiques) du chercheur et lui permet-il la rupture épistémologique?
- La question et ses dimensions sont-elles bien documentées par le cadre conceptuel?
- Les choix méthodologiques et techniques sont-ils justifiés par le cadre conceptuel?
- *Le chercheur rend-il compte de manière explicite du rôle du cadre théorique* [ou conceptuel] *et méthodologique à chaque étape de la recherche?*

Contexte méthodologique

- *Le contexte de la recherche est-il clairement décrit?*
- Les conditions (matérielles, financières, temporelles) de réalisation de la recherche sont-elles données?

Échantillonnage

- *La stratégie d'échantillonnage est-elle clairement décrite et justifiée?*
- *La stratégie d'échantillonnage a-t-elle une base théorique suffisante pour assurer la validité* [généralisabilité – transférabilité] *de la construction conceptuelle* (diverses catégories d'informateurs et de situations par exemple)?
- Le choix des informateurs est-il fondé à partir du cadre conceptuel?
- En quoi les informateurs sont-ils dépositaires de l'information recherchée?
- Les informateurs sont-ils librement disposés à fournir l'information?
- Le choix des informateurs permet-il une triangulation élargie (prise en compte de différents points de vue)?
- Contrôle-t-il le biais de l'élite (il comporte d'autres informateurs que ceux qui occupent des positions sociales ou hiérarchiques élevées, qui maîtrisent bien la parole et auxquels on a spontanément tendance à accorder plus de crédibilité)?
- *Comment le terrain est-il pris en compte?* est-il décrit avec assez de détails?
- Le contexte historique et social est-il fixé (climat politique, idéologique et social)?
- Les conditions de vie ou de travail des informateurs sont-elles reconnues?

Instrumentation

- Une maquette (résumé de la recherche, ses buts et ce qui sera demandé aux informateurs) a-t-elle été envoyée aux informateurs afin qu'ils puissent se préparer et ne pas avoir à inventer sur le coup des réponses toutes faites?
- Les données sont-elles obtenues par plusieurs techniques? Sinon, pourquoi?
- Les données sont-elles triangulées? Triangulation restreinte sur les instruments (même question, mêmes informateurs, mais techniques différentes indiquant l'incertitude attribuable aux instruments), triangulation restreinte sur les informateurs (même question, mêmes instruments, mais informateurs différents indiquant l'incertitude attribuable à la variété des informateurs)? Sinon, pourquoi?
- Quelles conclusions sont issues de la triangulation quant à la fidélité et la validité des données?

- Une étude pilote a-t-elle été menée? Si elle le fut, avec quels effets sur l'étude principale?
- *Les traces, les données* (les notes de terrain, la transcription des entretiens, les enregistrements, l'analyse documentaire, etc.) *peuvent-elles être vérifiées indépendamment par d'autres chercheurs; si cela est pertinent, la transcription des données peut-elle être vérifiée par un chercheur indépendant?*

Analyse et traitement

A) procédés et outils d'analyse

- *Les procédures d'analyse des données sont-elles clairement décrites et théoriquement justifiées?*
- *Quel est le rapport des procédures d'analyse aux questions de recherche?*
- *Comment les thèmes et les concepts* (codes de rubriques et codes de réponses) *sont-ils extraits des données?*
- Une grille d'analyse (codification) a-t-elle été construite à partir du cadre conceptuel? Sinon, pourquoi; si oui, comment?
- La grille de codification respecte-t-elle le cadre conceptuel?
- La codification est-elle fermée (liste de codes préétablie avant le codage), ouverte (sans liste de codes préétablie) ou mixte? Le choix est-il justifié?
- Si la codification est mixte, sur quelle base est effectuée la partie ouverte? Comment l'analyse prend-elle en compte les informations inattendues?

B) vérification des analyses

- *L'analyse est-elle répétée par plus d'un chercheur pour assurer la fiabilité?*
- Y a-t-il eu analyse (codage) inverse (après avoir codé tous les extraits, on examine l'ensemble des extraits correspondant à chacun des codes pour y repérer les extraits mal codés, étranges par rapport aux autres extraits d'un même code), avec quelles conséquences?
- Y a-t-il eu contre analyse (codage) interne (même analyste) et/ou externe (autre analyste) ? Quelles leçons, quelles prudences, sont tirées des contre-analyses?

C) types de traitement

- Le type d'analyse, longitudinal (vertical, clinique) ou transversal (horizontal, statistique), est-il indiqué et justifié?
- Un traitement (synthèse) par construction de classes (regroupement, codage axial) est-il effectué? Sur quelle base?

- Des analyses quantitatives sont-elles effectuées sur les données qualitatives (comptage, rangement, classification [*clustering*], analyse des correspondances) pour générer des hypothèses?
- Avec quels logiciels les analyses quantitatives sur les données qualitatives sont-elles effectuées?
- Les présupposés de ces techniques sont-ils respectés?
- Quelles stratégies sont utilisées pour interpréter les résultats?

D) confrontations

- *Le chercheur recourt-il à des données et des analyses quantitatives pour tester ses hypothèses qualitatives?*
- Quelles relations sont tirées de la comparaison des résultats quantitatifs et qualitatifs?
- *Le chercheur donne-t-il des indications* (preuves) *qu'il a cherché des données contradictoires* dans les données recueillies, dans les extraits non sélectionnés et non codés?
- *A-t-il modifié ses analyses en conséquence?*
- Dans le cas d'une recherche exploratoire, un contrôle du transfert interne (application des hypothèses d'interprétation) sur le matériel résidu (non codé) a-t-il été effectué?
- Y a-t-il des segments résiduels dont les hypothèses ne peuvent pas rendre compte ou qui les contredisent (des parties du matériel qui constitueraient des exceptions par rapport aux hypothèses?
- Dans le cas d'une recherche vérificative, des données infirmatives sont-elles identifiées?
- L'analyse et le traitement des données se terminent-ils par une synthèse des résultats (ex. des tableaux, des schémas) et de leurs interprétations?

Validation des interprétations

- Une analyse critique du cheminement de la recherche conduit-elle à nuancer les interprétations (analyse de la chronique et cheminement « logique » de l'argumentation)?
- Les hypothèses les plus satisfaisantes sont-elles mises en évidence?
- Des hypothèses différentes (au moins une alternative) sont-elles examinées?
- Les hypothèses sont-elles validées par d'autres chercheurs?
- Les hypothèses sont-elles validées auprès des informateurs?

Rédaction du rapport

- Une brève introduction indique-t-elle au lecteur le problème ainsi que les orientations conceptuelles, méthodologiques et théoriques utilisées, ainsi que les limites de la recherche?
- Le rapport de recherche est-il clair, précis et concis?
- Donne-t-il tout ce qu'il faut savoir, mais aussi rien que ce qu'il faut savoir ou fait-il étalage d'érudition savante, mais inutile?
- En conclusion, l'apport de la recherche au plan théorique ou au plan professionnel et social est-il discuté?
- Les preuves (des données exemplaires) sont-elles présentées de manière suffisamment systématique pour convaincre un lecteur sceptique de la relation entre les interprétations et les données (par exemple, des extraits de citation avec leurs fréquences et leurs sources sont-ils présentés)?

Modulation des exigences selon les types de recherche

Aucune recherche n'étant parfaite, même les plus expérimentales, toutes les recherches devant s'accommoder de l'aléa des événements et des conditions de l'existence, il est clair que cette liste de questions ne peut être qu'un guide dans l'évaluation qui, au-delà de la constatation du respect de certaines exigences, requiert que le lecteur applique son jugement avec circonspection. De plus, la rigueur dans l'application d'une telle liste de contrôle et d'évaluation des recherches « quasi-qualitatives » doit être adaptée aux différents types de recherche qui utilisent des données qualitatives, au moins selon les types de recherche envisagés dans le tableau 2 (Appendice B). En effet, les protocoles privilégiés, les données les plus courantes et les références attendues dans les problématisations, autant que dans les conclusions, varient de telle sorte que certaines questions peuvent être inappropriées lorsque le type de la recherche dont on lit le rapport est bien identifié.

L'identification de ce qui est réalisé est un autre problème : plusieurs auteurs, entre autres parmi les étudiants-chercheurs, consacrent un paragraphe de leur rapport à étiqueter leurs travaux, les classant sous diverses catégories méthodologiques et parfois épistémologiques, qui donne bonne image, alors que la description du déroulement de la recherche ne correspond pas aux étiquettes utilisées. Même d'excellentes recherches peuvent être prises en défaut de cohérence entre le dire et le faire. Ainsi, dans l'article présentant sa thèse (Prix d'excellence de l'ARQ en 2011), Caroline Faucher (2012) annonce au bas de la page 85 « qu'une posture épistémologique interprétative a donc été adoptée » et poursuit en haut de la page 86 que « l'idée était de construire une théorie du sens à partir des actions des optométristes en s'appuyant sur une analyse de leur déroulement », ce qui pose une question (interprétation + sens > < déroulement d'actions?), alors que deux

paragraphes plus loin elle écrit que « …cette étude de cas instrumentale collective comportait finalement une structure descriptive et comparative » (p. 86). Ce passage du rapport, intitulé « posture épistémologique et type d'étude », montre bien les difficultés, sinon les incohérences, que les auteurs peuvent rencontrer quand ils cherchent à classer ce qu'ils ont fait selon les grandes étiquettes classiques qui sont plus idéalistes que réalistes. En fait, tout ce passage, de trois paragraphes, aurait pu être supprimé, car il n'apporte rien sinon une fausse attente, et la description des procédures qui suit, du bas de la page 86 à la page 92, est bien plus riche de renseignements permettant d'apprécier la réelle qualité de cette excellente recherche.

Il importe donc d'identifier le type de la recherche effectivement réalisée à partir de la description des procédures suivies et non pas du classement en grande catégorie qu'en a fait l'auteur. Non seulement certains départements et jurys vivent des modes, mais les organismes qui financent les recherches subissent diverses pressions si bien que les programmes de subvention suivent aussi des modes. Dès lors, certains auteurs peuvent être tentés de présenter leur recherche sous l'apparence d'une forme de recherche, celle à la mode, alors que la démarche qu'ils ont effectivement suivie, et qui souvent est la plus appropriée à l'objet de recherche, n'y correspond pas. Ainsi, nous avons vu certaines recherches action (intervention relationnelle), visant à modifier des comportements, présentées sous l'étiquette katanoétique, prétendant comprendre les comportements. De même, nous avons vu des recherches de développement didactique (ingénierie matérielle) présentées comme des recherches nomothétiques, la partie évaluative de la démarche devenant le test statistique d'une hypothèse théorique. Tout récemment, une doyenne rapportait que le mouvement inverse venait de s'observer à la suite de l'instauration de nouveaux programmes de subvention pour des travaux de type recherche-action participative!

En outre, il convient de moduler les exigences en fonction des paradigmes auxquels adhérent les chercheurs, mais aussi, et peut-être surtout, les destinateurs – utilisateurs potentiels. En effet, non seulement les recherches sont évaluées par le cercle des pairs, mais elles le sont aussi, dans les disciplines formant des praticiens, par les professionnels censés appuyer leur pratique sur les résultats des travaux scientifiques : les pratiques fondées sur des données probantes. Or, il est probable que lorsque le cercle des pairs universitaires est en partie le destinataire des recherches, comme dans les thèses doctorales, la réception des résultats par les professionnels soit mitigées, les paradigmes auxquels ces deux professions, professeurs d'université et professionnels de la santé, des services psychosociaux et de l'éducation n'étant pas les mêmes. Le tableau 3 (Appendice C) présente les différences de questions et de réponses aux pôles paradigmatiques pour certains groupes de disciplines professionnelles quant aux recherches. Il y est assez clair que ce qui donne du crédit à une pratique professionnelle varie considérablement selon que l'on adopte un point de vue épistémique, technique, pratique ou artistique. Or, la recherche épistémique est la

pratique majoritairement privilégiée de la profession des universitaires, encore que dans certains départements des chercheurs peuvent adopter des perspectives techniques, pratiques ou artistiques. La question qui se pose alors à celui qui évalue un rapport de recherche est celle du paradigme en fonction le chercheur a travaillé ou du paradigme dominant dans l'utilisation des résultats de la recherche.

Discussions lors de l'atelier

À la suite de cette présentation sous forme d'atelier lors du colloque, la discussion a abordé quatre thèmes.

1. Une telle grille est inapplicable sur les articles dont la partie méthodologique se réduit à un paragraphe, l'essentiel portant sur la problématique et les résultats (Colette Baribeau). C'est vrai, mais lorsque la partie méthodologique est aussi réduite, on ne peut accorder aucune validité aux recherches dont la description méthodologique ne permet pas de se représenter comment les données, les résultats et leur interprétation ont été produits. Elles ne pourront pas être incluses dans les méta-analyses indispensables pour établir des données probantes.
2. La valeur d'usage de cette grille est faible pour les arbitres qui évaluent des textes soumis aux revues (Marie Santiago-Delefosse), ces experts n'utilisant qu'au maximum une douzaine de critères. C'est vrai, et c'est le cas de la courte liste du BMJ à l'origine de ce travail. Mais cette grille n'a pas été construite pour l'arbitrage éditorial, elle vise la formation des chercheurs. Par ailleurs, les critères habituellement proposés pour l'arbitrage des soumissions sont en général formulés de manière générale, abstraite; c'est la raison pour laquelle la formulation de cette grille tente de préciser, parfois de décrire, de manière assez claire les procédures qui se cachent derrière les concepts méthodologiques habituellement employés.
3. Une partie de la discussion porte ensuite sur la pratique des experts dans l'évaluation des soumissions. Il est, entre autres, relevé que le jugement des experts n'est pas toujours fondé sur une analyse méthodologique, mais sur l'appréciation de la pertinence ou de l'intérêt du thème de l'article. Avec humour, il est suggéré que, pour justifier leur option subjective en remplissant les cases dévolues aux critères, les experts peuvent s'inspirer de grilles comme celle-ci pour rédiger leurs commentaires.
4. La discussion revient ensuite à l'intention initiale de la construction de cette grille, soit la formation des chercheurs. Précisons que la grille a été construite et utilisée dans un enseignement court (15 heures) de la recherche qualitative, en 2011 au département de nutrition de la Faculté de médecine. Elle fut alors appliquée à l'analyse d'un mémoire de maîtrise et d'une thèse de doctorat (ce qui, dans les deux cas, a été fait, ce qui n'a pas été fait, ce qui aurait pu être fait

autrement) illustrant ainsi concrètement la signification des concepts méthodologiques et de leur opérationnalisation. Il est alors remarqué (Colette Baribeau) qu'au-delà de la formation, cette liste de questions peut être un guide utile dans la préparation des plans de recherche, pour la rédaction du chapitre méthodologique des mémoires et des thèses et pour la rédaction des demandes de subvention.

Notes

[1] Le livre de Maurice Reuchlin, *Les méthodes quantitatives en psychologie* (1962) montre les présupposés et les limites des méthodes quantitatives à partir de la puissance des différents types d'échelle de mesure.

[2] L'analogie de l'utilisation du concept de représentation en recherche scientifique avec les distinctions entre « la représentation théâtrale » et « la représentation diplomatique » (C, p. 78), est empruntée à Le Moigne, 1977, p. 45.

[3] Les questions ou les parties de question écrites en caractères italiques sont des traductions libres des 12 questions de la liste du BMJ.

Références

Association des facultés de médecine du Canada (AFMC). (n.d.). *L'évaluation de la recherche qualitative*. Repéré à http://phprimer.afmc.ca/fr/Lesmethodesetudierlasante/Chapitre5LvaluationDesPreuvesEtDeL146information/Larecherchequalitative

British Medical Journal (2014). *Liste de contrôle des publications*. Repéré à http://www.bmj.com/about-bmj/resources-authors/article-types/research/editors-checklists

Centre de collaboration nationale des méthodes et outils en santé publique (CCNMO). (2012). *Évaluation critique d'études qualitatives*. Repéré à http://www.nccmt.ca/learningcentre/index.php?lang=fr

Faucher, C. (2012). Développement d'un modèle de raisonnement clinique par son explicitation auprès d'optométristes de deux niveaux d'expertise contrastants. *Recherches qualitatives, 31*(2), 79-107.

Le Moigne, J. L. (1977). *La théorie du système général, théorie de la modélisation*. Paris : Presses universitaires de France.

Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles : De Boeck. (Ouvrage original publié en 1994).

Reuchlin, M. (1962). *Les méthodes quantitatives en psychologie*. Paris : Presses universitaires de France.

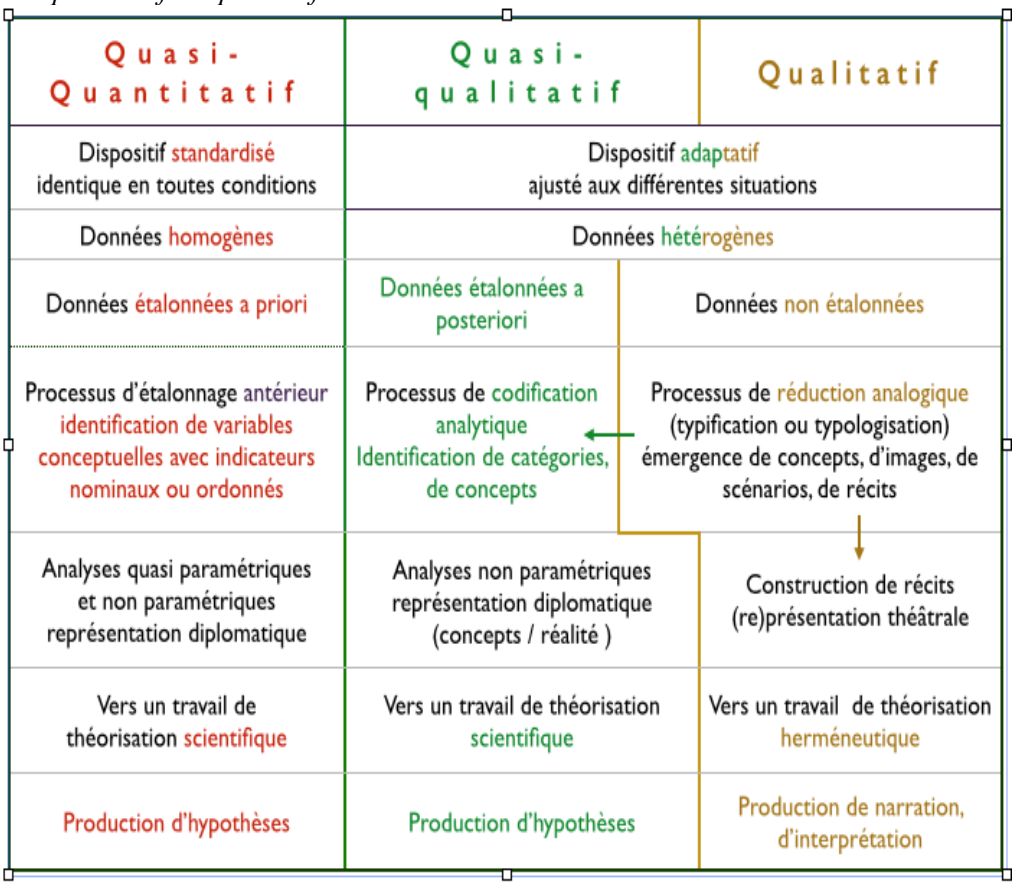
Van der Maren, J. M. (1996). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Van der Maren, J. M. (2014). *La recherche appliquée pour les professionnels* (3e éd.). Bruxelles : De Boeck.

Jean-Marie Van der Maren *est licencié en pédagogie et docteur en psychologie de l'Université Catholique de Louvain. Maintenant retraité, il a enseigné, pendant 34 ans à l'Université de Montréal, les questions de méthodologie de recherche sur lesquelles il a mené des études empiriques et théoriques. Cofondateur et premier président de l'Association pour la recherche qualitative en 1985, il a publié Méthodes de recherche pour l'éducation (1996) et Recherche appliquée en pédagogie (1999, 2003, 2014). Il y interroge le rapport entre les recherches et la réalité des pratiques ainsi que les possibilités de formulations des savoirs pratiques qui soient pertinentes à la formation et au perfectionnement professionnel en éducation.*

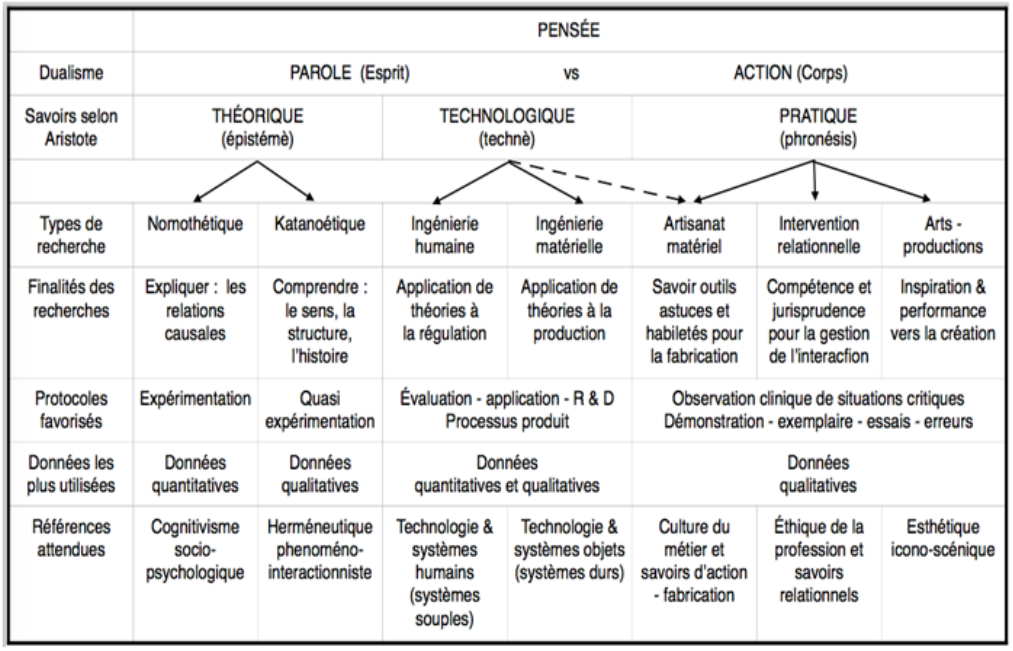
Appendice A

Tableau 1
Du quantitatif au qualitatif



Appendice B

Tableau 2
Domaines de pensée et type de recherche



	PENSÉE						
Dualisme	PAROLE (Esprit)		vs		ACTION (Corps)		
Savoirs selon Aristote	THÉORIQUE (épistémè)		TECHNOLOGIQUE (technè)		PRATIQUE (phronésis)		
Types de recherche	Nomothétique	Katanoétique	Ingénierie humaine	Ingénierie matérielle	Artisanat matériel	Intervention relationnelle	Arts - productions
Finalités des recherches	Expliquer : les relations causales	Comprendre : le sens, la structure, l'histoire	Application de théories à la régulation	Application de théories à la production	Savoir outils astuces et habiletés pour la fabrication	Compétence et jurisprudence pour la gestion de l'interacfion	Inspiration & performance vers la création
Protocoles favorisés	Expérimentation	Quasi expérimentation	Évaluation - application - R & D Processus produit		Observation clinique de situations critiques Démonstration - exemplaire - essais - erreurs		
Données les plus utilisées	Données quantitatives	Données qualitatives	Données quantitatives et qualitatives		Données qualitatives		
Références attendues	Cognitivisme socio-psychologique	Herméneutique phenoméno-interactionniste	Technologie & systèmes humains (systèmes souples)	Technologie & systèmes objets (systèmes durs)	Culture du métier et savoirs d'action - fabrication	Éthique de la profession et savoirs relationnels	Esthétique icono-scénique

Appendice C

Tableau 3
Questions paradigmatiques aux disciplines professionnelles

	QUESTIONS PARADIGMATIQUES AUX DISCIPLINES			
Pôles	ÉPISTÉMIQUES NOMOTHÉTIQUES (causalité) KATANOÉTIQUES (sens)	TECHNIQUES TECHNOLOGIQUES (production, intervention)	PRATIQUES (action, fabrication)	ARTISTIQUES
Ontologique	**Épistémologie** : Quelle est la réponse admissible aux questions du rapport des hypothèses à la réalité ?	**Fonctionnalité** : le procédé, le produit fonctionne-t-il de manière efficace (moindre coût, moindre erreur) ?	**Éthique** : De quelles valeurs, de quelles responsabilités témoigner qui organisent et rendent légitime l'action ?	**Artistique** : quelles variations étonnantes et enchanteresses produire pour être (et rester) unique et admiré ?
Sémantique	**Théorétique** : Quelle précision et cohérence et consistance doivent avoir entre eux les concepts pour que les disscours soient admis comme théories ?	**Opérativité** : les instructions sont-elles claires, simples, faciles, précises et complètes pour assurer le succès de l'utilisation ?	**Esthétique** : Quelles manières d'agir, quelles règles de l'art respecter pour que l'action soit reconnue comme professionnelle ?	**Icono-scénique** : quelle organisation, arrangement, dynamique icono-scénique exprime le projet personnel artistique captivant l'audience ?
Technique	**Instrumentation** : Quelles inscriptions (données, analyse, traitements) sont efficaces, permettent de fournir et de soutenir des hypothèses ?	**Cahier des charges et Accessibilité** : les ressources et les moyens indispensables à la mise en oeuvre sont-ils accessibles à un coût acceptable?	**Pragmatique** : Quels usages spécifiques des outils généraux et spécifiques du métier permettent l'efficacité et l'efficience de l'action ?	**Performance** : Quelle maîtrise et collaboration des savoirs techniques, matériels et humains, faut-il disposer pour réaliser le projet artistique?
Rhétorique	**Communication** : Quelles formes de présentation doivent exprimer et soutenir les hypothèses (formules, tableaux, graphiques, illustrations par des extraits, par des vidéos) ?	**Publicité** : Les arguments de la présentation rendent-ils le produit désirable et acceptable, adoptable ?	**Scénarisation** : Quelles manières d'intervenir, de montrer l'action et d'en parler indiquent sa recevabilité et sa contribution à la respectabilité du métier ?	**Exposition** : quels lieux, moments et organisations des présentations mettre en place pour exhiber une production à la fois personnelle et culturelle (reconnue comme telle) ?
Crédit	Vraisemblance / Signifiance	Efficacité	Efficience	Étonnement enchanteur
Relativité	Les hypothèses possibles	Les différentes solutions	La variété des actions	Les scènes possibles

L'entretien dans l'entretien : expérimentation d'une méthode d'interprétation de l'implicite

Anne-Chantal Hardy, Ph. D.

Université de Nantes, France

Maud Jourdain, Doctorante

Université de Nantes, France

Résumé

Que faire de ces implicites émaillant tout échange linguistique, en particulier lors d'un entretien d'enquête? C'est à l'occasion d'une recherche interdisciplinaire nous confrontant directement à ce problème de décryptage de l'implicite entre deux locuteurs que nous avons expérimenté une méthode d'analyse particulière. Celle-ci consiste à réaliser un second entretien, entre l'enquêtrice et un tiers chercheur, portant sur les zones d'ombres et multiples points aveugles de l'interaction. Nous présentons ici quelques résultats à partir d'un entretien réalisé entre un médecin généraliste (enquêté) et une doctorante en sociologie médecin généraliste (enquêtrice). Nous proposons d'abord une typologie des implicites, organisée autour du sens à leur donner à travers le contenu qu'ils recèlent et nous interrogeons ensuite les mécanismes de production de ces implicites. Ces résultats illustrent la fécondité de cette expérience d'interdisciplinarité en pratique, à propos d'une recherche sur les effets indésirables des médicaments.

Mots clés

ENTRETIEN, IMPLICITE, INTERDISCIPLINARITÉ, MÉDICAMENT, RÉFLEXIVITÉ

Introduction

La pluridisciplinarité est à l'honneur, et même l'inter, voire la transdisciplinarité, jusqu'à l'intersectorialité. Les chercheurs sont appelés à collaborer, à coproduire des

Note des auteures : Nous tenons à remercier Pierre-André Dupuis pour la richesse de ses commentaires lors du colloque Rifreq puis de ses précieuses remarques et suggestions sur notre texte.

© 2016 Association pour la recherche qualitative

connaissances, à mêler leurs intuitions autant que leurs savoirs. La sociologie est largement convoquée dans ce mouvement, parfois « spontanément » repérée comme une discipline à vocation interdisciplinaire (Hamel, 2005). Pourtant, le projet interdisciplinaire de la sociologie est plus théorique que pratique et ne donne pas les clés pour éviter les pièges de la confrontation des disciplines. En effet, l'interdisciplinarité se traduit souvent par des analyses parallèles ou des rapports, plus ou moins cachés, de dominance disciplinaire, voire, et c'est sans doute le pire, à une réduction de la pensée au « plus petit dénominateur commun ». Confrontées à ces questions à l'occasion d'une recherche de type sociologique menée sur des pratiques médicales et avec des médecins, nous avons éprouvé la nécessité d'inventer pour aller au-delà des méthodes classiques d'investigation.

L'étude qualitative à l'occasion de laquelle nous avons expérimenté la méthode que nous présentons ici a pour objectif de comprendre les pratiques des médecins face à la survenue des effets indésirables des médicaments et s'inscrit dans une recherche plus vaste portant sur la déclaration des évènements indésirables graves lors de chimiothérapies anticancéreuses (voir Encadré 1). Le volet qualitatif de l'étude est piloté par les sociologues, mais il est réalisé en collaboration avec des médecins généralistes, dont une, également doctorante en sociologie, a mené des entretiens auprès de ses confrères. Au cours de l'analyse de ces matériaux, menée conjointement par l'enquêtrice et la sociologue[1], un problème est apparu, lié à la forme et aux contenus des entretiens. L'enquêtrice, médecin elle-même et connaissant parfois les enquêtés, conduisait les entretiens d'une manière très différente d'un sociologue, dans la mesure où très vite, les deux interlocuteurs semblaient s'entendre sur un certain nombre d'évidences. Pour le sociologue en revanche, tout cela n'avait rien d'évident et l'analyse avait tendance à tourner court. Nous nous trouvions en fait devant un échange entre deux locuteurs, dont le statut était mixte : à la fois entretien sociologique et dialogue entre confrères. Notre posture inductive nous a conduites à rechercher une méthode d'analyse adaptée à ce matériel si particulier, car très chargé d'implicites (Guillemette, 2006). Plutôt que de considérer ces implicites comme un obstacle à l'analyse, nous avons choisi de les traiter comme des sources d'informations. Mais ces dernières ne sont pas visibles et nécessitent un travail de dévoilement et de décryptage mobilisant la réflexivité de l'enquêtrice. Celle-ci est convoquée à parler de l'« expérience muette » que confère le « sens pratique » (Bourdieu, 1980) et en prise aux « problèmes délicats » relevés par Cicourel (2002) au sujet du raisonnement médical :

> La référence à la pensée réfléchie ou à l'information sous-jacente soulève quelques problèmes délicats, qui renvoient à la façon dont les participants s'estiment mutuellement en tant qu'objets sociaux et à la façon dont ils évaluent ce que chacun dit (p. 27).

L'étude SIRCADE a été initiée par le centre de pharmacovigilance de Poitou-Charentes, dans l'objectif d'évaluer et de comprendre le phénomène de sous-notification des évènements indésirables graves liés aux chimiothérapies.

La question est née du constat suivant : les traitements anticancéreux entrainent un nombre élevé d'effets indésirables graves (EIG), voire mortels, plus fréquemment que les autres médicaments, mais ils font l'objet moins souvent d'une déclaration dans les centres de pharmacovigilance, paradoxe qui interroge les acteurs de ces centres. La recherche comporte deux volets :

- Un volet quantitatif pharmaco-épidémiologique visant en premier lieu à estimer l'incidence des EIG consécutifs à une chimiothérapie dans un territoire français (Poitou-Charentes) et leur sous-notification. En second lieu, ce volet vise à caractériser ces EIG et à en identifier des déterminants de survenue par analyse multivariée selon leur typologie, la classe moléculaire, la localisation de la tumeur, le type de lieu d'administration, des facteurs cliniques et contextuels. Ce volet, placé sous la responsabilité scientifique de Marie-Christine Perrault-Pochat, PU-PH, est pris en charge par l'équipe INSERM de pharmacologie du CHU de Poitiers
- Un volet qualitatif socioanthropologique visant à comprendre le phénomène de sous-notification en l'intégrant à une analyse des pratiques médicales associées aux effets indésirables des médicaments, y compris au-delà des chimiothérapies. Notre objectif est de saisir de façon inductive les rapports aux médicaments des soignants et des patients et de faire émerger la notion d'effet indésirable dans chaque contexte, en mettant provisoirement de côté la dimension déclarative.

Il bénéficie d'un financement de l'Institut National du Cancer (INCa) et de l'Agence nationale de sécurité du médicament (ANSM) pour trois ans (2014-2016) et a été agréé par la MSH *Ange-Guépin*, à Nantes, où est réalisé le volet qualitatif.

Encadré 1. Présentation de l'étude SIRCADE.

Pour permettre ce processus de dévoilement, nous avons procédé en plusieurs étapes, testées sur un entretien d'enquête particulièrement chargé d'implicites. Dans un premier temps, l'entretien a été analysé séparément par l'enquêtrice et la sociologue, laquelle a pointé les nombreux passages où les implicites rendaient quasiment incompréhensible le sens des échanges. Dans un second temps, la sociologue a mené, avec l'enquêtrice, un entretien sur l'entretien, en reprenant avec elle les passages obscurs et en l'incitant à expliciter sa posture. Ce second entretien – de plus de trois heures, enregistré et retranscrit – a remis en scène l'enquêtrice, cette fois interrogée par la sociologue. Dans un troisième temps, les deux chercheures ont retravaillé ces deux entretiens, le second s'emboîtant dans le premier, tout en

échangeant largement sur les interprétations émergeant de cette double lecture. Comme nous le verrons, cela a pu donner lieu aussi à d'autres investigations complémentaires venant compléter le travail de réflexivité de l'enquêtrice.

Pour rendre compte de cette expérience, nous allons utiliser de courts extraits de l'entretien réalisé auprès d'un homme médecin généraliste d'une soixantaine d'années, installé dans une petite commune de province. Nous présenterons dans un premier temps les différents types d'implicites repérés lors de notre analyse, en les illustrant par des extraits des deux entretiens : celui entre le médecin et l'enquêtrice, nommé entretien d'enquête, et celui entre l'enquêtrice et la sociologue, nommé entretien d'explicitation. Celui-ci doit être cependant distingué de l'entretien d'explicitation élaboré par Pierre Versmerch (1994)[2], dans la mesure où il ne s'agit pas de lever l'implicite sur le vécu de l'action, mais de dévoiler un implicite de discours caractérisant une interaction entre deux acteurs. Dans un second temps, nous tenterons de pousser plus loin l'exercice en mettant en regard ces implicites et les mécanismes de leur production, afin d'affiner notre interprétation.

Repérer et qualifier les implicites

Nous avons repéré plusieurs types d'implicites, à partir desquels commence la tentative d'explicitation. Cette catégorisation relève plus de la méthode que d'une typologie figée, car les combinaisons d'implicites sont fréquentes.

L'implicite est défini, selon le CNTRL[3] comme ce « qui, sans être énoncé expressément, est virtuellement contenu dans un raisonnement ou une conduite ». Il s'agit donc de ce qui est signifié au-delà du signifiant, voire n'est pas contenu dans un signifiant donné. Du point de vue de la linguistique, il est défini de la façon suivante : « en parlant d'un énoncé ou d'un discours : qui ne figure pas explicitement et dont l'interprétation nécessite le recours à des éléments situationnels extra-linguistiques ». Cette définition met en évidence la nécessité de sortir du discours lui-même pour tenter de comprendre le contenu d'un implicite, et c'est précisément ce que nous avons tenté de réaliser. Nous proposons ici une typologie élaborée à partir de cinq formes d'implicite que nous avons repérées lors de nos entretiens et classées en fonction de ce qu'elles signalent quant aux rôles, positions, connaissances, intentions et croyances des locuteurs en interaction.

L'implicite de rôle

Cet implicite nous a semblé le plus évident et a justifié au départ notre investigation, car il caractérise ici le dialogue entre confrères. Il se manifeste tout au long de l'entretien d'enquête par le fait que l'interviewé parle, en tant que médecin, à un autre médecin. Il n'a pas besoin de justifier sa position ni d'expliquer son rôle, celui-ci est *a priori* partagé puisque les deux interlocuteurs appartiennent à la même communauté professionnelle. Cet implicite se manifeste par le ton qui est celui de l'échange confraternel : tutoiement et proximité des places. En racontant ses histoires,

l'interviewé s'adresse à une personne qui est du même côté que lui, donc de l'autre que celui du patient[4]. Il utilise volontiers le « tu » pour dire ce qu'il fait, comme s'il associait son interlocutrice à ses actions, voire le « on » qui devient ici le « nous » communautaire. En revanche, quand il dit « vous », il s'adresse au patient. L'extrait suivant, à l'occasion duquel il introduit la question des « effets secondaires », est assez illustratif de ce mode d'expression :

> *Le médecin* : Parce qu'il y a ceux que… Dont les patients se plaignent! Et puis ceux que… Qu'on attend! Et puis ceux que tu attends… Ceux que tu attends et dont tu parles aux patients… Par exemple, vous avez… Donc il y a les effets… On prend le béta bloquant voilà, les béta bloquants ça peut faire tousser… Mais vous pouvez devenir impuissant donc si… (Entretien d'enquête).

L'implicite de position

L'implicite de position est plus subtilement identifié dans le discours, *via* un ensemble de données du contexte relatif à la position intraprofessionnelle des interlocuteurs et à ce qu'ils en savent mutuellement, du fait de leur appartenance à des réseaux communs. C'est le cas lorsque, dans l'entretien d'explicitation, la sociologue demande à l'enquêtrice comment elle a connu ce médecin.

> *L'enquêtrice* : Je le connais par plusieurs biais, mais la première fois que je l'ai rencontré, c'est parce que je remplaçais régulièrement, deux fois par semaine, son associée, qui est dans le bureau en face. […] Mais on s'est croisés parce que quand je la remplaçais, on se voyait quoi! Et les autres biais par lesquels je le connais c'est qu'il est à Indep-MG[5], et donc quand j'ai fait des réunions… (Entretien d'explicitation).

L'explicitation a ensuite porté sur Indep-MG, organisme de formation agréé et lié à un syndicat de médecins généralistes. Pour l'enquêtrice, cet organisme se distingue par une prise de position clairement indépendante vis-à-vis de l'industrie pharmaceutique. Dans le contexte de notre étude, appartenir à Indep-MG n'est donc pas anodin et cet implicite va déterminer, nous le verrons plus tard, une partie de l'entretien.

L'implicite de connaissance

Ce type d'implicite peut concerner des évènements ou des personnes connues des deux interlocuteurs dont la présentation n'apparait pas utile. Ainsi le médecin parle de Jeannine, une femme connue des deux acteurs. L'entretien d'explicitation permettra non seulement de savoir de qui il s'agit, mais aussi ce qu'elle représente : une des pionnières de l'enseignement de la médecine générale, qui a débuté dans les quartiers populaires de la banlieue parisienne.

Un autre type fréquent d'implicite de connaissance concerne de façon assez évidente des savoirs communs. C'est le cas par exemple lorsque l'interviewé cite un nom de médicament ou utilise un sigle pour parler d'un type de médicament. Mais cet implicite est toujours plus complexe qu'il ne le paraît. Par exemple, le médecin cite spontanément des médicaments par la marque : « Quelquefois c'est intéressant, tu as des gens on comprend pas pourquoi ils gonflent avec l'Amlor® ». Les échanges entre l'enquêtrice et la sociologue permettent de donner du sens à la façon dont les médicaments sont nommés. Aujourd'hui, la thérapeutique est enseignée aux jeunes médecins en utilisant le nom de la molécule constituant le médicament, alors que chez les plus anciens, les médicaments étaient appris par le nom commercial. En revanche, les médecins les plus engagés contre l'influence de l'industrie pharmaceutique utilisent le nom de la molécule, quelle que soit leur génération. Cela n'est donc pas le cas du médecin enquêté. Cette connaissance des règles informelles d'un milieu nous procure alors un indice supplémentaire de son rapport aux médicaments. On est là devant une combinaison entre implicite de connaissance et implicite de position.

L'implicite d'intention

L'implicite d'intention se repère lorsqu'une action est décrite sans que l'intention qui la sous-tende soit explicitée, alors qu'il s'agit de la principale information. Ce type d'implicite se combine souvent avec les autres, puisque l'intention guidant une action s'explicite aussi par les savoirs mobilisés et/ou la position de l'acteur :

> *Le médecin* : C'est-à-dire le patient... Le patient qui... À qui tu prescris... À qui tu prescris parce qu'il a un peu de bronchi... Il a fait des bronchites asthmatiformes... Que tu as besoin d'un bétabloquant, à qui tu as donné un cardiosélectif et bon... Et qui te dit « je comprends pas, ça siffle un peu », bon... Il est *a priori* peu... Mais bon... Donc là j'appelle le cardio, je dis « voilà qu'est-ce qu'on fait? », parce qu'avec un cardiosélectif est-ce que tu tiens à tout prix... Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas-là? Soit il dit « tu te démerdes et autre », bah là je demande au pneumo... Voilà...
>
> *L'enquêtrice* : Oui, d'accord...
>
> *Le médecin* : Il est sous Cardensiel® il siffle un petit peu, bon on va pas lui donner de l'Avlocardyl®, qu'est-ce que... Comment on fait? Bon, donc là on négocie avec... (Entretien d'enquête).

Son discours, haché, est impossible à comprendre pour le profane. Le recours à la mobilisation de savoirs constitue la première étape d'explicitation de la situation exposée : les bétabloquants sont une classe de médicaments utilisés notamment pour les maladies cardiaques, agissant sur des récepteurs situés non seulement au niveau des tissus cardiovasculaires, mais également au niveau du tissu bronchique, provoquant des spasmes bronchiques (que traduisent les sifflements respiratoires). L'intention sous-tendue dans le discours peut ensuite être approchée, puisqu'ici le

médecin décrit un dilemme : arrêter le traitement responsable de l'effet indésirable provoqué par le traitement ou garder le traitement et corriger l'effet indésirable « inévitable ».

> *L'enquêtrice* :… « tu te démerdes ou autre », ben ça veut dire faut garder le cardiosélectif […]. Je suis obligée de garder le cardiosélectif et il siffle donc il va falloir que l'on traite son asthme. Comment je fais pour traiter son asthme déclenché par le cardiosélectif? C'est ça, […] soit j'évite l'effet indésirable en changeant de médicament, s'il me dit de ne pas changer de médicament, eh bien je vais soigner l'effet indésirable (Entretien d'explicitation).

L'implicite de croyance

L'implicite de croyance relève de tout ce qui s'apparente, plus ou moins directement, à un discours de Vérité, sans que celle-ci soit argumentée. Elle se repère ici dans ce qui fait autorité pour ces professionnels et leur permet de référer leur décision à une norme légitime.

Par exemple, le médecin relate un désaccord avec le pharmacien à l'occasion de la délivrance d'une hormone prescrite dans le cas d'insuffisance thyroïdienne. Il prescrit la marque (Lévothyrox®) et le pharmacien délivre le générique (lévothyroxine). Ce dernier semble ne pas convenir au patient et l'enquêté prend cet exemple pour justifier sa méfiance envers les génériques, en laissant entendre que le dosage est plus imprécis chez ces derniers. Cette explication aurait pu convenir au profane, mais l'entretien d'explicitation montre que l'information n'est légitime qu'au regard de la « foi » accordée à ceux qui la délivrent. Dans un premier temps, on s'aperçoit que la question n'est pas spécifique aux génériques :

> *La sociologue* : D'accord, donc Levotyroxine, c'est générique. C'est générique, le dosage …
>
> *L'enquêtrice* : Oui, alors ça c'est que, tu as une marge de tolérance entre le dosage d'un médicament. Quand on dit effectivement, Levotyrox®, 150 microgrammes, il y a une marge de tolérance qui fait que c'est, je sais pas, 10 et 20 % c'est peut-être entre 100 et 150 microgrammes. Parce qu'en général, ça change pas grand-chose pour les médicaments que ça soit pas si précis que ça! Sauf qu'il y a pour certains médicaments comme les hormones et tout ça où il faut que ça soit hyper-précis! Et donc, effectivement, dans les…
>
> *La sociologue* : C'est moins précis en générique?
>
> *L'enquêtrice* : Alors, pas spécialement en générique hein, c'est-à-dire que chaque marque a un dosage un peu spécifique, et quand t'es sur une marque, il vaut mieux rester toujours sur la même marque.

La sociologue : Parce que c'est le même dosage.

L'enquêtrice : Voilà! Et si ton patient il est bien équilibré avec Levotyroxine 150, ben tu restes sur Levotyroxine 150, mais tu ne passes pas d'une marque à l'autre parce qu'il y aura une petite variation de dosage quand même. Mais c'est pas forcément que le, que c'est mieux que le générique! Mais c'est qu'il faut rester sur le même… (Entretien d'explicitation).

Dans un deuxième temps, on constate que l'enquêté et l'enquêtrice, tous deux médecins, ont besoin d'une autorité qui valide ces appréciations. L'enquêté va appuyer son affirmation par une validation de spécialiste : *Le médecin* : « Bon, donc c'est pour ça, donc ça a été réglé donc je… Les endocrinos ont validé en disant comme ça les patients sont pas embêtés du tout… ».

Interrogée à son tour, l'enquêtrice confirme cet implicite de croyance :

La sociologue : « Les endocrinos ont validé en disant comme ça les patients sont pas embêtés du tout… » C'est vrai que tout ça, j'ai du mal à comprendre ce qui se dit là-dedans!

L'enquêtrice : Oui, et moi je peux pas t'en dire plus. Je sais que moi aussi je t'aurais dit ça comme ça. Maintenant, c'est validé, qu'avec les endocs, ils ont validé ça, qu'il y avait des problèmes quand on passait d'une marque à l'autre…

La sociologue : Tu l'as trouvé où? Comment?

L'enquêtrice : Ah ben! Là je saurais pas, je l'ai entendu moi aussi, je peux pas trop te dire où je l'ai entendu quoi (Entretien d'explicitation).

À plusieurs reprises, les tentatives d'explicitation ont donné lieu à ces évidences difficilement explicables autrement que par une « croyance » commune. Nous donnons ici au terme de « croyance » non pas une dimension sacrée ou religieuse, mais plutôt celle d'une donnée partagée au regard d'une légitimité reconnue par la communauté.

D'autres extraits passés au crible de l'entretien d'explicitation ont rendu compte de cette « supra-règle » à laquelle les acteurs se soumettent, laquelle peut émaner de différentes origines (du discours du spécialiste, des recommandations de la Haute Autorité de Santé ou d'autres instances légitimes).

Cette ébauche d'une typologie des différents implicites rencontrés dans nos entretiens montre que ceux-ci nécessitent un travail de réflexivité de l'enquêtrice sur ses propres logiques d'action, puisque c'est elle qui en détient la clé, travail soutenu par l'intervention du tiers sociologue.

Interpréter l'implicite : une démarche de réflexivité

La typologie des implicites que nous avons proposée est organisée autour de la question du sens qu'on peut leur donner, à travers le contenu qu'ils décèlent. Mais nous pouvons pousser l'analyse plus loin en nous interrogeant sur les mécanismes mêmes de production de cet implicite. Pourquoi et comment l'information est-elle tue? Peut-on trouver plusieurs significations au fait de ne pas dire?

Nous proposons ici de distinguer les implicites *sensibles* et les implicites *insensibles*, en fonction de ce qu'ils mobilisent en termes de subjectivité. Les implicites *insensibles* relèveraient plutôt d'informations tues par habitude, par complicité de position ou par communauté de connaissance. Par exemple, il suffit de dire le nom du médicament pour tenir pour acquis que son interlocuteur saura quelles sont ses indications ou de nommer une personne connue des deux locuteurs pour que sa fonction soit prise en compte. Les implicites *sensibles* sont d'un ordre différent, puisqu'ils peuvent relever d'un ensemble de situations dont l'énoncé clair pose problème. Il peut s'agir de tabous, d'interdits ou d'émotions. Ces implicites *sensibles* se caractérisent par le fait qu'ils ne passent pas inaperçus, on[6] les « sent passer », à travers la gêne, l'humour, la tristesse, le balbutiement, les émotions, etc. Alors que les implicites *insensibles* pourraient, et peuvent d'ailleurs assez aisément, être levés par des explications souvent assez faciles à dire, les implicites *sensibles* se caractérisent par leur indicibilité spontanée et nécessitent un travail plus complexe de dévoilement. Nous allons illustrer cette idée en prenant l'exemple d'un implicite, et même d'un ensemble d'implicites difficile à élaborer, voire à repérer, puisqu'il masquait une question quasiment taboue entre les deux interlocuteurs.

L'émergence d'une dissidence par « contre-implicite »

Parce que l'enquêtrice et l'enquêté appartiennent au même organisme de formation appelé facticement « Indep-MG », cette adhésion a d'abord représenté un angle mort de l'entretien. Il a fallu l'entretien d'explicitation pour que cette donnée prenne sens. Dans un premier temps, la levée de l'implicite de position a permis d'énoncer le positionnement de cet organisme : indépendance aux laboratoires pharmaceutiques, lien avec un syndicat plutôt « à gauche » et prudence vis-à-vis des médicaments. Portée par un *a priori* selon lequel ces valeurs étaient évidemment partagées, l'enquêtrice ne les a pas interrogées et a mené l'entretien comme si elles allaient de soi pour l'enquêté. Or, plusieurs indices montrent que cela n'est pas si simple, comme nous l'avons vu dans les extraits analysés dans la première partie[7]. L'enquêté risque alors de faire figure de « dissident », posture difficile à assumer devant sa consœur. L'extrait suivant montre comment, devant la sollicitation de l'enquêtrice de le faire revenir sur sa participation à un essai clinique[8], l'enquêté tente de minimiser son implication en en faisant une affaire « entre copains » :

L'enquêtrice : Et juste je voulais revenir... Tu m'as parlé... Tu avais participé à un essai de phase 4 sur Triatec® c'est ça?

Le médecin : Oui...

L'enquêtrice : Et donc ça c'est une activité de... d'investigateur?

Le médecin : Oui, enfin... Je le fais... Je le fais pas souvent ça, je... Je l'ai fait une fois ou deux, je l'ai fait pour Triatec® et puis pour un autre produit...

L'enquêtrice : Oui d'accord!

Le médecin : J'avais été embauché par un copain qui... Qui était branché là-dessus...

L'enquêtrice : D'accord! Mais c'était une activité de recherche sur les médicaments aussi...

Le médecin : Voilà, ah oui, oui, oui! (Entretien d'enquête).

En valorisant l'aspect « recherche » de l'activité d'investigateur menée par l'enquêté, l'enquêtrice l'autorise à dévoiler la nature de cette activité et lui permet, dans la suite de l'entretien, d'évoquer plus librement ces liens avec l'industrie pharmaceutique, brisant ainsi un « tabou » commun : l'interdit d'une quelconque complicité avec cette industrie.

L'analyse de ces interactions complexes permet alors de comprendre que son engagement s'inscrit dans une trajectoire professionnelle historiquement datée et organisée à partir de valeurs très hospitalo-universitaires sur le fond : intérêt pour la recherche clinique et respect pour les connaissances spécialisées. Cette aspiration à une reconnaissance au sein d'une élite professionnelle peut être mise en parallèle avec le contexte historique de l'émergence de cette organisation professionnelle : organisme de formation dérivé d'un syndicat pionnier de la médecine générale. Il insiste d'ailleurs sur son âge, plus avancé que celui de son interlocutrice, donc son appartenance à la « vieille génération », élément d'autovalorisation de son point de vue.

Ses activités de recherche sur les médicaments ne l'empêchent pas d'entretenir des liens réguliers avec la pharmacovigilance, ce qui pourrait apparaître contradictoire[9]. Mais si nous changeons de logique pour entrer dans la sienne, cela devient plus compréhensible. En effet, ces deux activités témoignent de son adhésion à une hiérarchie de valeurs en haut desquelles se trouve la recherche hospitalo-universitaire, qui lui a été interdite en tant que médecin généraliste. Cette logique n'est donc pas fondamentalement contradictoire avec son adhésion syndicale et associative. Participer à des essais lui donne l'occasion de se placer à égalité avec ses confrères spécialistes, de même que son engagement dans la formation médicale lui a permis de

défendre la spécialité médecine générale et, en s'impliquant à l'université, de se rapprocher d'une élite professionnelle.

« Et toi, tu ferais quoi? »

L'entretien d'explicitation déclenche une démarche de réflexivité de la part de l'enquêtrice, amenée à interroger ses références pour éclairer ses propres pratiques et jugements, et même à s'interroger sur ses propres compétences médicales. Ses compétences sociologiques sont également interpellées, par exemple lorsqu'elle n'est pas en mesure de demander des explications plus précises à son interlocuteur, ou quand elle a laissé passer l'occasion d'interroger ce qui lui était présenté comme une évidence. L'entretien d'explicitation peut alors être l'occasion de faciliter le passage entre deux rôles, difficiles à tenir au sein d'une même interaction. Face à son confrère médecin, l'enquêtrice reste encore médecin, et face à sa collègue sociologue, elle est plus sociologue.

L'exemple suivant illustre bien la façon dont il est possible de tirer parti de cette double appartenance. À plusieurs moments, l'enquêté relate des situations où il est bloqué devant l'injonction d'un spécialiste de poursuivre un traitement qui provoque des effets indésirables chez son patient. Un exemple en a été donné page six, où le cardiologue semble imposer au généraliste de trouver une solution. Interpellée par la sociologue au sujet de cette situation, l'enquêtrice va prendre conscience que celle-ci ne va pas « de soi » et qu'elle-même ne l'a jamais rencontrée.

> *La sociologue* : […] « le cardiologue il s'en fout, Toi tu te démerdes avec ton patient »… Toi tu connais ça?
>
> *L'enquêtrice* : Cet exemple-là pas sp… Non, mais des spécialistes qui peuvent dire; « démerdez-vous faut faire ci faut faire ça »…Alors pas forcément qu'ils le disent, mais c'est, voilà : la recommandation dit qu'il faut.
>
> *La sociologue* : […] Et donc, toi tu es en train de me dire que cette situation-là où un cardiologue dit : « démerdez-vous », toi ça t'es pas vraiment arrivé…
>
> *L'enquêtrice* : Non! (Entretien d'explicitation).

Spontanément, l'enquêtrice avait validé le problème exposé par l'enquêté en acquiesçant à ses propos, car elle reconnaissait cette situation, relevant pour elle d'un sens commun pratique (Goffman, 1973). Pourtant, sollicitée pour donner des exemples comparables tirés de sa propre expérience, elle réalise qu'elle n'a jamais rencontré cette situation. Cette prise de conscience l'a conduite, dans un troisième temps, à mener une petite enquête auprès de ses collègues généralistes enseignants à l'université[10]. Elle a présenté la situation clinique exposée dans l'entretien à ses confrères, en leur demandant ce qu'ils feraient dans cette situation.

Le résultat de ces micro-entretiens révèle des attitudes divergentes : la plupart n'auraient pas (voire surtout pas) contacté le spécialiste et pris leur décision seuls, revendiquant l'autonomie du médecin généraliste face à la prescription du spécialiste; les autres ne se seraient pas systématiquement soumis à l'injonction du spécialiste.

Cette expérience est féconde à deux niveaux. Sur les postures d'abord, puisque deux rôles habitent l'enquêtrice : en tant que médecin, elle aurait sans doute pu avoir une réflexion critique sur ce que lui dit son confrère, mais, en tant qu'enquêtrice, elle s'interdit toute forme de jugement. En sollicitant ses collègues, elle peut alors réactiver une posture critique propice à l'analyse. Sur le fond ensuite : une interprétation sociologique rapide, reposant sur les hiérarchies professionnelles plaçant les généralistes dans une position dominée par rapport aux (autres) spécialistes, conclurait que ce médecin se soumet à l'injonction des spécialistes, qu'il ne s'autorise pas à contredire. Pourtant, l'ensemble des éléments recueillis à l'occasion de l'entretien d'explicitation permet de proposer une autre hypothèse, alimentant l'analyse exposée précédemment. Ce médecin aspire à faire partie de l'élite médicale, incarnée selon l'échelle de ses valeurs et au regard de sa trajectoire, par des spécialistes. Il adhère au savoir spécialisé et à celui qui l'incarne parce qu'au fond, il s'identifie à une communauté « d'experts », dont les spécialistes sont les représentants. Cette interprétation permet de dépasser l'hypothèse classique de la domination d'un segment (les spécialistes) sur un autre (les généralistes) en montrant le mécanisme par lequel ces hiérarchies s'expriment. Ici, il n'y a pas conflit, au sens de confrontation des postures, mais plutôt identification des habitus professionnels.

Cet exemple montre qu'une interprétation sociologique trop immédiate risquait fort de passer à côté de cette complexité des ressorts d'une décision médicale, tout comme l'analyse strictement médicale pouvait faire l'impasse sur l'impact des interactions sociales qui l'accompagnent.

Conclusion

Plus qu'à promouvoir une méthode stabilisée, cette expérience d'explicitation des implicites dans l'entretien d'enquête nous conduit à proposer quelques pistes afin de prendre au sérieux l'injonction durkheimienne de « rompre avec les prénotions » (Durkheim, 1894/1967). Mais pour ne pas « jeter le bébé avec l'eau du bain », l'abandon des prénotions s'accompagne du dévoilement des implicites qui les habillent si souvent, alors versés au pot des matériaux analysables. En effet, affirmer que les entretiens reposent sur des implicites, qu'ils sont le produit d'interactions (Demazière, 2008) ou qu'ils mobilisent des informations non verbalisées ne suffit pas. Il faut aussi trouver le moyen de prendre en compte ces différentes dimensions dans l'analyse, de façon concrète et opérationnelle. Souvent d'ailleurs, l'analyse des conditions d'enquête met en jeu surtout l'enquêté, mais fait l'impasse sur l'interaction elle-même, à savoir la façon dont enquêteur et enquêté produisent ensemble ce qui se

dit[11]. Ici en revanche, l'implicite est traité comme une information contenue dans l'interaction, concernant chaque acteur, l'enquêté comme l'enquêteur. Cette ambition nécessite de mobiliser d'autres outils d'analyse et d'interprétation susceptibles de rendre accessible ce qui, par définition, ne l'est pas spontanément. À l'issue de cette expérience il nous semble que l'analyse des implicites de l'interaction d'enquête est rendue possible par un certain nombre de conditions.

La première condition est l'intervention d'un (ou de plusieurs) tiers, d'abord pour déceler les implicites, apparaissant en général dans un contexte d'incompréhension de l'interaction, ensuite pour promouvoir la réflexivité de l'enquêteur. Le tiers permet de trianguler l'interaction, afin de la déconstruire et de faire émerger une explicitation.

La deuxième condition est la circularité de l'analyse. Passer et repasser sur un entretien donne parfois l'impression de « tourner en rond », mais l'entretien d'explicitation facilite ce travail d'exploration, car il apporte à chaque fois une nouvelle dimension. Ces deux entretiens fonctionnent à la fois en miroir (chacun « réfléchit » l'autre) et en révélateur, faisant émerger l'implicite à la façon dont les photos apparaissaient dans le bac révélateur à l'époque de l'argentique.

Enfin, ce type d'expérience nécessite une collaboration étroite entre les différents chercheurs, dans un climat de confiance réciproque et de respect des disciplines d'origine de chacun. Elle permet aussi de proposer un cadre méthodologique à une interdisciplinarité pratique, dans un contexte où elle est presque indispensable à la conduite de la recherche elle-même. Car au-delà du cas spécifique relaté ici, cette aventure interprétative ouvre des perspectives pour l'élaboration de recherches reposant sur un programme réellement transdisciplinaire. En effet, nous avons testé le principe du travail systématique sur les implicites dans d'autres situations, comme des observations de consultations, réalisées par deux enquêteurs : l'un médecin et sociologue, l'autre sociologue. C'est alors le croisement des choses vues ou non par l'un et l'autre qui fait apparaître les zones aveugles de chaque observateur et conduit les deux chercheurs à travailler de façon réflexive sur leurs propres implicites.

Il est utile de préciser ici que cette opération de décryptage de l'implicite ne se réduit pas à un simple éclaircissement des discours, elle nous a réellement permis d'avancer dans la compréhension de notre objet et dans l'élaboration de nos résultats, apports qui feront l'objet de publications ultérieures.

Cette expérience renvoie à la problématique exposée dans ce numéro : prudence empirique et risque interprétatif. La levée des implicites fait assurément courir un risque interprétatif. Risque pour les acteurs qui s'y prêtent, car ils doivent s'engager dans l'aventure et accepter l'épreuve de la réflexivité. Mais comme il s'agit d'interpréter ce qui n'est pas dit, le risque de surinterprétation existe également, même

si l'interdisciplinarité le réduit considérablement. Néanmoins, le risque de laisser muet l'implicite, et donc de le laisser agir sur les résultats, nous semble toujours beaucoup plus élevé.

L'implication d'un tiers dans le travail de décryptage des implicites lors d'un entretien de recherche, par cette technique de « l'entretien sur l'entretien », relève de la prudence empirique. En effet, elle ralentit l'opération d'analyse en l'obligeant à buter sur les incomplétudes des discours et autorise l'enquêteur à prendre en compte ses propres réactions sans feindre de n'avoir pas été là, comme si sa présence était transparente dans le discours de son interlocuteur. En s'exposant en tant que chercheur, mais aussi comme individu, la prudence aussi, devient risque personnel.

Notes

[1] Afin de bien identifier les acteurs de cette expérience, nous nommerons *l'enquêtrice* Maud Jourdain, médecin sociologue ayant réalisé les entretiens auprès des médecins, et en particulier celui que nous présentons ici, et *la sociologue*, Anne-Chantal Hardy, chercheure en sociologie, qui est intervenue au cours de l'analyse, en menant le deuxième entretien, coauteures du texte. Le troisième personnage de l'histoire, est *le médecin* (interviewé).

[2] Que l'auteur présente également au sein de ce numéro.

[3] Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNTRL) est un portail national unique soutenu par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), qui fédère les ressources linguistiques informatisées et de traitement de la langue (http://www.cnrtl.fr/).

[4] Au fur et à mesure de l'entretien, cet implicite est croissant, le ton entre les deux confrères prenant le pas sur le contexte d'entretien d'enquête.

[5] Les noms de personnes, de lieu, d'organisme et de syndicats ont été anonymisés.

[6] L'un et/ou l'autre des interlocuteurs.

[7] Par exemple le fait de nommer le médicament par la marque et d'être méfiant vis-à-vis des génériques.

[8] Essai justement piloté par l'industrie pharmaceutique, ce qui n'est pas en accord avec les valeurs de l'organisme de formation.

[9] En effet, les médecins collaborant avec les services de pharmacovigilance sont en général méfiants vis-à-vis des médicaments et assez hostiles à l'industrie pharmaceutique. Déclarer un effet indésirable à la pharmacovigilance peut être compris comme un acte militant, ou du moins engagé, « contre » cette industrie. Or, ce médecin ne montre aucune hostilité envers l'industrie pharmaceutique, alors qu'il travaille avec la pharmacovigilance, à qui il déclare parfois des effets indésirables.

[10] Ce qui représente une population assez particulière, dans la mesure où ces enseignants constituent un groupe relativement récent dans les facultés de médecine et sont parfois d'ardents défenseurs de la spécificité de la médecine générale, qu'ils œuvrent à faire reconnaître comme une spécialité à part entière au sein de l'université.

[11] Ce qui est d'ailleurs impossible lorsque les enquêtés ne participent pas à l'analyse des entretiens.

Références

Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Éditions de Minuit.

Cicourel, A. (2002). *Le raisonnement médical. Une approche sociocognitive*. Paris : Le Seuil.

Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens. *Langage & société1*(123), 15-35.

Durkheim, E. (1967). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1894).

Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne* (Tome 2). *Les relations en public*. Paris : Éditions de Minuit.

Guillemette, F. (2006). Introduction. *Recherches qualitatives, 26*(2), III-V.

Hamel, J. (2005). Sociologie et interdisciplinarité, un mariage de raison? *A contrario, 3*(1), 107-111.

Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris : ESF.

Anne-Chantal Hardy *est sociologue, directrice de recherche au CNRS. Après avoir travaillé sur les thématiques du travail et de la formation professionnelle, elle s'est orientée vers celles de la santé. Elle travaille en interdisciplinarité avec des infirmiers, sages-femmes, médecins généralistes et spécialistes, chercheurs en biomédecine, dans différents champs de la santé.*

Maud Jourdain *est médecin généraliste, doctorante en sociologie et Maître de conférences associée au département de médecine générale de l'université de Nantes. Médecin de santé publique et épidémiologiste de formation initiale, elle réalise une thèse de sociologie sur les conditions d'émergence de la notion « d'indésirabilité » en pharmacologie.*

Des approches méthodologiques qualitatives complémentaires pour l'évaluation du système de veille sanitaire de défense français

Raphaël Châtelet, Doctorant

Université Paul Valéry Montpellier III, France

Marc Tanti, Docteur en Sciences de l'information et de la communication

Centre d'Épidémiologie et de Santé Publique des Armées de Marseille, France

Résumé

Le Service de Veille Sanitaire du Centre d'Épidémiologie et de Santé Publique des Armées a développé un système d'information documentaire pour protéger la santé des militaires. Ce système de veille sanitaire de défense est envisagé comme un dispositif info-communicationnel créé par et pour les forces armées françaises. L'objectif de ce travail est de comprendre les pratiques info-communicationnelles à l'œuvre au sein de ce dispositif. Pour y répondre, nous avons mobilisé des méthodes issues de la recherche qualitative. Nous avons ainsi analysé des traces écrites, puis avons mené des observations et entretiens successifs auprès des acteurs du Service de Veille Sanitaire. Ce travail présente la méthodologie ainsi que les premiers résultats.

Mots clés

DISPOSITIF INFO-COMMUNICATIONNEL, PRATIQUES INFORMATIONNELLES, MÉTHODES QUALITATIVES, VEILLE SANITAIRE DE DÉFENSE, SYSTÈME D'INFORMATION

Introduction

La surveillance des risques sanitaires naturels ou intentionnels pouvant impacter les forces armées françaises existe depuis plusieurs années, mais n'a réellement été conceptualisée et mise en œuvre qu'en 2004 suite aux attentats du 11 septembre 2001 survenus aux États-Unis.

Note des auteurs : Cette thèse, codirigée par le Professeur des universités Gérard Régimbeau, le Docteur Marc Tanti et la Maître de conférences-HDR Céline Paganelli, bénéficie d'un soutien financier apporté par la Direction Générale de l'Armement et géré par le Centre National de la Recherche Scientifique, et d'un soutien scientifique et méthodologique apporté par l'UMR912-SESSTIM-CESPA et le LERASS-CERIC.

© 2016 Association pour la recherche qualitative

Cette activité de surveillance appelée « veille sanitaire de défense » a été définie comme la

> collecte, l'analyse et la diffusion à ceux qui en ont besoin, des renseignements sanitaires sous forme d'informations polymorphes, provenant de populations extérieures à celle de l'organisme de veille, afin d'identifier et de prévenir les risques sanitaires potentiels pour la population sous la responsabilité du veilleur (Boutin, Ribiere, Van Cuyck, & Malosse, 2004, p. 366).

Cette mission a été confiée au Service de Veille Sanitaire (SVS) du Centre d'Épidémiologie et de Santé Publique des Armées (CESPA) de Marseille. Pour y répondre, le SVS a développé un système d'information documentaire (SID) défini comme un « système d'information assurant la gestion et la communication des informations utiles contenues dans les documents » (Boulogne, 2004, p. 238).

Ce système, accessible depuis un poste de travail connecté à l'Intranet du Service de Santé des Armées (SSA), est architecturé en quatre bases :

- BÉDOUIN, pour Banque Épidémiologique de Données sur l'OUtre-mer et la zone INtertropicale, qui apporte des informations sur les risques sanitaires des théâtres d'opérations actuelles, possibles ou futures des forces armées;
- REDUVES, pour base de données en Recherches Et Développements de l'Unité de VEille Sanitaire, qui diffuse des documents sur les dernières recherches concernant les agents du risque biologique et chimique, militarisables ou non, pour les forces projetées;
- IntraCESPA, pour Intranet du CESPA, qui met à disposition les rapports des différentes épidémies survenues dans les armées et leur investigation;
- BOUGAINVILLE, pour Base d'OUvrages Généraux et d'ArtIcles sur les agents biologiques et chimiques de l'uNité de VeILLE sanitaire, qui capitalise l'ensemble des documents sources d'intérêt pour les forces sur les thématiques sanitaires.

Deux types de contenus sont essentiellement proposés :

- Des documents bruts : articles scientifiques, ouvrages de référence, rapports...;
- Des synthèses de documents structurées et plus ou moins exhaustives.

La plupart des documents sont de type hypertextuel. Cela permet aux utilisateurs d'aller d'une unité d'information à une autre, dans le document et entre documents (Tanti, Hupin, & Boutin, 2008). Conçu pour être opérationnel en situation normale comme en temps de crise, le système est censé fournir rapidement aux décideurs et médecins militaires une information validée et synthétique, issue de sources hétérogènes, susceptible d'aider à la prise de décision.

Cela nous amène à nous interroger sur le fonctionnement du système, et sur les stratégies informationnelles mises en œuvre par les utilisateurs en contexte professionnel. Dans quelle mesure l'approche qualitative pourrait permettre d'analyser un dispositif info-communicationnel tel que le système de veille sanitaire de défense français?

Pour y répondre, nous avons dans un premier temps réalisé une analyse descriptive du système et mobilisé des savoirs théoriques sur les dispositifs info-communicationnels. À partir de ces savoirs, nous nous sommes ensuite interrogés sur les pratiques info-communicationnelles des utilisateurs du système de veille sanitaire de défense et les facteurs susceptibles d'exercer une influence sur ces dernières. Enfin, à partir d'une description de la méthodologie mise en place, nous avons analysé les premiers éléments de réponse obtenus nous permettant de mieux comprendre ces pratiques et de dégager des voies d'amélioration potentielles.

Fondements théoriques

Posture épistémologique

L'objectif poursuivi dans ce travail est de proposer une évaluation du système de veille sanitaire de défense français. Pour ce faire, nous avons dû réfléchir à l'approche qu'il convenait d'adopter. Nous sommes partis de notre terrain d'étude, en nous efforçant de le décrire puis de le remettre en perspective par rapport aux écrits antérieurs pour voir à quels concepts théoriques il se rattache. Cela nous a permis de formuler des hypothèses de recherche qui demandaient à être testées sur le terrain. Pour ce faire, nous avons eu recours à plusieurs méthodes issues de la recherche qualitative. Les données recueillies ont permis de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses de recherche, et d'en formuler de nouvelles, qui ont dû à leur tour être éprouvées. Les éléments de réponse obtenus devraient permettre d'ajouter de nouveaux éléments à la théorie.

En définitive, nous nous situons dans une démarche de recherche qualitative majoritairement inductive, bien que notre étude requiert à certains moments le recours à une démarche déductive (Anadón & Guillemette, 2006). En recherche qualitative, bien que la majorité des études soit de type inductif, il est possible d'associer inductif et déductif (Nguyên-Duy & Luckerhoff, 2006). L'approche inductive nous paraît adaptée dans la mesure où elle nous permet de nous intéresser à la subjectivité des individus observés, de nous focaliser sur les moindres spécificités susceptibles d'expliquer un aspect de leurs pratiques, et d'avancer pas à pas en fonction des données recueillies. À ce titre, nous pouvons faire référence à la *Grounded Theory*, courant qui consiste en un enracinement dans les données de terrain et auquel notre démarche scientifique s'apparente. En effet, les « éléments de théorisation ou de concepts [...] sont suggérés par les données de terrain » (Guillemette, 2006, p. 33). Il

s'agit de revenir constamment aux données déjà collectées ou à de nouvelles données pour faire émerger de nouveaux éléments théoriques.

Ancrage théorique

Le système de veille sanitaire de défense présente les caractéristiques de ce que Couzinet (2009) nomme un dispositif info-communicationnel, c'est-à-dire un moyen de diffusion des connaissances favorisant la création de liens sociaux entre le producteur de l'information, celui qui permet sa circulation et celui qui se l'approprie.

En sciences de l'information et de la communication, un dispositif info-communicationnel peut présenter plusieurs dimensions :

- Informationnelle : il permet de diffuser des produits d'information destinés à informer les décideurs et médecins militaires dans le but de les aider dans leur activité professionnelle;
- Organisationnelle : le fonctionnement du dispositif est régi par des normes (procédures, politique de l'établissement) et des moyens (Couzinet, 2009);
- Technique (Meunier, 1999) : pour réaliser les tâches qui leur incombent, les acteurs du SVS ont recours à des outils de collecte, d'analyse et de diffusion de l'information. De plus, le SID développé par le SVS est accessible depuis un poste de travail connecté à l'Intranet du SSA;
- Sociale : le processus de communication est un processus social, « les moteurs en sont les acteurs qui communiquent entre eux : il est donc essentiel de les connaître, de comprendre leurs motivations et leurs comportements, éventuellement d'agir sur ces derniers pour les optimiser et faciliter ainsi leurs démarches informatives » (Couzinet, 2009, p. 22; Meyriat, 1985).

Un tel dispositif, dédié à la « mise en commun d'informations et au partage des savoirs », se compose « d'acteurs, de techniques et d'objets matériels en interaction permanente et dans un contexte défini, tous liés entre eux » (Couzinet, 2011, p. 120). Le concept de dispositif info-communicationnel met en évidence « l'interdépendance entre information et communication » (Couzinet, 2009; Couzinet, 2011, p. 120). Le fonctionnement d'un dispositif, « déterminé par les intentions, s'appuie sur l'organisation structurée de moyens matériels, technologiques, symboliques et relationnels, naturels et artificiels qui modélisent, à partir de leurs caractéristiques propres, les comportements et les conduites sociales, cognitives, affectives des sujets » (Peraya, 1999, p. 153). L'étude d'un dispositif info-communicationnel revient donc à approcher un système dans ses logiques organisationnelles, techniques et ses dynamiques sociales en dévoilant « tout autant les savoirs qu'ils contiennent que la vie de l'organisation qui les entoure, constituant ainsi de précieux indicateurs sur l'organisation [...] qui les a créés et fait vivre » (Appel, Boulanger, & Massou, 2010, p. 42).

Nous considérons que, pour étudier un dispositif dans sa complexité, il nous faut repérer et comprendre « la nature du lien qui peut exister entre ces éléments hétérogènes » (Foucault, 1977, p. 62), en posant en son centre la « communication [qui] suppose une organisation, repose sur des ressources matérielles, engage des savoir-faire techniques, définit des cadres pour l'intervention et l'expression » (Jeanneret, 2005, p. 50). Pour comprendre les pratiques informationnelles, il est important de tenir compte de l'environnement dans lequel l'usager évolue, de la position qu'il occupe et des compétences qu'il mobilise (Chaudiron & Ihadjadene, 2010).

Les pratiques informationnelles des utilisateurs peuvent notamment être influencées par des facteurs :

- Cognitifs : Leurs stratégies en matière de recherche d'information s'élaborent en fonction de leurs connaissances du domaine, des outils ou encore en recherche d'information (Marchionini, 1995). Ainsi, les individus habitués à effectuer des recherches d'information ont généralement plus de facilité à formuler leur demande, et obtiennent de meilleurs résultats que les novices (Ihadjadene & Martins, 2004). Les experts dans l'utilisation d'Internet obtiennent également de meilleurs résultats, ce qui amène à penser qu'il existe des mécanismes de compensation entre les compétences relatives à la connaissance dans le domaine et le peu de compétences dans l'utilisation d'Internet, et réciproquement (Ihadjadene & Martins, 2004). L'expertise des usagers dans leur domaine, celui de la santé, laisserait supposer une plus grande maîtrise des techniques documentaires (Le Coadic, 2004).
- Contextuels (Ihadjadene & Chaudiron, 2008) : Les stratégies lors d'une recherche d'information peuvent différer selon que l'usager l'effectue dans le cadre de son activité professionnelle ou pour son usage personnel. D'autre part, un dispositif info-communicationnel est « tributaire et inséparable d'un environnement » (Couzinet, 2009, p. 21; Couzinet, 2011, p. 118). Les interactions entre le dispositif et les utilisateurs prennent forme dans un contexte défini (Gardiès, 2012). En ce qui nous concerne, elles ont lieu dans un contexte militaire, en situation normale ou de crise sanitaire.
- Symboliques : La représentation qu'ils ont du dispositif influence leur usage (Chambat, 1994; Paganelli, 2012) et aboutit ou non à une appropriation du dispositif (Granjon, 2010; Jouët, 2000). « L'insertion sociale d'une NTIC, son intégration à la quotidienneté des usagers [dépend] moins de ses qualités techniques "intrinsèques", de ses performances et de sa sophistication que des significations d'usage projetées et construites par les usagers sur le dispositif technique » (Mallein & Toussaint, 1994, p. 30). Les « pratiques de communication, en tant que relation homme/machine, ne peuvent être

dissociées de la construction sociale de l'identité des machines à communiquer, construction qui connecte les objets à des normes et à des valeurs » (Granjon, 2010, p. 39). Les pratiques des utilisateurs peuvent ainsi dépendre des valeurs véhiculées par le dispositif, ou encore de la façon dont ils le perçoivent. Le système de veille sanitaire de défense français est un dispositif info-communicationnel développé par et pour les forces armées françaises. Il est rattaché à une institution à laquelle les utilisateurs sont également rattachés, ce qui peut avoir une influence sur leur utilisation. L'utilisateur peut considérer le système comme digne de confiance dans la mesure où il est alimenté par des médecins militaires ou personnels civils habitués à travailler avec de telles thématiques de recherche. *A contrario*, ils peuvent le percevoir comme contraignant étant donné qu'il a été développé pour eux et que l'institution militaire s'attend à ce qu'ils l'utilisent. Le système peut aussi être mal connu des utilisateurs, ou leur sembler trop compliqué ou long à utiliser, ce qui pourrait expliquer une sous-utilisation. Se poserait alors la question de la « médiation entre l'offre technique et son appropriation » (Chambat, 1994, p. 262) et de la formation aux usages (Paquienséguy, 2007).

Matériel et méthode

Partant de ces constats théoriques, nous nous demandons quelles méthodes mobiliser pour évaluer les pratiques informationnelles des utilisateurs du système. Les méthodes qualitatives sont utilisées en sciences humaines et sociales, mais également en sciences de l'information et de la communication, notamment pour évaluer les bibliothèques et centres de documentation (Ranjard, 2001). En recherche qualitative, il existe de nombreuses méthodes d'analyse. Nous avons cherché à voir celles qui étaient susceptibles de nous permettre d'analyser les pratiques informationnelles des utilisateurs du système et les éléments jouant un rôle dans la réalisation de ces pratiques.

Nous avons en premier lieu mené des entretiens exploratoires (Blanchet & Gotman, 2013) semi-directifs auprès des acteurs du SVS en charge de l'alimentation et de la mise à jour du système. Cette étape nous a paru essentielle dans la mesure où nous considérions que l'organisation du système, à laquelle les acteurs participent, influe sur les usages du dispositif info-communicationnel. Pour prendre connaissance de l'organisation hiérarchique et technique du système, ainsi que des contenus, nous avons mené une analyse de corpus documentaire en consultant, d'une part, la documentation interne du SVS, et, d'autre part, les produits d'information diffusés dans le système.

Ces deux premières étapes nous ont permis d'élaborer les grilles d'entretien destinées à être utilisées durant les entretiens individuels semi-directifs menés auprès des acteurs du SVS. Cette méthode, couramment utilisée dans le champ des sciences

humaines et sociales (Royer, Baribeau, & Duchesne, 2009), permet aux individus enquêtés d'aborder plus facilement certains points, de « livrer plus facilement des informations importantes » (Ranjard, 2001, p. 16).

Dans la mesure où il s'agit d'un effectif restreint, nous avons interrogé l'ensemble des acteurs en charge de l'alimentation et de la mise à jour du système, soit 4 individus. Les questions portaient notamment sur leurs tâches quotidiennes, la concordance avec leurs compétences individuelles, l'organisation générale du SVS, les besoins info-communicationnels des utilisateurs, la fréquentation du système par les utilisateurs ou encore sur leur satisfaction par rapport aux services actuellement proposés. Les questions ont pu être reformulées au cours des entretiens lorsque cela était nécessaire. Les acteurs ont été interrogés à plusieurs reprises pour leur demander certaines précisions à mesure que nous progressions dans notre réflexion.

Considérant que le contexte dans lequel se réalise la recherche d'information influe sur les pratiques informationnelles des utilisateurs, nous avons cherché à analyser leurs pratiques informationnelles en situation normale ou de crise sanitaire. Pour ce faire, nous avons collecté et analysé une partie des demandes d'informations spécifiques adressées au SVS durant l'épidémie d'Ebola, soit 18 communications écrites, sur une période allant de mars à septembre 2014. Une grille d'analyse a été conçue dans le but d'identifier les éléments redondants, notamment les types de demandes d'informations formulées et les messages de remerciements.

Enfin, nous avons réalisé des observations directes auprès du veilleur sanitaire, à la tête du SVS, durant 3 jours, en novembre et décembre 2014. En choisissant cette méthode, nous souhaitions observer les « comportements sociaux d'individus dans les lieux mêmes de leurs activités [...] sans en modifier le déroulement ordinaire » (Peretz, 2004, p. 14). Cela a permis de mettre en évidence la communication effective au sein du SVS lors d'une crise sanitaire.

Résultats préliminaires

Les entretiens exploratoires menés auprès des acteurs du SVS nous ont permis d'avoir une idée générale de son fonctionnement. Les acteurs interrogés nous ont également indiqués et/ou fourni un certain nombre de documents (procédures, fiches de poste) en rapport avec la création, la gestion et l'alimentation du système.

Nous avons ensuite pris connaissance de la documentation interne en lien avec le fonctionnement du système. L'analyse des fiches de poste nous a permis de cibler les questions selon les fonctions des acteurs interrogés. Le veilleur sanitaire était plus à même de nous renseigner sur les tâches quotidiennes relatives à la base BÉDOUIN dans la mesure où elle constitue le cœur de son activité. Le veilleur documentaire a pu davantage nous renseigner sur les tâches relatives aux bases REDUVES et BOUGAINVILLE. La webmestre, quant à elle, nous a renseignés sur la fréquence des mises à jour des bases.

Les deux premières étapes ont conduit à l'élaboration de grilles d'entretien. La liberté d'expression rendue possible par ce type d'approche nous a permis de prendre connaissance de problèmes techniques. En effet, les acteurs interrogés ont été amenés à faire spontanément référence au cadre prescriptif, régi par des procédures, dans lequel s'inscrit leur activité professionnelle. Ils étaient conscients de la nécessité imposée par leur hiérarchie de respecter ces étapes.

Lorsque nous les avons questionnés sur la satisfaction des utilisateurs à l'égard des services proposés par le SVS, ils pensaient que les produits d'information proposaient une information pertinente, vérifiée, *a priori* utile aux décideurs et médecins militaires. De façon générale, ils ont mis en avant le caractère synthétique des documents proposés, la fiabilité des sources d'information utilisées, le travail intellectuel réalisé par des acteurs compétents dans leur domaine et ayant une connaissance approfondie de l'actualité sanitaire.

L'accessibilité du système a pu être questionnée. L'assistant du veilleur sanitaire a souligné le fait que certaines situations ne permettaient pas aux utilisateurs d'avoir accès au système, notamment pour le personnel embarqué sur des navires de la Marine Nationale ou pour les militaires envoyés en mission en Afrique.

Lorsque nous les avons interrogés sur les éléments susceptibles de bloquer le fonctionnement du système, ils ont reconnu volontiers que des améliorations seraient sans doute souhaitables, notamment sur le plan technique ou communicationnel. Ils ont évoqué des dysfonctionnements informatiques récurrents (voir Tableau 1). L'organisation complexe du SVS, dépendant hiérarchiquement du CESPA, lui-même dépendant du SSA, sous l'autorité de la Direction Centrale du SSA, placée sous l'autorité du Ministère de la Défense, n'y est sans doute pas étrangère. En effet, les acteurs ont évoqué des contraintes techniques liées à l'environnement militaire (les outils informatiques utilisés par le SVS doivent faire partie des outils autorisés par les armées), ce qu'un entretien informel avec l'un des informaticiens du CESPA a confirmé. Les activités du SVS, mais aussi les outils utilisés pour réaliser ces tâches, doivent être conformes aux exigences de l'institution. Pour analyser et comprendre les pratiques informationnelles des utilisateurs, nous devons tenir compte de ces contraintes organisationnelles et techniques, car le fonctionnement du SVS en est fortement dépendant.

À travers les propos recueillis lors des entretiens menés auprès des acteurs, nous avons également pu constater que les demandes d'information, et donc l'activité du SVS, étaient influencées par la situation sanitaire, politique ou médiatique. En effet, l'existence de conflits mondiaux a des répercussions sur la mobilisation des armées françaises, et donc sur l'activité du SVS censé préserver la santé des militaires en opération. La prise en compte du contexte sanitaire est essentielle pour y parvenir. Selon la webmestre, le nombre de demandes d'informations spécifiques pourrait

Tableau 1

Synthèse des entretiens individuels semi-directifs des acteurs du SVS

Poste occupé	Points clés mis en évidence
Veilleur sanitaire	• L'activité du SVS étant fortement dépendante de l'informatique, les défaillances techniques deviennent bloquantes. » Sans connexion Internet, le SVS ne peut pas fonctionner : plus de collecte, plus de diffusion.
Assistant du veilleur sanitaire	• Le système n'est pas consultable par l'ensemble des utilisateurs. » Les personnels embarqués (Marine Nationale) ou envoyés en missions en Afrique ne disposent pas toujours d'une connexion Intranet, et ne peuvent par conséquent pas accéder au système. • Les clients semblent satisfaits de l'information fournie par le SVS.
Veilleur documentaire	• L'activité du SVS est dépendante de l'informatique. Les nombreux dysfonctionnements bloquent son activité. » Le serveur hébergeant l'une des bases du système ne fonctionnant plus, les documents stockés ont été inaccessibles durant des mois, et le fruit de plusieurs années de travail se voit remis en question.
Webmestre	• Les postes informatiques ne sont pas adaptés, ils ne sont pas conçus pour supporter les outils utilisés par le SVS. » Un fichier au format .pdf met du temps à s'ouvrir, et parfois ne s'ouvre même pas en raison des capacités limitées des postes informatiques. Sachant que le SVS manipule au quotidien des fichiers .pdf, cela devient bloquant. • Le nombre de demandes d'informations spécifiques augmente en situation de crise sanitaire.

augmenter en situation de crise sanitaire. Ces premiers éléments de réponse doivent être discutés.

L'assistant du veilleur sanitaire a fait référence lors d'un entretien à des retours écrits d'utilisateurs manifestant clairement leur satisfaction. Cela nous a conduits à analyser les courriels échangés entre les acteurs du SVS, les acteurs internes et externes au CESPA, et les utilisateurs durant l'épidémie d'Ebola. Leur satisfaction est apparue notamment à travers les remerciements spontanés contenus dans les retours qu'ils ont adressés au SVS par rapport aux réponses faites à leur demande d'information : « Merci pour ces renseignements qui me seront fort utiles », « Merci pour vos informations complémentaires » ou encore « C'est parfait, merci infiniment ».

La forte collégialité existante au sein du SVS n'est pas étrangère à la satisfaction des utilisateurs. En effet, les observations directes menées auprès du veilleur sanitaire durant l'épidémie d'Ebola ont permis d'identifier de nombreux acteurs pris dans le processus de veille sanitaire de défense. *Via* son réseau d'informateurs, et grâce à la collaboration des autres services du CESPA qui lui transmettent régulièrement des demandes d'information, il parvient à fournir aux clients une réponse adaptée à leurs demandes.

Discussion et perspectives

Dans ce travail, nous avons pu démontrer l'intérêt d'associer plusieurs méthodes qualitatives. Elles permettent chacune d'analyser un aspect particulier du système, et de mieux comprendre comment et pourquoi s'effectuent les pratiques informationnelles des utilisateurs. Elles nous aident à recouper les données recueillies et à limiter ainsi les biais interprétatifs, ce qui constitue l'un des principaux écueils en recherche qualitative en raison de la large part laissée à la subjectivité.

L'augmentation du nombre de demandes d'informations spécifiques en situation de crise sanitaire, qui pourrait mettre en évidence une différence dans les pratiques informationnelles des utilisateurs, doit être questionnée. Dans un premier temps, nous devons investir cette piste de réflexion en menant une analyse comparative des mails échangés en situation normale ou de crise sanitaire afin d'étudier les similitudes et divergences dans les pratiques informationnelles des utilisateurs dans ces deux types de situations. Dans un second temps, nous devons nous demander à quoi elles sont dues : absence de connexion Intranet, volonté délibérée de l'utilisateur de s'affranchir de la norme dictée par son institution, méconnaissance du système ou de son fonctionnement...

Pour y répondre, nous souhaitons réaliser des entretiens individuels complémentaires auprès des acteurs du SVS d'une part, et une enquête par questionnaire ainsi que des entretiens individuels auprès des utilisateurs d'autre part. Compte tenu de l'éloignement géographique de certains utilisateurs, nous avons choisi

d'envoyer le questionnaire par messagerie institutionnelle à l'ensemble des individus identifiés comme ayant accès au système. Les questions ouvertes, fermées et mixtes porteront sur les caractéristiques sociodémographiques des individus enquêtés, sur leurs compétences, sur leurs stratégies informationnelles et leur satisfaction par rapport aux produits proposés évaluée à l'aide d'une échelle de cotation à plusieurs niveaux inspirée de l'échelle de Likert. En ce qui concerne les entretiens menés auprès des utilisateurs, compte tenu de leur proximité géographique, nous faisons le choix d'interroger en priorité ceux exerçant leur activité professionnelle au sein du CESPA.

L'enquête par questionnaire devrait nous permettre de vérifier notamment leur connectabilité à l'Intranet durant leur activité professionnelle, et de façon générale leur accessibilité au système, d'analyser leur fréquence d'utilisation du dispositif ou encore leur connaissance du système. Nous pourrons procéder à des tris croisés (Ranjard, 2001) pour mettre en rapport les variables sociodémographiques avec d'autres données davantage liées à leurs pratiques informationnelles. Nous espérons ainsi mieux comprendre leurs pratiques en confrontant leurs réponses au contexte dans lequel s'inscrit leur recherche d'information. En effet, les pratiques informationnelles doivent toujours être resituées dans un cadre plus large, car elles n'ont de sens que par rapport à un contexte donné. S'il s'avère qu'ils n'ont pas la possibilité d'accéder au système en raison de spécificités inhérentes à leur activité professionnelle, cela pourrait expliquer certaines pratiques informationnelles. Il en va de même s'ils s'avèrent qu'ils ne connaissent pas l'existence du système, ou qu'ils estiment éprouver des difficultés à l'utiliser.

Il convient de tenir compte de la situation géographique et de l'environnement technique. En effet, l'accès au système se faisant depuis l'Intranet du SSA, l'utilisateur doit disposer d'un poste équipé d'un accès à l'Intranet de l'établissement et de cartes professionnelles. Lorsque les militaires sont en mer ou bien en mission en Afrique, ces conditions ne peuvent pas toujours être réunies, et l'accès au système devient impossible. Or, c'est précisément pour ces situations opérationnelles que le système a initialement été créé. Il est censé être accessible 24h/24 dans le but d'aider les décideurs et médecins militaires dans leur activité professionnelle. Cette difficulté d'accès au système pourrait expliquer, du moins en partie, les demandes d'information adressées par téléphone au SVS : sans connexion Intranet, et donc sans possibilité d'accéder au système, ils contactent directement le service identifié comme susceptible de les aider.

Les résultats préliminaires nous amènent à penser que les utilisateurs du système apprécient les contenus informationnels mis à leur disposition. Il nous reste maintenant à voir plus précisément quels aspects du système leur donnent satisfaction, et pourquoi.

Les entretiens individuels semi-directifs menés auprès d'utilisateurs nous permettront d'aller plus loin dans la compréhension de leurs pratiques info-communicationnelles et les raisons de ces pratiques, en les interrogeant sur la façon dont ils perçoivent leurs pratiques et le dispositif mis à leur disposition, et sur leur satisfaction par rapport aux produits d'information actuellement proposés. Ce sera aussi pour nous l'occasion de recueillir des idées nouvelles susceptibles d'améliorer le dispositif actuel.

Conclusion

Le système de veille sanitaire de défense français, en tant que dispositif info-communicationnel, présente de multiples composantes. Pour tenter de l'appréhender dans toute sa complexité, nous avons eu recours à une approche qualitative associant raisonnements inductif et déductif et combinant plusieurs méthodes. Ces approches méthodologiques complémentaires ont permis de mieux saisir certains aspects des pratiques informationnelles des décideurs et médecins militaires, les raisons de ces stratégies informationnelles ainsi que leur satisfaction par rapport aux services actuellement proposés, en les repositionnant toujours par rapport à un contexte donné.

L'étude doit être complétée par d'autres entretiens menés auprès des acteurs du SVS, mais également auprès de la Direction du CESPA, par des observations menées auprès des autres acteurs du SVS et par une enquête par questionnaire ainsi que des entretiens individuels semi-directifs menés auprès des utilisateurs du système.

Références

Anadón, M., & Guillemette, F. (2006). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive? *Recherches qualitatives*, *5*, 26-37.

Appel, V., Boulanger, H., & Massou, L. (2010). *Les dispositifs d'information et de communication : concepts, usages et objets*. Bruxelles : De Boeck.

Blanchet, A., & Gotman, A. (2013). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Armand Colin.

Boulogne, A. (2004). *Vocabulaire de la documentation*. Paris : ADBS éditions.

Boutin, J.- P., Ribiere, O., Van Cuyck, H., & Malosse, D. (2004). Pour une veille sanitaire de défense. *Médecine et Armées*, *32*(4), 366-372.

Chambat, P. (1994). Usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) : évolution des problématiques. *Technologies de l'information et société*, *6*(3), 249-270.

Chaudiron, S., & Ihadjadene, M. (2010). De la recherche de l'information aux pratiques informationnelles. *Études de communication, 35*. Repéré à http://edc.revues.org/2257

Couzinet, V. (2009). *Dispositifs infocommunicationnels : questions de médiations documentaires*. Paris : Hermès-Lavoisier.

Couzinet, V. (2011). Les dispositifs : question documentaire. Dans C. Gardiès (Éd.), *Approche de l'information-documentation : concepts fondateurs* (pp. 117-130). Toulouse : Cépaduès.

Foucault, M. (1977). Le jeu de Michel Foucault (entretien avec D. Colas, A. Grosrichard, G. Le Gaufrey, J. Livi, J. Miller, J.- A. Miller, C. Millot, G. Wajeman). *Ornicar? Bulletin périodique du champ freudien, 10*, 62-93.

Gardiès, C. (2012). *Dispositifs infocommunicationnels de médiation des savoirs : cadre d'analyse pour l'information-documentation* [Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences de l'information et de la communication]. Université de Toulouse II- Le Mirail, France.

Granjon, F. (2010). Le « non-usage » de l'internet : reconnaissance, mépris et idéologie. *Questions de communication, 18*. Repéré à http://questionsdecommunication.revues.org/410

Guillemette, F. (2006). L'approche de la *Grounded Theory* : pour innover?. *Recherches qualitatives*, *26*(1), 32-50.

Ihadjadene, M., & Chaudiron, S. (2008). Quelles analyses de l'usage des moteurs de recherche. *Questions de communication, 14*. Repéré à http://questionsdecommunication.revues.org/604

Ihadjadene, M., & Martins, D. (2004). Experts dans le domaine, experts en internet : les effets sur la recherche d'information. *Hermès, 39*, 133-142.

Jeanneret, Y. (2005). *« Dispositif ». La société de l'information : glossaire critique*. Paris : La Documentation Française.

Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, *18*(100), 487-521.

Le Coadic, Y.- F. (2004). *Usages et usagers de l'information*. Paris : Armand Colin.

Mallein, P., & Toussaint, Y. (1994). L'intégration sociale des technologies d'information et de communication : une sociologie des usages. *Technologies de l'information et société*, *6*(4), 315-335.

Marchionini, G. (1995). *Information seeking in electronic environments*. Cambridge : Cambridge University Press.

Meunier, J.- P. (1999). Dispositif et théories de la communication : deux concepts en rapport de codétermination. *Hermès, 25*, 83-91.

Meyriat, J. (1985). Information vs communication. Dans A.- M. Laulan (Éd.), *L'espace social de la communication : concepts et théories* (pp. 63-89). Paris : Retz-CNRS.

Nguyên-Duy, V., & Luckerhoff, J. (2006). Constructivisme/positivisme : où en sommes-nous avec cette opposition? *Recherches qualitatives*, *5*, 4-17.

Paganelli, C. (2012). *Une approche info-communicationnelle des activités informationnelles en contexte de travail : acteurs, pratiques et logiques sociales* [Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences de l'information et de la communication]. Université de Grenoble, France.

Paquienséguy, F. (2007). Comment réfléchir à la formation des usages liés aux technologies de l'information et de la communication numériques? *Les Enjeux de l'information et de la communication, 1*, 63-75.

Peraya, D. (1999). Médiation et médiatisation : le campus virtuel. *Hermès, 3*(25), 153-167.

Peretz, H. (2004). *Les méthodes en sociologie : l'observation*. Paris : La Découverte.

Ranjard, S. (2001). Évaluer la demande et les besoins en informations : pour des enquêtes croisées. *Documentaliste-Sciences de l'information*, *38*(1), 14-23.

Royer, C., Baribeau, C., & Duchesne, A. (2009). Les entretiens individuels dans la recherche en sciences sociales au Québec : où en sommes-nous? Un panorama des usages. *Recherches qualitatives, Hors-série*, *7*, 64-79.

Tanti, M., Hupin, C., & Boutin, J.- P. (2008). Le système d'information documentaire de la veille sanitaire de défense française. Dans A. Flory, M. Ghenima, & S. Sidhom (Éds), *Systèmes d'information et intelligence économique* (pp. 541-548). Tunis : I.H.E. Éditions.

Raphaël Châtelet *est Titulaire d'un Master 2 Professionnel en Gestion de l'information et de la documentation, il réalise actuellement une thèse en Sciences de l'information et de la communication au Centre d'Épidémiologie et de Santé Publique des Armées de Marseille. Il s'intéresse plus particulièrement à la question des pratiques informationnelles et à la communication au sein des organisations, et s'oriente vers une méthodologie qualitative.*

Marc Tanti *est Diplômé d'un doctorat en Sciences de l'information et de la communication de l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence, responsable adjoint du Service de Veille Sanitaire du Centre d'Épidémiologie et de Santé Publique des Armées, attaché d'enseignement universitaire et chef de projet au sein de l'UMR 912-SESSTIM, ses thématiques de recherche portent sur la capitalisation des connaissances et la veille sociosanitaire de la population générale.*

Saisir le point de vue de l'enfant. Enquêter sur la participation socioscolaire des élèves migrants

Maïtena Armagnague, Maître de conférences

Institut national supérieur de formation et de recherche pour l'éducation des jeunes handicapés et les enseignements adaptés (INS HEA), France

Isabelle Rigoni, Maître de conférences

Institut national supérieur de formation et de recherche pour l'éducation des jeunes handicapés et les enseignements adaptés (INS HEA), France

Résumé

Ce papier porte sur la façon dont une équipe interdisciplinaire de chercheurs en sciences sociales prend en compte le point de vue d'enquêtés juvéniles (6-16 ans) dans le cadre d'une recherche sur la participation sociale et scolaire de jeunes migrants, roms et itinérants. En proposant une méthodologie qui puisse saisir au plus près le point de vue des jeunes enquêtés, nous entendons sortir d'une approche adultocentrée d'une part, et contribuer à une approche intersectionnelle d'autre part en travaillant la dimension âge/génération des rapports de domination, articulée aux autres (genre, ethnicité/race, classe). Pour ce faire, nous utilisons des méthodes créatives et collaboratives visant à les placer en situation de coproduction de la connaissance. Ces méthodes sont également coconstruites avec des chercheurs issus de plusieurs disciplines (sociologie, anthropologie, sciences de l'éducation, sciences du langage), des acteurs issus du tissu associatif et du monde de l'éducation, et des artistes (plasticiennes, scénaristes, actrices…).

Mots clés

ÉCOLE, ÉDUCATION, MÉTHODES COLLABORATIVES, MIGRANTS

Note des auteures : Cet article s'appuie sur une communication proposée dans l'axe 1 « personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche » du colloque Prudence empirique et risque interprétatif, 5e colloque du Réseau International Francophone de la Recherche Qualitative (RIFReQ) qui s'est tenu du 17 au 19 juin 2015 à l'Université Paul Valéry, Montpellier. Il s'appuie sur la recherche MIGRITI « migration et itinérance », financée par l'Université Paris Lumières (UPL) et coordonnée par les auteures ainsi par que Claire Cossée et Simona Tersigni que nous remercions pour leurs commentaires et remarques. Cette

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 311-329.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

recherche porte sur les enfants et jeunes migrants, dont roms et itinérants, mais le cadre de cette contribution porte plus spécifiquement sur les migrants, compte tenu de l'état d'avancement de notre recherche. http://migriti.hypotheses.org

Introduction

Ce papier porte sur la façon dont une équipe interdisciplinaire de chercheures en sciences sociales prend en compte le point de vue d'enquêtés juvéniles (6-16 ans) dans le cadre d'une recherche en cours sur la participation sociale et scolaire de jeunes migrants, roms et itinérants. Cette recherche s'intéresse ainsi aux pratiques et aux vécus d'enfants et de jeunes faisant figure d'étrangers[1] (Cossée, Lada, & Rigoni, 2004) dans la société française et plus particulièrement dans les institutions éducatives. Il s'agit d'interroger les rapports entre ces populations et les institutions scolaires, périscolaires et extrascolaires participant à leur éducation et à leur socialisation. Dans ce cadre-là, il nous apparaît essentiel de faire émerger le point de vue individuel et collectif de nos jeunes interlocuteurs. Mais il y a là un enjeu épistémologique considérable : les enfants et jeunes rencontrés sont souvent tributaires de relations asymétriques multiples et enchevêtrées lorsqu'ils se plient à l'exercice scientifique (chercheurs/« enquêtés », adulte/jeune ou enfant, catégories moyennes supérieures/catégories populaires). Loin de considérer leurs paroles et leurs actes comme de simples « éléments de matériau », nous les envisageons comme des illustrations d'une capacité politique et citoyenne à part entière (Cousin & Rui, 2011). Mais y compris dans ce cas, comment construire une posture, des outils, des façons de garantir une interprétation qui soit la plus fidèle possible au sens donné par l'enquêté à sa propre parole?

Devant ces défis méthodologiques et éthiques, face à la domination par l'âge, le milieu social, et la génération que peut imposer le chercheur à des enfances et jeunesses souvent en situation de précarisation socio-économique, il nous importe de repenser l'édification des moyens d'investigation. Ceci suppose la construction d'un « style de recherche » et, au-delà, d'une posture méthodologique et éthique, qui puissent s'ajuster aux nécessités de l'enquête. Cette posture s'avère donc particulièrement instable et cette spécificité peut susciter le doute et le désarroi du chercheur. Ces principes émanent aussi d'un souci théorique et méthodologique consistant, d'une part, à poser comme centrale la subjectivité de l'enfant et l'adolescent (Dubet, 1994) et, d'autre part, à considérer comme un fait sa capacité de mobilisation politique et d'analyse du monde social, y compris dans des conditions socio-économiques très difficiles (Kokoreff, 2003). Si nos jeunes interlocuteurs contribuent à construire nos conceptualisations à partir de recherches empiriques, il importe de permettre à ces enfants et adolescents d'être davantage à l'initiative du recueil des données les concernant (Touraine, 1978), ce qui est parfois peu le cas lors de méthodes directives de recherche.

Dans le prolongement, nous travaillons à la mise en œuvre de méthodes qui ne soient pas exclusivement individuelles. Si la relation individuelle favorise la confidence et se prête à la relation d'écoute et à la récolte de certaines données, son usage exclusif participe aussi d'une relation d'ascendance que nous cherchons à déconstruire. En outre, dans certains univers sociaux urbains paupérisés, le collectif est une ressource faisant parfois défaut (Kokoreff & Lapeyronie, 2013). Le considérer comme levier de nouvelles formes d'expression est pour nous un pari inhérent à notre vision plurielle et non normative de la participation sociale et citoyenne et des jeunesses issues des migrations (Armagnague, 2010).

Ainsi, nous nous centrons sur le vécu de situations du point de vue de l'enfant et de l'adolescent, en nous interrogeant sur sa propre capacité d'initiative et d'autonomisation vis-à-vis des normes et des espaces de socialisation (notion d'*agency*). En proposant une méthodologie qui puisse saisir au plus près ce point de vue souvent peu analysé par la recherche (Sirota, 2006) ou appréhendé en mettant en avant le construit social de la classe aux dépens des autres (Lignier & Pagis, 2012), nous défendons un double objectif. D'une part, nous entendons sortir d'une approche adultocentrée (Delalande, 2007; Tersigni, 2014). D'autre part, nous souhaitons contribuer à une approche intersectionnelle en travaillant la construction sociale de l'âge et de la génération de manière articulée aux autres rapports sociaux de domination tels que le genre, l'ethnicité, la « race », la classe (Dorlin, 2009).

Ce parti-pris n'est pas sans poser des défis épistémologiques, méthodologiques et éthiques. Celui qui retient particulièrement notre attention est l'adaptation des méthodes à l'âge des enquêtés et aux niveaux scolaires étudiés. Comment se défaire d'une posture adultocentrée pour pénétrer l'univers social et mental juvénile? Comment produire des cadres méthodologiques assez souples pour investiguer à la fois l'enfance et la jeunesse sans perdre en rigueur scientifique? Comment concilier des enjeux nécessairement subjectifs dans le travail d'enquête et d'analyse avec les impératifs scientifiques défendus par la communauté des pairs? Dans cette perspective, comment considérer que ce qui sera récolté peut potentiellement être inattendu et donner lieu à une théorisation originale? Comment parvenir à stabiliser, dans un tel contexte, les outils d'enquête et les résultats obtenus?

Choisir de travailler collectivement a été une ressource pour tenter de répondre à ces enjeux. Notre équipe se fonde ainsi sur une hétérogénéité des objets d'étude : certains travaillent sur l'enfance, d'autres sur la jeunesse, sur les migrations ou sur les quartiers défavorisés, d'autres ont proposé des travaux centrés sur la connaissance de différentes populations minorisées, ou encore sur les institutions éducatives. De ce fait, les sensibilités théoriques des chercheurs de l'équipe sont différentes, ce qui favorise l'effort de déconstruction et d'explicitation. Les enjeux posés par nos choix de méthodologies participatives ont donc étayé cette posture de réflexivité

méthodologique. Ceci est d'autant plus crucial que nous agissons dans un contexte médiatique et politique très sensible et auprès de populations particulièrement exposées et parfois vulnérables. De plus, dans la lignée des premiers travaux sociologiques publiés par l'Université de Chicago au début du XX^{e} siècle, nous défendons l'idée d'une sociologie « sur les institutions » « utiles aux institutions», ce qui suggère d'inclure aussi les professionnels de l'éducation dans cette recherche[2].

Dans cet article, nous nous attacherons donc à exposer les différentes méthodologies que nous mettons en œuvre en lien à ces enjeux épistémologiques. Celles-ci visent toutes à favoriser les conditions d'une expression la plus libre et authentique possible et à permettre, ce faisant, à nos enquêtés de coproduire la connaissance. Nous observerons le caractère expérimental et fondamentalement inductif de cette posture qui requiert de la part du chercheur de la souplesse et de l'humilité. Nous soulignerons aussi les risques interprétatifs que suggèrent ces approches peu codifiées et les difficultés concrètes à interpréter les données qui en sont issues. En filigrane, nous observerons que l'engagement des chercheures de l'équipe est posé par ces choix de méthodes collaboratives et collectives, largement inspirées et issues des mouvements sociaux militants et par la posture réflexive et analytique que de telles méthodes exigent pour garantir la rigueur de l'exercice scientifique.

Concevoir des méthodes d'enquête adaptées

Alors que notre population d'étude comprend des mineurs de 6 à 16 ans, la méthodologie d'enquête ne peut être identique selon le niveau scolaire et la tranche d'âge des enquêtés. En élémentaire, les enfants sont encore trop jeunes pour envisager des entretiens fournis ou des questionnaires. De même, les entretiens non-directifs, compréhensifs ou les récits de vie sont difficilement opératoires avec des enfants ne maîtrisant pas, ou très faiblement, la langue française. Au collège, les jeunes adolescents sont souvent embarrassés par la relation de face-à-face que suppose l'entretien. Ils peuvent d'ailleurs, dans certains cas, la refuser ou encore lui prêter une dimension morale ou médicale compassionnelle, ce dont nous voulions nous départir. Le rappel d'un rapport de domination élève-enseignant ou jeune-adulte qui se dessine alors joue un rôle inhibant ou promeut quelquefois une attitude de faux semblant (Goffmann, 1963/1975) peu propice à comprendre l'expérience et le vécu intimes de ces jeunes. D'autant plus lorsque se superposent le traumatisme de migrations douloureuses et la précarité administrative, économique sociale. Avec eux tous, nous utilisons donc des méthodes créatives et collaboratives visant à les placer en situation de coproduction voire d'analyse de nos résultats. Notre projet prévoit, sur chaque site d'enquête, la constitution de séances construites expressément pour l'enquête; mais sa méthodologie repose aussi sur l'utilisation et la participation des chercheurs à des ateliers ou à des temps proposés par les institutions éducatives ou coconstruites avec

elles. Dans ce cas, la méthode collaborative et participative suppose aussi les garde-fous que requièrent les approches par observation.

Le théâtre- et le clown-forum

Le théâtre-forum d'inspiration militante, théorisé par Augusto Boal, notamment dans son ouvrage le *Théâtre de l'opprimé*, paru en 1971, a été conçu en Amérique du Sud dans les années 1970 comme outil de travail dans les bidonvilles. Il consiste à accompagner des groupes opprimés à mettre en mot leur propre condition. Le groupe et/ou une compagnie d'acteurs joue ensuite cette production au sein des communautés de vie concernées, et le public est amené à réagir et à réfléchir sur comment améliorer la situation exposée. Le théâtre-forum est une des démarches qui consiste à ouvrir un espace de constitution collective de la parole avec des personnes à la place desquelles d'autres parlent habituellement, des personnes qui n'ont pas ou peu accès aux espaces publics de prise de parole, ce qui est intrinsèquement l'une des formes de l'oppression.

Cet outil nous a permis, dans certaines classes et avec la collaboration de professionnels du théâtre-forum, d'aborder avec les jeunes des sujets comme la migration et l'accueil dont les termes auraient sans doute été plus réfléchis, moins spontanés, plus inhibés dans une relation de face-à-face. Si le théâtre-forum est codifié, les jeunes se laissent prendre au jeu de l'expression libre et sont plus enclins à laisser parler leurs sentiments. Ainsi, la volonté d'accueillir un camarade ne parvenant pas bien à s'exprimer et à comprendre la langue française n'est pas une posture toujours défendue par les élèves n'ayant pas connu la migration : « Ça m'ennuie d'accueillir / J'ai la flemme d'aller accueillir / J'ai envie d'être tranquille / Ils restent en groupe / Ils ne veulent pas se mélanger ». Dans d'autres contextes, ces sentiments auraient été plus difficilement dicibles. Ici, ils permettent de poursuivre l'expression directe sur le thème de la (non)mixité par les enfants et jeunes migrants : « Pourquoi on ne se mélange pas? / Parce qu'on n'a pas envie / Pourquoi on n'a pas envie? / Parce qu'on a peur » (extraits de préparation aux séances de théâtre-forum avec la compagnie Digame, en collaboration avec l'association Promofemmes, classe de CM2 d'une école du centre-ville de Bordeaux, octobre 2014).

Dans la même dynamique, nous conceptualisons, dans l'académie de Créteil, des séances de clown-forum, en partenariat avec une clowne d'intervention sociale[3]. Ces séances sont préalablement travaillées avec les chercheurs des sites concernés et s'organisent à partir des thématiques constituant la problématique de la recherche. Ceci suppose une acception non rigide et ouverte de l'appréhension de ces thématiques, tant du point de vue de l'artiste, des enquêtés que de celui du chercheur devant accepter de voir sa position perpétuellement revisitée. Il s'agit là d'une posture inconfortable qui constitue un véritable défi.

Cette approche comporte de multiples dimensions pour le groupe d'élèves : elle permet de travailler sur la constitution du groupe, le respect réciproque, mais aussi sur

la déconstruction du quotidien. En effet, le rire du clown permet de parler des rapports entre élèves, mais aussi entre élèves et institutions scolaires. La dérision autorise à s'exprimer, mais de façon imagée, détournée, moins frontale. Le clown a une éthique et un cadre professionnels très forts qui permettent de dévoiler beaucoup de choses dans des frontières bien maîtrisées.

L'objectif est que les groupes d'élèves puissent réellement porter leur parole sur la scène publique et provoquer des réactions, aussi diverses et polémiques soient-elles. La forme théâtrale, la mise en scène, peuvent potentiellement produire des interactions très fortes avec le public et une réflexion durable chez les personnes qui ont pris part à l'expérience.

La dimension critique de cette démarche est évidente : il s'agit d'amener les acteurs institutionnels, les groupes de pairs et les familles des élèves à mieux comprendre le rapport de ces enfants et adolescents aux institutions de socialisation, et à pouvoir élaborer ensemble d'autres horizons, dans un contexte toujours plus difficile pour les migrants et itinérants quel que soit leur statut en France.

Les méthodes visuelles

De tradition anglo-saxonne (Becker, 1974), les méthodes visuelles peuvent être définies comme l'ensemble des méthodes qualitatives de recherche en sciences humaines et sociales qui ne se limitent pas à l'écrit. Plutôt qu'une sociologie *sur* les images où celles-ci représentent un *objet* d'étude, nous nous appuyons sur une sociologie *avec* les images, où celles-ci sont un *outil* d'enquête (La Rocca, 2007; Terrenoire, 2006), à l'instar des travaux initiés par Alain Bouldoires[4] et le Réseau interdisciplinaire des méthodes visuelles[5]. L'image en tant qu'outil permet de révéler des perceptions ou des situations. Une image comprise au sens large, qui fait la part belle aussi bien aux photographies qu'aux dessins, et qui garantit une articulation entre méthodes visuelles et celles qui sont liées à la production artistique. Cette articulation entre univers de la recherche et univers artistique ou, plus précisément de l'expression artistique, offre des pistes de réflexions épistémologiques, méthodologiques et éthiques extrêmement fécondes et permettent, là aussi, d'interroger la place du chercheur en lien aux populations enquêtées et à l'art/l'artiste. D'aucuns parlent de « méthodes sensorielles » (Pink, 2009) même si le terme de « méthodes visuelles » (*visual methods*) l'a emporté dans le champ universitaire et s'est institutionnalisé dans le monde anglo-saxon puis francophone.

Héritières des démarches anthropologiques et d'une tradition documentaire sur des sujets sociaux (notamment sur les minorités, les migrants, les marginalités), les méthodes visuelles défendent une approche méthodologique non dogmatique basée en grande partie sur la réflexivité et le bricolage méthodologique qu'impose l'adaptation aux contraintes du terrain. Ce qui lui vaut parfois, comme l'ensemble des méthodes qualitatives, des critiques liées à son manque présumé d'objectivité. Ce genre de

procès en « subjectivité » est d'autant plus prégnant dans une discipline comme la sociologie qui a été marquée, en particulier en France, par la philosophie positiviste de Comte et l'approche explicative-statistique d'Émile Durkheim[6].

Or, les méthodes visuelles représentent dans cette recherche un outil particulièrement riche et complémentaire à d'autres méthodes, notamment l'entretien, l'observation et même des approches plus formalisées de type quantitatif. Elles fonctionnent comme des supports d'échange adaptés afin d'appréhender la réalité des enfants et des (pré)adolescents de façon plus empirique, moins intimidante et moins adultocentrée. L'approche par le biais de l'expression artistique, de la vidéo ou de la photo constitue de ce point de vue une méthode particulièrement adaptée aux enquêtes auprès de populations marginalisées (Bellman & Bennetta, 1977) et/ou des jeunes générations souvent immergées dans une culture de l'image. En tant qu'outils d'enquête, nous considérons que les images peuvent prendre différentes formes et être produites par l'enquêteur comme par l'enquêté selon le principe de photo-élicitation (Harper, 2002).

Dans notre recherche, la prise d'images sur le terrain par l'enquêteur s'est avérée avoir plusieurs fonctions. Elle permet tout d'abord de compléter le travail d'observation en saisissant une atmosphère et en révélant des détails qui ne sont pas immédiatement visibles. Sur certains terrains, particulièrement auprès de (pré)adolescents parfois dubitatifs, voire critiques, à l'égard de la présence du chercheur, le rôle de photographe permet à celui-ci d'occuper une fonction de témoin que les jeunes acceptent mieux dès l'instant que le chercheur-photographe propose une relation donnant-donnant : les photos deviennent la mémoire de la classe et particulièrement des activités les plus marquantes pour les élèves (projets artistiques, sorties, etc.); des photos sont offertes aux élèves qui le souhaitent ou encore composent le recueil de fin d'année. Enfin, les photos prises sur le terrain fonctionnent également comme des supports d'entretien avec les élèves, autour de thèmes qui intéressent la recherche. De plus, en favorisant l'aspect visuel, les difficultés linguistiques des enquêtés tendent à être minimisées et l'image facilite voire décomplexifie la relation d'échange verbal. Ainsi, les photos 1, 2 et 3 prises pendant le tournage d'un projet conçu avec les collégiens d'une UPE2A de Bordeaux (dispositif d'accueil des élèves primoarrivants pas ou peu francophones) et représentant des scènes de mariage dans les salons de la mairie de Bordeaux, permettent d'aborder la question de la participation sociale, du rapport à la France et aux institutions.

Les photos 4, 5 et 6 prises dans l'environnement immédiat d'écoles enquêtées permettent d'aborder avec les jeunes la question du lieu de vie et de la participation à l'espace urbain/semi-rural.





Photos 1, 2 et 3. Échanges autour de la thématique de la participation citoyenne à partir d'une séance de travail artistique organisée à la mairie de Bordeaux.




Photo 4 et 5. Échanges autour de l'environnement spatial : la cité.



Photo 6. Échanges autour de l'environnement spatial : la proximité du semi-rural.

Les méthodes visuelles sont aussi utilisées pour favoriser l'expression directe des enquêtés. En collaboration avec les enseignants et, parfois, avec des artistes intervenant en classe, nous favorisons la réalisation de productions visuelles par les élèves eux-mêmes. L'enquêteur peut ainsi entrer en dialogue avec l'enquêté dès les premières phases de la réalisation de l'œuvre, au fur et à mesure de la progression et jusqu'à la finalisation. Les photos 7, 8 et 9 montrent la réalisation de boites à souvenir décorées par les élèves d'UPE2A d'une école élémentaire de l'agglomération bordelaise. La consigne était de raconter un moment de leur vie dans le pays d'origine. Ces productions ont servi de support dans la phase d'entretien sur le thème de la migration, puis à un projet d'émission de radio réalisé en collaboration avec les élèves de CM2 de la classe ordinaire d'un enseignant de la même école.

Les ateliers d'écriture

En complément de l'oral et du visuel, une troisième méthode est employée, celle de l'écriture. Sur le modèle développé par Bernard Charlot des « bilans de savoirs » (Charlot, 1999), les enquêtés sont amenés à partir d'une consigne simple à produire un texte, ensuite dépouillé et analysé. Il ne s'agit pas ici d'un traitement similaire à l'entretien puisque ces écrits sont anonymes; leur intérêt réside dans la masse collectée et les recoupements et comparaisons qu'ils permettent. L'intérêt de cette méthode ne réside pas dans la reconstitution d'une trame biographique compréhensive, mais dans la recherche d'informations d'ensemble et « contextualisantes » sur ces enfances et jeunesses. La situation de déconnexion entre le texte produit et son auteur favorise la liberté de parole d'un enquêté qui se sent alors moins exposé. Le travail de production est généralement effectué en collaboration avec l'enseignant de la classe et/ou un intervenant extérieur.



Photo 7. « Baignade dans la mer ».



Photo 8. « Les animaux de ma maison, en Russie ».



Photo 9. « La fête nationale au Portugal ».

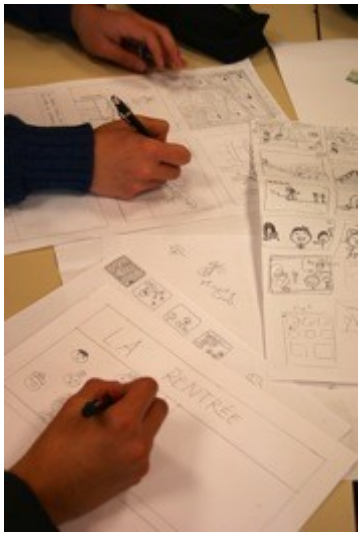
Les photos 10 et 11 illustrent le travail d'écriture d'un scénario de bande dessinée dans l'UPE2A d'un collège de Bordeaux.

Le point de départ est l'ouvrage *Loin des yeux près du cœur* de Thierry Lenain qui raconte la rencontre d'un élève aveugle et d'une élève noire. Tous deux sont moqués, voire rejetés par leurs camarades en raison des différences qui les distinguent de leur groupe de pairs. Cette extranéité les rapprochera au point de tomber amoureux l'un de l'autre, mais leur relation sera écourtée par le retour forcé d'Aïssata dans son pays d'origine. À partir de cette histoire, les collégiens de l'UPE2A ont été invités à réécrire le scénario afin de l'adapter sous forme de bande dessinée qu'ils ont eux-mêmes illustrée, modifiant au passage la fin de l'histoire en imaginant le mariage des deux personnages qui fondèrent une nombreuse famille. Ce travail s'est déroulé en classe sur dix séances au cours desquelles sont intervenus un scénariste-illustrateur puis un réalisateur puisque le projet ultime était la réalisation d'un court métrage. Si l'enseignante trouve dans ce type d'expérience une efficacité didactique, le chercheur y puise pour sa part une mine d'informations tout au long du processus de réalisation dans la mesure où ce travail de (ré)écriture permet de percevoir les sentiments des enquêtés et de favoriser le dialogue avec eux sur des thèmes sensibles comme celui des différences, de l'accueil dans la société française et plus spécifiquement dans le contexte scolaire avec le groupe de pairs.

L'écriture a également été utilisée auprès d'élèves plus jeunes, de niveau élémentaire, dans l'UPE2A de l'agglomération bordelaise qui a travaillé sur les boites à souvenir. Une fois les boites réalisées, les élèves avaient pour consigne de choisir 5 mots en français illustrant le mieux possible la scène représentée dans leur boite, puis de composer une ou deux phrases (Photo 12). Lors de la douzaine de séances qui ont été nécessaires à la réalisation de ce travail, l'enquêtrice a participé activement et chaque étape a servi de support de dialogue avec les enquêtés qui se sont majoritairement pris au jeu.

L'intervention sociologique

La recherche s'appuie aussi sur l'intervention sociologique, une méthode développée par Alain Touraine à partir de l'analyse de différents mouvements sociaux (Touraine, 1978). Retravaillée et actualisée, l'intervention sociologique permet aujourd'hui l'analyse de problèmes sociaux (Cousin & Rui, 2011) en donnant toute leur place aux enquêtés comme coproducteurs analytiques et souvent critiques des recherches les concernant. L'une des conditions est l'empirisme et l'acceptation par les chercheurs de la capacité politique des groupes sociaux socialement et économiquement vulnérables. La méthode repose sur la réalisation d'entretiens collectifs. Des groupes d'intervention sociologique sont constitués par les sociologues à partir d'une supposée hétérogénéité des positions pouvant être tenues dans la rencontre (par exemple des élèves en





Photos 10 et 11. Travail d'écriture d'un scénario de bande dessinée.

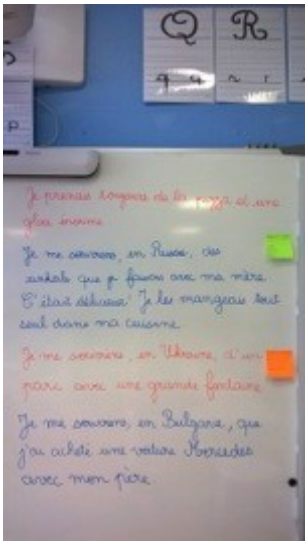


Photo 12. Réalisation de boites à souvenirs.

présence d'enseignants, de CPE, de parents; des jeunes peuvent être en présence d'enseignants, de policiers, de travailleurs sociaux, etc.).

Les interventions sociologiques sont menées par deux sociologues ayant des rôles distincts. Le premier (« le regard ») exerce un rôle de secrétaire et d'observateur silencieux. Il prend des notes. Le second (« la voix ») a pour rôle l'animation de la rencontre à partir de l'exposition de situations problématiques, voire conflictuelles. C'est là l'originalité de la méthode[7] et son inspiration dans les mouvements sociaux considère en effet que c'est dans des situations de problèmes et donc de conflits/argumentation/résolution que s'expriment les véritables positions des acteurs puisque c'est là que vont s'exprimer la complexité de leurs différentes socialisations, leur position et légitimité professionnelle, leurs opinions politiques, leurs intérêts et stratégies. Mais c'est aussi dans ce cadre particulier que vont éclore des positions distanciées et réflexives autour de l'analyse d'un problème voire autour des nécessités de la coopération. Chaque groupe se réunit au moins deux fois. Entre la première et la seconde rencontre, les sociologues procèdent à l'analyse du contenu. Ils ont pour devoir (annoncé dès la première rencontre) de proposer, au début de la rencontre suivante, leur analyse de la situation du premier entretien, en fondant cette seconde rencontre notamment sur ces premières tendances et réactions qu'elles susciteront parmi les membres du groupe. Ici encore, il en résulte souvent des oppositions et des tensions qui nécessiteront les mêmes compétences collectives du groupe à résoudre le problème posé.

L'originalité de cette méthodologie réside en premier lieu sur sa forme, mais aussi sur son cadre conceptuel centré sur l'acteur. L'approche considère en effet que les acteurs sont pleinement capables d'analyser leur monde social et que leurs analyses constituent un matériau d'enquête à part entière. Il s'agit là d'une posture non-surplombante qui suppose une réelle réflexion du chercheur sur l'accessibilité de ses analyses et une capacité à les mettre au travail par des acteurs non-pairs. Elle considère aussi que le collectif est une ressource indispensable aux individus, particulièrement lorsque les anciennes solidarités se sont restructurées et parfois fragilisées dans l'expérience de la migration. Cette méthode s'applique particulièrement bien à l'écoute d'acteurs institutionnels, de parents, de jeunes et d'enfants dès la fin de l'école élémentaire. Elle permet d'ouvrir le cadre classique de l'entretien collectif de façon plus dynamique et permet aux enquêtés de déterminer le contenu de la rencontre, car le chercheur-animateur n'a vocation qu'à structurer les échanges, à en demander des précisions, mais les oriente le moins possible.

L'entretien de groupe utilisé dans la tradition de l'intervention sociologique ne s'apprend que dans le faire et dans l'échange. Le principe en est que le groupe crée les interactions, ce n'est pas l'enquêteur qui les maîtrise (Hegel & Duchesne, 2004; Hegel & Garcia, 2011). Les entretiens collectifs illustrent autant qu'ils ne font comprendre

les phénomènes sociaux. Néanmoins, cette méthode demande un travail exigent de restitution à des délais courts et comporte un coût élevé d'organisation (définition d'un local, sollicitation des membres du groupe, relances quant aux participations, gestion et régulation des échanges). Elle est difficile à mettre en œuvre si le nombre de chercheurs par terrain d'enquête est réduit. Cette méthode présente aussi d'autres limites, notamment lorsque la population est composée d'enfants ou de (pré)adolescents parfois peu francophones. Ces entretiens sont donc conçus dans nos enquêtes en complément et *a posteriori* des ateliers artistiques (théâtres, visuels, radio…) et surtout après une immersion qui permet de se familiariser avec l'univers des jeunes enquêtés. Ils peuvent être envisagés comme un moment de *debriefing* permettant de donner des éléments de réponse à des questions ou à des situations spécifiques.

Les principes de cette méthode peuvent aussi permettre d'analyser des « problèmes » ou les « conflits » du terrain afin de mieux en saisir le sens. Par exemple, au cours d'une journée d'observation dans un collège du nord de la Seine-Saint-Denis auprès de l'équipe de direction et de la vie scolaire, un « incident » survient au portail d'entrée de l'établissement. Un jeune homme bouscule et insulte un assistant d'éducation qui l'empêchait de quitter l'établissement. Il est ensuite conduit dans le bureau du CPE puis à la direction. Une réunion collective est ensuite organisée avec les parents, la direction, le jeune et son père à laquelle une chercheuse assiste, après accord de l'ensemble des protagonistes et dans laquelle la direction lui suggère d'intervenir « en tant que sociologue ». Une étudiante de master en psychologie est également présente. Au départ, la rencontre prend une allure institutionnelle avec une dimension moralisante. Le père de l'élève semble comprendre l'échange, mais n'arrive pas à s'exprimer longuement en français. Visiblement très mal à l'aise, il prend la parole avec force pour accentuer la réprobation morale à l'encontre de son fils ayant cherché à « forcer » la sortie de l'établissement. Le jeune homme se ferme encore davantage et se décompose. La chercheuse, n'étant pas certaine de comprendre le motif du différend, intervient alors pour demander d'illustrer le problème qui se pose, principalement avec un mot. Le jeune homme lève la tête et dit « cantine, c'est la cantine le problème ». Il s'ensuit toute une discussion autour de la cantine, sa qualité, les contraintes assorties au fait d'y manger en termes d'entrées et de sorties de l'établissement. De nouveau, des propos moralisants sont adressés au jeune à qui le père et la direction répètent les règles de l'établissement. La chercheuse revient au problème, en demandant ce qui pose précisément problème avec la cantine. Un échange un peu long révèle que le jeune se sent humilié par ses camarades (externes) par le fait de manger à la cantine parce que la nourriture ne correspond pas à celle cuisinée chez lui (où la cuisine est en sauce, plus épicée), qu'il la trouve particulièrement mal présentée et mauvaise, illustrant son propos d'exemples. Ceci est alors une base pour échanger autour de la « bonne » et « belle » alimentation,

différente d'un pays et d'un lieu à l'autre. La rencontre se décontracte et la direction parvient à prolonger cette discussion par une question sur les aspirations professionnelles du jeune homme. Il souhaite être cuisinier. La rencontre se clôt par une proposition du chef d'établissement de réaliser un stage dans les cuisines de sa cantine et d'une aide au montage du dossier d'orientation. Dans cet exemple, on observe que l'utilisation du conflit dans le cadre d'une rencontre collective a ainsi pu être moteur d'une résolution « par le haut », étayante pour la participation socioscolaire du jeune concerné.

Cette méthode paraît particulièrement heuristique en ce qu'elle conduit à voir les rapports sociaux de groupe à l'œuvre et met l'accent sur le positionnement des jeunes dans la construction des frontières symboliques. Cependant, elle est, comme toute autre méthode tributaire de risques intrinsèques : si le groupe adolescent est libérateur de paroles, surtout sous la forme du « jeu », il peut parfois amener les jeunes à masquer l'authenticité de leur « je ». Les jeux de domination et de mimétisme intradynamiques juvéniles nous encouragent ainsi à envisager l'entretien de groupe comme une méthode complémentaire et non exclusive.

Conclusion

De tels choix méthodologiques présentent un certain nombre de défis et encouragent à la vigilance du chercheur quant à l'exploitation de telles données. La mise en place d'ateliers artistiques à visée méthodologique auprès de jeunes et d'enfants dans des cadres institutionnels soulève de multiples dimensions épistémologiques, éthiques et méthodologiques. Elle propose une entrée différente des chercheures sur le terrain, permet de faire connaissance avec le groupe d'élèves dans un contexte moins asymétrique que les protocoles de recherche « classiques ». De plus, elle suggère une image du chercheur éloignée des représentations austères, lointaines ou intellectualistes qui peuvent parfois avoir cours dans des espaces sociaux saturés en termes de recherche, ce qui est le cas de l'éducation ou de la migration. Enfin, elle favorise les dynamiques de subjectivations enfantines et juvéniles, ce qui participe à construire leur rapport aux institutions.

Dans le cadre de ces dispositifs spécifiques de scolarisation, la place de l'enseignant(e) est souvent prédominante auprès du groupe d'élèves même depuis la mise en œuvre de la politique d'inclusion censée décloisonner ces classes. Trouver sa place en tant que chercheure auprès de ces enseignant(e)s reste donc à négocier.

La recherche collaborative nous demande de formuler très clairement ce que le projet amènera aux personnes concernées, ici aux enfants et adolescents, mais aussi aux enseignants et, au-delà, aux acteurs institutionnels. D'une part, les partenaires institutionnels et associatifs connaissent précisément les possibles freins que nous sommes susceptibles de rencontrer (en termes de langues parlées, d'effets des difficultés rencontrées lors de l'expérience de la migration, etc.). D'autre part, les

acteurs institutionnels et associatifs peuvent nous amener à questionner et limiter le risque d'instrumentalisation de la parole des enfants pour notre recherche. Dans d'autres cas, ils peuvent au contraire surévaluer ces risques ou les anticiper par trop et ainsi « surprotéger » les enquêtés, produisant ainsi une rétention des données.

Les méthodes artistiques proposées sont des supports à cette démarche. Certes, elles visent à libérer la parole des enfants et adolescents pour construire un solide échange avec les chercheur(e)s à partir de compétences et d'intérêts manifestés par les enfants et adolescents autour de tel et tel média. Cependant, elles apporteront aussi, nous l'espérons, des supports d'expression et d'affirmation de soi aux enfants eux-mêmes et des repères pour construire leur analyse du monde dans lequel ils et elles prennent place.

Que faire de cette richesse? Le « matériau » produit pose plusieurs questions en termes d'analyse et d'interprétations. D'abord, il importe de se demander selon quelle grille sommes-nous en mesure d'analyser les objets produits (dessins, photos, carnets, saynètes,etc.)? Certes les thématiques sont liées à notre problématique, mais le matériau peut s'en éloigner et surtout en dévoiler une dimension originale et inattendue, pouvant démunir le chercheur. Ensuite, il convient de s'interroger sur la manière dont ces échanges autour de ces productions en acte vont être analysés. Ne disposant pas d'une procédure établie et usitée, comment considérer ce matériau produit comme un artefact? Dans la continuité, la grille des thèmes qui nous intéressent suffit-elle pour s'assurer que les matériaux recueillis seront bien liés à nos questions de recherche? En d'autres termes, face à la relative liberté de production des données, et ceci par différents acteurs, comment tenter de contenir le risque de « submersion » face à la richesse du matériau tout en récoltant un matériau pertinent?

Ces enjeux et questions en appellent d'autres qui mettent au cœur la place du chercheur (qui saisit les échanges et contribue à les animer, qui observe et consigne ce qui se dit). Une des précautions dans ce type de contexte méthodologique pourrait être la présence de deux chercheurs, soit sous la forme d'un binôme d'intervention, comme dans l'intervention sociologique, soit sous la forme de groupes de *debriefing* constitués à partir de chercheurs de différents sites, de professionnels de l'éducation et d'artistes. En effet, compte tenu du caractère collaboratif de ces méthodes, basées sur la créativité et l'expérimentation, il convient de s'interroger sur les modalités de mise en commun de la réflexion et du travail de terrain avec différents types d'intervenants. De telles méthodes exigent une posture réflexive et analytique complexe, régulière et fouillée pour garantir la rigueur de l'exercice scientifique.

Notes

[1] La notion de « figure d'étranger », titre de l'ouvrage collectif coordonné par C. Cossée, E. Lada et I. Rigoni est illustrée par différentes contributions tout au long dudit ouvrage. Elle revoie à une conception protéiforme de l'étrangeté et de l'altérité qui dépasse le seul cadre de la migration ou de l'itinérance pour s'enchevêtrer, pour la mise à l'écart, à la catégorie sociale de certains acteurs – urbains et de milieux populaires –, à leur âge – enfance ou jeunesse – ou encore à leur genre – les garçons sont à cet égard particulièrement visés par les mécanismes scolaires d'altérisation. Cette notion a pour caractéristique de s'inscrire dans les relations sociales et les rapports sociaux concrets et ordinaires, qui changent d'un contexte à l'autre, ce qui explique son hétérogénéité.
[2] Des membres d'institutions ou d'associations participent à des réunions de travail avec les chercheurs.
[3] Nous remercions ici Claire Cossée et Nancy Lallouette, particulièrement investies dans ces expérimentations méthodologiques.
[4] Alain Bouldoires, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université Bordeaux Montaigne, est membre du comité scientifique du MIGRITI.
[5] https://sites.google.com/site/reseauintermshdesmv/; http://cdmv.hypotheses.org
[6] Soulignons combien ces procès manquent parfois de pertinence, car ils oublient souvent que ce qui posait problème aux sociologues du début du XX^{e} siècle de la tradition durkheimienne, n'était pas tant les modes de recueil des données – il est possible de réaliser des enquêtes qualitatives précises et rigoureuses ainsi que le démontrait, à cette époque, la tradition compréhensive allemande, tout comme il est possible de proposer des enquêtes quantitatives frauduleuses ou inconsistantes – que la façon dont les analyses étaient posées par les scientifiques « qualitativistes » de l'époque, largement affiliés à la démarche psychologique et biométrique.
[7] Soulignons que les sociologues des organisations et notamment Michel Crozier et Erhard Friedberg considèrent eux aussi que l'analyse des résolutions des problèmes posés dans une organisation et la manière dont les acteurs doivent collaborer pour la définition d'une décision sont les fondements principaux de ce qui fait « système ».

Références

Armagnague, M. (2010). Les dynamiques d'adaptation sociale des communautés turques en France et en Allemagne. Le cas des jeunes générations. *Sociologie*, *1*(2). Repéré à http://sociologie.revues.org/416

Becker, H. (1974). Photography and sociology. *Studies in the Anthropology of Visual Communication, 1*(1), 3-26.

Bellman, B., & Bennetta, J.- R. (1977). *Paradigm for looking : cross-cultural research with visual media*. Norwood, NJ : Ablex Publishing Corp.

Boal, A (2005). *Théâtre de l'opprimé*. Paris : La Découverte. (Ouvrage original publié en 1971).

Charlot, B. (1999). *Le rapport au savoir en milieu populaire. Une recherche dans les lycées professionnels de banlieue*. Paris : Anthropos.

Cossée, C., Lada, E., & Rigoni I. (Éds). (2004). *Faire figure d'étranger. Regards croisés sur la production de l'altérité*. Paris : Armand Colin.

Cousin, O., & Rui, S. (2011). La méthode de l'intervention sociologique. Évolutions et spécificités. *Revue française de science politique*, *61*(3), 513-532.

Delalande, J. (2007). Des recherches sur l'enfance au profit d'une anthropologie de l'école. *Ethnologie française, 4*(37), 671-679.

Dorlin, E. (2009). *Sexe, race et classe : pour une épistémologie de la domination*. Paris : Presses universitaires de France.

Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Paris : Seuil.

Goffman, E. (1975). *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit. (Ouvrage original publié en 1963).

Harper, D. (2002). Talking about pictures : a case for photo elicitation. *Visual Studies*, *17*(1), 13-26.

Hegel, F., & Duchesne, S. (2004). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien collectif*. Paris : Nathan.

Hegel, F., & Garcia, G. (Éds). (2011). Entretiens collectifs : nouveaux usages? *Revue française de science politique*, *61*(3).

Kokoreff, M. (2003). *La force des quartiers, de la délinquance à l'engagement politique*. Paris : Payot.

Kokoreff, M., & Lapeyronnie, D. (2013). *Refaire la cité : l'avenir des banlieues*. Paris : Seuil.

La Rocca, F. (2007). Introduction à la sociologie visuelle. *Sociétés, 1*(95), 33-40.

Lignier, W., & Pagis, J. (2012). Quand les enfants parlent l'ordre social. *Politix, 3*(99), 23-49.

Pink, S. (2009). *Doing sensory ethnography*. London : Sage.

Sirota, R. (Éd.). (2006). *Éléments pour une sociologie de l'enfance*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Terrenoire, J.- P. (2006). Sociologie visuelle. Études expérimentales de la réception. Les prolongements théoriques ou méthodologiques. *Communications*, *80*(2), 121-143.

Tersigni, S. (2014). Grandir au prisme de l'ethnicisation en France et en Italie. Les groupes d'âge des 9-13 ans. *Revue des sciences sociales, 51*, 92-101.
Touraine, A. (1978). *La voix et le regard*. Paris : Seuil.

Maïtena Armagnague *est maître de conférences en sociologie à l'INS HEA et chercheure au Ghrapes. Docteure en sociologie de l'Université de Bordeaux, sa thèse porte sur « L'évolution d'une immigration communautaire en France et en Allemagne : le cas des jeunes d'origine turque. Entre communauté, société et cité ». Ses domaines de recherche sont : la sociologie urbaine et de l'immigration, les jeunesses, les diasporas, les comparaisons internationales.*

Isabelle Rigoni *est maître de conférences en sociologie à l'INS HEA et chercheure au Ghrapes. Titulaire d'un doctorat en sociologie politique de l'Université Paris 8, ses recherches ont porté sur le thème des médias et des migrations grâce à plusieurs financements européens. Elle travaille aujourd'hui sur la participation socioscolaire des jeunes migrants.*

Images fixes, animées et monographie : une autre approche hybride analytique des phénomènes sociologiques

Didier Vidal, Docteur en Anthropologie et en Ethnologie

Université de Perpignan Via Domitia, France

Résumé
Dans une démarche ultra-qualitative et empirique, cette approche méthodologique démontre la complémentarité monographie / filmographie dans un procédé de Construction, Dé-construction, Re-construction de l'objet de recherche. L'Autre et ses formes de langage sont placés au centre de cette démarche, où via le médium cinématographique sont représentés des instants de partage avec l'Altérité dans un processus original de Don Contre-Don Inversé, où, le premier don vient de l'acteur social. La caméra apparaît comme un « outil ethnographique pluriel », participant à la Construction de l'objet de recherche dans un champ spécifique à la fois endogène et exogène d'appréhension de l'Autre. De la transformation des images brutes confrontées aux notes brutes de terrain, née l'analyse du travail de recherche par la production monographique et le documentaire ethnographique, où le discours de l'Autre est révélé comme un des matériaux possibles de la Sociologie et de l'Anthropologie, non seulement discursif, mais environnemental, comportemental et non verbal.
Mots clés
ETHNOGRAPHIE, MÉTHODOLOGIE, ANALYSE, MONOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE, EMPIRISME

La description anthropologique sert
à montrer les choses non en ce
qu'elles seraient en elles-mêmes,
mais en ce qu'elles nous apparaissent
à partir d'une conjoncture particulière
(Piautl, 2000, p. 81).

Introduction

En Anthropologie, le passage du regard du chercheur à l'écriture analytique est un exercice complexe tant la nature des notes brutes conditionne l'utilisation des données ethnographiques. Clifford Geertz souligne « la finalité de légitimer chez l'Ethnologue,

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 330-340.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

le fait d'y être allé, d'avoir pu (su) pénétrer "une autre forme de vie" » (Geertz, 1996, pp. 11-12).

La méthodologie originale proposée ci-après s'adapte à plusieurs formes d'écritures analytiques, notamment la monographie, et/ou la filmographie-photographie. Dans cette approche, le chercheur a choisi de ne pas dissocier le film scientifique de l'analyse monographique, en effet, la combinaison des deux écritures propose une autre approche hybride analytique des phénomènes sociologiques.

Cette démarche analytique monographique et filmique met en scène le noyau méthodologique de cette approche, basé successivement sur la Construction de l'objet de recherche, sa Dé-construction et sa Re-construction, (typologie CDR) en vue de la production de la conclusion analytique.

L'Anthropologue – producteur de grilles de lecture – analysait hier l'Autre à partir de sa propre grille de pensée culturelle. Aujourd'hui, dans l'approche méthodologique en trois phases de Construction, Dé-construction, Re-construction (CDR), le chercheur va déconstruire dans la seconde phase du processus, en partie, sa grille de pensée au détour du terrain (rencontres, interactions avec l'Autre). Il dé-construit ainsi ses représentations culturelles et sociohistoriques véhiculées et renvoyées, afin de les re-construire en partie, tout en conservant son identité sociale et culturelle dans sa réalité sociale occidentale. La Re-construction est l'élargissement de la grille de pensée du chercheur.

La méthode dite CDR est tout à fait applicable aux outils empiriques spécifiques relatifs à la monographie seule, où la triangulation matérielle de la caméra peut être compensée par une triangulation autre, matérielle ou symbolique facilitatrice du Contre-Don.

La caméra est ici considérée comme un outil scientifique pluriel, instrument stratégique du terrain qui permet à la fois l'appréhension de l'objet de recherche (intégration d'un espace culturel spécifique, d'un groupe), assure la retranscription des données ethnographiques brutes, et sert de support d'analyse (le film ethnographique). Outil de l'appréhension de l'Autre, il peut apparaitre contraignant ou facilitateur de lien selon l'approche et la teneur de la négociation opérée sur le terrain entre le chercheur et l'acteur social.

La caméra crayon comme outil de l'ethnologue met en valeur ce que Jean-Pierre Olivier De Sardan nomme *émic* le discours de l'acteur de terrain, se détachant de l'*étic*, ce qui a déjà été dit de l'Autre (Olivier de Sardan, 2008). L'image n'est pas l'écriture du réel – qui n'est qu'illusion – et permet justement de s'en détacher et de mettre en valeur ce qui aurait pu échapper à l'observation directe. Dans l'observation des faits humains, le cinéma comme approche endogène et exogène de méthode de recueil plurielle, positionne la caméra comme outil polyvalent d'approche et vecteur social, de recueil et de retranscription scientifique.

Le langage analytique audio-imagétique se construit, sans s'opposer à la monographie, dans une dialectique du réel et de l'imaginaire et révèle ces données que le chercheur choisi, ou pas, de capturer dans un processus inversé de Don Contre-Don où le premier don vient de l'enquêté.

Cette réflexion sur la représentation – au sens latin de re-présenter, présenter à nouveau, de manière différente quelque chose qui n'est pas présent – a débuté par la réalisation de mes premières recherches empiriques à Cuba et au Sénégal, me permettant ainsi de poursuivre mes travaux en Anthropologie sur le terrain outre marin des îles Mascareignes et outre Méditerranéen de l'Algérie.

De cette approche multiterrain est née une collection de huit courts métrages ethnographiques dont cinq ont été réalisés à partir de recueils de données brutes de terrain capturées dans les îles Mascareignes et servant de support à la construction méthodologique CDR[1].

Le processus méthodologique CDR se décline en trois phases linéaires et progressives

La Construction : le Terrain et la rencontre de l'altérité

Ici, la caméra est un outil pluriel qui participe à la *Construction* de l'objet de recherche dans un champ d'action spécifique à la fois endogène et exogène, libéré du discours médiatico-politique, de la parole conventionnelle, de tous aprioris sociétaux. D'un point de vue méthodologique et postural, la caméra comme instrument de description ethnographique est un outil de l'observation sociologique directe et semi-participante, permettant également de réaliser des entretiens libres et semi-directifs des acteurs sociaux.

Préalablement au terrain, et en vue d'un effort d'objectivation des données ethnographiques, le chercheur, acteur actif et stratégique de sa recherche, aura défini un cadre d'action précis régi par des règles et des limites relatives à son observation et à sa participation sur le terrain.

L'élaboration du champ d'action est une contrainte que s'impose l'Ethnologue afin de ne pas dissoudre son objet de recherche, autrement dit, afin de ne pas se confondre avec l'Objet, jusqu' à devenir lui-même son propre objet de recherche. Ce cadre révèle aussi la distinction ou la coordination des outils empiriques utilisés (journal de bord/monographie, capture d'images/filmographie ou photographies, dessins et croquis).

Véritable vecteur de lien social, la caméra apparait dans un premier temps sur le terrain comme un outil d'appréhension de l'Autre, qui révèle ensuite son discours comme un des matériaux possibles de l'Anthropologie qui n'est pas uniquement discursif, mais environnemental, comportemental, *audio-imagétique* et non verbal. Le

chercheur accorde ainsi une importance capitale à toutes les formes de langage, formelle et informelle de l'Autre (silence, gestuelle, registre de langage).

Le Don Contre-Don Inversé

Dans sa démarche ethnographique, le chercheur met en place un processus stratégique de Don Contre-Don, inversé au regard des prestations totales décrites par Marcel Mauss (2012), ici utilisé non pas comme un concept analytique, mais comme une approche méthodologique de terrain ayant pour finalité une alliance avec le public de recherche et un recueil de données, d'images, indispensables au futur travail d'analyse. Le Don Contre-Don est un processus d'interactions sociales entre le chercheur et l'enquêté, participant à la Construction de l'objet de recherche, mêlant jeux et enjeux, dans un combat perpétuel symbolique où les deux protagonistes ne poursuivent pas les mêmes enjeux. En effet, ce procès ne comporte aucune dimension économique ou matérielle. Dans cette co-construction où les agents sociaux participent de façon dynamique et active, on observe une négociation entre celui qui donne à offrir son image, et celui qui donne à prendre.

La particularité posturale complexe de ce procédé réside dans le fait que le don initial – l'image, le temps, l'écoute – est accordé par l'enquêté à la demande du chercheur, sans compensation matérielle ou pécuniaire. Le premier don vient de l'Autre, de l'enquêté qui donne à voir son image, son discours, sa réalité.

- *Le contre-don rétrocédé par le chercheur est symbolique et prend plusieurs formes.* Le chercheur offre à l'Autre la possibilité d'exprimer une réalité sociale sur sa condition, sa place dans cette même réalité, de manière consentie et non anonyme auquel cas il aurait opposé un refus de filmer (pour la monographie on parlera d'enregistrement audio avec possibilité d'anonymat). Le contre-don étant toujours supérieur au don initial, la difficulté réside dans le rendu et la maitrise de l'escalade. C'est une reconnaissance de l'altérité et de son savoir empirique et un des aspects valorisants pour l'enquêté qui est aussi celui qui sait, qui a un pouvoir discursif, une légitimité de l'instant, accrue par la distance parcourue par le chercheur pour le rencontrer et capturer l'expression de son propre récit de vie. Au cœur du terrain des combats de coqs réunionnais[2], le groupe enquêté investi le chercheur d'un rôle social singulier où il devient un passeur d'idées afin de déconstruire la représentation sociale leur étant défavorable, le message véhiculé par le langage dominant médiatico-politique et l'opinion collective qui fonde la coutume. Le message à faire passer peut être de nature personnelle et familiale à destination des absents, morts où ne pouvant participer à l'instant présent (mondes visibles et invisibles). Apparaissant en cours de terrain et pour renforcer le lien social et l'intégration au terrain, c'est ce que Pierre Bourdieu (Bourdieu & Wacquant, 1992) nomme la métaphore du jeu, un jeu qui permet à l'Ethnologue d'entrer via ces règles informelles de

recrutement dans leur champ culturel (messages adressés aux morts via la camera) et acquérir une position singulière au sein du dit champ tout en conservant son statut de chercheur. Tout en préservant le capital spécifique du champ, le groupe peu à peu donne à cet « intrus surnuméraire » le statut « d'inconnu familier ». Cette forme d'acceptation mutuelle assure une congruence solide pour le bon déroulement de la recherche ultra-qualitative.

- La dé-construction des représentations socioculturelles dominantes préconstruites et véhiculées par le discours médiatico-politique.
- L'aperçu immédiat des images capturées sur le terrain par les enquêtés initié par Robert Flaherty. C'est un Contre-Don possible initié par les pères fondateurs de l'Ethnocinéma. Nous retrouvons « le mode réflexif qu'affectionnait Jean Rouch [qui] lui vient de ses maîtres : R. Flaherty et Dziga Vertov. […] R. Flaherty, qui au début des années 20 développait ses rushes sur place, dans le Grand Nord, pour pouvoir les montrer à Nanouk (le fameux *feedback*, plus joliment appelé par Rouch l'écho créateur ou encore le contre-don visuel), lui paraissait encore d'avant-garde à la fin du XX^{e} siècle » (Colleyn, 2009, p. 15). Ce contre-don qui n'est pas utilisé dans cette recherche permettrait de limiter l'effet voyeuriste sur place d'un outil caméra, d'une image capturée et gardée secrète, car considérée comme donnée scientifique. L'aperçu de l'image capturée sur le terrain ethnologique, après qu'il ait passé son message social, permet aussi de défaire l'approche dominante du chercheur et optimise son intégration.
- La possibilité de bénéficier des images brutes. Dans certaines cérémonies, cette possibilité est envisagée pour permettre aux officiants de partager l'événement avec des personnes qui n'ont pas pu assister à la commémoration.

La finalité de la phase de construction de l'objet de rechercher et d'avoir eu accès au champ culturel du milieu étudié, espace territorialisé par les agents qui composent le champ et d'avoir été ponctuellement intégré pour en étudier de manière endogène les mécanismes qui régissent la structure sociale (système social, normes, limites, jeux et enjeux, capital investi et conservé, lutte de conservation).

Tout en conservant son statut de chercheur, l'observation semi-participante permet de se conformer aux normes collectives et individuelles relatives à l'organisation générale de la société, et relatives à *l'habitus* de vie de l'individu dans le groupe et de l'individu lui-même (normes spatiale et temporelle de l'Autre relative à son territoire, au champ culturel : marche pieds nus, pas de jeûne carné, enjeux spécifiques, etc.).

Dans ce processus singulier de Don Contre-Don de biens culturels immatériels (données ethnographiques) dans l'approche de l'Autre, il revient toujours au chercheur

dans la « négociation » avec l'enquêté aux prémices du recueil des données, de ne pas perdre de vue la finalité scientifique de sa présence sur le terrain.

Ce processus stratégique pour le recueil de données ethnographiques reste non-égalitaire où l'Autre qui n'a rien demandé, ouvre l'accès à son savoir et sa connaissance, le chercheur se doit de limiter les violences symboliques induites par un éventuel déséquilibre entrainant une dépendance démesurée du donataire sur le donateur et respecter le système normatif régissant l'espace social étudié. Sans être utopique de penser pouvoir mesurer la qualité du don, le consensus entre les parties induit la bonne démarche de la recherche scientifique.

Il revient au chercheur de limiter le double enjeu induit par le Contre-Don. Ce risque d'être englouti par l'objet de recherche dans le processus de Don Contre-Don impose que la réciprocité ne soit pas infinie. C'est une co-construction, une négociation où le chercheur doit savoir stopper le processus en faisant le dernier contre don.

La Dé-construction : après terrain et coordination des données brutes

Cette approche méthodologique, structurale dans le fond et la forme, marquée par le constructivisme et le structuralisme où chaque étape conditionne les autres, est un procédé à renouveler à chaque nouvelle recherche. À chaque fois, le chercheur doit être amené à repenser sa place dans le monde social qu'il occupe, car chaque recherche modifie son système de pensée dans la mesure où il se confronte à l'Autre. Ce travail d'introspection socioculturelle ne se fait pas de fait, tant les risques d'amalgames, d'inférences et d'assertions constituent les nombreux écueils auxquels le chercheur-citoyen risque de se heurter.

C'est dans cette phase qu'il est le plus compliqué de se détacher de l'objet de recherche et d'établir un équilibre, une précision entre la tendance subjective et la tendance objective (la neutralité axiologique n'existant pas). À trop vouloir restituer la parole de l'Autre, on débouche sur une démarche descriptive, illustrative, et restitutive, dans le préconstruit, le préconstitué, le vu sur le terrain sans analyse.

Il s'agit donc de hiérarchiser les données, les classer, choisir les matériaux disponibles pour l'analyse, étape charnière pour préparer l'analyse. En monographie comme en filmographie, c'est la sélection des données brutes, une seconde lecture du terrain où se déconstruisent les représentations propres au chercheur. Ce retour introspectif ethnographique a lieu durant cette phase de Dé-construction des structures sociales générales de la société (macro), puis celles qui régissent le groupe étudié (du système social, culturel et familial – micro), à distance de l'objet de recherche.

Après la capture des données ethnographiques, aux termes du terrain, de retour dans la société dans laquelle il vit, le chercheur opère une mise en relation, un croisement des données issues des différents outils en vue de l'analyse : carnet de

bord, carnet filmique, notes brutes de terrain. Par le même outil, on retrouve des natures de données différentes : journal de bord et notes brutes de terrain pour la monographie, données brutes filmiques, croquis et dessins. Ces données ethnographiques, porteuses de sens social et culturel, sont alors coordonnées, structurées, classifiées puis déconstruites (préanalyse). Concomitamment, le chercheur dé-construit en partie ses représentations individuelles et collectives socioculturelles en vue d'une objectivité optimale vis-à-vis du terrain de recherche et de sa propre société. Le chercheur reste toujours actif dans ce processus de recherche.

En vue de l'analyse finale, le montage des images brutes est une mise en forme des données de terrain, une autre forme d'écriture des cultures. C'est par ce processus de découpage des images qu'interviennent concomitamment la Dé-construction de l'objet de recherche et la Dé-construction des représentations sociales et culturelles du chercheur. Le bouleversement de sa grille de lecture propre – de ses représentations sociales, de son *habitus* – naît des interactions sociales opérées sur le terrain entre le chercheur et le public enquêté.

C'est une étape décisive de préanalyse qui ouvre sur la conclusion analytique, la monographie et le film, qui est une Re-construction de l'objet de recherche, où le chercheur reconstruit, en partie, ses représentations socioculturelles amenant l'élargissement de sa grille de pensée.

Re-construction : l'analyse en réponse à la question de recherche

Le film ethnographique ne s'oppose en rien à la monographie, ce langage imagétique s'accompagnant dans la démarche ethnographique d'un écrit, d'un manuscrit, d'un journal de bord, ou d'une conclusion analytique associée manuscrite. Ce sont des langages complémentaires et hétérogènes, où l'un n'asphyxie pas l'autre. Pourtant,

> même si, depuis la fin du XIX^{e} siècle, il existe une tradition de photographie scientifique, […] la photographie et le cinéma sont, en dépit d'exemples illustres (Levi-Strauss, Jean Rouch), encore largement tenus à l'écart de la science officielle. Dans une société comme la nôtre, qui est pourtant devenue une société de l'image, on juge davantage les gens à ce qu'ils disent et surtout à ce qu'ils écrivent qu'à ce qu'ils voient (la voyance) et à ce qu'ils montrent (des photos, des films) (Laplantine, 1996, p. 79).

Dans le prolongement ultra-qualitatif et empirique du courant de pensée de l'École de Chicago, le film scientifique comme conclusion analytique du travail de recherche représente une réalité sociale dans sa diversité re-construite. C'est une autre forme analytique des phénomènes sociaux observés, le film ethnographique est une réponse à la question de recherche de départ. La conclusion analytique, le film, est une Re-construction de l'objet de recherche, apogée du processus ethnographique de Construction, Dé-construction, Re-construction (typologie CDR), où le chercheur

reconstruit en partie ses représentations socioculturelles. Le film scientifique et l'écriture monographique bousculent chacun à leur manière une idée reçue et offrent une nouvelle ouverture réflexive sur les phénomènes sociaux.

Ainsi le chercheur intègre de nouveaux éléments socioculturels qu'il greffe à sa propre grille de lecture et élargie ainsi sa grille de pensée, son capital culturel s'en trouve enrichi. Il ne s'agit pas de substituer une grille de lecture à une autre. Le chercheur doit réfléchir à nouveau sur la place qu'il occupe dans le monde social de référence qui est ainsi différente de celle en préambule du terrain du fait de la transformation partielle de sa grille de pensée. Le chercheur réfléchit en amont et en aval de la recherche sur cette place occupée.

Dans cette phase méthodologique, l'outil pluriel caméra est un instrument de la compréhension de l'Autre. La phase de Re-construction est celle de l'analyse, monographique et filmique. Tout en considérant la parole de l'Autre comme un des matériaux possibles de la Sociologie et de l'Anthropologie, le chercheur doit replacer dans un espace social (micro), économique, culturel, environnemental ces données brutes ethnographiques et les restituer dans le contexte général d'une société (macro) afin qu'elles soient porteuses de sens scientifique : « C'est dans et par la parole que le social prend forme » (Dubar & Demazière, 1997, 331).

Élargissement des grilles de lecture du chercheur

Nous prendrons l'exemple du champ magico-religieux qui n'existe pas dans la réalité sociale structurelle du chercheur et qui n'est pas un objet préconstruit. Le chercheur n'a pas de grille de lecture pour expliquer ce champ et doit le rattacher à un champ connu, ici celui de la culture. Il ne peut être compris qu'à partir de sa grille de lecture occidentale. On peut se poser la question comme le fait Marcel Mauss aux thermes de son essai sur la théorie générale de la magie : « Mais où est l'équivalent dans notre société? » (Mauss, 2012, p. 79).

Celui-ci ne prend son sens qui si on le restitue dans le champ culturel. Il apparaît comme champ structurel de la société.

Le rôle social du chercheur

À l'articulation d'une double exigence, celle de la communauté scientifique et celle des acteurs sociaux, le travail de l'anthropologue est de comprendre le sens de l'action du point de vue des acteurs et de limiter les distorsions pour être fidèle au locuteur, et de ce fait, à la relation locuteur / chercheur qui s'est instaurée sur le terrain. Il s'agit d'une part de restituer avec probité (Malinowski, 1963) le sens des données ethnographiques fournies par le public enquêté, et d'autre part, d'interpréter ce sens dans le cadre général de l'organisation d'une société.

On observera deux distorsions possibles, la première entre l'émission et la notation d'un discours et la deuxième intervenant à la relecture du texte par le lecteur.

Cette approche méthodologique participe à la désacralisation du statut du chercheur et nécessite une réflexion profonde, dans une étude anthropologique proche ou éloignée de son espace social. Elle nécessite un positionnement scientifique se dédouanant de toute pensée naturelle, de fait.

Il est utopique de penser qu'il est naturel de Re-construire sans Dé-construire car c'est ainsi que l'on construit tout système de pensée. Il faut se défaire des préjugés et des préconstruits, que l'on étudie le quartier d'à côté ou une société géographiquement éloignée. La rupture épistémologique (culturelle) est plus difficile quand on étudie une société proche ou à laquelle on appartient, ayant le même sens commun (propre à l'entre-soi, l'*habitus*, le même cadre de référence).

Limites, difficultés et réflexions

Dans l'observation directe ou semi-participante, le risque de basculer et pendant un temps de quitter son statut de chercheur est probant. Comme le décrit Loïc Wacquant (2001) dans *Corps et âme*, le journal de bord (outil ethnographique) permet également de garder à l'esprit son statut d'ethnographe dans un effort de réalité objective.

Il existe un jeu d'équilibre dans le processus de recherche, une difficile pondération entre les influences des pères fondateurs (savoir théorique, savoir livresque) et l'émancipation du jeune chercheur dynamique et innovant. Il ne s'agit non pas de minimiser son statut, mais de limiter au maximum les représentations sociales et culturelles renvoyées auprès de l'enquêté (Méthode immergée, empathie profonde et ethnocentrisme inversé).

Ces représentations socioculturelles ne doivent donc pas être renvoyées au public enquêté, mais demeurent avant le terrain une réflexion personnelle, introspective. Son savoir et sa connaissance sont singuliers et toujours moins affinés que celles que l'enquêté peut avoir sur lui-même. La Relation entre l'enquêté et le chercheur est une co-construction à l'origine de la récolte des données de terrain. Il faut faire preuve d'humilité vis-à-vis du terrain et de l'acteur social qui participe aux jeux d'équilibres de la recherche en sciences sociales et la possibilité, ou non, de recueillir des données probantes et signifiantes, à la jonction entre la connaissance scientifique (théorique, livresque, expérimentale) et la parole de l'Autre.

L'autre grande difficulté réside dans le fait de pouvoir entrer dans un champ, d'avoir accès à un espace territorialisé par les agents qui le composent. Le champ est ouvert partiellement et ponctuellement au chercheur qui cherche à en comprendre les mécanismes, tout en ne poursuivant pas les mêmes enjeux de lutte, de pouvoir, de conservation du champ et dont il ne maitrise pas les règles techniques, les normes sociales, le système de valeur. Le chercheur doit par sa démarche, montrer qu'il ne met pas ainsi en danger le capital qui veut être conservé par le groupe étudié.

Pour reprendre la posture analytique bourdieusienne, le chercheur se situe à l'interstice du sens commun et du sens savant. Pour l'étude de tout objet de recherche (théorique, empirique, expérimental), le sujet de recherche peut s'approprier la méthodologie de Construction, Dé-construction, Re-construction qui ne s'applique pas uniquement au terrain, mais aussi à une réflexion plus théorique ou philosophique.

Le chercheur doit-il transmettre son capital culturel, en réduisant sa sphère de diffusion et réserver son analyse à son groupe de référence ou vulgariser – la Culture élitiste transformée afin qu'il puisse être à disposition du collectif, au service du langage commun, à moins qu'il ne soit destiné à servir l'Institution du Politique?

Notes

[1] Collection les Faiseurs de Soins en Mascareignes : Monsieur K, le dernier Tisaneur de forêt (HDVD); Le Roi, le Vieillard et le Crocodile – La Nuit Pan-ancestrale (HDVD); Guérissière Morisyen – La Foi, le Savoir et le Salut (HDVD); Le Cok Bataï ou la Sagesse du Volcan - Violence polymorphe et cohésion sociale (HDVD); La Chapél La Mizèr (HDVD).
[2] Terrain de recherche anthropologique, Île de la Réunion, 2010. Le Cok Batay ou la sagesse du volcan : de la violence polymorphe à la cohésion sociale. DVD HDV.

Références

Bourdieu, P., & Wacquant, L. J. D. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.

Colleyn, J.- P. (2009). *Jean Rouch, cinéma et anthropologie*. Paris : Cahiers du Cinéma, INA.

Dubar, C., & Demazière, D. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Paris : Nathan.

Geertz, C. (1996). *Ici et là-bas. L'Anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié.

Laplantine, F. (1996). *La description ethnographique*. Paris : Nathan.

Malinowski, B. (1963). *Les argonautes du Pacifique occidental*. Paris : Gallimard.

Mauss, M. (2012). *Essai sur le don*. Paris : Presses universitaires de France.

Olivier de Sardan, J.- P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant.

Piault, M.- H. (2000). *Anthropologie et cinéma*. Paris : Nathan.

Wacquant, L. J. D. (2001). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone.

***Didier Vidal**, Ethnologue et Sociologue, Chercheur Associé au Centre de Recherche sur les Sociétés et Environnements en Méditerranée (CRESEM - EA 7397), prône une approche de l'Autre(s) comme non sécable de son environnement social, culturel et historique. Dans une démarche ultra-qualitative et empirique, son rôle de socio-anthropologue est de déterminer comment l'ordre social se perpétue, persévère dans l'être et quelles sont les relations qui le constituent, via des territoires géographiquement proches et culturellement éloignées, tels que les mariages Gitans en Roussillon, et inversement à travers les pratiques magico-religieuses chez les tradi-praticiens de Cuba, du Sénégal et des îles Mascareignes (île de la Réunion et île Maurice). De cette approche est née une collection de plusieurs documentaires, intitulée* Les Faiseurs de Soins*, mettant en lumière la lutte des tradi-praticiens dans la perduration d'un savoir théorique multiséculaire.*

Pour une approche qualitative du sensible

Jean-Jacques Boutaud, HDR SIC

Université de Bourgogne, France

Stéphane Dufour, Docteur en SIC

Université de Bourgogne, France

Clémentine Hugol-Gential, Docteur en SIC

Université de Bourgogne, France

Résumé

En sciences humaines et sociales, une production extrêmement abondante concerne l'attractivité et la valorisation du sensoriel et du sensible sur un plan anthropologique (Auge, 2014; Laplantine, 2005), sociologique (Le Breton, 2006; Lipovestky, 2015), en sémiotique (Fontanille, 2004; Landowski, 1998) ou en marketing (Giboreau, 2008), sans même aller chercher des ressources psychologiques ou psychanalytiques. Dans sa richesse et sa complexité, dans l'unité aussi à rechercher, au sein du sensible, ce sont autant d'objets et d'espaces qui s'ouvrent pour la recherche en communication, que de problématiques d'ordre épistémologique, conceptuel, méthodologique, opératoire. Ainsi, en nous basant sur des exemples issus de nos différents travaux développés antérieurement, nous proposons ici une présentation réflexive des outils mobilisés pour investiguer le sensible.

Mots clés

COMMUNICATION, SENSORIEL, SENSIBLE, SYMBOLIQUE, FORME, FIGURATIF

Introduction

Le sensible a inspiré toute une littérature dont on peut tenir l'œuvre de Marcel Proust comme l'exemple le plus achevé (Richard, 1990) de même qu'il a nourri toute une tradition philosophique depuis l'antiquité grecque où il est bien souvent opposé à l'intelligible comme ce qui empêche le raisonnement de s'accomplir, ce qui fourvoie et égare l'entendement. Une autre philosophie cependant, s'intéresse au vécu, à la vulnérabilité de la personne sensible, sensibilité aux sons, aux odeurs, aux goûts et aux perceptions, que Jean-Jacques Rousseau (2010) relate dans les *Rêveries* en termes d'interpénétration : nous sommes dans la nature, la nature est en nous. Se dessine un

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 341-354.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

vecteur de pensée avec Bergson (2009) et puis la phénoménologie de Merleau-Ponty (2011) qui se construit à travers une incessante critique des dualismes qui se sont fixés en dichotomies séculières de l'intelligible et du sensible.

Sensoriel et sensible entretiennent des relations de contiguïté, métonymiques, analogiques : le sensoriel, sous tous ses aspects esthésiques (chacun des cinq sens) et synesthésiques (correspondances et permutations sensorielles); le sensible comme expression de la sensibilité dans notre société, dans l'ordre des émotions, médiatisées ou non, et des valeurs qui trouvent espace ou matière à s'incarner, comme l'hédonisme, la convivialité, le sensualisme, le sacré, etc. Les notions d'expérience ou d'esthétisation des pratiques capitalisent, à elles seules, de multiples dimensions théoriques, en lien avec des problématiques d'ordre symbolique, en termes d'image, de relation, d'identité. Cela touche tous les domaines d'activité, de la vie privée aux espaces publics, de la sphère individuelle aux productions médiatiques, du monde professionnel aux univers culturels.

En référence au « sensible », terme pratiquement intraduisible, que nous pouvons-nous espérer définir et délimiter pour des recherches qualitatives, sous l'obédience de la communication? Sur quoi les centrer, avec quels outils, quelles méthodes? Comment éviter le piège d'une pluridisciplinarité fade ou dispersée, au profit d'un « bricolage » productif et interdisciplinaire, d'inspiration sémiotique, sociologique, anthropologique, sous l'attraction du sensible?

Le domaine du goût et de l'imaginaire alimentaire offre, à cet égard, un terrain d'expérimentation exemplaire pour les recherches qualitatives en communication, sous la dimension prioritaire du sensible. Mais comment mobiliser ces différentes dimensions et les modéliser, dans un cadre théorique cohérent sur le goût, à l'intérieur du sensible? Quels sont les points d'appui théoriques et méthodologiques pour construire une approche qualitative de la communication du goût?

Au-delà de la communication alimentaire et du goût, c'est bien le plan de profondeur du sensible qui est en jeu, du périmètre sensoriel et des affects, aux problématiques sociétales les plus fortes (constructions identitaires, enjeux de valeurs et de représentations). Un territoire d'exploration centré sur le sensible et servi par les compétences interdisciplinaires qui se dessinent déjà dans le triptyque *sémiotique, marketing et communication*, que préconisait Floch (1990).

Une épistémologie du sensible

Le sensible en ce qu'il a de fugace et d'instable aurait aujourd'hui pénétré les fondements de la société au point de lui donner une forme que Zygmunt Bauman (2007, 2013) qualifie métaphoriquement de « liquide ». Le sociologue a construit son œuvre critique sur le constat implacable de la déterritorialisation des formes de vie dans les conditions de la « liquidité », avec la disparition de tout ce qui est continu,

stable, solide. Tout s'écoule dans cette société postmoderne flexible, soumise à une évolution effrénée et perpétuelle.

Revenant à une critique du modèle intellectuel qui préside à la scission et à la logique dissociative, plusieurs auteurs de sciences sociales ont voulu surmonter les catégories aristotéliciennes et suturer la coupure radicale entre intelligible et sensible. Dans *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale* François Laplantine (2005) milite pour sortir de ce mode de connaissance qui, selon lui, procède par coupe franche dans le réel, y établit des frontières imperméables autour de pôles signifiants et divise là où le sensible est avant tout continuité :

> Ce qui est caractéristique de la forme de connaissance élaborée à partir de la rationalité classique européenne n'est donc pas – ou pas seulement – le plein exercice de la pensée catégorielle et classificatoire. C'est la dé-culturalisation du sens, d'abord nommé puis distribué et, par un processus d'emballage, numéroté, recensé, contrôlé, régulé, normalisé […]. L'indéterminable, l'impondérable, l'inobjectivable sont, dans ces conditions, considérés comme de véritables catastrophes imputables à une erreur de jugement. Ne valent que les différences claires et nettes, supposant des contours des contrastes, voire des parois, ainsi qu'un ensemble de traits distinctifs pouvant se reproduire et qui sont autant de garanties de vérité (Laplantine, 2005, pp. 74-75).

Il suggère de (re)placer au cœur de l'appréhension intelligible du social, la fluidité du sensible, le vécu émotif et corporel des individus, les vibrations du mouvant, les modifications en acte y compris les genèses, maturations et déclins. Avant lui, Michel Maffesoli avait donné une orientation nouvelle à son œuvre dans plusieurs ouvrages dont *Éloge de la raison sensible* (1996) qui essaie de théoriser la postmodernité à travers la nature émotionnelle du lien social, l'hédonisme du quotidien, l'être-ensemble, le plaisir des sens, une connaissance ouverte à la raison sensible, tout ce qui a trait à l'esthétique. Plus récemment, Claudine Haroche (2008) invite à considérer de nouvelles manières de procéder à l'étude du social devant les changements plus profonds que connait la société et dont les modifications de nos manières de sentir sont les indices, symptômes d'un état des « conditions de la sensorialité ».

Reste à savoir quelle voie peuvent emprunter les sciences de l'information et de la communication pour explorer ce champ, quelle voix peuvent-elles faire valoir au chapitre du sensible. Il faut partir d'une définition, disons sensible, de la communication comme « une relation qui prend forme » (Boutaud, 2005, p. 19). D'abord, une relation entre sujets, sujet et objet, dans la tradition des palo-altistes pour qui la « relation subsume le contenu » (Watzlawick, 1967, p. 154); puis entrer dans la forme de l'échange ou lui donner une *forme*, voire se plier à une forme d'échange,

plus ou moins codifiée ou ritualisée par la culture. Une fois la relation construite, et la forme d'échange choisie ou adoptée, il faut encore une condition essentielle pour communiquer : la prise (Landowski, 2009), autrement dit qu'entre les uns et les autres cela prenne, comme on dit d'une matière, qu'elle *prend* ou ne prend pas, intransitivement. Que la situation formelle ou improvisée, non seulement fonctionne (point de vue fonctionnaliste qui « répond » à l'exigence de contenu et d'information), mais prenne, au plan phénoménologique et sensible, en composant avec les variables situationnelles : variables sensorielles, de temps, d'espace, de normes, de positions, de relations.

Requestionner la pensée de la catégorisation par la pensée de la forme mouvante qui se déploie, évolue ou se déforme, ouvre une vraie problématique épistémologique de la saisie de quelque chose en train de se faire sous nos yeux. L'approche des notions sensibles comme celles que nous avons déjà travaillées au sein de notre équipe de recherche suggère donc de mettre en mouvement la pensée théorique. La manifestation du sacré en termes de puissance, de force, de la convivialité en termes d'émotions amplifiées, d'ambiance ou encore de la transparence en termes de voilement / dévoilement, d'opacité indique que leurs modalités de perception se situent bien en deçà du langage et du logos, au niveau des émotions et des affects. Autrement dit, le sensible ne se lit ni se décrypte comme un texte-énoncé à la surface des choses. Il se donnerait, en premier lieu, comme une émotion intimement ressentie. « Ses manifestations », terme par lequel on nomme couramment les modalités d'apparition du sensible indique assez qu'il échappe au registre verbal et discursif classique. L'ensemble du monde sensible se heurte inévitablement à la question de la signification, question que Georges Bataille, vu par François Laplantine comme l'un des pionniers de l'anthropologie du sensible, avait ignorée, convaincu qu'une expérience ne pouvait rester qu'une sensation éphémère impossible à figer dans les entrelacs du sens :

> La volonté de fixer de tels instants, qui appartient, il est vrai, à la peinture ou à l'écriture n'est que le moyen de les faire réapparaitre, car le tableau ou le texte poétique évoquent, mais ne substantialisent pas ce qui était une fois apparu (Bataille, 1976, p. 570).

Comment une notion sensible peut-elle se convertir en signification? Comment fait-elle sens? Comment le sacré, la convivialité, la transparence peuvent-ils devenir des réalités nouvelles qui se communiquent sachant que le sensible échappe à une fixation dans le signe? C'est peut-être le nœud épistémologique majeur, mais aussi, et conséquemment, le point stimulant pour la réflexion qui ne se contente plus de la généralité ou de la régularité du sens, forclos, tout prêt pour être « saisi » et expliqué, mais recherche la singularité, l'irrégularité ainsi que le caractère d'une sémiose en action, dans le mouvement de la signification. Les dimensions sensibles intéressent

par leur valeur et leur pouvoir de faire sens. Mais encore faut-il définir ces dimensions sensibles, déjà au sens large, et *a fortiori* dans leurs manifestations particulières, leurs formes spécifiques. Devant se qui croit, se développe, se repend ou se rétracte, des formes émergentes et déclinantes, le sens se trouve trop à l'étroit dans le signifiant, le code, les systèmes de signes classiques. Il s'est peu à peu émancipé, à force de traduction, de bricolage, d'interprétation sur ses conditions d'émergence.

Un sens moins donné que construit, moins préfiguré que performé, à tous les niveaux de communication, depuis les signes les plus discrets dans les messages, les interactions, jusqu'aux processus les plus complexes dans les problématiques d'identité, d'image, de relation ou d'action. Le sujet a repris ses droits, mais, pour être au cœur du performatif, des performances du dire et du faire, il doit composer avec des formes : formes verbales et non verbales, formes techniques ou matérielles, immatérielles et sensibles; formes sociales, politiques ou culturelles. Entre préfiguration des situations, configuration des cadres et figuration des acteurs, le jeu de la communication relève d'une double articulation, d'une part, l'emprise minimale du signe dans les phénomènes de sens d'autre part, la dimension symbolique des processus qui fonde et déploie la quête permanente du sens.

Il est donné d'appréhender cet espace sensible au travers d'une approche sémio-pragmatique, sémio-sensible, qui a l'avantage d'interroger le sens à trois niveaux et, plus encore, trois plans complémentaires du processus de sa compréhension : esthésique, esthétique, éthique. Ces trois niveaux traduisent avant tout l'unité du monde sensible et les relations de solidarité qui en interdéfinissent les termes, par contiguïté, par complémentarité. Le niveau esthésique qui est celui des sensations, des perceptions, des manifestations sensorielles. La sémiotique du sensible (Boutaud, 2005; Floch, 1990; Landowski, 1998) n'est pas réductible à la description de sensations. Elle présuppose un jeu de positions et de relations entre des sensations de base, un premier contact sensoriel avec le monde, et deux autres niveaux ou pôles de manifestation du sens : l'esthétique celui des celui des formes d'expression, de représentation qui révèlent les formes sociales et symboliques; et l'éthique celui de l'axiologie, du système de valeurs conjuguées à des pratiques qui ressortissent, globalement, d'un comportement, d'un *éthos* ou d'une forme de vie.

En affinant un peu, l'esthésie ou plutôt la synesthésie est la règle. Les sens coopèrent, se manifestent d'emblée dans leur association, leurs correspondances. Il faut donc un travail de discrétisation pour isoler une manifestation sensorielle dominante parmi les autres. L'*esthésie* est bien à l'articulation du sensoriel et du sens (voir Figure 1), car dès ce niveau de perception, toute sensation de base donne naissance à une image et une forme sensorielle qui préfigurent le processus même d'iconicisation de la sensation, à l'exemple de la dégustation du vin, investie de sensations et d'images.

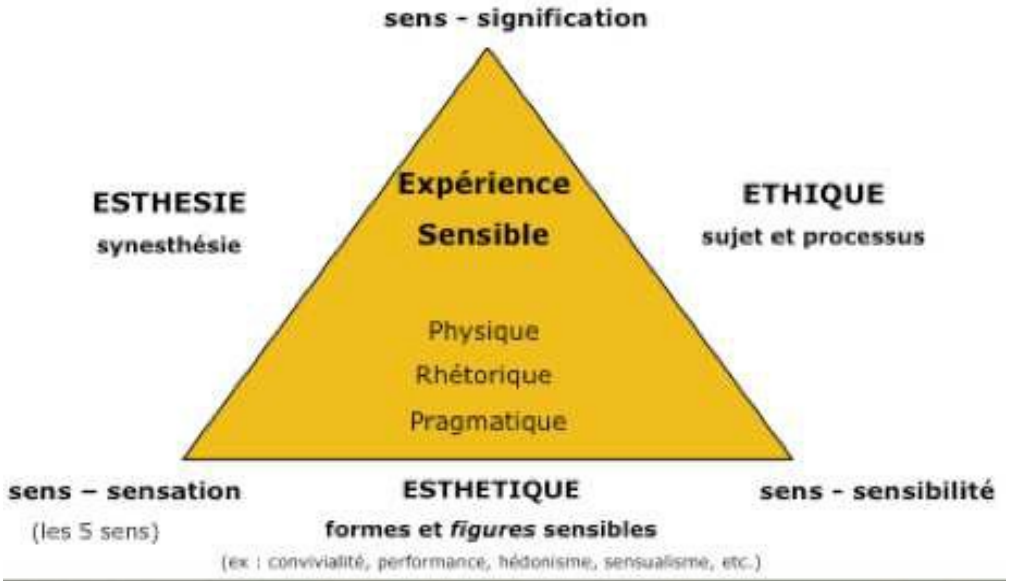


Figure 1. Trinité sensible (Boutaud & Veron, 2007).

Entre le sensoriel et le sensible, l'*esthétique* compose essentiellement avec des formes et des figures sensibles dans toute leur extension figurative (textes, objets, u dispositif, espace, cadre, la relation). Une forme non pas statique et donnée, sur la scène sociale, mais que le sujet construit et investit en espérant qu'elle va prendre, signe de sociabilité. L'esthétique est le niveau médiateur qui opère la conversion en motifs des sensations immatérielles et des valeurs abstraites. À titre d'espace de médiation figurative, qui matérialise par définition ces dimensions abstraites et immatérielles, ce registre esthétique constitue le plan par excellence de la communication.

La dimension *éthique,* registre des valeurs, mais aussi des axiologies et des principes qui gouvernent l'action du sujet, s'ajoute à l'esthésie et l'esthétique, en mobilisant, au travers des formes sensibles du quotidien et de l'expérience, des processus de signification à plusieurs niveaux : construction identitaire, valorisation d'image, apprentissage et dramaturgie des rôles en société, adhésion à des valeurs, relations de soi à soi et de soi aux autres. L'éthique se matérialise à travers une *hexis* corporelle, un maintien, des gestes, des rituels, véritables autant de manifestations expressives. Tout cela participe de sa figuration. Derrière la continuité et la contiguïté esthésie-esthétique-éthique, derrière l'assonance et l'effet paronomastique, c'est donc

l'unité sensible du sensible qui se condense et manifeste les interrelations entre ses dimensions constitutives.

Mais il nous faut progresser vers des éléments empiriques issus du terrain, qui complexifieraient immanquablement la mécanique de ces raisonnements où tout s'emboîte logiquement. « L'expérience du terrain [dit encore Laplantine], est une expérience de partage du sensible » (Laplantine, 2005, p. 11).

Sémiogénèse du sensible : structure de l'expérience et situations émergentes

Ainsi l'étude du sensible se heurte à de véritables questions méthodologiques. Dans notre perspective des sciences de l'information et de la communication, il s'agit non seulement de saisir les dimensions sensibles, mais aussi de réfléchir à la manière de le transmettre, d'en faire une réalité qui se communique et se partage alors même, comme nous l'avons indiqué précédemment, que le sensible échappe à une fixation dans le signe. C'est là toute la difficulté et tout le programme : forger les outils nous permettant de capter, d'analyser et *in fine* de rendre signifiante une manifestation de la réalité sensible qui, sans cela, resterait de l'ordre du perçu inarticulé.

L'expérience s'avère à la fois la condition et l'espace privilégié de manifestation du sensible qui demandent donc, dans notre cheminement épistémologique, de s'interroger sur son statut, sur la manière de la circonscrire. Ervin Goffman (1974) a déjà posé les bases d'une « structure de l'expérience » par strates; de cadre primaire (forme stabilisée de l'expérience dans la pratique sociale) au(x) cadre(s) secondaire(s) (transformation et modalisation du cadre primaire).

Si le concept d'expérience est questionné de longue date par la philosophie et la psychologie, notamment dans la partition entre le sensible et l'intelligible, il prend une dimension opératoire avec le marketing dit expérientiel, qui revisite la consommation (objets, actes, espaces) comme un champ potentiel d'expérience(s) proposée(s) au consommateur. Entre ces deux polarités, l'intimité du sujet, d'une part, et la production de l'expérience en contexte de consommation, d'autre part, ce sont les ressorts même de l'expérience qu'il faut explorer pour comprendre la fascination qu'exerce le concept dans bien des domaines de la vie sociale : culture, tourisme, loisirs, sports, développement personnel, etc. D'un domaine à l'autre, plus ou moins en lien avec la consommation, il est possible de repérer des constantes, dans la définition même de l'expérience : l'effet de sas ou coupure avec le continuum sensoriel; l'acuité sensorielle et la modalisation (Goffman, 1974) du cadre perceptif; la relation sujet/objet; la trame narrative; le syncrétisme des représentations; la trace mémorielle.

Pour nous, ces points d'analyse s'ordonnent en une sémiogénèse de l'expérience qui organise séquentiellement un parcours physique et/ou psychologique en termes de préfiguration, configuration, figuration et transfiguration (voir Figure 2).

Dans cette logique, nous avons développé des travaux sur l'expérience oenotouristique de manière à formaliser une offre permettant de valoriser particulièrement un territoire remarquable et sa production de vin. Il s'agissait alors, à partir de notre logique de sémiogénèse de l'expérience, de recenser et d'analyser tous les signes constituant l'expérience, à des degrés divers, en les analysant dans leur logique temporelle. Pour cela, nous avons relevé tous les éléments disponibles sur internet (images, textes, discours, sons) et sur place afin d'analyser le cadre dans lequel est plongé le touriste depuis ses premiers contacts par internet jusqu'à sa découverte *in situ* :

- Préfiguration qui projette l'expérience à venir : avant de se rendre physiquement sur le lieu, quelles informations peut-on trouver? Brochures, sites internet, applications mobiles, cartes, légendes liées au lieu…
- Configuration qui oriente l'expérience qui va suivre : qu'est-ce qui, sur place, va guider le sujet dans la découverte de ce site et de son vin? Labels, panneaux, parcours, circuits… Le cadre perçu est-il conforme ou non aux attentes?
- Figuration à travers non seulement l'inscription du sujet dans le cadre, mais dans les situations qui se présentent, les rôles qui s'offrent : une fois sur place, qu'est-ce qui est mis à disposition pour vivre une expérience oenotouristique? Offre de restauration, de dégustation, lieux à visiter, activités à faire…
- Reconfiguration qui permet de restituer l'expérience vécue : après avoir quitté les lieux, comment se passe la restitution? Forums, commentaires laissés sur les sites internet, images, blogues, réseaux sociaux…

Ce travail de recensement des éléments dans leur continuité permet alors de rendre compte de la quantité d'informations à laquelle est confronté le touriste (discours, types de documents, couleurs, formes, logos, etc.) afin de travailler sur une structuration permettant de ne pas proposer une somme d'activités, mais, au contraire, une expérience ordonnée, articulée sur le fond et la forme, articulée à une restitution mentale et physique de l'expérience oenotouristique. Il serait d'ailleurs possible d'ajouter un dernier niveau, indépassable celui-là, la « transfiguration » qui ferait basculer le sujet dans un autre degré d'intensité du perçu et du ressenti, dans une dimension spirituelle qui, dans notre exemple, conduirait à « l'âme du vin ».

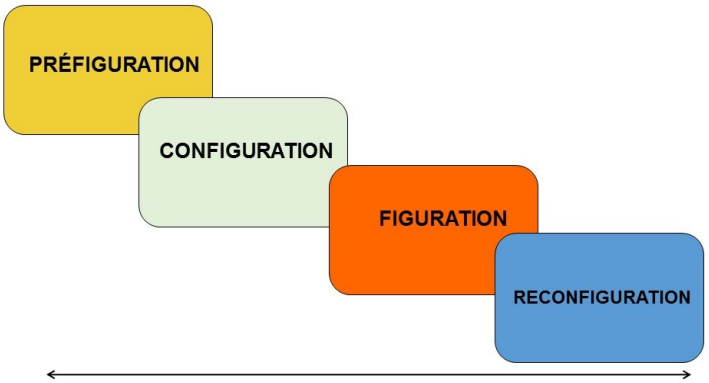


Figure 2. Sémiogénèse, de l'expérience aux séquences expérientielles (Boutaud, 2015).

Ainsi, on constate que si l'ancrage sensoriel et sensible est manifeste, au cœur de l'expérience, il ne suffit pas à la définir. L'isotopie de l'expérience suppose :

- une discontinuité, rupture ou parenthèse, par rapport au continuum de la vie ordinaire ou banale : le moment se détache du fond des activités ordinaires, il est vécu avec une certaine densité ou intensité;
- une position réflexive du sujet, à la fois acteur et spectateur de sa situation et de la transformation qu'elle opère sur lui;
- une unité d'action, unité dramatique condensée dans le temps et l'espace, immergée dans le *hic et nunc* de l'expérience, et unité dramaturgique qui nous assigne un rôle en situation : entrer en scène, à la faveur de toute situation de communication ou d'échange, à capital émotionnel, relationnel, expérientiel; se mettre en scène; se laisser prendre au jeu;
- une coloration affective favorable, harmonieuse ou intense, que le sujet désire avant tout partager avec d'autres, à travers toute la gamme multimodale de la communication ou tous les signes d'une empathie non verbalisée, non verbalisable;
- une valeur mémorielle, d'apprentissage, de mémoire : le sujet vit l'expérience, apprend par l'expérience et la retient. Expression d'une pure actualité ou d'un moment plus étendu, elle n'entre pas moins dans un temps mémorable dont le sujet aime souvent garder des traces matérielles (lieux, objets, signes) ou immatérielles (codes, pratiques).

Ainsi, donner à voir le vin, à le sentir, à le ressentir tout en faisant le lien avec son terroir et son territoire n'est pas chose aisée et l'expérience se nourrit alors de la

forme et de la symbolique permettant de mettre en place des espaces figuratifs sur lesquels se projettent ses multiples modalités d'expression. Car le vin appelle le verbe, et le verbe appelle, à défaut d'incarnation, une cérémonie sociale, avec sa ritualité, sa théâtralité, y compris en termes de banalités. Tout fait sens en lui, depuis le mystère de ses origines (histoire) jusqu'au charme de sa robe (esthétique), du travail souterrain de la cave (pratiques, savoir-faire) à la séduction de l'étiquette et de la bouteille (design matériel). C'est ce plan d'expression d'un objet, élargi à de multiples dimensions modales, que les sémioticiens appellent espace figuratif où prennent forme à la fois sensations, espaces, dispositifs, discours, situations, formes de vie, etc.

Forme, figure et espace figuratif : du sensible au symbolique, de la forme sensorielle à la forme de vie

Le registre du sensible, abstrait et immatériel, se manifeste à travers des modalités très variées qui restent, à bien des égards, pour le sujet percevant des bribes, des retentissements, des résonnances qui l'affectent. Pourtant, accéder au sensible pour Pierre Sansot, c'est rendre compte de ces entités indéterminées en « résidu significatif » (Sansot, 1986, p. 35). Un sens doit pouvoir se dégager sous l'effet d'une coagulation, d'une coalescence de ces abstractions qui se dessinent alors en une forme. La forme est la clé d'unité de la dispersion du sensible. Dans *Poétique de la ville*, Pierre Sansot (1993) décrit comment les différentes perceptions éparses, d'ordre sensorielle et sensible qui raisonnent en lui lors de la découverte d'une ville, se coalisent en une forme et font sens :

> Si une ville nous touche, au point de la ressentir comme la chair de notre chair, au point de la réinventer au plus profond et au plus obscur de notre être (et c'est bien cela imaginer) c'est qu'elle vient à l'être dans une explosion de couleurs, de sons, d'odeurs et que nous devons constater sa générosité créatrice - laquelle nous contamine et exalte notre sentir (p. 412).

La forme confère à la communication son plan d'expression que la sémiotique définit comme « un parcours figuratif » (Fontanille, 2006), qui va de la forme-gestalt, ou forme sensorielle qui se détache du continuum sensible, à la forme de vie, ou éthos, qui coiffe toutes les autres dimensions situationnelles et figuratives.

Ainsi notre travail sur l'imaginaire du champagne et sa dimension sacrée (Dufour & Boutaud, 2012) permet d'interroger précisément la gestalt pour orienter progressivement vers la forme de vie.

Dans les limites imposées de notre approche, il nous faut précisément avancer par degrés; situer déjà le sacré dans la trinité du sensible, telle que nous la concevons, entre esthésie, esthétique et éthique, autrement dit entre sensations, sensibilité et signification. Décrire l'univers figuratif (voir Figure 3) où se déploient les formes

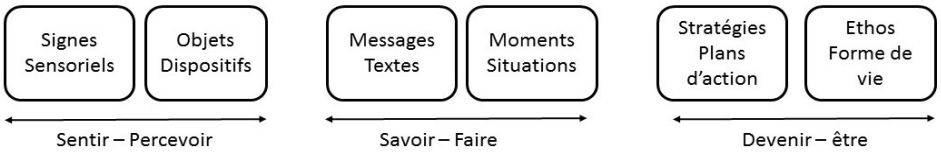


Figure 3. Parcours figuratif (Boutaud, 2011, à partir de Fontanille).

matérielles et symboliques du sacré et leur lien avec l'univers axiologique, où les valeurs du champagne s'expriment et pétillent (esthétique du champagne). En allant plus loin encore dans l'espace de communication du sacré, appréhender le passage du figuratif à la figuration sociale, avec l'entrée en scène du sujet, les effets de mise en acte du sacré : les codes, les rites, les cérémonies sociales, toute cette liturgie qui entoure la représentation et la consommation sacralisée du champagne.

Le sacré trouve à s'incarner, au sens premier de « prendre corps », dans des objets (lieux, terroirs, parcelles, domaines, etc.) et des mythes (figures emblématiques, dynastie familiale, etc.), à se déployer à travers des postures, des jeux et des rites (sabler, dégustation, conservation, etc.), qui le font accéder à une esthétique figurative. C'est à ce niveau d'intelligibilité du phénomène que le producteur ou négociant de Champagne dresse ou tresse les figures hiérophaniques à partir d'une histoire, d'un terroir, de caractères issus de grandes lignées ou grandes maisons, de saveurs sublimes, nées d'une alchimie complexe. En clair, pour prendre des accents barthésiens, construire une mythologie autour du champagne (Barthes, 1957).

La forme de vie semble alors être un élément clé pour transcender, rendre présent l'invisible, voir le surnaturel. Dans cette perspective, on peut concevoir le parcours figuratif comme un parcours symbolique, voire un parcours de vie.

Les niveaux figuratifs de communication suivent donc un parcours, des sensations les plus discrètes et marquantes, à la forme de vie qui s'en détache ou se révèle, en dernière instance, comme lieu de l'unité et de la totalité de tous ces niveaux. Ils sont gouvernés par des relations d'interdépendance, au point que la forme de vie, comme expression ultime de tous ces degrés figuratifs, présuppose un premier niveau d'accès au sens par les sens, dans une boucle récursive sans fin, mais pas sans finalité. La dynamique du parcours ne tourne pas en rond, mais se forme et se développe par sédimentation, de sorte que les formes de vie se régénèrent toujours à la source sensible des sensations et des émotions qu'elles font naître.

Conclusion

Voici donc un vaste programme, pour ce qui constitue, aux yeux de Landowski, une « grammaire sensible ». On pourrait d'ailleurs juger malheureuse la référence obligée

à la grammaire au moment de reconnaître l'importance du sensible. Mais l'expression en forme d'oxymore suggère précisément de dépasser la dualité entre le sensible et l'intelligible, dualité stérile avec

> d'un côté les spécialistes du discursif, du cognitif, du rationnel, de l'articulé, du catégorique, du formalisable (et aujourd'hui du tensif), de l'autre les amateurs du prédiscursif, du sensitif, de l'affectif, de l'amorphe, de l'esthésique, de l'impressif (Landowski, 2003, p. 5).

Du haut de son métalangage, mais parfois coupée du monde par ce métalangage, comme le notait déjà Barthes dans sa Leçon inaugurale au Collège de France, la sémiotique ne doit pas craindre de revenir, avec la communication et le marketing, dans le « pôle faible » de la connaissance. Cela ne signifie pas renoncement et déficit de scientificité, mais au contraire progression en mode mineur dans les arcanes du sensible et du sensoriel, plus près du sujet, de l'expérience, de la saveur des choses et du monde. Greimas proposait de jeter un « pont par-dessus la zone brumeuse du monde des sens et des "effets de sens", en conciliant peut-être un jour la quantité et la qualité, l'homme et la nature » (Greimas, 2002, p. 9). C'est peut-être en acceptant l'incomplétude et « l'imperfection » du monde, c'est peut-être en nous glissant à nouveau dans cette « zone brumeuse » du sens, en cultivant non seulement la saveur, mais la fadeur du signe, que nous percevrons la sagesse qui est au cœur du sensible.

Références

Auge, M. (2014). *Une ethnologie de soi : le temps sans âge*. Paris : Seuil.

Barthes, R. (1957). *Mythologies*. Paris : Seuil.

Bataille, G. (1976). Œuvres complètes. Paris : Gallimard

Bauman, Z. (2007). *Le présent liquide*. Paris : Seuil.

Bauman, Z. (2013). *La vie liquide*. Paris : Fayard/Pluriel.

Bergson, H. (2009). *La pensée et le mouvant*. Paris : Presses universitaires de France.

Boutaud, J.- J. (2005). *Le sens gourmand. De la commensalité, du goût, des aliments*. Paris : Jean-Paul Rocher Éditeur.

Boutaud, J.- J. (2011). La moisson du signe. Le potentiel figuratif des céréales. Dans J.-F. Gleizes (Éd.), *Le bonheur est dans le pré* (pp. 109-120). Paris : Éditions de l'Aube.

Boutaud, J.- J. (2015). La mise en scène de soif. Dans P. Lardellier (Éd.), *Actualité d'Erving Goffman, de l'interaction à l'institution* (pp. 97-108). Paris : L'Harmattan.

Boutaud, J.- J., & Veron, E. (2007). *Sémiotique ouverte*. Paris : Hermès Lavoisier.

Dufour, S., & Boutaud, J.- J. (2012). Le sacré en son terroir. Dans P. Lardellier (Éd.), *Entreprise et sacré* (pp. 377-391). Paris : Hermès.

Floch, J- M. (1990). *Sémiotique, marketing et communication*. Paris : Presses universitaires de France.

Fontanille, J. (2004). *Séma et soma. Les figures du corps*. Paris : Maisonneuve & Larose.

Fontanille, J. (2006). Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation. Dans J. Fontanille (Éd.), *Nouveaux actes sémiotiques, 104-105-106* (pp. 13-74). Limoges : PULIM, Université de Limoges.

Giboreau, A. (2008). *Le marketing sensoriel. De la stratégie à la mise en œuvre*. Paris : Vuibert.

Goffman, E. (1974). *Les cadres de l'expérience*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Greimas, A- J. (2002). *Sémantique structurale*. Paris : Presses universitaires de France.

Haroche, C. (2008). *L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question*. Paris : Presses universitaires de France.

Landowski, E. (Éd.). (1998). Sémiotique gourmande. Du goût, entre esthésie et sociabilité. *Actes Sémiotique, 55-56*. Repéré à http://epublications.unilim.fr/revues/as/745

Landowski, E. (2003). *Passions sans nom*. Paris : Presses universitaires de France.

Landowski, E. (2009). Avoir prise, donner prise. *Actes Sémiotique, 112*. Repéré à http://epublications.unilim.fr/revues/as/2852

Laplantine, F. (2005). *Le social et le sensible. Essai d'anthropologie modale*. Paris : Téraèdre.

Le Breton, D. (2006). *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*. Paris : Métailié.

Lipovetsky, G. (2015). *De la légèreté*. Paris : Grasset.

Maffesoli, M. (1996). *Éloge de la raison sensible*. Paris : Grasset.

Merleau-Ponty, M. (2011). *Le monde sensible et le monde de l'expression.* Paris : MetisPresses.

Richard, J- P. (1990). *Proust et le monde sensible (la matière, le sens, la forme)*. Paris : Points Essais.

Rousseau, J- J. (2010). *Les rêveries d'un promeneur solitaire*. Paris : H. Champion.

Sansot, P. (1986). *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris : Presses universitaires de France.

Sansot, P. (1993). L'imaginaire: la capacité à outrepasser le sensible. *Sociétés, Approches méthodologiques, 42*, 411-417.

Watzlawick, P., Beavin, J.- H., & Jackson, D.- D. (1967). *Pragmatics of human communication. A study of interactional patterns, pathologies and paradoxe*s. New York, NY : W. W. Norton & Company.

Jean-Jacques Boutaud *est professeur en SIC à l'Université de Bourgogne. Responsable de l'équipe 3S (Cimeos) et responsable scientifique du GIP Bourgogne Vigne et Vin. Recherches sur l'articulation sémiotique et communication, dans une perspective sensible appliquée notamment au monde alimentaire. Ouvrages récents :* Sensible et communication, du cognitif au symbolique*, Londres, ISTE, 2015;* Sémiotique, mode d'emploi, *avec Karine Berthelot-Guiet, Paris, Éditions le Bord de l'Eau;* Cuisine du futur et alimentation de demain*, avec K. Stengel, Paris, L'Harmattan, 2016.*

Stéphane Dufour *est Maître de conférences en SIC à l'Université de Bourgogne, Cimeos (EA 4177). Recherches sur la dimension sensible et symbolique de la communication notamment à travers les marques, les institutions et le religieux. Dernières publications : Le sacré, parcours d'une notion sensible, dans J.-J. Boutaud (éd.),* Sensible et communication*, 2015; La paresia : le Verbe et la vérité. L'évangélisation selon le pape François, dans S. Bratosin et M. Tudor,* Espace public et communication de la foi*, 2014; Un témoignage sensible, la parole du chrétien selon le pape François,* Communication & Langages*, 2016.*

Clémentine Hugol-Gential *est Maître de Conférences en SIC à l'Université de Bourgogne (Dijon) au laboratoire CIMEOS. Recherches sur la communication et les représentations alimentaires et coordination d'un projet ANR en alimentation-santé (projet ANR ALIMS – http://projet-alims.fr). Dernières publications :* Les mots et les mets au restaurant : une analyse linguistique de l'expérience gastronomique*, L'Harmattan, 2015; Le repas à l'épreuve du cancer : une redéfinition sensorielle, sensible et symbolique,* ESSACHESS*, 2015; Du mot à la bouche,* Politiques de communication*, 2015.*

La pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible : analyse secondaire de données qualitatives et approche catégorielle anticipation/émergence innovante d'inspiration phénoménologique

Béatrice Aumônier, Doctorante

Université Fernando Pessoa, Portugal

Résumé

Le vécu expérientiel inattendu et surprenant d'une pensée devenue sensible, entre résonance corporelle et raisonnement lors d'une épreuve orale d'examen en somato-psychopédagogie (janvier 2009) est à l'origine de ma recherche doctorale en cours. L'étonnement constitua une source de motivation pour comprendre quelles modalités *autres* de la pensée se manifestent dans l'expérience *du* Sensible. J'ai cherché à vérifier si des phénomènes comparables se retrouvaient dans l'expérience d'autres personnes et, dans cette perspective, étudié quarante et un journaux de formation produits par des étudiants/praticiens experts, en procédant d'une manière artisanale et non avec un logiciel, à une analyse secondaire qualitative. Dans ce cadre d'analyse, j'ai adopté une méthode d'inspiration phénoménologique *via* une dynamique catégorielle innovante d'anticipation/émergence (Bois, Bourhis, & Bothuyne, 2013), réalisant d'abord une analyse classificatoire, puis une analyse phénoménologique cas par cas. L'analyse herméneutique transversale, encore en chantier, semble porteuse de résultats prometteurs concernant les modes d'opérationnalisation de la pensée au contact du Sensible.

Mots clés

PENSÉE, SENSIBLE, ANALYSE SECONDAIRE QUALITATIVE, DYNAMIQUE CATÉGORIELLE ANTICIPATION/ÉMERGENCE

Introduction

Cet article découle de ma recherche doctorale, sur la pensée qui se donne dans l'expérience corporelle et Sensible[1]. Barbier (2009), évoque ainsi la vision du Sensible de Bois : « Cet état d'être est de l'ordre d'un processus vécu et producteur de sens, lieu d'articulation entre pensée et perception » (p. 11). Dans cette perspective, l'activité cognitive sur fond perceptif est sollicitée assez fortement pour saisir les vécus corporels internes et les mettre à l'épreuve de la réflexion. Il ne s'agit donc pas d'une réflexion ou d'un mode de pensée habituels, mais bien d'une pensée qui émerge

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 355-367.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

en amont de toute réflexion organisée, spontanément, directement depuis le ressenti corporel.

Cet article s'articule en plusieurs moments clés ; contexte de l'expérience du Sensible, grands traits de la pensée immédiate, intuitive et Sensible, et, enfin, cœur de cette publication, dimension innovante et, donc quelque peu « risquée » de l'analyse secondaire de données qualitatives, intégrée cependant à l'itinéraire bien balisé de la dynamique catégorielle anticipation/émergence (Bois et al., 2013), méthode qui, reliant toutes les étapes de la recherche *via* l'anticipation, sécurise le parcours.

Le contexte de la recherche : une expérience fondatrice du Sensible

Le point de départ de ma recherche s'inscrit dans une expérience fondatrice au cœur de laquelle j'ai découvert une relation très profonde au Sensible, touchant ma subjectivité corporelle. Lors d'une épreuve orale d'examen dans mon cursus en somato-psychopédagogie, stressante, du fait d'une forte tension didactique, un rapport nouveau et sensible à ma pensée perçue en corps s'instaura soudain. Il me parut évident que je renouvelais mon rapport à la connaissance. Ma réflexion, mise à l'épreuve par la combinaison de sensations corporelles et de modalités de pensée inhabituelles, fut vivement interpelée : comment du rapport qu'un sujet instaure à son corps, peut-il naître une forme de pensée particulière? En référence à cette expérience qui résonna profondément en moi, faisant écho à un itinéraire biographique qui m'avait conduite à vivre une coupure entre perception et cognition et à nier ainsi une part de moi-même, je forgeais l'hypothèse que, sous certaines conditions, émergeait une pensée sensible, immédiate, incarnée, créative. Cette expérience constitue un jalon marquant dans mon itinéraire de doctorante par les prises de conscience suscitées et une clé de compréhension du choix de mon thème de recherche. À sa suite, je décidai d'étudier la pensée qui se donne au contact du Sensible pour en vérifier le caractère universel et mieux comprendre ses modalités.

De la pensée classique à la pensée spontanée, créatrice et Sensible

Le noyau de ma recherche repose sur la notion de pensée qui, bien qu'elle paraisse aller de soi, n'en demeure pas moins délicate à cerner par sa richesse sémantique et ses modalités sous-jacentes rarement explicitées. Ses contours s'avèrent *mouvants* selon les champs disciplinaires, dont les angles d'approche diffèrent par rapport à cet objet.

L'article « Pensée » de l'*Encyclopédie Universalis* (Engel, n.d.) précise que le verbe « penser » et le substantif « pensée », recouvrent une grande variété d'activités, d'événements, de phénomènes ou d'états mentaux, de productions. Selon Condillac (1798), « Le mot pensée [...] comprend dans son acception toutes les facultés de l'entendement et toutes celles de la volonté. Car penser, c'est sentir, donner son attention, comparer, juger, réfléchir, imaginer, raisonner, désirer, avoir des passions, espérer, craindre » (p. 74). Une étude approfondie de la définition du CNRTL[2] révèle

également des facettes auxquelles on ne songe pas spontanément; ainsi, la pensée comporte d'autres *actes* que la réflexion comme vouloir, imaginer ou sentir. Elle est évoquée avec le corps au sein d'un couple complémentaire ou opposé selon le point de vue adopté. La pensée est aussi un ensemble de procédures ou manières de faire comme une démarche, une évolution et peut donc s'envisager comme un *mouvement*, un processus autonome d'émergence, indépendants de la volonté du sujet, souvent riche de créativité. Elle établit aussi des *rapports à* qui conditionnent inconsciemment sur le plan psychologique la pensée objective et les représentations. Ainsi, Destutt de Tracy (1801) accorde au mode du sentir un rôle déterminant dans la faculté de penser :

> sentir des sensations, sentir des souvenirs, sentir des rapports, et sentir des désirs, c'est toujours sentir. Quoique je ne vous l'aie pas encore démontré, je vous ai annoncé que ces quatre facultés composaient notre faculté de penser tout entière (p. 79).

Ces facettes de la pensée semblent donc créer des ponts avec l'*autre* pensée, phénoménologique, intuitive, spontanée, non réfléchie, sensible, plus proche de mon objet de recherche. Certains phénoménologues comme Marion (1997), dans *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, soulignent le caractère ample de la révélation qui semble dépasser la visée de l'intentionnalité. Tribolet (2007) postule l'extériorité de la pensée, dans le sens d'un *au-delà* de la pensée, inaccessible à la pensée elle-même. La pensée que je cherche à étudier apparaît aussi reliée à plusieurs dimensions de l'immédiateté; d'abord l'absence de médiation de la réflexion a pour corolaire la spontanéité d'une pensée directe intuitive, perceptive ou en acte. L'immédiateté suggère également un rapport différent au temps qui ne concerne plus seulement le temps de l'horloge, mais celui de la *durée*. Bergson (2013) entrevoit le vécu subjectif du temps comme un *continuum* assurant la permanence du moi qui permet à la connaissance intuitive de s'exercer; l'esprit peut alors s'apercevoir agir au sein de la durée. Bergson (2013) définit d'ailleurs l'intuition comme : « la sympathie intellectuelle ou spirituelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un être pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable » (p. 181).

Plus proche de mon objet d'étude, Csikszentmihalyi (2006) définit le *flow* ou *flux* comme l'état mental atteint par une personne lorsqu'elle est complètement immergée dans ce qu'elle fait, dans un état maximal de concentration : « J'ai donné le nom de flux à ce type d'expérience parce qu'elle était décrite comme une sensation de facilité évidente mêlée à un état de conscience suraiguë » (p. 110). Ses travaux de recherche dégagent les caractéristiques de cette « pensée-flux », associées à des conditions particulières : 1) clarté de l'objectif à chaque étape du processus; 2) rétroaction immédiate suivant chaque acte; 3) équilibre entre difficulté et capacité à réussir; 4) conscience et action mêlées; 5) disparition de la peur de l'échec; 6) moindre importance de l'image de soi; 7) perception modifiée du temps; 8) activité autotélique.

La psychopédagogie de la perception, née d'une praxis à médiation corporelle, théorisée par Bois depuis les années 2000 à travers le paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2007), considère la pensée dans des degrés de rapports à l'*éprouvé* corporel *via* :

> l'émergence d'une pensée spontanée en lien avec l'expérience du Sensible. Certains étudiants font ainsi état d'un dialogue entre leur intériorité et leur pensée, qu'ils présentent également sous la forme d'une métaphore : par exemple une « pensée qui s'énonce d'elle-même », une sorte de « voix intérieure qui leur parle ». Malgré le caractère insolite de cette pensée spontanée, on constate que la conscience qui la capte est ancrée dans le corps et en lien avec une lucidité perceptive (Bois & Austry, 2007, p. 119).

Bourhis (2012) la mentionne comme une « pensée spontanée » présentant six caractéristiques :

- Elle est décrite en termes d'inédit, d'étonnement, d'adéquation et d'évidence;
- elle se donne à la conscience des participants sous la forme d'une évidence perçue et ancrée dans l'expérience corporelle et Sensible;
- elle véhicule des informations internes permettant au praticien, en temps réel de l'action, d'orienter son geste en lien avec l'expression vivante du corps;
- elle s'exprime de façon fugace, autonome, mouvante, ample, libre et adaptable;
- elle est vive et émerge avant tout jugement;
- elle véhicule une connaissance immanente qui favorise les prises de conscience par contraste au niveau du praticien et du patient (Bourhis, 2012, p. 355).

Bien que les caractéristiques de la pensée apparaissent déjà répertoriées (Berger, 2009; Bois, 2007; Bourhis, 2012), certaines modalités de la pensée, repérées dans mon expérience, ne sont cependant pas étudiées ou partiellement. Il m'a donc paru intéressant d'orienter ma réflexion sur ces confins inexplorés de la pensée. Cette dynamique amplificatrice de ma réflexion sur la pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible m'a donc conduite à formuler une question de recherche, capable d'en accueillir toutes les dimensions, à savoir : quelles sont les modalités de la pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible?

Approche qualitative et analyse secondaire des données qualitatives

Ma recherche doctorale concerne donc l'étude d'un phénomène humain, éminemment subjectif. À ce titre, j'ai choisi de l'inscrire dans le paradigme du Sensible, champ disciplinaire de la psychopédagogie perceptive et le paradigme compréhensif propre à la recherche qualitative, puisque je cherche à comprendre les modalités de la pensée au contact du Sensible. Selon Paillé & Mucchielli (2010) :

> L'analyse qualitative, […], peut être définie comme une **démarche discursive de reformulation, d'explicitation ou de théorisation d'un témoignage, d'une expérience ou d'un phénomène**. La logique à l'œuvre participe de la découverte et de la **construction de sens** (les caractères en gras sont de l'auteure du présent article) (p. 6).

Intérêt de l'analyse secondaire

L'analyse secondaire de données qualitatives[3], relativement innovante en Europe, sera opérée dans le cadre d'une approche catégorielle d'inspiration phénoménologique et herméneutique, elle-même assez neuve (Bois et al., 2013). La réutilisation des données qualitatives (ou RDQ) « consiste dans le réexamen d'un ou plusieurs ensembles de données qualitatives dans l'optique de poursuivre des questions de recherche qui sont distinctes de celle de l'enquête initiale » (Thorne, 2004, p. 1006). Selon Dargentas, Le Roux, Salomon, & Brugidou (2007), la pratique de l'analyse secondaire qualitative, répandue dans les pays anglo-saxons et, surtout outre-Atlantique, reste encore marginale en France. L'acte créatif, voire créateur, réalisé par le chercheur tient d'abord au caractère complexe et ouvert des données qualitatives. Ainsi, deux chercheurs travaillant sur la même question de recherche n'exploiteraient pas les données à l'identique selon leur sensibilité et leur singularité. La créativité du chercheur peut donc trouver un espace d'expression *via* l'analyse secondaire, car, comme le soulignent Turgeon et Bernatchez (2009)

> Il est rare qu'un agent chargé de la collecte des données primaires […] effectue une analyse exhaustive des données qu'il a en main. Le plus souvent, les données sont recueillies dans un but précis et l'analyse primaire s'en tient à cet objectif. Les mêmes données peuvent cependant délivrer d'autres messages. C'est là l'intérêt de l'analyse secondaire (p. 489).

La dynamique de ma recherche entre aussi en adéquation avec cette méthode pour étudier la thématique de la pensée qui se donne, dans la mesure où, j'ai l'opportunité de disposer d'un matériau conséquent me permettant d'étudier une population plus nombreuse que si j'avais procédé moi-même à une collecte de données et où, dans le même temps, je dois répondre à la contrainte institutionnelle de finaliser ma thèse en trois ans.

Critères d'admissibilité des données

J'ai donc réutilisé les données qualitatives de trois thèses en psychopédagogie perceptive qui traitent de façon directe ou indirecte de la pensée mobilisée dans un rapport à l'expérience du Sensible et sont susceptibles de m'éclairer sur ses différentes modalités. La première thématique concerne la transformation du champ *représentationnel* au contact de l'expérience du Sensible (Bois, 2007), la seconde traite de *l'intelligence sensorielle* qui se développe au contact du Sensible (Bourhis,

2012), la troisième, enfin, aborde la *question du sens* et de son *intelligibilité* déployés au contact du Sensible (Berger, 2009).

Les données qualitatives de ces travaux, toutes constituées de journaux de formation, assurent une bonne homogénéité au matériau de recherche. J'ai aussi exercé une certaine vigilance méthodologique face aux risques liés à la réutilisation de ces données secondaires. La « prudence » m'a incitée à vérifier la possibilité d'accès au contexte de la recherche, au dispositif de collecte des données et à la formulation des consignes données aux participants. J'ai relevé dans la thèse de Bois un matériau constitué de vingt-huit journaux avec trois cent soixante-treize pages. La thèse de Bourhis, contient douze journaux avec deux cent trente-six pages. Enfin, celle de Berger, menée en première personne radicale, comporte un journal de trente-cinq pages. L'ensemble du matériau de recherche, constitué de quarante et un journaux, regroupe six cent quarante-quatre pages de données initiales.

Accès aux « sources » des données initiales

Selon Chabaud et Germain (2006), « un élément qui distingue la RDQ est le fait que les données utilisées aient été collectées par quelqu'un d'autre » (p. 204), ce qui peut présenter un certain nombre de risques. Je me suis donc imposé trois règles de vigilance : l'auteur de la recherche initiale devait être reconnu par ses pairs sur un plan scientifique (nombre de communications, statut d'universitaire, etc.); l'accessibilité aux auteurs, pour obtenir d'éventuelles précisions sur le contexte, la méthodologie; leur autorisation d'utiliser les données brutes dans une visée différente de leur question de recherche. La connaissance du milieu où s'inscrivaient les recherches et de l'état d'esprit des chercheurs qui ont mené le travail initial m'a évité de tomber dans le piège d'interprétations coupées ou détournées du contexte et, plus largement, du champ de la recherche avec le risque d'une *torsion* des données Les chercheurs présentent une posture de recherche dont je suis familière. Par ma connaissance du dispositif de recherche utilisé, bien décrit dans les thèses des chercheurs du CERAP[4] – je baigne dans la *culture* de ce laboratoire en tant que doctorante –, j'ai pu constituer une forme de contrôle des données.

Méthode d'analyse qualitative des données qualitatives pures issues de trois recherches initiales

Le matériau très conséquent a nécessité une réduction préalable pour sélectionner et organiser les données selon des catégories préétablies et, une émergente. Puis, sur cette base, j'ai réalisé une analyse phénoménologique cas par cas, dont je présente un exemple à travers la mise en « *intrigue phénoménologique* » du cas de Bastien. À la suite des quarante et une analyses phénoménologiques, je suis en train de déployer une analyse herméneutique transversale que je ne présenterai pas dans cette communication.

Analyse classificatoire *a priori*

J'ai fait le choix d'une observation compréhensive de données qualitatives provenant de documents existants et justifiant l'analyse secondaire. L'observation compréhensive peut se déployer en différentes approches; ici, il s'agit de mettre en relief des données à forte valeur qualitative puisque touchant aux différentes modalités de pensée qui se dégagent de l'expérience du Sensible. « Le chercheur qui fait de la recherche qualitative veut donc parvenir à la compréhension, à l'interprétation et à la présentation de l'essentiel des phénomènes humains et sociaux qu'il étudie » (Poisson, 1991, p. 16). Il m'incombe donc de développer une méthode qualitative qui permette une meilleure compréhension de la réalité telle qu'elle est vécue par les participants à la recherche. La subjectivité des données n'est pas un handicap dès lors que la méthode choisie permet d'organiser le matériau des données. Le choix de la grille catégorielle paraît donc justifié, dans la mesure où « chaque fois qu'une portion de témoignage semblera correspondre à l'une ou l'autre des catégories préconstruites, l'analyste devra appliquer la catégorie correspondante jusqu'à ce que se dégage un paysage d'ensemble » (Paillé & Mucchielli, 2010, p. 245).

Dans cette perspective, j'ai réalisé une analyse classificatoire *a priori* qui m'apparaissait pertinente pour pénétrer le texte initial selon des axes. Trois catégories *a priori*, établies sur des connaissances relatives à la pensée qui se donne au contact du Sensible, issues à la fois de mon expérience fondatrice et de la littérature spécialisée, par exemple, Bourhis (2012) me paraissaient capables d'accueillir, de classifier les données qualitatives susceptibles de traiter les différents volets de ma question de recherche déclinés sous la forme d'objectifs généraux et opérationnels. Une quatrième catégorie, concernant les modes d'opérationnalisation de la pensée au contact du Sensible, que je n'avais pu imaginer avant de prendre contact avec les données, a émergé en cours d'analyse. La grille classificatoire est donc composée des quatre catégories (voir Tableau 1).

L'étape de l'analyse classificatoire constitua donc la prise en main du *corpus* des données tout en me permettant *simultanément* de rester ouverte à l'émergence de nouvelles catégories. C'est l'originalité de la dynamique de recherche *anticipation/émergence*, à la fois méthode générale et procédure méthodologique d'analyse et d'interprétation des données, qui permet au chercheur de construire son canevas de recherche dans un « pas à pas » sécurisant, reliant chaque étape avec la précédente en l'amplifiant. Il convient à ce stade de la préciser un peu pour permettre au lecteur de comprendre comment j'ai procédé. Cette approche favorise à la fois une grande cohérence interne entre toutes les étapes de la recherche, assurant une « validité de reliance » entre tous les « points-charnières » (Pourtois, Desmet, & Lahaye, 2001) et l'innovation ou la créativité du chercheur. En effet, d'une part,

Tableau 1

Une grille catégorielle construite selon la dynamique de recherche anticipation/émergence.

Identifier	Préciser	Comprendre	Evaluer
Les conditions de validité de l'expérience du Sensible.	Les caractéristiques de la pensée qui se donne dans l'expérience du Sensible.	Les processus à l'interface corps/pensée.	Les modes d'opérationnalisation de la pensée en lien avec le Sensible.

« l'action anticipatrice vise à relever les potentialités et les éléments constitutifs de l'objet étudié avant même le contact avec les données et implique une capacité à entrevoir les différentes catégories à questionner » (Bois et al., 2013, p. 120). D'autre part, l'émergence, qui pourrait constituer un « risque interprétatif », représente en fait une dimension créatrice permettant au chercheur d'apparaître dans des choix et une subjectivité assumés à travers une réflexion menée sur le mode de la résonance Sensible. C'est ainsi que j'ai vécu la création de la catégorie émergente sur l'opérationnalisation de la pensée et que je procède encore actuellement à l'analyse herméneutique transversale qui me conduit à enrichir par un procès de théorisation/conceptualisation progressif la grille catégorielle de départ.

L'application de cette grille classificatoire initiale m'a permis d'extraire, dans un mouvement d'observation des données, les énoncés les plus pertinents pour répondre aux objectifs opérationnels liés à ma question de recherche (*cf*. Tableau 1). Ils me servirent d'angles de pénétration du matériau initial afin de sélectionner et d'organiser les données pour déployer ensuite une analyse phénoménologique cas par cas, puis, une analyse transversale davantage herméneutique d'où je pourrais dépasser le texte initial, reprenant ainsi à mon compte une formule de Ricoeur (1986) selon laquelle « interpréter, c'est expliciter la sorte d'*être-au-monde* déployé *devant* le texte » (p. 128).

Analyse et/ou intrigue phénoménologique cas par cas

Cette étape opère un retour à l'essentiel, au terme d'une lecture réitérée des énoncés bruts dégagés par l'analyse classificatoire. Par leur mise en « intrigue phénoménologique » (Bois et al., 2013, p. 129), je suis passée d'une première classification « Quels sont les énoncés susceptibles d'être en correspondance avec les catégories?», à l'étape d'une réflexion plus élaborée avec « quels sont les énoncés ainsi classifiés qui apportent de nouveaux compréhensifs en correspondance avec ma question de recherche?».

La mise en « intrigue phénoménologique » permet en reliant les données d'obtenir un niveau d'analyse de chaque cas plus poussé. C'est une dynamique structurée dont chaque séquence commence par une courte introduction suivie de la retranscription de la donnée pure. Cette procédure est justifiée par le schéma organisationnel de l'analyse qui ne respecte pas nécessairement la chronologie des données, c'est le sens qui prime; ainsi, la ligne 1200 peut apparaître d'abord dès lors qu'elle donne le fil conducteur de la narration, puis la ligne 12 s'emboîte dès lors qu'elle précise la précédente, etc. Cette dynamique d'analyse évite un « effet de clôture » (Paillé & Mucchielli, 2010, p. 245) et ouvre à la créativité, par le dévoilement progressif du sens de la séquence.

La structure de l'intrigue phénoménologique reprend les catégories utilisées dans l'analyse classificatoire et s'organise de la manière suivante :

- Fiche signalétique mentionnant : l'appartenance des journaux provenant de chaque thèse (Bois, Bourhis & Berger, 2013) et le code alphanumérique ou le prénom attribué à chaque participant à la recherche et son niveau d'expertise, sauf dans le cas de la dernière recherche menée en première personne radicale.
- Organisation de la mise en intrigue de l'analyse phénoménologique :
  - selon les quatre catégories *a priori* et émergentes
  - les énoncés phénoménologiques
  - les données « pures ».

Application de la mise en intrigue phénoménologique au cas de Bastien

Faute d'espace suffisant, je ne reproduis pas la fiche signalétique du cas de Bastien et donne seulement quelques fragments de l'« intrigue phénoménologique » accordant la priorité aux modes d'opérationnalisation de la pensée qui paraissent prometteurs en termes de résultats de recherche.

Conditions de validité de l'expérience du Sensible

Bastien a eu **accès à des sensations inédites et étonnantes** : « je n'avais jamais senti ça. Cette expérience m'a révélé un univers de sensation » (B : l.53-54). **L'intensité de l'expérience l'a touché en profondeur** : « j'ai senti qu'il y avait là ce que je cherchais depuis toujours et que peut-être je ne cherchais plus » (B : l . 58-60). Bastien relie **l'émergence d'une ressource motivationnelle à cette expérience fondatrice** : « une motivation inébranlable prenant appui sur une expérience fondatrice majeure » (B : l. 61-62).

Caractéristiques de la pensée qui se donne dans l'expérience du Sensible

Bastien décrit d'abord **sa pensée comme se donnant sans temps de latence** : « ma pensée se donne alors comme si elle puisait directement à la source de la connaissance, comme si elle émergeait du lieu commun de toute pensée » (B : l. 396-

397). Bastien attribue aussi un **caractère chiasmatique et profond à cette forme de pensée renouvelée** : « Elle a le goût de l'inédit et de l'évidence réunis. Elle n'est jamais gratuite, mais toujours liée à quelque chose qui se cherche ou cherche à se dire » (B : l. 409-410). Il lui attribue enfin **certaines qualités**; c'est une « pensée naturelle », car une *«* pensée qui déploie son plein potentiel et (re)trouve sa physiologie. Une pensée libre, vive, droite et pourtant capable de tous les virages *»* (B : l. 400-401).

Processus à l'interface corps/pensée

Bastien précise que **sa pensée** ne relève plus seulement de la cognition, mais **s'appuie sur un ancrage corporel** : « ce n'est pas un savoir purement intellectuel. C'est vraiment une expérience du corps » (B : l. 265). Bastien souligne ensuite **l'aspect créateur de la pensée qui émerge de la relation aux vécus du corps**, *via,* le renouvellement du rapport à soi et de la pensée en elle-même : « l'émergence visible d'un processus invisible de création de soi, de la gestation incarnée, souterraine, d'une pensée nouvelle et renouvelante *»* (B : l. 407-408).

Opérationnalisation de la pensée

Selon Bastien, sa pensée procède désormais **d'un chiasme qui potentialise sa réflexion; plus ample et, plus en adéquation avec les impératifs du moment** :

> Ma pensée dans ces moments-là est un chiasme à elle toute seule. Je pose des mots qui me dépassent, mais qui prolongent et objectivent une intention qui est mienne, des mots qui se donnent, mais sont adaptés à la nécessité de l'instant (B : l. 420-422).

D'autre part, Bastien observe **qu'en s'appuyant sur sa perception, il contacte mieux le présent, le réel**, selon lui, ce qui participe à rendre son intelligence plus vive : « Mon intelligence est donc plus en lien avec le présent; elle s'appuie sur la perception en tant qu'outil de relation à l'instant, au réel. Cela contribue aussi sans doute à sa vivacité plus grande » (B : l. 368-369). Bastien franchit un pas supplémentaire en assumant **la subjectivité qui teinte désormais sa pensée**; elle repose sur « une subjectivité qui tient de la nécessité intérieure de ce qui est juste» (B : l. 415). **Sa pensée fonctionne autrement** :

> j'ai l'impression que ma pensée s'est simplement affranchie du besoin de rationaliser ses choix, de les justifier *a posteriori* par des arguments logiques. Qu'elle assume sa subjectivité, mais une subjectivité qui n'est plus le fruit de mon émotion, ni l'inévitable produit de mon histoire ou de mes représentations (B : l. 411-414).

Conclusion

Cet article présente au lecteur la phase anticipatrice de ma recherche sur le plan méthodologique. Sa mise en œuvre comporte des dimensions innovantes; une analyse

secondaire de données qualitatives, encore peu pratiquée au regard de la littérature, conjuguée à une approche catégorielle d'inspiration phénoménologique et compréhensive, novatrice à travers le modèle de la dynamique de recherche anticipation/émergence. Cette combinaison m'a paru pertinente pour traiter de la question des modalités de la pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible. Au-delà de l'« audace » épistémologique de la réutilisation de données qualitatives, j'ai ainsi pu dépasser ma propre expérience, toujours présente en filigrane, pour étudier dans un cadre bien balisé et, simultanément, propice à la sérendipité[5], celles de quarante et une personnes expertes de ce type de vécus. Ce couplage demandait à être explicité, pour ouvrir peut-être à de nouvelles perspectives méthodologiques en recherche qualitative. Sur la base des analyses phénoménologiques cas par cas dont j'ai présenté l'exemple de Bastien, je déploie actuellement un mouvement interprétatif transversal des données *avec* et *depuis* le lieu du corps Sensible[6] comme à toutes les étapes précédentes de ma recherche. Il sera suivi d'une discussion des résultats concernant mon objet de recherche qui met en scène une forme de pensée émergeant d'une relation Sensible au corps. Cette conception originale de la pensée mérite d'être confrontée aux points de vue d'auteurs qui ont réfléchi autour de la question d'une pensée spontanée, immédiate, intuitive, incarnée et créatrice en lien avec des expériences vécues. Dans cette perspective, il m'est donc apparu important, au niveau méthodologique, de dégager les conditions d'expérience à même de générer cette forme de pensée, en l'occurrence, l'expérience du Sensible.

Notes

[1] Le terme Sensible avec une majuscule renvoie aux « phénomènes et processus qui adviennent à la conscience d'un sujet quand celui-ci se met en lien avec son mode intérieur via un ressenti intime et profond de son corps » (Berger & Bois, 2011, p. 118).
[2] Centre National de Ressources Textuelles et lexicales.
[3] *Cf.* Beaucher (2009).
[4] Centre d'Étude et de Recherche Appliquée en Psychopédagogie perceptive.
[5] La sérendipité est une façon de découvrir des choses que l'on ne cherchait pas directement et concerne de nombreux domaines.
[6] *Cf.* Berger, Austry et Lieutaud (2014).

Références

Barbier, R. (2009). L'écoute sensible du corps profond. Dans D. Bois, M.- C. Josso, & M. Humpich (Éds), S*ujet sensible et renouvellement du moi* (pp. 11-16). Ivry-sur-Seine : Point d'Appui.

Beaucher, V. (2009). Revue de trois publications portant sur l'analyse secondaire en recherche qualitative. *Recherches qualitatives, 28*(1), 149-157.

Berger, E. (2009). *Rapport au corps et création de sens en formation d'adultes : étude à partir du modèle de la somato-psychopédagogie* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris 8, St-Denis, France.

Berger, E., Austry, D., & Lieutaud, A. (2014). Faire de la recherche avec et depuis son corps sensible : 10 ans de recherche en psychopédagogie perceptive. Dans M. Quidu (Éd.), *Épistémologie du corps savant*. *Tome 1 : Le chercheur et la description scientifique du réel* (pp. 135-164). Paris : L'Harmattan.

Berger, E., & Bois, D. (2011). Du Sensible au sens : un chemin d'autonomisation du sujet connaissant. C*hemin de formation, 16*, 117-124.

Bergson, H. (2013). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris : Presses universitaires de France.

Bois, D. (2007). *Le corps sensible et la transformation des représentations chez l'adulte : vers un accompagnement perceptivo-cognitif à médiation du corps sensible* (Thèse de doctorat inédite). Université de Séville, Séville, Espagne.

Bois, D., & Austry, D. (2007). Vers l'émergence du paradigme du sensible. *Réciprocités, 1*, 6-22.

Bois, D., Bourhis, H., & Bothuyne, G. (2013). La dynamique de recherche anticipation / émergence : approche catégorielle innovante du récit autobiographique d'une patiente ayant traversé l'épreuve du cancer. *Recherches qualitatives, Hors-série, 15*, 116-131.

Bourhis, H. (2012). *Toucher manuel de relation sur le mode du Sensible et intelligence sensorielle : recherche qualitative auprès d'une population de somato-psychopédagogues* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris 8, St-Denis, France.

Chabaud, D., & Germain, O. (2006). La réutilisation de données qualitatives en sciences de gestion : un second choix? *M@n@gement, 9*(3), 199-221.

Condillac, E. Bonnot de (1798). *La logique ou les premiers développements de l'art de penser.* Paris : Imprimerie Ch. Houel.

Csikszentmihalyi, M. (2006). *La créativité : psychologie de la découverte et de l'invention.* Paris : Robert Laffont.

Dargentas, M., Le Roux, D., Salomon, A. C., & Brugidou, M. (2007). Sur les prospectives de la recherche qualitative en France : capitalisation et ré-utilisation d'entretiens de recherche. *Recherches qualitatives, Hors-série, 3*, 156-173.

Destutt de Tracy, A. (1801). *Projet d'éléments d'idéologie à l'usage des écoles centrales de la République française*. Paris : Didot.

Engel, P. (n. d.). « Pensée ». *Encyclopædia Universalis.* Repéré à http://www.universalis.fr/encyclopedie/pensee

Marion, J.- L. (1997). *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation.* Paris : Presses universitaires de France.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2010). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales.* Paris : Armand Colin.

Poisson, Y. (1991). *La recherche qualitative en éducation*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

Pourtois, J.- P., Desmet, H., & Lahaye, W. (2001). Les points-charnières de la recherche scientifique. *Recherche en soins infirmiers, 65*, 29-52.

Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique. Tome II.* Paris : Seuil.

Thorne, S. (2004). Qualitative secondary analysis. Dans M. S. Lewis-Beck, A. E. Bryman, & T. F. Liao (Éds), *The SAGE encyclopedia of social science research methods.* London : Sage.

Tribolet, S. (2007). *Penser l'extériorité de la pensée : interprétation de l'intelligible chez Plotin* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris-Sorbon, Paris, France.

Turgeon, J., & Bernatchez, J. (2009). Les données secondaires. Dans B. Gauthier (Éd.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données* (5e éd., pp. 489-528). Québec : Presses de l'Université du Québec.

***Béatrice Aumônier**, après une carrière de 26 ans d'agrégée de l'enseignement secondaire, a évolué vers une pratique d'accompagnement à médiation corporelle en somato-psychopédagogie et enseigne également le tai chi chuan à travers, l'Art du chi, méthode Stévanovitch. Elle s'intéresse particulièrement aux liens corps/pensée, à l'expérience interne et à la subjectivité corporelle et, aux méthodes introspectives.*

Psychologie historico-culturelle et analyse microgénétique : explicitation d'une démarche d'analyse

Marie Béguin, Doctorante

Université de Lausanne, Suisse

Résumé

Cette contribution propose une réflexion sur la conceptualisation d'un modèle d'analyse dans le cadre d'une recherche en psychologie du développement inspirée du paradigme historico-culturel (Vygotski, 1934/1997, 2014). L'étude s'appuie sur les travaux de la Pragmatique de l'objet (Moro & Rodríguez, 2005) pour considérer l'importance de la construction de significations relatives aux objets de la vie quotidienne dans le développement de la communication et du langage verbal chez l'enfant. La recherche présentée est longitudinale avec des enregistrements vidéo de situations d'interaction triadique entre un enfant, l'un de ses parents et deux jouets proposés successivement par les chercheurs, lorsque l'enfant a 16, 18, 20, 22 et 24 mois. L'objectif de cette contribution est de présenter cette recherche innovante en psychologie du développement et de souligner, par l'explicitation des étapes qui ont permis la construction d'un modèle d'analyse adapté à ces données, l'importance des liens qui unissent conception théorique et méthodologie.

Mots clés

PSYCHOLOGIE HISTORICO-CULTURELLE, DÉVELOPPEMENT PRÉCOCE, ANALYSES MICROGÉNÉTIQUES

Introduction

Le but de cette contribution est double puisqu'il s'agit, d'une part de présenter une recherche de type exploratoire conduite dans le paradigme historico-culturel portant sur le développement de la communication et du langage verbal chez l'enfant entre 16 et 24 mois et, d'autre part, de réfléchir sur la construction théorico-méthodologique d'un modèle d'analyse[1] dans le cadre d'une telle recherche.

Cette recherche exploratoire a été menée dans le but de préparer une recherche principale de thèse dont les données sont actuellement en cours de recueil. D'une part, l'objectif était de déterminer le design exact de l'étude à venir (empan d'âge[2] et

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 368-382.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

sélection du matériel expérimental) et d'autre part, de réaliser la construction progressive d'un modèle d'analyse pour l'appréhension des futures données.

Après avoir présenté cette recherche dans ses aspects théoriques et méthodologiques, cette contribution entend retracer le parcours effectué dans la construction d'une démarche d'analyse adaptée aux visées de la recherche. Cette construction a été élaborée dans une tension perpétuelle entre démarche inductive et déductive, dans un mouvement constant d'aller-retour entre théorie et empiries permettant d'approcher les données depuis nos hypothèses mais également de les questionner en retour depuis les empiries.

Afin de détailler les différentes étapes qui ont permis la formalisation (même provisoire) d'une procédure d'analyse utilisable pour la recherche à venir, nous profiterons de ce texte pour présenter deux problèmes théorico-méthodologiques rencontrés lors de la construction du modèle. La présentation détaillée de ces deux problèmes rencontrés dans la première phase de codage (déterminer l'unité d'analyse) viendra témoigner de la valeur heuristique d'une démarche de traitement des données organisées dans une dialectique théorie-empiries mise au service d'une compréhension élaborée des phénomènes étudiés.

Présentation de la recherche : « L'entrée de l'enfant dans le langage verbal : des pratiques sémiotiques autour de l'objet aux pratiques linguistiques »

Cadre théorique : paradigme historico-culturel et Pragmatique de l'objet

Pour bien saisir les liens qui unissent théorie et méthodologie dans le cadre de cette recherche, il convient, dans un premier temps, de vous en présenter les éléments principaux. Relativement à notre inscription dans le paradigme historico-culturel (Vygotski, 1934/1997) ainsi que dans la Pragmatique de l'objet (Moro & Rodríguez, 2004, 2005), nous donnerons les éléments théoriques minimum à la contextualisation de notre réflexion. Nous livrerons également nos hypothèses de recherche et présenterons le design de celle-ci.

Dans le prolongement des travaux de Vygotski, pour qui le développement devient historico-culturel avec l'avènement du langage, la Pragmatique de l'objet considère que le psychisme de l'enfant se construit d'emblée dans un monde de culture et de signes. Dans ce sens, un développement historico-culturel est attestable avant l'avènement du langage verbal dans le cadre de l'appropriation des significations publiques des objets de la vie quotidienne (et notamment des jouets proposés à l'enfant) en lien avec leurs usages conventionnels[3].

La Pragmatique de l'objet propose l'interaction triadique **enfant-objet-adulte** comme unité minimale d'observation pour accéder aux significations en construction (par des analyses de type microgénétique). Cette unité est ainsi considérée comme un

lieu privilégié de transmission par l'adulte et d'appropriation par l'enfant des significations publiques relatives à l'usage de l'objet et constitue donc un lieu de communication, creuset du développement psychologique à l'étape préverbale. L'élaboration de significations publiques relatives à l'usage de l'objet résulte des signes émis par l'adulte, signes que l'enfant s'approprie en même temps qu'il construit l'usage conventionnel. Ainsi, ce processus d'appropriation permet un développement cognitif (acquisition des usages conventionnels/connaissance de l'objet) et communicatif (appropriation des signes de l'adulte ayant servi à transmettre ces usages à l'enfant), ces deux fonctions étant à étudier ensemble dans leur coévolution selon la perspective vygotskienne qui sous-tend nos travaux.

La Pragmatique de l'objet considère l'étude de la construction du monde matériel comme cruciale entre 16 et 24 mois lorsque la découverte des objets du quotidien occupe une place importante dans le développement de l'enfant. L'objet est depuis longtemps pris au sérieux dans l'analyse du développement psychologique (Bates, 1976; Bates, Camaioni, & Volterra, 1975; Bruner, 1974, 1983; Piaget, 1936/1977) mais peu de travaux le considèrent dans ses dimensions culturelles et sociales (Moro, 2008, 2011, 2014; Rodríguez, Palacios, Cardenas, & Yuste, 2014). Cette recherche entend resituer l'objet matériel et la construction sociale de son usage dans le processus de développement de la communication puis du langage verbal de l'enfant. Cette réintroduction de la matérialité (l'objet entendu dans ses caractéristiques culturelles et sociales) dans l'étude des processus de développement du langage verbal constitue un axe nouveau encore peu exploré dans la littérature.

Problématique et hypothèses de recherche

Se situer dans une Pragmatique de l'objet et considérer l'importance de la construction de significations relatives à la matérialité implique une reconsidération de la période durant laquelle le développement communicatif de l'enfant évolue et migre vers un développement de type verbal. La recherche propose de considérer la construction de significations relatives aux usages des objets comme un premier système de signes conventionnels (relatif à la culture instituée) maîtrisé progressivement par l'enfant, significations dont l'interprétation et la production s'organisent pour former le **système sémiotique matériel**[4]. Nous considérons que la maîtrise progressive de significations dans le registre de la matérialité provoque une transformation du développement psychologique exerçant une influence sur les acquisitions ultérieures dont, notamment, l'évolution du **système communicationnel**[5] (Moro, Dupertuis, Fardel, & Piguet, 2015). Ainsi, la recherche a pour but d'investiguer le rôle de l'appropriation de significations dans le registre de la matérialité dans le développement du système communicationnel et plus précisément du langage verbal du jeune enfant.

1. Nous postulons que la maitrise des premiers usages conventionnels des objets permet une avancée du développement communicationnel caractérisé par un **changement de dominance dans le système sémiotique qui médiatise l'interaction** : d'une activité principalement médiatisée par les usages conventionnels des objets (système sémiotique matériel), l'enfant passe à une activité principalement médiatisée par la communication (système communicationnel), donnant lieu à un basculement (Béguin, 2016). Cette émancipation de la communication contribue à soutenir la transition de l'enfant vers le langage verbal.
2. Nous soutenons que le rôle de l'adulte est central dans le développement de ces nouvelles aptitudes communicatives et que, pour favoriser ce basculement, il va utiliser différents outils sémiotiques prenant la forme de **patterns communicatifs.** Ces unités sont définies par nous comme des formes socialement reconnues de communication[6] que l'adulte transmet à l'enfant dans l'interaction triadique. À ce stade de notre investigation, les patterns étudiés sont le scénario, la séquence de dénomination et les séquences *dialogales* et *discursives* autour de l'objet. Les différents patterns identifiés au sein de l'interaction triadique sont vus comme des **évènements organisateurs de l'évolution de la communication et de l'entrée dans le langage verbal** (Béguin, 2016).

Nos hypothèses développementales relatives aux éléments que nous venons de mentionnées sont les suivantes :

- À 16 mois, l'activité de l'enfant est encore fortement inscrite dans le système sémiotique matériel dont il maîtrise de mieux en mieux les codes.
- Au fur et à mesure de son développement, l'activité de l'enfant va apparaître comme de plus en plus distante du système sémiotique matériel sous-jacent. Corrélativement, de nouveaux moyens de communication vont se différencier renversant petit à petit la dominance dans les systèmes sémiotiques (i.e. matériel et communicationnel) opérant dans l'interaction.
- Cette distanciation progressive du système sémiotique matériel, peut prendre plusieurs formes dont les patterns communicatifs mentionnés représentent des possibilités[7].

Un design longitudinal pour rendre compte de cette tendance évolutive

Les données qui constituent le corpus analysé ont été recueillies par l'enregistrement vidéo de situations de jeu à domicile entre un enfant, un parent et deux objets culturellement orientés choisis par les chercheurs (interaction triadique). L'étude est de type longitudinal avec des observations répétées dans des conditions analogues à 16, 18, 20, 22 et 24 mois. La consigne donnée au parent est de jouer comme

d'habitude avec l'enfant en utilisant tour à tour les deux objets pendant environ 7 minutes chacun. Ces situations d'observation peuvent être considérées comme semi-expérimentales puisqu'elles laissent une large part aux phénomènes spontanés tout en contraignant la situation à des fins de clarté interprétative[8].

Les deux objets sélectionnés pour être proposés aux dyades lors des observations ont été les suivants :

- La « boîte à formes » : boîte en plastique en forme de maison constituée d'un toit rouge ouvrable et de dix plots pouvant être glissés dans les trous correspondants à leurs formes. La maison comporte également cinq portes latérales de couleurs différentes pouvant être ouvertes à l'aide d'un jeu de clés de même couleur (usage particulièrement complexe à réaliser mais très attractif pour l'enfant).
- Le « set poupée-dinette » est constitué d'un bébé poupée vêtu d'un pyjama et d'une bavette et d'un service de dinette. La dinette est constituée d'une casserole, de verres, de différents couverts et d'un set d'alimentation pour bébé avec un biberon, une tasse d'apprentissage, une assiette et des couverts d'apprentissage.

Analyse des données

Les analyses conduites sur les données sont de type microgénétique. Pour parvenir à l'analyse fine, en contexte, du développement de l'enfant, les films sont transférés dans le logiciel ELAN[9] qui permet le codage des vidéos en dixièmes de seconde. La création de différents acteurs[10] permet l'annotation des fichiers vidéo. Après avoir réalisé le découpage en unités d'analyse (important travail théorico-méthodologique), nous procédons tout d'abord à l'annotation des phénomènes de premier niveau (par ex : attention, geste, verbalisations) puis nous travaillons à les regrouper dans des catégories conceptuelles de second niveau (par : système communicationnel). Relativement à nos hypothèses de recherche, ces annotations nous ont permis de mettre en évidence les statuts et rôles des différents systèmes sémiotiques en présence ainsi que les différentes modalités de communication détectées (patterns communicatifs).

Réflexions sur la construction théorico-méthodologique d'un modèle d'analyse

Analyses microgénétiques : quelles spécificités?

L'origine du terme de microgenèse est attribué aux tenants des théories gestaltistes (Werner, 1926/1948) qui s'intéressent au processus de développement d'un phénomène perceptif depuis son origine, durant ses formes intermédiaires d'évolution et, jusqu'à sa forme finale (Gestalt). Le but d'un tel niveau d'analyse est la représentation de l'entier d'un processus de changement, l'enjeu étant d'identifier la

source d'un phénomène puis d'en reconstruire les différentes étapes de développement[11]. Vygotski n'a jamais utilisé le terme de microgenèse mais son projet de fonder une psychologie scientifique capable d'identifier expérimentalement l'émergence de nouvelles structures qualitatives, d'en déterminer l'origine et d'en illustrer le déploiement au sein de leurs conditions d'apparition[12] implique la parenté, comme cela a pu être souligné, entre les travaux vygotskiens et cette démarche d'analyse (Baslev, 2006; Catan, 1986; Siegler & Crowley, 1991).

Dans le cadre d'une analyse de type microgénétique, il faut considérer que l'identification et l'analyse des différentes étapes développementales est en étroite relation avec les conceptions théoriques qui sous-tendent la recherche. Dans notre cas, la reconstruction du processus de développement d'une fonction psychologique comme le langage verbal est largement dépendante du cadre vygotskien sur lequel nous nous appuyons pour penser le développement de l'enfant. Dans ce sens, nous aimerions souligner que la construction d'un modèle d'analyse de niveau microgénétique adaptable aux données de cette recherche a représenté un travail à la fois théorique et méthodologique aboutissant à l'approfondissement de la compréhension des phénomènes à l'étude tout autant qu'à l'élaboration d'une démarche d'analyse. La suite de ce texte entend expliciter certaines des étapes qui ont participé à l'élaboration du modèle d'analyse dans le but de souligner, par des exemples concrets, les liens qui unissent conception théorique et méthode d'analyse.

Construire un premier modèle d'analyse

Avant de poursuivre, il convient de s'entendre sur ce que nous avons choisi de nommer **modèle d'analyse** en précisant que, dans notre cadre conceptuel, ce terme n'est pas à prendre comme une construction statique, mais comme un outil à penser. C'est un travail de circulation entre théorie et empiries qui a conduit à l'élaboration de ce premier modèle et son application à de nouvelles données contribuera à son enrichissement. En effet, inscrit dans un mouvement dialectique, ce travail d'analyse permet de réduire momentanément la complexité de la réalité observée par la création de catégories d'observation (de premier et de second ordre), mais notre démarche exige ensuite de retourner à cette complexité et de considérer les spécificités de chaque situation à analyser; le mouvement va ainsi d'une réduction momentanée de la polysémie vers sa réouverture. Cette dialectique permet d'utiliser les qualités caractéristiques d'un modèle pour l'appréhension organisée d'une réalité mais n'implique pas que cela soit la fin du processus. Ainsi, l'utilisation d'un modèle ne cherche pas la simplification mais propose plutôt une construction cohérente permettant de rendre compte d'un ensemble de phénomènes dans leur complexité et d'en représenter la structure à un moment donné.

Expliciter les étapes de construction du modèle : un outil pour penser et pour avancer dans la compréhension théorique des phénomènes à l'étude

La construction du modèle d'analyse est le résultat d'une succession d'étapes, d'un travail continu de construction et de conceptualisation. À notre sens, opérer l'explicitation et la formalisation des étapes qui ont marqué ce travail est intéressante pour discuter du processus complexe d'aller-retour entre théorie et empiries conçus dans leur interdépendance en tant qu'étape cruciale dans la compréhension du sujet étudié.

Au départ du travail de recherche, des processus de développement sont supposés en fonction des connaissances théoriques existantes à ce sujet dans les paradigmes convoqués. Dans l'épistémologie historico-culturelle, le développement n'est pas envisagé comme accroissement de capacités (changements quantitatifs) mais comme réorganisation du psychique en rapport avec les différents systèmes sémiotiques de la culture rencontrés puis appropriés par l'enfant (changements qualitatifs). En fonction de ces prérequis, nous supposions qu'au fur et à mesure de son développement, l'enfant passerait par des étapes au sein desquelles, les différents agencements des systèmes sémiotiques produiraient des équilibres différents, à chaque fois renouvelés. En se penchant sur les empiries, des questions concrètes ont émergé exigeant un effort important de conceptualisation et de définition : comment définir les différents systèmes sémiotiques en présence, comment les repérer en fonction des différents observables que nous avions à disposition? Dans quelle unité d'analyse observer l'agencement de ces systèmes?

Ces questions concernant l'opérationnalisation des hypothèses de recherche ne représentent pas des problèmes uniquement méthodologiques, le changement de dominance dans les systèmes sémiotiques orchestrant les interactions étant tout autant complexe à repérer qu'à conceptualiser. Engagés dans une étude pilote, de nouvelles pistes ont dû être explorées suscitant un immense intérêt tout autant que convoquant d'importantes exigences de conceptualisation. En effet, aucune recherche sur le développement de la communication et du langage de l'enfant, envisagé à partir des significations antérieurement construites dans le registre de la matérialité, n'a été conduite à ce jour.

Dans ce contexte, nous avons considéré que les problèmes rencontrés étaient importants à expliciter puisqu'ils pouvaient représenter des éléments clés pour des avancées théoriques. Dans ce but d'explicitation, nous conclurons cette communication sur deux illustrations de problèmes théorico-méthodologiques rencontrés lors de la conduite de l'étude exploratoire.

Première illustration : un problème théorico-méthodologique dans la définition de l'unité d'analyse

Durant la première phase de codage, nous procédons à un découpage des séances d'observation en séquences. Le but du découpage est de déterminer **l'unité d'analyse**. Conformément à notre inscription dans le paradigme de la Pragmatique de l'objet, le découpage a été réalisé en termes de **séquences d'interaction triadique**, unité qui intègre l'enfant, l'objet et l'adulte comme trois pôles interdépendants qui seront analysé ultérieurement dans leur rapport complexe. La durée de ces séquences peut varier de quelques secondes à plus d'une minute.

Le premier but de l'étude exploratoire était de déterminer les critères de découpage, critères qui se trouvent liés aux hypothèses de recherche. Notre argument va ici dans le sens de considérer la définition de l'unité d'analyse comme démarche méthodologique mais également comme enracinée dans l'épistémologie de la recherche, en effet :

1. En accord avec la théorie historico-culturelle du développement, l'unité d'analyse se doit de saisir le sujet dans le processus de sa construction et ceci implique qu'elle soit à même de l'appréhender dans son rapport à autrui, au monde matériel et en même temps permettre l'analyse, sur le plan interne, des processus psychologiques.
2. Compte tenu de notre intérêt relatif à la matérialité et du rôle que nous lui accordons dans le développement psychologique, le découpage se doit de permettre de saisir la construction de significations relatives à l'objet et à son usage à l'étape préverbale du développement de l'enfant.
3. Compte tenu de notre intérêt relatif au développement des capacités communicatives de l'enfant et à son entrée dans le langage verbal, le découpage doit également permettre la mise en évidence des progrès développementaux de l'enfant dans ce domaine.

La définition de l'unité d'analyse s'est ainsi basée sur l'hypothèse initiale qui proposait de considérer un changement de dominance, au fur et à mesure du développement de l'enfant, dans les systèmes sémiotiques orchestrant l'interaction, postulant un passage de séquences organisées autour de la réalisation ou de la construction d'usages conventionnels (dominance matérielle) à des séquences au sein desquelles la dominance se porte sur le système communicationnel. Cette hypothèse nous a amené à déterminer un découpage autour de ces deux registres sémiotiques : système matériel et système communicationnel (catégorie de second niveau). Dans une première phase, l'opérationnalisation en séquences d'interaction triadique a donc été réalisée selon les critères suivants :

- Dans le cas d'une activité **principalement** médiatisée par les usages conventionnels des objets, **le découpage est opéré autour du système matériel**. Cela signifie que c'est l'activité avec l'objet qui détermine le début et la fin de la séance.
- Dans le cas d'une activité **principalement** médiatisée par la communication, **la séquence communicative orchestre le découpage**. Cela veut dire que le microcosme sélectionné est une entité du point de vue de la communication et non des usages des objets.

Le problème théorico-méthodologique qui s'est posé suite à notre tentative d'opérationnalisation de ce découpage a été le suivant : pour réaliser le découpage sur la **dominance** matérielle ou communicationnelle (catégorie de second ordre/conceptuelles), il était nécessaire de déterminer les observations pertinentes (catégories de premier ordre) permettant la construction de nos catégories conceptuelles (en systèmes sémiotiques) pour pouvoir, ensuite, considérer le registre dominant dans lequel se trouvait l'enfant. Or, sans avoir à disposition l'unité découpée, le codage en catégories de premier ordre ne pouvait encore être effectué annulant la possibilité de commencer l'analyse en profondeur du statut de chaque système. Nous nous sommes donc heurtée à l'impossibilité d'appliquer tels quels les critères de découpage prédéfinis.

La question de la dominance d'un système sémiotique sur un autre est cruciale dans le sens qu'elle met en évidence des **moments développementaux** dont la qualité particulière illustre une étape dans le développement, étape dont la description détaillée permet l'accès à l'étude de l'ensemble des fonctions psychologiques en développement dans un tel moment. Cette difficulté rencontrée lors de l'opérationnalisation de ce premier découpage nous a permis de nous pencher en profondeur sur la question des descripteurs permettant le dégagement des traits ayant une valeur développementale pour chacun des systèmes. Le problème qui restait alors irrésolu était celui de déterminer des critères de découpage permettant la sélection de l'unité d'analyse (première phase obligatoire du codage) avant d'accéder à la possibilité de repérer les descripteurs de chaque système (phase ultérieure du processus).

L'investigation plus profonde des patterns communicatifs dont nous avons donné la définition *supra,* a permis de pallier cette difficulté et d'accéder à une opérationnalisation adéquate du processus de découpage.

Deuxième illustration : l'avancement du processus de sémiotisation du pattern, une clé de compréhension pour la sélection de l'unité d'analyse

Comme déjà mentionné dans la section *Problématique et hypothèses de recherche*, les patterns communicatifs ont été définis comme des formes socialement reconnues de communication utilisées par l'adulte pour favoriser le développement de la

communication et du langage verbal du jeune enfant (scénario, séquence de dénomination, séquence *dialogale* ou *discursive* autour de l'objet). Petit à petit appropriés par l'enfant, ces patterns représentent des cadres dont la sémiotisation doit s'opérer au même titre que s'opère la sémiotisation des autres éléments signifiants de l'interaction (Dewey, 1938). Au sein des patterns communicatifs, des situations particulières se mettent en place témoignant de l'évolution de l'appropriation du pattern et de la construction progressive de significations relatives aux différents systèmes sémiotiques. Au fur et à mesure de l'avancement du processus de traitement des données, nous avons affiné notre compréhension du rôle et de la nature des patterns communicatifs que nous avions identifiés.

Un des premiers éléments perçus comme important pour l'analyse d'une séquence a été son initiation. En effet, nous avons observé que l'enfant, s'il initiait volontiers la séquence lorsqu'il s'agissait d'une séquence orchestrée par l'usage des objets, n'était pas en mesure d'initier des séquences de type communicatives. En effet, l'enfant ne s'étant pas encore approprié l'unité culturelle (le pattern communicatif), il ne peut déjà la proposer. Suite à la difficulté rencontrée dans l'élaboration des critères de découpage, la dominance du système communicationnel sur le système matériel ne pouvant encore être déterminée à ce stade du processus d'analyse, nous avons remarqué l'importance de l'observation de l'avancement du processus de sémiotisation du pattern. En effet, nous avons observé que, même lorsque l'enfant n'avait pas encore beaucoup d'aisance dans la maîtrise des patterns communicatifs proposés par l'adulte, il pouvait y entrer, tout du moins de manière minimale. Cette nouvelle observation nous a permis de déterminer trois possibilités différentes dans l'avancement de la sémiotisation du pattern :

- L'enfant suit, il est répondant à la proposition de l'adulte et entre dans un pattern;
- L'enfant suit la proposition de l'adulte puis relance lui-même une continuation du pattern;
- L'enfant devient capable d'initier lui-même le pattern.

Cette nouvelle compréhension de la sémiotisation progressive des patterns communicatifs nous a permis de résoudre notre problème de découpage de l'unité d'analyse. Pourquoi?

Au vu des différentes séquences d'interaction triadique que nous observions dans le flux des données brutes, nous avons vu apparaître la possibilité de découper de la manière suivante :

1. le découpage en séquence d'interaction triadique s'opère généralement autour des usages des objets (séquences prépondérantes entre 16 et 24 mois);

2. le découpage s'opère autour d'un pattern communicatif, si celui-ci est identifié; ceci signifiant que le microcosme est une entité du point de vue de la communication (ou en tous cas une entité en devenir).

En accord avec l'observation d'une sémiotisation progressive des patterns, nous avons été amenée à définir trois possibilités dans l'avancement de ce processus : 1) observation des prémices d'un pattern communicatif, 2) observation d'un pattern communicatif accepté puis volontairement réinvesti par l'enfant, 3) observation de l'initiation par l'enfant d'un pattern communicatif. Parallèlement, la complexité des propositions de l'adulte et des pratiques enfantines évoluant bien évidemment au sein de ces unités.

Grâce à ce nouveau découpage, la dominance au système matériel ou communicationnel n'est plus à établir d'un prime abord mais peut apparaître à la toute fin de l'analyse lorsque les observables permettant l'analyse des statuts et rôles de chaque système sont identifiés. En effet, le fait de découper sur le pattern communicatif (possibilité 2) et non sur les usages des objets (possibilité 1) **n'implique pas forcément que la dominance soit au système sémiotique communicationnel** puisque celui-ci présente plusieurs niveaux (le niveau 3 implique, en général, une dominance communicationnelle mais pas le niveau 1 ou 2). Cette nouvelle étape a permis d'adapter les critères de découpage et de créer de nouvelles catégories en incluant les trois niveaux de complexité dans les patterns.

Remarques conclusives

Cette contribution a permis de réfléchir sur la posture du chercheur dans une démarche de traitement des données en construction. Confronté à une démarche d'analyse en cours d'élaboration, le travail est créatif tant sur le plan méthodologique que théorique. Vu l'originalité des hypothèses qui sous-tendent nos travaux il n'a pas été possible de s'inspirer de modèles d'analyse existants. Le caractère exploratoire de cette recherche a ainsi permis d'entamer une réflexion aboutissant à la construction d'un modèle d'analyse proposant une série de catégories d'observations qui seront à nouveau travaillées et remaniées lors de la conduite de la recherche principale. Le modèle d'analyse qui résulte de cette recherche exploratoire a ainsi permis de préciser la compréhension théorique des phénomènes étudiés en même temps qu'il constitue aujourd'hui un outil méthodologique applicable aux données de la recherche principale à venir, données actuellement en cours de récolte (dans un empan 12-24 mois).

La pertinence d'une étude exploratoire dans le cas d'une recherche innovante en psychologie du développement précoce a été plusieurs fois soulignée dans notre expérience et a constitué une importante source de connaissances et de précisions pour les objectifs futurs. Sur ce point, j'aimerais souligner l'intérêt d'avoir des données à

disposition dans les équipes de recherche, données sans lesquelles, il n'aurait pas été possible de réaliser cette première étape[13].

Concernant la collaboration entre chercheurs dans ce processus de construction d'un modèle d'analyse, nous aimerions souligner l'intérêt de travailler à la fois avec des chercheurs expérimentés dont les connaissances théoriques pointues dans les paradigmes convoqués permettent une compréhension avisée des phénomènes rencontrés. D'autre part, la participation de chercheurs plus novices (étudiants de niveau Master, par exemple) est également à prendre compte comme ressource très intéressante, le regard qu'ils portent sur les vidéos pouvant, au départ, être « a-théorique » et permettre la mise au jour d'observations très pertinentes contribuant à de nouvelles pistes de compréhension.

Nous aimerions préciser encore une fois que le modèle d'analyse continuera son évolution tout au long de la recherche à venir et ne constitue pas une démarche de codage terminée. Notre vision de l'analyse des données est en effet, une élaboration continuelle, un travail jamais terminé même si provisoirement stabilisé. De plus, chaque dyade filmée représente une situation particulière, le modèle n'ayant pas la prétention d'être, à chaque fois, confirmé même si le but de la recherche est de dégager une compréhension d'un ordre général.

Notes

[1] La notion de « modèle d'analyse » sera discutée en point 3, différentes acceptations possibles du terme de « modèle » justifiant d'en déterminer le sens et la définition dans le cadre précis de notre recherche.

[2] Dans le cadre de la recherche exploratoire, les analyses ont été réalisées sur des observations allant de 16 à 24 mois. La recherche principale s'étendra sur des observations allant de 12 à 24 mois.

[3] Pour la Pragmatique de l'objet, l'objet est considéré comme inscrit dans un système de normes qui renvoient à son usage conventionnel, l'usage pouvant se définir comme un lieu de significations publiques et de communication (ce à quoi sert prioritairement l'objet). Il convient ainsi de distinguer l'objet lui-même, de l'usage qui peut en être fait.

[4] Nous définissons la catégorie conceptuelle « système matériel » comme constitué de plusieurs catégories de premier ordre : usage non canonique (lorsque l'enfant utilise les objets de manière indifférenciée), proto-canonique (lorsque l'enfant commence à utiliser l'objet relativement à ses significations culturelles et sociales), canonique (lorsque l'objet devient signe de cet usage) et symbolique (lorsque l'enfant peut étendre l'usage de l'objet au domaine du faire-semblant).

[5] Nous définissons la catégorie conceptuelle « système communicationnel » comme constitué de plusieurs catégories de premier ordre : attention, gestes (incluant les signes gestuels, la

mimogestualité et la posture) et verbalisation (incluant les faits purement linguistiques mais également le proto-langage et les bruitages).

[6] Les patterns communicatifs se rapprochent de la notion de formats décrits par Bruner dans le sens qu'ils fournissent le cadre interprétatif d'une situation (Bruner, 1983, 1987). En accord avec l'importance que nous accordons à la matérialité dans le développement, la notion de pattern communicatif implique l'agir avec l'objet et ses significations. Dans ce sens, ils ne se réduisent pas à un format interactionnel qualifiant syntaxiquement l'échange; l'objet n'y est pas prétexte mais ses significations contribuent à définir l'interaction.

[7] Nous n'entrons pas plus en détail dans la description de ces unités. Pour une analyse approfondie du pattern communicatif scénario voir (Béguin, 2016) et pour le pattern séquence de dénomination voir (Béguin, 2015); l'analyse du pattern séquence *dialogale* ou *discursive* n'a pas encore fait l'objet d'un tel approfondissement bien qu'il ait été fréquemment observé dans les données que nous avons à disposition.

[8] La qualité des observations filmées avec ce dispositif a fait ses preuves pour permettre l'analyse microgénétique de la construction de significations dans l'interaction triadique. Effectivement, tous les usages d'objets, actions, mouvements, regards, mimiques et verbalisations de l'adulte et de l'enfant y sont facilement observables ceci rendant possible une analyse dynamique des différents systèmes sémiotiques en présence.

[9] Logiciel créé par l'Institut de psycholinguistique Max Planck aux Pays-Bas pour la création d'annotations complexes sur fichiers multimédias.

[10] Les acteurs correspondent à des lignes d'annotations. Ils peuvent représenter des catégories de premier ou de second ordre et s'organiser spatialement sans restriction.

[11] Les études se réclamant d'une méthode d'analyse de type microgenèse sont rares en psychologie du développement; elles sont coûteuses en temps tant dans la construction d'un corpus longitudinal (réalisation des vidéos) que dans le processus de traitement des données (analyse fine des transitions d'une période développemetale à une autre).

[12] Selon Catan, l'obervation de situations « naturelles » d'inetraction semble pouvoir répondre plus positivement à cette requête que des settings expérimentaux (1986). Le caractère semi-expérimental des observations conduites dans le cadre des précédents travaux en Pragmatique de l'objet (Moro & Rodríguez, 2005) semblent à la fois permettre de rendre compte des ces conditions « naturelles d'apparition » tout en permettant un focus spécifiques favorisant la répétition organisée d'une même activité à des étapes différentes de développement.

[13] Sur ce point, je tiens à remercier Nevena Dimitrova pour la mise à disposition de son corpus de thèse, thèse soutenue en 2012 à l'Université de Lausanne sous la direction de la Professeure Christiane Moro.

Références

Baslev, K. (2006). *Microgenèse didactiques dans une situation de révision textuelle en milieu adulte* (Thèse de doctorat inédite). Université de Genève, Genève, Suisse.

Bates, E. (1976). *Language and context : the acquisition of pragmatics.* New York, NY : Academic Press.

Bates, E., Camaioni, L., & Volterra, V. (1975). The acquisition of performatives prior to speech. Dans A. Kasher (Éd.), *Pragmatics : critical concepts* (pp. 274-295). London : Routledge.

Béguin, M. (2015, Juin). *Statut et rôle du système sémiotique matériel dans l'avènement de la communication verbale : illustration de l'entrée progressive de l'enfant dans une activité de dénomination*. Communication présentée au Sixième séminaire international Vygotski, Paris, France.

Béguin, M. (2016). Object pragmatic and language development. *Integrative Psychological and Behavioral Science, 50*(4), 603-620.

Bruner, J. (1974). From communication to language—a psychological perspective. *Cognition, 3*(3), 255-287.

Bruner, J. (1983). *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*. Paris : Presses universitaires de France.

Bruner, J. (1987). *Comment les enfants apprennent à parler* (Vol. 14). Paris : Retz.

Catan, L. (1986). The dynamic display of process : historical development and contemporary uses of the microgenetic method. *Human Development, 29*(5), 252-263.

Dewey, J. (1938). *Experience and education*. New York, NY : Macmillian.

Moro, C. (2008). L'objet et sa construction comme référent à l'étape préverbale du développement. Dans V. Tartas, & K. Duvignau (Éds), *La construction de l'objet : approches interdisciplinaires* (pp. 99-128). Paris : Le manuscrit.

Moro, C. (2011). Material culture, semiotics and early childhood development. Dans M. Kontopodis, C. Wulf, & B. Fichtner (Éds), *Children, development and education : cultural, historical, anthropological perspectives* (pp. 55-70). London : Springer Verlag.

Moro, C. (2014). Le référent dans l'intersubjectivité secondaire : un objet aussi ignoré que « l'autre face de la lune »? Dans C. Moro, N. Müller-Mirza, & P. Roman (Éds), *L'intersubjectivité en questions : agégat ou nouveau concept fédérateur pour la psychologie* (pp. 69-106). Lausanne : Antipodes.

Moro, C., Dupertuis, V., Fardel, S., & Piguet, O. (2015). Investigation of consciousness through ostensions toward oneself from the onset of the use-of-object to first language. *Cognitive Development, 36*, 150-160.

Moro, C., & Rodríguez, C. (2004). L'éducation et le signe comme conditions de possibilité de la connaissance. Un questionnement qui transcende les frontières disciplinaires. Dans G. Chatelanat, C. Moro, & M. Saada-Robert (Éds), *Unité et pluralité des sciences de l'éducation : sondages au cœur de la recherche* (pp. 61-87). Berne : Peter Lang.

Moro, C., & Rodríguez, C. (2005). *L'objet et la construction de son usage chez le bébé. Une approche sémiotique du développement préverbal*. Berne : Peter Lang.

Piaget, J. (1977). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant.* Neuchâtel-Paris : Delachaux et Niestlé. (Ouvrage original publié en 1936).

Rodríguez, C., Palacios, P., Cardenas, K., & Yuste, N. (2014). Les symboles : formes de second ou de troisième sens? Dans C. Moro, & N. Müller-Mirza (Éds), *Sémiotique, culture et développement psychologique* (pp. 99-116). Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

Siegler, R. S., & Crowley, K. (1991). The microgenetic method : a direct means for studying cognitive development. *American Psychologist, 46*(6), 606-620.

Vygotski, L. S. (1997). *Pensée et langage*. Paris : La Dispute. (Ouvrage original publié en 1934).

Vygotski, L.S. (2014). *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures* (F. Sève, Trad.). Paris : La Dispute.

Werner, H. (1948). *Comparative psychology of mental development*. New-York, NY : Science Editions. (Ouvrage original publié en 1926).

Marie Béguin *est titulaire d'un Master ès sciences en psychologie, elle poursuit actuellement une thèse de doctorat à l'Université de Lausanne en psychologie du développement. Son travail s'inscrit dans une perspective historico-culturelle et propose une analyse pragmatique et sémiotique du développement de la communication et du langage verbal entre 12 et 24 mois.*

Produire des propositions théoriques. Épistémologie de l'usage des études de cas

Nathanaël Wadbled, Doctorant
Université du Québec à Montréal, Québec, Canada
Université de Lorraine, France

Résumé
Pour répondre à la difficulté de la généralisation d'une étude de cas lorsqu'elle ne peut être définie en amont comme représentative, un certain nombre de sociologues américains attentifs à fonder épistémologiquement des *case studies* ont été amenés à redéfinir la notion même de généralisation. D'un côté, le cas est une opportunité de voir le fonctionnement effectif de cadres théoriques dans une situation concrète, et non un échantillon de toute façon trop petit et non défini adéquatement pour être représentatif. En même temps, la généralisation est conçue comme un point de départ pour d'autres études et non comme un résultat général. Une telle conception a pour conséquence épistémologique d'ouvrir la possibilité d'articuler un intérêt qualitatif pour l'expérience des agents et la prise en compte des structures sociales et culturelles.
Mots clés
BOTOM-UP, ÉTUDE DE CAS, GÉNÉRALISATION ANALYTIQUE, PROPOSITION THÉORIQUE, STRUCTURE SOCIALE

Introduction : La pertinence sociologique d'études locales en question

La question de l'intérêt de résultats établis à partir d'études de cas se pose dans la mesure où ils ne valent que pour le cas ou le site étudié. Si l'étude de cas prétendait être généralisable alors qu'elle ne se fonde pas sur une détermination statistique de son site, elle ne le ferait que de manière illégitime en généralisant des résultats locaux non représentatifs. Elle ne pourrait que donner une intelligibilité locale et conjoncturelle. Ce serait

> croire que l'analyse ethnographique d'un seul cas peut identifier une relation causale sans que le chercheur se préoccupe de savoir si cette relation se retrouve dans d'autres cas. Le réalisme critique encourage une telle position en traitant la causalité en termes de pouvoirs possédés par des agents et des objets particuliers, plutôt qu'en termes de relations entre catégories de phénomènes (Hammersley, Gomm, & Foster, 2000, p. 258).

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 383-394.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Une telle critique s'adresse en général aux études qualitatives. Une réponse possible serait de soumettre ou d'inscrire des études de cas dans des recherches plus générales qui les utiliseraient dans leur épistémologie propre. D'un côté elles seraient faites en tant qu'exemplifications permettant de tester une hypothèse générale. Chaque étude permettrait de vérifier des lois sociales testées sur le modèle popperien de la falsification : essayer une hypothèse considérée juste tant qu'elle permet de faire des prédictions qui se vérifient. Il s'agit de faire du cas particulier l'illustration d'une théorie. Il ne vaut alors pas pour ses spécificités, mais pour ce qui, malgré celles-ci, le situe dans une structure générale. Réciproquement, les études qualitatives pourraient être considérées comme des recherches exploratoires destinées à établir des hypothèses pouvant être ensuite testées à une échelle plus grande.

Cependant la notion de généralisation pourrait également être repensée autrement que de manière statistique ou légale. L'enjeu est de définir la possibilité d'une généralisation autorisant un usage des résultats d'une étude de cas sans pour autant en faire des exemples représentatifs ou des tests de falsification. C'est en particulier ce que proposent plusieurs sociologues attentifs à définir une épistémologie propre de l'étude de cas justifiant à la fois de sa rigueur méthodologique et de sa pertinence théorique. L'objectif n'est pas simplement de constater la possibilité pratique d'études qualitatives, mais de définir des modalités spécifiques qu'elle peut prendre : l'étude de cas en tant que courant épistémologique (*case study*) est en effet une certaine manière de faire des études quantitatives, même si toutes travaillent bien sur des cas. À proprement parler, il s'agit d'un cadre méthodologique ou d'une logique de conception de recherche plutôt que d'une méthode attachée à une discipline (Hamel, 1998; Ragin & Becker, 1992). L'*étude de cas* ne définit pas des modalités ou des instruments méthodologiques.

Du particulier au général : repenser le concept de généralisation

Réutiliser des résultats

D'un côté, l'étude de cas est attentive à ce qu'il y a d'individuel et de particulier, c'est-à-dire à la singularité en tant que telle. La méthode de l'*étude de cas* se fonde sur une critique des sociologies structuralistes et fonctionnalistes (Stake, 1995). Elle s'oppose à la définition de structures ou de lois sociales abstraites des contingences locales, posées par induction à partir d'échantillons, pour affirmer la nécessité de se concentrer sur l'expérience des situations particulières. Un cas est un contexte circonscrit correspondant à une unité logique dans lequel on étudie des événements, des processus, des résultats, etc. Un cas est donc un point de vue spécifique sur un objet spécifique, l'individu ou un groupe d'individus formant un individu complexe (Eckstein, 2000) étant des formes particulières de la définition du cas.

D'un autre côté, d'un point de vue épistémologique, la question de la généralisation s'est posée aux sociologues faisant de telles études. Certains sont

attachés à la localité des études et refusent toute généralisation (Goetz & Le Compte, 1984; Guba & Lincoln, 1981; Lincoln & Guba, 2000; Mitchell, 2000; Schofield, 2000), parce qu'ils la considèrent comme une extension illégitime d'un cas à une population sans que celui-ci en soit représentatif. D'autres au contraire, ont cherché à repenser la notion de généralisation autour de ce que le sociologue Robert Yin nomme une proposition théorique (Yin, 2013). Le résultat est disponible pour aider à formuler des propositions qui pourront éventuellement être utilisées pour rendre intelligibles d'autres cas. Il ne s'agit donc pas d'une modélisation inductive capable de produire des prédictions, puisque ses généralisations n'ont pas prétention à être des explications légales.

Les propositions théoriques fonctionnent comme des propositions de recherche, puisqu'il n'est pas question de les tester *a priori*, mais de les utiliser *a posteriori* avec d'autres études. Il semble que ces résultats doivent être perçus comme posant des questions plutôt que comme apportant des réponses ou une connaissance (Donmoyer, 2000). Ce sont alors des schémas théoriques appelés concepts sensibilisants par le sociologue Herbert Blumer : « Tandis que les concepts définitifs fournissent des prescriptions sur ce qu'il faut voir, les concepts sensibilisants se contentent de suggérer la direction où il faut regarder » (Blumer, 1954, p. 7). Ils fournissent un cadre d'analyse pour une description empirique que Robert Yin précise en en tirant les conséquences méthodologiques. En effet il insiste sur la nécessité de fixer *à priori* une question et un objet de recherche qui établissent les contours du site étudié (Albarello, 2011; Mitchell, 2000; Yin, 2013). Le chercheur arrive sur le terrain plus avec des questions qu'avec une hypothèse. L'intérêt d'un *concept sensibilisant* est de d'abord spécifier qui, et quoi, sera ou non étudié, sans présager des données. Le cadre conceptuel est essentiellement une « version momentanée de la carte du territoire exploré par le chercheur » (Miles & Huberman, 1991, p. 46).

Une telle conception ouvre une possibilité d'utiliser les résultats d'une étude de cas sous forme de cadre théorique dans une variété d'autres situations particulières : pour d'autres cas ou à une autre échelle. Si un site détermine une situation ou une population particulière, les conclusions tirées le sont pour être utilisées dans des situations ou sur des populations plus larges. Les conclusions et résultats obtenus sont « un support, facilitant notre compréhension de quelque chose d'autre » (Stake, 1995, p. 32). Pour la sociologue Janet Schofield, c'est dans ces limites qu'une étude de cas peut être utile comme évaluation (Stufflebeam & Shinkfield, 2007; Yin, 2013). Si elle ne permet pas de confirmer ou d'infirmer l'efficacité d'un programme à grande échèle, l'analyse des sites particuliers dit quelque chose de la situation générale en révélant des possibilités qu'elle peut prendre (Schofield, 2000). Il s'agit alors de proposer une redéfinition de l'évaluation sur le modèle de celle proposée pour la généralisation. Son but ne serait pas seulement de déterminer la validité d'un programme général à partir d'études de cas. Dans ceux où il n'est possible ni de mener une étude exhaustive ni de

définir la représentativité du cas, sa fonction est peut-être d'ouvrir des pistes ou de donner une idée plus que d'établir une certitude. Sans se contenter simplement de poser la question de « mettre en énigme ce qui paraît normal » (Paugam, 2012, p. 30), produire une évaluation renonçant à une réponse définitive serait réalisable, à la condition que son objet soit d'évaluer des expériences et non le dispositif qui les induit comme si ces expériences étaient surdéterminées (Albarello, 2011). De ce point de vue, une étude de cas serait une science sociale appliquée et non pure (Varenne, 2011). En effet elle ne serait pas seulement abstraite de toute utilité concrète en ayant simplement pour but d'accroître la connaissance au sujet d'un ordre spécifique de phénomènes, contrairement à l'évaluation muséale dont les résultats ont une dimension pratique.

L'extension du site

L'utilité heuristique des propositions théoriques se trouve ainsi dans les études à venir qui pourront les utiliser en les recontextualisant. Ces travaux, mis en rapport dans une étude multisites (Eickstein, 2000; Miles & Huberman, 1991; Yin, 2013), peuvent permettre non de les confirmer ou de les mettre à l'épreuve comme si elles étaient des hypothèses au sens popperien, mais de déterminer leur opérativité : la généralisation est dite empirique et ne dépend pas d'une falsifiabilité (Eickstein, 2000). Il s'agit donc de se limiter aux deux premiers niveaux que le biologiste Claude Bernard présente dans la séquence de l'enquête en sciences expérimentales : l'observation et l'hypothèse. Sont par contre délaissées la vérification et la théorie, pourtant indispensables dans une conception classique de la science (Varenne, 2011). La conséquence est notamment qu'un contre-exemple n'autorise pas à invalider la proposition, mais indique simplement qu'elle n'est pas utilisable dans un certain contexte. Ainsi, soit ce contexte particulier est défini comme échappant au champ d'application de la proposition théorique, soit celle-ci doit être modifiée pour l'y inclure (Hammersley, Gomm, & Foster, 2000).

Si dans chaque site les mêmes propositions théoriques permettent de produire une intelligibilité des données recueillies, alors cette réplication donne une crédibilité ou une plausibilité à la proposition théorique (Eickstein, 2000), même si elle n'accède jamais au statut d'explication légale. L'enjeu n'est pas de s'en servir pour prédire des résultats, mais pour rendre intelligibles des données. Il est donc possible sous certaines conditions de généraliser à condition de renoncer à toute prétention légale. Ces généralisations doivent être analytiques (Hammersley, Gomm, & Foster, 2000; Yin, 2013), c'est-à-dire construites *a posteriori* à partir des observations des différents cas. Elles sont obtenues par l'analyse des données dont on constate la capacité d'être rendues intelligibles par une proposition théorique donnée. Elles s'opposent aux généralisations *a priori* indépendantes de l'expérience, et sont légales au sens où elles

permettent de faire des prédictions. Un tel travail peut prendre deux orientations (Miles & Huberman, 1991; Ragin, 1987).

La première orientation est de faire une autre étude sur un cas similaire, en tant qu'entité pleine et entière afin d'examiner ses configurations et de construire une proposition théorique de ce type de site. L'objectif est alors de multiplier les exemples de la même chose, chacun étant représentatif de l'ensemble. Dans une telle stratégie orientée cas, l'analyste utilise un cadre théorique pour étudier un cas en profondeur puis examine plusieurs cas successivement afin de vérifier si le modèle découvert dans un premier cas correspond à celui des autres. Les différents sites sont donc définis a priori en fonction de leur similarité. La proposition théorique est ainsi restreinte, à la limite, aux cas identiques ou extrêmement similaires. La proposition théorique ne pourrait être appliquée qu'à une population a priori homogène et serait incapable de percevoir les différentes possibilités dans une population empiriquement fixée. Donc pour utiliser une proposition théorique issue d'une étude de cas sur un autre site, il faudra a priori le connaître précisément pour garantir qu'il a exactement les mêmes caractéristiques. Renonçant à une démarche statistique en raison de la difficulté à définir un échantillon représentatif, les résultats d'une étude de cas ne seraient utilisables que dans des cas absolument similaires.

La seconde orientation est une stratégie orientée variable qui répond à cette limitation. Il s'agit d'isoler une variable et d'en observer le comportement dans d'autres sites par ailleurs différents. Il s'agit alors de voir dans quelle mesure la proposition théorique formée peut être recontextualisée non seulement dans des contextes similaires, même s'ils sont toujours propres, mais dans des situations différentes. La distance entre le site d'origine et ceux avec lesquels les résultats sont comparés indique l'extension du champ d'application de la proposition théorique. Par l'agrégation de plusieurs études faites séparément du même point de vue, l'enjeu n'est alors pas de généraliser, mais de définir les conditions non à proprement parler d'un phénomène, mais de la possibilité d'utiliser de manière pertinente une proposition théorique donnée. Tout en s'opposant formellement à toute généralisation légale, il serait possible de reconnaitre la pertinence de cette perspective en parlant de congruence entre des situations pour désigner l'usage dans des situations différentes.

Il y aurait ainsi une possibilité d'usage d'une proposition théorique, même si ses conditions de possibilités sont elles-mêmes des propositions théoriques. Une démarche énumérative exhaustive étant impossible pour une population importante, l'impossibilité technique s'accompagnant du refus théorique de définir la représentativité du site étudié interdit de déterminer des variables nécessaires et suffisantes d'un phénomène (Robinson, 2000). Les conditions de possibilités définies ne sont donc pas de nouveau des lois sociales. Indépendamment d'une démarche statistique, toute affirmation de la nécessité légale d'une variable à ce niveau serait

illégitime. Au mieux, dans une étude multicas appelée par une étude cas, il est concevable d'affirmer la plausibilité d'une telle détermination de la même manière que celle de la proposition théorique. La mise en relation de cas n'implique donc pas une approche probabiliste, même si elle tend à élargir la population : ces conditions ne sont pertinentes que dans le site complexe ou le métasite particulier constitué de la multiplicité des sites étudiés.

Du général au particulier : définir des structures de manière non structurale ou fonctionnelle

Le cas comme exceptionnalité normale

L'intérêt d'une approche orientée variable est son intérêt pour un phénomène dans des contextes et des conjonctures différents. Il n'est donc jamais parfaitement similaire, et en conséquence la proposition théorique à chaque fois utilisée doit être recontextualisée. Il est impossible de l'utiliser telle qu'elle l'a été pour un autre cas en raison des décalages induits par chaque contexte spécifique. Les propositions théoriques sont ainsi des idéaux-types (Blin, 1995; Cefaï & Depraz, 2001; Donmoyen, 2000). Un idéal-type ne sert pas de schéma ou de loi dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre exemplaire, il ne vaut que comme un concept limite purement idéal utilisé pour clarifier un contenu empirique qui ne s'y réduit jamais. Il y a toujours un écart entre la réalité et le type idéal.

À l'intérieur du champ de pertinence d'un idéal type, les différents cas sont considérés comme des *exeptionalitées normales* (Ginzburg & Poni, 1981). Ce concept a été proposé par la microhistoire, pratiquant des études de cas ayant la particularité de travailler sur des cas non contemporains. Il a pour fonction de rendre compte à la fois de congruence entre différents cas autorisant à élaborer une structure sociale qui les intègre, et de leur irréductibilité propre interdisant toute réduction à cette structure. Les singularités sont prises en compte sans prétendre à une représentativité tout en estimant à la fois qu'elles échappent à la norme, car tout individu a un comportement propre, et qu'elles s'inscrivent dans la norme, puisqu'elles sont celles d'individus entrant dans la norme statistique de leurs groupes sociaux. Cette perspective s'oppose aux généralisations qui s'abstraient des réalités concrètes telles que les agents les vivent, c'est-à-dire tels qu'ils en font l'expérience dans un contexte toujours particulier. Réciproquement, pour reprendre l'expression de l'historien Ivon Jablonka, cet intérêt pour l'individuel ne signifie pas une myopie (Jablonka, 2012) ou l'oubli des caractéristiques sociales et culturelles plus larges dans lesquelles sont engagés les individus et par rapports auxquelles ils ont leurs expériences propres. Une telle pratique passe par le postulat posant qu'un groupe social est fait d'une multitude d'exceptionnalités normales, qui bien qu'exceptionnelles et propres n'en sont pas moins normales, c'est-à-dire s'inscrivent dans une série dont des caractéristiques peuvent être déterminées.

Lorsqu'ils définissent les enjeux théoriques de la microhistoire, les historiens Carlo Ginzburg et Carlo Poni font un pas de plus, rarement franchis par les sociologues pratiquant des études de cas. Ils estiment que

> l'analyse micro historique a deux faces. Mise en œuvre à petite échelle, elle rend souvent possible une reconstitution du vécu inaccessible aux autres approches historiographiques. Elle se propose d'autre part de repérer les structures invisibles selon lesquelles ce vécu est articulé (Ginzburg & Poni, 1981, p. 135).

La question se poserait non seulement de l'usage heuristique des propositions théoriques, mais également de leur force théorique : est-il possible de les considérer comme étant des structures sociales? Le problème n'est pas simplement de constater la pertinence de réutiliser une proposition théorique, mais de définir une réalité sociale particulière et diverse par la possibilité de cet usage. Contrairement à ce qu'affirment certains sociologues pratiquant l'étude de cas (Hammersley, Gomm, & Foster, 2000; Mitchell, 2000), celle-ci ne serait pas incompatible avec la prise en considération de l'inscription des expériences irréductiblement particulières dans des structures. Un certain rapport aux propositions théoriques le permet, à la fois qualitativement et quantitativement en définissant à la fois la nature et l'extension de cette réalité sociale. À l'intérieur d'un champ dont l'extension *réelle* ne peut être véritablement déterminée dans la mesure où il dépend de l'étendue du métasite où les études ont eu lieu, l'usage de ce rapport suppose que les propositions théoriques ne soient pas seulement des outils d'analyses, mais véritablement des modélisations renvoyant à une certaine réalité. Une telle attention aux structures ne signifie donc pas renoncer à la diversité de situations locales ni utiliser les études de cas pour spécifier une norme dans lesquelles les différentes spécificités locales seraient subsumées. Le cas est perçu comme une opportunité de voir le fonctionnement effectif de cadres théoriques dans une situation concrète, non comme un échantillon de toute façon trop petit et non défini adéquatement pour être représentatif (Yin, 2013).

Le point de vue des agents

L'objectif est alors d'identifier les cadres structurels dans lesquels les individus se placent à partir de l'observation de la manière dont ils le font. L'étude de cas n'est pas un abandon de l'étude des structures susceptibles d'informer normativement les pratiques et les conduites des agents. Elle implique plutôt de les considérer en tant qu'actualisées dans chaque cas. Les sociologues Roger Gomm et Martyn Hammersley estiment que l'étude de cas correspond à une volonté de donner une voix aux acteurs (Gomm & Hammersley, 2000) en écoutant la manière dont ils comprennent le monde social. Les structures culturelles et sociales apparaissent en tant que visées et vécues par les acteurs quand ils les actualisent. Ainsi la pratique même d'une réflexion structurelle à partir d'étude cas appelle une démarche héritée de l'ethnométhodologie

où il s'agit de rendre compte de cadres immanents tels qu'ils sont vécus et appropriés par les agents (Garfinkel, 2001; Ogien, 2001).

Ces auteurs partagent l'idée d'une logique et d'un sens émergeant de l'expérience des acteurs plutôt que déterminés par le chercheur. Il n'est pas question alors de nier l'existence d'une réalité sociale extérieure aux agents, mais de la considérer depuis le point de vue de ces derniers : le monde social et culturel apparaît sous les traits d'un champ pour les consciences subjectives. C'est par cette expérience les réinvestissant que ces structures existent véritablement et qu'il est possible de les définir. Réciproquement, ce contexte ou ce milieu structurel vécu est le produit de l'expérience des acteurs qui est rétroactivement le milieu social ou l'incarnation objective des structures en tant que milieu vécu par d'autres agents. Ils sont la structure sociale dont ils font l'expérience (Garfinkel, 2001). Les structures qu'il est possible de dégager à partir d'une étude de cas sont donc elles-mêmes analytiques et immanentes : elles apparaissent par l'observation et l'explicitation de ce que font et disent les agents. La question de leur définition et de leur objectivité est donc suspendue pour ne considérer que la manière dont elles sont vécues, et à la fois investies et réinvesties par l'expérience des acteurs.

Contrairement à une approche structuraliste ou fonctionnaliste, ce ne sont pas des dynamiques sociales qui s'imposeraient de l'extérieur à des acteurs. Qualifiés d'analyses formelles par Harold Garfinkel (2001), ces travaux ne tiendraient pas compte de la manière dont les acteurs sociaux vivent leurs expériences, parce qu'ils chercheraient à expliquer comment l'ordre social est possible en le dissociant des activités pratiques qui le constituent. Même si ces analyses se fondent sur des pratiques concrètes et sur leurs effets matériels, il s'agit toujours de déterminer des conditions sociales objectives, au sens d'extérieures aux individus quelques soient le contexte ou la conjoncture, et s'imposant souverainement en dernière instance. La régularité des conduites, fondement de l'ordre social et de la coordination de l'action, serait à rapporter à des référents structurels extérieurs. Les structures sociales apparaissent alors comme une des contraintes extérieures normatives réglant de manière efficace les individus, par conséquent le sens du social appartiendrait à ces structures et non aux acteurs eux-mêmes. Le fait de généraliser à partir d'études locales est alors faisable dans la mesure où ces structures sont supposées régler absolument les individus en leur inculquant des comportements normatifs, quelles que soient les circonstances.

C'est à cette idée que s'oppose l'étude de cas. Elle implique sa redéfinition de la généralisation comme étant analytique et produisant des propositions théoriques. Elle se fonde sur un refus de considérer les individus comme des « idiots culturels », pour reprendre un terme d'Harold Garfinkel, c'est-à-dire n'étant pas passivement à leur place dans une structure ou une fonction. Ils sont considérés comme des agents, donc

comme des individus actifs doués d'agencivité, et non comme des acteurs s'inscrivant dans des places fonctionnelles prédéterminées qu'ils occupent sans en redéfinir les contours ni les modalités. Les structures sociales ne sont ainsi pas champs de forces ou des réseaux de positions excitant indépendamment d'eux et les déterminant *a priori*.

Or, chaque réinvestissement est l'occasion d'une appropriation ayant la forme d'un décalage avec ces structures. C'est ce qu'expriment les sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann, « de façon présumée, tous les hommes, une fois socialisés, sont potentiellement des traîtres à eux-mêmes » (Berger & Luckmann, 2006, p. 280). L'actualisation des structures sociales et des institutions est toujours une perturbation de ces structures et de ces institutions résinifiées par les individus (Butler, 2004; Derrida, 1990). Ce fait apparait lorsqu'est mise en avant la contextualisation propre de chaque situation. S'inscrivant dans la même perspective que Harold Garfinkel parlant d'« instructions » pour qualifier l'effet des structures sociales sur les agents, Robert Yin comprend ces éléments comme des injonctions ou des « modes d'emploi » n'ayant leur validité que dans la compréhension et le réinvestissement dont les acteurs sociaux se servent pour orienter et comprendre leurs actions. Contrairement à une épistémologie structuraliste et fonctionnaliste, l'intérêt pour les structures n'implique pas le fait de délaisser les déviations par rapport à la norme, mais jugées non significatives, afin de dégager une vision globale subsumant les particularités. Il s'agit symétriquement de voir comment ces particularités, que le philosophe Michel Foucault nomme des résistances (Foucault, 1999, 2004), actualisent ces structures qui n'ont pas d'existences propres indépendamment de la manière dont elles apparaissent dans ces cas particuliers. L'intérêt se porte sur la manière dont les individus font une expérience propre à l'intérieur de ces cadres, ce qui permet de repérer et de ne pas négliger les déviations et ambiguïtés.

Conclusion : L'usage critique de l'étude de cas

Une telle conception de la généralisation n'est pas seulement une exigence épistémologique fondée sur la complexité de certains objets d'études. Comme tout choix épistémologique, elle se fonde sur une certaine ontologie : si une méthode est la plus à même de rendre compte d'un objet, c'est qu'elle permet de rendre compte de la nature de cet objet. Privilégier la nécessité de prendre en compte les décalages et les réalités particulières dans une étude de cas – dont les résultats ne peuvent valoir d'une manière générale qu'en réduisant la complexité d'une population – correspond à une certaine conception libérale de la société. Le but est de mettre en avant ses désordres locaux et la manière dont chaque individu réinvente sa position au sein des structures sociales. Dans cette conception de la société, le rapport entre les structures sociales et les individus n'est pas celui d'une détermination aliénante, mais une négociation constante faite de réinvestissement subversif, d'accommodations conservatrices et de différenciations.

Est alors ouverte notamment la possibilité d'entendre et de rendre compte des expériences dissonantes ou subalternes échappant aux cadres hégémoniques dans la mesure où elles restent *infrastatistiques* ou échappent aux cadres d'analyses en fonction desquels est caractérisée la normalité étudiée. La signification est rendue disponible pour que de nouveaux groupes insoupçonnés hérités de ceux que le philosophe Walter Benjamin nommait les vaincus de l'histoire puissent y voir la trace, invisible pour nous, de leur propre histoire. D'un autre côté sont perçues les expériences individuelles ou est résistances interdisant de définir aucun groupe social comme homogène. Au-delà de la multitude des groupes sociaux donnant des significations différentes à un même patrimoine, il s'agit de comprendre que l'appropriation personnelle constituant l'expérience de chacun doit être mise en avant. Les groupes sociaux seraient vus comme des individus complexes et les individus simples qui les composent comme étant engagés dans des intérêts et des expériences spécifiques, quand bien même ils appartiendraient au même groupe social, qu'il soit restreint ou étendu à toute l'humanité.

Contrairement à ce que suggère Bourdieu lorsqu'il renvoie la sociologie phénoménologique à un subjectivisme (Blin, 1995; Bourdieu, 1980), s'intéresser aux vécus des structures sociales ne signifie donc pas renoncer à toute critique sociale. Elle ne se fait pas au nom de principes en démontrant les contradictions et les imperfections de la structure ou de l'ordre social, mais en montrant par l'exemple des déviances qui le contestent de l'intérieur. L'objectif n'est pas de dénoncer la manière dont les individus y sont aliénés, mais de regarder celle dont ils ne peuvent jamais l'être complètement. Plutôt que de dénoncer un ordre social, sont mis en avant ses ratés qui sont autant d'indices à la fois de la possibilité d'y échapper et de le subvertir.

Références

Albarello, A. (2011). *Choisir l'étude de cas comme méthode de recherche*. Bruxelles : De Boeck.

Berger, P., & Luckmann, T. (2006). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.

Blin, T. (1995). *Phénoménologie et sociologie compréhensible. Sur Alfred Schütz*. Paris : L'Harmattan.

Blumer, H. (1954). What is wrong with social theory? *American Sociological Review, 18*, 3-10.

Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique.* Paris : Éditions de Minuit.

Butler, J. (2004). *Le pouvoir des mots, discours de haine et politique du performatif*. Paris : Éditions Amsterdam.

Cefaï, D., & Depraz, N. (2001). De la méthode phénoménologique dans la démarche ethnométhodologique. Dans M. de Fornel, A. Ogien, & L. Quéré (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. Colloque de Cerisy* (pp. 97-117). Paris : La Découverte.

Derrida, J. (1990). Signature event context. Dans J. Derrida (Éd.), *Limited Inc* (pp. 37-41). Paris : Galilée.

Donmoyer, R. (2000). Generalizability and the single-case study. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case, study method. Key issues, key texts* (pp. 45-68). Londres : Sage.

Eckstein, H. (2000). Case study and theory in political science. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case, study method. Key issues, key texts* (pp. 119-164). Londres : Sage.

Foucault, M. (1999). *Les anormaux. Cours au collège de France, 1974-1975*. Paris : Gallimard/Seuil.

Foucault, M. (2004). *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France, 1977-1978.* Paris : Gallimard/Seuil.

Garfinkel, H. (2001). Le programme de l'ethnométhodologie. Dans M. de Fornel, A. Ogien, & L. Quéré (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. Colloque de Cerisy* (pp. 31-55). Paris : La Découverte.

Ginzburg, C., & Poni, C. (1981). La microhistoire. *Le débat, 17*, 133-136.

Goetz, J., & Le Compte, M. (1984). *Ethnography and qualitative design in education research*. Orlando, FL : Academic Press Inc.

Gomm, R., & Hammersley, M. (2000). Introduction. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 1-16). Londres : Sage.

Guba, E., & Lincoln, Y. (1981). *Effictive evaluation : improuving the usefull of evaluation results through responsive and naturalistic approaches*. San Francisco, CA : Jossey Bass.

Hamel, J. (1998). Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels : figures de la connaissance. *Cahiers internationaux de sociologie, 104*, 121-138.

Hammersley, M., Gomm, R., & Foster, P. (2000). Case study and theory. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 258-324). Londres : Sage.

Jablonka, Y. (2012). Écrire l'histoire de ses proches. Dans C. Zalc, T. Bruttmann, I. Ermakoff, & N. Mariot (Éds), *Pour une micro histoire de la Shoah* (pp. 36-62). Paris : Seuil.

Lincoln,Y., & Guba, E. (2000). The only generalization is : there is no generalization. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 27-44). Londres : Sage.

Miles, M., & Huberman, M. (1991). *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles : de Boeck.

Mitchell, C. (2000). Case and situation analysis. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 165-186). Londres : Sage.

Ogien, A. (2001). L'autre sociologie. Dans M. de Fornel, A. Ogien, & L. Quéré (Éds), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale. Colloque de Cerisy* (pp. 391-417). Paris : La Découverte.

Paugam, S. (2012). *L'Enquête sociologique*. Paris : Presses universitaires de France.

Ragin, C (1987). *The comparative method : moving beyong qualitative and quantitative strategies*. Berkeley, CA : University of California.

Ragin, C., & Becker, H. (1992). Introduction. Cases of « what is a case? ». Dans C. Ragin, & H. Becker (Éds), *What is a case? Exploring the foundations of social inquiry* (pp. 1-17). New York, NY : Cambridge University Press.

Robinson, W. (2000). The logical structure of analytic induction. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 187-195). Londres : Sage.

Schofield, J. (2000) Increasing the generalizability of qualitative research. Dans R. Gomm, M. Hammersley, & P. Foster (Éds), *Case study method. Key issues, key texts* (pp. 69-97). Londres : Sage.

Stake, R. (1995).*The art of case study research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Stufflebeam, D., & Shinkfield, A. (2007). *Evaluation theory, models and applications*. San Francisco, CA : Jossey-Bass.

Varenne, F. (2011). *Modéliser le social. Méthodes fondatrices et évolutions récentes.* Paris : Dunod.

Yin, R. (2013). *Case study research. Design and methods.* Thousand Oaks, CA : Sage.

Nathanaël Wadbled *est doctorant en Muséologie, médiation, patrimoine à l'Université du Québec à Montréal et en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Lorraine. Après avoir mené des masters d'histoire et de philosophie, ainsi qu'une recherche en philosophie sur l'épistémologie des sciences humaines, il poursuit actuellement un doctorat sur l'expérience de visite du musée d'Auschwitz à partir d'une recherche qualitative. Il est également chargé de cours en Arts plastiques et associé au Centre d'études féminines et d'étude de genre de l'Université Paris 8.*

Un outil simulateur au service du degré d'exactitude des diagnostics infirmiers et du développement des compétences en jugement clinique

Isabelle De Geest, Master 2

Université Catholique de Louvain, Belgique

Nicolas Rombauts, Docteur en Médecine générale

Université Claude Bernard – Lyon 1, France

Résumé

L'évaluation des pratiques professionnelles est nécessaire à l'amélioration permanente des soins. Cette évaluation suppose un recueil de données, qui s'effectue souvent par questionnaire, parfois par simulation sur mannequin et fort rarement à l'aide de patients virtuels. Nous présentons le patient virtuel Alphadiag, un logiciel de simulation de consultation en ligne axée sur le raisonnement clinique. Alphadiag laisse le soignant mener librement la consultation et fournit un historique détaillé des actions effectuées à des fins d'analyse. Cette méthode d'évaluation des pratiques a ses limites liées au logiciel et à la situation expérimentale, mais elle est simple à mettre en œuvre et mérite d'être étudiée afin de prendre la place qui lui revient en tant qu'outil de recherche tant qualitative que quantitative.

Mots clés

RAISONNEMENT CLINIQUE, CLASSIFICATIONS EN SOINS INFIRMIERS, SIMULATION, ÉVALUATION DES PRATIQUES PROFESSIONNELLES

Le raisonnement clinique

Au travers de la lecture des démarches de soins infirmiers demandées aux étudiants, en tant qu'enseignante, j'observe depuis de nombreuses années leurs difficultés à élaborer un jugement clinique. Je constate que l'élément récurrent à cette difficulté réside dans la faible qualité des données récoltées au chevet du patient.

Note des auteurs : Déclaration de conflit d'intérêts : Nicolas Rombauts est le cofondateur et actionnaire à 45% de la société *Dedicated Learning* qui commercialise le logiciel Alphadiag. Isabelle De Geest est collaboratrice et actionnaire à 2% de la société *Dedicated Learning*.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 395-401.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Margaret Lunney s'intéresse aux liens entre collecte des données, jugement clinique et diagnostics infirmiers. Elle y décrit les compétences intellectuelles, interpersonnelles et techniques à développer pour poser un jugement clinique. Elle associe étroitement le diagnostic, le résultat visé et les interventions (Lunney, 2003).

Les auteurs de la classification des interventions de soins infirmiers consacrent une partie du chapitre 3 au modèle de raisonnement clinique réflexif (Bulechek, Butcher, & Dochterman, 2010). Il s'agit d'un modèle de prise de décisions infirmières. L'histoire du patient dans son contexte est le point de départ pour mettre en évidence des données significatives. La prise de décision concerne les interventions dont l'efficacité est mesurée grâce au test qui mesure le résultat choisi.

En Belgique, un arrêté royal impose pour les structures hospitalières un contenu minimum du dossier infirmier (Arrêté royal du 28 décembre 2006)[1]. Il stipule que le dossier infirmier est le reflet de la démarche en soins infirmiers et est un outil permettant d'assurer la continuité des soins infirmiers. Pour ce faire, l'infirmier doit être compétent pour poser un jugement clinique. Or actuellement, les dossiers infirmiers contiennent principalement les programmations de soins et la traçabilité du jugement clinique dans des plans de soins est quasi inexistante.

La *North American Nursing Diagnosis Association* (NANDA) pointe que décider d'interventions sur base de diagnostics infirmiers inexacts mène à gaspiller le temps et l'énergie des infirmiers. Par ailleurs, le manque d'exactitude de ces diagnostics infirmiers ne permet pas de rencontrer les besoins des patients et de leur famille.

L'évaluation des pratiques professionnelles

Le diagnostic infirmier étant central à la démarche de soin, il est nécessaire non seulement d'en faire un élément important de la formation, mais aussi de se préoccuper de sa pertinence en pratique courante. L'évaluation des pratiques professionnelles a besoin de données sur les pratiques actuelles et réelles des soignants pour pouvoir en estimer l'impact et prévoir des stratégies d'amélioration. C'est l'audit clinique :

> L'audit clinique est une méthode d'évaluation qui permet à l'aide de critères déterminés de comparer les pratiques de soins à des références admises, en vue de mesurer la qualité de ces pratiques et des résultats de soins avec l'objectif de les améliorer (Haute Autorité de Santé, 2009).

Ce recueil de données se fait souvent par questionnaire. Cette méthode a l'avantage de la simplicité, mais est limitée par le caractère très artificiel. De plus, un questionnaire permet une évaluation sur les connaissances des soignants, soit le niveau 2 de Kirkpatrick (Kirkpatrick, 1979). L'évaluation des comportements, qui correspond au niveau 3, n'est que déclarative.

La simulation sur mannequin est utilisée, par exemple pour observer les pratiques des médecins face à un arrêt cardiaque en pédiatrie (Cazala, 2013). Il s'agit là d'une méthode puissante, mais dont la lourdeur de mise en place la limite aujourd'hui à des audits ciblés, notamment sur des procédures d'urgence.

Des logiciels dénommés *patients virtuels* simulent des scénarios de cas cliniques dans un but d'apprentissage et d'évaluation du raisonnement clinique. L'infirmier doit réaliser une anamnèse infirmière — habitudes et observation —, formuler un diagnostic et proposer des interventions. Le médecin doit interroger et examiner le patient, pratiquer des actes diagnostiques ou thérapeutiques, poser un diagnostic et définir une conduite à tenir. Ils sont de plus en plus utilisés pour la formation (Consorti, Mancuso, Nocioni, & Piccolo, 2012). Des patients virtuels ont été utilisés dans une optique d'évaluation des pratiques professionnelles, bien que cet usage reste confidentiel (une recherche en mai 2015 sur Pubmed avec l'équation *ProcessAssessment* (*Health Care*) [*Mesh*] et *Computer Simulation* [*Mesh*] ne rapportait que 35 résultats, dont seulement un qui soit pertinent pour ce qui nous concerne). Par exemple, pour comparer l'évaluation et la prise en charge de la douleur par des dentistes en fonction de critères démographiques : âge, sexe, couleur de peau (Wandner, Hirsh, Torres, Lok, Scipio, Heft, & Robinson, 2013). L'utilisation d'un patient virtuel a permis de modifier certains paramètres démographiques du patient en conservant une situation clinique identique ou similaire.

Le simulateur Alphadiag

Le patient virtuel Alphadiag a été conçu pour répondre à un besoin chez les médecins. Un travail de réécriture d'une partie du programme a été réalisé afin de pouvoir être adapté aux besoins des infirmiers.

Les objectifs pédagogiques du simulateur dans sa version infirmière sont :

- Servir d'exerciseur au recueil d'informations et de ce fait formé à l'évaluation de la situation;
- Former à l'analyse les données récoltées en vue d'élaborer un jugement clinique.

Le simulateur (version infirmier) est organisé en six étapes :

- Présentation : l'utilisateur prend connaissance du motif de la présence du patient sous forme d'une synthèse de l'histoire du patient.
- Habitudes de vie : les questions, encodées dans le référentiel du simulateur, guident l'utilisateur lors de l'entretien avec le patient. L'apprenant utilise une recherche par mot-clé pour trouver la question qu'il veut poser au patient.
- Observation : fonctionne de façon similaire aux habitudes de vie.
- Diagnostics infirmiers (NANDA international, 2013).

- Interventions : comprends les interventions issues des NIC (Bulechek, Butcher, & Dochterman, 2010).
- Résumé : synthèse argumentée de l'exercice. Il comprend dans un premier temps un solutionnaire argumenté du cas traité. Ensuite, il propose un score (score général, score d'efficacité, score d'efficience).

Les étapes du simulateur version médecin sont : présentation, interrogatoire, examen clinique, actes diagnostiques et thérapeutiques, diagnostic, prise en charge et résumé.

Exemples

Voici un exemple de cas clinique infirmier. Il s'agit d'un homme de 69 ans vivant à domicile avec son épouse, hypertendu, insuffisant cardiaque, hospitalisé pour pneumonie. L'infirmier le prend en charge au troisième jour d'hospitalisation. Voici les cinq premières questions posées par deux infirmiers :

Infirmier 1 :

- *Avez-vous des difficultés pour respirer?*
- *Comment cela se passe pour respirer?*
- *Dans quelles circonstances toussez-vous?*
- *Êtes-vous obligé de vous arrêter à cause de votre essoufflement?*
- *Que faites-vous pour améliorer votre respiration?*

Infirmier2 :

- *Comment cela se passe pour respirer?*
- *Que mangez-vous habituellement le matin?*
- *Quelles sont vos habitudes concernant vos repas?*
- *Quelles sont vos habitudes en termes d'élimination intestinale?*
- *Quelles sont vos habitudes en matière de sommeil?*

Le diagnostic infirmier porté a été *dégagement inefficace des voies respiratoires* pour les deux infirmiers, diagnostic jugé correct par l'auteur du cas.

Voici maintenant un cas destiné aux médecins. Il s'agit d'un homme de 52 ans qui consulte son médecin généraliste pour commenter un bilan sanguin prescrit par la médecine du travail.

Médecin 1 :

- *Pouvez-vous préciser ce qui vous amène exactement?*
- *Avez-vous des problèmes de santé, des antécédents médicaux?*
- *Avez-vous des antécédents familiaux particuliers?*

- *Fumez-vous même si une maladie vous oblige à rester au lit?*
- *Fumez-vous?*

Médecin 2 :

- *Avez-vous des documents : carnet de santé, résultat d'examen, dossier médical?*
- *Avez-vous des problèmes de santé, des antécédents médicaux?*
- *Avez-vous déjà été opéré?*
- *Avez-vous des antécédents familiaux particuliers?*
- *Buvez-vous de l'alcool?*

Les diagnostics médicaux retenus par le premier médecin étaient dans l'ordre : *diabète de type 2, hypertension artérielle, hypertriglycéridémie, polyneuropathie périphérique, obésité, syndrome métabolique*. Ceux choisis par le deuxième médecin étaient *hypercholestérolémie, dyslipidémie, hyperglycémie, hypertriglycéridémie, diabète de type 2, hypertension artérielle*.

Discussion

Il ne s'agit là que de fragments à titre d'exemple. Le système enregistre toutes les actions de l'utilisateur, reconstituant l'historique de la consultation. Les mots-clés utilisés pour la recherche des items — questions, diagnostics, etc. — sont également enregistrés, ce qui permet d'observer les mots utilisés pour penser les concepts recherchés. On voit que les potentialités d'usage pour l'évaluation des pratiques professionnelles sont nombreuses.

On peut supposer que les comportements observés sont influencés, sans doute positivement, par le fait d'être observé, l'effet Hawthorne (McCambridge, Witton, & Elbourne, 2014) et, sans doute négativement, par le manque de familiarité avec le logiciel. Ces deux inconvénients peuvent être largement limités en répétant les simulations. Il s'agit toutefois d'une simulation, forcément imparfaite et partielle. Une des principales limites en est sans doute la nécessité d'utiliser des questions existantes sans possibilité de s'exprimer naturellement.

Il faudra comparer de façon prospective la simulation sur patient virtuel à des situations réelles pour les valider en tant qu'outil de mesure. Les patients virtuels sont aujourd'hui divers et facilement accessibles, il ne reste qu'à s'approprier et valider ce nouvel outil pour la recherche.

Note

[1] 28 décembre 2006 – Arrêté royal déterminant les conditions générales minimales auxquelles le dossier infirmier, visé à l'article 17quater de la loi sur les hôpitaux, coordonnée le 7 août 1987, doit répondre (M.B. du 30/01/2007, p. 4739) (s.d.).

Références

Bulechek, G., Butcher, H., & Dochterman, J. (2010). *Classification des interventions de soins infirmiers : CISI / NIC* (3e éd.). Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson.

Cazala, S. (2013). *Évaluation de la prise en charge de l'arrêt cardiaque pédiatrique par simulation in situ* (Thèse d'exercice en Médecine générale). Université Toulouse III - Paul Sabatier, Toulouse.

Consorti, F., Mancuso, R., Nocioni, M., & Piccolo, A. (2012). Efficacy of virtual patients in medical education : a meta-analysis of randomized studies. *Computers & Education, 59*(3), 1001-1008.

Haute Autorité de Santé. (2009). *Audit clinique : bases méthodologiques de l'EPP.* Repéré à http://www.has-sante.fr/portail/jcms/c_271904/fr/audit-clinique-bases-methodologiques-de-l-epp

Kirkpatrick, D. (1979). Techniques for evaluating training. *Training & Development Journal, 33*(6), 78-92.

Lunney, M. (2003). Critical thinking and accuracy of nurses' diagnoses. *International Journal of Nursing Terminologies and Classifications, 14*(3), 96-107.

McCambridge, J., Witton, J., & Elbourne, D. (2014, mars). Systematic review of the Hawthorne effect : new concepts are needed to study research participation effects. *Journal of Clinical Epidemiology, 67*(3), 267-277.

North American Nursing Diagnosis Association (NANDA international). (2013). *Diagnostics infirmiers 2012-2014 : définitions et classification.* Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson.

Wandner, L. D., Hirsh, A. T., Torres, C. A., Lok, B. C., Scipio, C. D., Heft, M. W., & Robinson, M. E. (2013). Using virtual human technology to capture dentists' decision policies about pain. *Journal Dental Research, 92*(4), 301-305.

***Isabelle De Geest**, infirmière, Master 2 en santé publique orientation promotion de la santé (UCL). Travaille comme chargée de cours et maitre de formation pratique dans des écoles d'infirmières.*

***Nicolas Rombauts**, docteur en médecine générale, diplômé de l'Université Claude Bernard - Lyon 1. A travaillé comme médecin dans un cabinet rural d'Ardèche. En poste sur la base scientifique de l'île Amsterdam dans les Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF) pour l'année 2016. Co-créateur en 2012 de la société* Dedicated Learning *pour développer le simulateur Alphadiag.*

Le blog de recherche comme journal de bord informatique. Un soutien à la réflexivité, à l'analyse, à la communication et à la scientificité?

Christophe Lejeune, Ph. D.

Université de Liège, Belgique

Résumé

En recherche qualitative, le journal de bord permet aux chercheurs de se rappeler leurs observations, de réfléchir à leurs pratiques et de catalyser leurs analyses via l'écriture. Patiente et personnelle, sa rédaction est solitaire et son contenu reste privé. Pour leur part, les blogs de recherche mobilisent l'écriture pour expliciter publiquement les questions, les résultats intermédiaires et le cheminement des chercheurs. Adossé aux pratiques de publication sur les blogs scientifiques, un journal de bord informatisé peut se doter de différents niveaux de publicité : certaines notes restent privées, d'autres s'élaborent au sein de l'équipe de recherche, d'autres encore sont accessibles aux commanditaires ou aux informateurs, les dernières enfin sont publiques. Outre ses vertus de coordination du travail collectif, une telle plateforme permettrait d'expliciter publiquement le parcours de recherche et, ce faisant, de démontrer la scientificité des recherches qualitatives.

Mots clés

JOURNAL DE BORD, BLOGS DE RECHERCHE, SCIENTIFICITÉ, ÉCRITURE, PUBLICATION

Introduction

En tenant un blog de recherche, les chercheurs multiplient les occasions de rendre leur travail public. Impliquant une pratique d'écriture régulière, le blog de recherche se rapproche du journal de bord. Inspiré par ce rapprochement, je propose une informatisation du journal de bord. Une telle plateforme informatique assiste non

Note de l'auteur : Le présent article a bénéficié des commentaires constructifs d'Aurélien Bénel, de Valentin Berthou, de Laetitia Godfroid, de Karine Lan et de Thomas Vangeebergen. L'auteur tient également à remercier les étudiants du cours de « Qualité du logiciel » qui ont élaboré les maquettes du journal de bord informatisé, dont une apparaît dans la Figure 3 : Valentin Bonino, Marie Chidaine, Constant Djiemon Sidjui, André Ikounga Ngabikini, Bastien Jorge, Martin Lagrange, Valentin Lefevre, Changru Lu, Vivien Njango Wada, Jimmy Pauphilet, Pablo Prudhommeau, Jonathan Serra et Sandra Songue.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 402-415.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

seulement l'écriture mais dynamise également la collaboration entre chercheurs. Elle permet également d'envisager différemment la communication avec les commanditaires et les acteurs rencontrés. Enfin, elle fournit à la recherche qualitative des ressorts originaux pour démontrer la scientificité de sa démarche.

Blogs de recherche

Les manuels de méthode présentent la publication comme la dernière étape d'une recherche scientifique. Cette conception souscrit à une organisation séquentielle de la recherche scientifique. Selon ce modèle linéaire, une recherche se compose de la succession de quatre étapes séparées, respectivement dédiées à (1) problématiser une question de recherche, (2) collecter des matériaux empiriques, (3) les analyser puis (4) mettre en forme, rédiger et publier les résultats. Après avoir ramené des échantillons du terrain au laboratoire et les y avoir analysés, le chercheur en sort pour publier ses résultats. Publier est ici entendu dans son acception la plus large : il s'agit de « rendre public ». Publier un article scientifique, prononcer une conférence scientifique, conseiller le politique, intervenir dans les médias, c'est « rendre public ».

Quelle que soit la discipline, la pratique de la recherche contredit le modèle linéaire et séquentiel : non seulement l'analyse débute avant que la collecte soit terminée, mais la question de recherche évolue aussi en cours de processus. Le chercheur est également amené à s'exprimer publiquement avant que l'analyse soit complétée. Une recherche scientifique ne se déroule donc pas de manière linéaire.

Toutefois, si problématiser, analyser et interpréter s'entremêlent au laboratoire, rendre public s'est longtemps envisagé comme une activité ponctuelle, éventuellement régulière, mais postérieure à la recherche. Pendant longtemps, donc, les manuels de méthode et la pratique de la recherche ont remis la publication à plus tard.

Les blogs de recherche déplacent sensiblement cette question. Sur leurs blogs, des chercheurs présentent l'avancement de leur travail, de l'élaboration d'un projet de recherche aux premières expériences de terrain (parfois exotiques), en passant par des anecdotes sur leur vie de laboratoire. Ils y partagent des références théoriques ou leur expérience d'utilisateurs de logiciels bibliographiques. Il leur arrive également d'y réfléchir à l'utilité ou à la portée politique de leurs travaux. S'agissant de blogs, ces écrits sont accessibles publiquement. Occasionnellement, leurs lecteurs réagissent, soit publiquement en saisissant des commentaires en ligne, soit de manière interpersonnelle en contactant l'auteur du blog de recherche par courrier électronique. Le blog de recherche sert donc notamment à entrer en contact avec d'autres personnes, en particulier avec des chercheurs.

Les interactions suscitées par les blogs de recherche décloisonnent une partie du débat scientifique, jusque-là cantonné aux cénacles des laboratoires, des congrès et des revues scientifiques. Elles empruntent une temporalité intermédiaire, entre la conférence et l'article scientifique. Dans un congrès, les discussions consécutives à un

exposé nécessitent une réaction dans l'instant. À l'inverse, la publication dans une revue scientifique prend plusieurs mois. Pour sa part, le blog de recherche autorise de se confronter très tôt à ses pairs. Les échanges ne dépendent pas d'autres calendriers que celui des chercheurs et peuvent y emprunter un ton très informel. Ces caractéristiques autorisent d'y aborder des questions jugées triviales dans d'autres lieux.

Sa temporalité, son lectorat et ses sujets singuliers configurent le blog de recherche comme un espace de débat particulier. Encore convient-il de ne pas idéaliser ses vertus de dynamisation de la controverse scientifique : un blog de recherche peut également ne déboucher sur aucune interaction. Tous les auteurs d'un blog scientifique ne visent d'ailleurs pas le débat. Pour certains, il procède d'une mise en scène du travail du chercheur, d'une vitrine, d'une carte de visite. Même si ce n'est pas toujours bon à dire, c'est d'ailleurs également la fonction d'autres modes de publication. Cet usage fait partie des fonctions possibles. Et il n'est pas question ici de les déprécier.

En bref, le blog de recherche ne se substitue pas aux modes institués de publication. Il peut endosser les mêmes fonctions mais ouvre également les discussions de laboratoire à des collègues que l'on ne rencontre pas au quotidien. Il est donc complémentaire.

Contrairement à d'autres activités professionnelles, la tenue d'un blog de recherche est volontaire. Cette activité d'écriture et de documentation délibérée de l'activité scientifique s'apparente à la tenue du journal de bord en recherche qualitative. Ayant démontré ailleurs les vertus du journal de bord (Lejeune, 2014, sous presse), je propose de concevoir une plateforme informatique rapprochant le blog de recherche du journal de bord. Se renforçant l'une l'autre, les deux pratiques contribuent à dynamiser la collaboration et à démontrer la scientificité de la démarche du chercheur.

Journaux de bord

Tenir un carnet de terrain ou un journal de bord aide le chercheur à se souvenir de ses observations. Mais rédiger ne procède pas seulement du transfert d'un esprit au carnet. En consignant ses impressions ou ses étonnements, le chercheur prend conscience de ses attentes et de ses préjugés. Écrire nourrit une posture réflexive. La prise de notes permet au chercheur d'initier un dialogue, ne fût-ce qu'avec lui-même (Olivier de Sardan, 2008, p. 84).

En outre, coucher ses idées sur le papier s'accompagne d'une explicitation, voire d'une formalisation. Outre ses vertus mnémoniques et réflexives, l'écriture assiste également l'élaboration de la pensée. Une fois mis par écrit, un résultat provisoire ou une conceptualisation intermédiaire peut être affiné, ajusté, amélioré. Le journal ou le carnet catalyse donc l'analyse proprement dite.

Les précédentes vertus sont documentées dans la littérature. Utile à toute activité intellectuelle, la tenue du journal de bord revêt une importance cruciale en recherche qualitative, compte tenu du rôle déterminant (et assumé) du chercheur dans le processus de collecte, d'analyse et d'interprétation. Pour ces raisons, les chercheurs rompus à la recherche qualitative considèrent que la tenue régulière du journal de bord n'est pas une option mais un impératif (Glaser, 1978, p. 83; Winkin, 2001, p. 146; Wright Mills, 2006, p. 200).

Malgré les conseils (voire les injonctions), tenir un journal de bord reste une pratique inégalement distribuée chez les praticiens des sciences sociales (et de la recherche qualitative en particulier). Indépendamment des différentes sensibilités ayant cours d'une institution à l'autre, les disciplines jouent vraisemblablement un rôle en la matière. Pour l'étudiant qui termine un cursus d'anthropologie, le journal de bord constitue un instrument ordinaire et utile. C'est aussi un marqueur identitaire : certains anthropologues considèrent qu'il ne peut y avoir d'anthropologie sans journal de bord. La position des sociologues à l'égard du journal de bord est plus timide, mais aussi plus contrastée. Si certains sociologues de terrain n'envisagent pas leur travail sans notes, beaucoup s'en passent de manière plus ou moins assumée. Certains reconnaissent les vertus de l'outil, mais n'y recourent pas, en manifestant un manque d'intérêt, de temps, voire un vague sentiment de culpabilité, reconnaissant qu'« en effet, idéalement », ils devraient tenir un carnet de bord. À nouveau, la dimension identitaire joue peut-être aussi un rôle : l'entretien constituant le mode de collecte classique des sociologues, l'enregistreur occupe, chez les sociologues, la place du carnet des anthropologues.

Sans critiquer ni jeter la pierre, force est de reconnaître que les vertus de la prise de notes n'apparaissent pas à première vue et que, faute de formalisation en la matière, la perspective de « prendre note de tout » n'est guère engageante. Sans indication de structure ou de mise en forme, le débutant ne sait par où commencer ni comment prendre note. Ces nombreuses incertitudes contribuent au final à bloquer une écriture qui devrait au contraire s'avérer stimulante.

Pourtant, plusieurs praticiens ont décrit leur façon de prendre des notes (Webb, 1938, pp. 473-479; Winkin, 2001, pp. 147-148). La façon dont chacun procède n'apparaît pas standardisée – et ne prétend pas l'être. Publier ces pratiques personnelles poursuit plutôt un effort d'explicitation (notamment à des fins didactiques). Elles offrent ainsi des réponses aux questions du débutant : (1) le chercheur ne consigne pas « tout », mais uniquement les éléments susceptibles de répondre aux questions qu'il se pose. (2) Sa prise de notes ne sert pas qu'à conserver la trace de « faits » observés, elle porte également sur ses propres sentiments, ses questions et ses premières conceptualisations. (3) Le carnet se nourrit d'informations aux statuts et aux formes très variées, comprenant notamment un itinéraire pour se

rendre à un rendez-vous, un guide d'entretien, le relevé topographique du lieu d'observation, la liste des articles à consulter à la bibliothèque, le résumé d'une restitution à venir ou le graphe articulant les premiers éléments d'analyse.

Informatiser le journal de bord

Face à l'hétérogénéité des notes couchées par écrit, il est possible (mais pas nécessaire) de distinguer différents types de notes (réflexive, d'observation, conceptuelle). Schatzman et Strauss (1973) ainsi que Smith, Flowers et Larkin (2009, p. 84) proposent différentes typologies. Pour leur part, Strauss et Corbin (2004) différencient les notes en fonction de leur statut et suggèrent en outre une organisation cumulative de celles-ci : les observations de terrain fournissent leurs appuis aux premières conceptualisations, celles-ci s'intègrent (entre elles et avec la littérature existante) dans des notes théoriques et ainsi de suite (voir Figure 1).

Sans que ses auteurs n'argumentent ouvertement en ce sens, une telle organisation autorise à attribuer une fonction supplémentaire au journal de bord. Organisé, le journal peut contribuer à démontrer la scientificité de la démarche empruntée. Les démarches quantitatives, à base de statistiques, fondent leur scientificité dans la représentativité d'un échantillon. Il en va différemment d'une démarche qualitative, qui n'échantillonne pas une population mais des expériences vécues. La scientificité de la recherche qualitative réside dans l'explicitation des décisions et des étapes de l'analyse. Une analyse doit être traçable, répliquable. Cette « réplicabilité » n'implique pas que ses résultats puissent être reproductibles; par contre, son cheminement doit être clair et explicite. Les travaux qui rencontrent actuellement ce critère de scientificité ne recourent pas nécessairement à la structuration du journal de bord. Bien réalisés, la monographie et le mode narratif (racontant le processus de recherche) situent les résultats dans un processus de découverte (Bizeul, 2003; Thibault, 2013;Weber, 2009). La recherche qualitative n'a donc pas attendu le présent article pour démontrer sa scientificité.

Tirer parti de l'organisation du journal de bord à des fins de scientificité constitue donc une proposition certes originale mais pas radicale pour autant. Il est actuellement possible, pour un chercheur isolé, de structurer son carnet de terrain de la manière évoquée ci-dessus et de tirer parti de cette structure dans ses publications et ses communications. La présente proposition comprend néanmoins une dimension supplémentaire, inspirée par la tenue des blogs de recherche. Il ne s'agit pas simplement d'organiser un carnet de papier, mais de tirer parti de l'informatique pour doter le journal de deux fonctions supplémentaires : collaborer au sein d'une équipe et communiquer au-delà de cette équipe.

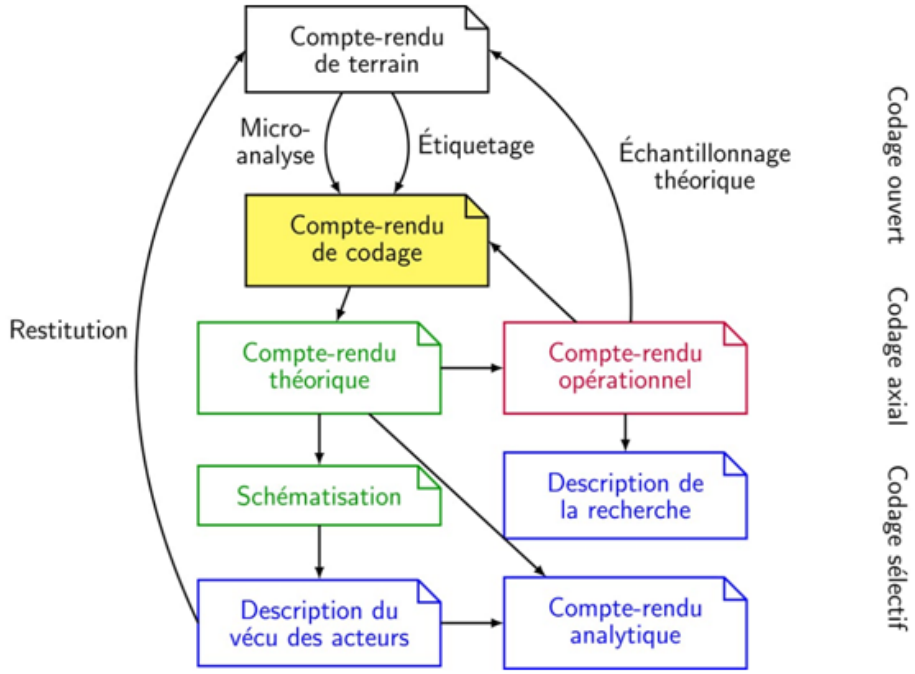


Figure 1. Organisation des comptes-rendus (d'après Lejeune, 2014, p. 123).

Analyser en équipe

Informatiser le journal de bord d'un chercheur travaillant seul n'introduit guère de différence à son travail quotidien. La matérialité du clavier d'ordinateur n'est vraisemblablement pas celle du papier et du stylo; au-delà de ce point, les notes informatiques ne diffèrent pas fondamentalement de leurs homologues manuscrites. Cette continuité entre le papier et le clavier n'empêche évidemment pas le chercheur isolé de prendre des notes sur ordinateur. Il est d'ailleurs vraisemblable que de nombreux chercheurs procèdent déjà ainsi. L'enjeu de l'informatisation se situe donc moins au niveau du travail individuel qu'à celui des possibilités de travail collaboratif qu'elle facilite.

Mener une recherche à plusieurs nécessite de coordonner le travail et de mutualiser la réflexion. L'informatisation aide à partager des espaces dédiés à ces activités. Il ne s'agit donc pas seulement de passer du papier au clavier mais de travailler ensemble (de « collaborer ») par le biais d'Internet. De fait, une recherche collaborative implique de se questionner les uns les autres, d'élaborer des questions de

recherche communes, de coordonner la collecte du matériau et de catalyser l'analyse en mutualisant l'interprétation.

Pour coordonner une équipe de recherche, le journal de bord nécessite quatre espaces, correspondant à quatre niveaux de mutualisation : un espace privé, un espace réservé à l'équipe, un espace permettant de communiquer en dehors de l'équipe et un espace public accessible à tous (voir Figure 2).

Les différents membres de l'équipe de recherche partagent un espace central. Cet espace central correspond au laboratoire scientifique; il s'agit d'un collaboratoire. Il accueille des notes accessibles à tous les chercheurs participant aux investigations (sans distinction de statut), et uniquement à eux. Comme dans tout carnet de bord, ces notes peuvent porter sur des sujets très hétérogènes. Je distingue six types de comptes-rendus susceptibles de les accueillir (les couleurs renvoient à la Figure 1) :

- Notes de terrain, observations, transcriptions d'entretien.
- Guides d'observation ou d'entretien, aides-mémoires.
- Notes réflexives, micro-analyse, annotations ou étiquetages des matériaux.
- Notes de lectures, discussions relatives à la question de recherche ou aux hypothèses de moyenne portée, comparaison des matériaux collectés (éventuellement sous forme tabulaire).
- Diagrammes conceptuels ou cartes heuristiques permettant de synthétiser l'analyse.
- Exposé de la méthode utilisée, synthèse des résultats (rédigée collectivement en vue de leur restitution), brouillons préparant les publications scientifiques.

Ces notes assistent la coordination de l'équipe et impliquent ses membres dans une écriture et une analyse collective, réalisée au jour le jour, dès le début de la recherche. Le travail en équipe stimule les échanges et catalyse en retour les analyses. Dans la logique de l'analyse qualitative, ces analyses n'ont pas besoin d'être convergentes : les différences de vue donnent lieu à des comptes-rendus proposant des interprétations alternatives. En se confrontant, les différents points de vue se justifient, se clarifient et explicitent leurs points d'appui. Le travail collectif s'en nourrit sans qu'il soit nécessaire de résoudre le désaccord. Les phénomènes analysés étant complexes, l'analyse gagne au contraire à maintenir les différents développements susceptibles d'en rendre compte.

Se réserver un espace personnel

Comme dans une recherche menée seul, les chercheurs prennent des notes sur leurs émotions, leurs pratiques ou leurs présupposés. Essentielles à la réflexivité et à l'avancée du travail collectif, ces notes s'avèrent très personnelles. Le chercheur peut souhaiter les garder pour lui. Même orienté vers le travail collaboratif, le journal de

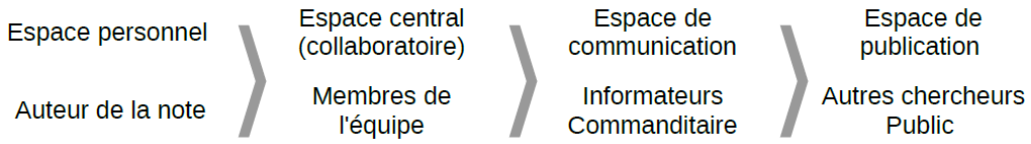


Figure 2. Les quatre espaces du journal de bord

bord prévoit qu'une note soit personnelle. En deçà de l'espace de mutualisation (le collaboratoire central), le chercheur dispose d'un espace de rédaction personnel protégeant l'intimité des notes privées que recèle tout carnet de recherche.

Deux types de comptes-rendus sont susceptibles d'intégrer cet espace personnel, privé :

- Impressions personnelles au contact du terrain.
- Notes biographiques ou réflexives du chercheur sur sa démarche ou ses présupposés.

Communiquer

L'équipe de recherche peut souhaiter communiquer certaines notes en dehors du collaboratoire. Un troisième espace est défini entre le collaboratoire et l'espace public. Il sert à communiquer avec d'autres personnes que les chercheurs collaborant à la recherche, en particulier avec les commanditaires et les acteurs. Les chercheurs y partagent des synthèses de leur travail. Même s'il n'est accessible qu'à un lectorat spécifique (et identifié), cet espace de communication permet aux chercheurs de publier leur travail (au sens de « rendre public ») et de collecter un retour sur celui-ci.

Relevant tous de la synthèse, les comptes-rendus partagés via cet espace de communication sont des comptes-rendus de scénario (restitution des résultats aux acteurs, exposé de la méthode, argumentaires des publications scientifiques).

Impliquer le commanditaire

Dans le cadre d'une recherche sur contrat, le « commanditaire » désigne le demandeur, le client, la personne ou l'institution qui finance les recherches. Dans un cadre pédagogique, le commanditaire est aussi l'enseignant qui demande à ses étudiants de réaliser une recherche, le superviseur d'un mémoire de fin d'études ou le comité d'accompagnement d'une thèse de doctorat. La présente section s'applique donc à ces différentes relations, qu'elles soient contractuelles ou pédagogiques.

D'ordinaire, le demandeur formule sa demande de manière unilatérale, sous la forme d'un appel d'offres. Un comité d'accompagnement assure ensuite le suivi de la recherche : il s'agit surtout de s'assurer que les « livrables » intermédiaires sont

produits aux dates prévues d'avance. Ledit accompagnement s'apparente plutôt au contrôle séquentiel de la réalisation de la recherche qui, par définition, s'accommode difficilement d'une renégociation des objectifs ou du calendrier. Le rapport de recherche constitue le dernier livrable de la série.

Dans bien des cas, le cahier des charges convenu contractuellement et le mode de régulation de sa réalisation conviennent aux deux parties. Si, par contre, les parties souhaitent s'engager dans une régulation plus souple et plus dynamique des objectifs de la recherche, le journal de bord informatisé peut les y aider. Ce choix présente des avantages pour chacun des protagonistes. Mais aussi une contrepartie.

L'équipe de recherche délivre ses résultats provisoires et un état d'avancement continu des investigations. Très concrètement, ces synthèses prennent la forme de comptes-rendus de scénario descriptif partagés et modifiés au fur et à mesure de l'avancement de la recherche. En retour, elle bénéficie des retours réguliers du demandeur.

Le demandeur dispose pour sa part de la possibilité d'ajuster sa demande au fur et à mesure de l'avancée de la recherche. Il peut requérir l'approfondissement d'une dimension inconnue avant le démarrage de la recherche. Dans une régulation classique, il lui aurait fallu attendre le rapport final pour identifier cette dimension et, par conséquent, commander une autre recherche pour en approfondir les tenants et les aboutissants. En contrepartie, le demandeur consent à une planification plus souple, impliquant notamment que certaines pistes soient écartées (notamment, celles pour lesquelles il a marqué moins d'intérêt). Au prix d'une limitation de l'extension de la recherche, le demandeur gagne en souplesse et en précision.

Pilotée par les deux parties, la recherche peut voir ses objectifs redéfinis en cours de route. Les deux parties doivent donc s'accommoder d'une incertitude sur l'issue de la recherche. Moins prévisible, donc moins confortable, ce mode de régulation garantit par contre une entente concertée à l'issue du processus. Les échanges évitent les déconvenues et redéfinissent une relation relevant plus du partenariat que du contrôle ou de la sous-traitance.

Cette redéfinition de la relation entre l'équipe de recherche et le demandeur s'inspire des principes des méthodes « agiles » utilisées dans les projets de développement informatique pour interagir avec le client. Ces méthodes de gestion préconisent d'impliquer le demandeur dans le processus, de lui donner à voir les résultats intermédiaires de manière régulière et permettent une coordination fine et une réorientation des objectifs en cours de route.

Bien entendu, ce mode d'interaction ne se décrète pas. Il requiert une relation de confiance, construite dans la durée, que le cadre contractuel strict ne peut garantir seul. Un respect sincère et une reconnaissance mutuelle sont nécessaires pour que chacun explicite le processus en cours, « au fil de l'eau », avec humilité et honnêteté. Cela

implique aussi d'accepter de faire part des difficultés rencontrées, des hésitations inhérentes à toute recherche voire des erreurs commises d'un côté comme de l'autre. Jouer ainsi cartes sur table ne peut s'envisager que dans un échange entre partenaires. La plateforme peut simplement le faciliter si les deux parties y sont préparées.

Contrairement aux idéaux revendiqués par le monde académique, un tel mode d'ajustement est sans doute aussi inhabituel dans une recherche sur contrat que dans une relation pédagogique. Pourtant, tout en tenant compte des contraintes des enseignants et des superviseurs de thèse, il peut rencontrer les attentes des étudiants, facilitant un accompagnement fin, souple et dynamique de leurs recherches.

Dynamiser la restitution

En méthode qualitative, la première synthèse des résultats est présentée aux informateurs qui ont participé à la recherche. Cette pratique spécifique porte le nom de « restitution ». D'ordinaire organisée une seule fois, en fin de recherche, la restitution poursuit des objectifs politiques, déontologiques, sociaux et méthodologiques. Il s'agit non seulement d'informer ceux qui ont consenti à participer à la recherche, mais aussi de donner la primeur aux premiers intéressés. Par ailleurs, la restitution occasionne des réactions ou des commentaires qui permettent aux chercheurs d'ajuster la présentation de leurs résultats.

La plateforme informatique permet de dynamiser la restitution. L'espace utilisé est comparable à celui mobilisé dans les interactions avec le commanditaire.

Les chercheurs préparent d'abord la présentation des résultats dans le collaboratoire. Réalisé dans l'espace central, ce travail débouche sur une note de synthèse spécifique (appelée « compte-rendu de scénario descriptif sur le vécu des acteurs »). L'accès à cette note peut alors être ouvert aux informateurs. Ces derniers peuvent ainsi en prendre connaissance au moment qui leur convient le mieux. La plateforme permet également de les inviter à réagir à cette synthèse. Saisis en ligne, leurs commentaires orientent les chercheurs sur les éventuels amendements à opérer dans la présentation de leurs résultats.

Disposer d'une plateforme informatique ouvre la possibilité d'une restitution moins ponctuelle, évolutive, distribuée dans le temps. Si les chercheurs le souhaitent, que les acteurs sont susceptibles de se prêter à l'exercice et que cela revêt un sens pour les uns comme les autres, l'équipe de chercheurs peut ainsi, très tôt, rendre disponible une synthèse provisoire de ses résultats et collecter progressivement les réactions des acteurs sur ses premières conceptualisations. Celles-ci sont en conséquence affinées, corrigées et améliorées. Il ne s'agit dès lors plus simplement de « rendre public » mais de consulter les premiers intéressés : le mouvement centrifuge de la restitution s'accompagne d'un retour centripète des commentaires et des remarques formulées par les acteurs.

L'opportunité d'emprunter cette possibilité technique doit évidemment être évaluée en fonction des habitudes et des motivations des informateurs rencontrés. Si la consultation d'un document en ligne et la rédaction de commentaires appartiennent au quotidien de certains (les travailleurs du secteur tertiaire, par exemple), elle peut s'avérer moins adaptée à d'autres (comme les sans-abris). En outre, avant de décider d'organiser une restitution informatique, les chercheurs évaluent les motivations des acteurs rencontrés. Celles-ci dépendent du contexte dans lequel évoluent les acteurs et de leur perception du sujet de la recherche. D'ordinaire, les acteurs manifestent leur intérêt ou au contraire leurs réticences dès les premiers contacts. Leur promptitude à prendre connaissance des résultats intermédiaires et, le cas échéant, à s'investir dans leur correction n'est dès lors pas difficile à estimer. Lorsque les acteurs témoignent d'un intérêt modéré et répondent d'une moue polie aux sollicitations du chercheur, une restitution informatique risque bien de ne recueillir aucune réaction. Mieux vaut alors organiser une restitution en face à face, permettant d'interpeller les acteurs présents. La restitution informatique convient à certains contextes et à certains interlocuteurs, pas à d'autres. Comme pour tout instrument scientifique, les chercheurs n'optent pour celle-ci qu'après une réflexion sur les apports et les limites que représente ce choix.

Publier

Lorsque la situation s'y prête, le journal de bord informatisé implique les commanditaires dans l'élaboration des résultats et assouplit la planification de la restitution. Comme l'attestent les blogs scientifiques, les chercheurs souhaitent également rendre publics certains éléments de leur recherche. Le journal de bord informatisé propose à cette fin un espace de publication des comptes-rendus rédigés dans le collaboratoire. Ce quatrième espace est accessible à toute personne ayant accès à Internet, notamment les autres chercheurs. De ce point de vue, il propose des fonctionnalités comparables à celles mobilisées par les auteurs de blogs de recherche. L'espace de publication est composé de billets. Chaque billet est daté et affiché dans un ordre calendaire inversé. Les lecteurs peuvent commenter les billets, s'y référer et les citer.

Parce qu'elle repose sur une infrastructure spécifiquement dédiée à la recherche, la plateforme informatique offre également des possibilités supplémentaires à celles des blogs. Étant donné que chaque billet est un compte-rendu typé qui s'appuie sur un ou plusieurs autres, le lecteur a accès à son statut, ses ancrages et sa place dans l'ensemble de la recherche.

1. Le type du billet publié permet d'en clarifier le statut. Une interrogation sur les conventions bibliographiques peut relever de la logistique pour un sociologue des religions mais constituer le cœur de la question de recherche d'un doctorant en sciences documentaires. De manière comparable, l'élégance du code

informatique peut relever de la logistique pour un chercheur en informatique mais appartenir à l'objet de recherche de l'anthropologue des techniques.

2. Publier la liste des appuis (ou « ancrages ») d'un billet n'implique pas de donner accès au contenu de ces ancrages. Non seulement, cela n'est pas nécessaire mais ce n'est en outre pas souhaitable, pour des questions de protection de la vie privée des personnes rencontrées, d'exclusivité ou de confidentialité de la recherche en cours. Même sans accès à leur contenu, le nombre des ancrages indique cependant la solidité du billet publié.
3. Enfin, outre son type et ses ancrages, le billet peut être positionné par rapport aux comptes-rendus constituant le journal de bord de la recherche en cours (Figure 3). Son insertion dans le réseau des autres notes indique à la fois son rôle, sa solidité mais également l'orientation imprimée à la recherche depuis les premiers questionnements.

Outre les motivations des auteurs des blogs scientifiques, ce mode de publication rencontre également l'exigence d'explicitation du déroulement d'une recherche scientifique. En publiant les éléments clés ayant présidés aux revirements de leur recherche, les chercheurs donnent non seulement à voir leurs résultats, mais aussi la façon dont ils les ont obtenus. Ce faisant, ils rencontrent les plaidoyers en faveur du partage des inscriptions intermédiaires (Rigot, 2006). Au final, ils jouent cartes sur table avec leur public. Qu'il s'agisse de membres de la communauté scientifique, de collègues ou d'acteurs, leur lectorat ne doit plus seulement les croire sur parole car il dispose des éléments permettant de suivre et de retracer le déroulement de la recherche (Olivier de Sardan, 2008, p. 25).

Conclusion

Adossé aux usages des blogs scientifiques, le journal de bord informatisé stimule l'écriture régulière et facilite la coordination d'une équipe de recherche. D'une part, l'écriture catalyse l'analyse et, d'autre part, le débat débouche sur des interprétations alternatives qui s'affinent dans la confrontation. En se combinant, les effets de l'écriture et du collectif approfondissent les résultats.

Informatiser le journal de bord permet également à l'équipe de recherche de se coordonner agilement avec le commanditaire et, de manière similaire, d'organiser une restitution plus dynamique. Cela permet au final de proposer des publications régulières qui documentent le déroulement de la recherche et, ce faisant, de contribuer à mieux asseoir la scientificité de la recherche qualitative.

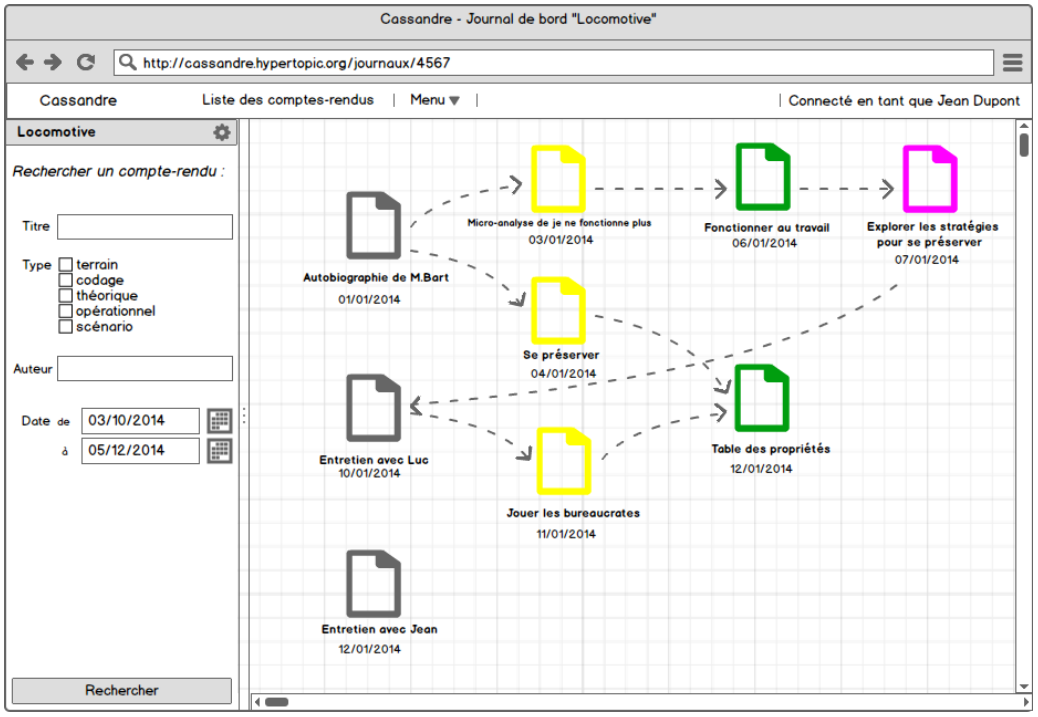


Figure 3. Maquette présentant la navigation parmi les comptes-rendus d'un journal de bord.

Références

Bizeul, D. (2003). *Avec ceux du FN. Un sociologue au front national*. Paris : La Découverte.

Glaser, B. G. (1978). *Advances in the methodology of grounded theory. Theoretical sensitivity*. Mill Valley, CA : The Sociology Press.

Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. Louvain-La-Neuve : De Boeck.

Lejeune, C. (sous presse). Entre mémoire, écriture, publication et documentation du processus de recherche. Vertus et limites du journal de bord. Dans M.- H. Soulet, & V. Châtel (Éds), *La logique de la découverte en recherche qualitative. Actes du IV*^{ème} *congrès du réseau international francophone de la recherche qualitative*.

Olivier de Sardan, J.- P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.

Rigot, H. (2006). (En)-jeux de corpus pour la recherche en SHS. Énoncés, textes et documents. Dans F. Ratier, & M. Ballabriga (Éds), *Corpus en lettres et sciences sociales : des documents numériques à l'interprétation* (pp. 159-166). Paris : Texto.

Schatzman, L., & Strauss, A. L. (1973). *Field research. Strategies for a natural sociology*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.

Smith, J. A., Flowers, P., & Larkin, M. (2009). *Interpretative phenomenological analysis : theory, method and research*. London : Sage.

Strauss, A. L., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg : Academic Press Fribourg.

Thibault, M. (2013). *Ouvriers malgré tout. Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la Régie autonome des transports parisiens*. Paris : Raisons d'agir.

Webb, B. P. (1938). *My apprenticeship*. Harmondsworth : Penguin Books.

Weber, F. (2009). *Le travail à-côté. Une ethnographie des perceptions*. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication*. Paris : Seuil.

Wright Mills, C. (2006). *L'imagination sociologique*. Paris : La Découverte.

Christophe Lejeune *enseigne la méthode qualitative du premier cycle au doctorat. Spécialiste des logiciels d'analyse de texte, il a conçu le logiciel libre d'analyse collaborative Cassandre; le présent article en préfigure la prochaine version. Ses recherches empiriques portent sur le mouvement pour le logiciel libre, les Repair Cafés et les associations de restauration de locomotives à vapeur.*

Berne, Bucarest, Delphes. Aperçu d'une hybridation de démarches et méthodes pour appréhender le lien entre la diversité et l'innovation en Suisse

Pia Stalder, Docteure

Université de Fribourg, Suisse

Résumé

La recherche qualitative et les outils qu'elle nous offre, permettent-ils d'appréhender le lien entre la diversité – culturelle et linguistique – en Suisse et les performances en matière d'innovation des équipes dans les entreprises? Notre article a pour but d'éclairer cette question. Il porte sur l'hybridation des démarches et des méthodes expérimentées à ce jour en vue d'apporter des connaissances, empiriquement fondées, sur le lien entre la diversité et l'innovation en contexte économique. Dans un premier temps, le projet de référence est présenté. Puis l'accent est mis sur la méthodologie et les différents outils qualitatifs mis à l'épreuve jusqu'ici. Le parcours nous conduira de Berne à Bucarest – via Delphes.

Mots clés

INNOVATION, DIVERSITÉ, GESTION, CULTURE, LANGUE, ENTREPRISE, SUISSE

Introduction

La Suisse se positionne depuis longtemps comme pays d'excellence en matière d'innovation, non seulement en Europe, mais aussi au niveau mondial (p. ex. : *Innovation Union Scoreboard, Global Innovation Index* ou *Global Competitiveness Report*). Comment expliquer ce succès ou, autrement dit, quels sont les facteurs de cette réussite?

Le sujet est d'actualité. Le dossier de L'Hebdo du mois de septembre 2015 par exemple s'intitule « Miracle suisse. Les ingrédients d'une recette qui fait des jaloux » (Menusier, 2015). Il porte sur la dernière publication de l'essayiste franco-suisse François Garçon qui explique la bonne performance de la Suisse entre autres par le fédéralisme, la démocratie directe, la responsabilité citoyenne, la qualité de la formation, l'apprentissage ou encore la capacité du pays à importer les meilleurs savoir-faire qui s'offrent sur le marché international.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 416-432.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Le projet de recherche qui nous sert de référence dans cet article n'est toutefois pas centré sur ces facteurs macrostructuraux. Nous nous intéressons plus particulièrement au lien entre la diversité culturelle et linguistique caractéristique du pays et sa capacité d'innovation. La Confédération helvétique est un laboratoire « par excellence » : la Suisse est multiculturelle et multilingue. La part d'étrangers dans la population résidante permanente est de 25% (Office fédéral de la statistique (OFS), 2016). La diversité culturelle et linguistique fait non seulement partie du patrimoine, mais compte parmi les principes fondamentaux de l'État. Les aspects culturels et linguistiques sont ancrés dans la Constitution fédérale[1] et réglés par des lois spécifiques[2].

Notre état des lieux sur le sujet des cultures et des langues en Suisse (voir Stalder, 2014a et 2015a)[3] montre que celui-ci a fait couler beaucoup d'encre, notamment en termes de fossés ou de menaces à la cohésion nationale. Or, ce n'est que depuis les années 2000 que l'on s'intéresse à ces diversités comme sources de créativité ou d'innovation, en un mot, comme facteurs socioéconomiques. Ainsi, Grin et Gazzola (2013) chiffrent, au moyen d'approches quantitatives, l'apport du plurilinguisme (y compris les langues de l'immigration) pour l'économie nationale et déclarent les langues comme facteurs économiques en Suisse. Les équipes du projet DYLAN (Berthoud, Grin, & Lüdi, 2013) discernent dans le multiculturalisme, et plus particulièrement dans le multilinguisme, des avantages pour les entreprises et les individus. Leurs approches sont plurielles. Toutefois, les résultats relatifs au lien entre la diversité et la créativité ou l'innovation reposent majoritairement sur des représentations et n'expliquent pas le « comment ça fonctionne » réellement sur le terrain.

À ce jour et à notre connaissance, très peu de travaux empiriques ont été effectués sur le lien entre la diversité et l'innovation en Suisse. Les lacunes scientifiques s'expliquent notamment par des défis méthodologiques : il est non seulement difficile d'accéder aux terrains des entreprises, mais aussi d'appréhender l'impact de la diversité sur la créativité et la transformation de celle-ci en innovations concrètes. Puisque les objets créés par l'humain ont une existence extra-mentale, l'anthropologue américain Barnett (1953) considère qu'il est plus simple de formuler une théorie d'innovations-objets que d'innovations-idées.[4] [traduction libre] (p. 3). Il est en effet plus facile d'évaluer des objets que des processus complexes d'organisation et de co-construction de sens à partir de pensées et d'idées individuelles, autrement dit, d'appréhender les rôles et les effets de la diversité dans les processus d'innovation.

Il s'ensuit que notre projet et les terrains que nous investissons mettent la recherche qualitative à l'épreuve. Nous proposons dans cet article des illustrations et

analyses critiques de notre approche de différents terrains en vue d'élucider le lien entre la diversité et l'innovation en contexte économique en Suisse.

La structure de l'article est la suivante : nous présenterons tout d'abord l'origine, les objectifs et le statu quo du projet de recherche en cours. Puis, nous nous concentrerons sur la méthodologie dans le but d'illustrer les techniques expérimentées, donner un aperçu des résultats ainsi obtenus et discuter des chances et des limites des outils mis à l'épreuve jusqu'ici. Ce parcours nous conduira, par prudence empirique, de Berne à Bucarest – via Delphes. L'article sera clos par la synthèse de notre hybridation de démarches et méthodes et par l'ouverture de la perspective sur les prochaines étapes envisagées.

Le projet de recherche

Origine et objectifs

Les questionnements au centre de notre projet émergent du terrain. Leur origine, ce sont nos observations et expériences professionnelles faites sur différentes scènes internationales, notamment en tant que conseillère scientifique au service du Secrétariat d'État à la formation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI)[5]. Dès lors, notre approche est inductive, autrement dit, émique.

Nos questions de départ sont les suivantes : quels sont les « vrais » facteurs et les « véritables » acteurs de l'innovation? Les cultures et les langues comptent-elles parmi ces facteurs? Les objectifs de recherche se résument ainsi :

- appréhender les (f-)acteurs de l'innovation en Suisse;
- élucider les rôles et les effets des diversités culturelles et linguistiques dans les systèmes de l'innovation;
- identifier les pratiques de gestion des diversités dans les processus de l'innovation au sein des équipes et entreprises.

Concepts théoriques

Nous nous limitons à un aperçu de quatre notions clés que nous définissons – intentionnellement et stratégiquement[6] – en termes très larges à ce stade. Pour des raisons d'étendue, elles ne peuvent pas être discutées en profondeur ici.

1. Les innovations découlent de systèmes sociaux complexes qui se transforment en permanence. Elles comportent de nombreux composants interdépendants. Contrairement aux discours scientifiques, politiques et économiques courants qui se réfèrent encore largement à la définition restreinte[7], c'est-à-dire aux formes économiques, techniques, scientifiques et, plus concrètement, aux nouveaux produits ou services commercialisés avec succès sur les marchés[8], nous retenons la définition large. Ainsi, nous partageons le point de vue de Barnett (1953) pour qui les innovations sont des lieux communs.

L'anthropologue met en avant que l'humain innove sans cesse. Il considère tout individu comme un innovateur[9].

2. La diversité représente une multitude de points de vue individuels qui s'entrecroisent (Stalder, 2014b). Elle est, à notre avis, plus une généralité qu'une particularité des sociétés et des processus d'innovation. La diversité est paradoxale : « le principe de diversité est né de la rencontre de la globalisation et des idéaux démocratiques, enrichit la société et le monde des entreprises, mais pose la question d'une relation équitable entre les multiples particularités. Car, c'est inévitable, la rencontre d'une diversité d'identités crée des espaces de friction » (Banon, 2013, p. 4). Pour Masclet (2012), la diversité est une rhétorique qui s'est développée dans le champ des ressources humaines et « cherche à reconnaître et à valoriser les "différences" » (p. 121).
3. Pour la définition de la notion de culture, nous suivons Rivera (1997/2000) qui souligne que les cultures sont en premier lieu des objets intellectuels, les produits d'une invention et d'une représentation. Issues de processus et de relations, produites par les individus et par la collectivité en vertu d'interactions, de négociations, d'échanges et de tensions permanents, les cultures sont essentiellement dynamiques et changeantes. Une culture, ce n'est pas une chose, mais une organisation des individualités et des différences qui constituent un groupe (voir aussi Gohard-Radenkovic & Stalder, 2013; Stalder, 2010).
4. En ce qui concerne le concept de langue finalement, nous prenons en compte qu'il y a un lien inséparable entre les langues et les cultures. La langue est investie par la culture, dont elle est le produit, la partie et la condition (Lévi-Strauss, 1974). C'est à une forte mesure au moyen du langage que l'humain coconstruit les cultures qui fondent son identité. Agar (1994) utilise l'expression « languaculture » pour exprimer cet entrelacement. Lorsque nous n'entendons que le mot « culture » ou que le mot « langue » il faut, selon Agar, se demander où se trouve l'autre « moitié ». La notion « languaculture » est un rappel de la connexion nécessaire entre « langue » et « culture ».

En résumé, nous constatons qu'il existe un lien inextricable entre ces concepts. Or, la théorie ne nous permet pas de donner les réponses aux questions qui nous intéressent. C'est pourquoi nous avons quitté ce terrain pour nous avancer sur celui de la pratique.

Statu quo *et démarches méthodologiques*

Mis à part notre état des lieux, nous avons procédé à une *analyse des discours* politiques et économiques sur les (f-)acteurs de l'innovation en Suisse, ainsi qu'à des *entretiens semi-directifs* avec 18 personnalités travaillant dans différentes régions linguistiques du pays et occupant des postes de direction dans des entreprises privées et institutions publiques. Puis, par prudence empirique et conviction de prises de

distances nécessaires des scènes d'investigation première dans le cadre de toute entreprise scientifique, nous nous sommes rendue sur une seconde scène. De la sorte, nous avons expérimenté les techniques dites de *Delphes*, *Galerie* et *entretien de groupe* (*Focus Group*) impliquant de (futurs) managers[10] internationaux – ceci dans le but de vérifier nos points de vue ainsi que d'affiner notre projet et notre méthodologie. Par la suite, chaque méthode de cette *hybridation* sera présentée, illustrée et discutée.

L'hybridation pas à pas

Les discours politiques et économiques sur l'innovation en Suisse

Appréhender l'innovation, ses facteurs et surtout son lien avec la diversité est une entreprise complexe. Le thème est très vaste, investi par différents acteurs – scientifiques, politiques et économiques. Aussi, lorsque l'on cherche à se faire une idée plus claire des facteurs de l'innovation, on se heurte, en plus de la complexité du phénomène de l'innovation en tant que tel, à la divergence terminologique : les discours portent, certes, sur les facteurs de l'innovation, mais également sur les « causes », « indicateurs », « variables », « caractéristiques » ou encore « éléments ». Avant de nous (re-)lancer sur les terrains, nous avons procédé à une analyse critique des discours (Dick, 2004) sur l'innovation en Suisse. Pour ce, des publications de référence internationale ont été consultées; par exemple : les Manuels d'Oslo (Organisation for Economic Cooperation and Developpement (OECD), 1997, 2005), le Manuel de Frascati (OECD, 2002), des bases légales nationales (entre autres : la Constitution fédérale; la Loi fédérale sur l'encouragement de la recherche et de l'innovation, LERI; le Message relatif à l'encouragement de la formation, de la recherche et de l'innovation pendant les années 2013 à 2016 (Message FRI)), des sites internet de l'Administration fédérale et d'administrations cantonales ainsi que des publications et ouvrages scientifiques récents sur la gestion de l'entreprise et, plus particulièrement, le management de l'innovation.

Dans les textes examinés, la diversité, la culture – plus spécifiquement celle des entreprises – et, dans une moindre mesure, les langues apparaissent, en effet, parmi les facteurs d'innovation. Or, elles n'occupent pas l'avant de la scène. C'est surtout dans des contextes de marketing, autrement dit dans le cadre de promotions d'une image positive d'une Suisse plurielle et ouverte[11] que nous observons des juxtapositions des notions de diversité, culture, langue et innovation. Si les lois et mesures relatives au maintien et à l'encouragement des diversités culturelles et linguistiques nationales ne sont pas rhétoriques – pour rappeler les propos de Masclet (2012) par rapport à la notion de la diversité –, dans les discours sur l'innovation la référence aux diversités est à priori stratégique : celle-ci est une source de richesse à avantages, surtout économiques.

Les deux exemples suivants nous servent d'illustrations de la place accordée à ces diversités dans les discours que nous avons analysés. Premièrement, d'après Bauer

(2013, écrivant pour l'organisation faîtière Economiesuisse), les facteurs du succès suisse ce sont les six principes suivants : la compétition, la formation, les moyens financiers, l'ouverture des marchés, les réseaux internationaux et la liberté d'action. Ni la diversité, ni la culture, ni la langue ne sont explicitement mentionnées. Hotz-Hart & Rohner (2014) voient la chose différemment. Ce ne sont pas seulement la haute qualité du système de formation, le financement efficace, la collaboration étroite entre l'économie et les institutions de formation et de recherche ainsi que la philosophie de promotion et des fondements politiques partagés qui comptent comme facteurs d'innovation, mais plus particulièrement :

1. Petite taille du pays – qui se laisse observer dans son ensemble (décentralisation, courtes distances, proximité spatiale, nombreux réseaux formels et informels) et, en plus, la culture politique, le fédéralisme, la démocratie directe.
2. Diversité des entreprises (PME, forte indépendance et propension à innover).
3. Forte participation au marché du travail et discipline de travail.
4. Forte imbrication internationale de l'économie, de la formation et de la recherche.
5. Stabilité politique (avec structure fédérative et quatre régions linguistiques – allemande, française, italienne et romanche – qui favorisent une capacité à l'intégration de cultures et de forces politiquement différentes).

En somme, les cultures et les langues figurent parmi les facteurs d'innovation. Elles occupent néanmoins une place secondaire. À l'instar de la théorie sur la diversité, l'analyse des discours révèle un rapport paradoxal : les cultures et les langues sont considérées à la fois comme sources de richesse et de problèmes. Comme l'état des lieux et les théories consultées, l'analyse des discours ne nous renseigne ni sur les rôles, ni sur les effets de la diversité dans les processus d'innovation. L'approche d'autres terrains s'impose.

Les entretiens semi-directifs : « faux succès », « Chliifäutigkeit *» et « cercle vicieux au sens positif »*

Par prudence empirique et adhésion à une philosophie de recherche à la fois pragmatique et interprétative, nous nous intéressons dans notre projet en particulier au point de vue des acteurs sociaux sur le terrain : quels (f-)acteurs d'innovation distinguent-ils? Comment perçoivent et décrivent-ils les diversités caractéristiques de leurs environnements professionnels? De quelle façon interprètent-ils – au sens large de la métaphore dramaturgique goffmanienne – les processus de l'innovation? Considèrent-ils les diversités culturelles et linguistiques comme facteurs?

Ainsi, la prochaine étape que nous avons franchie est la conduite d'entretiens compréhensifs (Kaufmann, 1996) de type semi-directif. 18 personnalités travaillant

dans différentes régions culturelles et linguistiques en Suisse ont été interrogées sur le thème de l'innovation, les facteurs-clés ainsi que les rôles joués par les cultures et les langues dans ce contexte[12]. Toutes ces personnes occupent des postes de direction dans des entreprises et des fondations privées, des associations faîtières, des institutions de recherche ainsi que des sections spécialisées de l'Administration fédérale. Les entretiens ont été menés en suisse allemand, en allemand ou en français, selon les compétences et les préférences linguistiques des informateurs/informatrices et de l'enquêtrice. Les propos des locuteurs sont reproduits de façon aussi fidèle que possible. Ce sont avant tout les contenus qui intéressent dans ce travail et non les formes. *Nous fournissons une traduction libre des citations des locuteurs non francophones*. Les conventions de transcription des entretiens s'appuient sur la clé de Stalder (2010), mais ont été simplifiées. Les résultats illustrés par la suite proviennent uniquement des trois questions-ci[13]:

A. Quels sont les facteurs d'une innovation?

B. Comment vous expliquez-vous le succès de la Suisse en matière d'innovation?

C. La diversité linguistique et culturelle en Suisse a-t-elle un impact sur sa performance en matière d'innovation?

Tout d'abord, d'après plusieurs informateurs, le succès de la Suisse en matière d'innovation est un « faux succès » :

> Moi, je pense que c'est un faux succès. Oui, je pense que la Suisse est en tête des, des classements d'innovation parce que la mesure de l'innovation se fait par l'input et pas par l'output. Donc on mesure les conditions-cadres, celles qu'on peut mesurer, donc quantifier, la R&D, les brevets. On mesure pas l'input qualitatif qui est la culture qu'on sait pas comment mesurer, on mesure que ce qu'on peut quantifier, donc on mesure des choses qui sont dans l'input. Et puis dans l'output on mesure finalement la force des entreprises (EtL; L française; 12.50).

> Alors, il y a une partie du succès qui est institutionnelle, statistique. Si nous attribuons le nombre de brevets au siège d'une entreprise, et en l'occurrence ce siège se trouve à Bâle et s'appelle Roche, Novartis ou Nestlé à Vevey, ou ABB à Baden, et si nous attribuons tous les brevets au siège parce qu'ils sont gérés là-bas, nous avons, comme pays avec beaucoup d'entreprises multinationales, un avantage. Et, souvent, l'invention ne provient pas exclusivement de la Suisse, mais aussi du centre de recherche tel et tel, tel et tel, et tel et tel[14] [traduction libre] (UnT; L allemande; 37 :13).

Puis, à l'instar des propos de Garçon (2015), la bonne performance est expliquée par la mobilité et l'échange international : le pays profite des talents et des entrepreneurs d'origine étrangère.

> Il y a aussi beaucoup d'étrangers qui sont chez nous. Ce sont eux qui nous apportent beaucoup d'innovations, ça, on ne doit pas l'oublier. C'était aussi cette ouverture qui nous permet, eh, … on doit le dire comme ça, comme on a des bonnes écoles, on a aussi un intérêt pour les personnes qui sont très bien formées, qui sont créatives, de venir dans notre pays. Et ça nous a aidés beaucoup dans l'innovation (EcD; L italienne; 30.30).

Un informateur décrit le succès en les termes d'un « cercle vicieux, au sens positif ». La Suisse jouit actuellement d'un climat propice à l'innovation : il y a des innovations, celles-ci entraînent d'autres innovations et ainsi de suite.

> C'est un peu comme un cercle vicieux au sens positif. Les innovations entraînent d'autres innovations; où un climat favorable favorise un climat encore plus favorable[15] [traduction libre] (BaZ; L bernoise; 22 :05).

Par rapport à la question de l'impact des diversités sur l'innovation on nous signale que :

> La diversité culturelle, mais la diversité linguistique en fait partie hein, fait que ces mélanges de points de vue, peuvent être très enrichissants. Mais c'est pas parce que vous avez, à mon avis, des Suisses alémaniques et des Romands en Suisse que le pays est innovant. […] Mais, cette diversité culturelle force, force des échanges. […] C'est dans le dynamisme de la diversité linguistique qu'il y a une richesse. […] Donc c'est un atout, voilà (EtL; L française; 14.30).

L'expression « *Chliifäutigkeit* » – il s'agit d'un néologisme en bernois (créé par notre informateur) qui est difficile à traduire, mais qui signifie à peu près « petites diversités multiples » – résume la nature de cette richesse : « Ce sont peut-être nos petites diversités multiples et notre esprit cantonal – dont on se moque volontiers – qui expliquent notre bonne position »[16] [traduction libre] (AlL; L bernoise; 14 :20).

Les informateurs avancent que la diversité culturelle et linguistique caractéristique de la Suisse facilite l'internationalisation et l'intégration de personnes étrangères. Néanmoins, elle risque d'engendrer des problèmes de communication à l'intérieur du pays et des groupes. Au vu de ce paradoxe (cf. définition théorique du concept de diversité), les informateurs peinent à s'expliquer et à préciser le lien entre diversité et innovation :

> Vous demandez si la diversité linguistique et culturelle a une influence? Je ne sais pas […]. Mais il se peut que, lorsque nous nous ouvrons à d'autres cultures ou lorsque nous parlons plusieurs langues, nous développions une plus grande ouverture; oui, il en est peut-être ainsi. Mais c'est bien trop simpliste ce que je dis-là[17] [traduction libre] (UnE; L allemande; 7 :32).

L'analyse des entretiens semi-directifs nous conduit aux constats suivants : nos informateurs associent, eux aussi, les cultures et les langues aux facteurs de l'innovation. Elles sont classées parmi les « *soft factors* ». La connexion entre les diversités et les performances en matière d'innovation en Suisse par contre est un sujet de doutes. En un mot, les informateurs mettent soit un point d'interrogation à ce sujet, soit un « *jein* » (un oui et non).

Ni la pratique ni la théorie ont su nous éclairer jusque-ici sur les rôles et effets des diversités culturelles et linguistiques dans les processus de l'innovation. Nous observons néanmoins que les entretiens avec les acteurs sur les différents terrains remettent au centre de l'attention et des débats le (f-)acteur humain et les enjeux interactionnels et managériaux qui lui sont liés.

La méthode nous a permis d'accéder au point de vue de ces acteurs, d'entendre leurs façons de dire et de faire, de mieux comprendre leurs visions des choses. La force de l'entretien compréhensif réside dans le fait qu'il opère au mode rapproché, contrairement à la technique économétrique, qui fonctionne, elle, au mode éloigné. Par ces entretiens nous avons pu mettre des mots sur des facteurs de l'innovation qui ne figurent pas dans les statistiques nationales et internationales.

Toutefois, les résultats issus des entretiens restent des représentations. *In fine*, elles ne nous renseignent pas sur les processus au quotidien, ni sur les dynamiques de co-construction culturelles et linguistiques liées à ces processus, ni sur les modes de gestion nécessaires dans la pratique.

Focus Group *: Bucarest – Delphes et retour…*

Nous partageons le point de vue de Saurel (colloque du RIFReQ, 2015) : « il est important d'avoir un regard décalé sur la société qui nous entoure ». C'est pourquoi nous nous sommes rendue sur une seconde scène afin de prendre de la distance et mieux voir ce qui se passe en termes de diversité et d'innovation en Suisse. Ainsi, sur la base des connaissances acquises jusque-là, nous avons procédé à des expériences dans le cadre d'un séminaire MBA à Bucarest. L'objectif était non seulement de nous distancer, mais aussi de chercher à connaître d'autres points de vue sur notre sujet. C'est en passant par les deux méthodes consensuelles de développement de projets, la technique de Delphes (ou Delphi)[18] suivie de celle appelée Galerie[19], que nous avons cherché à affiner notre approche qualitative.

25 étudiants en cours d'emploi (de « *middle* » et « *upper* » management) ont participé à ce séminaire en mai 2015. Dans un premier temps nous avons présenté le projet de recherche. Puis, nous avons demandé aux participants de formuler chacun individuellement trois questions de recherche qui seraient, de leur point de vue de (futur) manager international, importantes à étudier dans une perspective d'élaboration de résultats concrets et transférables dans leur pratique professionnelle. Ces questions ont été mises en commun. Ensuite, en équipes de cinq personnes, les participants ont été invités à sélectionner les sept questions les plus pertinentes qu'ils poseraient dans le cadre d'un entretien de groupe ou « *Focus Group* », à les noter sur une feuille A3 et à les exposer au plénum. Les sept questions finalement retenues étaient les suivantes :

1. Qu'est-ce une innovation?
2. Comment une innovation influence-t-elle les performances des personnes?
3. Pourrions-nous vivre sans innovation?
4. Pourquoi le travail en équipe est-il important pour innover?
5. Quels sont les obstacles dans un processus d'innovation?
6. Quels sont les avantages et les désavantages du travail en contexte multiculturel et multilingue?
7. Quels sont les facteurs qui stimulent la communication interculturelle?[20] [traduction libre]

Ensuite, l'entretien de groupe a été conduit, filmé, transcrit *in extenso* et analysé dans une perspective comparative avec les résultats obtenus jusque-là.

Cette initiative d'hybridation supplémentaire a ouvert notre perspective et mis en évidence des parallèles intéressants avec les résultats des étapes précédentes, ceci tout en enrichissant nos réflexions méthodologiques. Par exemple, si, en Suisse, dans le cadre d'un des entretiens semi-directifs, un des informateurs a associé le processus de l'innovation à un « cercle vicieux au sens positif », en Roumanie, les participants au *Focus Group* ont parlé, eux, d'« *innovation disease* » au sens d'« innovation [en]*generates more innovation* » (corpus Stalder, *Focus Group* Bucarest 1, 2015). Comme dans les entretiens en Suisse, dans l'entretien de groupe en Roumanie l'accent est mis, entre autres : sur le facteur humain dans les processus d'innovation, le travail en groupe ainsi que la nécessité d'une ouverture d'esprit. Voici la séquence interactionnelle qui nous sert d'illustration des constats que nous venons de faire et de ceux qui suivront (les conventions de transcription sont basées sur celles de Stalder (2010), mais ont été simplifiées) :

1. M : Humm. D'accord. Euh, quels sont les obstacles dans le processus
2. d'innovation selon vous? Quels défis ou obstacles freinent
3. l'innovation?

4. A : Peut-être le côté financier, parfois?
5. M : D'accord, c'est l'aspect technique. Cherchons-en
6. d'autres ((hésite))
7. C : L'attitude d'autres personnes.
8. M : Humm.
9. B : Stéréotypes.
10. ((silence))
11. B : Si l'on n'est pas ouvert.
12. C : ((en même temps que B)) Les affaires courantes.
13. M : ((vers C)) Pardon?
14. C : Les affaires courantes.
15. M : Ah.
16. C : Des obligations. Tu te concentres plus sur ça. Tu n'a pas le
17. temps de chercher de nouvelles idées.
18. M : Humm, c'est-à-dire les contraintes du lieu de travail; y a-t-il
19. d'autres facteurs?
20. Oui, le management par exemple.[21] [traduction libre]

Du point de vue méthodologique, cet avancement sur la scène secondaire a contribué, d'une part, à la clarification et la consolidation des observations faites au cours des différentes étapes parcourues en Suisse : l'explication du lien entre l'innovation et les diversités culturelles et linguistiques semble bel et bien passer par l'aspect du « management » de celles-ci (ligne 20). D'autre part, la formulation de la question cinq (voir *supra*) proposée par les étudiants est particulièrement instructive. Car les réponses données ensuite dans le cadre de l'entretien de groupe ont démontré la pertinence de cette formulation; le travail de réflexion sur les barrières à l'innovation était fort productif (lignes 4-20) : ce qui peut freiner l'innovation d'après les participants au *Focus Group*, ce sont les attitudes des personnes les unes envers les autres, les stéréotypes, le manque d'ouverture d'esprit envers ce qui est différent, le mode de management des équipes au travail.

En bref, la prise de distance a non seulement aiguisé notre regard, mais aussi indiqué des pistes thématiques et méthodologiques à explorer.

Synthèse de l'hybridation

L'analyse critique des discours et des entretiens compréhensifs ainsi que la procédure de (r)affinement à l'appui des techniques de Delphes et de Galerie aboutissant au *Focus Group* exploratoire nous ont fourni les premiers « images » et « mots » du puzzle en composition. Grâce à l'hybridation des méthodes qualitatives le projet prend

forme. Cette hybridation nous a non seulement confrontée à la nécessité de la restriction et de la reformulation des questions de départ, mais elle nous a également mise devant le fait que notre attention doit porter moins sur les diversités ou différences que sur les individus, leurs appartenances, leurs représentations des mondes qu'ils fréquentent et de leurs modes de façonnement de ces mêmes mondes.

Conclusions

Nous avons présenté ici les étapes que nous avons parcourues pour appréhender le lien entre la diversité et l'innovation en contexte économique en Suisse. Le chemin nous a conduit de Berne à Bucarest, via Delphes.

D'un côté, l'hybridation des démarches et des méthodes qualitatives illustrées dans cet article a permis de mettre des images et des mots sur des (f-)acteurs d'innovation qui ne figurent pas dans les statistiques, d'entrapercevoir des pistes à explorer et de formuler une hypothèse qui guidera nos prochains pas : le lien entre l'innovation et la diversité, c'est le (f-)acteur humain.

De l'autre côté, cette hybridation nous a aussi clairement indiqué les limites de notre approche. Pour progresser dans ce projet, il est non seulement nécessaire de restreindre et de redéfinir nos questions de départ, mais aussi d'utiliser d'autres techniques : il s'avère indispensable d'aller au-delà des entretiens semi-directifs et de groupe. Ceux-ci ne nous permettent pas de quitter la perspective macrologique sur notre sujet. D'autres outils sont nécessaires pour étudier les modes et modalités de gestion interindividuelle des diversités dans le contexte de l'innovation.

En conclusion, les prochaines étapes doivent nous conduire à une perspective plus micrologique. La *Thick Description* (Geertz, 2000) doublée de l'analyse filmique des interactions dans les entreprises (Stalder, 2010) s'imposent. La recherche est un long voyage...

Notes

[1] *Cf.* p. ex. Préambule; Art. 2 al. 2 « Elle favorise la prospérité commune, le développement durable, la cohésion interne et la diversité culturelle du pays. » et Art. 4, 8, 18, 69, 70 sous http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19995395/index.html

[2] I.e. la *Loi fédérale du 5 octobre 2007 sur les langues nationales et la compréhension entre les communautés linguistiques* (Loi sur les langues, LLC) et la *Loi fédérale du 11 décembre 2009 sur l'encouragement de la culture* (Loi sur l'encouragement de la culture, LEC). LLC : http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20062545/index.html; LEC : http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20070244/index.html

[3] Notamment les sources suivantes ont été prises en compte : trois programmes nationaux de recherche financés par le Fonds National Suisse entre 1985-2010, le projet européen

Dynamique des langues et gestion de la diversité (DYLAN, 2006-2011) ainsi que d'autres travaux scientifiques en lien avec notre sujet.

[4] « *Because man-made objects have an extramental existence, it is deceptively easy to formulate a theory of innovation that will purport to describe their conception. It is much easier to explain them as things than as idea*s » (Barnett, 1953, p. 3).

[5] Le Secrétariat d'État à la formation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI) dans le Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR) est le centre de compétences de la Confédération pour les questions de portée nationale ou internationale relevant de la politique de formation, de recherche et d'innovation. http://www.sbfi.admin.ch/org/index.html?lang=fr

[6] Notre approche est émique : c'est du terrain que nous attendons les réponses à nos questions et de la guidance vers des conceptions théoriques (plus) opérationnelles.

[7] Voir Polt (2014) pour un aperçu historique de la notion d'innovation.

[8] Voir p.ex. Hotz-Hart & Rohner (2014) : « Par innovation nous entendons ici l'implémentation d'une nouvelle idée à partir de son invention jusqu'à son application sur le marché » [traduction libre] « *Unter 'Innovation' soll hier die Umsetzung einer neuen, nützlichen Idee von ihrer Entstehung ('invention') bis zur erfolgreichen Anwendung am Markt ('Kundennutzen', 'exploitation') verstanden werden* » (p. 26). La définition restreinte de l'innovation remonte généralement aux travaux de Schumpeter (p.ex. 1911 ou 1961).

[9] La définition que Barnett propose de l'innovation – et que nous retenons à ce stade de notre projet – est la suivante : « *An innovation is here defined as any thought, behaviour, or thing that is new because it is qualitatively different from existing forms. Strictly speaking, every innovation is an idea, or a constellation of ideas; but some innovations by their nature must remain mental organizations only, whereas others may be given overt and tangible expression. 'Innovation' is therefore a comprehensive term covering all kinds of mental constructs, whether they can be given sensible representation or not* » (1953, pp. 7-8).

[10] La forme masculine comprend également la féminine.

[11] Promotions et image qui contrastent avec l'acceptation – par une courte majorité du peuple – de l'initiative de l'UDC « Contre l'immigration de masse » (2014).

[12] Onze hommes et sept femmes (dont cinq de nationalité étrangère) ont été interrogés : Suisse alémanique : 11 (dont une personne originaire des Grisons); Suisse romande : 5; Tessin : 2. La sélection de ces personnes s'est faite selon les critères suivants : appartenance régionale, culturelle et linguistique – i.e. Suisse alémanique, Suisse romande, Tessin, Grisons –; lieu principal de travail; institution et domaine d'activité; fonctions professionnelles. Du point de vue région, lieu de travail et langue principale, notre échantillon correspond à peu près au pourcentage représentatif du paysage culturel et linguistique en Suisse (*cf.* Lüdi & Werlen, 2005 : allemand 64%, français 20%, italien 6.5%, romanche 0.5% et langues non nationales 9%).

[13] En tout, 11 questions ont été posées (*cf*. Stalder, 2015b).

[14] « *Also, es gibt einen Teil des Erfolgs, der ist institutionell, statistisch. Also, wenn, wir rechnen die Zahl der Patente dem Headquarter zu, und das Headquarter sitzt nun mal in Basel, und heisst Roche, Novartis oder Nestlé in Vevey, oder ABB in Baden, und rechnen wir alle Patente dem Headquarter zu, weil die da verwaltet werden, dann haben wir als Land, das*

*überproportional viele multinationale Unternehmen hat, schon mal einen Vorteil. Und das ist oft gar nicht nur in der Schweiz erfunden, sondern auch im Research Center so und so, so und so, so und s*o » (UnT; L allemande; 37.13).

[15] « *Es isch eso wie e chlei ne Vicious Circle im positive Sinn, oder. Innovatione zieh Innovatione noche, oder es günschtigs Klima bevorzugt oder begünschtigt es no es günschtigers Klima* » (BaZ; L bernoise; 22.05).

[16] « *Villich isch es üsi Chliifäutigkeit, und dr Kantönligeischt und au das, wo mängisch chli belächlet wird, grad mit e usschlaggäbende Punkt, dass mir hüt do si, wo mer si* » (AlL; L bernoise; 14:20).

[17] « *Ob sprachliche und kulturelle Diversität einen Einfluss hat? Weiss ich nicht […]. Aber wahrscheinlich ist es so, dass, wenn jemand sich anderen Kulturen öffnet oder mehrere Sprachen spricht, mal auch zunächst eine grössere Offenheit entwickelt, wahrscheinlich ist das so. Aber das ist völlig laienpsychologisch* » (UnE; L allemande; 7 :32).

[18] La technique de *Delphes (ou Delphi)* est, comme le *Focus Group*, un outil de recherche. Elle vise à obtenir un avis aussi consensuel que possible sur des objectifs de travail, de recherche ou, plus généralement parlant, d'étapes de travail grâce à un processus structuré de communication organisant la production des opinions d'un groupe d'experts. Voir p.ex. Saunders & al. (2012) pour plus de renseignement et conseils d'application ou le Centre de recherche multidisciplinaire Spiral, Département de Science Politique, Université de Liège : http://www.spiral.ulg.ac.be/fr/outils/methode-delphi/

[19] Technique qui consiste en une formation de plusieurs groupes d'experts qui élaborent une solution à un problème qui leur est posé, puis l'exposent au plénum sous forme de posters. Ceux-ci sont affichés au mur – comme les peintures dans une galerie d'art. Puis, les posters sont présentés aux autres groupes et discutés de façon critique en impliquant tous les participants. Par la suite, les posters sont soit retravaillés, soit il y en a un qui, d'un commun accord, est retenu pour l'implémentation de la solution élaborée.

[20] « *1) What is innovation? 2) How does innovation influence people's performance? 3) Could we live without innovation? 4) Why is teamwork important for innovation? 5) Which are the barriers in the process of innovation? 6) Which are the advantages and disadvantages for working in a multicultural or multilingual environment? 7) Which are the key drivers stimulating intercultural communication?* »

[21] « *1) M : Mhm. Okay. Euhm, which are the barriers in the process of; 2) innovation in your opinion? What challenges, obstacles keep us; 3) from being innovative? 4) A : May be the financial part, sometimes? 5) M : Okay, this is the technical one; 6) ((laughing)). Let's find some; 7) other ((hesitating)); 8) C : Other people's attitudes. 9) M : Mhm. 10) B : Stereotypes. 11) ((Silence)); 12) B : If you're not open minded. 13) C : ((at the same time as B)) Current job. 14) M : ((to C)) Excuse me? 15) C : Current job. 16) M : Aha. 17) C : Duties. You focus more on these processes. You don't have time; 18) to find new ideas and find (them).19) M : Mhm, so, mhm the conditions you have at your workplace, and; 20) any other factors? 21) C : Yes, management for example*.»

Références

Agar, M. (1994). *Language shock. Understanding the culture of conversation.* New York, NY : William Morrow.

Banon, P. (2013). Postface. Diversité culturelle et religieuse : la génération de la globalisation face au principe de responsabilité. Dans Th.- M. Courau (Éd.), *Entreprise et diversité religieuse, un management par le dialogue* (pp. 128-134). Paris : AfmD.

Barnett, H. G. (1953). *Innovation. The basis of cultural change*. New York, NY : McGraw-Hill.

Bauer, P. C. (2013). *Seven principles of success : the story behind Swiss innovation*. Zürich : economiesuisse.

Berthoud, A.- C., Grin, F., & Lüdi, G. (2013). *Exploring the dynamics of multilingualism. Multilingualism and diversity management.* Amsterdam : John Benjamins.

Dick, P. (2004). Discourse analysis. Dans C. Cassell, & G. Symon (Éds), *Essential guide to qualitative methods and analysis in organizational research* (pp. 203-213). London : Sage.

Garçon, F. (2015). *La Suisse, pays le plus heureux du monde*. Paris : Tallandier.

Geertz, C. (2000). *The interpretation of cultures*. New York, NY : Basic Books. (Ouvrage original publié en 1973).

Gohard-Radenkovic, A., & Stalder, P. (2013). Pour en finir avec la conception ordinaire de la notion de culture… *Universitas, 1*, 53-54.

Grin, F., & Gazzola, M. (2013). Assessing efficiency and fairness in multilingual communication. Theory and application through indicators. Dans A.- C. Berthoud, F. Grin, & G. Lüdi (Éds), *Exploring the dynamics of multilingualism. Multilingualism and diversity management* (pp. 365-385). Amsterdam : John Benjamins.

Hotz-Hart, B., & Rohner, A. (2014). *Nationen im Innovationswettlauf* [*Nations dans la course aux innovations*]. Wiesbaden : Springer.

Kaufmann, J.- C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.

Lévi-Strauss, C. (1974). *Anthropologie structurale*. Paris : Plon. (Ouvrage original publié en 1958).

Lüdi, G., & Werlen, I. (2005). *Recensement fédéral de la population 2000. Le paysage linguistique en Suisse*. Neuchâtel : OFS.

Masclet, O. (2012). *Sociologie de la diversité et des discriminations*. Paris : Armand Colin.

Menusier, A. (2015, 17 Septembre). Interview avec F. Garçon. À ma connaissance, il n'y a pas de pneus qui brûlent en Suisse. *L'Hebdo*, pp. 8-15.

Office fédéral de la statistique (OFS). (2016). *La population de la Suisse 2015*. Neuchâtel : Office fédéral de la statistique.

Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD). (1997). *Oslo manual. The measurement of scientific and technological activities. Proposed guidelines for collecting and interpreting technological innovation data* (2e éd.). Paris : OECD Publishing.

Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD). (2005). *Oslo manual. The measurement of scientific and technological activities. Guidelines for collecting and interpreting innovation data* (3e éd.). Paris : OECD Publishing.

Organisation for Economic Cooperation and Development (OECD). (2002). *Frascati manual. Proposed standard practice for surveys on research and experimental development.* Paris : OECD Publishing.

Polt, W. (Éd.). (2014). *Breites Innovationsverständnis und seine Bedeutung für die Innovationspolitik. Begründung, Messung, Umsetzung* [*Impact de la définition large du concept de l'innovation sur la politique de l'innovation. Raisons, mesures, implémentations*]. Arbeitsdokument Geschäftsstelle SWIR, 1. Repéré à http://swir.ch/images/stories/pdf/de/1-2014_AD_Innovationsverstaendnis_140811.pdf

Rivera, A. (2000). Culture. Dans R. Gallissot, M. Kilani, & A. Rivera, *L'imbroglio ethnique* (pp. 63-82). Lausanne : Payot. (Ouvrage original publié en 1997).

Saunders, M., Lewis, P., & Thornhill, A. (2012). *Research methods for business students*. Essex : Pearson.

Saurel, P. (2015). Discours d'ouverture dans le cadre du 5ème colloque du RIFReQ, *Prudence empirique et risque interprétatif*. Montpellier : Université Paul Valéry.

Schumpeter, J. A. (1911). *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung* [*Théorie de l'évolution économique*]. München/Leipzig : Duncker & Humblot.

Schumpeter, J. A. (1961). *Konjunkturzyklen : eine theoretische, historische und statistische Analyse des kapitalistischen Prozesses* [*Cycles économiques: une analyse théorique, historique et statistique du processus capitaliste*]. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

Stalder, P. (2010). *Pratiques imaginées et images des pratiques plurilingues. Stratégies de communication dans les réunions en milieu professionnel international.* Berne : Peter Lang.

Stalder, P. (2014a). *Le multiculturalisme et le multilinguisme en Suisse : quel impact sur la performance en matière d'innovation?* [Rapport 1 dans le cadre de l'étude préliminaire soutenue par le Secrétariat d'État à l'éducation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI)].

Stalder, P. (2014b). *Strike season*? Gestion des diversités linguistiques et culturelles dans les réunions en milieu professionnel international. *Recherches en didactique des langues et des cultures : les cahiers de l'Acedle, 11*(2). https://acedle.org/old/spip.php?article4326

Stalder, P. (2015a). *Analyse des discours scientifiques et politiques sur l'innovation et ses facteurs sous l'angle des dimensions culturelles et linguistiques en Suisse*. [Rapport 2 dans le cadre de l'étude préliminaire soutenue par le Secrétariat d'État à l'éducation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI)].

Stalder, P. (2015b). *Analyse des discours sur les facteurs de l'innovation en Suisse : de la «* Chliifäutigkeit *» et des « faux succès ».* [Rapport 3 dans le cadre de l'étude préliminaire soutenue par le Secrétariat d'État à l'éducation, à la recherche et à l'innovation (SEFRI)].

Pia Stalder *est titulaire d'un doctorat de l'Université de Berne (Institut de français). Ses travaux de recherche portent sur les compétences de communication et la gestion des diversités en milieu professionnel international. Elle est actuellement chargée de cours associée à l'Université de Fribourg.*

Entre observation habitante discrète et entretiens collectifs focalisés d'habitants : de l'utilité à croiser les méthodes

Séverine Durand, Docteure

UMR Pacte, Université Grenoble Alpes, Grenoble

Résumé

Ce papier présente le dispositif d'une ethnographie de l'habiter avec le risque d'inondation en phase de routine qui a multiplié les formats d'accès à la connaissance. L'« observation habitante discrète », placée au cœur de l'enquête, s'est constituée en une situation sociale particulière qui a permis d'appréhender le sens donné localement à l'habiter avec le risque. Ensuite, face à la rareté des mentions de l'inondation, afin de provoquer des interactions sociales sur le sujet des entretiens collectifs focalisés avec des habitants ont été organisés. Ils ont permis de mettre au jour des logiques sociales explicatives au silence observé sur la question. De la protection initiale de la position « d'observatrice habitante discrète » à l'aisance de l'organisation d'entretiens de groupes au domicile de l'ethnographe, il s'agit de suivre comment je me suis « laissée prendre » par mon enquête avant de conclure par une réflexion sur la valeur épistémologique des résultats ainsi obtenus.

Mots clés

ETHNOGRAPHIE, AUTO-ETHNOGRAPHIE, ENTRETIENS COLLECTIFS, RÉFLEXIVITÉ, EMPATHIE

Introduction

Dans cet article, je voudrais revenir sur le dispositif de recherche que j'ai construit dans le cadre de ma thèse pour investiguer la question de l'habiter avec le risque d'inondation en phase de routine (Durand, 2014), à distance de l'événement. Il s'agissait d'analyser ce qui se cultive collectivement autour de la question de l'inondation; d'explorer ce qui pourrait faire socle à l'élaboration d'une « culture du risque » affermie, ou au contraire se présentait comme autant d'obstacles à sa prise. La volonté de poser le regard sur une scène « de l'ordinaire » posait des questions méthodologiques évidentes. Le premier défi fut donc de penser un dispositif pour

Note de l'auteure : Je remercie le programme ANR Mobiclimex ainsi que l'UMR Pacte pour avoir permis ma participation au colloque à l'origine du présent hors-série. Je remercie l'IRSTEA pour le financement du travail de recherche dont il est question.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 433-442.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

observer comment une « possibilité » pouvait impacter la vie ordinaire. Le ressort principal fut de faire varier les formats d'accès à la connaissance, de multiplier les manières de regarder pour saisir le plus finement possible le phénomène étudié. Le dispositif de recherche a ainsi pris de nombreuses formes (observations de type naturaliste, analyse d'archives, conduite d'entretiens ethnographiques, étude des statistiques socio-économiques disponibles, étude de la gestion locale du problème, etc.), mais surtout, elle a combiné une « observation habitante » (Durand, 2014) à la conduite d'entretiens collectifs focalisés entre des habitants. C'est sur cette combinaison originale qui prend au sérieux – jusqu'au parti pris – le caractère expérimental du travail ethnographique que j'aimerais revenir en détail dans cette communication. Au début de celui-ci, dans une perspective d'observateur naturaliste (Goffman, 1967/1974) mon leitmotiv était de ne pas modifier la situation, d'étudier le quotidien au « naturel ». Si le pari est gagné puisque c'est bien cette posture originale qui donne leur force aux résultats et en assure le caractère innovant, avec le recul et au bénéfice du travail réflexif mené sur ma posture pendant l'analyse puis la rédaction, je mesure combien ce souci d'ordre épistémologique a été accentué par une dimension plus personnelle : la crainte « d'être affectée » (Favret-Saada, 1977) par l'enquête, et ainsi de s'engager pleinement sur le terrain. Je pris la mesure de cette affection progressivement, au détour d'un cauchemar de mon fils noyé dans une inondation ou de son inscription à des cours de natation, parmi bien d'autres exemples. Surtout, je prends conscience aujourd'hui de l'engagement progressif qui fut le mien dans l'enquête ethnographique en elle-même. De la protection initiale offerte par la position « d'observatrice habitante discrète » (1) – que je tardais à vouloir quitter – à l'aisance de l'organisation à mon domicile d'entretiens de groupes avec des personnes de mon entourage quotidien (2) je me suis « laissée prendre » (Favret-Saada, 1990) par mon enquête.

Une position « d'observatrice habitante discrète » : entre observation de l'Autre et expérimentation personnelle

Le premier et principal outil méthodologique de ma recherche de thèse fut ce que j'ai nommé une « observation habitante discrète » (Durand 2014) qui inscrit mon travail dans la lignée des travaux d'auto-ethnographie par la convocation de mon propre ressenti dans l'analyse. Cette posture n'a pas son origine dans une position épistémologique choisie a priori, mais est le fruit d'une construction située du dispositif de recherche qui l'a amené au cœur de l'enquête. En clair : de mon point de vue la méthodologie doit être pensée pour servir l'enquête, elle ne saurait la prédéfinir. Ainsi, comme dans la majorité des travaux de tradition ethnologique, la posture de recherche adoptée s'est traduite par une installation sur le terrain et une immersion dans la vie locale. Dans une manière de faire inspirée de la *Grounded theory* (Glaser & Strauss, 1967/2010), les notes de terrain ont été mises au propre[1] régulièrement et

ont permis de tester de premiers classements thématiques. Ces derniers, croisées aux thématisations relevées dans les entretiens notamment, ont participé à construire l'ordre logique de la présentation du travail dans le mémoire de thèse; révélant combien la collecte des données et le processus d'analyse fonctionnent forcément simultanément (Charmaz, 1983, cité par Ellis, Adam, & Bochner, 2011). À la différence de la *Grounded theory* cependant, ici la description ethnographique se nourrit d'anecdotes incluant le personnel, de réflexivité, de discours à plusieurs voix pour permettre de convoquer le lecteur à entrer dans une expérience en train de se faire, une recherche en train de s'écrire (Ronal, 1992, cité par Ellis et al., 2011) et où les éléments concrets rencontrent des analyses plus abstraites sans être situés sur une échelle de valeurs. La manière de restituer le travail l'inscrit alors dans une ethnographie narrative : l'histoire du milieu que je propose a incorporé mes propres expériences d'ethnographe à la description ethnographique des autres. L'objectif du travail d'écriture était bien l'investigation de l'Autre que l'expérimentation du phénomène par soi-même tout comme la prise au sérieux de l'interaction enquêté/enquêteur sont venues nourrir (Tedlock, 1991).

Cette « observation habitante » (Durand, 2014) présente la particularité d'avoir été menée avec une tentative d'interférer le moins possible sur les conditions d'énonciation du risque. Cette « observation habitante discrète » n'empêcha pas mon implication. Seulement, et c'est ce qui constitue une des originalités de l'approche, cette implication ne s'est pas faite, dans un premier temps au moins, en tant qu'ethnographe des inondations, mais comme celle d'une nouvelle habitante, parmi d'autres. Parler « d'observation habitante discrète » ne signifie pas pour autant que j'ai adopté une attitude passive, cette observation s'est armée de plusieurs dispositifs. Au-delà de l'appréhension d'un mode d'habiter considérée dans sa globalité, il s'agissait de repérer de manière systématique les cadrages situationnels où la question de l'inondation était thématisée dans les discours ou organisatrice de pratiques. Les observations dans des lieux publics, lieux de partage social des émotions, ont été programmées à des moments variés et cette programmation fut particulièrement sensible aux conditions météorologiques ou aux événements de l'actualité. S'il ne fut pas question de lancer la discussion sur le sujet, mais au contraire de la laisser venir dans les situations d'interaction où cela s'y prêtait, les relances ont été réfléchies en fonction de la recherche. Dans d'autres cas, il s'est agi de provoquer de telles thématisations. Un exemple est celui de l'opportunité qu'a offerte une alerte météorologique de se positionner en tant que nouvelle habitante pour formuler une demande d'information en mairie et ainsi investiguer en temps réel la gestion communale de la prétendue « peur des habitants ». Mais cette posture « d'observation habitante discrète » vient bousculer le rapport enquêteur-enquêté tel que les disciplines le conçoivent classiquement, et ce à deux niveaux. D'une part parce que cette position contrarie le principe de transparence vis-à-vis de l'enquêté et d'autre part – et c'est la

conséquence du premier point – parce que la frontière entre ce que l'on peut observer sans le dire et le non-respect de l'intimité peut alors paraître ténue. En guise de réponse, deux points également. Si je n'ai pas dit clairement que je m'intéressais au « vivre avec la possibilité d'une inondation », il n'a pas pour autant été nécessaire de mentir. L'étiquette d'ethnologue a cela de pratique qu'elle encourage rarement l'interlocuteur à poser davantage de questions. Lorsque des habitants s'enquéraient de mon activité, je répondais que je travaillais en sciences sociales sur les risques liés à l'eau. Et surtout, si cette observation n'était pas explicitement annoncée, elle ne s'est jamais autorisée à aller au-delà de ce que les enquêtés révélaient publiquement dans la majorité des cas. Dans les autres cas, par exemple les interactions en public limité comme les discussions en face à face, un effort de discernement de ma part fut nécessaire pour établir des limites dans mes observations afin d'en exclure celles qui relèveraient de l'intimité des personnes. Par ailleurs, il est un bon indicateur du respect et du tact qui a accompagné cette première phase de travail. Lorsque j'ai expliqué aux personnes de mon entourage, en seconde phase, la raison de mon installation sur ce terrain et mon sujet de travail précisément, aucune réprobation ne m'a été adressée, et je n'ai ressenti par la suite aucune prise de distance à mon égard.

Au-delà de cette question déontologique importante, il s'agit ici de s'interroger sur les situations sociales spécifiques offertes par une telle posture de recherche. L'implication sur le terrain ne consistait pas seulement à s'intégrer aux réseaux sociaux locaux en avançant « masquée », mais avait pour ambition l'« appréhension immédiate et sensible du réel » (Nicolas, 2008, p. 92). En acceptant d'intégrer ma propre subjectivité à l'analyse, l'information recueillie devenait contingente de ma propre expérience, du fait même de vivre comme une habitante parmi les autres, intégrée donc au groupe des habitants. En ce sens, l'auto-ethnographie est perçue ici comme un point de départ, ou un poste d'observation, d'où il est possible d'observer des éléments socioculturels plus larges. Les questions relevées du point de vue personnel n'ont d'autres fins que d'être utilisées pour interroger une question sociale dépassant le ressenti individuel (Coles & Knowles, 2001). Cette intégration fut particulièrement prégnante autour de la scolarisation de mon fils. Dans ce cadre, je participai notamment au réseau des parents d'élèves en m'associant à la liste FCPE[2] comme représentante des parents. Cette position m'inscrivait de fait dans un réseau parental « partageant ou supposé partager les conflits et les tensions ou au contraire les penchants et les sympathies contre tel(s) ou telle(s) » (Nicolas, 2008). Dans les nombreuses situations qui se déployèrent autour de cette position et plus généralement de la scolarisation de mon fils, mon implication sur le terrain s'est ainsi faite plus « affectivement ». De plus, cette implication devenait alors « mutuelle » pour les autres parents concernés en ce que « j'avais pris part à quelque chose qui les concernait » (Féraud, 2010, p. 43). Ainsi que Laurence Nicolas l'a analysé concernant sa situation particulière d'ethnographe ayant un lien affectif avec un acteur de son

terrain, « durant ces moments de haute perturbation, la question de l'empathie qui me troublait régulièrement s'évanouissait. J'étais "affectée", au sens de Jeanne Favret-Saada, en prise directe avec l'expérience concrète » (Nicolas, 2008, p. 97).

L'imbrication du personnel et du professionnel de mon expérience d'habitante ethnographe a produit plusieurs situations sociales qui ont révélé tout l'intérêt de l'approche auto-ethnographique pour l'appréhension du « vivre avec le risque ». Les épisodes de déménagement ont été particulièrement riches en ce sens. Au-delà du bénéfice de considérer la subjectivité du chercheur, le moment de l'emménagement constituait déjà un moment d'observation privilégié des logiques immobilières locales d'une part, mais aussi des comportements d'accueil des voisins, et donc de la thématisation potentielle de la question des inondations, voire même de sa « transmission ». Le premier logement trouvé sur le terrain (paradoxalement très prisé) s'est rapidement avéré inadapté pour y vivre sereinement avec mon jeune fils à cause de l'exposition à un autre type de risque (présence de chiens dits dangereux en voisinage sans entente entre voisins sur les pratiques à adopter). En forçant le déménagement, et donc la recherche d'un nouveau logement ainsi que de nouveaux locataires pour ce logement à quitter, cet épisode s'est constitué en une véritable opportunité pour l'enquête. Il a ainsi été possible de réaliser plusieurs visites et d'aborder en « situation naturelle » avec les locataires potentiels les raisons de leur envie d'habiter Lattes. Mais en plus, le déménagement, forme « d'épreuve de l'habiter » (Breviglieri & Trom, 2003), en atteignant directement l'intimité profonde (puisqu'il nous faut changer du lieu où l'on peut se sentir chez soi, en sécurité), constituait un des moments privilégiés où l'approche auto-ethnographique prenait tout son sens. Pour fuir le risque engendré par la présence de ces chiens dangereux, il fut nécessaire de quitter ce logement à l'étage pour emménager dans un autre en rez-de-chaussée, exposé, lui, plus directement à l'inondation. En me permettant d'expérimenter personnellement les limites d'une lecture rationnelle des comportements face aux risques, cet épisode (un exemple parmi de nombreuses autres situations), par l'implication de ma subjectivité a participé de l'appréhension du sens donné localement à l'habiter (exposé au risque).

Intégrer des entretiens collectifs focalisés à l'enquête ethnographique : de l'observation expérientielle à l'expérience provoquée

Face à la rareté robuste des mentions de l'inondation dans les conversations courantes – qui figure comme l'un des résultats principaux de la thèse – une dernière phase d'investigation a consisté à créer un dispositif expérimental d'observation des interactions sociales sur le sujet par l'organisation d'entretiens collectifs focalisés avec des habitants afin de générer les paroles qui n'étaient pas venues spontanément. Il s'agissait également de mettre à l'épreuve des acteurs les premiers éléments d'analyse du matériau récolté. Plusieurs moyens d'observation des pratiques et des dires avaient

été utilisés jusque-là : « l'observation habitante », l'observation de réunions publiques variées[3], l'analyse des archives de la presse locale et son suivi pendant l'enquête, ainsi que la conduite d'entretiens individuels semi-directifs. Les entretiens individuels m'avaient permis de confirmer certaines analyses issues de mes observations et des résultats présentés dans la bibliographie du domaine ainsi que d'ouvrir des pistes sur les dimensions sociale et collective des systèmes de signification sur le risque inondation. Les discussions des entretiens collectifs furent cadrées sur ces premiers éléments d'analyse. Nous suivons ici le propos de Marc-Henri Soulet (2010) lorsqu'il invite, dans le travail d'interprétation, à ne pas raisonner en termes de preuve, mais de mise à l'épreuve : il s'agissait de tester la résistance des interprétations antérieures. L'observation participante effectuée sur le terrain, depuis trois ans à ce moment-là, avait permis l'observation de multiples scènes d'interactions sociales et d'inférer sur un certain sens partagé à propos du risque, ou du moins d'en dégager certaines caractéristiques. La conduite des entretiens collectifs, en créant des situations d'interactions provoquées, allait me permettre d'observer les bases d'interlocution pour adresser le « problème » de l'inondation. En analysant les interactions sociales dans le groupe, le regard s'est porté autant sur ce qui était dit que sur le comment cela était dit. Il s'agissait de se situer dans le prolongement de « l'observation habitante » et ainsi dans la lignée des « usages ethnographiques de l'entretien collectif ». Cet usage implique de privilégier la recherche de « naturel » à travers les situations. Afin que la discussion revête un caractère proche de la réalité de la vie quotidienne, deux choix méthodologiques en ont découlé : celui de la constitution des groupes et celui du choix du lieu de réunion. J'ai invité et accueilli les habitants à mon domicile, en soirée et autour d'un apéritif dînatoire. Le cadre personnel et idoine au questionnement – puisqu'il s'agissait d'un habitat lattois – visait à encourager le mode conversationnel recherché, s'approchant le plus possible de la situation « naturelle ». Le fait que la plupart des participants soient arrivés avec une participation gustative ou désaltérante pour la « soirée » fournit un indice de leur définition de la situation pareille à la mienne. Pour la constitution des groupes, ceux-ci furent formés par le recours au réseau social établi sur le terrain depuis mon installation. Les trois réunions organisées furent un réel succès dans le sens où la discussion « a pris », les habitants ont longuement échangé et débattu sur les sujets proposés et le matériau ainsi recueilli a permis d'asseoir, et d'affiner, les analyses réalisées à partir des autres matériaux récoltés jusque-là (matériaux issus de l'observation de type naturaliste, des entretiens individuels de type ethnographique, et de l'auto-ethnographie). L'analyse conversationnelle du matériau issu de ces entretiens – extrêmement riche – a permis de mettre au jour des logiques sociales explicatives au silence observé dans le quotidien sur la question. Ce sont ces situations créées qui ont permis de révéler ce qui s'est avéré être un des principaux résultats d'enquête : le frein opéré par le difficile partage du souci dans l'interaction. C'est un point critique de la thèse, car sans ce partage des

inquiétudes, et l'élaboration sémantique que cela pourrait enclencher, on ne voit pas bien sûr quelle base pourrait se développer la « culture du risque » que d'aucuns appellent de leurs vœux (Durand 2014).

Conclusion : De l'observation à l'expérience, « se laisser prendre par son enquête »

Enfin, à titre conclusif, il s'agit de questionner plus particulièrement comment le terrain est venu travailler la position que j'entretenais à son égard. Dans le cadre d'une enquête de terrain se situant en terrain dit « proche » et investiguant le quotidien, un double mouvement de distance et de rapprochement était nécessaire. Un travail de distanciation s'imposait afin de poser un regard neuf sur des situations apparaissant comme familières. De manière symétrique, cette mise à distance demandait alors tout autant de se familiariser avec ce qui peut être étranger ou lointain. Personnellement, dans le premier contact avec le terrain, j'ai expérimenté ce qu'Olivier Féraud a nommé une « position d'étrangeté » pour son travail ethnographique dans un quartier de Naples (Féraud, 2010). Ressentant une forme de décalage avec l'ambiance locale, je décidai de prendre au sérieux ce sentiment de malaise et j'ai pris soin pour cela de relever scrupuleusement tous les éléments qui me surprenaient, sur lequel mon regard s'arrêtait, en somme de prêter gare aux « troubles » (Breviglieri, 2006) que je pouvais ressentir. La notion de « trouble », empruntée à Marc Breviglieri est reprise au sens de troubles qui touchent à l'environnement de proximité et qui viennent troubler le bien-être de l'habiter (Breviglieri & Trom, 2003). Il s'agissait de saisir, de délimiter les contours de cette forme de malaise social que je ressentais à habiter là. Le travail de défamiliarisation fut ainsi facilité par une forme « d'opposition » entre ce que cet environnement offre et ce que je recherche à titre plus personnel. En termes de réflexivité sur ma position et d'implication pour la recherche, cela signifie que pendant tout le déroulement de cette « observation habitante », ma distance au terrain s'est jouée au travers de l'antipathie qu'il m'évoquait. Les avantages en termes de distanciation s'entendent par la facilitation offerte par un terrain pour lequel on ne se sent pas émotionnellement affecté et dans la distinction à opérer entre les temporalités d'implication de l'observation, d'analyse et d'écriture du travail ethnographique. Le vécu ethnologique ne peut se confondre totalement avec le vécu ordinaire, mais dans ce cas précis, cette persistance du sentiment d'altérité, s'il peut paraître un avantage en termes de possibilité de distanciation et ainsi d'objectivation dans le travail, constitue certainement une limite à cette approche sensible de l'habiter local. Si j'ai pu partager l'expérience des Lattois d'habiter à Lattes, je n'ai jamais vraiment pu me sentir « habitante » de Lattes au point de me définir « lattoise ». Cependant, si cette limite peut être soulignée pour l'approche ethnographique de l'habiter d'une manière générale, elle ne m'exclut pas – dans ce cas particulier – pour autant de l'expérience de certains habitants au moins. D'une manière générale concernant l'expérimentation

par l'ethnographe, puisqu'il ne suffit pas de s'installer quelque part pour en devenir habitant, au sens d'un habiter qui n'est plus seulement « ce qu'on habite, mais conjointement, ce qui nous habite » (Breviglieri, 2006, p. 9). Et d'une manière particulière ici, puisque mon sentiment m'a finalement permis de partager l'expérience d'autres habitants de Lattes ainsi que le révèlera l'analyse. Ne pas se sentir « de Lattes » fait partie des caractéristiques de l'habiter partagées par certains de ses habitants. Mais surtout, la forme « d'antipathie » ressentie à l'égard du terrain n'exclut en rien la position de recherche empathique, nécessaire à la conduite d'une ethnographie, que je me suis attachée à adopter. « Éprouver de l'empathie envers son objet n'est pas exactement la même chose que de procéder par empathie, de la déployer en tant qu'opération de connaissance » (Nicolas, 2008, p 93.). Laurence Nicolas définit l'empathie comme « le résultat, pétri d'antipathie, de sympathie et de toutes sortes d'émotions dans le face-à-face particulier créé par la posture de l'ethnographe venu s'interroger sur "son" objet de recherche, sur "son" terrain » (Nicolas 2008, p. 92). L'enjeu est scientifique avant même d'être éthique : dans une approche compréhensive (Kaufmann, 1996) l'enquêteur s'intéresse sincèrement et activement à la parole de l'interlocuteur, pour comprendre et discuter ses manières d'agir et de penser. Cela présuppose une forme de neutralité, une vision empathique – et ainsi pénétrante – du monde d'autrui. Ainsi, dans une intention de bien faire, si je ne ressentais pas de sympathie pour mon terrain, je m'efforçais dans mon travail à procéder par empathie en veillant à considérer l'ensemble des acteurs de la manière la plus compréhensive possible. Mener cette enquête de terrain a ainsi été, à un niveau personnel, très engageant dans le sens où cela m'a conduite à vivre plusieurs années dans un milieu qui ne me correspondait pas et d'y engager la vie de ma famille. Engagement certainement encore plus total dans ce contexte d'altérité, en ce que mener une « observation habitante » (Durand, 2014) implique d'étendre la position d'acceptation inconditionnelle que l'on se doit d'adopter dans le cadre de l'entretien ethnographique à la vie de tous les jours, et ce fut – régulièrement – coûteux, humainement, d'y veiller.

Surtout plusieurs expériences de « l'observation habitante » m'ont permis d'acquérir de riches informations me permettant de faire personnellement l'expérience de certains événements dont je cherchais à dessiner les contours. Ainsi, si mon affection par le terrain ne s'est pas jouée directement par celui-ci, le fait d'y déployer ma vie personnelle, et particulièrement d'y adjoindre celle de ma famille, a participé à en « être affectée » au sens théorisé par Jeanne Favret-Saada (1977). Cette auteure, dans la même veine que les tenants de l'auto-ethnographie, a appelé dans ses travaux (et montré avec force l'intérêt) à réhabiliter la sensibilité de l'enquêteur dans son travail d'interprétation. Elle différencie son approche de celle mentionnée plus haut où la position empathique procède d'une opération de connaissance (Nicolas, 2008), et propose d'accepter de participer au sens d'en être affecté. Cette affection ouvre selon

elle une communication spécifique avec l'autre : « Une communication toujours involontaire et dépourvue d'intentionnalité » (Favret-Saada, 1990, p. 6). Si je partage le point de vue de Laurence Nicolas sur l'empathie en tant qu'opération de connaissance, je rejoins néanmoins aussi celui de Jeanne Favret-Saada qui place l'affection personnelle du chercheur au cœur de son protocole de recherche. Ces deux opérations m'apparaissent non seulement comme « non exclusives », mais gagneraient, il me semble, à être plus systématiquement associées. S'il s'agit de prendre au sérieux la valeur de la subjectivité dans la production de la connaissance, il s'agit aussi selon moi de ne pas rejeter pour autant les autres formes d'accès, dites plus « objectives », à cette connaissance. Dans le cas présent au moins, sur la question de l'oubli du risque investigué par ce travail de thèse, si les résultats de l'enquête se sont révélés intéressants, et plus particulièrement si la contribution de l'auto-ethnographie a été jugée pertinente, ce n'est que parce que ce qu'elle faisait ressortir pouvait être mis en parallèle avec les autres types de matériaux ethnographiques récoltés.

Notes

[1] Action réalisée pour des fins pratiques au départ, celles de numériser les informations afin de les transmettre à mon directeur de thèse qui se nourrissait ainsi des éléments de terrain pour alimenter sa réflexion « à distance », mais qui s'est vite révélée tout à fait utile pour l'analyse. Elle a permis en impliquant une mise à distance avec l'observation du terrain, de rendre plus dynamique le va-et-vient entre l'enquête de terrain proprement dite et l'analyse.
[2] Fédération des Conseils de Parents d'Élèves. Voir www.fcpe.asso.fr
[3] Conseils municipaux, réunions d'information sur les travaux de protections, réunion annuelle d'information pour l'accueil des nouveaux venus, vœux publics du maire.

Références

Breviglieri, M. (2006). Penser l'habiter, estimer l'habitabilité. *Tracés, 23*. 9-14.

Breviglieri, M., & Trom, D. (2003). Troubles et tensions en milieu citadin. Les épreuves citadines et habitantes de la ville. Dans D. Céfaï, & D. Pasquier (Éds), *Les sens du public : publics politiques et médiatiques* (pp. 399-416). Paris : Presses universitaires de France.

Coles, A. L., & Knowles, J. G. (Éds). (2001). *Lives in context : the art of life history research*. Lanham, MD : AltaMira Press.

Durand, S. (2014). *Vivre avec la possibilité d'une inondation? Ethnographie de l'habiter en milieu exposé... et prisé* (Thèse de doctorat inédite). Aix-Marseille Université, France.

Ellis, C., Adam, T., & Bochner, A. P. (2011). Autoethnography : an overview. *Forum Qualitative Social Research, 12*(1). Repéré à http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs1101108

Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.

Favret-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva, 8*, 3-9.

Féraud, O. (2010). *Approche du quartier populaire à Naples dans Voix publiques. Environnements sonores, représentations et usages d'habitation dans un quartier populaire de Naples* (Thèse de doctorat inédite). École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée* (M.- H. Soulet et K. Oeuvray, Trad.). Paris : Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction* (A. Kihm, Trad.). Paris : Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1967).

Kaufmann, J.- C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.

Nicolas, L. (2008). L'empathie, aporie ou doute méthodologique? *Journal des anthropologues, 114-115*, 91-108. Repéré à http://jda.revues.org/316

Soulet, M.- H. (2010, Juin). *Interpréter, avez-vous dit?* Communication présentée à l'université d'été en sociologie : Régimes d'explication et pratiques de terrain. Université de Lausanne, Suisse.

Tedlock, B. (1991). From participant observation to the observation of participation : the mergence of narrative ethnography. *Journal of Anthropological Research, 47*(1), 69-94.

Séverine Durand *est docteure en sociologie de l'environnement. Ses travaux ethnographiques portent sur les rapports ordinaires aux risques naturels ou plus largement au changement climatique. Ils combinent de nombreux formats d'accès à la connaissance. Dans le cadre du programme MOBICLIMEX, elle se concentre sur les trajectoires résidentielles en zone inondable en utilisant la méthode des récits de vie.*

Complémentarisme des méthodes : à propos d'une recherche qualitative en psychologie sur récits de vie et vécu subjectif de précarité sociale

Sophie Fierdepied, Docteure en Psychologie

Université Paris 13, France

Gesine Sturm, Maître de Conférences

Université Toulouse-Jean Jaurès, France

Thierry Baubet, PU-PH

Université Paris 13, France

Résumé

Il est question de présenter la construction méthodologique d'une recherche qualitative en psychologie portant sur des personnes en situation de précarité sociale. Cette recherche a pour ambition de montrer l'impact psychique et relationnel de cette situation sociale mise en perspective avec des parcours de vie précoces douloureux. Elle souligne l'influence du vécu subjectif de cette situation précaire sur les aspects identitaires et narcissiques et plus globalement sur une logique psychique qui serait commune aux sujets étudiés. Une méthodologie a été bâtie spécifiquement afin de répondre à cette ambition. Il s'agit, dans ce texte, de présenter et discuter cette construction qui s'appuie sur des méthodes issues de traditions différentes. Nous montrerons que cette construction propose une lecture à différents niveaux qui s'avère complémentariste. Elle nous permettra de mettre en relief une logique psychique chez des sujets en situation de précarité en en déterminant les influences sociales, relationnelles, historiques.

Mots clés

COMPLÉMENTARISME, *GROUNDED THEORY*, PHÉNOMÉNOLOGIE, PSYCHANALYSE, *OPERATIONALIZED PSYCHODYNAMIC DIAGNOSIS*-2

Introduction

Ce texte expose le processus méthodologique d'une recherche qualitative en psychologie auprès d'individus en situation de précarité. Cette recherche propose des

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 443-457.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

liens entre parcours de vie traumatogènes, logique psychique basée sur la survie et vécu subjectif de la situation sociale actuelle.

Conçue à partir d'un positionnement épistémologique clinique et psychanalytique, « l'équation intellectuelle du chercheur » (Paillé & Mucchielli, 2003, p. 119) s'est également forgée par une expérience de terrain de plusieurs années auprès de personnes en situation de précarité. Les tableaux cliniques de ces patients peuvent évoquer au psychologue des fonctionnements de type limites : les sujets sont instables, présentent une tendance au passage à l'acte, des difficultés relationnelles qui mettent en évidence une méfiance, avec peur de l'intrusion, et ce, malgré un besoin accru d'autrui. Les problématiques narcissiques et identitaires émergent également massivement (problème d'estime de soi, d'image de soi, de reconnaissance par autrui). Difficiles à saisir dans leur logique psychique, leur problématique questionne l'efficacité des interventions cliniques, mais également sociales.

Ainsi, cette recherche part à la fois d'interrogations théoriques autour des fonctionnements limites, du statut de ceux-ci, de leur possible origine traumatique et d'autre part d'interrogations plus pragmatiques afin d'adapter les interventions des professionnels autour de l'accompagnement de ces sujets.

Pour engager cette recherche, il était nécessaire d'avoir une approche méthodologique capable de répondre à plusieurs objectifs :

- Faire apparaître la subjectivité des sujets dans sa dimension consciente et inconsciente, en privilégiant leur récit de vie et leur regard sur les contextes sociaux dans lesquels ils vivent.
- Être en mesure de mettre le matériel en lien avec une réflexion sur la psychopathologie, sans passer de la position du chercheur à une position de soignant qui pose un diagnostic.
- Introduire une procédure d'interprétation qui favorise la conceptualisation et la mise en lien des concepts émergeants avec les théories existantes sur la précarité et le fonctionnement psychique de personnes en situation de précarité.

Méthode de recherche

Ainsi, la subjectivité dont il est question dans cette recherche, porte à la fois sur la réalité sociale vécue par ces personnes, mais également sur la manière dont elles se vivent intérieurement dans l'actuel, dans leur dimension historique (récit de vie) comme dans leurs relations avec autrui. De plus, cette subjectivité s'exprime dans le cadre particulier d'une relation duelle avec le chercheur : ce dernier impacte le sujet, son discours, mais lui-même est également impacté par la rencontre et le récit produit.

Souhaitant tenir compte de toutes ces dimensions, il était important de construire une méthodologie de manière à comprendre puis expliquer ces vécus subjectifs, mais également les éléments inconscients émergeant de ces rencontres.

Malgré l'utilisation de différentes méthodes, la psychanalyse reste, de par notre formation universitaire, mais également personnelle, notre théorie de référence. La démarche clinique d'inspiration analytique apparaît d'ailleurs tout au long de la recherche : dans le mode d'investigation des sujets rencontrés au cours d'interviews, dans l'analyse du contre-transfert avec eux comme avec la recherche ou encore comme théorie de base du fonctionnement psychique et relationnel des êtres humains. En effet, nous partageons le postulat de G. Devereux concernant l'universalité de la psychanalyse[1] en tant que méta-théorie permettant de décrire des dynamiques psychiques, mais également en tant qu'outil méthodologique offrant un accès à la dimension inconsciente du discours lors d'un entretien.

Construire un protocole d'entretien

Un protocole de trois entretiens semi-directifs a été construit. Il s'agissait d'interroger les personnes sur leur situation sociale, leur vécu de la précarité, les possibles effets psychiques de celle-ci, mais également sur leur parcours de vie, leur perception d'eux-mêmes, des autres, etc. Il s'agissait d'éloigner le risque d'influencer le matériel en occultant certaines dimensions ou bien en insistant trop sur d'autres et donc, de faire en sorte que chaque sujet soit interviewé de manière systématique sur les mêmes éléments.

Pour répondre à la question clinique concernant la dynamique psychique et les structures sous-jacentes, le choix a été porté sur un outil clinique offrant l'accès à un matériel narratif et permettant l'énonciation des interprétations concernant différentes dimensions cliniques. L*'Operationalized Psychodynamic Diagnosis,* OPD-2 (OPD Task force, 2008) répondait à ces critères. Il s'agit d'un outil multimodèle qui a été développé en Allemagne dans le cadre des recherches sur les psychothérapies d'orientation psychanalytique. Cet outil se base autant sur les classifications psychiatriques que sur des concepts psychanalytiques, psychodynamiques ou psychosomatiques. Il est conçu comme un outil de communication entre des cliniciens s'appuyant sur des théories, des concepts et des systèmes nosologiques différents. Il permet l'accès aux manifestations des dynamiques psychiques, relationnelles et aux structures psychiques grâce au fait qu'il n'est pas conçu comme un questionnaire, mais comme un guide d'entretien. Il permet ainsi d'aborder, au cours de plusieurs entretiens successifs, différentes dimensions de la vie psychique de la personne concernée. Les thématiques sont formulées de manière assez ouverte et il est tout à fait possible de les intégrer dans un entretien clinique de recherche. Elles sont organisées autour de plusieurs axes : l'OPD-2 propose d'explorer la personnalité des sujets dans ses aspects intrapsychiques (les conflits internes, les mécanismes de défense principaux, la qualité du discours, son organisation, les thématiques récurrentes, la symptomatologie, etc.), et dans ses aspects relationnels (en interrogeant les sujets sur leurs relations aux autres,

mais également en étant attentive aux réactions de type transférentiel ou contre-transférentiel émergeant pendant les entretiens).

Dans le cadre de cette exploration du fonctionnement psychique, l'OPD-2 invite à rencontrer les sujets lors de plusieurs entretiens. Pour ce protocole de recherche, trois entretiens successifs ont été envisagés; ils se sont avérés très intéressants, car permettant de construire une relation de confiance qui a favorisé la construction d'un récit et permis d'aborder des expériences très difficiles, voire traumatiques. De plus, un matériel supplémentaire a été recueilli par la description du développement des relations entre le chercheur et les interviewés. Ainsi, l'utilisation de l'OPD-2 a permis d'organiser le matériel narratif, d'introduire un processus relationnel, tout en gardant la même structuration pour tous les sujets recrutés. Les questions très spécifiques à la situation de vie des personnes ont été intégrées dans notre entretien; il ne s'agit donc pas d'une simple « application » de l'OPD-2, mais d'une adaptation dans le cadre de cette recherche.

Recueillir et analyser le matériel

Dimension ethnographique de la recherche

L'accès au terrain de recherche s'est inspiré de la démarche ethnographique de Cliffort Geertz (1973) qui inclut l'observation, la documentation et l'analyse d'échanges informelles en dehors des entretiens, ainsi qu'une description détaillée du terrain. Ainsi, un journal de recherche a été tenu, permettant la description de scènes vécues, de situations, ou de personnes rencontrées. Si les observations des interactions entre les individus y ont été consignées, nous y avons également noté nos ressentis face aux sujets interviewés, nos réflexions concernant la recherche ainsi que nos rêves quand ils étaient en lien avec notre travail. Ce journal de recherche est venu compléter le matériel principal que représentent les interviews. Dans le cas de cette étude, il s'agissait donc d'un supplément, qui n'avait pas la prétention de réaliser une ethnographique à part entière. Néanmoins, l'analyse de ces notes, et la discussion en supervision nous ont permis élaborer notre place dans la recherche, mais également de compléter les observations plus cliniques faites lors des entretiens. La combinaison d'une méthode clinique avec des éléments de l'ethnographie s'inspire de l'ethnopsychanalyse de tradition suisse dite « école de Zürich » (Nadig, 2004; Parin & Sturm, 2008).

Analyse phénoménologique et élaboration de catégories conceptualisantes

Une fois les récits recueillis, il fallait les traiter et les analyser en évitant les surinterprétations, les digressions psychanalytiques surchargées en théorie. Le choix a donc été, pour ces raisons, de combiner une démarche phénoménologique, d'orientation clinique, avec une procédure de conceptualisation qui s'inspire de la *grounded theory*, (Corbin & Strauss 1990/2008; Glaser & Strauss, 1967).

Après un travail de retranscription puis une lecture globale des entretiens, ces derniers ont été codés suivant la démarche de Glaser et Strauss (1967). Ceci s'est avéré fort utile, car cette démarche a conduit à explorer les thématiques abordées sans succomber à la tentation de faire des interprétations cliniques précoces. En outre, elle a permis de porter notre attention sur le vécu de précarité sociale, le quotidien, le poids du regard d'autrui, la place occupée subjectivement par ces sujets dans le monde, c'est-à-dire sur des aspects qui sont en lien avec leur environnement social. De manière générale, le processus de codage ouvert proposé par la *grounded theory* a permis de solidifier l'ancrage dans le texte, de regarder la dimension manifeste d'un point de vue psychologique et de contextualiser les données au niveau de la situation sociale des individus.

Par la suite, la conceptualisation par catégorie a consisté à regrouper des codes ouverts en fonction des propriétés qu'ils partagent d'un point de vue psycho-dynamique et social. Dans cette phase d'interprétation, nous avons essayé de garder une approche qui favorise l'induction. Nous sommes cependant conscients, et ce, malgré notre tentative de suivre la démarche consistant en une épochè, que notre positionnement épistémologique et les références théoriques qui ont inspiré la formulation de notre problématique (psychanalytique et complémentariste), ont influencés le processus de conceptualisation. C'est pourquoi, quand des références théoriques apparaissaient tout de même de manière évidente, nous les avons consignées dans des mémos dont nous nous sommes servis dans un troisième temps.

En ce qui concerne la dimension « latente » des récits, elle a été intégrée aux catégories qui concernent les dynamiques psychiques tout en restant au plus près du matériel et en évitant de tirer des interprétations globales sur l'ensemble de l'entretien. Ces éléments latents peuvent être relevés dans les catégories sans pour autant que n'apparaissent d'explication clinique. Il s'agit d'une interprétation qui s'appuie sur le point de vue des sujets rencontrés et qui se veut surtout compréhensive. La retranscription des entretiens et leur lecture globale ont permis de donner une teinte particulière à la compréhension phénoménologique des entretiens recueillis, permettant de coder ensuite chaque passage en fonction de cette tonalité. Cela a facilité la présentation des sujets grâce à un résumé de leur anamnèse. De plus, les éléments de type transférentiels recueillis pendant les interviews, mais également autour d'eux et consignés dans un journal de recherche ont, eux aussi, participé à la lecture clinique du matériel. L'analyse clinique de l'ensemble du matériel est véritablement apparue dans la mise en articulation des phénomènes entre eux.

Cette démarche, qui se rapproche de celle proposée par Paillé et Mucchielli (2003), combine phénoménologie et *grounded theory.* Elle permet à la fois de comprendre la manière dont les personnes en situation de précarité vivent leur environnement social et font en sorte de lui donner sens pour l'assimiler à leur histoire

de vie, mais également comment leur fonctionnement psychique est impacté par leur parcours de vie passé et actuel. Cette combinaison rend ainsi l'analyse clinique possiblement créatrice de théorisation.

Présentation des catégories conceptualisantes

La conceptualisation d'un certain nombre de dynamiques qui sont à l'œuvre dans les interviews, a pu être dégagée dans ces six catégories basées sur un matériel issu de 20 entretiens réalisés auprès de 10 personnes. Elles sont présentées de manière synthétique ci-dessous :

- « L'exposition à un environnement défaillant » : Cette catégorie fait référence à l'exposition précoce des sujets à des événements traumatogènes, un environnement défaillant et à la répétition d'une telle situation dans l'actuel.
- « Une alliance sociale et humaine incertaine » : Cette catégorie met en évidence la méfiance des sujets rencontrés à l'égard d'autrui, mais, de manière générale, à l'égard de la société, pouvant aller jusqu'au sentiment de persécution. Les défaillances graves qu'ils ont eu à subir pour la plupart dès leur enfance ou adolescence, de la part des adultes, ont eu pour effet de nier leur statut de sujet. Dans ces conditions, le pacte social et humain est perverti, voire pour certains, rompu. Ainsi, si la rue marque une alternative au grand jeu social, elle prend pour chacun un sens différent.
- « À l'écart du monde » : Cette catégorie regroupe les éléments qui éclairent sur un certain retrait du monde, subi, mais aussi parfois entretenu par les sujets et leur tentative pour revenir au centre de l'attention d'autrui.
- « Maîtrise de soi, de sa vie » : Bon nombre d'éléments semblent échapper à leur contrôle que ce soient des éléments internes (l'impulsivité) ou externes (le destin, la malchance). Les sujets utilisent indifféremment, comme des équivalents, des postures et des pôles contraires (maitrise/non-maitrise, dépendance/indépendance, toute-puissance/impuissance). Cela dénote leur difficulté à maitriser leur fonctionnement, leur destin comme leur environnement.
- « La stigmatisation éprouvée » : Les sujets interviewés évoquent le regard négatif porté sur eux par autrui, mais aussi projeté par eux, le rejet qui l'accompagne, les émotions éprouvées et les moyens qu'ils trouvent ou non pour s'en défendre.
- « Réalité du temps qui passe » : Cette catégorie fait référence au rapport qu'entretiennent les sujets avec le temps, son déroulement, en lien avec leur désir de toute-puissance. La situation de précarité quand elle est durable, entretient un certain déni de la réalité temporelle.

Analyse clinique

La mise en articulation de ces catégories conceptualisantes correspond à un second niveau d'analyse, cette fois clinique, où apparaissent les vignettes de chacun des sujets recrutés, l'interprétation de leur parcours de vie, leur logique psychique, leur mode relationnel ainsi que les effets contre-transférentiels du chercheur dans ces relations avec eux comme avec la recherche.

Si l'analyse phénoménologique est fortement inductive au sens où elle permet d'associer des caractéristiques d'un entretien avec d'autres dans le but de faire émerger un phénomène non encore connu, l'analyse clinique apparait plus abductive puisque les catégories conceptualisantes mettent quelques fois en évidence des éléments que l'on ne peut raccrocher à rien de connu et qui obligent à créer, construire intellectuellement un sens, une logique (Reichertz, 2009). Cette articulation est rendue possible et facilité par un premier schéma théorisant permettant de comprendre les liens entre les catégories (voir Figures 1).

De la méthode à la construction théorique

Démarche vers une théorisation des données d'analyse

La dernière étape de cette méthodologie – la phase de discussion – s'éloigne des propositions de Glaser et Strauss en 1967 et met surtout l'accent sur une mobilisation des concepts qui introduit un dialogue entre les catégories et le champ théorique dans lequel nous situons notre problématique, se rapprochant en cela des développements de Corbin et Strauss (1990/2008). Elle apparait en réalité comme une nouvelle catégorisation, mais cette fois chargée en théories puisqu'elle intègre des concepts multiréférentiels inscrits dans des mémos dès le début du traitement des données, mais laissés en suspend pendant les deux premières phases. Elle propose alors un dialogue entre les éléments issus des données conceptualisées et les concepts théoriques, leur permettant de s'éclairer les un, les autres, de se compléter et de proposer de nouvelles perspectives. C'est pourquoi, il fallait essayer de veiller à l'ouverture de notre approche. Le défi était double : d'une part, il était important de garder la richesse et le détail exprimés dans l'organisation des catégories, et d'autre part, il fallait éviter une démarche monoréférentielle au risque de tomber dans le piège, lié à un manque d'ouverture à de nouvelles perspectives, consistant à confirmer des théories existantes. C'est en cela que l'utilisation de la méthode complémentariste de G. Devereux (1967), qui invite à utiliser, de manière obligatoire et non-simultanée, plusieurs perspectives sur le même matériel, a été d'une grande aide. Cette approche a permis, dès ce moment de la recherche, l'utilisation de notions et de concepts issus de plusieurs champs théoriques comme la sociologie, l'anthropologie ou la philosophie. Cette approche utilise également les méthodes qui sont issues de ces théories comme c'est le cas pour cette recherche avec la psychanalyse et l'approche socioconstructiviste. Pour Devereux cependant, il est fondamental de garder une cohérence entre méthode et

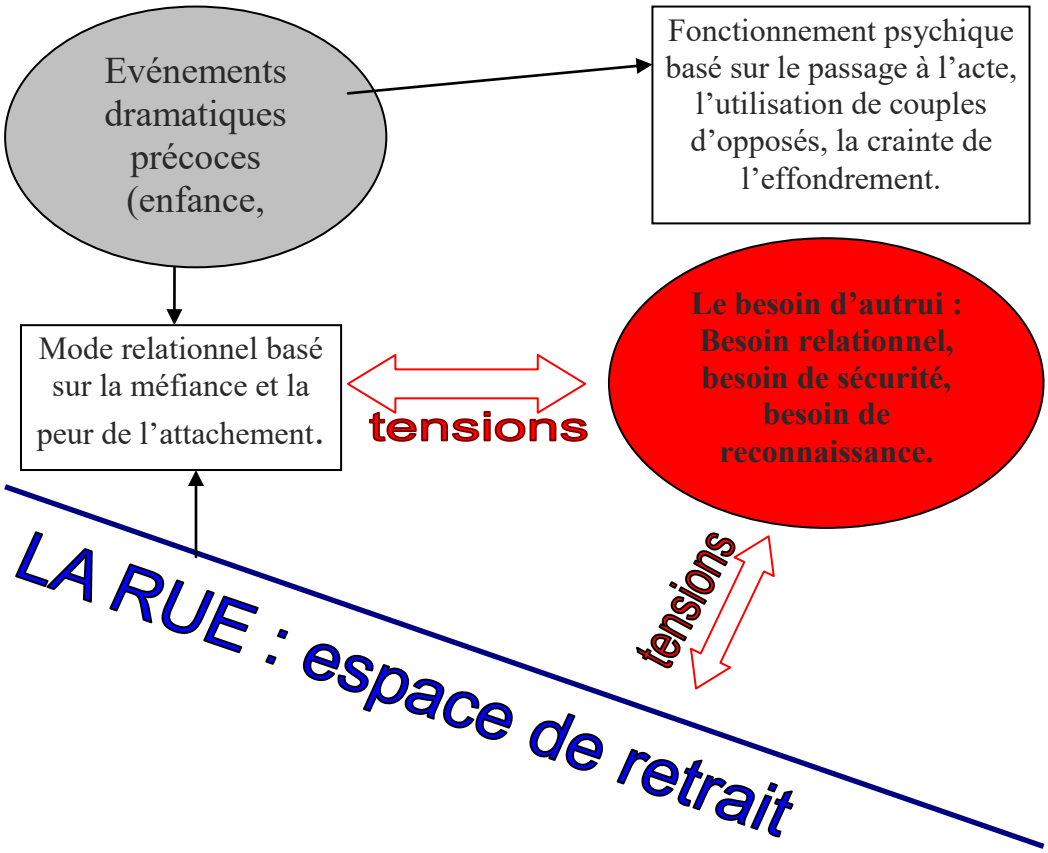


Figure 1. Les éléments de conceptualisation issus des catégories sont positionnés dans un schéma afin de visualiser la manière dont chacune interagit avec les autres.

théorie. En ce sens, il ne s'agit donc pas simplement de proposer plusieurs regards, plusieurs perspectives sur un même objet, mais bien plusieurs niveaux d'analyses qui offrent une perspective en plusieurs dimensions sur un phénomène. Ainsi l'utilisation de différents niveaux de lecture pluridisciplinaires (Devereux, 1967) offre une perspective supplémentaire pour compléter la compréhension des données et l'ouvrir à d'autres champs évitant ainsi au chercheur de ne se limiter qu'à une seule grille de lecture.

Second schéma théorisant

Un second schéma théorisant a permis d'organiser la pensée du chercheur et pouvoir ainsi bâtir une construction théorique pouvant rencontrer des auteurs venant l'étayer, la compléter, la préciser (voir Figure 2).

Constitution de quelques concepts théoriques

Grâce à ce traitement des données et l'influence de ces différentes méthodes, certaines dynamiques psychiques ont pu être révélées. Elles mettent en avant l'existence d'événements dramatiques ou vécus comme tels, survenus avant que les sujets n'aient atteint l'âge adulte et qui est le point d'origine des récits de vie. Ces événements ont la particularité de les avoir confrontés aux défaillances des adultes et d'avoir modifié de manières irrémédiables leur environnement et leur destin au travers de séparations, ruptures, et plus particulièrement de placements (sociaux ou psychiatriques).

Si chacun des sujets recrutés présente un tableau clinique spécifique, le travail de conceptualisation a mis en avant l'existence d'une dynamique d'être au monde qui leur est commune : vécu persécutoire, difficultés d'attachement, impulsivité. Le concept « d'effet d'exposition » constitué à partir de l'analyse phénoménologique et clinique, émerge du vécu persécutoire commun aux sujets. Il montre bien l'impact psychique de la situation de précarité. En effet, le corps tout comme le psychisme sont exposés au froid, à la faim, à la douleur, à la violence, mais également aux regards stigmatisants, aux jugements d'autrui. L'habitat, l'emploi, la famille sont autant d'enveloppes protectrices du psychisme qui sont perdues. Le sujet reste donc à vif et ressent son environnement comme persécutoire. L'effet d'exposition en situation de précarité est d'autant plus fort qu'il vient également faire écho à l'exposition précoce à des événements dramatiques.

Ces diverses dynamiques psychiques mises en lien et théorisées nous ont conduits à envisager l'existence d'un métafonctionnement commun aux sujets et basé sur une logique de survie. Celle-ci serait prédominante dans toute situation paradoxale face auxquelles l'individu est en risque d'être effacé, nié en tant que sujet psychique, sujet social, sujet politique. Nous postulons que cette logique psychique trouve son origine dans l'expérience traversée par tout nourrisson que sa dépendance et sa vulnérabilité conduisent à des angoisses relationnelles fortes. Si cette logique s'atténue habituellement pour laisser place à l'illusion offerte par la civilisation, facteur de confiance, elle va, chez les sujets rencontrés, soit dominer leur fonctionnement psychique, soit faire retour dans toute situation extrême ou de non-sens.

Face à la situation de précarité sociale dont cette recherche affirme la paradoxalité, les personnes vont tenter de demeurer sujets en restant en position d'acteur pour échapper à une situation de victime passive, coûteuse psychiquement. La posture active va permettre au sujet de conserver une place d'acteur social et politique. Elle aura pour fonction d'assimiler les événements traumatogènes passés, mais

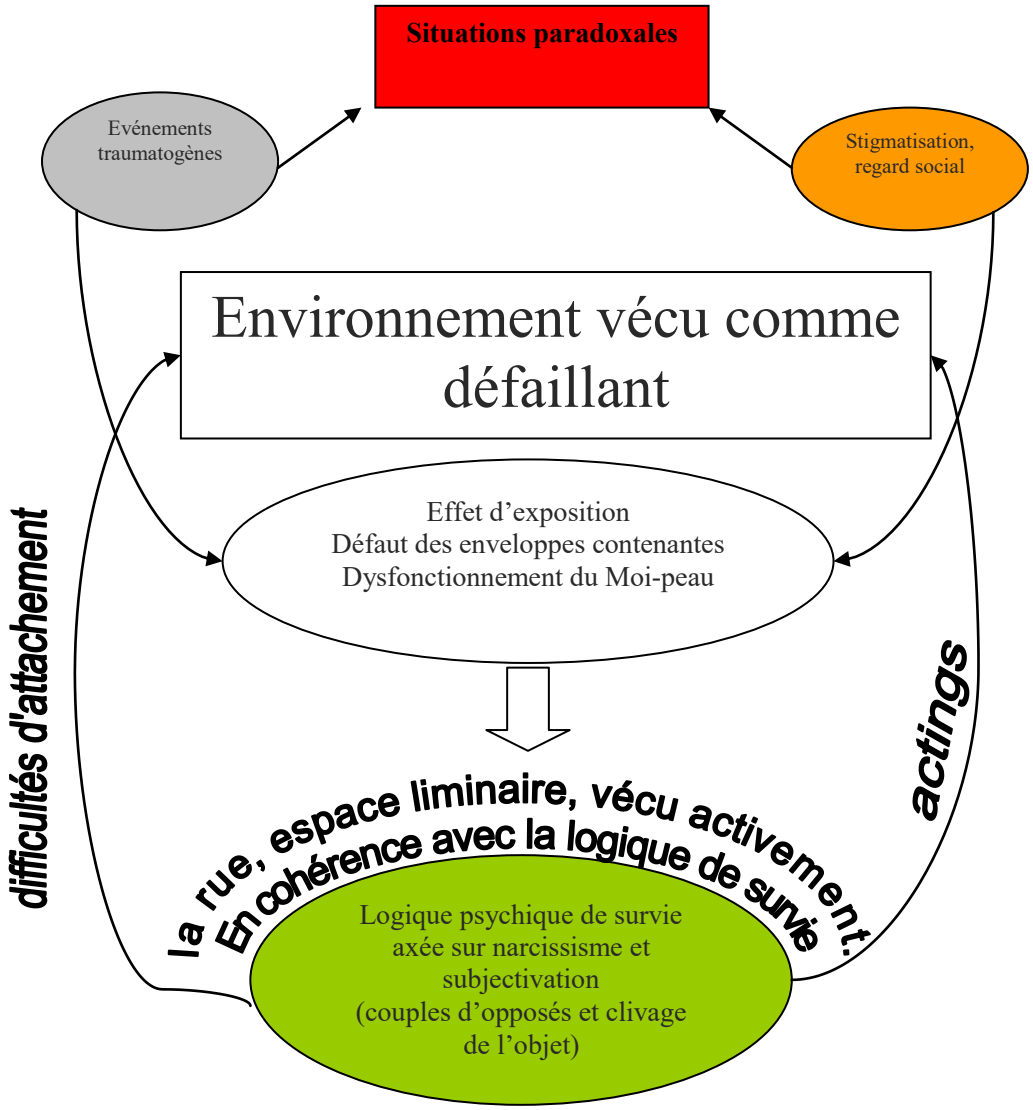


Figure 2. Le second schéma théorisant offre une vision de la manière dont les deux niveaux d'analyse phénoménologique et clinique s'articulent avec la théorie.

également de transformer, renforcer identitairement les individus. La conceptualisation des données met, en effet, en évidence comment, le statut social de

« précaire », qui bien que représentant une identité sociale négative, va venir recouvrir celle de « victime passive ». C'est pourquoi nous avons proposé le concept « d'identité de recouvrement ». Cette identité propose un statut, certes disqualifiant, mais également singulier et potentiellement fascinant. Les bénéfices qu'elle apporte sont identitairement et narcissiquement protecteurs.

Réflexions autour d'une construction méthodologique

Pour aboutir à une conceptualisation théorique et pour répondre à la question de recherche, des choix méthodologiques ont été faits. Ils peuvent cependant questionner sur leur compatibilité épistémologique : la psychanalyse qui est notre théorie de référence et notre mode d'investigation des individus, est issue de la tradition phénoménologique qui envisage la subjectivité comme la conscience du monde, de soi dans le monde, celui-ci étant considéré par le sujet comme phénomène vécu. Certes, psychanalyse et phénoménologie ne supposent pas tout à fait la même définition de la subjectivité : même si l'on peut aisément argumenter que la phénoménologie implique une dimension inconsciente (l'intentionnalité possède en effet sa part inconsciente), il est à souligner que l'inconscient freudien pour sa part se base sur des suppositions théoriques précises (notion de mécanismes de défense par exemple).

La psychanalyse tient donc compte de la dimension inconsciente, supposant son caractère à la fois dynamique et conflictuel et son lien avec l'histoire du sujet. Elle propose en outre de faire l'analyse de la relation « chercheur-sujets recrutés », mais également « chercheur-sujet de recherche ». Fidèles aux théories psychanalytiques, nous avons donc tenu compte des aspects inconscients de ces vécus. Dans cette perspective, nous avons intégré dès la première analyse de type phénoménologique des éléments inconscients, latents, apparaissant dans le matériel. Ces éléments ont été intégrés dans les catégories, introduisant dès cette étape les dynamiques inconscientes présentes dans le récit. Ils ont été approfondis grâce à une seconde analyse de type clinique. Ces éléments ont également apporté une perspective en profondeur aux données en les éclairant sur le rapport des sujets recrutés avec l'investigateur, autrui, la société.

Or, pour obtenir des données de qualité, le recueil est fondamental. En ce sens l'influence de l'OPD-2 nous a permis une exploration psychique des sujets interviewés autour de thématiques diverses (les axes), permettant d'ouvrir autant que possible les différentes dimensions psychiques des sujets sans n'en omettre aucune, mais également d'organiser un déroulé d'entretiens semblables d'un sujet à l'autre, favorable au recueil de leur parole et à l'instauration d'une relation avec le chercheur.

En complément de l'approche phénoménologique, nous avons introduit une démarche conceptualisante inscrite dans la tradition de la *grounded theory*. Dans la première partie de l'analyse, l'influence de la *grounded theory*, qui s'inscrit dans l'interactionnisme symbolique, introduit une étape dans le traitement des données,

mettant l'accent sur l'induction. La méthode très rigoureuse qu'elle propose, protège du risque de plaquer des éléments théoriques sur les récits des acteurs interviewés et, en définitive, de psychologiser à tort, les phénomènes en présence. Elle a rendu possible la mesure du poids des interactions sociales et leur influence sur le fonctionnement psychique des individus tout en tenant compte du vécu des personnes vivant une situation de précarité. La comparaison de différents passages et l'élaboration de catégories conceptualisantes a permis de rester très proche du matériel et du détail. Ceci a enrichi la première lecture phénoménologique et servi de lien pour bien « ancrer » les interprétations dans le matériel. Les catégories ont donc été développées sur la base d'une démarche principalement descriptive et inductive inspirée de Glaser et Strauss (1967).

Dans notre recherche, nous avons eu recours aux méthodes d'interprétation psychanalytiques (interprétation des données cliniques sur la base d'un référentiel psychanalytique, analyse du contre-transfert du chercheur) ainsi qu'à une démarche phénoménologique qui permet de restituer la logique du sujet en respectant la temporalité et la mise en lien de thématiques dans son récit. La démarche de la théorie ancrée, amène, surtout pendant la première phase du codage « ouvert » (multiplication de codes, puis de catégories proches du matériel), une certaine fragmentation du matériel. Bien que cette fragmentation soit intéressante pour faire apparaître des logiques transversales et pour se distancier de la lecture clinique, elle aurait pu apparaitre peu adaptée à notre étude s'il n'y avait eu pas le contrepoids des démarches psychanalytiques et phénoménologiques.

Notre manière de combiner différentes méthodes et références théoriques, pourrait qualifier de *triangulation complémentariste*. Nous n'avons pas seulement cherché par cette triangulation une validation des résultats par l'introduction d'une perspective supplémentaire comme l'a proposé Denzin dans ses premiers écrits sur la triangulation (Denzin, 1970), mais également à réaliser une relecture du processus de triangulation qui s'inspire à la fois des travaux de Devereux (Devereux, 1972) et des travaux plus récents sur la triangulation et la combinaison de différentes méthodes (Flick, 2006, 2011). Ainsi, nous avons adopté une triangulation conçue comme une recherche de perspectives complémentaires se confrontant afin de mieux comprendre les différentes dimensions d'un phénomène complexe. En ce sens, nous nous rapprochons de la conception que Denzin développe dans un texte plus tardif :

> La triangulation théorique ne réduit pas nécessairement le biais, et la triangulation méthodologique n'augmente pas nécessairement la validité. Les théories sont généralement le produit de traditions différentes, et leur combinaison aide à avoir une image plus complète, mais pas plus « objective ». De la même manière, différentes méthodes ont émergé en tant que produit de traditions théoriques différentes, et pour cette raison,

> leur combinaison ajoute une plus grande portée et profondeur, mais pas une précision augmentée.[2] [traduction libre] (Denzin, 1970, p. 33).

Ce choix de combiner des approches méthodologiques de traditions différentes montre notre volonté de garder un ancrage solide sur le matériel et d'éviter toute tendance à déduire, à partir des seules théories cliniques et psychanalytiques, une interprétation monoréférentielle des données recueillies. Il a certes pu complexifier la lecture du matériel, mais en même temps, il nous a obligé à avoir une grande flexibilité dans le va-et-vient entre différentes perspectives et approches méthodologiques.

Si la complexité de notre démarche a stimulé notre capacité à découvrir des liens, et à passer, de manière de plus en plus aisée entre la dimension sociale et la dimension psychique du matériel, il a été également couteux en termes d'investissement et de besoin de flexibilité. Il serait intéressant de chercher à développer une adaptation de la méthode de la théorie ancrée qui facilite l'exploration des dynamiques cliniques. En ce sens, les développements récents dans les approches narratives et réflexives de la théorie ancrée nous semblent particulièrement intéressants (Mruck & Mey, 2010; Ruppel & Mey, 2015).

Plus généralement, la combinaison de ces méthodes ouvertes sur les sciences humaines nous a permis de réinterroger un certain nombre d'éléments théoriques. Le plus important concerne le statut des états limites ou borderline considérés comme un devenir possible des traumatismes psychiques, mais également comme une forme d'adaptation psychique face à toute situation paradoxale telle que la précarité sociale et sa forme extrême, l'exclusion sociale.

Notes

[1] La question de l'universalité des concepts psychanalytiques, et notamment celle du conflit Œdipien a suscité de vifs débats entre la jeune psychanalyse et l'anthropologie émergeante au début du siècle dernier (notamment la controverse entre Jones et Malinowski, voir Reichmayr, (Mouchenik, 2004; Reichmayr, 2003)). À l'époque, les positions psychanalytiques à ce sujet ont été d'une certaine rigidité qui avait empêché le développement d'une position plus différentiée de ce qui pourrait être universel et ce qui est effectivement culturel et historiquement marqué dans la théorie psychanalytique. Si nous nous réclamons de la position universaliste, ce n'est pas dans l'idée que l'ensemble des concepts serait applicable à toute situation interculturelle, mais dans l'idée que quelques principes et concepts-clés peuvent être utilisées, à condition d'y apporter une réflexion critique sur la nécessité d'introduire des aménagements. En ce sens, notre position est à la fois pragmatiste et constructiviste.

[2] « *Theoretical triangulation does not necessarily reduce bias, nor does methodological triangulation necessarily increase validity. Theories are generally the product of quite different*

traditions, so when they are combined, one might get a fuller picture, but not a more 'objective' one. Similarly different methods have emerged as a product of different theoretical traditions, and therefore combining them can add range and depth, but not accuracy » (Denzin, 1970, p. 33).

Références

Corbin, J., & Strauss, A. L. (2008). *Basics of qualitative research* (3e éd.). Thousand Oak, CA : Sage. (Ouvrage original publié en 1990).

Denzin, N. (1970). *The research act.* Chicago, IL : Aldine.

Denzin, N. (1989). *The research act* (3e éd). Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.

Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.

Devereux, G. (1972). *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris : Flammarion.

Flick, U. (2006). Triangulation. Dans V. Jupp (Éd.), *The Sage dictionary of social research methods* (pp. 305-307). London : Sage.

Flick, U. (2011). *Triangulation. Eine Einführung* [*Triangulation. Une introduction*]. Berlin : VS Verlag.

Geertz, C. (1973). Thick description. Toward an interpretative theory of culture. Dans C. Geertz (Éd.), *The interpretation of cultures* (pp. 3-30). New York, NY : Basic Books.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research.* New-York, NY : Sociology Press.

Mouchenik, Y. (2004). *L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak.* Grenoble : La pensée sauvage.

Mruck, K., & Mey, G. (2010). Grounded theory and reflexivity. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 487-510). London : Sage.

Nadig, M. (2004). Transculturality in process. Theoretical and methodological aspects drawn from cultural studies and psychoanalysis. Dans H. J. Sandkühler, & H. B. Lim (Éds), *Transculturality, epistemology, ethics and politics* (pp. 9-21). Francfort-sur-le-Main : Lang.

OPD Task Force (Éds). (2008). *Operationalized psychodynamic diagnosis OPD-2. Manual of diagnosis and treatment planning.* London : Hogrefe.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales.* Paris : Armand Colin.

Parin, P., & Sturm, G. (2008). L'ethnopsychanalyse : un combat politique. Entretien avec Paul Parin. *L'Autre. Cliniques, cultures, sociétés, 2*(9), 171-183.

Reichertz, J. (2009). Abduction : the logic of discovery of grounded theory. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research, 11*(1). Repéré à http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs1001135

Reichmayr, J. (2003). *Ethnopsychoanalyse. Geschichte, Konzepte, Anwendungen* [*Ethnopsychanalyse. Histoire, concepts, applications*]. Gießen : Psychosozial-Verlag.

Ruppel, P. S., & Mey, G. (2015). Grounded theory methodology. Narrativity revisited. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, *49*(2), 174-186.

Sophie Fierdepied *est Psychologue clinicienne et Docteure en Psychologie. Elle est chercheuse associée à l'Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Laboratoire UTRPP et affiliée à l'unité Inserm 1178. Ses domaines d'intérêt portent sur le vécu de précarité sociale, les organisations limites, le traumatisme psychique et les méthodes qualitatives.*

Gesine Sturm *est Maitre des Conférences en Psychologie Interculturelle à l'Université Toulouse Jean Jaurès, Laboratoire Cliniques Psychopathologie et Interculturelle, EA 4591 et chercheuse associée au Laboratoire UTRPP, Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité. Elle travaille sur la clinique transculturelle, les questions d'interprétariat en thérapie et la méthodologie qualitative.*

Thierry Baubet *est Professeur de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Chef du Service de Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent, psychiatrie générale et addictologie à l'hôpital Avicenne (AP-HP) à Bobigny, chercheur à l'unité Inserm U1178. Ses travaux portent essentiellement sur la psychiatrie transculturelle, et les traumatismes psychiques de l'enfant et de l'adolescent.*

D'un phénomène sidérant vers une relation d'appropriation

Lionel Diébold, Dr

Hôpital de la Timone, France

Jean-Philippe Roustant, Doctorant

Hôpital d'Ales, France

Isabelle Boulze, Maître de conférences

CHU de Nîmes, France

Résumé

Les démarches quantitatives et qualitatives constituent le paysage méthodologique de la recherche contemporaine. De façon subversive, nous étudions un phénomène en traversant *le risque interprétatif* et la *prudence empirique*. Aussi, avec la colostomie, toutes les recherches aboutissent à un constat, l'importance de la relation infirmière malade, mais sans jamais décrire cette relation. La recherche ne semble plus articulée à la pratique. Il apparait indispensable de reconsidérer les méthodes dans leur paradigme d'appartenance pour construire un savoir non dématérialisé de la clinique et un savoir consistant dans son paradigme. Sur un phénomène, la sidération, on raccorde *le travail du quotidien*, avec les recherches qualitatives et quantitatives. Deux paradigmes se dégagent, la phénoménologie et la psychanalyse. Il se produit une immixtion paradigmatique, à deux entrées pour lire le phénomène. Nous avons choisi de montrer de quelle manière un patient peut s'approprier la colostomie, avec une application clinique en appui sur la psychanalyse.

Mots clés

DÉMARCHE QUALITATIVE, PSYCHANALYSE, PHÉNOMÈNE, COLOSTOMIE

Dans la recherche, des nombreux débats commencent à interroger de manière critique la nature et la pertinence des méthodologies employées dans le domaine de la santé. Déjà, Latouche (1984) dénonçait le glissement des sciences de la nature dans le champ des sciences humaines, ce qui produit des écueils épistémologiques, « confusion des genres » et « réifications des théories » (p. 57). Cette opposition s'est transformée entre démarche qualitative et/ou quantitative, effet de l'actuel de notre

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 458-471.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

société contemporaine. À l'hôpital, la démarche quantitative (perspective physico-physique) concerne la maladie (taille, poids, localisation) et distingue deux groupes présupposés homogènes avec la même maladie. Encore faudrait-il s'accorder sur l'homogénéité du trait privilégié qui ne tient pas compte de l'histoire de l'individu expertisé, mais seulement d'un trait qui n'a de sens que pour l'expérimentaliste? Bref, ça fournit des informations sur la maladie, mais aucune sur le malade. Les démarches qualitatives sont venues mettre en valeur le vécu et le ressenti du malade.

Dans les deux cas, nous soutenons la nécessité de s'assurer de l'adéquation des résultats obtenus lors d'une recherche avec les professionnels du terrain et les personnes concernées, les malades. Dès lors, les démarches quantitatives sont apparues inapplicables à la pratique avec les malades (applicable uniquement à l'objet « maladie ») et elles ne semblent pas se préoccuper du vécu et du bien-être des malades, en raison de leur dispositif méthodologique. De fait, la recherche qualitative aurait pu constituer « un principe de précaution aux dérives quantitativistes du modèle économique dominant » (RIFReQ 2015)[1], en revenant à la pratique. Cette inadéquation de la pratique et de la recherche, dans les démarches quantitatives, pourrait se poser aussi dans certaines démarches qualitatives. Nous pensons, notamment aux démarches qualitatives « sous protocole ». Nous les appelons ainsi, en appui d'un article de Santiago-Delefosse (2004), qui distingue des études avec un protocole et les études sur la pratique quotidienne. En effet, malgré le fait qu'elles forment « un ensemble théorique hétérogène », la proposition de « grilles d'aides à l'évaluation » et une « grille repère », notamment pour rectifier le « manque de rigueur de l'échantillonnage, peu de fidélité et de constance des données, absence de reproductibilité, faiblesse dans la validité et l'explication » (2004, p. 247), constitue, selon nous, une tendance à la normativité, qui peut s'avérer délétère à l'observation du vivant. Comme toutes grilles, tous protocoles, ils ne favorisent que le point de vue normal, celui de la norme sous-jacente (Canguilhem, 1966). Néanmoins, cette proposition normative est nuancée avec « le travail quotidien » du psychologue (Santiago-Delefosse, 2004).

Une revue de littérature, anglo-saxonne et francophone, concernant la colostomie, a été effectuée, sur les dix dernières années, en prenant comme critère les démarches qualitatives (Diébold, 2016). Elle révèle qu'**une** seule **solution** thérapeutique est donnée, malgré l'observation de la souffrance de patients, vivants le fait d'être appareillés, le plus souvent, comme « une survie » or « *a challenge* » « *negative impact* » (Krouse, 2013; Popek, 2010, cité par Diébold, 2016). Il s'agit de la relation infirmière-malade ou des solutions d'éducation thérapeutique, menée par des infirmières, avec ou sans protocole standardisé (Ferreira-Umpiérrez, 2014; Seng Giap et al 2013; Thorpe et al, 2014; Zheng et al, 2013, cité dans Diébold, 2016). Aucune solution n'est fournie pour montrer comment la relation opère et fonctionne, laissant les infirmières se débrouiller avec ce qui intéresse, de moins en moins, les

médecins et les psychologues. L'un de nous a commis un article pour montrer le maniement du transfert dans la relation (Diébold, 2016).

Ce renoncement à la pratique est pour le moins curieux, alors qu'un retour à la clinique de la relation devrait s'imposer. Paradoxalement, avec la même revue de littérature, il est possible de remarquer que les théories tournent en rond autour de la même méthode qui les promeut, sans aborder le vif de la relation entre deux personnes. À force de décrire la même chose, ne peut-on pas parler de fossilisation des théories en raison de la démarche et d'une exclusion de la pratique? Pourtant, des alternatives existent à cette hégémonie de la méthode. Il suffit de se demander dans quel paradigme on se situe. Quand Kuhn (1962) démontre que chaque paradigme construit sa propre méthode, « même en l'absence de règles » (p. 70), pour guider la recherche, il ouvre une voie originale à une « démarche de construction du savoir » (Bosisio, & Santiago, 2014, p. 45), qui sort de l'opposition démarche quantitative et/ou qualitative. C'est aussi la position de Santiago-Delefosse (2004) : « […] en dernier lieu aucune "grille d'aide à l'évaluation" ne saurait remplacer la discussion critique de la pertinence des repères théoricoépistémologiques qui devrait faire partie du processus d'évaluation d'un article, quelle que soit la méthode de recherche » (p. 253). Il convient de resituer la méthode dans les repères théoricoépistémologiques (le paradigme) qui la désigne. Cette méthode doit être cohérente dans le paradigme, et peut alors supporter des variations intraparadigmatiques. L'hétérogénéité est une richesse de la variété des situations dans la démarche qualitative. Avec Santiago-Delefosse (2004),

> […] l'évaluation reste plus difficile dans tous les cas où les travaux de recherche sont conduits à partir de données « cliniques » recueillies dans le cadre du travail quotidien du psychologue et qui sont utilisées, dans un deuxième temps, comme données de recherche (p. 253).

Cette auteure défend qu'une pratique puisse se soutenir d'un travail quotidien du psychologue avec une procédure spécifique, « Procédure qu'il faut différencier d'une recherche appliquée qui exige un protocole de recherche préétabli, quel que soit le type de méthode » (Santiago-Delefosse, 2004, p. 253). Notre démarche est de fait qualitative, même si elle ne se contraint pas aux normes d'une grille d'évaluation ou aux protocoles de recherches préétablies des recherches aprioriques. Ce « travail quotidien », mis en valeur par Santiago-Delefosse, est *a posteriori*. Il y a une possible concordance entre la pratique et la démarche de recherche. Il existe une théorie sur les recherches construites sur « le travail quotidien », recherches qui s'appuient sur une praxis. Il s'agit de la *praxéologie* (Lacan, 1964) : c'est-à-dire une démarche de la pratique qui s'articule sur une théorie, théorie qui enrichit cette pratique en lui donnant du sens, et théorie qui se remanie des nouveaux éléments apportés par la pratique. Sur ce point de la pratique, articulée à la méthode qualitative (Santiago-Delefosse, 2004),

nous pouvons revendiquer une solide appartenance aux démarches qualitatives. Il y a un avantage immédiat à l'inclusion de la pratique. On évite l'écueil des fossilisations théoriques et une discordance entre la pratique, la méthode apriorique et la théorie. En partant de la pratique, la méthodologie, qui dépend du paradigme et de l'objet que le chercheur observe, doit s'ajuster à l'objet de la recherche. Nous avons rappelé que certains paradigmes peuvent fonctionner « même en l'absence de règles ».

Cela ne résout pas notre difficulté de l'accompagnement des malades que nous problématisons avec la colostomie. Nous cherchons, en effet, à décrire ce qui se passe dans la relation soignant-patient autour de la colostomie. Ainsi, au regard du travail quotidien, les fragments commencent sur des énoncés, tels qu'ils ont été dits par le patient, par le médecin, par l'infirmier. S'intéresser à la pratique implique de s'accorder sur ce qui est *capté* (Rouan & Pedinielli, 2001) par le chercheur, ce qui réinclut le chercheur avec les effets qu'il produit sur la relation (Santiago-Delefosse, 2002). La pratique clinique impose une démarche particulière a posteriori du chemin parcouru à partir de ce qui a fait une butée. C'est aussi un des axes centraux de la méthode qualitative, sur au moins deux points. Premièrement, la pratique clinique, dans l'après coup, dégage des *captés* observés qui peuvent constituer des nouvelles catégories qui n'auraient pas pu être pensées précédemment. Deuxièmement, « toutes les approches qualitatives s'intéressent au discours et à la manière dont le sujet exprime son monde en mots » (Santiago-Delefosse, 2002, p. 43). Cependant notre différence avec cette auteure réside dans le fait que le discours d'un patient est toujours adressé à un autre. Il s'inscrit, de fait, dans une clinique sous transfert. Dans ce cadre de l'adresse et de la relation soignant-soigné, notre intérêt se porte sur des énoncés et sur une énonciation. Enfin, la démarche qualitative présente des *illustrations cliniques* (Fernandez & Pedinielli, 2015). Ces illustrations cliniques se constituent sur des *études de cas*. L'analyse de contenu valorise l'exemplarité et surtout l'articulation d'invariants repérés de manière isolée. Ainsi, « tout ce qui est dit… est susceptible d'être soumis à une analyse de contenu » (Henry & Moscovici, 1968, p. 36) et l'analyse de contenu s'applique à des « *textes délibérément choisis* », par ce qu'elle « *vise les conditions de production* » des textes, de ce qui est dit. Sur ce point transversal, peuvent apparaitre, dans l'après-coup, des invariants.

Notre paradigme pour les relations humaines est la psychanalyse, une psychanalyse appliquée au somatique. Avec Allouch (1991), il est possible d'articuler ce paradigme à la triade lacanienne, le Symbolique, Imaginaire et Réel. Le paradigme c'est « le cas auquel on donne une valeur canonique, qui sert à résoudre des problèmes formellement semblables à celui qu'il pose » (Kuhn, 1990, p. 16). Cette construction paradigmatique introduite à de nouvelles pratiques. Avec cette « généralisation-esquisse » (Kuhn, 1962), le paradigme permet de résoudre les problèmes posés à la science (ici que se passe-t-il dans la relation soignant-malade avec la colostomie?) et il fait consensus entre les experts de ce même paradigme. C'est aussi la consistance dans

le temps du paradigme qui en fait sa pertinence et sa résistance à une tension épistémologique.

Si nous recentrons notre proposition sur le paradigme, c'est par opposition à la prévalence actuelle de la méthodologie, excentrée des repères théoricoépistémologiques qui devraient la fonder. Avec ce changement de niveau, le retour au paradigme, il est aisé à comprendre que les lois ne sont pas dans la nature, elles sont des constructions intellectuelles des savants qui interprètent la nature, au même titre que les normes sociales. En ce sens, l'opposition démarche qualitative-démarche quantitative souligne que les lois sont des normes sociales, prédéfinies dans une société donnée, sous des influences majoritaires d'un pouvoir sous-tendu. Les travaux de Foucault sont éclairants et incitent à « déconstruire » les présupposés de ce pouvoir.

À partir du « travail quotidien du psychologue », une recherche pratique débute, sur une « obstacle épistémologique » (Bachelard, 1938, p. 13) que Diébold (2011) accorde à la pratique clinique, dont le phénomène se révèle indissociable de l'obstacle. Là où le chercheur bute (la relation humaine) impose de construire une méthode particulière. Il y a sur le vif du phénomène, quelque chose d'impensé qui fait rupture avec ce que le chercheur pensait avant, et sur lequel le chercheur est sommé de produire une pensée. La sidération c'est le meilleur mot qui a été trouvé pour rendre compte de ce qui saisit dans cette rencontre. Quand le saisissement survient, on est devant un phénomène, qui « ne cesse de se retirer » (Deleuze, 1993, p. 116). Ce retrait confirme sa part d'énigme à la sidération, sur un capté du clinicien « de ce qui se montre soi-même à soi-même » (Heidegger, cité par Deleuze, 1993, p. 116) dans un retrait « qui fait partie de l'éclaircie » (Heidegger, 2010, p. 252). Le phénomène est énigmatique du fait de ce retrait. Il y a une articulation du phénomène entre l'être de l'étant et non seulement, un étant, comme la science tend à le promouvoir. De fait, « Le phénomène est l'essence de ce qui se montre. Le phénomène en tant que ce-qui-se montre vise toujours l'être de l'étant et non pas un étant isolé » (Heidegger, 2010, p. 244). En partant du phénomène, on évite le piège dans lequel la science tombe, celui de l'*étant*. De façon radicale, la réal-ité décrite par la science n'est pas du domaine de l'*être*, mais du domaine de l'*étant*. C'est ainsi que Heidegger (2010) montre que « la méthode est le chemin qui conduit vers ce qui est en question, vers un **domaine réal** [surligné par nous, réal qui n'est pas réel] » (p. 159). La science traite du domaine de l'*étant* et non de celui de l'*être*. Elle n'a pas la possibilité de saisir le réel, mais seulement le réal au sens kantien. Cette précision a de l'importance pour cerner un phénomène qui provient du réel; D'où le manque d'adéquation que nous nous dénonçons entre la pratique et certaines méthodologies des sciences humaines. Il y a une difficulté majeure à laquelle Heidegger (2010) souscrit pour ce qui concerne l'*être* :

> chaque phénomène fait son apparition dans la relation de l'analysant et de l'analyste soit porté à la parole à partir de lui-même dans sa teneur phénoménologique, ce qui implique qu'y soit tenu compte du fait que ce phénomène renvoie toujours à tel et tel patient concret (p. 187).

Pour approcher le réel, il convient de réfléchir à partir de chaque patient concret. C'est sur ce point que la pratique s'impose. Avec le phénomène observé, il y a des régularités à dégager des observations particulières, dans un travail quotidien. Ces constances participent du phénomène, sans le cerner. Ainsi, les deux points de vue, phénoménologique et psychanalytique, sur un phénomène, peuvent ici montrer des points de frottement paradigmatique, des points d'immixtion, au même phénomène décrit. Ces points d'immixtion distinguent néanmoins les deux paradigmes. Ce qui est commun entre les deux, c'est la tonalité du phénomène, mis en valeur par ces deux lectures paradigmatiques. Ainsi, ce qui échappe aux autres paradigmes, du fait des limites fixées pour la consistance interne de chaque paradigme, apparait au moins pour la phénoménologie et la psychanalyse[2].

Ce n'est plus tout à fait le même phénomène. De fait, ces deux paradigmes, psychanalyse et phénoménologie, conduisent vers une application *praxéologique* (Lacan, 1964) de la sidération à l'appropriation de l'appareillage médical, par la restauration d'une relation altière.

L'immixtion montre que l'emprunt aux deux paradigmes ne nuit pas à la consistance des deux paradigmes, puisque les deux valorisent le phénomène, chacun de leur place. Cela fournit une définition plus solide du phénomène à observer, la sidération. Le plus souvent, quand des patients, opérés d'un cancer colorectal, rencontrent une colostomie en post opératoire, une régularité s'observe : une sidération en post opératoire. Ce phénomène peut provoquer des hallucinations, des dépersonnalisations, etc., et convoque la psychopathologie pour donner du sens à ce qui n'en a plus, à partir de la version du malade.

Dans la théorie médicale, la colostomie est un abouchement chirurgical du colon sur l'abdomen, censé favoriser le traitement radiothérapeutique et chimiothérapeutique, dans le cancer colorectal. Notre pratique clinique quotidienne en chirurgie digestive, dans un pôle d'oncologie marseillais fonde cette recherche. Les complications, liées à l'appareillage, ne sont pas suffisamment perçues : certains patients ne s'alimentent plus ou se laissent mourir. Dès lors, les médecins essaient des thérapeutiques substitutives (alimentation parentérale, soutien médicamenteux, etc.) et peuvent rater le ressort que constitue la relation. En post opératoire, dans la relation clinique, comment accompagne-t-on un patient sidéré par l'appareillage médical, censé le guérir?

Cette sidération renvoie à une problématique du regard. Nous l'illustrons :

> Un patient de 35 ans sidéré en post opératoire ne regarde pas sa poche. Je le rencontre. Il a dit : « je ne peux pas **la** voir ». Je le questionne : « qu'est-ce que vous ne pouvez pas voir? » Le patient répond « (lui) la chair de mon colon mise au-dehors », en me regardant. « (Moi) Ben, vous l'avez vu! ». Il hoche la tête (comme s'il acquiesçait), regarde sur son côté appareillé, et il me regarde à nouveau. Ma relance intègre littéralement l'énoncé du malade, et s'appuie sur le « la », qui indique qu'il nomme sa stomie. Dès le second entretien, quatre jours plus tard, le patient me rapporte qu'il a appris des infirmières à vider sa poche, à coller son socle, puis à changer son appareillage. Ce changement radical a opéré juste après qu'il ait pu la regarder une seconde fois, sous le regard d'autrui. Et son schéma corporel s'est adapté alors qu'il avait été altéré partiellement par la rencontre de la stomie. Après coup, il peut me dire, en entretien : « ça fait partie de moi maintenant » (Diébold, Pedinielli, & Boulze, 2016, p. 4).

Un passage opère de la sidération à un décollé de cette sidération, autour d'un objet, le regard. Il y a une tension à remarquer entre le regard et la honte, qui est saisi au vif de la colostomie. Ce regard de la sidération peut se réactualiser dans la relation malade-soignant, et il est indispensable pour bien accompagner le malade. Nous illustrons :

> Un patient, de 50 ans, atteint d'un cancer et appareillé avec une stomie entre dans une grande surface. Pendant ses courses, il se met à craindre que sa poche s'ouvre, que le contenu se répande sur lui et « que les gens me voient ». Après, il dit « les gens penseraient que je me suis pissé dessus ». Saisi par la honte d'un écoulement supposé, il laisse ses courses dans le magasin. Ce qu'il imagine de sa poche s'ouvrant n'est pas le Réel d'une poche qui s'ouvre, c'est de l'imaginaire. Cet imaginaire concerne un sentiment de honte sur l'énoncé « être vu mouillé ». Au décours de la rencontre avec la stomie, il y a réactualisation des « théories sexuelles infantiles » (Freud, 1905) et émergence d'un affect, la honte. Avec la stomie, la honte dite se distingue de la honte ressentie. Quand ce patient raconte cet événement du magasin, le clinicien peut d'entendre, en arrière-fond, ce sentiment de honte.
>
> Dès la séance suivante, il peut ajouter : « j'ai honte, de la gêne… ». La honte s'exprime : honte dite! Ce qui était latent, la honte ressentie, devient manifeste, avec la honte dite. Pour ce patient, la peur d'« être vu

> mouillé » renvoie, en effet, à une période d'énurésie, souvenir-écran de la petite enfance (Diébold et al., 2016, p. 3).

Dans la relation avec le malade, le clinicien perçoit quelque chose du sentiment de honte qui participe d'une énonciation, au-delà de l'énoncé. On est passé de la honte ressentie à la honte dite, à partir de son regard sur lui-même, sur les autres.

> Une autre patiente rapporte « ça me répugne **de voir** ces matières sur mon ventre… Ce qui est naturel, c'est qu'on ne les voit pas. Que ça se passe derrière! C'est pas naturel de voir de la merde sur le ventre… **Ce n'est plus moi, avec ça sur le ventre** ». L'énoncé désigne la question du regard, du voir. Ce qui est constant, c'est que ça concerne le voir, en premier lieu, et ce qu'elle se représente de ce voir. Dans la clinique, elle ne regarde pas sa poche ni le flanc où est appareillée la stomie. Quelque chose est bloqué! Elle regarde du côté opposé à la colostomie (Diébold et al., 2016, p. 4).

Elle peut ainsi rencontrer le regard bienveillant d'un soignant et une écoute. Elle ajoute « ce n'est plus moi, avec ça sur le ventre ». Cet énoncé « ce n'est PLUS MOI, avec ça sur le ventre » renvoie à une altération de l'image spéculaire, sur laquelle se présente un affect de honte. Un phénomène est forcément énigmatique au sens où quelque chose échappe à celui qui observe, ce quelque chose qui échappe est néanmoins présent, en retrait. À partir de ce phénomène, et de l'observation qui inclut le praticien observant ce phénomène, il est possible de réfléchir sur le phénomène.

> Le clinicien rencontre un patient sidéré sur son lit allongé qui « se laisse glisser », comme disent les infirmières. Le lit de ce patient baigne de matières fécales et urinaires. L'odeur est fétide. Il est comme abandonné dans ce lit, en regardant fixement la télévision, dont les images défilent. La poche stomiale est présente, mais elle est décollée. Il ne semble pas sentir. Il ne bouge pas. Il regarde fixement la télévision, comme accroché par le regard aux images qui défilent. Il n'a pas sonné pour demander de l'aide. [C'est un état de détresse absolu (Hiflosigkeit, Freud)! Intervention d'une aide-soignante, puis retour à l'entretien.] Son regard est toujours accroché à la télévision (Diébold et al., 2016, p. 5).

En général, nous nous appuyons sur les énoncés des malades. Or, là, il n'y a pas d'énoncé. Le corps ne tient plus que par l'accroche du regard. Ça fait partie du corps, quand même. C'est un *capté* de ce que le clinicien peut capter de cette relation. La sidération, qui s'accompagne d'un mutisme, est mise en tension dans l'échange provoqué. Restaurer un « bain de langage », avec un sujet mutique, est un pari. « Comme sortie d'une torpeur, ce patient, avec difficulté, commence à répondre ». La parole introduit une coupure au regard accroché, fixé dans l'imaginaire.

> À la relance du praticien, il répond, avec difficulté… Il peut alors dire sa difficulté parce qu'il a vécu un AVC dont il s'est remis difficilement, deux ans auparavant, et il raconte ce vécu, puis, « dans la foulée un cancer du rectum (Diébold et al., 2016, p. 5).

La honte est survenue après son difficile dépassement de l'AVC. La restauration d'un corps est bousculée par l'intermédiaire de la stomie. Cette survenue du réel constitue une sommation qui provoque une sidération. Il ne peut plus se voir. Sa relation à lui-même a changé.

> Sous un regard bienveillant, il commence à se dire à son rythme. En fin d'entretien, il fait un lien avec un souvenir. Son père, directeur d'une usine, alors qu'il était diplômé d'une grande école, lui confie, pendant six mois, la tâche de nettoyer la merde de toute l'usine. Une fois la parole restaurée, il peut la nommer cette poche, en la désignant de façon métonymique, il dit « cette merde ». Il y a une énonciation dans le récit du souvenir « nettoyer cette merde » de l'usine et celle qu'il a à nettoyer ou qui a été nettoyée de la poche décollée. [C'est un déjà là en travail d'élaboration]. Quelques jours plus tard, il commence à se coiffer, à se parfumer. À partir de là, dans nos entretiens, il raconte qu'il a demandé « à voir » ses enfants. Il ne les avait pas vus depuis son hospitalisation (Diébold et al., 2016, p. 6).

Le regard de l'autre passe d'abord par la restauration de son propre regard. Une fois, son regard restauré, il peut désirer ailleurs, et il veut transmettre quelque chose à ses enfants.

La sidération montre le chemin à parcourir pour dé-sidérer le patient. Cette expérience ancienne du sujet, le souvenir, va lui permettre de se restaurer un corps, fait de langage et de fantasme, en appui sur une identification paternelle. Cette identification renvoie à la description de Freud (1921), terme que Freud (1914, p. 90) définit dans *Pour introduire le narcissisme* comme : « type d'amour par étayage » qu'il détaille ainsi : « l'homme qui protège […] ». Cette illustration montre que la sidération, ce saisissement subjectif, même si l'image spéculaire est affectée, peut se transformer, grâce au transfert et à l'inconscient, dans la relation.

> Une patiente de 55 ans a été appareillée d'une stomie terminale. Elle n'a pas bénéficié d'accompagnement au chevet quand elle a été saisie de se voir avec « ce trou ». Depuis un an, elle ne sort plus de chez elle et le chirurgien l'encourage à rencontrer un psychologue. Elle a été capable d'apprendre à s'appareiller, mais elle ne peut pas se voir avec la poche. Quand elle mange, elle dit « je regarde la poche se gonfler ». C'est insupportable. Sortir lui parait « intolérable », elle pourrait être « vue par les autres ». Elle se sent persécutée par les autres. Elle n'a pas eu de

> relations sexuelles avec son mari depuis l'intervention. Elle a trouvé une solution : rester enfermée à son domicile. Elle ne se reconnait plus. La question de la honte est intriquée avec l'image spéculaire. Après un travail psychique d'une année et demi, cette patiente peut adresser un rêve au clinicien. Elle dit « je mastique un gros bout de chewing-gum ». Elle a une insistance sur « gros », comme s'il s'agissait d'un très gros bout. Le fragment du rêve continue : « ma bouche est emprisonnée et le chewing-gum prend toute la bouche ». Elle ne comprend pas son rêve. La bouche rêvée semble parler, par déplacement, de « ce trou », cet abouchement, sur le ventre[3], un chewing-gum psychique qui fermerait ce trou, qui la réparerait. Elle indique avoir eu l'impression de « perdre quelque chose », dans le rêve. Elle ajoute qu'elle ne peut plus crier. Elle y perd sa plainte, celle qu'il l'a accompagnée jusque-là, sa plainte de la poche. Quelque chose a bougé. Le rêve accomplit son désir que ça se bouche de l'intérieur pour réparer ce qui a été vu à l'extérieur. Conjointement, elle renoue avec le plaisir de manger. Quelques semaines plus tard, elle indique qu'elle n'a plus envie de venir, à nos rendez-vous (Diébold et al., 2016, p. 6).

Pour ouvrir la discussion sur cette pratique clinique à l'hôpital qui part d'une butée sur le phénomène de la sidération, il ne s'agit pas seulement de passer du sentiment de honte à une honte dite. La position du clinicien permet de proposer à chaque patient d'évoquer en quoi la stomie peut faire énigme pour lui, en quoi cette atteinte du corps remet en cause l'énigme du désir de l'Autre, provenant des théories de l'infantile. Là, où nous rejoignons Heidegger (2010) c'est que chaque relation est particulière et que le « … phénomène renvoie toujours à tel et tel patient concret » (p. 187), jusqu'au moment où un certain nombre de patients laissent entrevoir une régularité, qui ne vaut que pour les patients rencontrés, mais qui peut constituer un fil rouge aidant à la pratique, pour les autres patients.

D'un point de vue méthodologique, on pourrait nous reprocher de ne pas avoir pensé en phénoménologue, c'est-à-dire en décrivant des *captés* sensoriels, puis de négliger de rechercher les catégories, constitutives de la pensée, qui viendraient donner une signification « aux données sensorielles et hylétiques » (au sens de Husserl) observées. Notre lecture des travaux de Heidegger (2010) nous incite à remettre en cause ce schéma classique des catégories phénoménologiques préexistantes. Avec Heidegger, nous pensons qu'une telle description aurait été « une pure construction » (2010, p. 287), mais n'aurait pas permis de dégager quelque chose autour du fantasme. Par contre, notre description du phénomène n'empêcherait pas de penser des catégories sur les captés observés. C'est une possibilité d'un second point de vue du phénomène qui pourrait compléter notre étude. Des points de frottements paradigmatiques ou d'immixtion n'indiquent pas une connivence entre les deux

paradigmes[4]. Notre paradigme est une psychanalyse appliquée au somatique. Ce choix pense l'inédit de la rencontre (Lacan, 1964), dans le sens de la construction ou de la reconstruction (Freud, 1937), aussi bien avec la lecture des théories sexuelles de l'infantile (dans le sens d'une herméneutique) qu'avec le nouage borroméen que la suppléance autorise (entre les trois dimensions, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire), suppléance mise à l'épreuve de la pratique clinique. Les fantasmes sous-jacents à la sidération sont développés dans un autre article (Diébold et al., 2016). Les structures subjectives sont présentes, dans la relation que chacun manifeste sur le phénomène, en relation avec la castration, et elles participent du phénomène. De fait, ce qui est constant émerge de la rencontre clinique, le phénomène de sidération trouve avec le fantasme, une manière singulière de traduire le réel. Notre paradigme limite aussi notre lecture à ce qu'il est possible de construire dans ce paradigme, autour de l'inconscient et du transfert (Diébold et al., 2016).

Avec cette appropriation de l'objet médical, la stomie, pour les patients rencontrés, c'est leur position par rapport aux attentes de l'Autre, mais aussi leur position de sujet d'une énonciation (qui passe nécessairement par un retour à l'histoire) qui se sont transformées. Le regard de l'Autre, qui témoigne d'un rapport de soi à soi-même, a pu s'aménager, parce qu'au moins un soignant, investi libidinalement par le malade, doit tenir cette position pour ce patient. Le transfert participe de la relation entre le soignant et le malade, autour du phénomène du corps que la colostomie a engagé, à chaque fois. Sans transfert, quid de la relation?

Enfin, dans « le travail quotidien du psychologue » sur le phénomène de la sidération, un affect est survenu. La honte (honte dite ou sentiment de honte), apparait comme une constante de la rencontre du malade avec la stomie. L'application clinique, sur le regard, soutient de quelle manière peut se travailler le phénomène de la sidération, en postopératoire.

Notes

[1] Extrait de l'argument de l'appel à communication du 5e colloque du Réseau International Francophone de la Recherche Qualitative (RIFReQ), qui s'est déroulé à Montpellier, les 17, 18, 19 juin 2015.

[2] Les débats entre phénoménologie et psychanalyse (Binswanger, Heidegger, Husserl, Von Weizsäcker et Freud) ont enrichi les deux paradigmes. Néanmoins, le déchiffrage d'un message n'explique pas ce qui se passe dans l'adresse à l'autre du transfert ni en l'absence de message inconscient. De cette place, la psychanalyse ne nous parait pas une phénoméno-herméneutique. Depuis Lacan, les énoncés sont toujours, dans notre paradigme, **adressé à un autre**, en raison du transfert pour la situer dans une relation asymétrique donnée. Cela nous semble se distinguer de la phénoménologie de Heidegger, notamment, où cette dimension n'est

pas, à notre connaissance, présente. Le fait de situer la psychanalyse dans une relation la sort de la dimension herméneutique, censée uniquement déchiffrer un message inconscient, principalement lorsqu'il y a de l'inédit.

[3] Stoma en grec signifie la bouche. Il y a une contiguïté étymologique entre la bouche et l'abouchement. Ça a donné le mot de stomie.

[4] Nous pourrions être tentés de situer la psychanalyse dans un courant de pensée phénoméno-herméneutique. Au contraire, nous soutenons qu'elle constitue un paradigme théoricoépistémologique qui s'est appuyé et distingué de la phénoménologie. Freud (1936) a pris soin de se dégager des catégories phénoménologiques, pour soutenir notamment l'inconscient, la pulsion et le transfert dans la relation. Dans *Un trouble du souvenir sur l'Acropole*, Freud décrit la *Stimmung* et un phénomène de dépersonnalisation. Une idée provenant de l'inconscient, *Einfall*, transforme radicalement la *Stimmung* et le phénomène de dépersonnalisation apparait, avec les identifications œdipiennes. Les deux lectures du phénomène initial, phénoménologie et psychanalyse, semblent complémentaires, mais les applications cliniques s'appuient sur des catégories bien différentes.

Références

Allouch, J. (1991). Tel 36 53 75. *Esquisses psychanalytiques,15*, 9-30. Repéré à www.jeanallouch.com/pdf/57

Bachelard, G. (1938). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : Vrin.

Bosisio, F., & Santiago-Delefosse, M. (2014). Intérêts et limites de l'utilisation d'une méthodologie mixte : à propos d'une recherche en psychologie de la santé. *Pratiques psychologiques, 20*(1), 39-53.

Canguilhem, G. (1966). *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses universitaires de France.

Deleuze, G. (1993). Un précurseur méconnu de Heidegger, Alfred Jarry. Dans G. Deleuze (Éd.), *Critique et clinique* (pp. 115-125). Paris : Éditions de Minuit.

Diébold, L. (2011). *Les phénomènes psychosomatiques à la lettre. Une application clinique au trait unaire* (Thèse de doctorat inédite). Université Aix-Marseille, Marseille, France.

Diébold, L. (2016). Colostomy and shame : engaging affect in the adaptation to a medical device. *AJAN, 34*(1), 32-41.

Diébold, L., Pedinielli J.- L., & Boulze, I. (2016). Honte et image spéculaire : l'expérience de la stomie dans le cancer colorectal. *Psycho-oncologie, 10*(1), 1-8.

Fernandez, L., & Pedinielli, J.- L. (2015). *L'observation clinique et l'étude de cas*. Paris : Armand Colin.

Freud, S. (1914). *Pour introduire le narcissisme*. Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Paris : Payot.

Freud, S. (1936). Un trouble du souvenir sur l'Acropole. Dans S. Freud (Éd.), *Résultats, idées, problèmes II* (pp. 220-230). Paris : Presses universitaires de France.

Freud, S. (1937). Constructions dans l'analyse. Dans S. Freud (Éd.), *Résultats, idées, problèmes* (Tome II, pp. 269-281). Paris : Presses universitaires de France.

Heidegger, M. (2010). *Séminaires de Zurich*. Paris : Gallimard.

Henry, P., & Moscovici, S. (1968). Problèmes de l'analyse de contenu. *Langage, 3*(11), 36-60.

Kuhn, T. S. (1962). *La structure des révolutions scientifiques.* Paris : Flammarion.

Kuhn, T. S. (1990). *La tension essentielle*. Paris : Gallimard.

Lacan, J. (1964). *Le séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Le Seuil.

Latouche, S. (1984). *Le procès de la science sociale. Introduction à une théorie critique de la connaissance*. Paris : Anthropos.

Rouan, G., & Pedinielli, J.- L. (2001). Aspects épistémologiques des méthodes qualitatives. Dans M. Santiago-Delefosse, & G. Rouan (Éds), *Les méthodes qualitatives en psychologie* (pp. 39-59). Paris : Dunod.

Santiago-Delefosse, M. (2002). *Psychologie de la santé : perspectives qualitatives et cliniques.* Liège : Pierre Mardaga.

Santiago-Delefosse, M. (2004). Évaluer la qualité des publications. Quelles spécificités pour la recherche qualitative? *Pratiques psychologiques, 10*(3), 243-254.

Lionel Diébold *est Dr en psychopathologie clinique et psychologue clinicien à l'Hôpital de La Timone (Service de Chirurgie générale et digestive, Pôle « DACCORD » (Digestif, Anatomie pathologique, Chirurgie, CISIH, Oncologie, Radiothérapie, Dermatologie)). Il est aussi Membre associé de l'équipe 4, Dynamique d'appropriation d'une maladie chronique - Laboratoire Epsylon, EA 4556, Dynamique des capacités humaines et des conduites de santé (Site Saint Charles Epsylon). L'intérêt de cet auteur se porte sur les phénomènes somatiques et*

les applications pratiques de la psychanalyse à ces phénomènes, dans une démarche qualitative.

Jean-Philippe Roustant *est psychologue clinicien et doctorant au Laboratoire Epsylon, Dynamique des capacités humaines et des conduites de santé (DEA dernier diplôme) au Centre hospitalier d'Ales CMPEA (centre médico psychologique de l'enfant et l'adolescent). Il s'intéresse à la psychopathologie de l'acte (passage, recours à l'acte et acting-out). Son intérêt concerne les méthodes mixtes et les techniques projectives.*

Isabelle Boulze *est Maître de conférences (HDR), Psychologie clinique et psychopathologie, et psychologue clinicienne. Elle est également responsable Équipe Dynamique d'appropriation d'une maladie chronique au Laboratoire Epsylon, EA 4556 Dynamique des capacités humaines et des conduites de santé, CHU de Nîmes, hôpital Carémeau, Service addictologie du Grau du Roi.*

En quoi la méthode phénoméno-sémiopragmatique inspirée de CS Peirce apporte des réponses à la tension entre rigueur scientifique et créativité?

Agnès Oude-Engberink, MD, MSc

Université de Montpellier, France

Gérard Bourrel, MD, Ph. D.

Université de Montpellier, France

Résumé

Nous avons choisi de décrire la méthode phénoméno-sémiopragmatique (PSP) en la confrontant à la *Grounded theory*. Dans son avant-propos de sa traduction de la « Découverte de la théorisation ancrée » M.- H. Soulet (2010) aborde un certain nombre de zones d'ombre de la méthode. Notre hypothèse était qu'en tentant de répondre à ces questions, la méthode PSP, intégrant des procédures formelles dans l'analyse, pouvait répondre à la tension entre rigueur scientifique et créativité. Les bases épistémologiques sont la phénoménologie de Husserl et la sémio-pragmatique de Peirce. Cette méthode permet d'éclairer les zones d'ombre liées à l'interprétation des données en explicitant rigoureusement les opérations de catégorisation, caractérisation/désignation sémiotique des données empiriques, mise en ordre/reconfiguration logique des catégories pour donner un sens général. Ces procédures parvenant à combiner la description des données empiriques et l'utilisation de procédures systématiques comme le sont les catégories universelles de Peirce ont la prétention de diminuer les biais d'interprétation liés au chercheur.

Mots clés

THÉORISATION ANCRÉE, PHÉNOMÉNOLOGIE, EXPÉRIENCE VÉCUE, SÉMIO-PRAGMATIQUE, PEIRCE

Préambule

Nous nous sommes naturellement engagés dans la recherche qualitative en santé avec un esprit de missionnaire, sachant la difficulté de parler d'un tel projet à une communauté médicale tournée résolument vers l'universel, le quantitatif, le mesurable, le fréquentiel, la recherche de la preuve et l'esprit de laboratoire. Notre habitus de médecins généralistes nous situait au cœur de cette tension entre le rapport nécessaire à la science et le non moins indispensable rapport à l'humain. Nous verrons que notre démarche est fondée sur ce métissage méthodologique, sur cette

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 472-486.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

« hybridation des méthodes » pour accoucher d'une méthode phénoméno-sémiopragmatique (PSP).

Pour cela nous sommes confrontés à la *Grounded theory* (GT) et à ses courants fondateurs. D'abord parce qu'elle est celle qui va le plus loin dans l'explicitation de sa méthodologie et parce qu'elle a produit le plus grand nombre d'articles en recherche qualitative dans la littérature. Dans la traduction que fait Soulet (Glaser & Strauss, 1967/2010) de la Découverte de la théorisation ancrée, il aborde un certain nombre de zones d'ombres de cette méthode. Notre hypothèse était qu'en tentant de répondre à ces questions la méthode PSP inspirée de CS Peirce, intégrant un moment formel dans l'analyse, pouvait répondre à la tension entre rigueur scientifique et créativité au fondement du thème de notre congrès.

Introduction

Une méthode pertinente pour le champ de la santé

Les liens de la démarche de la médecine générale avec le pragmatisme sont évidents : elle doit gérer en permanence des problèmes complexes, multidimensionnels, partant de faits indéterminés au départ de l'enquête clinique pour tenter d'aller vers l'universel du diagnostic. Face au raisonnement hypothético-déductif en vigueur, celui du médecin généraliste que l'on dit « probabiliste » est fondamentalement **abductif** dans le sens pragmatique décrit par Peirce, c'est-à-dire ouvrant au champ de tous les possibles.

Notre préoccupation aujourd'hui concerne la recherche qualitative et particulièrement le moment de l'analyse des données avec son moment interprétatif. Plus précisément notre objectif est de tenter de combiner des approches empiriques reposant sur l'observation du sensible, l'expérience vécue des faits particuliers et le primat de l'élément de l'individu sur la totalité, à des processus systématiques, formalisés, pour donner plus de rigueur aux résultats de la recherche. L'enjeu d'arrière-plan étant l'élaboration de **« logiques non closes »** (Gaillard, 2007) pour répondre aux besoins d'analyse de problèmes complexes impliquant la tâche de se penser pensant**,** de s'éprouver éprouvant, de se penser agissant comme êtres-au-monde dans lequel nous vivons, dans une réflexivité toute phénoménologique. Pour nous, phénoménologie et pragmatisme sont fondamentalement liés et sont les sources dans lesquelles viennent puiser de nombreux courants de pensée du XX^{e}, sans quelquefois, pudiquement les nommer; ce sont des « courants carrefours méthodologiques ». Nous verrons dans un paragraphe ultérieur la nécessité pour nous d'accoler la sémiotique à la pragmatique pour décrire une « méthode phénoméno-sémiopragmatique » (PSP).

L'apport de la traduction de la « Découverte de la théorie ancrée » à notre réflexion

Le plan de cet article a suivi le cheminement de notre pensée à la lecture de la première traduction française de la « Découverte de la théorisation ancrée » par Soulet (Glaser & Strauss, 1967/2010) .C'est donc autour de la GT que convergeront nos discussions.

À la lecture de la description des opérations de cette méthode, nous avons réalisé d'une part que nous les utilisions sans le savoir en conduisant la nôtre et, d'autre part, cette lecture nous a aidés à formaliser des outils didactiques pour l'exposer plus clairement.

Partis du constat de Soulet et Œuvray, citant d'autres auteurs, partageant ce point de vue (Becker, 2002; Kaufmann, 2013), de l'existence de plusieurs zones d'ombres dans la méthode de la GT, nous souhaitons montrer dans le paragraphe suivant en quoi la PSP peut contribuer à donner des éléments de réponse à ces interrogations.

En quoi le pragmatisme peut-il apporter des réponses aux questions que pose la recherche qualitative et la *grounded theory* en particulier?

Partons des trois angles morts évoqués dans l'avant-propos que fait Soulet (Glaser & Strauss, 1967/2010) : 1) l'indiciarisation des données; 2) le passage de catégories substantives aux catégories formelles; 3) le raisonnement mis en œuvre dans le chemin interprétatif. Nous allons entamer une discussion sur ces trois angles morts. Nous allons interroger ces angles morts à l'aune de la PSP de CS Peirce et de sa théorie des signes.

Concernant le premier, Soulet s'interroge sur la constitution de la catégorie ou plus précisément sur sa « désignation ». Cette opération de la sélection de la donnée significative est selon lui « un des mystères de la production empirique des données » (Glaser & Strauss, 1967/2010, pp. 13-14). Elle consiste à repérer les éléments signifiants (indices) pertinents pour la construction et la **désignation** (terme sémiotiquement plus adapté) de la catégorie. Ces éléments signifiants sont des signes à la fois linguistiques et extralinguistiques (contextuels). Or le signe (un mot, un énoncé) prend son sens dans son contexte d'énonciation, c'est un principe fondamental de la pragmatique. Mais qu'est-ce qui fait qu'une donnée est un indice pour celui qui interprète? Qu'est-ce qui fait la **saillance** d'une donnée dans un discours, dans un texte? Cette saillance, on peut la définir comme l'émergence d'indices pertinents à partir d'un corpus de données pour une question de recherche; elle est donnée par ce que Peirce et les pragmatistes appellent la « fonction-signe » (Appel, 1991, p. 60), mais une « fonction-signe-en-acte ». Peirce a élaboré sa théorie des signes (sémiotique) en décrivant dix classes de signes (Deledalle, 1978) qu'il a

configurés dans un ordre hiérarchique suivant leur évidence. Il les a appelés les trois « modes d'être » qui selon lui se retrouvent dans tout phénomène, quels qu'ils soient.

La manière dont Glaser et Strauss (2010) désignent leurs catégories et leurs « propriétés » manque effectivement d'explicitation. La classification *a priori* de Peirce offre la possibilité d'une caractérisation sémiotique des données empiriques (l'indiciarisation), à partir des trois modes d'être et de la fonction pragmatique du signe. Avec cette approche on règle aussi le deuxième angle mort qui est la limite que voit aussi Kaufmann dans le passage de catégories substantives aux catégories formelles. Dans la PSP ce passage n'est pas un glissement progressif lié à la méthode de comparaison continue, mais l'introduction d'un moment formel de mise en ordre logique.

La PSP consiste donc d'abord à faire une caractérisation sémiotique des données selon leurs modes d'être, puis de les mettre en lien par leurs ressemblances, leur pertinence pour l'enquête, délimitant des ensembles servant de base à l'élaboration de la catégorie. Enfin, le dernier angle mort est le raisonnement qui sous-tend la démarche d'articulation des données pour produire du sens. Soulet nous dit qu'« une chose est sure, il s'agit d'un raisonnement reconstitutif d'une séquence d'évènements enchaînés logiquement et nécessairement » (2010, pp. 15-16). C'est reconnaître dans le processus de construction de la théorie ou d'une proposition générale synthétique, la nécessité d'une mise en ordre des données articulées par un processus relationnel logique.

Du pragmatisme initial aux racines de la **grounded theory**

La poursuite de notre lecture nous amène à l'introduction de Paillé (2010) dont le propos était de montrer les « pièces fondatrices » (p. 24) de l'approche de Glaser et Strauss.

Dans son exposé, il montre les insatisfactions ou l'incomplétude méthodologique, venant des courants qui ont conduit à la GT comme « l'interactionnisme symbolique ». Ces courants se heurtaient à ce moment crucial du travail d'interprétation final qui restait peu explicite. Pour Glaser et Strauss il s'agissait d'aller au-delà des intuitions, en menant un travail précis d'analyse en vue de la production de théorie. Voilà le projet! Goffman, quelques années plus tard critiquant à son tour l'interactionnisme symbolique dira « qu'il ne dit rien pour l'étape suivante, lorsqu'il s'agit d'organiser ou de structurer les choses réelles que vous étudiez. Il s'oppose à tout système à toute découverte quelque peu systématique » (entretien reproduit par Nizet & Rigaux, 2005, cité par Paillé, 2010, p. 32). Nous sommes au cœur d'une ambivalence qui jalonne ces courants entre la nécessité de mener un travail d'analyse en lui-même capable de montrer une certaine organisation, une certaine structure du phénomène étudié; et la méfiance de toute approche formelle, probablement en réaction à la suprématie ambiante de l'école quantitativiste.

Enfin, Pierre Paillé (2010) montre comment l'approche de la théorie ancrée est « une incarnation parfaite du pragmatisme » (p. 34) reconnu pour être une méthode. Nous n'allons pas commenter davantage ce qu'il présente très bien, si ce n'est de retenir l'évidence que le pragmatisme est à l'origine de la GT et, en même temps de son dépassement, comme nous avons tenté de le montrer au premier paragraphe.

Pourquoi une analyse phénoméno-sémiopragmatique pourrait apporter des solutions à une recherche de validité scientifique des résultats. Bases épistémologiques.

Au commencement il y a la phénoménologie

Dans leur premier chapitre les auteurs de la GT affichent clairement leur position : « elle n'est pas logique, mais phénoménologique » (Glaser & Strauss, 1967/2010, p. 89). En disant cela avec force conviction, ils disaient davantage leur opposition à une logique de production de théorie. Néanmoins, l'idée de la phénoménologie était présente dans la saisie des choses « telles quelles se présentent » sans mêler dans le regard que l'on pose sur elles, des théories préexistantes.

Revenons à Peirce et à sa conception de la phénoménologie. Dans sa deuxième conférence de Harvard en 1903, il écrit ce que l'on peut considérer comme la description *stricto sensu* de la méthode PSP pour reconfigurer le sens :

> Le rôle de la phénoménologie est de dresser un catalogue des catégories (il dira ailleurs « élucider ») et de démontrer qu'il est autosuffisant et pas du tout redondant, de mettre au jour les caractéristiques de chaque catégorie, et de montrer les relations qu'elles ont entre elles (Tiercelin & Thibaud, 2002, p. 285).

Cette phrase contient les trois opérations majeures qui constituent l'armature de notre méthode d'analyse : **catégorisation, caractérisation sémiotique, mise en ordre/reconfiguration logique des catégories.**

Il a même décrit les trois facultés indispensables selon lui pour être un bon chercheur-phénoménologue :

> 1) apprendre à voir ce qui saute aux yeux, faculté rare et la plus importante, c'est la faculté de l'artiste, 2) Apprendre à discriminer le trait pertinent pour notre recherche et à détecter tous ses déguisements 3) avoir un pouvoir de généralisation, cette capacité d'abstraction généralisante (CP 5.42, 1903, citée dans Tiercelin & Thibaud, 2002, p. 285).

Comme le souligne Depraz (2006) on est proche de la définition que fait Husserl de sa méthode. Voyons ce qu'écrivaient Becker et Geer (Paillé, 2010, p. 56) à propos des procédures de « l'analyse séquentielle », autre tentative de modèle analytique : 1) sélection de concepts et d'indices afin de déceler ceux qui présentent

un intérêt pour la recherche 2) vérifier la fréquence et la distribution des phénomènes de manière à déterminer lesquels méritent de figurer en tant qu'objets principaux de recherche 3) intégrer ces constats à l'intérieur d'un modèle de l'organisation à l'étude. Ils diront eux-mêmes que cette méthode s'apparente à « l'induction analytique ». Il y manque selon nous des précisions sur la clôture interprétative.

De la phénoménologie à la sémio-pragmatique linguistique

Le courant pragmatiste américain dont le fondateur est CS Peirce dans sa forme logiciste est au commencement de ce qui deviendra plus tard la pragmatique linguistique décrite comme l'étude de l'interprétation des énoncés par Sperber et Wilson (1987).

De fait, le matériau de recherche qui nous concerne le plus et qui intéresse le plus la recherche qualitative est le matériau textuel, le texte dans sa forme de verbatim après entretien.

Aujourd'hui des philosophes d'horizon divers (Apel, 1991; Depraz, 2006) estiment que si la phénoménologie doit exister, elle doit s'appliquer dans des pratiques concrètes, dans un développement pragmatique.

Le philosophe allemand Apel a contribué à diffuser les idées de Peirce en Allemagne. Il est considéré comme un passeur entre une conception phénoménologique de l'évidence et une sémiotique transcendantale. Voilà ce qu'il en dit :

> j'ai avant tout dans l'esprit la conception qu'a Peirce de ses trois catégories fondamentales (priméité, secondéité, tiercéité). Cette théorie des catégories est la seule conception phénoménologique que je connaisse qui, tout en demeurant dans le cadre de la sémiotique, permette une médiation entre la phénoménologie de l'évidence et la philosophie analytique du langage (Apel, 1991, p. 57).

Quelques années plus tard, la pragmatique est née de son intégration à la linguistique. Les auteurs linguistes qui portent ce courant, font pour la plupart peu référence au courant logiciste étant pour la plupart liés à la philosophie du langage qui n'était pas l'essentiel de l'héritage de Peirce. Cependant, notons que Morris se réclamait de Peirce. Pour Morris, la sémiotique a une importance particulière dans tout programme d'unification/systématisation de la connaissance scientifique : « La sémiotique intervient à deux niveaux d'unification : elle fournit un langage global pour parler de phénomènes signifiants; elle procure un instrument pour analyser les relations entre les langages particuliers » (Normand & Trollez, 1985, p. 78). On retrouve dans cette phrase les deux opérations de la méthode d'analyse : caractérisation sémiotique et mise en ordre.

La démarche de Peirce amène à l'analyse une approche systématique rigoureuse fondée sur une **logique des relations**, la considération de « tous les effets » du phénomène étudié (des éléments linguistiques et extralinguistiques), et ainsi à une conception de l'interprétation. Dans son recueil de textes choisis, « Le langage » Pascal Ludwig nous montre qu'à la pragmatique linguistique d'Austin, puis plus tard de Sperber et Wilson, et ensuite de Grice ou Ducrot nous empruntons ce que contenait déjà le pragmatisme de Peirce, un modèle inférentiel : il voit dans une énonciation une action douée de sens et non plus simplement un message codé. C'est la raison pour laquelle l'analyse doit prendre en compte le contexte d'énonciation; c'est lui qui donne le sens à l'énoncé.

Nous avons tenté de montrer comment la PSP inspirée de Peirce est à la fois à la source et au prolongement de la GT, inspirant au passage les autres courants intermédiaires pour finir de les intégrer. Nous sommes conscients qu'en disant cela on peut nous reprocher une tentation d'en faire une méthode globale, aboutie, opératoire, avec des risques de laisser apparaître une volonté hégémonique. Mais nos convictions nous poussent à prendre ce risque inévitable.

Les étapes de l'analyse phénoméno-sémiopragmatique

Les étapes pas-à-pas d'une méthode phénoméno-semiopragmatique

La méthodologie d'analyse pas-à-pas est la suivante (Oude Engberink, Arino, Julia, & Bourrel, 2013) :

1. transcription des enregistrements mot à mot (*verbatim*);
2. prise en compte des différents éléments contextuels préexistants (positionnement-interaction des acteurs);
3. lecture flottante de type intuitif;
4. lecture focalisée;
5. séquençage textuel en unités de sens et nomination de thèmes (thématisation);
6. repérage des éléments signifiants textuels et contextuels et mise-en-lien pour une catégorisation par comparaison continue;
7. caractérisation sémiotique des catégories obtenues selon leur mode d'être à l'aide des catégories de Peirce;
8. organisation du sens à partir d'un ordonnancement logique des catégories et de leurs propriétés;
9. production d'une proposition générale synthétique.

Les opérations méthodologiques

La procédure pas-à-pas dégage quatre moments d'analyse distincts : le premier moment est d'identification à partir du séquençage du texte d'unités de sens et du

repérage des indices pertinents qu'elles recèlent; il répond à la question : « Qu'est-ce qu'il y a dans le texte? De quoi parle-t-il? Qu'y repère-t-on d'important pour notre recherche? ». On retrouve là les procédures de l'analyse séquentielle. Le deuxième est plus réflexif et débute le moment interprétatif de catégorisation; il répond à la question

> qu'est-ce qui, dans ce qui est repéré, semble le plus pertinent (signifiant) par rapport à l'objet de la recherche et quels liens entretient-il avec les autres éléments de signification pour constituer des catégories de niveau le plus élevé possible?

C'est le processus de comparaison continue. Le troisième procède d'une caractérisation sémiotique de chaque catégorie obtenue selon leur mode d'être; et enfin le dernier, est le moment d'une mise en ordre intégrative, reconfiguration des catégories sémiotiquement désignées par la logique de leurs relations vers une forme généralisante; il répond à la question : « quelles relations entretiennent ces catégories sémiotiques entre elles faisant émerger un sens cohérent synthétique ou une théorie? ».

Combiner des approches systématiques avec le recueil des données empiriques : une opération inévitable

La recherche d'une « heuristique systématique » (Paillé, 2010, p. 61)

Notre enjeu de médecin-chercheur nous incitait à rechercher une méthode qualitative dont la rigueur des procédures et des résultats pourrait être validée par la communauté de la recherche. Cela rejoignait la réflexion de Becker de « savoir comment analyser systématiquement la richesse des données et de présenter des conclusions dont la validité pourrait être acceptée par la communauté scientifique » (Paillé, 2010, p. 55), l'objectif clairement exprimé étant la recherche de procédures systématique au service de la recherche qualitative; ils proposeront avec Geer « l'analyse séquentielle ». Nous retrouvons ici aussi cette tension entre le travail de terrain et celui de laboratoire et la difficulté de trouver des articulations pratiques entre les deux. Car nous rappelle Paillé (2010), la question de l'analyse qualitative des données, des processus de catégorisation/interprétation dans un travail de recherche est négligée dans l'ensemble des considérations méthodologiques relatives au travail de terrain. Les apports de Glaser et Strauss (1967/2010) ont contribué à enrichir la méthode sociologique d'une « **heuristique systématique** » ouvrant un horizon nouveau vers la recherche qualitative introduisant le terme de *qualitative research.* Néanmoins, il est difficile de trouver une description méthodologique qui soit explicite jusqu'au bout de l'analyse

Plaidoyer pour la pensée systémique de Peirce.

On a dit de Peirce qu'il avait une « pensée systémique » (Detienne, 1989, p. 13), car il s'est ingénié à « ouvrir les yeux de notre esprit » à partir de sa théorie des catégories, puis de la théorie des signes (la sémiotique).

Le souci de la nécessité d'un travail d'analyse minutieux du matériau de recherche trouve un support dans cet esprit systématique; dans ces opérations, **l'abstraction généralisante**, ou observation abstractive, opération centrale de la méthode peircienne, mène au niveau de généralité recherchée et conduit à des énoncés. On peut s'étonner que, si l'excellence de la pensée de Peirce est reconnue par tous, son influence n'ait pas été plus étudiée pour ses applications pratiques. Est ce que c'est parce qu'il a lui-même peu diffusé ses idées dans des écrits? Est-ce la complexité de sa pensée, et sa lecture difficile qui découragent les chercheurs? Si Morris (Normand & Trollez, 1985) revendique clairement la filiation avec le pragmatisme, il constate que, même si la pragmatique n'est pas le pragmatisme, l'orientation sémiotique impulsée par Peirce, qu'il voit comme une tâche inachevée, n'a pas été ensuite développée de façon suffisante pour constituer un véritable cadre scientifique. On peut le regretter.

Les catégories phénoménologiques en pratique

Nous allons présenter deux domaines d'application de cette combinatoire : l'utilisation des catégories universelles de Peirce dans le processus d'analyse textuelle et l'utilisation d'un guide d'entretien phénoménologique à partir d'une structure formelle de l'expérience.

Les catégories universelles de Peirce : les « trois univers de l'expérience »

Peirce à la suite d'Aristote, puis de Kant, et d'Hegel a simplifié les catégories invariantes des phénomènes pour n'en retenir que trois qui seules répondaient à l'exigence d'universalité; il les appelle les **catégories universelles ou les « trois modes d'être** » (Deledalle, 1978, p. 69) de ces phénomènes. Il parlera aussi des « **trois univers de l'expérience** ».

Ainsi de la même façon qu'Aristote décrivait le réel à partir des catégories (taillées sur la nature), Heidegger décrit l'existence à partir des existentiaux, qui sont des universaux de l'existence.

Revenons à notre problématique d'introduire des outils formalisés dans l'analyse qualitative. La première question que nous nous posons est la suivante : comment gérer ces déjà-là de l'existence comme des constituants de l'expérience empirique? Si l'on considère que la nature, le monde de la vie ont leur propre logique des relations, cela nous incite à nous poser la question : comment tenir compte de la difficulté à penser l'expérience sans laisser sur le chemin sa dimension vécue phénoménologique?

Peirce a résolu cette problématique d'envisager simultanément les différents horizons de l'étant possibles, dans la pensée, la nature, les sentiments, les objets ou l'imaginaire en démontrant l'existence de trois catégories universelles. Elles n'ont pas d'existence séparée, mais **sont partie intégrante de l'unité essentielle du**

phénomène, de son unicité. Ainsi, si nous reprenons l'exemple de la chaise, de cette chaise qui est devant nous : elle a une forme perceptible, sensible (Priméité de Peirce ou catégorie de la Qualité, des sentiments ou l'être de la qualité), elle va me servir à m'asseoir ici et maintenant (Secondéité ou catégorie du Fait, de l'expérience ou de l'action/réaction) et elle appartient au concept général de « sièges » (Tiercéité ou catégorie de la Loi, concept, généralité, habitus ou « être de la loi »). Ces catégories universelles sont des déjà-là de l'existence, de l'espace sémiotique, et sont indépendantes des déterminations contingentes de l'étant de l'être, de son expérience vécue.

Catégories et référentiels interprétatifs d'analyse

Pour Peirce il y avait deux ordres de catégories distinctes : les « universelles » et « les particulières ». Pierce écrit : « Les premières sont celles qui se retrouvent dans tous les phénomènes; les secondes forment un ensemble de séries dans lesquelles l'une d'entre elles est présente ou du moins est proéminente dans n'importe quel phénomène » (Tiercelin & Thibaud, 2002, p. 285-286); ainsi, telle catégorie particulière peut être « saillante » en un aspect du phénomène étudié. La volonté didactique de Peirce était de prendre chaque catégorie tout à tour et de la « signaler clairement dans le phénomène » (Tiercelin & Thibaud, 2002, p. 286-287) et de montrer quelles différentes formes elle revêt en mettant ces caractéristiques en lumière. C'est le cœur de la méthode de **caractérisation sémiotique.**

Nous serions donc en présence de deux ordres de catégories qui se déclinent en plusieurs autres, qui sont autant de référentiels interprétatifs :

1. *les catégories universelles* : sont des *déjà – là* de l'être au-monde. Elles vont servir à mettre un ordre logique à ce qui est, les données originaires, et à restituer une forme générale. Sa portée est plus constructiviste qu'interprétative, car elle ne donne pas le sens, elle le « signale » et « l'ordonne » ensuite en fonction de la logique des relations des signes.
2. *les catégories particulières :*
   - celles qui sont déjà formulées en propositions générales, postulats ou théories par la communauté des chercheurs et qui vont servir de grille de lecture *a priori* du phénomène étudié, soit son cadre théorique.
   - Celles émergentes et mises en perspective *a posteriori* d'une autre théorie semblable; elles sont transférables à des situations identiques pour en abstraire quelquefois un sens plus général.
   - Celles, inédites qui vont émerger de l'analyse PSP de l'expérience *vécue* à partir des données empiriques dans un processus de créativité.

Cette distribution des différentes catégories peut donner des réponses aux questions que pose la question des référentiels d'analyse en montrant leurs différents

niveaux d'intervention dans la compréhension d'un phénomène étudié et à quels moments ils interviennent.

Exemples d'études dans le champ de la santé : transférabilité des résultats

Prenons un exemple tiré d'une thèse d'une étudiante en médecine. Son objectif de recherche était d'observer, de décrire et de comprendre l'expérience vécue des soignants d'un service de soins palliatifs. Il n'y avait pas d'hypothèse formulée ni de cadre conceptuel. La théorie inédite qui a émergé du travail avec la méthode PSP a été la suivante :

> Dans une unité de soins palliatifs, lorsque la famille est bien présente autour du lit de la personne en fin de vie, il y a une reconstruction de l'espace privé par ses personnes à l'intérieur de l'espace public (Oude Engberink et al., 2013, p. 109).

Il s'agit d'une théorie inédite, émergente, située. Cependant elle pouvait rejoindre une autre théorie émise par le psychanalyste Plagnol (2008) disant que « la souffrance humaine était une défaillance d'un espace fondateur, base de l'unification de l'espace subjectif organisé autour de la Maison familiale ». Ainsi donc naît cette théorie anthropologique d'un niveau plus élevé que « lorsqu'un espace fondateur vacille, dans des situations de souffrance, il pouvait y avoir un repli de l'individu vers sa Maison, espace unificateur qu'il tente de reconstruire ». On peut rapprocher cela de l'initiative revendicatrice des défenseurs du Droit au Logement, porte-paroles de la souffrance des sans-abris, investissant l'espace public par des espaces privés sous la forme de tentes.

Une autre étude sur « l'expérience vécue des parents au sujet de la vaccination de leurs enfants » (Oude Engberink, Carbonnel, Lognos, Million, Vallart, Gagnon, & Bourrel, 2015) avec une méthode PSP dégageait l'idée générale que la plupart des conduites étaient pilotées par la conscience qu'avaient les parents du « principe d'inégalité de l'individu devant la maladie et les vaccins ». C'est cette catégorie-argument qui donne le sens global de l'analyse catégorielle en englobant des propriétés subordonnées (classes de signes inférieures) comme la « vaccination perçue comme un choix éducatif personnalisé » ou « comme un tri raisonné en fonction d'une balance bénéfice-risque » (pp. e529-e530).

Ce principe retrouvé dans une autre étude sur la prise en charge de la douleur chez la personne âgée montre qu'il est déterminant dans la compréhension des comportements en santé et donc sa **transférabilité.**

Autre exemple d'approche systématique de l'expérience empirique à partir de l'utilisation d'un guide d'entretien

L'approche phénoménologique est la méthode de référence pour une recherche sur l'expérience vécue : « la tâche de la phénoménologie est de dévoiler la structure

fondamentale de l'expérience » (CP 5.37, Peirce, citée dans Tiercelin & Trabaut, 2002, p. 284). Notre projet d'élaborer un guide d'entretien d'exploration de l'expérience est né d'un constat : il est difficile d'explorer sa propre expérience vécue, et pour un chercheur profane en la matière, il est non moins difficile d'investiguer l'expérience des autres. Or l'entretien est l'outil essentiel en recherche qualitative et le guide d'entretien en est l'instrument indispensable. Nous sommes dans ce cas dans une guidance de la parole et non dans un questionnaire de type recherche quantitative.

Avec Agnès Oude Engberink nous avons tenté d'élaborer un « guide d'exploration de l'expérience vécue » (*Life-Expérience Guide -LEG).* La première question que nous nous sommes posée est d'identifier ce que l'on interroge quand on interroge l'expérience? Son corollaire étant : est-il possible de décrire des constituants de l'expérience d'un phénomène étudié dont l'exploration nous en donnerait une connaissance pertinente et globale? Comment identifier ces constituants?

Pour ce faire notre démarche a été pluridirectionnelle : épistémologique, expérimentale, empirique. Tout d'abord en puisant dans les bases épistémologiques phénoménologiques du concept d'expérience comme « rapport de l'être-au-monde », en particulier à partir des universaux de Heidegger (Dastur, 2004). Jetant un regard critique sur les indicateurs d'« échelles de qualité de vie » utilisées en médecine explorant le vécu des patients face à la maladie (exemple de l'échelle du fardeau de Zarit) nous avons pu identifier les différents rapports au monde qui y étaient explorés et ceux qui pouvaient y faire défaut. Enfin de façon empirique, à partir des travaux d'étudiants sur « l'expérience vécue des patients » nous avons tenté d'extraire des invariants de l'expérience *(éidos)* qui revenaient régulièrement dans les verbatims après questionnement phénoménologique.

De ces trois approches, nous avons isolé neuf constituants de l'expérience qui selon nous, serait possiblement et invariablement en jeu à des degrés divers selon chaque individu dans leur propre rapport au monde : le corps, l'espace-temps, autrui, les objets mondains, les évènements biographiques passés, les connaissances disponibles, la finitude, le projet, l'identité personnelle.

Venons-en à la question à laquelle nous avons tenté de répondre dans le droit fil de la problématique de cet article : comment, avec une approche phénoménologique dans une logique de découverte en émergence, peut-on utiliser un « guide d'entretien » à partir d'indicateurs *a priori*? Celui-ci ne peut-il générer un effet de suggestion en influençant le discours de l'interviewé ou tout au moins lui enlever de la spontanéité, avec un doute sur la validité des résultats? Notre expérience nous a montré qu'une expertise dans la reformulation des énoncés est l'outil essentiel pour éviter des interprétations orientées. D'autre part chaque individu a un rapport au monde qui lui est propre et l'importance de chaque constituant est particulier à l'expérience vécue de

chacun : la saillance d'un des constituants de l'expérience a une importance pour la compréhension de chaque conduite humaine.

Conclusion

Nous avons voulu montrer qu'une hybridation des méthodes entre les approches phénoménologiques et sémiopragmatiques peuvent être au fondement d'une méthode nouvelle. Mais à y regarder de plus près, on se rend compte que nous sommes face à un continuum d'une méthode à une autre tendant à atteindre une ambitieuse complétude méthodologique.

Les approches systématiques ne sont pas un obstacle à la logique de découverte des catégories émergentes ni à leur richesse, elles servent uniquement à les classer selon leurs caractéristiques sémiotiques (qui déterminent des niveaux d'interprétation) et à les reconfigurer dans un ordre logique, la logique des relations pour donner le sens. Nous pensons que la créativité du chercheur se manifeste avant cette opération, au moment de la construction des catégories, d'abord dans « l'art de voir ce qui saute aux yeux », dans l'intuition de la saillance des ingrédients signifiants (sens clinique) dans le va-et-vient réflexif de la pensée qui catégorise. La mise en ordre systématique des données empiriques a pour seul but de ne pas laisser s'immiscer l'implication du chercheur; ce ne sont pas des catégories décidées *a priori* par le chercheur suivant l'objet de sa recherche (puisqu'elles sont déjà-là). Dans l'exploration de l'expérience, il faudra donc prendre en compte la dimension empirique de l'expérience vécue, celle que vise la recherche et son fondement logique et ontologique, l'expérience conceptuelle qui l'organise.

Références

Appel, K. O. (1991). Le problème de l'évidence phénoménologique à la lumière d'une sémiotique transcendantale. Dans J. Poulain (Éd.), *Critique de la raison phénoménologique. La transformation pragmatique* (pp. 37-66). Paris : Éditions du cerf.

Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales.* Paris : La Découverte.

Dastur, F. (2004). *La phénoménologie en questions*. Paris : Vrin.

Deledalle, G. (1978). *Charles S. Peirce. Écrits sur le signe*. Paris : Seuil.

Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie*. Paris : Seuil.

Detienne, A. (1989). La genèse des concepts fondamentaux de la phénoménologie de Charles S. Peirce. *Études phénoménologiques, 9-10*, 12-13.

Gaillard, J. P. (2007). *Transformer nos expériences en science avec conscience*. Conférence-Débat 2007 — MCXAPC. Repéré à https://vimeo.com/album/174053

Glaser, B. G. & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative* (M.- H. Soulet et K. Œuvray, Trad.). Paris : Armand Colin. (Ouvrage original publié en 1967).

Kaufmann, J. C. (2013). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif.* Paris : Armand Colin.

Ludwig, P. (2011). *Le langage*. Paris : Flammarion.

Nizet, J, & Rigaux, N. (2005). *La sociologie d'Erwin Goffman*. Paris : La Découverte.

Normand, C., & Trollez, M. F. (1985). Du pragmatisme à la pragmatique : Charles Morris. *Langages, 19*(77), 75-83.

Oude Engberink, A., Arino, M., Julia, B., & Bourrel, G. (2013). Intérêt d'une approche sémiopragmatique pour une méthodologie analytique en recherche qualitative. *Recherches qualitatives, Hors-série, 15*, 96-115.

Oude Engberink, A, & Bourrel, G. (2014) Phénoménologie, psychopathologies et médecine générale *Cahiers de Henri EY, 33-34*, 219-237.

Oude Engberink, A., Carbonnel, F., Lognos, B., Million, E., Vallart, M., Gagnon, S., & Bourrel, G. (2015) How parents feel about having their children vaccinated.To what extent does personal experience influence decisions about whether to vaccinate? *Canadian Public Health, 106*(8), e527-e532.

Paillé, P. (2010). Introduction. Une « enquête de théorisation ancrée » : les racines et les innovations de l'approche méthodologique de Glaser et Strauss. Dans B. G. Glaser, & A. L. Strauss (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative* (M.- H. Soulet et K. Œuvray, Trad., pp. 23-77). Paris : Armand Colin.

Plagnol, A. (2008, Mai). *Souffrance et intenable*. Communication présentée à la IV°journée de phénoménologie clinique de Nice, France.

Soulet, M.-H. (2010). Avant-propos. Pourquoi traduire *The discovery of grounded theory*? Dans B. G. Glaser, & A. L. Strauss (2010). *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative* (M.- H. Soulet et K. Œuvray, Trad., pp. 5-21). Paris : Armand Colin.

Sperber, D., & Wilson, D. (1987). Contre le modèle du code. Dans P. Ludwig (Éd.), *Le langage* (pp. 187-195). Paris : GF Flammarion.

Tiercelin, C., & Thibaud, P. (2002). *CS Peirce. Œuvre I. Pragmatisme et pragmaticisme*. Paris : Cerf.

Agnes Oude Engberink *est titulaire d'un DU de Pédagogie médicale (Université de Montpellier) et titulaire d'un Master Européen en Sciences de l'éducation (MERSE) Université de Rouen. Elle est chef de clinique des universités UFR de Médecine, Université de Montpellier et Membre du Département de Médecine générale(DMG) Université de Montpellier. Elle est également experte en recherche qualitative. Membre du RIFREQ. Laboratoire EPSYLON EA4556.Université de Montpellier.*

Gerard Bourrel *est professeur des universités de Médecine générale, DEA Sciences de la société et nouveaux médias (Université Paul Valery. Montpellier). Docteur en Sciences humaines et sociales, Sciences de l'information et communication (Université Paul Valery. Montpellier) et membre du Collège National des Généralistes Enseignants (CNGE), il est également expert en recherche qualitative, membre du Réseau International Francophone de Recherche Qualitative (RIFREQ).*

Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie

Irène Krymko-Bleton, Ph. D.

Université du Québec à Montréal, Québec, Canada

Résumé
L'article présente une méthode d'analyse d'entrevues avec des sujets adultes qui s'inspire à la fois de principes issus de la psychanalyse et de méthodes élaborées au sein de la pragmatique linguistique. Le processus d'élaboration de la question de recherche illustre la perspective psychanalytique. Le principe de *rapport de places* présent dans tout échange interlocutif est convié pour élucider la relation entre le chercheur et les sujets qui ont répondu à son annonce. Diverses analyses d'énonciation illustrent les possibilités de travail sur les textes des entrevues. La présentation est illustrée par de courts exemples tirés de recherches en cours.
Mots clés
MÉTHODES QUALITATIVES, PSYCHANALYSE, LINGUISTIQUE, ANALYSE DU DISCOURS

La psychanalyse et la linguistique à l'université

De la même façon que l'enseignement de la psychanalyse à l'université a fait l'objet d'âpres discussions, la recherche d'orientation psychanalytique à l'université est l'objet de diverses controverses. D'une part, à l'époque de l'entrée de la psychanalyse à l'université, au sein des institutions psychanalytiques s'était développée une forte opposition à un enseignement dépourvu d'une expérience personnelle de la cure. D'autre part, l'introduction de ces enseignements dans les départements de psychologie y créait de vives tensions. C'est ce scénario qui se répète, avec sensiblement les mêmes protagonistes, à propos de la recherche psychanalytique à l'université. Et pourtant, tant l'enseignement théorique que la recherche d'orientation psychanalytique se sont installés à l'université et continuent de s'y développer.

Mon collègue psychanalyste, le professeur Louis Brunet (2009), a proposé de différencier trois formes de la recherche qui se réclament de la psychanalyse : la recherche en psychanalyse, la recherche sur la psychanalyse et la recherche à partir de la psychanalyse. La première est celle que les psychanalystes poursuivent à partir des expériences de cures; la seconde porte le plus souvent sur l'efficacité thérapeutique de la psychanalyse; la troisième, très diversifiée dans ses objets, tente de préserver

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 487-499.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

certains principes propres à la pratique psychanalytique. C'est dans ce troisième champ que s'inscriraient mes recherches et mes choix méthodologiques.

De son côté, la linguistique, bien que toujours présente à l'université, a connu d'intenses polémiques entre les tenants d'une linguistique aspirant au titre de science exacte et ceux qui tenaient à la développer comme science humaine cherchant à éclairer les façons dont les gens entrent en relation les uns avec les autres en utilisant la langue qui est la leur.

C'est en incluant les apports de la pragmatique linguistique dans les recherches de mes doctorants[1], c'est-à-dire en incluant l'étude, à l'intérieur du champ de la linguistique, des éléments du langage dans le contexte de leur énonciation, que je suggère pouvoir suppléer à leur manque d'expérience clinique.

Je ne suis certes pas la première à vouloir rapprocher psychanalyse et linguistique, qui toutes les deux ont la langue et le discours comme objet d'étude. J'ai d'illustres prédécesseurs. Jacques Lacan (1966), à son époque, et André Green (1997) récemment, se sont tournés vers la linguistique pour dynamiser leurs recherches. Pour Jacques Lacan l'expérience s'est avérée décevante. Malgré le fait qu'il se soit beaucoup inspiré de la linguistique, il s'en est détourné en qualifiant a posteriori ses propres intérêts de « linguisteries » dans lesquelles il se serait égaré. La position d'André Green est plus nuancée. Si, dans les années 80, il avançait que la psychanalyse et la linguistique se croisaient sans se rencontrer, dans une communication au colloque « Fabriques de la langue » (à Lyon en 2010) il exhibe les recoupements de points de vue entre les courants psychanalytiques qui tiennent compte de l'affect et du jeu et les courants linguistiques qui étudient la fonction émotionnelle du langage – la première des fonctions identifiées par le linguiste américain Roman Jakobson – dans le fil de la poétique. De façon plus modeste, une psychologue d'orientation psychanalytique, Marie-Lorraine Pradelles-Monod, a appuyé la méthodologie utilisée dans sa thèse d'État (1999) sur des principes généraux de recherche qualitative inspirés du linguiste français Émile Benveniste. De leur côté, certains linguistes devenus psychanalystes élargissent suffisamment leurs recherches pour y introduire la notion d'inconscient (D'Unrug , 1974; Flahault, 1978).

Tout en reconnaissant les positions de ces prédécesseurs, je vais présenter ici ma propre méthodologie qui inclut les apports de la pragmatique linguistique dans la recherche d'orientation psychanalytique. À ma connaissance, je suis pour le moment la seule à élaborer une méthodologie qui s'appuie sur les principes cliniques issus de la psychanalyse et qui procède à l'analyse d'échanges langagiers en empruntant à la pragmatique linguistique.

Cette branche de la linguistique étudie notamment les processus langagiers que les gens utilisent pour se situer les uns par rapport aux autres dans une interaction. Elle analyse les signes linguistiques qui, mis en contexte, permettent aux interlocuteurs de

déduire les intentions de leurs vis-à-vis. Ces réflexions de linguistes sont tout à fait applicables aux situations d'entrevues de recherche de mes étudiants.

J'adjoins à ma méthodologie les analyses de procédés argumentatifs identifiés par la rhétorique et utilisés couramment dans les échanges conversationnels. Ces procédés permettent de déduire rapidement les divers mécanismes de défense utilisés par les interlocuteurs. Ces mécanismes, identifiés par la clinique psychanalytique, traduisent les modalités de conflits internes. L'analyse des agencements de segments de phrases ou de phrases complètes permet de compléter l'analyse en faisant ressortir illogismes ou incongruences qui illustrent des hésitations de la pensée lorsque des résistances se glissent dans le discours; ils permettent d'apprécier l'importance des conflits psychiques.

Avant de présenter plus en détail les aspects pragmatiques de mes choix méthodologiques, je m'arrêterai brièvement sur les principes cliniques issus de la psychanalyse qui leur servent d'assise. Ces choix ont des incidences sur la nature de la recherche des étudiants et ils leur permettent d'expérimenter de façon pratique les principes de base propres à toute démarche psychanalytique ou psycho-dynamique.

La tradition clinique et le choix de la question de recherche dans mon laboratoire

La parole du sujet comme guide de choix de question de recherche

Dans le travail clinique d'orientation psychanalytique, l'écoute flottante de l'analyste constitue une des conditions d'accès à ce qui de l'inconscient du patient se faufile dans son discours. Cette écoute dite « flottante » apporte son lot d'éléments qui non seulement permettent de faire progresser autant une thérapie mais aussi le travail de théorisation visant à ouvrir de nouveaux champs d'investigation. Pour la psychanalyse et dans la clinique qui s'y réfère, le discours, la parole du patient précèdent toujours des hypothèses de travail du thérapeute. Cette façon de faire s'oppose point par point aux procédés de recherches universitaires où l'étudiant est invité à définir sa question de recherche et à formuler ses hypothèses avant de commencer la cueillette de données sur lesquelles il va travailler.

Dans mon laboratoire, je tente de dialectiser les exigences universitaires et les positions psychanalytiques. Côté université : l'étudiant qui veut commencer sa thèse est invité à définir d'avance le champ dans lequel va s'inscrire sa recherche et il doit le faire correspondre aux intérêts de recherche de sa directrice. Ce champ constitue le cadre de l'ensemble des recherches menées par mes étudiants. Côté clinique : chaque étudiant est invité à ne pas formuler de question de recherche avant de s'être familiarisé avec le matériel des entrevues accumulées dans le laboratoire. Je souhaite que l'étudiant s'immerge dans cette multiplicité de discours sur lesquels d'autres étudiants ont déjà travaillé afin de répondre aux questions qui s'étaient imposés à eux.

La question de chacun doit jaillir comme le résultat d'une surprise, d'une curiosité, dans une expérience d'écoute qui, certes, ne peux pas être comparée à une écoute flottante dans la relation qui se tisse entre thérapeute et patient, mais qui renvoie néanmoins l'étudiant à sa propre subjectivité et à la polyphonie de tout discours rendue ainsi évidente. Exceptionnellement, certains étudiants qui, hors de l'université, travaillent déjà comme psychologues peuvent articuler leur question en lien avec leur propre pratique.

Une fois la question de recherche formulée, l'étudiant peut choisir de continuer sa recherche en utilisant les entrevues existantes ou de procéder à de nouvelles entrevues. Dans ce cas, il procède à des entrevues semi-directives comparables aux entrevues d'investigation clinique d'orientation psychodynamique.

Le premier choix présente l'inconvénient de le priver d'une relation personnelle avec ses sujets d'étude; mais il a l'avantage de lui offrir une grande réserve d'entrevues mises à sa disposition. C'est souvent assez tard dans leur processus de recherche que les étudiants procèdent à un compromis et décident de compléter l'échantillon choisi par des rencontres effectuées personnellement. En analysant plusieurs entrevues enregistrées par leurs prédécesseurs, ils constatent que les informations qui se rapportent à leur propre étude ne sont pas assez approfondies. Ils se rendent ainsi compte à quel point le contenu des entrevues, même les moins dirigées, dépend des intérêts du chercheur. Chacun entend mieux les propos de sujets qui lui semblent liés à son questionnement propre. Corollairement, à l'écoute postérieure, l'étudiant découvre que son prédécesseur n'a peut-être pas soutenu certaines élaborations de l'interviewé, pourtant pertinentes. Les étudiants se familiarisent ainsi avec la notion de *co-construction* : le contenu d'une entrevue menée par deux personnes différentes est nécessairement différent, bien que l'essentiel des propos doive pouvoir être retrouvé indépendamment de l'interlocuteur/chercheur.

Bien sûr tout ce processus est ponctué de lectures, de formulations d'hypothèses de travail provisoires et de discussions d'équipe. Je ne traiterai pas de ces questions ici.

La demande du sujet, ou pourquoi les gens se prêtent aux entrevues de recherche

Quel que soit le choix de l'étudiant, il lui faudra d'identifier la demande du sujet venu parler au chercheur. C'est habituellement dans le cadre de rencontres thérapeutiques que cette question est posée. Supposer que les personnes qui acceptent de participer à une recherche sont porteuses d'une demande à l'égard du chercheur, voire, de l'université, surprend d'habitude les collègues chercheurs. Pourtant, il est étonnant que l'on puisse penser que quelqu'un pourrait nous donner de son temps et de son effort sans vouloir retirer quelque chose de la rencontre dans laquelle il s'engage. Évidemment, pour le sujet lui-même, tout comme pour le patient en thérapie, cette demande n'apparaît pas à l'évidence.

La demande, en psychanalyse, est considérée comme méconnue du sujet lui-même –inconsciente – mais déductible de la relation transférentielle qui se développe avec l'analyste ou le thérapeute. Dans les recherches de mes doctorants, les conditions ne sont certes pas réunies pour analyser la relation transférentielle. Pour remplacer une telle analyse, je propose donc de puiser dans la pragmatique linguistique, et plus précisément dans la méthode développée par François Flahault (1978), pour analyser le rapport de places que les interlocuteurs adoptent l'un par rapport à l'autre dans tout échange conversationnel. Cette méthode, que je présenterai un peu plus bas, permet d'étudier la relation de places que le sujet tente d'établir avec le chercheur. Elle délimite la nature relationnelle de la rencontre et constitue en arrière-fond le contexte de tout ce qui s'y raconte.

La rencontre

Une fois sa question formulée, si l'étudiant décide de faire ses propres entrevues, je l'invite à s'initier aux façons dont devraient se dérouler ces rencontres.

On peut certainement considérer que cet entrainement à la façon de poursuivre les entrevues est de nature clinique. Je suppose que plusieurs collègues procèdent de façon semblable. Les étudiants doivent apprendre à contenir leur angoisse de manquer du matériel qui pourrait leur servir, à ne pas poser de questions directes mais à rester plutôt à l'écoute, à repérer les moments-clés (lorsqu'il leur faut soutenir le discours du sujet), à rester neutres... Pour se familiariser avec cette façon de faire, ils procèdent à quelques entrevues d'essai qu'ils transcrivent, qu'ils analysent très sommairement dans le but de repérer leurs erreurs. Puis ils présentent ce travail au groupe de recherche. C'est après cette démarche préparatoire, et quand ils se sentent prêts, qu'ils procèdent aux entrevues utilisées pour les analyses approfondies.

Les étudiants qui utilisent les entrevues existantes sont invités à réfléchir sur l'implication de leurs prédécesseurs dans le déroulement des entrevues dont ils se servent.

Les analyses

Avant de procéder à des analyses, les étudiants sont invités de se demander comment ils se sont sentis dans les contacts avec le sujet (cela depuis le premier contact au téléphone) : est-ce que cet état a évolué, de quelle façon et à partir de quel moment? Ces impressions sont discutées en équipe et l'étudiant est invité à réfléchir sur les raisons qui y ont concourues : aise ou malaise personnels, contexte physique (l'endroit, l'heure, la présence d'autres personnes dans l'environnement) ou manières d'être de son sujet. Si c'est cette dernière éventualité qui prime, l'étudiant en tiendra compte en abordant l'analyse des entrevues.

Après cette mise en contexte, l'étudiant entame ses analyses. L'ordre des étapes adopté ci-après est un ordre de présentation; les analyses ne procèdent en effet pas nécessairement dans cet ordre, en général même, elles se chevauchent.

La relation de places : dans les pas de F. Flahault

Les impressions initiales du chercheur constituent un contexte à l'analyse qui vise à établir la relation de places que le sujet tente d'instaurer entre lui-même et le chercheur. Selon les situations et les buts de la recherche, l'analyse de places peut être restreinte ou accompagner tout le travail sur une entrevue. L'étudiant est invité de regarder de près : *Comment le sujet s'adresse-t-il au chercheur? Cette façon change-t-elle en fonction de thèmes abordés? Cette façon est-elle adéquate à la situation en cours? Note-t-il des réactions particulières de sa part à certains propos de son interlocuteur, de la gêne, de l'étonnement, de l'irritation…?*

Le système de places

Toute société est organisée selon un système de places qui assure à chacun la possibilité de se situer par rapport aux autres. Chacun accède à son identité dans le cadre de ce système. La parole de chacun est émise à partir de la place qu'il y occupe ou souhaite occuper et elle convoque l'interlocuteur à une place corrélative. Par exemple, lorsqu'un parent s'adresse à son enfant en lui enjoignant de faire ou ne pas faire quelque chose, il convoque l'enfant à sa place d'enfant. Mais en s'adressant à son enfant comme s'il était un parent ou un partenaire, un parent peut inconsciemment chercher à renverser ce rapport de places, obligeant ainsi l'enfant à s'inscrire dans un rapport de places faux.

Chaque société dispose de codes linguistiques pour marquer diverses situations sociales. Toute personne qui entre en relation avec une autre présuppose quelque chose du rapport de places en vigueur dans la situation où elles se trouvent. Cette présupposition peut être avérée ou non. Dans cette dernière éventualité, la personne qui a méconnu les codes prévalant dans la situation où elle se trouve s'expose à ne pas être reconnue dans l'échange.

Comme l'a formulé Émile Benveniste (1966), l'acte illocutoire ajuste constamment la relation *qui tu es pour moi, qui je suis pour toi*. Dans ce sens, chaque parole est illocutoire, c'est-à-dire qu'elle agit sur ce « qui je suis pour toi, qui tu es pour moi ». Lorsque je souhaite occuper une place par rapport à mon interlocuteur, j'agis en parlant et en retour, je peux être confirmée ou infirmée dans mon dire, c'est à dire reconnue à la place que je souhaite occuper ou déplacée vers une place que je ne pensais pas ou ne voulais pas occuper. Toute parole est donc une constante médiation interhumaine.

Dans tout acte de parole Flahault, comme Benveniste, différencie l'énoncé (qui peut être analysé de façon purement linguistique), de l'énonciation. C'est, bien

entendu, l'énonciation qui nous intéresse : « Il faut distinguer le système discursif qui sous-tend l'énoncé d'un sujet et l'énonciation (l'actualisation) de ce système, assumée par ce sujet comme étant sa parole […] l'existence de ce système lui étant cachée ». (Flahault, 1978, p. 82)

Flahault a qualifié d'« intermédiaire » la parole en acte, pour en souligner cette fonction médiatrice. Selon lui cette parole est analysable selon quatre registres organisés hiérarchiquement, chaque subséquent englobant les précédents. Dans l'analyse il n'est néanmoins pas nécessaire de les suivre dans un ordre préétabli. Ainsi, nous commençons par le quatrième, le plus général, et le troisième (plus spécifique) qui adressent les questions de l'adéquation de l'échange à la situation sociale en général et à la situation de l'entrevue de recherche en particulier. Comme dans tout autre contexte, dans une entrevue de recherche la parole est émise

> à partir de la place qui lui [à l'interlocuteur] est dévolue dans le système de places qui rend possible la présente situation de production de parole et qui, inséparablement, introduit des contraintes pour le discours susceptible d'y fonctionner comme médiation entre interlocuteurs [codes, contraintes situationnelles] (Flahault, 1978, p. 138).

Tiré d'une recherche sur des influences culturelles dans l'interprétation des dessins d'enfants, voici l'exemple des efforts d'un sujet pour établir des places respectives, la sienne et celle du chercheur. Ce sujet, lui-même immigrant, souligne à plusieurs reprises de façon explicite, mais aussi implicite, le fait que la chercheure vient elle aussi d'un autre pays. Il cherche la complicité entre eux (ils sont immigrants tous les deux et doivent donc porter le même regard sur la société d'accueil); mais en même temps il tente d'établir sa suprématie, puisqu'il insiste sur son expérience en tant que psychologue (elle n'est qu'une étudiante) et sur son expérience de vie comme père d'enfants adultes élevés dans une famille traditionnelle. Il cherche donc à établir avec elle un rapport de places selon deux modes : égalitaire et « paternel autoritaire ». Ces deux tentatives relèvent de mécanismes de défense contre un sentiment avec lequel il lutte, un sentiment d'échec relatif sur le terrain de l'insertion professionnelle.

En réfléchissant sur le caractère défensif de certains propos, nous avons fréquemment recours à l'analyse du second registre, celui du discours idéologique – défini comme le système discursif qui correspond à la place du sujet dans la formation sociale à laquelle il appartient et – j'ajouterais – à laquelle il aspire.

Ainsi, dans une recherche évaluant le fonctionnement de l'équipe d'un organisme communautaire, nous avons identifié la circulation de deux discours idéologiques contradictoires que les membres de l'équipe utilisaient implicitement pour s'opposer les uns aux autres, sans mettre ouvertement en cause ni l'organisation du travail ni une apparente cohésion de l'équipe.

C'est le premier registre identifié par Flahault, le plus difficile à atteindre dans une recherche universitaire, qui nous intéresse particulièrement, mais nous l'analysons à la toute fin. Il s'agit du rapport des places « qui ont marqué d'une empreinte inaltérable (inconsciente) le locuteur; autrement dit, à partir de l'ensemble des paroles et relations illocutoires qui l'on structuré inconsciemment et ont fixé le cadre de ses relations transférentielles » (Flahault, 1978, p. 138). Aussi, pour l'attendre, faut-il mettre en œuvre une batterie de moyens, décrits ci-dessous.

L'analyse thématique

La toute première tâche que les étudiants effectuent pour commencer leurs analyses est sans doute commune à toutes les recherches qualitatives. Elle vise à répondre à la question « qu'est-ce que le sujet a dit? » en se limitant au texte explicite de l'entrevue.

Il s'agit donc de relever les thèmes abordés spontanément par le sujet. Pour nous, il s'agit aussi de ne pas réduire ces thèmes en catégories globalisantes, mais de voir comment chaque thème évolue tout au long de l'entrevue, de vérifier s'il réapparaît et disparaît spontanément, à quel moment et en lien avec quel autre thème ou en fonction de la relation que le sujet développe avec le chercheur. On cherche donc quel sens il prend dans l'ensemble du discours.

La question « qu'est-ce que le sujet a dit? » a, bien sûr son envers : « qu'est-ce qu'il n'a pas dit, alors qu'on s'attendrait qu'il le dise? ». « L'a-t-il évité, même si le chercheur lui a posé une question qui l'y menait ou l'a-t-il juste ignoré comme une chose inexistante dans son univers psychique du moment? »

Par exemple, dans une recherche sur les attentes de femmes enceintes, lors d'une série de quatre entrevues s'échelonnant sur le temps de grossesse et le premier mois après l'accouchement, une des participantes à la recherche a parlé, beaucoup et de façon très ambivalente, de sa mère, de son accouchement, du personnel médical qui s'était occupé d'elle; mais elle ne mentionnait que rarement, voire, pas du tout au début de sa grossesse, le bébé à naître. Cette quasi-absence du bébé dans le discours de la future mère a alerté la chercheure, même si, par ailleurs, la femme racontait les préparatifs à la naissance, la préparation de la chambre, etc., ce qui rendait cette absence peu évidente en première lecture. Cette inquiétude s'est avérée tout à fait justifiée, la jeune femme se trouvant surprise et débordée par la dépendance du nourrisson qu'elle n'avait pas anticipée; elle avait en outre l'impression d'être négligée par la famille au profit du bébé et même abandonnée par son médecin.

Aux thèmes abordés explicitement, s'ajoute la recherche d'éléments *implicites* dans le discours. Si le sujet suppose que le chercheur partage ses façons de penser, il tendra à parler d'une situation de façon complètement indirecte. Ainsi une future mère pour qui il était évident qu'on prépare la layette rose pour les filles et bleue pour les garçons, parlait de ces deux couleurs sans expliciter le fait qu'elle savait le sexe du bébé qu'elle attendait.

La recherche du fil associatif

L'ensemble de l'entrevue est ensuite revu pour déterminer l'évolution du discours : procédure qu'on peut présenter par la question : « quel a été le fil associatif du dire du sujet? »

Cette recherche peut se limiter à cibler certains éléments du discours (p. ex. « à quel moment et à propos de quel autre thème la future mère évoque-t-elle sa propre mère à travers l'entrevue? ») ou peut être élargie à toute l'entrevue. Les propositions qui se suivent indiquent toujours les relations entre elles. En les relevant, on peut vouloir expliciter ces relations. Ainsi, dans les propos d'une future mère qui parle des changements dans son corps, on trouve la séquence :

- Je n'ai pas un très gros ventre;
- Je la sens bouger;
- Elle a assez de place.

Dans cette séquence s'exprime l'inquiétude de cette femme quant à la qualité de l'environnement prénatal qu'elle offre à son bébé, alors qu'elle était en train de parler de changements de son corps qu'elle trouvait dérangeants.

Lorsqu'on suit le fil associatif de l'ensemble de l'entrevue on effectue en fait plusieurs analyses en même temps. Certes, on vérifie quelle est la suite des idées du sujet et comment il passe d'un thème à un autre; mais on suit aussi le développement du discours.

- Est-il linéaire? Y-a-t-il des allées et des retours, des ruptures, des reprises…? Est-il bien structuré ou confus? À quel moment apparaissent des confusions? Comment le sujet s'en sort-il? Les pertes de maîtrise du discours sont-elles momentanées, permanentes? Y a-t-il des répétitions? Si oui, sont-elles à l'identique (ce qui signifierait que le discours est bloqué et que la pensée n'opère plus)? Ou sont-ce plutôt des récurrences qui font progresser, voire, structurent le discours?

Les récurrences

Une idée récurrente peut structurer en sous-main le discours. C'est une pensée qui persiste et qui est repérable par la figure de *l'expolition,* c'est à dire la reproduction d'une pensée sous différents aspects et différents tours. Il peut alors s'agir d'un mot (avec ses synonymes ou ses dérivées) ou des fragments d'argumentation, etc. Le sujet peut en être conscient ou non, voire en prendre conscience au fur et à mesure qu'il parle et que sa pensée se développe. Notre parole précède fréquemment notre pensée consciente. C'est en parlant à quelqu'un que, souvent, nous découvrons ce qui se formulait dans notre tête.

Les récurrences impliquent l'interlocuteur. Par exemple, Marie Christine D'Unrug (1974) attire notre attention sur le fait que les récurrences qui apparaissent au début de l'entretien révèlent chez le sujet un certain blocage au niveau des idées provoqué par la question posée. Le sujet la reprend (la reformule) de différentes façons (il peut même y introduire de l'humour) tout en s'assurant que le chercheur ne pourra pas intervenir dans le processus d'énonciation; le sujet exerce donc de cette façon un certain contrôle sur lui-même et sur son interlocuteur.

Les récurrences peuvent aussi être provoquées par le doute. Certaines indiquent clairement que le sujet lutte avec un sentiment d'ambivalence qu'il est en train d'apprivoiser, alors que cette ambivalence n'est pas très évidente pour le chercheur. En voici un aperçu : une jeune femme apprivoise l'idée de son accouchement en répétant ce mot, mais dans une formulation de plus en plus précise des déterminants : « un accouchement », « l'accouchement », « mon accouchement ».

Outre les récurrences, on relève aussi les co-occurrences, la fréquence de l'association de deux idées, positives (*si X alors aussi Y*) ou négatives (*si pas X alors pas aussi Y*), qui indiquent une problématique où deux idées ou deux thèmes sont fortement liés dans l'esprit du locuteur.

Les façons de dire

Avec la question des répétitions et des récurrences nous avons abordé l'étape de l'analyse qui consiste à passer à la loupe les façons de dire qui permettent de découvrir les processus psychologiques sous-jacents. Les processus qui nous intéressent sont des mécanismes de défense connus dans la pratique clinique, mécanismes qui révèlent, lorsqu'ils se manifestent, des conflits psychiques sous-jacents. Plusieurs de ces mécanismes sont facilement repérables « à l'œil nu », même par un étudiant qui n'a pas beaucoup d'expérience : dénégations (« je ne dis pas que…»), annulations (le sujet dit quelque chose puis se contredit, annule son dire), mises à distance (« c'est comme au cinéma »), etc.

Mais la dénégation peut aussi apparaître sous une forme moins évidente, lorsque le sujet tente de repousser une idée qui pourtant persiste. Cette idée peut être identifiée par la présence de différentes figures de style. D'Unrug (1974) donne exemple d'une métalepse issue de ses entrevues d'enquête où un sujet lutte avec le thème de sexualité qui apparaît par l'usage du mot « jouir ». Ce sujet tente d'annuler cette connotation en parlant du sport, mais les mots « exercice violent, remuer, transpirer » ramènent, dans le contexte, la connotation qu'il tente justement d'éviter. Il recourt donc à divers stratagèmes de banalisation tournant autour de l'adage « dans le corps sain, l'esprit sain » et cela tout au long de l'entrevue. Cette lutte entre deux éléments antithétiques (ici l'idée du corps qui jouit et l'interdit que le sujet s'impose de le présenter de cette façon) transparait par l'accumulation de diverses méthodes d'annulation ou de banalisation. D'une part, le sujet veut rester maitre de ses énonciations et tenir un

discours cohérent; d'autre part il est sujet de ce à quoi renvoient ses représentations et, bien que le discours progresse, l'idée sous-jacente n'en continue pas moins à réapparaître.

Disjonctions et conjonctions

Un autre mécanisme utilisé fréquemment est celui de la disjonction. Il peut apparaître en compagnie des récurrences ou séparément. Il consiste à séparer les deux termes de la contradiction en renvoyant le terme dérangeant dans le temps (*mais c'est quand j'étais jeune que je pensais cela*) ou à l'attribuer à une autre personne. Il faut, bien entendu, être vigilant et ne pas confondre la disjonction avec deux autres interprétants : ni avec le récit de vrais changements survenus chez le sujet dont il fait part au chercheur, ni avec le mécanisme de projection (par exemple paranoïaque). Du point de vue de son déroulement, les disjonctions peuvent permettre au sujet de rétablir un contrôle sur son discours mais aussi conduire à des impasses, ou des incohérences. Ces issues indiquent l'importance du conflit et du trouble de la personne qui parle.

À l'opposé de disjonctions, on trouve des conjonctions : des tentatives de conjoindre les termes d'une contradiction. Il existe différentes façons de vouloir conjoindre les tendances qui s'opposent. On peut essayer un raisonnement, qui, lorsqu'il échoue, aboutit à un illogisme qui traduit le refus de reconnaître le caractère problématique de la question dont on parle. On peut aussi se cacher derrière un lieu commun, ce qui permet de ne pas se pencher sur la contradiction tout en visant à obtenir l'adhésion du chercheur. Les conjonctions peuvent s'exprimer par un recours à un jeu de mots plus au moins réussi, ou utiliser des paradoxes. Ces figures de style indiquent d'habitude que le sujet est moins engagé dans son discours que lorsqu'il aboutit à un illogisme.

Analyse séquentielle

Il peut s'avérer intéressant d'analyser certaines séquences en regardant de près comment leur articulation peut en changer le sens. Considérez la séquence mentionnée plus haut à propos de la place dans le ventre. Complétée par les conjonctifs :

- *Je n'ai pas un très gros ventre*

  mais comme
- *je la sens bouger*

  alors
- *elle a assez de place*

  cette séquence ne voudrait pas dire exactement la même chose si la suite avait été :
- *Je n'ai pas un très gros ventre*

mais

- *elle a assez de place*

et

- *je la sens bouger*

Le sémanticien Oswald Ducrot (1972) a analysé de façon détaillée le fonctionnement de divers outils linguistiques assurant de telles conjonctions. Leur polyvalence permet des usages très variés qui peuvent servir à obturer le sens du propos, le dévier ou juste donner un peu d'aplomb au locuteur – le mot « donc » sert souvent à cette fin.

Conclusions

Nous ne pouvons évidemment pas donner ici la liste exhaustive de toutes les façons d'articuler un discours, de le faire progresser et de maintenir l'interlocuteur à la place que le locuteur souhaite lui assigner. Ces quelques exemples illustrent seulement la richesse de ce travail sur la langue.

Les sujets ont chacun un style. Il peut être sobre ou poétique, utiliser des mots à forte valeur affective ou les éviter, recourir à de nombreuses répétitions donnant un caractère de litanie à la parole du sujet ou éviter toute répétition. Les stratégies employées, conscientes ou inconscientes, aboutissent au maintien du discours de façon efficace ou elles échouent. Dans tous ces cas, les implications personnelles peuvent être importantes. Un discours maîtrisé mais pauvre et rigide traduit autant de difficultés dont il faudrait chercher la nature qu'un discours chaotique. Les diverses façons de dire indiquent la relation du locuteur à lui-même et à son interlocuteur. La valeur défensive de leur utilisation ne peut être déduite qu'en fonction du contexte de l'entrevue, mais aussi de la vie du sujet.

Si l'analyse formelle tente de répondre aux questions qui concernent le discours –« comment le sujet a-t-il dit ce qu'il avait à dire? », « quels arguments a-t-il utilisé? », « comment (par quels liens langagiers) passait-il d'un thème à l'autre? », « la logique et la cohérence du discours ont-elles été respectées? », « son discours a-t-il progressé au fur et à mesure de l'entrevue? » – elle révèle l'existence de conflits psychiques sous-jacents, de problèmes dont le sujet est conscient (ou non) et aide de comprendre pourquoi le sujet est venu nous entretenir sur la question de notre recherche. Dépendamment de la question de recherche et de sa nature, sans vraiment le savoir, le sujet peut venir articuler une plainte ou une revendication; il peut vouloir se faire reconnaître, venir dans l'espoir de trouver une écoute; il peut être guidé par une nostalgie ou une curiosité. Sa rencontre avec le chercheur est toujours singulière et les implique ensemble.

Note

[1] Dans cette communication le masculin (étudiants) inclut le féminin.

Références

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale. Tome 1*. Paris : Gallimard.

Brunet, L. (2009). La recherche psychanalytique et la recherche sur les thérapeutiques psychanalytiques. Réflexions d'un psychanalyste et chercheur. *Filigrane, 18*(2), 70-85.

Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique.* Paris : Hermann.

D'Unrug, M.- C. (1974). *Analyse de contenu et acte de parole. De l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Éditions Universitaires.

Flahault, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Paris : Seuil.

Green, A. (1997). Le langage au sein de la théorie générale de la représentation. Dans M. Pinol-Douriez (Éd.), *Pulsion, représentations, langage* (pp. 23-65). Lausanne : Delachaux & Niestlé.

Lacan, J. (1966). *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. Paris : Seuil.

Pradelles-Monod, M.- L. (1999). *La construction du lien de filiation entre trois générations de femmes : repères pour une analyse clinique d'entretiens de recherche* (Thèse de doctorat inédite). Université de Strasbourg, Strasbourg.

Irène Krymko-Bleton *est psychologue et psychanalyste, professeure à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Pour elle, travail clinique et enseignement universitaire sont inter-reliés. Elle a participé à la mise sur pied du Groupe d'études psychanalytiques Interdisciplinaires (GEPI) longtemps consacré à spécifier les particularités de l'enseignement universitaire dispensé par les professeurs psychanalystes. Avec ses étudiants, elle a fondé le Centre des Activités et de Références psychodynamique et humaniste (CARPH) et, en collaboration avec une collègue, le programme court en périnatalité. En dehors de l'université, elle est la co-fondatrice de La Maison buissonnière – un lieu de rencontres enfants-parents.*

Burnout, un tueur silencieux dans quelques institutions publiques de Lubumbashi?

Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Ph. D.

Université de Lubumbashi, République démocratique du Congo

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile, Ph. D.

Université de Lubumbashi, République démocratique du Congo

Joëlle Ngoïe Musasa, Licenciée

Université de Lubumbashi, République démocratique du Congo

Résumé

Les maladies et décès des employés (coûts indirects) ou la faillite de l'institution, tributaires des malaises individuels au travail, sont souvent issus de l'épuisement professionnel. La rencontre avec les employés des institutions publiques de Lubumbashi et la combinaison des approches quantitative et qualitative a permis, d'une part, de vérifier la survenue du burnout et l'effet de l'âge, et d'appréhender leur vécu d'autre part. Cette triangulation est une créativité méthodologique en ce que l'interprétation qualitative s'est d'abord appuyée sur l'analyse statistique pour son approfondissement ensuite grâce à la phénoménologie clinique. Le questionnaire a révélé le burnout, tandis que l'expérience professionnelle personnelle a été saisie à travers l'entretien semi-structuré. Outre l'introduction et la conclusion, ce texte s'articule autour des points suivants : la présentation de l'hypothèse et des objectifs, le choix des institutions et l'échantillonnage, la description de la méthode et techniques utilisées, l'analyse des résultats et la discussion.

Mots clés

BURNOUT, STRESS, EMPLOYÉ, INSTITUTION ET RENDEMENT

Introduction

La rémunération précaire, les mauvaises conditions physiques de travail, le climat social malsain, le volume élevé du travail seraient des facteurs primordiaux qui influent négativement sur le rendement en milieux professionnels. Certains autres facteurs dont le burnout peuvent induire la baisse de productivité. Il a été démontré qu'un stress constant, prolongé, peut conduire au syndrome d'épuisement

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 500-514.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

professionnel ou burnout (Cintas & Sprimont, 2011) et qu'en milieux professionnels il est caractérisé par un affaiblissement et une usure de l'énergie « vitale » issue de la dégradation du bien-être (Frimousse, Hofaidhilloui, Swalhi, & Zgoulli, 2013). Point n'est besoin de confondre burnout et stress. Celui-ci est, selon Lazarus et Folkman (1984), la tension résultant de l'interaction entre la personne et son milieu lorsque les exigences de l'environnement sont perçues par la personne comme excédant ses capacités individuelles, le sujet est ainsi parfois exposé à un événement traumatique (Guelfi, 2004; Josse, 2014).

Jadis utilisé pour décrire le syndrome d'épuisement chez les professionnels de santé, le burnout s'est peu à peu étendu sur différents professionnels dont les professeurs universitaires auprès desquels il prend, depuis peu, des proportions inquiétantes (Czernis, 2005) comme le montre la recherche de Montgomery, Morin et Demers (2010) au Canada francophone. Kabulo Madingi (2011) fait mention de quelques cas isolés de burnout chez les travailleurs des mines de Kolwezi, dont trois ont été pris en charge psychologiquement, mais il déplore l'ignorance du syndrome et des interventions psychologiques alors qu'il existe le centre « Accueil et aide psychologique » (AAP).

La crise dans certaines institutions publiques en RD Congo, motive la réalisation de cette investigation. L'attention souvent focalisée sur des aspects macro-économiques et/ou politiques fait parfois oublier l'homme, facteur primordial de production. Trois institutions publiques retiennent l'attention : l'Université de Lubumbashi (UNILU), la Générale des carrières et des mines (GCM) et la Banque Commerciale du Congo (BCDC).

Si la GCM déplore des cas d'hospitalisations et d'AVC (accidents vasculaires cérébraux) chez certains de ses travailleurs, dont ceux licenciés massivement lors de l'opération « départs volontaires » suite à la crise de cette société, la BCDC remonte la pente grâce à la bancarisation après une période du manque des placements financiers. L'augmentation de la mortalité jamais constatée à l'UNILU, fait mention du décès, en l'espace de deux jours, de quatre professeurs, alors que les conditions salariales venaient, un petit peu, d'être améliorées. Cela a fait penser à la surcharge du travail, d'où l'idée de mener cette étude pilote en rapport avec le burnout.

Un revenu salarial décent, un climat de travail favorable, une garantie de l'employabilité étant des facteurs motivationnels extrinsèques du rendement du travailleur et de la productivité de l'institution, le facteur intrinsèque qu'est le vécu du travailleur, mérite d'être scruté. Ainsi les préoccupations débouchent sur les questions suivantes : l'appartenance à l'une des institutions ci-haut citées influe-t-elle sur l'exposition au burnout chez les employés? Le burnout est-il fonction de l'âge de l'individu?

Hypothèse et objectifs de l'étude

Partant de l'hypothèse selon laquelle le burnout sévirait insidieusement dans quelques institutions publiques de Lubumbashi, cette étude vise à vérifier si l'âge et l'appartenance à une institution induisent le burnout chez les employés rencontrés d'une part, et voir s'il existe une différence significative d'exposition au burnout liée à ces deux facteurs, d'autre part. Ce qui permettra de le mettre en évidence et de conclure à l'exposition des employés aux souffrances inédites, en vue de proposer à l'employeur des mesures préventives de parer au risque de coûts indirects.

Choix des institutions et échantillonnage

Le choix des institutions n'est pas anodin, il nous revient de le motiver et montrer comment l'échantillonnage a été réalisé.

Choix des institutions

Réputé moins stressant et moins payant, le travail de la fonction publique montre aujourd'hui qu'à l'Université de Lubumbashi, la surcharge professionnelle est tributaire des effectifs des étudiants en hausse et du nombre réduit des professeurs. L'avènement du boom minier de 2006, place la GCM en concurrence grandissante. L'implémentation de la bancarisation salariale dans la fonction publique, a insufflé à la BCDC un nouvel élan par l'informatisation du système et une augmentation des tâches. D'où, la pertinence d'interroger les employés sur leur vécu professionnel.

Échantillonnage

Le recours à l'échantillonnage occasionnel a permis de rencontrer les sujets selon leur disponibilité et accessibilité. De 60 protocoles soumis, seuls 42 ont été récupérés sur les 45 planifiés. C'est ce nombre qui constitue l'effectif de notre échantillon tel que le montre le Tableau 1.

Il ressort de ce tableau 42 participants dont 32 hommes et 10 femmes, parmi lesquels 18 sont de la GCM, 14 de l'UNILU en particulier de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education (FPSE), issus de 69 enseignants (un professeur émérite, quatre professeurs ordinaires, sept professeurs, neuf professeurs associés, 11 chefs de travaux et 37 assistants) et 10 de la BCDC. Leur âge varie de 25 à 64, tous du niveau universitaire.

À la GCM, ils sont pour la plupart comptables dans différents services : Direction des ressources humaines (DRH), fournisseurs, Direction des finances (DFI), administration, immobilisation, *Follow-up*, coûts et salaires. D'autres sont formateurs, sélectionneurs, responsables de l'hygiène et sécurité au travail. À la BCDC, tous sont agents commerciaux œuvrant dans le service commercial.

Tableau 1

Répartition de l'échantillon selon le genre et l'institution

Institutions / Genre	UNILU	GCM	BCDC	Total
Hommes	10	15	7	32
Femmes	4	3	3	10
Total	14	18	10	42

Méthode et techniques utilisées

En clinique, la quantification se réalise par recours, soit aux échelles, soit aux tests (Pedinielli, 2005) et sert à vérifier les résultats obtenus par des procédés qualitatifs ou pour leur donner une information complémentaire. Dans le cadre de cette étude, l'analyse qualitative est utilisée pour approfondir la compréhension des résultats quantitatifs obtenus.

Phénoménologie clinique

La méthode clinique et l'essai de l'*Interpretative phenomenological Analysis* (IPA) ont guidé cette recherche. La double herméneutique de l'IPA a permis de donner sens au participant qui tente de donner sens à ce qui lui arrive (Gelin, 2013). Les techniques quantitatives et qualitatives ont été utilisées dans la récolte des données et dans l'analyse des résultats. Le premier instrument, quantitatif, de récolte des données est le *Maslach Bernout Inventory*, MBI en sigle (Maslach & Jackson, 2006). C'est un inventaire de personnalité constitué de 22 questions réparties sur ses trois échelles : épuisement professionnel (1,2,3,6,8,13,14,16 et 20), dépersonnalisation (5,10,11,15 et 22) et accomplissement personnel (4,7,9,12,17, 18,19 et 21). Le deuxième, qualitatif, est l'entretien semi-directif réalisé avec cinq participants dont les scores au MBI se sont avérés très atypiques, car élevés, par rapport à l'ensemble des scores. Une question ouverte (Chiland, 2008) a permis de lancer l'entretien et recueillir les données après consentement libre des sujets (Miles & Huberman, 2003).

Le traitement quantitatif des données a été réalisé par le test statistique Khi-deux d'indépendance et l'analyse de la variance à deux critères de classification (test F de Fischer) grâce au logiciel SPSS (version 22), pour vérifier l'existence d'une relation de cause-à-effet entre l'appartenance à une institution et la survenue du burnout, ensuite la dépendance de celui-ci à l'âge du sujet. Le traitement qualitatif a fait intervenir l'analyse thématique de manière empirique, il a aussi restitué, grâce à l'ancrage, ce que vivent et ressentent les acteurs (Lejeune, 2014).

Questionnaire et entretien semi-structuré

L'administration individuelle et auto-évaluative du MBI a donné lieu au score global de chaque acteur à chaque échelle. Seuls les acteurs dont le total du score Épuisement professionnel (SEP), et celui de Dépersonnalisation / perte d'empathie (SD) étaient élevés et le total du score Accomplissement personnel (SAP) faible ont été retenus et soumis aux entretiens semi-structurés. En demandant au participant de parler de son travail, il était invité à se prononcer quant à l'épuisement professionnel, la relation et l'actualisation de soi. Un regard rétrospectif était également focalisé sur les réponses données au questionnaire et qui ont fait émerger le burnout.

Les entretiens récursifs (Olivier De Sardan, 2008) menés auprès de ces participants ont complété et approfondi l'information recueillie par le procédé quantitatif en permettant, au cours de la recherche, de formuler des nouvelles questions en vue de comprendre la manière dont ils vivent et ressentent leur épuisement professionnel.

Cette forme d'allers-retours entre le questionnaire et les verbatim a évité d'enfermer les répondants dans les clichés sur base des résultats du test seulement, mais bien d'aller au-delà pour clarifier et motiver les idées émises au questionnaire.

Analyse intégrative et mixte des données

Toutes les données sont statistiquement analysées, et quelques-unes seulement cliniquement et phénoménologiquement en vue de l'appropriation de l'expérience vécue par les acteurs concernés.

Analyse statistique des données : MBI et test Khi-deux

La grille d'interprétation du MBI (voir Tableau 2) a permis de transformer les scores en valeurs qualitatives et de les classer en degrés « faible », « modéré » ou « élevé » selon les trois facettes : SEP, SD et SAP.

L'épuisement professionnel (burnout), en lien direct avec un travail vécu comme rude, stressant et fatiguant (Maslach & Leiter, 2008), se distingue de la dépression qui disparait pendant les vacances. La dépersonnalisation est la perte d'empathie, caractérisée par une baisse de considération positive à l'égard des autres (clients, collègues, étudiants). L'accomplissement personnel assure un regard positif sur les relations professionnelles.

Le score moyen à chaque échelle infirme l'existence du burnout chez l'employé de chaque institution (SEP : 16,92; SD : 6,2 et SAP : 39,59). Le score moyen de la BCDC (SEP : 17,7; SD : 9,5; SAP : 43,8) et la GCM (SEP : 17,55; SD : 9,5 et SAP : 43,8) révèle le burnout, mais pas celui de l'UNILU (SEP : 15,57; SD 5,64 et SAP : 32,28).

Tableau 2
Grille d'analyse et interprétation du burnout

	SEP<17	18<SEP<29	30<SEP
Epuisement professionnel	**Degré faible**	**Degré modéré**	**Degré élevé**
	SD<5	6<SD<11	12<SD
Dépersonnalisation	**Degré faible**	**Degré modéré**	**Degré élevé**
	SAP<33	34<SAP<39	40<SAP
Accomplissement personnel	**Degré faible**	**Degré modéré**	**Degré élevé**

Source : Mitaine, Adiceom, & Colombat, 1998 et Galam (2005).
N.B. Un score élevé aux deux premières échelles (SEP & SD) et un score faible à la dernière (SAP), signe un burnout.

Le test Khi-deux d'indépendance s'est révélé non significatif au niveau de l'épuisement professionnel et l'accomplissement personnel, mais significatif au niveau de la dépersonnalisation. Les résultats de l'épuisement professionnel montrent avec un risque d'erreur de 5% qu'il n'y a pas d'effets significatifs de l'institution sur l'épuisement professionnel (Khi-deux : 3.535; dl : 4; p-valeur (0.473) > 0.05). Seuls 20% d'acteurs peuvent être considérés comme à risque d'épuisement professionnel. Il n'y a pas non plus d'effets significatifs de l'accomplissement professionnel (Khi-deux : 7.914; dl=4; p-valeur (0.095) > 0.05), puisque 52.4% des participants ont un accomplissement personnel faible, 28.6% un accomplissement personnel modéré et 19% un accomplissement personnel élevé. Par contre il y a un effet significatif de la dépersonnalisation (Khi-deux : 10.798; dl = 4; p-valeur (0.029) < 0.05). 57,1% ont une dépersonnalisation faible, 35.7% une dépersonnalisation modérée et 7.1% une dépersonnalisation élevée au niveau des institutions. L'influence de l'âge des participants sur le burnout dans les institutions a été mise en évidence par l'analyse de la variance à deux critères de classification grâce au test F de Fischer (logiciel SPSS) tel que présentée dans le Tableau 3 ci-dessous qui ne reprend que deux facettes.

De ce qui précède, avec un risque global d'erreur de 5%, l'âge des participants n'induit pas l'épuisement professionnel : F(2.34) = 0.219; Mse (*mean square of error*) = 77.131; p-valeur = 0.804; n^2 = 0.013. Pas non plus d'effet significatif de l'âge sur la dépersonnalisation : F(2.34) = 0.160; Mse = 77.131; p-valeur = 0.853; n^2 = 0.009, ni d'effet significatif d'interaction entre l'épuisement et la dépersonnalisation : F(3.34) = 1.392; Mse = 77.131; p-valeur = 0.262, n^2 = 0.109. En somme, l'âge n'induit pas le burnout dans les institutions comme le montre le graphique de la Figure 1.

Tableau 3
Tests of Between – Participants Effects
Dependent Variable : Age des participants

Source	Type III Sum of Squares	Df	Mean Square	F	Sig.	Partial Squared
Corrected Model	377.464[2]	7	53.923	.699	.672	.126
Intercept	25420.805	1	25420.805	329.581	.000	.906
Epuisement	33.774	2	16.887	.219	.804	.013
Dépersonnation	24.609	2	12.304	.160	.853	.009
Ep * dépers.	322.036	3	107.304	1.392	.262	.109
Error	2622.440	34	77.131			
Total	65640.000	42				
Corrected total	2999.905	41				

a. R Squared = .126 (Adjusted R Squared = -.054)

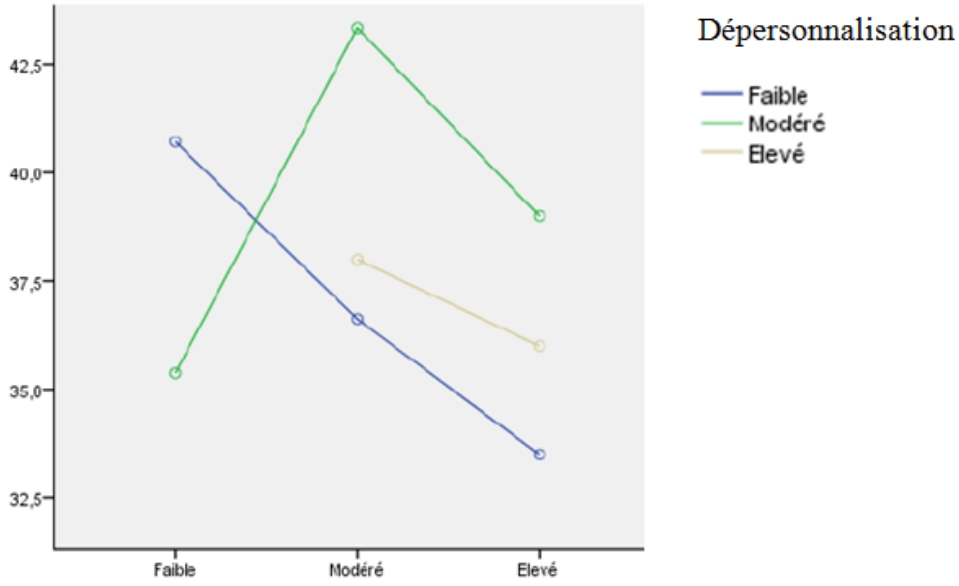


Figure 4. Estimation moyenne « marginale » de l'âge des participants.

Analyse transversale des données qualitatives

L'interprétation basée seulement sur les 20% des participants considérés comme à risque d'épuisement professionnel, 7.1% à dépersonnalisation élevée et 52.4% à accomplissement personnel faible, sans verbaliser leur ressenti et leur vécu s'avère insuffisante, limitative et réductionniste. Elle ne permet pas de comprendre le sens que les acteurs octroient au burnout. C'est pourquoi les verbatim obtenus grâce à la retranscription des entretiens individuels récursifs avec les participants à burnout avéré, ont conduit à l'analyse transversale, si bien que la compréhension phénoménologique a été facilitée par la double herméneutique qui se réfère au double procès de traduction et d'interprétation. D'une part, les acteurs sociaux savent ce qu'ils font et interprètent leurs actions, d'autre part les savoirs et interprétations sont construits sur base de ceux des acteurs rencontrés (Olivier De Sardan, 2008).

Le système d'entonnoir aidant, l'étude est partie d'un grand nombre (42) vers un nombre réduit (cinq) en focalisant l'attention sur des cas atypiques. Cette approche s'apparente à la démarche mixte et intégrative dans laquelle Karsenti et Savoie-Zajc (2000) combinent les données qualitatives et qualitatives pour enrichir la méthodologie, et éventuellement, les résultats de la recherche.

Bien loin d'insister sur une action relativement restreinte et contrôler une relative distance avec les acteurs, il a plutôt été question de s'orienter également vers le changement et permettre une relation entre acteurs et chercheurs, laissant une place à la subjectivité et à son expression. Cette manière de procéder a, non seulement, permis de comprendre la façon dont les employés vivent leur situation professionnelle, mais aussi de lui donner du sens et l'assimiler à leur histoire de vie.

L'anamnèse a révélé différents signes cliniques : beaucoup de fatigue, perte de mémoire, hypertension, perte du désir sexuel, cauchemars, insomnies, nervosité, agressivité et hypersensibilité. Ces signes sont impactés des antécédents liés à la surcharge professionnelle, elle-même due au cumul des fonctions. Celui-ci est à son tour tributaire de l'irrégularité du salaire qui ne suffit pas et qui ne permet pas de combler les besoins de chacun.

Soumis à l'analyse qualitative, les cinq participants, tous hommes, ont l'âge compris entre 32 et 40 ans dont deux de l'UNILU (32 et 40 ans), deux autres de la BCDC (33 et 34 ans) et un de la GCM (39 ans). Trois sont célibataires (32, 33 et 34 ans) et deux mariés (39 et 40 ans). L'analyse transversale des entretiens a permis de scruter leur vécu professionnel de manière holistique étant donné qu'en clinique l'intérêt porte sur tout être humain vivant dans une situation déterminée que l'on se propose d'observer et de comprendre (Clot & Leplat, 2005).

Il importe de souligner la validation par les acteurs des analyses réalisées, grâce au retour répétitif sur le terrain pour obtenir ou non l'accord des participants. Il a été question de voir si l'analyse ne trahissait pas les idées émises par les intervenants. Le

vécu professionnel et le sens qui lui est octroyé par les employés ont pu se dégager à travers les différentes catégories de l'analyse transversale et thématique de la manière suivante.

Sensation de fatigue

Les acteurs évoquent la fatigue ressentie de bonne heure, la perte de mémoire, quelques crises d'hypertension, des troubles du sommeil comme des cauchemars et des insomnies. À cela s'ajoutent la nervosité, l'agressivité et l'hypersensibilité.

Cumul des fonctions et surcharge du travail

Les acteurs abordés parlent de la surcharge du travail générée par le cumul de fonctions et l'allongement du temps de travail. Le cas de ce jeune employé célibataire de 32 ans est patent, il confie : « Je suis à la Faculté de 8h00 à 12h00 et j'enseigne de 12h30 à 17h30 dans une école secondaire de la place, située à environ 13 Km ». Nouvellement engagé à l'Université comme assistant d'enseignement, il donnait déjà cours dans une école secondaire de la place et travaille durement en vue de réunir la dot pour son mariage projeté dans un futur proche.

Le cumul vécu à la BCDC s'opère sur place, dans les mêmes locaux, mais des tâches supplémentaires allongent le temps réglementaire de prestation comme en témoignent les deux acteurs (33 et 34 ans) :

> […] la bancarisation du système a engendré des tâches supplémentaires. Jadis, la paie se faisait dans les institutions par l'entremise des agents payeurs qui venaient retirer la liquidité, mais actuellement chaque travailleur se présente à la banque pour le retrait, et ce sont de longues files d'attente qui durent deux à trois semaines.

Le travail qui commence à 8h et sensé finir à 16h, ne l'est réellement que vers 20h. De 9h à 14h le guichet est ouvert, après il est fermé afin de clôturer les opérations de la journée. C'est le même son de cloche à la GCM où la sortie tardive des agents comptables est une pratique courante.

Refus de jours de congé

Un aspect particulier évoqué dans les entretiens est celui de peu de temps de repos chez certains employés qui espèrent juguler la crise en effectuant beaucoup de missions même durant leurs jours de congé. Formateur à la GCM et assistant à l'Université (40 ans), cet employé effectue beaucoup de missions de formation à la GCM, enseigne tant à l'UNILU que dans le secteur privé et il ne prend jamais ses congés. Il rapporte :

> Je fais un travail trop intellectuel, je suis formateur des directeurs et des cadres à la GCM, à l'UNILU je suis dans l'enseignement et la recherche, d'où il faut beaucoup lire et beaucoup de temps de préparation. Je suis

> consultant en formation dans plusieurs entreprises de la RDC et membre du conseil paroissial. Je ne prends jamais de congés.

Il quitte généralement la maison à 6h et rentre vers 21h. Son travail à la GCM s'arrête à 16h30, puis il va au campus jusque 18h30. Ensuite il va dispenser les cours du soir chez les privés. La nuit, il se lève parfois vers 2h00 pour préparer la formation. Son temps de travail varie entre 13h et 16h par jour.

Réorganisation du travail

La révolution de la modernité prônée par le pouvoir en place vise la réorganisation du travail dans divers secteurs de la vie nationale dont celui public. La pléthore des tâches étant tributaire de l'implantation unique et insuffisante de la BCDC au Centre-ville, les employés font une fuite en avant : « l'implantation envisagée des distributeurs dans deux quartiers de la Commune de Lubumbashi, Golf et Carrefour, désengorgera nos locaux qui sont inondés des clients en temps de paie et permettra la stabilité du signal internet ». Bien que bénéfique, la bancarisation s'accompagne des conséquences négatives, car la demande est accrue alors que l'ouverture des succursales dans d'autres communes est en veilleuse.

Le ressentiment du poids du travail est réel, suite aux comportements de certains clients exigeants et pressés, car « l'avantage escompté est la réduction de l'afflux des clients par la répartition desdits clients et des opérations bancaires (retrait, demande de solde) sans contact direct avec nous », souligne le sujet de 34 ans. Le contact direct n'est bon que quand il est règlementé pour permettre aux agents de réaliser leurs tâches de manière efficiente.

Des cas d'AVC ont été la conséquence de l'opération dite « départs volontaires » lors du licenciement massif à la GCM. De manière unanime, les acteurs rencontrés se plaignent : « Imaginez-vous, du jour au lendemain vous vous retrouvez sans emploi avec des projets non finalisés et des enfants à scolariser. C'est vraiment suicidaire, car sous d'autres cieux, les gens se seraient donné la mort ». Cette réduction des effectifs nécessite une réorganisation du travail.

Inadéquation entre la vie privée et la vie professionnelle

Les horaires de travail étant moins contraignants à l'Université, chaque enseignant assure sa charge horaire et participe à des réunions ou activités planifiées, après il peut s'occuper autrement s'il le désire, d'où les « extra-muros ». Même alors, le temps à consacrer à la famille est moindre. Cependant à la GCM et à la BCDC les heures de début et de fin du travail sont fermes, et les agents n'ont que quelques minutes de pause. Un agent nous révèle : « Je réponds à votre questionnaire, mais je n'ai pas assez de temps pour moi-même. Quand j'arrive chez moi, j'ai juste le temps de manger, prendre ma douche et dormir ».

Quoi qu'il en soit, à la banque, les employés font montre de l'amour du travail et ils sont satisfaits de la convivialité qui règne au sein des équipes malgré le stress induit par certains clients, comme cet employé qui dit :

> J'aime mon travail et j'aime bien accomplir mes tâches, raison pour laquelle je ne suis pas pressé de rentrer chez moi si tout n'est pas encore fini. Si je me sens fatigué, j'arrête pour finaliser tôt le matin avant le début effectif du travail.

Les entretiens révèlent une inadéquation entre vie professionnelle et vie familiale. C'est que fait remarquer l'acteur de 40 ans qui effectue trop de missions de service et consacre moins de temps à la famille. Il le fait pour la survie de sa famille suite au retard de paiement salarial. Pour lui, c'est déjà un coup de chance, car au retour de la mission il peut ramener un peu de moyens.

Recherche de subterfuges et stratégies de coping

Le cumul des fonctions et la gestion de certaines urgences poussent les acteurs à développer des stratégies de coping, car l'interférence entre deux emplois même complémentaires exige un peu plus d'efforts personnels et de créativité. La recherche de subterfuges, situation récurrente à la GCM, est un stratagème utilisé par les employés pris par une activité ailleurs durant les heures de service, pour parer au suivi des chefs hiérarchiques.

Prudence empirique et risque interprétatif

Se limiter aux seuls résultats quantitatifs pourrait être un risque interprétatif qui ferait perdre les informations plausibles, inhérentes au vécu des employés et au sens qu'ils donnent à ce vécu. Considérant que l'analyse statistique a donné des indices sur l'existence tant soit peu du burnout dans les institutions publiques de Lubumbashi, le recours à l'analyse qualitative a été plus enrichissante aussi bien pour les participants que pour les chercheurs.

Pour les participants, l'échange a été d'une impérieuse nécessité pour la prise de conscience des dangers qui le guettent professionnellement, mais aussi pour les sensibiliser contre l'absentéisme ou le présentéisme (présent, mais absent d'esprit).

Pour les chercheurs, les différentes rencontres ont révélé les stratégies de coping mises en place par les employés pour contrer le burnout, notamment bien se reposer durant les week-ends, les jours de congés et recourir aux subterfuges pour se disculper. Cependant la précarité salariale pousse certains employés à refuser de prendre leurs jours de congé qu'ils mettent à profit, effectuent des missions en vue de subvenir aux besoins familiaux. Ces détails auraient échappé si l'analyse n'était que statistique. La prudence empirique est cette connexion permanente au terrain durant la recherche et l'obtention de la validation des analyses par les acteurs abordés.

Discussion

Il ressort des résultats que le burnout n'est pas une souffrance très systématiquement rencontrée chez tous les employés abordés. Il va sans dire que ni l'institution, ni l'âge n'induisent l'épuisement professionnel de manière particulière, car les faits marquants du burnout ont plutôt été appréhendés dans l'histoire personnelle et le vécu particulier de chacun des participants. Ces cas isolés cachent une grogne collective due parfois au burnout : « quand cet épuisement professionnel devient collectif, on se plaint beaucoup au service et on n'arrive plus à créer et à innover », déclare un agent de la GCM.

Le jeune âge (25-34 ans) des employés de la BCDC soumis à l'entretien ne favorise-t-il pas la grande motivation au travail avec une curiosité de découvrir les réalités du monde professionnel dont la soif est la mise en pratique de la théorie dans un contexte réel? Paradoxalement, l'âge avancé de certains employés de l'UNILU (29-64 ans) et de la GCM (31-56 ans), n'est-il pas un facteur qui détermine l'expérience et la facilité d'accomplir les tâches?

Il convient de relever que la triangulation méthodologique a eu le mérite de combler les désavantages de l'approche quantitative par les avantages de l'approche qualitative et vice-versa. Il va sans dire que l'approche quantitative donne des résultats globaux et moins approfondis, tandis que l'approche qualitative analyse en profondeur et de manière holistique les faits étudiés en vue d'en saisir la quintessence. En comparant les scores moyens de chaque échelle aux scores moyens globaux, les résultats montrent un paradoxe et il n'y a pas constance. Le recours aux tests statistiques a levé l'équivoque. Un autre enrichissement est celui donné par l'analyse qualitative sur le vécu et le ressenti des acteurs.

Les données qualitatives sont enrichies par l'histoire personnelle de chaque employé. L'indice du burnout donné par le MBI est confirmé par le récit du vécu quotidien dans un contact personnel. Les entretiens ont révélé un malaise professionnel important. La surcharge professionnelle issue du cumul des fonctions est générée par la recherche de moyens de subsistance. Les employés locataires font face aux besoins familiaux en tenant également compte de la solidarité clanique. L'élaboration des stratégies d'adaptation leur permet ainsi de réduire le degré de stress.

À la lumière de nos entretiens dont le but était de recueillir les informations inhérentes au burnout, force est de constater leur effet thérapeutique susceptible de remédier à leur souffrance. Conscients de leur situation, grâce à cette étude, les participants avaient pris la résolution d'élaborer systématiquement certaines stratégies de coping. Contactés après la recherche, l'acteur de 32 ans signale : « J'ai commencé à diminuer ma charge horaire, car j'ai demandé à l'école de diminuer mes heures et à la

Faculté de comprendre certaines de mes absences » et les autres (33, 34, 39 et 40 ans) disent remédier à la situation par beaucoup de temps de repos durant le week-end.

Il aurait été intéressant de réaliser des entretiens avec les participants dont les scores au MBI ne révèlent pas l'existence du burnout, mais aussi de commencer par l'entretien afin de repérer ceux qui sont fortement épuisés et savoir interpréter leurs scores au MBI avec prudence par la suite.

Conclusion

Les résultats de cette étude montrent que la majorité des acteurs rencontrés ne présentent pas de burnout, mais celui-ci existe au cas par cas. Il ressort que ni l'institution, ni l'âge n'induisent chez eux l'épuisement professionnel. La démarche quantitative a permis de repérer quelques cas de burnout avéré à travers les scores obtenus par chacun au MBI. Grâce à la démarche qualitative, quelques thèmes se sont dégagés et ont permis de relever le vécu professionnel de chacun. Les objectifs de l'étude sont atteints, car les résultats montrent que le burnout n'est pas un tueur silencieux dans les institutions publiques de Lubumbashi concernées par cette étude.

Quelques limites de l'étude méritent d'être évoquées. D'abord, les résultats devraient être considérés avec prudence vu le recours à l'échantillonnage occasionnel qui n'a pas offert la possibilité de généraliser les résultats sur la population de toutes ces institutions. Ensuite, l'abord des participants uniquement universitaires et employés de bureau, n'a pas permis d'avoir l'information émanant des sujets non universitaires et subalternes.

La force de l'étude repose sur la triangulation des démarches quantitative et qualitative qui a permis de combler les lacunes de la première par les avantages de la seconde et vice-versa. Sans le test MBI, il serait difficile de repérer les différents degrés qu'offrent les trois échelles du burnout et les sujets à profil atypique par rapport à l'ensemble ne seraient pas identifiés. D'autre part, sans l'entretien il serait difficile d'accéder aux informations du vécu professionnel de chacun des acteurs concernés. Par ailleurs, il est possible d'administrer le MBI après l'entretien en vue de vérifier les résultats obtenus au test qui peuvent ou ne pas se confirmer. C'est donc une complémentarité d'une utilité indéniable. Il sied de noter que la quantification donne des résultats globaux, tandis que la démarche qualitative analyse de manière approfondie le vécu du sujet. Le risque interprétatif a été contourné par la prudence empirique grâce à la triangulation méthodologique de deux approches complémentaires.

Comme perspectives, une étude sur le burnout chez la plupart des travailleurs dans les mines du Katanga reste pertinente. La mise en lien de l'état-civil, le genre et la composition de ménage des employés avec le burnout permettra de voir si la corrélation de la vie privée avec la vie professionnelle est source de fierté ou de frustration. Une étude à grande échelle qui englobe toutes les Facultés de l'UNILU est

envisageable pour explorer les effets des « extra muros » chez les professeurs d'université.

Références

Chiland, C. (2008). *L'entretien clinique*. Paris : Presses universitaires de France.

Cintas, C., & Sprimont, P. A. (2011). *Soutien social et violence au travail : quels effets sur le burnout*? Rouen : Laboratoire NIMEC-IAE. Repéré à http://docplayer.fr/14051483-Soutien-social-et-violence-au-travail-quels-effets-sur-le-burnout.html

Clot, Y., & Leplat, J. (2005). La méthode clinique en ergonomie et en psychologie du travail. *Le travail humain, 68*(4), 289-316. Repéré à www.cairn.info/revue-le-travail-humain-2005-4-page-289.htm

Czernis, L. (2005). L'affligeant problème du stress au travail chez les universitaires. *Bulletin de l'Association canadienne des professeurs et professeurs universitaires (ACPPU), 52*(3), 3-5.

Frimousse, S., Hofaidhilloui, M., Swalhi, A., & Zgoulli, S. (2013). *L'épuisement des cadres au sein des PME. Le rôle de l'employabilité.* Repéré à https://www.agrh.fr/assets/actes/2013-frimousse-alii.pdf

Galam, E. (2005). Stress professionnel des médecins. Comment y remédier? *Revue du praticien. Médecine générale, 19*(704-705), 1097-1098.

Gelin, Z. (2013). *Introduction à l'interpretative phenomenological analysis*. Repéré à https://moodle.umons.ac.be/pluginfile.php/57109/mod_resource/content/1/Introduction%20%C3%A0%20lIPA.pdf

Guelfi, J.- D. (Éd.). (2004). *Mini DSM-IV-TR. Critères diagnostiques.* Paris : Masson.

Josse, E. (2014). *Le traumatisme psychique chez l'adulte.* Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Karsenti, T., & Savoie-Zajc, L. (2000). *Introduction à la recherche en éducation.* Sherbrooke : Éditions du CRP.

Lazarus, R. S., & Folkman, S. (1984). *Stress, appraisal, and coping*. New York, NY : Springer.

Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer.* Louvain-la-Neuve : De Boeck.

Madingi, K, (2011). Le burnout professionnel, dépistage et propositions de prise en charge psychologique. *Annales de l'Université de Kolwezi, II*(2-3), 174-185.

Maslach, C. & Jackson, S. E. (2006). *Burnout : l'épuisement professionnel.* Fribourg : Presses du Belvédère.

Maslach, C., & Leiter, M. P. (2008). Early predictors of job burnout and engagement. *Journal of Applied Psychology*, *93*(3), 498-512.

Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives.* Bruxelles : De Boeck.

Mitaine, L., Adiceom, F., & Colombat, P. (1998). Face à la fin de la vie, le syndrome d'épuisement professionnel. *La Revue du praticien. Médecine générale, 428*(12), 22-25.

Montgomery, C., Morin, Y., & Demers, S. (2010). Le stress, les stratégies d'adaptation, le locus de contrôle et l'épuisement professionnel chez les professeurs universitaires francophones. *Revue canadienne d'enseignement supérieur, 40*(1), 69-99.

Olivier De Sardan, J. P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique.* Louvain-La-Neuve : Academia Bruylant.

Pedinielli, J. L. (2005). *Introduction à la psychologie clinique*. Paris : Armand Colin.

Philippe Kasongo Maloba Tshikala *est Psychologue clinicien, il est professeur associé à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation de l'UNILU. Membre de l'ARQ et de la Commission des Psychologues belges, son intérêt porte sur l'approche qualitative, la relation d'aide, l'écoute active et bienveillante auprès des personnes en souffrance.*

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile *est Professeur ordinaire à l'Institut Supérieur Pédagogique de Lubumbashi. Il est Psychologue du travail et Doyen de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation de l'Université de Lubumbashi.*

Joëlle Ngoïe Musasa *est Psychologue clinicienne, assistante à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation de l'UNILU. Actuellement en formation à l'Université Catholique de Louvain.*

Combinaison d'approches quantitatives et qualitatives pour l'évaluation des effets de la fasciathérapie méthode Danis Bois sur la douleur de patients fibromyalgiques

Cyril Dupuis, Master

Université Fernado Pessoa, Portugal

Résumé

L'objectif de cet article est de présenter un exemple de méthodologie de recherche mixte, à la fois quantitative et qualitative. Celle-ci a été élaborée afin d'évaluer les effets sur la douleur chronique d'une thérapie manuelle centrée sur la personne. La fibromyalgie étant un objet de recherche complexe, cette double approche s'est révélée adaptée pour en appréhender les différents paramètres. Après avoir replacé ce travail dans le contexte théorique de la méthodologie mixte et du praticien-chercheur, puis dans le contexte particulier de la fibromyalgie et de la fasciathérapie, la méthodologie spécifique mise au point et les résultats obtenus sont présentés.

Mots clés

MÉTHODOLOGIE MIXTE, DOULEUR CHRONIQUE, FASCIATHÉRAPIE, ANALYSE PHÉNOMÉNOLOGIQUE, INTERPRÉTATION HERMÉNEUTIQUE

Introduction

Cette communication présente la méthodologie de recherche élaborée et déployée lors de ma recherche de master en psychopédagogie perceptive. Elle est l'aboutissement d'un cheminement entre contraintes institutionnelles, contextuelles et professionnelles.

C'est au sein du laboratoire du CERAP que j'ai effectué ce travail de master, et c'est donc sur la méthodologie qui y est développée que je me suis largement appuyé. Celle-ci est résolument qualitative et se positionne dans un axe systémique, incitant l'apprenti chercheur à modifier la conception classique de la méthodologie et à « passer d'une conception procédurale à visée de prescription à une conception systémique à visée de repérage » (Clerc & Tomamichel, 2004, § 14). Il est ainsi guidé dans des choix méthodologiques adaptés à la question de recherche, plutôt que contraint par les prescriptions procédurales du laboratoire. La trame méthodologique a été qualifiée par Bois, directeur du CERAP, de « dynamique de recherche anticipation/émergence » et est divisée en plusieurs phases dont « l'intention est

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 515-530.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

résolument orientée vers une démarche didactique facilitant la démarche de recherche de l'étudiant, lui procurant une sorte de guide pratique » (Bois, Bourhis, & Bothuyne, 2013, p. 117). C'est donc le fruit d'une rencontre entre un objet de recherche, une orientation méthodologique et un praticien-chercheur que je me propose de présenter.

La posture de praticien-chercheur du sensible, dans le champ de la santé

Je suis kinésithérapeute libéral, et c'est sur cette pratique que j'ai choisi d'effectuer ma recherche. Ma motivation première à engager ce travail était de mieux comprendre ma pratique, ses implications et ses effets.

C'est donc avec une posture de praticien-chercheur que j'ai abordé ce travail et ceci, comme développé plus bas, n'a pas été sans influencer la méthodologie déployée. Cette posture particulière, ce « cas limite » (De Lavergne, 2007, p. 28), a d'emblée été poussé à l'extrême, car c'est sur mon exercice quotidien qu'a été mené ce travail. Comme le souligne De Lavergne, dans cette situation, « le praticien-chercheur s'expose, et se lance le défi de mener une analyse scientifique sur sa propre activité professionnelle, sans verser dans le discours professionnel ou réflexif » (2007, p. 38).

La fasciathérapie méthode Danis Bois (MDB) est une thérapie manuelle qui s'inscrit dans les pratiques du Sensible. À travers un toucher spécifique (Bourhis, 2012), elle vise notamment à solliciter la perception corporelle du patient afin de lui donner accès à des potentialités nouvelles. Ainsi, pour Austry, « Le concept de "Sensible" pointe [...] autant la qualité des vécus éprouvés par la personne que la qualité du rapport que la personne entretient avec elle-même et avec son expérience » (2010, p. 14).

De par ma profession de masseur-kinésithérapeute, j'appartiens au monde de la santé. Ce champ disciplinaire est très largement influencé par les recherches quantitatives. La tendance actuelle y est de promouvoir l'« *evidence-based medicine* », qui devient en kinésithérapie l'« *evidence-based practice* » (trop souvent traduite par « pratique basée sur les preuves », au détriment de traductions plus précises telles que « pratique factuelle » ou « pratique basée sur les faits »). Ainsi, les professionnels sont incités à adopter des techniques « basées sur les données actuelles de la science » et à abandonner les techniques « non suffisamment éprouvées ». La recherche, dans un mouvement « *top-down* », devient ainsi prescriptrice de la pratique, sans avoir au préalable interrogé les acteurs de terrain. L'adéquation entre les conditions idéales exigées par les méthodologies quantitatives (aucune comorbidité, observance irréprochable, intervention extrêmement protocolisée, etc) et la réalité du terrain commencent toutefois à être interrogées et des approches plus pragmatiques sont progressivement mises en place[1]. Ma posture de praticien-chercheur vient ainsi remettre en question le cadre classique de la recherche en santé et « propose à la communauté scientifique un autre accès à un monde professionnel », dans un désir de

« faire reconnaître le savoir issu de cette pratique de l'innovation ordinaire » (De Lavergne, 2007, p. 31).

L'approche mixte

S'il est évident que la problématisation et la question de recherche ont été très fortement inspirées par ma pratique quotidienne, la méthodologie n'a pas été en reste et a répondu à des exigences directement issues des contraintes du terrain. Ainsi le choix d'une approche mixte s'est faite sous la double contrainte d'une culture médicale largement dominée par les approches quantitatives et d'une approche holistique développée en fasciathérapie, incitant plutôt à interroger le vécu subjectif des patients. Je me retrouvais ainsi face au dilemme déjà évoqué par Rogers, psychologue humaniste :

> une opposition entre le positivisme logique dans lequel on m'a élevé et pour quoi j'avais un profond respect, et la pensée existentielle orientée subjectivement qui prenait corps en moi parce qu'elle semblait cadrer si bien avec mon expérience thérapeutique (Rogers, Herbert, & Pagès, 1967, p. 143).

Mais cette dualité est-elle réellement une opposition? N'est-il pas possible, en s'appuyant par exemple sur les enseignements de la phénoménologie, d'envisager l'un et l'autre non comme des opposés, mais comme se potentialisant mutuellement? Ainsi, il me semblait qu'il était possible d'aller plus loin que de simplement se « borner à exposer les divers points de vue et perspectives traduits par les paradigmes de recherche qualitatifs et quantitatifs » (Casebeer & Verhoef, 2000, p. 146) et de plutôt « mélanger les approches qualitatives et quantitatives pour tirer avantage des points forts de l'une afin de compenser les limitations connues de l'autre, dans un contexte particulier »[2] [traduction libre] (McDowell & MacLean, 1998, p. 15).

Dans le monde de la kinésithérapie, un courant qualitatif apparaît depuis quelques années. En 2008, un article paru dans une revue de massage thérapeutique anglo-saxonne, après avoir relevé qu'« à ce jour, la recherche dans le champ de la santé et de la médecine […] a été dominée par les approches quantitatives »[3] [traduction libre], mettait en avant que les « enquêtes qualitatives sont de plus en plus utilisées dans la recherche en santé car elles sont particulièrement adaptées à l'étude de phénomènes complexes »[4] [traduction libre] (Kania, Porcino, & Vehoef, 2008, p. 6). Plus récemment, un plaidoyer pour la recherche qualitative en physiothérapie[5] constatait dans ce champ particulier qu'« il y a une dysbalance majeure entre la recherche qualitative et quantitative avec moins d'un pourcent d'études qualitatives » (Schoeb, 2012, p. 86). Un des principaux arguments en faveur de cet enrichissement méthodologique est que la « recherche qualitative est capable, certes, d'apporter des nouvelles connaissances par rapport à l'efficacité des traitements, mais la physiothérapie ne peut être réduite aux techniques d'intervention » (Schoeb, 2012,

p. 90). De mon point de vue, les instances de la kinésithérapie devraient également envisager, outre les avantages en terme d'adéquation aux pratiques, le coût de la recherche. En effet, pour la recherche clinique en « Europe, on trouve volontiers des niveaux de financement de l'ordre de 1 à 2M€ par projet » (Aviesan, 2012, p. 6). La profession ne possède *a priori* pas les capacités à mobiliser de telles sommes pour mener des recherches cliniques conformes aux standards recommandés en médecine et aurait tout à gagner à modifier le cadre épistémologique de la recherche en kinésithérapie.

Pour finir, je souhaitais vérifier s'il y avait une corrélation entre l'analyse des données qualitatives issues des entretiens à travers une approche classificatoire, phénoménologique et herméneutique, et l'analyse quantitative des données issues de l'évaluation de la douleur grâce à l'échelle visuelle analogique (EVA). L'analyse qualitative donnerait probablement accès à des données plus profondes, plus proches de la réalité des patients et laisserait apparaître des données émergentes qui permettraient de mieux comprendre la complexité de la douleur et ses composantes satellites (telles que le sommeil, la vitalité, la fatigue), les rapports sociaux et familiaux, ainsi que le vécu de l'intervention.

Cette méthodologie m'a permis d'interroger les effets de l'intervention de fasciathérapie depuis le point de vue des patients, alors que l'EVA m'a de son côté permis de mesurer quantitativement les variations de l'intensité de la douleur.

Un exemple d'approche mixte

La fibromyalgie, phénomène douloureux chronique

La population sur laquelle a porté l'intervention est un groupe de personnes souffrant de fibromyalgie. Cette pathologie est médicalement inexpliquée et aucun examen complémentaire ne permet d'affirmer son diagnostic. C'est donc principalement sur l'anamnèse que repose l'évaluation de la maladie. Celle-ci comporte trois grands signes, intriqués : une douleur et une fatigue chroniques ainsi que des troubles du sommeil.

La douleur est une expérience à la fois commune à tous les êtres humains et hautement singulière. Son évaluation a ainsi été sujet à de nombreux débats et s'il est aujourd'hui connu que de nombreux facteurs peuvent l'influencer (Kopf & Patel, 2010), la recherche est encore largement active sur ce sujet. Quand la douleur devient chronique, qu'elle affecte la personne au quotidien, elle ne le touche plus seulement par son rôle de signal d'alarme et son caractère désagréable, mais elle l'atteint bien plus largement, « dans ses dimensions somatique, affective, cognitive et comportementale » (Moulin & Boureau, 2003, p. 15). Il devient alors nécessaire de déployer des modes d'évaluation adaptés à la complexité de ce « syndrome multidimensionnel » (Haute Autorité de Santé, 2008, p. 1).

La fasciathérapie

Le fascia est un des tissus du corps humain. Longtemps négligée par les anatomistes et les cliniciens, la recherche se mobilise depuis une quinzaine d'année pour étudier cette structure présente dans toutes les parties du corps et aux caractéristiques multiples (Schleip, Findley, Chaitow, & Huijing, 2013). Ses capacités mécaniques maintiennent la forme des organes et du corps et lient ainsi toutes les parties ensemble, du sommet du crâne au bout des orteils. C'est également un organe de perception extrêmement riche qui participe à l'intéroception et par voie de conséquence au sentiment identitaire de la personne (Schleip & Jager, 2012).

L'implication du fascia dans la fibromyalgie est régulièrement évoquée par les chercheurs (Benians, 1948; Schleip, Klingler, & Lehmann-Horn, 2006) et les praticiens (Findley, 2009). Plus récemment, Liptan (2010) a mis en évidence une micro-inflammation du fascia chez les personnes souffrant de fibromyalgie et suggère que

> l'inflammation et le dysfonctionnement du fascia peuvent être la cause de la sensibilisation centrale de la fibromyalgie. Si cette hypothèse est confirmée, les possibilités de traitement pourraient être élargies et inclure les thérapies manuelles qui s'adressent au fascia (p. 4).

Enfin, une étude exploratoire récemment menée au cours d'une thèse de doctorat reprend cette hypothèse et semble montrer que le traitement du fascia est efficace et pertinent pour les personnes souffrant de fibromyalgie (Segarra, 2015).

Il existe de nombreuses techniques manuelles qui s'adressent au fascia et la recherche dans ce champ se développe également. Une société savante, la « *Fascia Research Society* », regroupe les chercheurs, qu'ils soient issus de la recherche fondamentale ou du terrain et encourage un dialogue bidirectionnel entre ces deux groupes.

La fasciathérapie MDB a été développée par le Pr Danis Bois à partir des années 80 et est issue de l'ostéopathie. Elle en reprend l'approche globale du corps et y ajoute une dimension psychopédagogique qui s'adresse à la personne dans son ensemble (Bois, 2006). Le toucher manuel a pour vocation de permettre au patient d'enrichir ses perceptions pour modifier le rapport à son corps (Bois, 2007). Elle est aussi caractérisée par la sollictiation des processus d'autorégulation somato-psychique (Bois, 2007) et un toucher de relation qui est le support d'une posture empathique sur laquelle se base le traitement.

À ce jour, il existe des travaux de recherche qualitatifs qui concernent les effets de la fasciathérapie sur l'anxiété (Convard, 2013), le mal-être (Angibaud, 2011), le rapport à la santé (Duval, 2010), le stress (Queré, Noël, Lieutaud, & d'Alessio, 2009), l'accompagnement de la grossesse (Barbier-Godard, 2013), les troubles du périnée

(Fellmann, 2013), le sport (Fenet, 2013; Girodet, 2013; Lambert, 2013; Rosier, 2013; Serre, 2013) et la relation d'aide (Courraud, 2007).

Population

La population auprès de laquelle s'est effectuée la recherche est constituée de sept personnes. Parmi elles, sur les quatre ayant fait l'objet d'un entretien de recherche, trois ont répondu aux EVA. J'ai fait le choix de réaliser des EVA auprès de trois autres personnes n'ayant pas fait l'objet d'un entretien. Le diagnostic de fibromyalgie a été établi par un médecin spécialiste. L'objectif n'étant pas de valider la fasciathérapie dans la prise en charge de la fibromyalgie, mais d'explorer ses effets sur la douleur, les patients interrogés sont des personnes que je voyais régulièrement en séances. Les consultations étaient généralement espacées d'une à deux semaines.

> La population totale interrogée pour ce travail se composait d'un homme pour sept femmes, avec un âge compris entre 30 et 59 ans ($\bar{x}$ =43 et σ =8,5) et un suivi en fasciathérapie variant entre 6 mois et 4 ans ($\bar{x}$ =2,5 et σ =1,5). Si on ne retient que les personnes qui ont répondu à l'entretien, la population était composée d'un homme pour trois femmes, les participants ayant un âge compris entre 30 et 49 ans ($\bar{x}$ =38 et σ =7). La population ayant répondu aux EVA était entièrement féminine, et avait entre 30 et 46 ans ($\bar{x}$ =39 et σ =5,5).

Les personnes ayant répondu à un entretien

Dans la mesure où cette recherche tente d'évaluer les effets de la fasciathérapie rapportés par les patients sur leurs douleurs, j'ai sélectionné les personnes que je considérais les mieux à même de parler de ces effets. J'ai donc choisi des patients que je suivais depuis plusieurs mois afin qu'ils puissent avoir une vision d'ensemble des effets, et que leur expérience de la fasciathérapie soit suffisante pour avoir une idée précise de ces effets.

Les personnes ayant évalué leur douleur

> Afin de garder une certaine homogénéité dans les deux populations, je me suis attaché à sélectionner pour l'évaluation par EVA des patients qui étaient suivis depuis au moins 6 mois. Les huit patients que je suivais au début de l'étude et qui répondaient aux critères ont été sollicités. Tous ont accepté, mais un a été retiré de l'évaluation quantitative pour manque de régularité dans le remplissage des EVA, tout en restant dans la partie qualitative. Une autre a décidé de suspendre les séances et est sortie de l'étude. Au final, six personnes ont été retenues. Les patients ont évalué de 5 à 14 séances ($\bar{x}$ =9,2 et σ =3) réparties sur 6 à 16 semaines ($\bar{x}$ =14,3 et σ =4).

Recueil des données

Pour réaliser cette étude mixte, j'ai élaboré deux dispositifs me permettant de recueillir les données issues du terrain, à la fois qualitatives et quantitatives. Les données qualitatives ont été recueillies à la fin du recueil des données quantitatives.

Les données qualitatives sont issues d'entretiens de recherche semi-directifs. L'objectif était de favoriser l'émergence d'informations nouvelles et de rester sans *a priori* quant aux résultats. Un guide d'entretien a été construit pour interroger au mieux l'expérience particulière des personnes fibromyalgiques sur la base de mon expérience clinique et à partir des données de la littérature. En effet, parler de son expérience n'est communément pas chose aisée, et quand il s'agit d'une expérience sensible, cette difficulté s'accroît. Concrètement, j'ai ainsi créé 3 thématiques à explorer (les effets de la fasciathérapie sur les composantes de la douleur, les contenus de vécu des patients au contact de la fasciathérapie et les conséquences de la fibromyalgie), en reprenant les questionnements de la problématisation initiale et en effectuant une étude exploratoire, un premier essai, sur une personne. Le contenu des entretiens a été enregistré puis retranscrit *in extenso* pour constituer des verbatims. Afin de préserver l'anonymat, j'ai utilisé des prénoms fictifs lors des retranscriptions.

Le recueil de données quantitatives reposait sur l'évaluation de la douleur à l'aide de l'échelle visuelle analogique (EVA). Cette méthode est largement répandue dans le monde de la santé (Ross, & LaStayo, 1997), internationalement validée et a été recommandée en France par l'ANAES[6] (Agence Nationale d'Accréditation et d'Évaluation en Santé, 1999). Elle va dans le sens des recommandations de l'IASP[7], car elle fait partie des outils facilement et rapidement compris par les acteurs du soin : « le test le plus performant est rapide, simple et porteur de sens, à la fois pour le patient et pour le praticien »[8] [traduction libre] (Harding, Simmonds, & Watson, 1998, p. 2). Elle s'applique à une large population de patients, est reproductible, facile d'utilisation et de présentation et d'un coût extrêmement bas. Elle présente enfin l'avantage d'objectiver l'intensité de la douleur et de fournir ainsi des données numériques facilement manipulables. Une version papier de l'EVA a été utilisée. Elle possède une ligne de 10 cm présentant à gauche la mention « absence de douleur » et à droite « douleur maximale imaginable ». Le patient doit indiquer par un trait son niveau de douleur actuel (ANAES, 1999). Pour les besoins de l'étude, j'ai réalisé un carnet qui contenait 8 EVA (Figures 1 et 2) permettant une évaluation de la douleur à 8 temps distincts : juste avant la séance, à la fin de la séance, une heure après la séance et quotidiennement pendant cinq jours.

Analyse des données

Une analyse en parallèle des deux types de données a été réalisée afin de faciliter leur compréhension mutuelle et l'orientation des résultats. L'analyse statistique est restée descriptive et simple en raison du caractère exploratoire de l'étude et du nombre

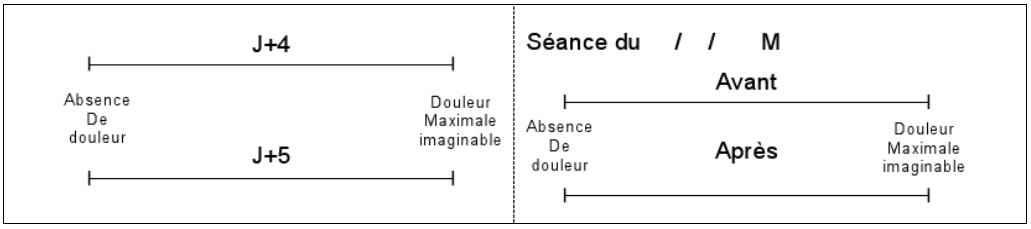


Figure 1. Recto du carnet d'évaluation.

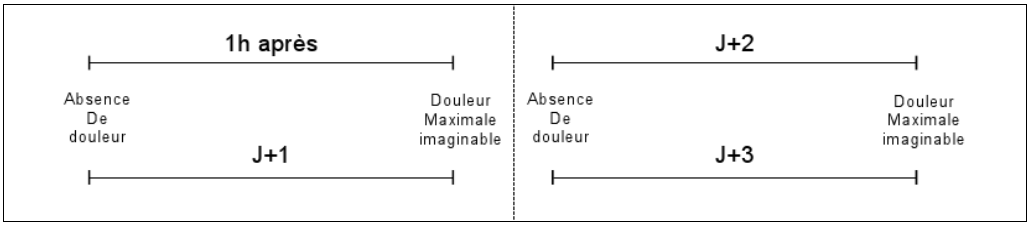


Figure 2. Verso du carnet d'évaluation.

restreint de sujets. L'analyse des données qualitatives s'est déroulée en trois phases : analyse classificatoire, analyse phénoménologique et analyse herméneutique transversale.

Données qualitatives

La première approche a été une analyse classificatoire qui a permis de s'immerger dans les données et de commencer à les structurer. Il a s'agit de « dégager les propriétés essentielles de l'objet analysé, selon un angle spécifique » (Paillé, 1994, p. 156) en se basant sur les catégories *a priori* et en laissant émerger de nouvelles catégories dans une première forme d'analyse pour laquelle « Il s'agit simplement de dégager, relever, nommer, résumer, thématiser, presque ligne à ligne, le propos développé » (Paillé, 1994*,* p. 154).

La mise en intrigue phénoménologique qui a suivi a tenté de repousser au maximum l'interprétation. En effet, « elle consiste à suspendre nos *a priori*, nos croyances, nos représentations, de façon à pouvoir entrer en relation avec "la chose telle qu'elle est" » (Bois, 2007, p. 136-137). Ainsi, l'analyse est restée au plus près des données tout en mettant en valeur un premier niveau de compréhension. Cette analyse épouse les grandes lignes de l'analyse phénoménologique tel que Paillé et Mucchielli (2008) le proposent : « le retour aux choses pour ce qu'elles sont, telles qu'elles se présentent, comme elles se présentent » (p. 86). La structure organisationnelle des analyses phénoménologiques présente trois parties : une fiche signalétique, les effets

de la fasciathérapie sur les différentes composantes de la douleur et les contenus de vécu lors des séances de fasciathérapie.

Ce corpus est enfin analysé à l'aide d'une méthode herméneutique transversale qui permet de rendre compte en finesse et en profondeur des contenus de discours d'un témoignage interrogeant des vécus corporels (Bois et al., 2013). Conformément à ce que propose Ricœur (1986), il s'agit de réaliser une analyse plus profonde et plus interprétative :

> dans la mesure où le sens d'un texte s'est rendu autonome par rapport à l'intention subjective de son auteur, la question essentielle n'est pas de retrouver, derrière le texte, l'intention perdue, mais de déployer, devant le texte, le monde qu'il ouvre et découvre (p. 58).

En effet, ce qui m'intéressait dans le mouvement herméneutique était d'accéder à des savoirs et des connaissances qui ont dépassé l'intention de la personne interviewée. C'est à travers des associations, des analogies et des mises en contraste que sont apparus de nouveaux sens et de nouvelles significations.

Données quantitatives

L'analyse des données quantitatives a été réalisée à l'aide d'outils statistiques simples (médiane, moyenne, écart-type, différence, etc.). En effet, vu le faible nombre de participants, une analyse plus poussée n'aurait pas été pertinente. L'analyse s'est également appuyée sur une mise en graphique des données et a été de type descriptive. Elle a permis, pour trois participants, de faire ressortir une diminution de l'intensité de la douleur après les séances et d'en visualiser l'évolution dans le temps.

Résultats

Une première analyse sommaire des résultats statistiques a montré une très grande variabilité de la douleur. De la même manière, les premières analyses des données qualitatives ont mis en évidence qu'un grand nombre de facteurs pouvaient interférer et majorer la douleur. J'ai ainsi fait le choix de modifier, en cours de route, le recueil des données quantitatives pour ne conserver que les quatre premières évaluations (avant, après, h1 et j1). Celles-ci montraient *a priori* de manière plus spécifique les effets de la fasciathérapie. Cette adaptation de la méthodologie au cours de la recherche met en évidence la « différence entre la méthode idéale projetée et la méthode effectivement utilisée » (Clerc & Tomamichel, 2004, § 8) et se place dans la lignée du questionnement de Bois et al. (2013) : « Comment articuler la dynamique anticipatrice avec la dynamique créative et émergente? » (p. 117).

Les pics de douleur

L'expérience clinique ayant montré qu'il existe parfois une augmentation importante de la douleur sur une courte période après la séance, le protocole de recueil des données à l'EVA a été établit pour tenter d'évaluer ce phénomène en mesurant la

douleur une heure après la séance. Lors de l'analyse, une augmentation de l'intensité de la douleur apparaît chez 4 patients (1, 2, 3 et 4) au cours de certaines séances. Cependant, c'est l'analyse des données qualitatives qui a permis de les définir comme des « pics de douleur ». De plus, les entretiens nous permettent de savoir que pour une patiente, le pic est systématique alors qu'on ne le retrouve pas systématiquement à l'EVA; que pour une autre, c'est un pic « assez impressionnant » alors que la variation à l'EVA est faible; et pour une troisième, le pic de douleur est présent « très souvent » alors qu'il apparaît peu à l'EVA.

Ceci amène à se questionner : l'EVA après une heure passe-t-il à côté du pic, auquel cas il pourrait être intéressant de reprendre le protocole et de demander à évaluer l'intensité maximum au moment du pic, sans temporalité précise. Ou bien est-ce le vécu de la douleur qui est modifié alors que la variation d'intensité est modérée ou nulle? La fasciathérapie ayant comme objectif d'augmenter la sensibilité ou du moins le rapport aux perceptions, il est possible que la variation de douleur soit minime alors que la discrimination augmente, et que le « signal douloureux » soit interprété différemment.

De plus, l'évaluation qualitative montre que cette augmentation est de durée relativement courte et qu'elle est suivie d'une diminution de la douleur, ce qui n'apparaît pas à l'EVA.

Les périodes de crise

L'EVA ne tient pas compte du contexte. Ainsi, lors du recueil de données quantitatives, aucune information n'est donnée sur l'évolution de la pathologie et notamment de la douleur prise dans son ensemble. Ainsi, l'expérience clinique met en évidence l'existence de périodes d'augmentation de la douleur qui durent de quelques jours à quelques semaines. Ceci ressort à l'analyse des entretiens, et les patients relèvent tous la pertinence de la fasciathérapie pour lutter contre le surcroît de douleur propre à ces moments-là. Ce résultat ne ressort pas à l'analyse des EVA. À nouveau, on peut se demander si les EVA ont été relevées en dehors de ces périodes de crise ou si la douleur en phase de crise a un niveau habituel et qu'il s'agit plutôt d'un changement de rapport à la sensation douloureuse.

Le vécu de la douleur

Mon expérience clinique m'avait suggéré que les séances de fasciathérapie avaient un rôle dans la gestion de la douleur par le patient. L'analyse des entretiens a effectivement confirmé ce sentiment, mais des données beaucoup plus riches sont apparues.

L'amélioration de la gestion de la douleur ressort clairement chez 3 personnes. Elle est basée d'une part sur les informations délivrées lors des séances sur la pathologie elle-même et d'autre part sur la prise en compte des indicateurs internes,

des informations somatiques auxquelles les patients ont accès pour mieux planifier leurs activités et adapter leurs efforts en temps réél.

Il est également apparu, au cours de l'analyse qualitative, qu'il existait pour tous les participants un sentiment de détente musculaire et de relâchement psychique en lien avec les séances. Ceci apparaît à travers des expressions telles que « ça me détend », « m'aider à me relaxer », « ça me décontracte », « doux et apaisant », « bien-être ». Ainsi, même si la douleur ne diminue pas clairement sur les EVA, les entretiens permettent de mettre en évidence que la douleur est mieux vécue pendant et après les séances de fasciathérapie.

Enfin, l'amélioration du sommeil est rapportée par trois participants. Elle se situe au niveau de la continuité, de l'aspect réparateur, de la vitalité matinale, et le sommeil est plus serein, moins agité. Le lien entre douleur et sommeil n'est pas fait par les participants, mais il est clairement établi dans la littérature.

Il semble évident que ce type d'informations ne peut apparaître qu'en interrogeant les patients. Dans un deuxième temps, une évaluation quantitative pourrait être élaborée pour questionner ces dimensions émergentes de la douleur, mais elle ne pourrait s'appuyer que sur une analyse qualitative préalable.

L'intérêt d'une évaluation chiffrée

Au cours des entretiens, les patients rapportent des modulations de leurs douleurs. Cependant, il est difficile de se faire une idée précise de l'intensité de la douleur et de ses variations. Les patients utilisent des descriptions qui informent en partie sur cette donnée (« quand j'ai trop mal », « des douleurs un peu plus fortes », « C'est moins intense ») mais il est difficile d'avoir accès aux détails. De son côté, l'EVA permet d'accéder en partie à plus de précision. Ainsi, pour une patiente, la moyenne des variations avant-après sur 14 séances s'élève à 0,4 avec un écart-type de 0,6[9]. Un tel niveau de précision n'apparaît pas lors de l'analyse des données qualitatives.

Conclusion

En conclusion de cette discussion à propos de l'EVA et de son association avec l'analyse qualitative, l'EVA apparaît importante pour évaluer l'influence d'une thérapeutique sur la douleur dans ses critères d'intensité et dans une certaine mesure de temporalité. Elle donne également accès à une précision que l'approche qualitative ne permet pas spontanément. L'évolution de la douleur peut également être suivie avec finesse.

Cependant elle est insuffisante quand il s'agit d'évaluer une population qui présente une symptomatologie aussi complexe que la douleur chronique. Sous l'éclairage de cette recherche, il semble pertinent d'associer à l'approche quantitative une analyse qualitative pour enrichir les résultats et connaître l'arrière-scène du vécu du patient.

De plus, il apparaît que la richesse des données qualitatives favorise l'émergence de données nouvelles, parfois inattendues.

Ainsi, chacune des deux approches donne accès à des données spécifiques permettant de mieux évaluer et de mieux comprendre l'impact de la fasciathérapie sur les douleurs de la fibromyalgie. Si les données se recoupent souvent, ce qui permet une certaine confirmation des résultats, il arrive également qu'elles divergent, faisant ainsi émerger un questionnement ou une connaissance qui ne seraient certainement pas apparus sans la mixité de l'approche. L'intérêt de l'approche mixte peut ainsi être envisagé comme confirmatoire, dans les zones de recoupement des résultats, ou au contraire, contradictoire dans les zones de friction.

Notes

[1] Voir par exemple les critères PRECIS 2 (https://crs.dundee.ac.uk/precis).
[2] « *blend qualitative and quantitative approaches to take advantage of the particular strengths of one approach in compensating for known limitations in the other under particular circumstances* » (McDowell & MacLean, 1998, p. 15).
[3] « *To date, research in the field of health and medicine (including the field of complementary and alternative medicine) has been dominated by quantitative research approaches* » (Kania & al., 2008, p. 6).
[4] « *Qualitative inquiry is increasingly used in health research because it is particularly suited to the study of complex topics* » (Kania et al., 2008, p. 6).
[5] Autre nom de la kinésithérapie.
[6] Agence Nationale d'Accréditation et d'Évaluation en Santé.
[7] *International Association for the Study of Pain* (Association internationale pour l'étude de la douleur).
[8] « *The best performance testing is quick, simple, and meaningful to both patient and practitioner* » (Harding et al., 1998, p. 2).
[9] L'EVA est validée pour une mesure au millimètre.

Références

Agence Nationale d'Accréditation et d'Évaluation en Santé (ANAES). (1999). *Évaluation et suivi de la douleur chronique chez l'adulte en médecine ambulatoire*. Repéré à http://www.cnrd.fr/IMG/pdf/PEC_dl_ad_ambul.pdf

Angibaud, A. (2011). *La fasciathérapie et le mal être* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Austry, D., & Berger, E. (2010). Le chercheur du sensible : sa posture entre implication et distanciation. *Réciprocités : Exploration des concepts du paradigme du Sensible, 4*. Repéré à http://www.cerap.org/epist%C3%A9mologie-m%C3%A9thodologie/le-chercheur-du-sensible-%E2%80%93-sa-posture-entre-implication-et-distanciation

Aviesan (2012). *Financement public de la recherche clinique en France*. Repéré à : http://extranet.inserm.fr/content/download/62387/414380/version/4/file/InterITMORechClin_def.pdf

Barbier-Godard, C. (2013). *Fasciathérapie et problématiques abdomino-lombo-pelviennes chez la femme enceinte* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Benians, R. (1948). Fibrositis. *British Medical Journal, 2*(4573), 442.

Bois, D. (2006). *Le Moi renouvelé : introduction à la somato-psychopédagogie*. Paris : Point d'appui.

Bois, D. (2007). *Le corps sensible et la transformation des représentations chez l'adulte : vers un accompagnement perceptivo cognitif à médiation du corps sensible* (Thèse de doctorat inédite). Université de Séville, Séville.

Bois, D., Bourhis, H., & Bothuyne, G. (2013). La dynamique de recherche anticipation / émergence : approche catégorielle innovante du récit autobiographique d'une patiente ayant traversé l'épreuve du cancer. *Recherches qualitatives, Hors-Série,* 15, 116-131.

Bourhis, H. (2012). *Toucher manuel de relation sur le mode du Sensible et Intelligence sensorielle* (Thèse de doctorat inédite). Université Paris 8, Paris.

Casebeer, A., & Verhoef, M. (2000). L'utilisation combinée des méthodes de recherche qualitatives et quantitatives pour améliorer l'étude des maladies chroniques. *Santé, 18*(3), 145-151.

Clerc, F., & Tomamichel, S. (2004). Quand les praticiens deviennent chercheurs. *Éduquer, 8*. Repéré à http://rechercheseducations.revues.org/339

Convard, C. (2013). *Fasciathérapie et anxiété sportive* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Courraud, C. (2007). *Toucher psychotonique et relation d'aide* (Mémoire de master inédit). Université Moderne de Lisbonne, Lisbonne.

De Lavergne, C. (2007). La posture de praticien chercheur : un analyseur de l'évolution de la recherche qualitative. *Recherches qualitatives, Hors-série, 3*, 28-42.

Duval, T. (2010). *Fasciathérapie et transformation du rapport à la santé* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Fellmann, N. (2013). *Fasciathérapie endopelvienne et vécus des patientes* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Fenet, J.- B. (2013). *Fasciathérapie et natation* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Findley, T. (2009). Second international fascia research congress. *International Journal of Therapeutic Massage & Bodywork, 2*(2), 1.

Girodet, F. (2013). *Fasciathérapie et sport de loisir* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Harding, V., Simmonds, M., & Watson, P. (1998). Physical therapy for chronic pain. *Pain Clinical Updates, 6*(3), 1-4.

Haute Autorité de Santé (HAS). (2008). *Douleur chronique : reconnaître le syndrome douloureux chronique, l'évaluer et orienter le patient*. Repéré à http://www.has-sante.fr/portail/upload/docs/application/pdf/2009-01/douleur_chronique_synthese.pdf

Kania, A., Porcino, A., & Vehoef, M. J. (2008). Value of qualitative research in the study of massage therapy. *International journal of therapeutic massage & bodywork, 1*(2), 6.

Kopf, A., & Patel, N. (2010). *Guide to pain management in low-resource settings*. Seattle, WA : IASP.

Lambert, S. (2013). *Fasciathérapie et ressources attentionnelles du golfeur* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Liptan, G. L. (2010). Fascia : a missing link in our understanding of the pathology of fibromyalgia. *Journal of Bodywork and Movement Therapies, 14*(1), 3-12.

McDowell, I., & MacLean, L. (1998). Blending qualitative and quantitative study methods in health services research. *Health Informatics Journal, 4*(1), 15.

Moulin, J. F., & Boureau, F. (2003). *Syndromes douloureux chroniques : complexité et pluridisciplinarité*. Dans A.-M. Alliaz (Éd.), *Aspects psychologiques de la douleur chronique* (pp. 15-33). Paris : Institut UPSA de la douleur.

Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahier de recherche sociologique, 23*, 147-181.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.

Queré, N., Noël, E., Lieutaud, A., & d'Alessio, P. (2009). Fasciatherapy combined with pulsology touch induces changes in blood turbulence potentially beneficial for vascular endothelium. *Journal of Bodywork and Movement Therapies, 13*(3), 239-245.

Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action : essais d'herméneutique. Tome II.* Paris : Éditions du Seuil.

Rogers, C., Herbert, E., & Pagès, M. (1967). *Le développement de la personne*. Paris : Dunod.

Rosier, P. (2013). *La Fasciathérapie Méthode Danis Bois et la récupération physique, mentale et somato-psychique du sportif de haut niveau* (Thèse de doctorat inédite). Université Fernando Pessoa, Porto.

Ross, R. & LaStayo, P. (1997). Clinical assessment of pain. Dans J. Van Deus, & D. Brunt (Éds), *Assessment in occupational therapy and physical therapy* (pp. 122-133). Philadelphia, PA : W. B. Saunders.

Schleip, R., Findley, T. W., Chaitow, L., & Huijing, P. (2012). *Fascia : the tensional network of the human body : the science and clinical applications in manual and movement therapy*. Edinburg, TX : Elsevier Health Sciences.

Schleip, R., & Jager, H. (2012). Interoception : a new correlate for intricate connections between fascial receptors, emotion and self recognition. Dans R. Schleip, T. W. Findley, L. Chaitow, & P. A. Huijing (Éds), *Fascia : the tensional network of the human body* (pp. 89-94). London : Churchill Livingstone.

Schleip, R., Klingler, W., & Lehmann-Horn, F. (2006). Fascia is able to contract in a smooth muscle-like manner and thereby influence musculoskeletal mechanics. *Journal of Biomechanics, 39*(1), 488.

Schoeb, V. (2012). La recherche qualitative en physiothérapie : quelle place mérite-t-elle? *Kinésithérapie, La revue, 12*(127), 85-93.

Segarra, K. B. (2015). *A pilot study measuring outcomes of managing fascial health for individuals with fibromyalgia*. Repéré à : http://balinesetraditionalmassage.com/Balinese_Traditional_Massage_LLC/Blog/Entries/2015/2/27_A_Pilot_Study_Measuring_Outcomes_of_Fascial_Health_in_Fibromyalgia_files/SEGARRA%20IASI%202015%20-%20TO%20PRINT.pdf

Serre, A. (2013). *Pédagogie perceptive et étirements* (Mémoire de master inédit). Université Fernando Pessoa, Porto.

Cyril Dupuis *est masseur-kinésithérapeute libéral, enseignant en fasciathérapie et assistant-chercheur au CERAP. Titulaire d'un master en psychopédagogie perceptive, il s'intéresse particulièrement à la douleur chronique et aux méthodologies de recherche mixtes.*

Précautions empiriques et consensus épistémologique dans la comparaison européenne : à propos d'une enquête qualitative sur la santé et les activités physiques dans des quartiers pauvres

Monica Aceti, Docteure en socioanthropologie

Université de Fribourg, Suisse

Sandrine Knobé, Docteure en sociologie

Université de Strasbourg, France

Elke Grimminger, Docteure en science du sport et pédagogie

Université Technique de Dortmund, Allemagne

Gilles Vieille Marchiset, Docteur en socioanthropologie

Université de Strasbourg, France

Résumé
Dans le cadre d'un programme de recherche sur les représentations et les usages sociaux de santé et d'activité physique d'enfants et de leur famille, habitant des quartiers pauvres situés dans quatre pays européens (France, Allemagne, Suisse et Italie), nous présentons les conditions d'accès aux données et de recueil du matériel, les divergences rencontrées et les outils de systématisation et de mise en cohérence utilisés dans ce protocole de recherche collective. Afin de permettre l'analyse interprétative comparée de ces études de cas, l'équipe a mis en place un arsenal de standardisation de la recherche dans une démarche collaborative. Nous proposons de discuter de l'articulation d'une vigilance interprétative, amarrée à un comparatisme réflexif et relationnel contextualisé.

Mots clés
ACTIVITÉS PHYSIQUES, QUARTIERS PAUVRES, SANTÉ, COMPARATISME RÉFLEXIF, OUTILS DE SYSTÉMATISATION

Note des auteures : Ce programme de recherche est lauréat du dispositif initiative d'excellence IDEX Attractivité de l'Université de Strasbourg et du Ministère français de l'Enseignement

© 2016 Association pour la recherche qualitative

supérieur et de la recherche (2012-2015). Il est également soutenu par l'Institut national de la promotion et de l'éducation à la santé (INPES).

Introduction

Dans le contexte de diffusion d'une rhétorique de « pandémie d'obésité » soutenue par la littérature épidémiologique, notre projet de recherche s'applique à analyser, dans une perspective réflexive, les représentations et les usages sociaux de santé et d'activité physique d'enfants et de leur famille, habitant des quartiers reconnus comme défavorisés en Europe. La réflexion méthodologique et épistémologique que nous présentons dans cette contribution a pour cadre d'expérience un programme de recherche international intitulé : Activités physiques et promotion de la santé, une injonction normative à l'épreuve de la pauvreté en Europe (APSAPA Europe)[1].

Dans une perspective sanitaire, des normes corporelles sont construites par des acteurs professionnels, politiques ou économiques à destination des personnes sédentaires, notamment à l'intention des groupes désignés comme les plus vulnérables. Ces fractions sociales, présentées comme étant davantage touchées par les maladies chroniques associées à la sédentarité comme l'obésité, le diabète, les maladies cardiovasculaires, font l'objet d'un ciblage particulier. L'injonction à la pratique d'activités physiques quotidiennes (« se bouger! ») semble être en décalage avec les représentations et usages du corps des milieux populaires qui valorisent le repos, la convivialité, les activités productives (jardinage) ou l'usage de la force, le jeu et les réseaux sociaux pour les plus jeunes (Vieille Marchiset & Gasparini, 2010). La sédentarité renvoie à un étiquetage négatif des individus « inactifs », ajoutant une disqualification supplémentaire liée à cet écart au « devoir de santé » (Le Blanc, 2010), puisque les normes corporelles de minceur contribuent encore à stigmatiser les populations pauvres associées au « corps en trop » (Baudry, 2013).

Ainsi, à partir d'un programme de recherche inscrit dans quatre contextes nationaux, à savoir la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, l'équipe s'est appliquée à un premier travail d'analyse des programmes nationaux de promotion de la santé : *Manger-bouger* en France, *Guadagnare salute* en Italie, *Poids corporel sain* en Suisse et *In Form* en Allemagne (Aceti & Vieille Marchiset, 2014). Les recommandations émanant de ces programmes peuvent alors être confrontées avec les discours, les pratiques et les données ethnographiques de six terrains situés dans les différents pays en question. La parole d'enfants âgés de 8-10 ans (N=176), recueillie à travers 37 *focus groups*, est le cœur de nos analyses. Des entretiens individuels avec les parents ayant accepté de nous rencontrer (N=35) et quelques grands-parents (N=3), ainsi qu'avec d'autres acteurs professionnels ou associatifs (N=16) complètent les données (Tableau 1).

Tableau 1.
Données concernant le nombre d'enfants et de parents par terrain.

Terrains	enfants	parents	grands parents	% de parents par rapport aux enfants
F : Strasbourg	53	10		19
I : Naples	38	7		18
CH : Sion	37	9		24
CH : Fribourg	17	4	1	24
D : Freiburg im Breisgau	21	4	2	19
D : Bielefeld	10	3		30
Total	176	37	3	

L'analyse des matériaux recueillis par plusieurs chercheurs de discipline, de nationalité, de langue et de tradition académique divergentes révèle que, parmi les enfants et leurs parents, le dire, le savoir, le faire et le vouloir faire, en matière de pratiques de forme et de santé, varient d'un terrain à l'autre (Vieille Marchiset, Aceti, Knobé, Didierjean, Digennaro, & Grimminger, 2014). Que signifient ces données hétérogènes? Sont-elles représentatives de la diversité des ancrages culturels ou plutôt des contingences liées à l'accès et au recueil des matériaux? Plus encore, dans quelle mesure les membres de l'équipe, en fonction de leurs affiliations disciplinaires, théoriques, méthodologiques ou de leurs expériences de recherche, ont-ils « tiré » la texture des données ou influencé leur interprétation?

Un outillage, nommé pour la cause, *arsenal interdisciplinaire de standardisation de la recherche*, a été mis en place et réordonné au fil du programme afin de permettre l'étude de cas comparée. Sans aucun doute, un programme international mobilisant des données en trois langues et sur quatre contextes nationaux ne peut prétendre à la comparaison qu'avec *prudence* et *prise de risque* ou pour le dire à notre façon, qu'avec *garde-fous* et *latitude*.

Notre propos est de présenter quelques éléments significatifs de la démarche de recherche, de revenir rétrospectivement sur les apories rencontrées et de discuter le potentiel heuristique de l'échange interdisciplinaire et collaboratif pour des études de cas comparées. Nous défendons ainsi une posture épistémologique de recherche compréhensive amarrée à un comparatisme réflexif et relationnel contextualisé.

Le dispositif de recherche à l'épreuve des conditions d'accès et de recueil des données comparatives

Afin de comparer les pratiques et les conceptions de la santé énoncées par des enfants habitant dans des quartiers pauvres situés dans les quatre pays précédemment cités, nous avons construit un premier protocole méthodologique à base de fiches de lectures, de notes thématiques, de guides d'entretiens et de grilles communes d'analyse. Chaque terrain d'enquête s'appuie sur des études de « cas singuliers », des unités territoriales et sociales limitées. Dans l'agglomération de Naples (I), Strasbourg (F), Fribourg (CH), Sion (CH), Freiburg im Breisgau (D) et Bielefeld (D), des quartiers sont reconnus et perçus comme étant moins attractifs, réunissant des familles majoritairement issues de milieux populaires dans des immeubles au loyer modeste ou subventionné.

Comparer des pratiques de santé dans des quartiers pauvres

Si ces quartiers sont perçus comme plus pauvres que la ville de référence ou « sensibles », selon la dénomination « ZUS » (Zone Urbaine Sensible) pour le terrain français, la comparaison des données relatives à chaque terrain révèle des variations importantes. Alors même que les sites d'enquêtes s'inscrivent dans des pays frontaliers, les différences nationales, les spécificités des départements ou cantons et la singularité des quartiers d'investigation s'expriment en matière de taux de chômage, de revenus, de prestations sociales, de professions et catégories socioprofessionnelles (PCS), de niveau de formation, d'indices de masse corporelle ou encore au niveau des chiffres distinguant des populations d'origine étrangère ou « issue de l'immigration ». Ces variations rendent compte de pauvretés indissociables des contextes institutionnels, socioculturels et politiques.

Les offres et les barrières en matière de pratiques de santé sont également très inégales : du terrain italien « toxique » (déchets, écomafia, effets sanitaires morbides) aux infrastructures de qualité des terrains allemands (espaces verts et récréatifs), en passant par les contextes spécifiques de chaque quartier (cloisonnement d'un quartier, proximité de montagnes, etc.). Comment, dès lors, comparer ces quartiers défavorisés au regard de ces nombreuses disparités? C'est finalement le déterminant social de la position et de la catégorie socioprofessionnelle des parents, représentatifs des milieux populaires (PCS réparties en ouvrier, petit employé, au chômage ou sans emploi) qui justifie la comparabilité des études de cas.

Le recueil du matériel

Aux contextes pluriels s'ajoutent les conditions de recueil des données, sujettes aux impératifs des terrains : durée d'investigation sur le terrain, lieux de l'entretien en milieu scolaire ou à domicile, nombre de personnes.

Si l'ensemble des *focus groups* a pu se dérouler dans des conditions standardisées par l'espace scolaire et le travail en amont de construction du guide d'entretien et de préparation méthodologique à la technique des « entretiens collectifs » (Duchesne & Haegel, 2004/2008) avec l'ensemble des modérateurs, le recueil d'entretiens de parents a subi plus de variations. Les parents (7 mères et 3 pères) des terrains français se sont déplacés sur le lieu de l'école pour des entretiens individuels dans des conditions itératives homogènes, alors qu'en Italie, la parole des mères (N=7) a été recueillie lors d'un entretien collectif spontané. Cette situation a ouvert à une libération de la parole en dialecte napolitain, animée et engagée, donnant lieu à des prises de position politisées et revendicatrices, mais également à des modes de protection de leur équilibre de vie par le fatalisme ou le déni (Zonabend, 1989/2014).

Presque tous les entretiens effectués en Suisse (N=13) et en Allemagne (N=7) ont été conduits au domicile des mères et de quelques pères. La durée des entretiens varie selon les enquêteurs et les enquêtrices, de même que les stratégies de relance, les formes d'empathie et les discours plus ou moins approfondis. À l'éclectisme de l'équipe qui suscite des modalités de recueil et d'interprétation des données à chaque fois singulières s'ajoutent les différences d'accès aux terrains.

Démarche éthique et accès aux données

Recueillir des entretiens collectifs dans le cadre scolaire avec des enfants a nécessité des démarches institutionnelles autorisant l'accord de l'inspection scolaire cantonale et/ou le consentement des directions des établissements concernés et/ou finalement l'accord des parents. À Freiburg im Breisgau et à Bielefeld, l'information aux parents a dû être distribuée en plusieurs langues et l'accès à l'école a rencontré plus de résistances qu'à Strasbourg ou à Sion, où l'intérêt des responsables d'établissement envers la « cause sportive » en lien avec la santé a facilité les démarches (accord des parents ou permission tacite et organisation des entretiens sur place). L'exigence éthique, par la formulation écrite d'un consentement parental, s'est incarnée avec plus d'acuité en Allemagne, pénalisant en partie l'accès aux données du fait du refus de certains parents que leur enfant participe à l'entretien collectif. L'effet de nuisance des protocoles éthiques basés sur les modèles biomédicaux a été discuté par Desclaux (2008) qui relève les possibles conséquences délétères du contrôle bureaucratique de la recherche en sciences sociales par le biais d'une éthique trop rigide.

Au regard des divergences rencontrées dans le recueil des matériaux, se pose alors à nouveau la question de la comparabilité et de l'interprétation des usages sociaux de santé parmi ces enfants et leur famille. Ces variations dans les données résultent-elles plus des conditions d'accès aux données ou des espaces culturels spécifiques?

Pour l'essentiel, il s'agit de préciser que notre programme de recherche ne répond pas à un objectif de comparaison fonctionnelle et institutionnelle à l'image des études comparatives réalisées dans le domaine de l'éducation par le sport ou de la promotion de la santé par l'activité physique, aboutissant à des classements et à des « *best practices* » repérés dans les différents pays européens. Notre démarche comparative se situe précisément à l'opposé de ce courant influencé par le *benchmarking*, en tant que pratique néolibérale d'évaluation compétitive. Dans une perspective résolument compréhensive, nous utilisons les unités classiques de comparaison (données statistiques et quantitatives, croisement des variables PCS, genre, corpulence, etc.), afin d'alimenter l'étude comparée de nos différentes « scènes sociolocales » (Bozon, 1984), appréhendées dans un premier temps comme des études de cas singuliers. De plus, des observations singulières ou atypiques peuvent exprimer un phénomène social d'intérêt et faire accéder, au sens d'une « ethnographie ambitieuse » (Buscatto, 2012), à des réalités a priori peu visibles.

L'analyse comparative utilisée dans notre programme de recherche s'inspire de l'étude de cas comparée et contextualisée. Appréhender les pratiques de santé et les activités physiques dans des quartiers pauvres ne peut faire l'économie des contextes macro, méso et micro qui interfèrent et les colorent « glocalement » en fonction des histoires multisituées. Comme le propose Suaud (2013), l'espace social et l'espace des pratiques sont à appréhender objectivement (dans l'espace matérialisé) et subjectivement (par les représentations), mais aussi au sens dynamique d'une construction relationnelle, à savoir une « mise en relation [qui] doit aller jusqu'à prendre en compte les effets historiques de l'espace politique » (Suaud, 2013, p. 142). Les études des cas sont bien situées dans des espaces concrets de réalisations, d'habitudes de vie et de travail.

En outre, des connaissances par le haut (contextes institutionnels, programmes de promotion), par le proche (observations participantes, proximité avec le terrain) et par le perceptible (ambiance d'un terrain, émotions ressenties au cours d'un entretien) permettent de recueillir un ensemble de données subsidiaires qui soutiennent le moment venu l'interprétation des matériaux.

Cela dit, comment s'est opérationnalisée une traduction commune au regard de la singularité de chaque étude de cas?

L'arsenal interdisciplinaire de standardisation de la recherche pour comparer les études de cas

Dans cette partie, nous décrivons les procédures qui ont accompagné le processus de standardisation de la recherche – du recueil des données à l'interprétation des matériaux – pour une démarche comparative qualitative. Strauss et Corbin (1990/2004) ont posé la question des liens entre réalités empiriques et interprétations théoriques. La préoccupation qui nous accompagne est effectivement un « vieux

problème » (Corbin & Strauss, 2015) : « Comment ne pas réduire la complexité, sans pour autant fausser l'interprétation de celle-ci en simplifiant des existences? »[2] [traduction libre] (p. XV). Dans ce dessein et afin de conjurer les biais probables, les préjugés ou encore les perspectives stéréotypées ou ethnocentrées que nous risquions d'importer dans la situation analytique, l'équipe de recherche s'est arrimée à un certain nombre de procédures méthodologiques, afin de tendre à des conditions de comparaison objectivables : 15 séminaires de travail entre 2013 et 2015; élaboration des grilles d'entretien communes; utilisation du logiciel *MAXQDA*; découverte inductive de catégories *in vivo* amenant à la construction de rubriques thématiques; travail de conciliation et d'affinage des modalités de codages; analyse croisée entre les membres de l'équipe dans la mesure des possibilités de lecture (entretiens en allemand, en italien et en portugais); travail d'analyse interprétative avec échange en commun sur la base de mémos. À ces procédés s'ajoutent les précautions organisationnelles permettant de gérer le calendrier de la recherche (ordres du jour, synthèses des séminaires, partage sur drop box, séances Skype hebdomadaires).

Parallèlement à l'arsenal de standardisation et à la mise en réseau du matériel, nous avons privilégié au fil des séminaires l'échange réflexif et collaboratif dans le but de cadrer et soutenir le travail d'interprétation et d'analyse comparative réciproque.

Procédures d'analyses et comparatisme réflexif

Au niveau du traitement des données des *focus groups*, nous avons dans un premier temps suivi le modèle de la théorie ancrée, afin de faire émerger par le codage ouvert (*open coding*) des catégories et des dimensions interprétatives. Ce premier codage expérimental a été effectué par chaque responsable de terrain en laissant libre cours à sa manière de coder (fréquence, longueur, double codage, ligne par ligne, etc.) et au choix des niveaux de catégories (catégorie principale, sous-catégorie ou codes in-vivo). En comparant nos codages qui divergeaient tantôt par la longueur du segment codé, tantôt par la fréquence des codes perçus comme significatifs ou l'utilisation de multicodage pour un extrait, mais plus encore par les catégories qui ont émergé des données, nous avons alors réalisé combien le codage ouvert est déjà une interprétation des données et avons utilisé des « mémos analytiques », afin de jeter sur papier ces pistes d'analyses interprétatives. Si « un mémo peut aller d'un bref commentaire marginal sur une transcription à une idée théorique consignée dans un journal d'enquête ou à un véritable essai » (Maxwell, 1999, p. 30), dans le cadre de nos analyses, trois sortes de mémos – contextuel, conceptuel et « surprise » – ont été envisagées. Le *mémo contextuel* présente des éléments de connaissance du terrain (des indices) permettant de comprendre un codage, le sens d'un extrait d'entretien, une situation et de favoriser l'analyse comparative. Le *mémo conceptuel* (ou théorique) donne des éléments d'interprétation d'une catégorie en lien avec les concepts et les références reconnues de la littérature (culture populaire, force, divertissement, rire,

etc.), afin de corroborer, compléter ou infirmer des concepts reconnus. Finalement les *mémos « surprise »* sont pensés comme des révélateurs de catégories singulières et remarquables. Des extraits de terrains en nombre plus rares captent notre attention, auxquels une piste interprétative est proposée, afin de justifier et d'éclairer leurs poids significatifs. Il s'avère alors productif de les discuter en équipe en tablant sur la force de l'interprétation collaborative. À titre d'exemple, le thème de la santé est proposé à la discussion lors d'un *focus group* avec quatre enfants italiens. Filippo (nom d'emprunt) est peu loquace et ne participe pas jusqu'à la question suivante :

- Enquêtrice : Tu entends des gens qui parlent de santé? (trad. de l'auteure)
- Filippo : Et non. Il n'y a vraiment personne dans ma rue qui fait du sport, vraiment personne.
- Enquêtrice : Le docteur…
- Filippo : Je n'y vais presque jamais, si ce n'est mon père, qui doit aller… Mon père est malade, ma sœur est malade, oncle est malade, il manque plus que moi!
- Enquêtrice : Tu n'es pas malade?
- Filippo : Non, je suis pas malade.

Un peu rassurée mais surprise, la discussion continue avec un autre enfant. À ce moment, notre connaissance de la situation (marché des déchets de la Camorra) et son impact sur l'état sanitaire des habitants de cette région étaient approximatifs. Ce sont des recherches ultérieures qui nous feront prendre conscience de la gravité des atteintes environnementales irréversibles du « triangle de la mort », ce qui nous amène au mémo de l'Encadré 1.

L'ensemble des informations interprétatives doit concourir à faire émerger des « catégories d'analyse signifiantes » basées sur des indices concrets et aussi à révéler la significativité d'un cas par rapport à un autre ou d'un terrain à l'autre. Pour le dire autrement, penser *de quoi un cas est-il le cas?* (Hamidi, 2012) est un fil méthodologique et interprétatif qui a accompagné le processus de la recherche.

Sensitivité et comparatisme interprétatif

L'interprétation des données peut s'appuyer sur la notion de « *sensitivity* » de Strauss et Corbin qui soulignent l'importance de cette compétence, définie comme « la capacité de répondre aux nuances subtiles des données et de trouver en elles des indications sur le sens des données » (Strauss & Corbin, 2004, p. 59). La « sensitivité » dépend de nombreux facteurs tant disciplinaires, culturels, que de genre et d'expérience de recherche. Toutefois, ces divergences ont été considérées non pas comme des biais ou des barrières à la comparaison, mais comme des possibilités d'enrichissement.

Filippo parle peu, puis communique l'ampleur de la morbidité qui affecte sa famille. L'absence de propos sur la santé était un « indice » qui prend tout son sens au regard du drame invisible et non-dit qui se joue aux abords de cette zone, appelée « la Terre des feux ». Des tonnes de déchets sont enterrées (ecomafia), mais la toxicité du quartier est insidieuse, car dans l'air. Mon collègue et moi étions épuisés à la suite des entretiens. Des impressions de fatigue, de salissure, de chape pesante ont été consignées dans le journal de bord et interprétées par après. L'invisibilité et les non-dits se lisent entre les lignes et peuvent imprégner les corps des enquêteurs (Molinier, 2004; Zonabend, 1989/2014).

Encadré 1. Mémo surprise : [lire les silences et les non-dits d'un contexte de vie toxique au quotidien].

Le potentiel créatif des modalités d'échanges comparatifs et réflexifs[3] dépendent aussi de la mise en place d'un espace collaboratif de confiance, permettant d'émettre des suggestions, des doutes, des critiques et des remises en question.

Collaboration interdisciplinaire et réflexivités plurielles

La démarche interdisciplinaire a pu être intégrée grâce à des consensus entre les obédiences disciplinaires plurielles de l'équipe : sociologie quantitative et qualitative, anthropologie, sciences de l'éducation. Afin de définir la visée interdisciplinaire, nous retenons avec Berthelot (1999) que

> l'interdisciplinarité implique, à la différence de la juxtaposition à laquelle se réduit souvent la pluridisciplinarité, un effort d'intégration et de traduction au moins partielle, alors que la transdisciplinarité désigne des concepts, des thèmes ou des schèmes communs à diverses disciplines (p. 4).

La construction du guide d'entretien en est une illustration. En référence aux méthodes d'enquête de terrains ethnographiques (Beaud & Weber, 1997/2003), la première partie du guide s'applique à faire émerger parmi les enfants les récits de leurs pratiques (quoi et comment?). Puis, l'utilisation d'images montrant des silhouettes (de la maigreur à l'embonpoint) et un ensemble de photos (enfant chez le médecin, match de rugby, pieds sur une balance, visages épanouis devant une PlayStation, etc.) a fonctionné comme *stimuli* pour recueillir une parole autour des conceptions de santé et de forme. Si ces notions peuvent être abstraites pour des enfants de 8-10 ans, l'entrée par les déplacements (trajet maison-école) et les loisirs (jeux, écrans, rue, sport, vacances) a facilité l'accroche et libéré l'expression à partir d'activités connues. Puis, dans un deuxième temps, les supports visuels, plus couramment utilisés en sciences de l'éducation, ont permis de soutenir la parole juvénile et de prolonger l'échange sur les

conceptions et les représentations liées à la santé, ainsi que les transmissions inter- et transgénérationnelles.

Standardisation consensuelle

Au niveau méthodologique, après avoir fait le tour des thématiques ayant émergé du codage ouvert à partir des *focus groups*, nous avons choisi un nombre clairement défini de rubriques (thèmes structurants principaux) et opté pour la méthode inverse, consistant à procéder au codage par rubriques génériques communes pour chaque étude de cas (Tableau 2).

Cette liste de rubriques permet l'analyse comparative à l'aide du logiciel *MAXQDA* grâce à une visualisation facilitée des segments codés, mais aussi la possibilité de les croiser avec un certain nombre de variables (genre, PCS, lieu de naissance des parents, corpulence, terrain). À l'augmentation du potentiel de manipulations des points de vue sur les données et les différentes mises en relations s'ajoute la quantification des items codés.

Quant aux données des parents, vu leur nombre plus restreint par terrain et leur moyenne profondeur, nous avons choisi de les traiter sous la forme de « portraits relationnels », entendus au sens de descriptions des pratiques de santé en lien avec l'activité physique et la sédentarité, les ressources et barrières relationnelles, et les usages sociaux de transmissions intra- ou intergénérationnelles. Dans ces portraits, chaque responsable de terrain s'est appliqué à mettre à jour les *arbitrages éthiques* négociés entre des valeurs et des normes parfois contradictoires émanant des besoins des enfants et de l'histoire des milieux populaires et de la famille et de son éthos de classe (habitus de classe et d'origine culturelle migrante).

Conclusion : Vers un comparatisme réflexif élargi

L'arsenal de standardisation proposé est fondé sur une analyse critique, raisonnée et systématique des conditions d'enquête, menées aux différents stades de la recherche. Le Tableau 3 rappelle les éléments de diffractions potentielles à considérer et les outils de standardisation et de mise en cohérence utilisés dans le protocole de recherche.

Les écueils rencontrés et les précautions prises dans la comparaison de « scènes sociolocales », considérées comme des études de cas à explorer, nous ont amenés à penser un comparatisme réflexif élargi : l'idée est de revisiter les propositions de Boschetti (2010) en mettant en avant trois processus interactifs au niveau d'une dynamique systémique en recomposition constante :

- Penser et délimiter théoriquement les unités socioterritoriales analysées par une posture réflexive et critique en combinant les registres de comparaison : variables sociodémographiques, modalités d'accès au terrain, profils des enquêteurs, outils de recueil ouverts, modalités de traitement des données variées, qualitatives et quantitatives.

Tableau 2

Liste des rubriques

Activités physiques	Conduites sédentaires	Forme
Sport club	Devant un écran	Conception forme
Jeux	Devoirs	Pratiques de forme
Déplacements actifs	Activités culturelles encadrées	
APS informelles		Santé
Sortir dehors	Déplacements motorisés	Conception santé
Aides aux activités quotidiennes	Se retrouver en famille/entre pairs	Pratiques de santé
Activités sportives périéducatives	Jeux d'intérieurs	Transmission
	Faire passer le temps	Famille
	Lecture	École
	Activités cultuelles	Propre expérience
	Bricolage/dessin	Par les pairs
	Manger	Milieu médical
	Jeux d'extérieurs	Aucune personne
		Autres

- Privilégier le fonctionnement interdisciplinaire en favorisant le croisement des regards en lien avec les traditions académiques de chaque pays, notamment au niveau de la mise en place d'une culture commune ouverte à partir d'une revue de littérature en plusieurs langues.
- Combiner systématiquement les échelles d'interprétation (micro, méso, macro) dans l'interprétation comparative des données afin d'appréhender la complexité des réalités objectivées (structures) et subjectivées (représentations) avec un plus grand nombre d'angles de vue.

Ce comparatisme réflexif élargi doit encore être mis à l'épreuve avec l'aboutissement du programme de recherche. Le périmètre de réflexivité doit être précisé et ramené à la question de recherche dans le cadre d'une spirale de recherche mêlant empirie et théorie (Cefaï, 2010; Vieille Marchiset, 2006). Ces ajustements hélicoïdaux et constants peuvent cependant nuire à la démarche de recherche en multipliant les focales de recherche. Des recentrages sont alors nécessaires. Une fois le cadrage ajusté et contrôlé, alors, les situations de comparaison entre divers terrains avec des échantillons de données protéiformes, couplées à la diversité des chercheurs

Tableau 3

Éléments de diffractions et outils de standardisation

Les éléments de diffraction des terrains et des acteurs de la recherche	Les éléments de standardisation vers la cohérence
-Les contextes économiques, structurels et culturels singuliers sont corrélés à une pauvreté et à un rapport à la santé vécus et perçus différemment -L'offre et les barrières en matière de pratique de santé (infrastructure et environnement) -L'équipe de recherche : discipline, personnalité, genre, âge et expérience de recherche -Les conditions d'accès et de recueil des données (durée du terrain, lieu de l'entretien, nombre de personnes) -La variation de la quantité et qualité des données	-Séances collaboratives -Grille d'entretien commune -Utilisation du logiciel *MAXQDA* -Travail de conciliation des modalités de codages en équipe -Échange des données avec codage in-vivo et analyse croisée par l'équipe -Affinage des modalités de codage et travail d'analyse avec échanges à partir des mémos et des portraits relationnels -Analyse et interprétation des données sur la base de catégories communes et par le croisement de variables (genre, PCS, site, corpulence, etc.)

impliqués dans le recueil et l'analyse des données dans une perspective d'ethnographie réflexive (Weber & Lambelet, 2006) rendent possible des « failles créatrices » pour que des éléments inattendus mettent à l'épreuve la connaissance des faits sociaux de santé.

Nous avons déplié des choix méthodologiques appliqués à différentes étapes du projet de recherche et souvent induits par les spécificités ou les aléas d'un terrain. Si notre public d'enfants dont la parole a été recueillie en milieu scolaire nous fait évoluer dans une procédure éloignée du travail de Duschesne, Frazer, Frognier, Garcia Haegel et Van Ingelgom (2013) appliqué à la comparaison par *focus groups* des processus de politisation envers l'Europe, nous rejoignons les auteurs dans le propos suivant : « Les résultats d'une étude qualitative apparaissent parfois de façon moins concluante, plus intuitive et moins vérifiable qu'un travail statistique. Mais la réflexivité et la systématicité sont les critères de validations pour ce type de recherche interprétative »[4] (Duchesne et al., 2013, p. 195). C'est dans cet esprit que nous avons essayé de décrire et dérouler le fil du processus de la recherche afin de saisir rétroactivement les conditions permettant de faire advenir la significativité d'un cas ou d'une situation et possiblement de nouvelles approches conceptuelles. À titre

d'exemple, la situation écopolitique de « dé-démocratisation » (Telò, Sandri, & Tomini, 2013) qui affecte l'échantillon situé dans « la Terre des feux » (camorra, déchets toxiques) enjoint à percevoir les autres terrains sous un angle plus critique. Les données éco-environnementales dudit terrain (mortalité infantile par leucémie notamment) ont généré une prise de conscience des risques sanitaires et ont amené à considérer différemment l'un des terrains suisses, précisément en prise avec une pollution au mercure longtemps occultée (affaire Lonza en Valais). L'attention portée aux facteurs environnementaux et les processus de « concernement » qui en découlent (Brunet, 2008) ont émergé du croisement des terrains, ainsi que des sensibilités plurielles des chercheurs.

Finalement, la cohérence heuristique qui se dégage de ces terrains ayant pu faire de prime abord douter de leur commensurabilité est le fruit d'un travail d'arsenalisation et d'entente collaborative, de rigueurs enracinées dans les données et de sensitivité. En bref et pour nous en tenir à une formule, cet équilibre entre science et art, cher à Strauss et Corbin (2004) s'actualise dans notre expérience de recherche comparée à travers l'articulation d'une vigilance interprétative et d'un consensus interdisciplinaire appliqués à un comparatisme réflexif, afin de participer à l'élaboration des savoirs novateurs sur les pratiques de santé.

Notes

[1] Le programme de recherche IDEX (Initiative d'excellence) 2012-2015 est dirigé par G. Vieille Marchiset et coordonné par M. Aceti, auquel s'ajoutent des collaborateurs de recherche pour chaque terrain : S. Knobé en France, E. Grimminger en Allemagne, S. Digennaro en Italie et M. Aceti en Suisse (http://www.apsapa.eu/).

[2] « *How not to avoid the complexity nor distort interpretation of it by over simplifying it out of existence?* » (Corbin & Strauss, 2015, p. XV).

[3] Sur les questions d'équations personnelles, de proximités et distances avec l'objet en lien avec le sport (Aceti & Tlili, 2013).

[4] « *The results of qualitative work sometimes appear to be less conclusive, more intuitive and less verifiable than statistical work. But reflexivity and systematicity are the validation criteria for this kind of interpretative research* » (Duchesne et al., 2013, p. 195).

Références

Aceti, M., & Tlili, H. (2013, Juin). *Essai épistémologique sur l'imbrication entre sujets, objets et théories dans la recherche en sciences sociales du sport*. Communication présentée au IV[e] congrès international du Réseau international francophone de la recherche qualitative (RIFREQ), Fribourg.

Aceti, M., & Vieille Marchiset, G. (2014). Quatre programmes nationaux à la loupe en Europe. *Revue JuriSport, 140*, 41-44.

Baudry, P. (2013). *Le corps en trop*. Repéré à http://www.apsapa.eu/edito-de-lancement

Beaud, S., & Weber F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte. (Ouvrage original publié en 1997).

Berthelot, J.- M. (1999). Présentation. *Sociologie et sociétés, 31*, 3-10.

Boschetti, A. (Éd.). (2010). *L'espace culturel transnational*. Paris : Nouveau Monde.

Bozon, M. (1984). *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.

Brunet, P. (2008). De l'usage raisonné de la notion de « concernement » : mobilisations locales à propos de l'industrie nucléaire. *Natures sciences sociétés*, *16*(4), 317-325.

Buscatto, M. (2012). Des « études de cas » aux généralisations fondées. *SociologieS*. Repéré à http://sociologies.revues.org/3939

Cefaï, D. (Éd.). (2010). *L'engagement ethnographique*. Paris : Éditions de l'EHESS.

Corbin, J., & Strauss, A. L. (2015). *Basics of qualitative research : techniques and procedures for developing grounded* (4[e] éd.). Los Angeles, CA : Sage.

Desclaux, A., & Sarradon-Eck, A. (2009). Introduction au dossier « L'éthique en anthropologie de la santé : conflits, pratiques, valeur heuristique ». *ethnographiques.org, 17.* Repéré à http://www.ethnographiques.org/2008/Desclaux,Sarradon-Eck

Duschesne, S., Frazer, E., Frognier, A.- P., Garcia, G., Haegel, F., & Van Ingelgom, V. (2013). Reflections on design and implemention. Dans S. Duschesne, E. Frazer, F. Haegel, & V. Van Ingelgom (Éds), *Citizens'reactions to european integration compared. Overlooking Europe* (pp. 160-195). London : Palgrave Macmillan.

Duchesne, S., & Haegel, F. (2008). *L'enquête et ses méthodes. L'entretien collectif*. Paris : Armand Colin. (Ouvrage original publié en 2004).

Hamidi, C. (2012). De quoi un cas est-il le cas? *Politix*, *100*(4), 85-98.

Le Blanc, G. (2010). Le devoir de santé. *Journal de l'année de la grippe (III), Esprit, 1*, 232-234. Repéré à http://www.cairn.info/revue-esprit-2010-1-page-232.htm

Maxwell, J. A. (1999). *La modélisation de la recherche qualitative. Une approche interactive* (M.-H. Soulet, Trad.). Fribourg : Éditions Universitaires Fribourg Suisse.

Molinier, P. (2004). Dépression sous les neutrons : une enquête dans l'industrie de process. *Cahiers du Genre, 1*(36), 121-144.

Strauss, A. L., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg : Res Socialis, Academic Press Fribourg. (Ouvrage original publié en 1990).

Suaud, C. (2013). Espace des sports et espace social comme voies d'accès à la pratique sportive. 5ème rencontres franco-italienne de géographie sociale : Des groupes à l'individu? *Théories et méthodes, ESO, travaux et documents, 35*, 141-147.

Telò, M., Sandri, G., & Tomini, L. (2013). *L'état de la démocratie en Italie*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

Vieille Marchiset, G. (2006). *Le sport entre intégration et exclusion*. Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université de Franche-Comté.

Vieille Marchiset, G., Aceti, M., Knobé, S., Didierjean, R., Digennaro S., & Grimminger, E. (2014). Corps en mouvement, corps en santé : regard socio-anthropologique sur des enfants de quartier pauvres en Europe. *Revue de l'Observatoire. Le corps dans l'intervention (psycho)sociale, 80*, 9-13.

Vieille Marchiset, G., & Gasparini, W. (2010). Les loisirs sportifs dans les quartiers populaires : modalités de pratiques et rapports au corps. *STAPS, 87*(1), 93-107.

Weber, F., & Lambelet, A. (2006). Introduction : ethnographie réflexive, nouveaux enjeux. *Ethnographiques.org, 11*. Repéré à http://www.ethnographiques.org/2006/Weber,Lambelet

Zonabend, F. (2014). *La presqu'île au nucléaire. Three Mile Island, Tchernobyl, Fukushima... et après?* Paris : Odile Jacob. (Ouvrage original publié en 1989).

Monica Aceti *est lectrice à l'Université de Fribourg (Suisse) dans le domaine de la sociologie de la santé et des inégalités sociales, ainsi que chargée de cours en sociologie du sport. À la suite de sa thèse obtenue en 2011 sur la mondialisation de la capoeira, ses domaines de recherche se sont orientés vers les pratiques de santé, en lien avec les engagements sportifs versus les pratiques sédentaires, ainsi que l'étiquetage de groupes cibles. Les méthodes*

qualitatives, l'approche intersectionnelle et l'analyse comparative dans une perspective internationale sont utilisées.

***Sandrine Knobé** est ingénieure de recherche en sciences humaines et sociales à l'Université de Strasbourg au sein du laboratoire Sport et sciences sociales (E3S). Elle a suivi une formation en sciences du sport jusqu'à l'obtention d'un doctorat en Staps en 2002. Ses thématiques de recherche actuelles concernent la promotion de la santé par les activités physiques et l'insertion professionnelle des diplômés en sciences du sport.*

***Elke Grimminger** est Professeure des Universités à l'Université Technique de Dortmund (Allemagne) dans le domaine de la didactique du sport. Elle a obtenu son Habilitation à diriger des Recherches (HDR) en 2014 à partir d'une enquête multiméthodologique sur des processus sociaux en éducation physique et sportive et le rôle d'enseignant. Ses autres domaines de recherche s'appliquent aux comportements de santé des enfants et aux inégalités sociales ainsi qu'à l'image corporelle des jeunes filles et aux risques associés au « surpoids ressenti » (« gefühltes Übergewicht »).*

***Gilles Vieille Marchiset**, socioanthropologue, est Professeur des Universités et directeur du laboratoire Sport et sciences sociales de l'Université de Strasbourg. Ses recherches s'intéressent principalement à l'éducation et au développement social par le sport dans les quartiers populaires aux différents âges de la vie. Depuis quelques années, il oriente ses recherches sur la promotion de la santé par les activités physiques pour les populations en difficulté.*

Pluralisme méthodologique, une affaire d'intégration?

Pierre-Yves Barbier, Ph. D.

Université de Moncton, Nouveau-Brunswick, Canada

Résumé

L'article s'applique à présenter et discuter le modèle d'hybridation des méthodes développé par la communauté d'intellectuels associée aux travaux du méta-théoricien américain Ken Wilber. Sans constituer une étude de cas proprement dite, il cherche néanmoins à tirer les leçons de leur expérience qui se dégagent des difficultés et enjeux d'un tel modèle sur les plans ontologique, épistémologique et méthodologique venu la phase de l'application et de la formation. Suite à sa discussion du modèle, il propose aussi des avenues au sujet de l'établissement d'une typologie des méthodes qualitatives et du référent méthodologique susceptible d'encadrer de manière qualitative l'opérationnalisation des méthodes hybrides.

Mots clés

MÉTHODES HYBRIDES, TYPOLOGIE, MÉTATHÉORIE, *INTEGRAL METHODOLOGICAL PLURALISM*

Introduction

En conclusion à son article s'interrogeant sur différents modèles typologiques des méthodes qualitatives et sur la possibilité de fixer une typologie des méthodes qualitatives, Royer (2007) soutient que, pour ce faire, « toutes les classes et catégories (tradition, paradigme, perspective, stratégie, méthode, etc.) devraient être définies, décrites par des travaux exemplaires et faire consensus dans la communauté de chercheurs » (p. 95). Elle aurait aussi notamment l'avantage, par une recension et définition méticuleuses tant des catégories que des méthodes de guider justement, par-delà le pragmatisme des choix stratégiques, l'utilisation des méthodes hybrides en recherche qualitative, évitant ainsi qu'une « telle hybridation (puisse) mener à un genre de fourre-tout théorique et méthodologique où plusieurs écoles se croisent » (p. 94).

C'est dans cette optique que nous ferons part aux lecteurs des tentatives réalisées par une communauté d'intellectuels, se situant en marge des courants universitaires dominants, pour donner forme à une typologie de recherche qui favorise d'emblée l'hybridation des méthodes.

Cette communauté d'intellectuels poursuit ses travaux de recherche et de réflexion dans la continuité de ce qu'elle nomme *Integral Theory*, laquelle est une

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 547-558.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

création du méta théoricien américain, Ken Wilber, un auteur important de sa génération (Reynolds, 2004).

La réflexion de cette communauté sur les questions de méthodologie de recherche étant relativement récente (2006), on note néanmoins une évolution des positions dominantes en cette matière et une prise de conscience graduelle des difficultés et enjeux qu'une telle typologie intrinsèquement hybride pose nécessairement aux chercheurs.

L'objectif de cet article est donc de présenter le modèle typologique issue de l'*Integral Theory*, de faire état du questionnement qui l'habite et de réfléchir sur l'intérêt et l'usage potentiels de ce modèle pour les méthodologues qualitatifs qui n'adhèrent pas à l'*Integral Theory* mais qui pourtant se sentent interpelés par les tendances à l'hybridation des méthodes.

Integral Theory

Integral Theory est un cadre théorique initié et développé par Ken Wilber depuis les années 70 et elle est développée dans un corpus d'écrits rassemblés dans ses œuvres complètes (Wilber, 1999, 2000a, 2000b, 2000c). Ce cadre est, par nature, disciplinaire, multidisciplinaire, interdisciplinaire et transdisciplinaire et il est applicable à une variété de champs, tels les arts, la criminologie, la médecine, la psychothérapie, l'écologie, etc. (Esbjörn-Hargens, 2006).

Integral Theory est habituellement identifiée à son acronyme *AQAL, « all quadrants, all levels »,* ce qui signifie que tout regard sur un objet ou phénomène réel, nécessairement en devenir, se situe dans des paramètres associés à des quadrants et niveaux, mais aussi à des lignes de développement, à des états d'être et à des types. *AQAL* signifie en fait : « tous les quadrants, tous les niveaux, toutes les lignes de développement, tous les états d'être, tous les types »[1] [traduction libre] (Esbjörn-Hargens, 2006, p. 83). Il existe de nombreuses représentations graphiques du modèle AQAL et nous présentons l'une d'entre-elles dans la Figure 1.

En clair, les quadrants représentent un phénomène selon qu'il est vécu intérieurement par un individu (I), qu'il est une expression culturelle (WE), qu'il a un support physique (IT) ou qu'il est inséré dans un système, une organisation (ITS). Le degré (*level*) fait référence au degré de complexité atteint par un phénomène à l'étude et il est représenté par les flèches sous forme de X. Les lignes (*lines*) font référence aux différentes capacités (émotive, cognitive, éthique, esthétique, volitive, identitaire, etc.) parvenues à différents degrés de développement selon le niveau de complexité. Les états (*states*) rendent compte des expériences d'être sous-jacentes aux degrés et lignes. Finalement, les types identifient les styles ou aspects récurrents du phénomène (Esbjörn-Hargens, 2006). Le modèle AQAL devient ainsi une sorte de carte permettant de situer théoriquement l'existence tant d'un objet ou phénomène que de tracer les coordonnées de la perspective qu'un regard peut avoir vis-à-vis l'objet.

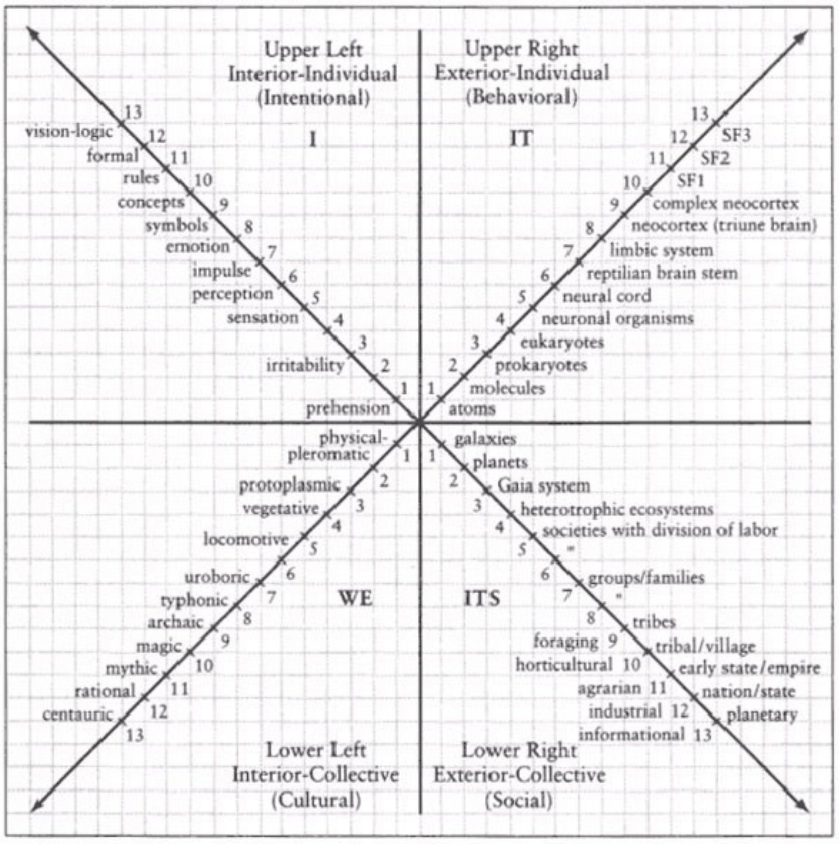


Figure 1. Le modèle AQAL (Source : Wilber, 2006, p. 35).

Integral Methodological Pluralism (IMP)

Wilber (2006) a été amené à développer sa vision (*IMP*) de comment la recherche devrait être structurée pour répondre d'une part aux impératifs d'*Integral Theory* et d'autre part pour pouvoir rendre compte de la complexité du réel. *Integral Methodological Pluralism* est construit autour de l'idée qu'il y a huit postures fondamentales possibles par lequel un phénomène se découvre et qui recoupe huit perspectives fondamentales (Voir Figure 2) qu'un chercheur puisse adopter pour rendre compte d'un phénomène. Conscient que les paramètres d'*Integral Theory* orientent sa pensée méthodologique vers l'ontologie et que celle-ci plonge dans une tradition métaphysique que la modernité et la postmodernité ont critiqué avec véhémence et de laquelle elles se sont éloignées, Wilber en est venu à considérer que *IMP* lui permet de se placer dans une posture qu'il appelle post-métaphysique, en ce

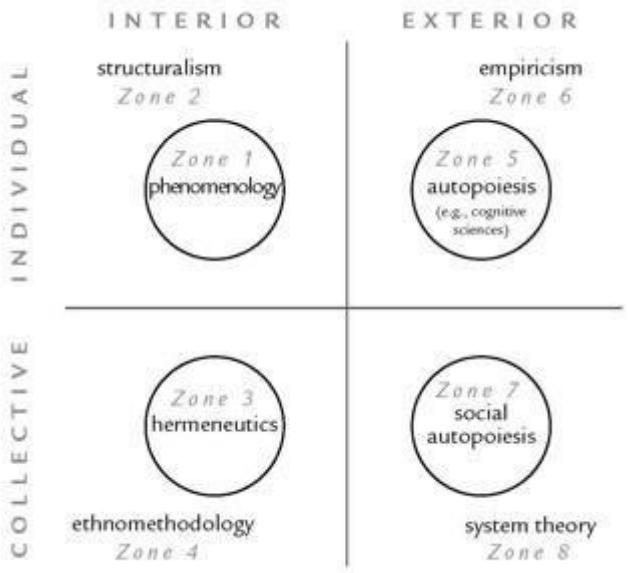


Figure 2. Les huit perspectives de *IMP* (Source : OlliS, 2011).

sens, que le réel est totalement construit d'une multiplicité de perspectives qui s'entrecroisent. Fort de la carte théorique fournie par *AQAL*, il estime que *IMP* permet au chercheur de se syntoniser pour ainsi dire avec l'objet de sa recherche, de situer précisément l'un par rapport à l'autre, donc de dire quelque chose par rapport au réel, sous l'angle de la posture dévoilée par *AQAL* et non seulement par rapport aux représentations du réel.

IMP est construit selon le postulat que « toute occasion possède une dimension intérieure et extérieure, individuelle et collective » (Wilber, 2006, p. 33), quatre quadrants en quelque sorte reflétant, pour tout phénomène humain et social, les dimensions intentionnelle, comportementale, culturelle et sociale, ou bien encore, les dimensions subjective, objective, intersubjective et inter objective. Par ailleurs, puisque chacune de ces dimensions peut, à son tour, être examinée, du point de vue intérieur ou extérieur, Wilber conclut qu'il y a huit perspectives fondamentales à un phénomène humain, synthétisées alors dans la formule *Integral Perspectivism*.

Selon lui (2006), les approches méthodologiques types les plus aptes à rendre compte de la dimension individuelle vécue intérieurement en tant que sujet, appartiennent à la famille de la phénoménologie, alors qu'observée de l'extérieur, à celle du structuralisme. Les approches les mieux fondées pour appréhender cette

même dimension individuelle de façon objective seraient issues des théories de l'autorégulation (*Autopoiesis*) pour l'intérieur de l'objet et l'empirisme, pour l'extérieur de l'objet. Les méthodologies les mieux susceptibles de saisir la dimension collective et intersubjective seraient l'herméneutique du point de vue de son intériorité et l'ethnométhodologie, du point de vue de son extériorité. Finalement, celles qui conviennent davantage à élucider la dimension collective et inter objective s'appuient sur les théories de l'autorégulation sociale et dynamique (*Social Autopoiesis*) (Esbjörn-Hargens, 2006) pour le point vue intérieur et sur les théories systémiques, pour le point de vue extérieur.

Integral Research

À la communauté d'intellectuels qui accompagnaient Wilber et participaient en guise de témoins à l'émergence d'*Integral Theory*, il s'est greffé, à partir de 2006, un regroupement de chercheurs dont l'une des tâches était justement de questionner et d'actualiser le modèle *IMP*. En même temps apparaissait une volonté de ne pas accepter aveuglément ce modèle et de le critiquer (suite à un congrès en 2008). Ainsi, on distingua peu à peu le champ de l'*Integral Theory* propre à ceux qui approfondissent le modèle particulier de Wilber et celui d'*Integral Studies* qui regroupe d'autres visions intégratives (Hedlund, 2010).

Le département d'*Integral Studies* (JFK University) offrit, jusqu'en 2013, une formation initiale en *IMP* sous le leadership de Sean Esbjörn-Hargens, lequel contribua à donner une forme initiale d'opérationnalisation à l'*IMP* encore courante aujourd'hui et qui a fait l'objet de critiques notamment de la part d'un de ses étudiants devenu collaborateur (Hedlund, 2010). C'est sur la base de leur dialogue que nous rendrons compte des enjeux de l'application de l'*IMP* en particulier et de l'utilisation d'approches de recherche hybrides en général.

D'entrée de jeu, l'application de l'*IMP* s'appuie sur la vague de popularité des méthodes mixtes où le « chercheur tend à justifier ses énoncés de connaissance sur la base du pragmatisme »[2] [traduction libre] (Creswell, 2002, p. 18, aussi cité dans Esbjörn-Hargens, 2006, p. 80). À partir de là, Esbjörn-Hargens (2006) proposa cette définition de départ :

> *Integral Research* est une approche émergente en méthodes mixtes qui est explicitement ancrée dans *Integral Theory* et qui utilise sa posture post métaphysique et l'*Integral Methodological Pluralism* pour explorer les phénomènes à partie d'une approche multi-méthodes… (relevant) de méthodologies à la 1ière, 2ième et 3ième personnes (pp. 89-90).

La formation se poursuit par la création d'un projet de recherche où les apprenti-chercheurs doivent d'abord se livrer, dans l'ordre, à des activités et tâches dites de la 1ière, 2ième et 3ième personnes c'est-à-dire une forme d'autobiographie et d'autoévaluation pour déterminer les biais et inclinations du chercheur (Je), une forme

d'entretien ensuite transcrit et analysé (Nous) et enfin un mini-sondage (Cela) (Esbjörn-Hargens, 2006).

Cette interprétation de l'application de l'*IMP*, avec son insistance sur la mise en évidence des aprioris du chercheur et de son épistémologie personnelle, sa déclination aux trois personnes, son accent sur les techniques et son orientation pragmatiste, a fini par affaire école (Hedlund, 2010) et a aussi invité la communauté intellectuelle de la *Integral Theory* à exprimer ses critiques.

La première objection était liée aux limites de la définition elle-même jugée beaucoup trop complexe et particulièrement exigeante sur le plan du temps de réalisation et du financement qu'elle suppose. L'exigence de la déclination aux trois personnes ne fait qu'empirer les choses de ce point de vue. Par ailleurs, avec les limites de longueur imposées par les revues savantes, il devient très ardu de s'y soumettre sans compter que les exigences attendues de rigueur propres à chacune des huit méthodologies rend extrêmement difficile la tâche de respecter les critères de validité multipliés par huit (Hedlund, 2010).

Un autre point est le temps et l'effort considérable qu'il faut déployer pour développer une expertise dans une seule méthodologie. Une telle expertise unique ne devrait-elle pas d'ailleurs constituer un préalable incontournable à toutes prétentions multi et transdisciplinaire, multi et Trans méthodologique? En bout de ligne, la définition courante d'*Integral Research* ne privilégie-t-elle pas l'horizontalité au lieu de la verticalité (Hedlund, 2010)?

Un des problèmes, note Hedlund (2010), suite à son examen des productions émanant des chercheurs affiliés à *Integral Research*, est celui de l'intégration des énoncés de connaissances, donc de l'interprétation et de la pensée, sur les bases des données recueillies à la faveur des multi-méthodes. Ironiquement, ce manque d'intégration va contraire à l'objectif d'intégralité. Il est plutôt de l'avis, se référant à une conversation avec Wilber lui-même, qu'une recherche ne s'appuyant que sur une seule méthodologie peut davantage être intégrale pour peu qu'elle réfléchisse et contextualise toutes les phases du projet à la lumière d'une sensibilité théorique certes pour l'*IMP*, mais contrastée par des études complémentaires puisées dans les écrits.

On se retrouve donc devant deux conceptions de l'hybridation des méthodes version *IMP*. La première met l'accent sur l'utilisation pragmatique de techniques émanant d'univers de recherche différents et la seconde, sur l'intégration des schèmes de pensée de l'*Integral Theory.* Pour l'une, Hedlund (2010) propose une définition spectrale de l'*Integral Research,* reprenant essentiellement le parcours de formation de Esbjörn-Hargens (2006) mais en le structurant selon quatre phases pour permettre une meilleure maîtrise des techniques et du design de l'*IMP*. Pour l'autre, il invite la communauté à se pencher sur les modalités de l'analyse qualitative et à développer une compréhension voire un répertoire des critères de validité de la connaissance selon

les méthodologies et les disciplines dans une optique multi et transdisciplinaires. Dans les deux cas, il juge indispensable ce type de réflexivité épistémique où le chercheur fait état de ses biais, inclinations et aprioris à partir des outils d'autoévaluation de l'*Integral Theory* (Hedlund, 2010).

Des leçons à tirer?

D'abord, force est de constater qu'il existe une tension entre une position pragmatiste et une position idéaliste. Cette tension dépasse bien sûr le débat des *intégralistes* et se retrouve au cœur de la réflexion méthodologique, notamment sur la question des méthodes hybrides (Royer, 2007, pp 93-94). Pour faire contrepoids à la tendance pragmatiste, la réponse est d'en privilégier une seule à la faveur du cadre métathéorique *AQAL*. Le glissement s'opère vers l'interprétation, conforme aux finalités de l'*Integral Research*, sans passer réellement par le prisme de leur modèle d'hybridation méthodologique, *IMP*.

En bout de ligne, quel est donc l'intérêt d'un tel modèle pour rendre compte des problèmes complexes si on peut en faire abstraction avec l'appui du cadre métathéorique?

Face à cette situation, Hedlund cherche une voie mitoyenne. D'une part, il propose de ralentir la formation aux méthodes hybrides en faisant davantage intervenir la contribution interprétative du cadre métathéorique dès le début et, d'autre part, il suggère de s'atteler aux critères de validation inhérents aux méthodologies de l'*IMP*, puis allant au-delà, propres aux disciplines sous-jacentes aux projets de recherche, dans un contexte multi, inter et transdisciplinaire et en voie de la création d'un cadre de méta-validité.

Créer un répertoire qui détermine ce qui est valide ou non en matière de production de connaissance et ce, tant selon les méthodologies que les disciplines, peut être intéressante pour la réflexion méthodologique en général. Mais est-elle réaliste? Comment parvenir à un cadre inter et trans-validité susceptible de guider les stratégies et orientations mono ou multi-méthodologiques? Par une métathéorie et, si oui, laquelle?

Devrions-nous, au contraire, procéder à l'inverse, par une analyse des travaux exemplaires (suggérée par Royer, 2007), donc en fonction de l'excellence des traitements méthodologiques et disciplinaires, et dégager, non seulement les indices pour construire une typologie des méthodes mais aussi pour illustrer le choix et la contribution des critères de validité. Une telle approche, toujours ouverte et partielle, plus du genre Wikipédia, pourrait être un incitatif pour la participation de nombreux collègues de toutes disciplines et horizons.

Un autre élément qui mériterait d'être considéré est celui de la réflexion épistémique qu'Hedlund juge indispensable dans le contexte de l'application des

modèles *IMP* et *AQAL*. Il s'agit là en effet d'une version particulièrement développée (2010) de ce qu'autres incluent dans le journal du chercheur (Janesick, 2004), l'équation intellectuelle du chercheur (Paillé & Muchielli, 2008), etc.

Toute la question porte sur l'ampleur souhaitable du dévoilement des aprioris des chercheurs par rapport aux objets de leur étude. Faut-il mieux s'oublier dans son étude et se dévoiler à postériori ou asseoir sa posture à priori et rendre compte du dialogue entre le sujet et l'objet au fil de l'argumentation? Une simple affaire de sensibilité et d'appartenance culturelle ou un réel enjeu méthodologique? Est-ce que cela contribue à la construction de l'objectivité que d'asseoir clairement la perspective à partir de laquelle un objet d'étude est vu et exploré?

Quant aux aspirations de l'esprit de synthèse en quête de méthodes pour ne pas entièrement s'enfuir dans l'abstraction, on pourrait se demander s'il n'aurait pas avantage à puiser son inspiration dans une des seules disciplines qui a les moyens de ses ambitions : la méthode historique. Nous pensons à un ouvrage de l'historien anglais Paul Johnson (1983) par exemple. Manipulant avec brio les mesures statistiques pour les données démographiques, économiques et stratégiques, l'analyse politique et culturelle, des descriptions détaillées d'événements clés, des extraits de lettres personnelles émanant des principaux acteurs, des textes de lois et des traités, etc., il dresse un portrait fascinant et combien révélateur de presque tout un siècle… avec l'aide précisément des multi-méthodes. Nulle trace des aprioris de l'auteur sinon à travers les jugements qu'il porte sur l'histoire, qu'il éclaire en l'interprétant.

Conclusion

Certes, on dira que la méthode historique a l'avantage de la distance temporelle et, dans ce cas, de l'abondance des sources et documents, ce qui n'est pas nécessairement le cas de bien des études qualitatives, logées dans la contemporanéité. Néanmoins, pour peu que celles-ci s'engagent dans un effort de comprendre et d'interpréter, et non seulement de bien décrire, les données recueillies ou suscitées, elles partagent, avec la méthode historique, l'aporie du rapport entre le particulier et l'universel ou totalité. Non seulement les données multiples et diverses doivent-elles être unifiées dans un ensemble complexe mais elles doivent aussi être orientées en fonction du questionnement du projet de recherche et placées sous un jour théorique plus large déterminé par le chercheur. Le troisième colloque du RIFREQ en 2011 portait d'ailleurs précisément sur le rapport entre le singulier et l'universel. La question est maintenant de savoir si la manière de gérer ce rapport selon l'histoire peut éclairer la gestion de l'hybridation des méthodes de recherche.

L'apport des méthodes qualitatives à la connaissance est considérablement plus récent que celui de la méthode historique (laquelle comporte des approches divergentes de recherche). Celle-ci remonte à l'Antiquité grecque avec Hérodote et Thucydide (Piqué, 1998). En effet, les historiens ont été, dès le début, préoccupés par

la tâche de donner du sens aux données éparses qu'ils recueillaient. Piqué illustre d'ailleurs assez bien les points forts de la tension, au fil du temps, entre les historiens interpellés davantage par la description des mœurs, du vécu, des mentalités des personnes et sociétés à travers des approches de micro-histoire et d'annales et ceux intéressés par l'explication abstraite, anhistorique et universalisante basée sur l'histoire en tant que manifestation des Dieux (Hérodote), de la Providence (Bossuet) ou d'émergence graduelle de la Raison (Voltaire), des desseins de la Nature et de la nécessité morale (Kant) ou de l'Esprit (Hegel). La notion d'universel y est sans cesse abstraite et métaphysique.

La réflexion herméneutique de Dilthey (1988) quant à elle, avec sa distinction entre l'explication et la compréhension, fera glisser la notion de totalité vers celles d'ensemble et de globalité. Les faits individuels de la réalité historique ne pourront être compris qu'en fonction d'un ensemble qui est le résultat précisément de leurs liaisons. La globalité sera alors conçue dans l'interaction entre les faits individuels choisis et l'époque qui sera le théâtre de leur émergence. On comprend ainsi les parties en fonction d'un tout (globalité) sans nécessairement saisir en quoi ce tout est aussi une partie d'un plus grand tout. La métathéorie est précisément le mécanisme qui cherche à unifier les globalités et sans laquelle on se heurte à ce que la méthode historique appelle la régionalisation menant au problème du relativisme. Si l'*IMP* peut se rabattre sur l'*Integral Theory*, qu'en est-il de l'histoire?

Elle a certes gagné que le général, produit de la compréhension de l'ensemble, ne soit plus extra historique et soit ancré dans la réalité historique mais est-ce légitime de rattacher chaque parcelle mise en évidence non pas à la totalité, la globalité ou l'universel mais à l'unité? Mais l'unité de quoi? Piqué (1998) pour sa part, s'appuyant sur l'ontologie de Merleau-Ponty, suggère l'unité de l'Être où chaque événement, fait, phénomène historiques révèle un « universel latéral » (p. 41), une représentation unique, ponctuelle, changeante d'un Être sans cesse en mouvement et en évolution.

L'Être serait donc l'héritier contemporain de cette longue succession d'abstractions explicatives de la méthode historique qui a débuté avec les Dieux! L'Être y est considéré comme un universel immanent, soit, mais comment le rendre opérationnel et arbitre dans la gestion des méthodes hybrides et assurer le passage de l'ontologie à l'épistémologie et à la méthodologie? Où est sa métathéorie?

Est-ce là sa limite?

Supposons que la méthode historique soit susceptible d'offrir un référent à l'utilisation des multi-méthodes tant sur le plan des techniques que sur celui des logiques explicatives en provenance des disciplines et des champs qu'elle recouvre. Supposons que son rôle de référent soit justifié sur les plans méthodologique et épistémologique, l'est-il toujours sur le plan ontologique? Pour qu'il le soit, ne faudrait-il pas que son

regard embrasse non seulement le passé mais aussi le *Zeitgeist*, l'esprit du temps? Mais serait-ce alors encore de l'histoire?

En d'autres mots, comment spécifier, préciser voire unifier les manifestations de l'Être de manière à, certes, s'ancrer dans l'ontologie mais aussi se hisser au diapason de ce qui vibre dans l'humanité contemporaine à travers l'extraordinaire diversité des expériences humaines? Le sociologue Alain Touraine (2013), pour un, estime que le *Zeitgeist*, ce qui concerne au premier chef notre époque, c'est le processus de la subjectivation, la notion de la valeur intrinsèque et inaliénable de tout sujet humain et la recherche des moyens pour actualiser les droits humains universels et fondamentaux tels la justice, l'équité et la liberté. Ce serait là que se situerait l'universalité de l'unité à notre époque, dans et pour le sujet. La clé de l'aporie mettant en cause le singulier et l'universel serait dans la réalisation de la part d'universel dans tout particulier, lequel ne peut être alors qu'un sujet. Tout serait jugé selon cette mesure, celle qui pèserait chaque action, événement, phénomène et produit humains à la lumière de la construction ou de la destruction d'un sujet libre, équitable et signifiant dans le contexte social.

Utopie ou simple indice heuristique pour explorer la dimension ontologique de l'hybridation des méthodes? Nous nous sommes efforcés de tirer les leçons de l'*IMP* sur le sujet. Semblable en cela aux conclusions d'une réflexion méthodologique plus familière au sein du RIFREQ, nous avons constaté que, pour les disciples d'*Integral Theory,* l'application de cette hybridation pose aussi de sérieux problèmes de validité et elle s'empêtre dans le pragmatisme.

Pour sortir de l'impasse méthodologique les tenants de l'*IMP* ont déplacé l'accent sur le plan épistémologique et soutienne qu'un répertoire des critères de validité propres à chaque discipline contribuerait à *intégrer* l'analyse à l'hybridation des méthodes. Ils suggèrent aussi de déplacer l'accent sur le plan ontologique en s'appuyant sur une métathéorie du développement, *Integral Theory*, et situer ainsi le débat entièrement dans le champ herméneutique. Ce faisant, ils en viennent à dissoudre complètement le pluralisme méthodologique jugé non nécessaire pour une vision globale d'un phénomène.

Pour notre part, nous sommes partis d'un œuvre que nous jugeons exemplaire dans l'application de l'hybridation des méthodes. Nous nous sommes interrogés sur le potentiel de la méthode historique en matière d'hybridation des méthodes et avons découvert combien l'aporie entre le singulier et l'universel avait traversé, à un niveau fondamental, l'évolution de la méthode historique. Nous avons noté que les notions d'universel et de totalité s'étaient mués, grâce aussi à l'herméneutique, vers celles de globalité et d'unité et, ce faisant, avaient ramené l'ontologie dans la réflexion avec l'idée « d'universel latéral ».

Enfin, pour donner à cette dimension ontologique une articulation théorique et un ancrage dans la contemporanéité, nous avons fait appel à la réflexion du sociologue Alain Touraine pour structurer l'angle métathéorique susceptible d'agir à titre de référent ontologique et éthique à l'hybridation des méthodes. Dans l'attente d'un encadrement méthodologique et épistémologique d'une telle hybridation qui fasse consensus, pouvons-nous y voir là une piste, en parallèle à l'*Integral Theory*, pour accompagner et mettre en œuvre des protocoles de recherche hybride inspirés et réglés moins par le pragmatisme fourre-tout que par l'éthique des droits de la subjectivité et résoudre ainsi l'impasse méthodologique par une mise en lumière fine et multiple d'une ontologie qui nous saute au visage quotidiennement dans notre vécu et à la faveur des médias?

Notes

[1] « *all quadrants, all levels, all lines, all states and all types* » (Esbjörn-Hargens, 2006, p. 83)
[2] « *the researcher tends to base knowledge claims on pragmatic grounds* » (Creswell, 2002, p. 18, aussi cité dans Esbjörn-Hargens, 2006, p. 80).

Références

Creswell, J. (2002). *Research design : qualitative, quantitative and mixed methods approaches* (2e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage.

Dilthey, W. (1988). *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (S. Mesure, Trad.). Paris : Le Cerf.

Esbjörn-Hargens, S. (2006). Integral research : a multi-method approach to investigating phenomena. *Constructivism in the Human Sciences, 11*(1-2), 79-107.

Hedlund, N. (2010). Integrally researching integral research. *Journal of Integral Theory and Practice*, *5*(2), 1-30.

Janesick, V. (2004). *« Stretching » exercises for qualitative researchers* (2e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage.

Johnson, P. (1983). *A history of the modern world from 1917 to the 1980s.* Londres : Weidenfeld and Nicolson.

OlliS (2011). *Body-mind-Spirit and healing : integral approach with integral methodological pluralism.* Repéré à http://ollisintegrallife.com/2011/05/09/body-mind-spirit-and-healing-integral-approach-with-integral-methodological-pluralism/

Paillé, P., & Muchielli, A. (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines* (2e éd.). Paris : Armand Colin.

Piqué, N. (1998). Le sujet de l'histoire : la rupture et la critique de l'origine. Dans N. Piqué (Éd.), *L'histoire* (textes choisis et présentés par N. Piqué) (pp. 11-41). Paris : Flammarion.

Reynolds, B. (2004). *Embracing reality, the integral vision of Ken Wilber*. New York, NY : Jeremy P. Tarcher/Penguin.

Royer, C. (2007). Peut-on fixer une typologie des méthodes qualitatives? *Recherches qualitatives, Hors-série, 5*, 82-98.

Touraine, A. (2013). *La fin des sociétés*. Paris : Seuil.

Wilber, K. (1999). *The collected works* (Vol. 1-4). Boston, MA : Shambhala.

Wilber, K. (2000a). *The collected works* (Vol. 5-8). Boston, MA : Shambhala.

Wilber, K. (2000b). *A theory of everything.* Boston, MA : Shambhala.

Wilber, K. (2000c). *Integral psychology.* Boston, MA : Shambhala.

Wilber, K. (2006). *Integral spirituality.* Boston, MA : Shambhala

Pierre-Yves Barbier *enseigne les méthodologies qualitatives de recherche au sein des programmes de maîtrise et de doctorat en éducation de l'Université de Moncton. Il y est aussi responsable du programme de doctorat. Ses intérêts de recherche touchent à la formation et à l'apprentissage des méthodologies qualitatives de recherche, à la supervision de recherche et à l'apport de l'épistémologie personnelle à l'intégration de ces méthodologies.*

L'entretien d'explicitation une superbe imprudence méthodologique! Remémoration et explicitation

Pierre Vermersch, Docteur en psychologie

Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), France

Résumé
L'entretien d'explicitation vise la micro phénoménologie d'un vécu passé. À ce titre son rapport à la mémoire est fondamental puisque la remémoration du vécu est une des conditions clefs de sa verbalisation descriptive. Comment sur le plan théorique et pratique ai-je géré ce rapport à la mémoire? Dans un mouvement très libre des contraintes scientifiques, j'ai choisi de montrer pratiquement que l'on pouvait guider efficacement cette remémoration bien au-delà de ce que la psychologie expérimentale de la mémoire aurait pronostiquée comme possible. Car cette psychologie ne s'est jamais intéressée qu'au constat des performances spontanées, elle n'a jamais exploré les possibilités *d'aide* à la remémoration, même quand elle a enfin découvert l'existence d'une mémoire personnelle, épisodique ou autobiographique. Le développement de l'entretien d'explicitation s'est fait sur la démonstration pratique de la possibilité de faire décrire des vécus passés, s'avançant ainsi dans une forme d'imprudence méthodologique très féconde comme le montrent maintenant des réplications d'expérience avec des résultats très différents de ceux obtenus initialement, par la seule introduction d'un temps d'aide à l'explicitation.

Mots clés
MÉMOIRE, EXPLICITATION, ENTRETIEN

L'entretien d'explicitation et la psychologie de la mémoire

Au point de départ de ma démarche de création de l'entretien d'explicitation, je me suis lancé dans son invention par besoin de clarification des processus intellectuels mis en œuvre par les sujets quand les observables étaient insuffisants pour faire des inférences sur ces processus invisibles. Était-il possible de s'en informer en demandant au sujet ce qu'il avait vécu? Était-il possible, contre toutes les sévères interdictions ambiantes (années 70 radicalement 'instrospectophobes'), de re-mobiliser l'introspection? Je l'ai fait. Ce qui m'a ensuite motivé, c'est la découverte que les sujets pouvaient donner une foule de détail sur leurs actions mentales, sur leurs prises d'information, sur leur dialogue interne, sur tout ce à quoi ils étaient attentifs de moments en moments. Mais de plus, ils le faisaient de façon beaucoup plus abondante

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 559-579.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

que ce qu'ils auraient dû être capable de faire selon les données de la psychologie expérimentale de la mémoire telle qu'on me l'avait enseignée à l'université! J'étais littéralement en contradiction avec ma formation de psychologie expérimentale! Ce que j'obtenais était un scandale, une impossibilité, par rapport aux limites bien connues (!) de la mémoire.

Dans la mesure où je questionnais toujours sur une tâche finalisée et bien délimitée, les questions de validation stricte n'étaient pas cruciales —voir cependant (Ancillotti & Morel, 1994; Vermersch, 1996b) et (Vermersch, 1996c) parce qu'il était la plupart du temps facile de confronter ce que le sujet disait avec les contraintes de réalisation de la tâche et avec ses résultats. Je me donnais donc le champ libre pour affiner ma pratique : comment faire pour aider réellement le sujet à décrire son vécu d'action relativement à un moment singulier? Mais tout autant, je découvrais ce qu'il fallait éviter de faire à tout prix pour ne pas empêcher le sujet de se remémorer son vécu, pour ne pas gêner son mouvement d'évocation.

J'ai eu la chance de pratiquer, sans me demander au préalable si ce serait possible!

J'ai eu la chance d'être directement en situation de faire des essais, et d'être débordé, étonné, émerveillé par ce que j'obtenais (Vermersch, 2014), sinon je me serais arrêté, ou bien je n'aurais jamais commencé!

L'entretien d'explicitation est donc basé sur la description d'un vécu *passé*. Il est donc pour une part essentielle fondé sur la possibilité de la remémoration[1] de ce passé. À ce titre il semblerait logique qu'il soit adossé à ce qui peut paraître le plus sérieux et donc le plus recommandable : les résultats de plusieurs milliers de recherches sur la mémoire par la psychologie expérimentale depuis plus d'un siècle. Or non seulement cela n'a jamais été le cas, mais il semble bien que cela va continuer. Peut-être même, que ce pourrait être l'inverse, c'est-à-dire que la pratique de l'entretien d'explicitation pourrait apporter de nouvelles connaissances sur la remémoration, comme l'ont démontré les deux publications récentes de réplications d'expériences (Moguillansky, O'Regan, & Petitmengin, 2013; Petitmengin, Remillieux, Cahour, & Carter-Thomas, 2013). Les expériences de départ montraient que les sujets pouvaient facilement être trompés sur la mémoire de leurs propres jugements. Et, il a suffi de **guider** les sujets dans la description de leur propre vécu passé en utilisant l'entretien d'explicitation pour qu'ils ne puissent plus être abusés par les manipulations de l'expérimentateur (Nisbett & Wilson, 1977).

Rien dans les résultats — que je connaissais bien — de la psychologie expérimentale ne m'aurait inciter à aller questionner le détail d'un vécu passé, bien au contraire, les idées de l'époque étaient que ce serait totalement inutile, parce que forcément inexact, inventé, reconstruit, rationalisé, pauvre, et de plus, ou surtout :

qu'est-ce que le sujet pouvait bien savoir de lui-même, pire : que pouvait-il bien savoir de ses processus cognitifs!!

Je me trouvais dans la situation d'un praticien construisant une expertise par l'exercice assidu de sa pratique, mais avec des yeux, une écoute, des catégories, une culture, une motivation, de chercheur psychologue connaissant bien le domaine. Pour avancer, je n'avais pas besoin de me lancer dans des expériences de laboratoire sur la psychologie de la mémoire! Ou plutôt, si je m'étais lancé dans un tel programme je n'aurais jamais mis au point l'entretien d'explicitation!

Ce qu'il faut bien comprendre c'est la logique terrible de la méthode expérimentale appliquée à l'étude du sujet humain. L'étude expérimentale de la mémoire a vraiment commencée avec les travaux d'Ebbinghaus (fin du 19e), (Nicolas, 1992), dans une époque où ce qui dominait c'était le souci de (devenir), de paraître scientifique, sur le modèle de tout ce qui se faisait dans le domaine des mesures de seuils perceptifs. Il était donc impératif de pouvoir quantifier les résultats, de contrôler la situation d'étude de telle façon que chaque expérience soit strictement comparable aux autres modulo une variable indépendante que l'on pouvait faire jouer pour créer des contrastes potentiellement intéressants. Pratiquement, cela se traduisait par l'invention d'un « matériel expérimental » bien contrôlé, c'est-à-dire des listes de syllabes sans signification par exemple. Le matériel à mémoriser était défini, il était facile de comptabiliser les succès, absences ou erreurs du rappel ou reconnaissance de ce matériel. Un des effets secondaires épouvantables de cette logique était la nécessité de multiplier les tâches expérimentales, simples, nombreuses, quantifiables. On le voit même dans les travaux de l'école de Würzburg portant sur la résolution de problèmes. Mais ce faisant, on a encore moins de chances d'apercevoir l'activité cognitive du sujet. On lui offre une activité simple, répétitive, multiple, et il doit répondre simplement. Ce faisant, on a simplement minimisé les temps intermédiaires d'élaboration de la réponse, et il n'y a presque plus rien à dire du déroulement de cette production, sinon le résultat final.

On faisait de la science, mais on avait perdu le sujet!

Il fallut près d'un siècle pour que des voix s'élèvent pour souligner l'absence d'intérêt des milliers de recherches qui avaient été ainsi produites, cf. par exemple le remarquable chapitre de Neisser (1982) ou (Neisser & Winograd, 1988). Il a fallu encore quelques années de plus (Koriat & Goldsmith, 1994) pour que l'on fasse la distinction entre « vérifier ce que l'on a donné à apprendre », qui débouche avec certitude sur une quantification des résultats, et « découvrir ce dont le sujet se souvient », qui suppose une analyse a posteriori pour vérifier la concordance entre ce que dit le sujet et de qu'il a vécu, et va nécessairement conduire à une analyse de contenu qualitative, peu quantifiable.

Mais même ainsi, la différence fondamentale de démarche entre entretien d'explicitation et psychologie expérimentale de la mémoire est que l'entretien d'explicitation *intervient* dans la remémoration. N'étant pas gêné par l'obsession du contrôle des conditions expérimentales, sa base est 1) d'intervenir pour aider le sujet à se connecter à son passé sur le mode d'un revécu (guidage vers la position d'évocation, quand on sait, qu'on a l'expérience que c'est possible!) et 2) quand cela est fait, d'une part intervenir pour aider le sujet à rester dans ce revécu, d'autre part intervenir systématiquement pour guider son rayon attentionnel dans le passé afin de fragmenter ce que lui dit spontanément, ou pour déplacer son focus attentionnel dans le temps passé (et juste après, et ensuite, et juste avant, et au tout début).

La pratique experte de la relation, la connaissance intime de l'effet des relances, la compréhension des effets perlocutoires induits, recherchés, a permis, avec l'aide de toute la culture issue des « inventions » ericksonnienne et autre PNL à concevoir des « interventions » basées sur des techniques sophistiquées qui n'induisent jamais le contenu relatif à ce qui a été vécu. C'est le propre du travail avec un sujet (pas avec un animal, pas avec un objet) que je puisse désigner ce qu'il pense, ce qu'il perçoit, ce qu'il ressent, sans que moi je sache en quoi ça consiste, sans que moi j'en connaisse au préalable le contenu, parce que lui le sait et peut répondre en se tournant en lui vers CE qui est visé. L'intervieweur n'a pas besoin de connaître la teneur de la pensée, de la perception, de l'état interne, pour l'interroger et conduire la personne à en prendre conscience, c'est ce que l'on appelle « le langage vide de contenu », (mais pas vide de visée).

L'essentiel de mon argument est que contrairement à la psychologie expérimentale, l'entretien d'explicitation intervient et travaille non pas à objectiver ce que le sujet sait se remémorer **tout seul**, mais à aider ce sujet à amplifier sa remémoration.

Mais bien entendu, il existe de nombreux paradigmes expérimentaux ou le chercheur intervient. Mais tant qu'on est dans le paradigme « faire apprendre pour vérifier ce qui est appris », l'intervention va porter principalement sur les conditions d'apprentissage, par exemple en manipulant le matériel à apprendre ou les consignes, ce qui ne nous intéresse pas, puisque l'entretien d'explicitation ne travaille jamais sur l'explicitation visant un contenu qui a été donné à mémoriser, il travaille toujours sur le vécu, c'est-à-dire sur ce qui s'est passé pour le sujet sans qu'il ait l'intention de le mémoriser tout en le vivant. Quand nous utilisons des tâches de mémorisation (l'apprentissage d'une grille de chiffre (3x3) par exemple, très utilisé en formation), notre but n'est pas de faire expliciter la grille de chiffre, mais de faire expliciter les actions d'apprendre cette grille. Et le vécu d'apprendre, n'est pas lui-même mémorisé intentionnellement pendant qu'il est vécu (par contre, tout montre qu'il se mémorise passivement en permanence).

Ce qui est plus intéressant, ce sont les manipulations de la psychologie expérimentale au moment de la restitution. De nombreuses expériences ont montré que l'on pouvait créer de fausses mémoires assez facilement, que l'on pouvait manipuler le jugement sur le passé pour l'amener à se systématiser, à se rationaliser, à se compléter de façon abusive, fausse par rapport au point de départ. Les deux expériences que j'ai citées en début, sont la démonstration de la différence entre laisser le sujet répondre avec ses seules ressources (alors la manipulation fonctionne de façon efficace, l'erreur est présente), et quand le sujet est simplement accompagné à décrire son moment passé vécu, et là, la manipulation ne fonctionne plus, pour la majorité des sujets.

Les erreurs spontanées ou induites par l'expérimentateur démontrent les limites du sujet laissé à ses seules ressources. À la fois on apprend qu'il est limité, qu'il est fragile, et en même temps on n'apprend rien d'utile. Il est utile de ne pas nommer des informations dont le sujet n'a pas déjà parlé (cf. Les travaux de Loftus sur les fausses mémoires), parce que de le faire induit le fait se représenter ce dont on parle et provoque une confusion entre ce qui est ainsi imaginé et ce qui a été réellement vécu. La justice américaine a été fortement impactée par cette découverte et les procès-verbaux d'interrogatoires inductifs ont été rejetés. La découverte des effets de manipulation est donc intéressante, elle confirme notre démarche de ne pas induire le contenu des réponses dans nos relances, ce que nous faisons par l'utilisation des techniques de questions vides de contenu. Mais cette découverte ne nous dit pas s'il serait possible **d'aider** la personne à décrire son vécu passé de façon plus détaillée. L'entretien d'explicitation aide la personne à se rapporter à son passé, contrairement à la psychologie expérimentale qui s'en tient aux constats des limites spontanées, et à la fragilité du sujet à la manipulation de son activité de mémorisation et de remémoration. Si je n'avais pas utilisé une technique d'aide, d'accompagnement, d'exploration du vécu passé, jamais la psychologie expérimentale ne nous aurait apporté des informations sur ce que le sujet peut retrouver quand il est accompagné! La lecture des travaux de psychologie expérimentale ne m'a jamais apporté aucune information sur l'aide que l'on pouvait apporter au sujet dans son rapport à son passé vécu, et elle ne peut pas en apporter, parce qu'elle n'intervient en aucune façon dans la dimension aide, tout au plus dans la manipulation négative. La psychologie expérimentale ne sait radicalement rien sur les possibilités de remémoration, quand le sujet est aidé.

Il n'y a rien à dire contre la méthode expérimentale dans ses principes, un outil n'est rien en lui-même, ce qui est questionnable c'est l'adéquation de l'outil au but visé. Fondamentalement, les sciences de l'homme, et singulièrement la psychologie, sont les seules sciences où l'objet d'étude peut vous parler, et vous dire ce qui se passe pour lui. Et toute l'entreprise de fondement scientifique de la psychologie a été

d'ignorer, de vilipender, d'interdire, l'exploitation de cette source potentielle d'information!

L'entretien d'explicitation a contourné ces interdictions, profitant d'un contexte institutionnel favorable parce que marginal (la psychologie du travail, le contact avec les enseignants et les formateurs) par rapport aux grands laboratoires de psychologie faisant de la vraie science. Il serait temps de travailler à une psychologie complète, associant le point de vue en première, seconde et troisième personne! Par exemple… une psycho phénoménologie… ainsi nommée pour donner une place claire à la dimension introspective.

Notez bien, qu'il ne s'agit pas de demander au sujet de faire la science de sa propre subjectivité, dans la majeure partie des cas, il n'a pas la formation de chercheur, et même quand il l'a, il est obligé de travailler en deux temps : le premier où il est informateur et décrit son vécu; le second où il est chercheur et où il analyse ce vécu. L'introspection ne veut pas dire que l'on a la possibilité de construire une science immédiate à partir de ce qui est dit, mais seulement que l'on a un accès à des informations telles que celui qui les a vécues peut nous les donner. Ensuite, il faut en construire la connaissance. La science n'est jamais immédiate, toujours seconde (et lente).

Ma critique de la psychologie expérimentale de la mémoire se veut radicale, l'absence de prise en compte de l'introspection, les limites strictes de la méthode expérimentale, le désintérêt profond pour les situations réelles au profit du laboratoire, ont produit une quantité énorme de connaissances inutilisables, et inutilisées.

Pourtant ma vigilance n'a jamais failli, j'ai suivi année après année les publications sur le thème de la mémoire. Quand j'ai vu apparaître le terme de « mémoire épisodique » (Tulving, 1983, 2009; Tulving & Donaldson, 1972), mais que je découvre plus tard) et compris qu'il s'agissait enfin d'une mémoire se rapportant aux événements vécus, j'ai sursauté, et immédiatement avancé mes lectures. Las. L'idée était bonne, pertinente, sauf qu'il s'agit de travail de laboratoire réalisé dans le bon vieux schème faire apprendre/vérifier ce qui est appris. Rien sur : est-il possible de perfectionner, d'aider à la remémoration des événements passés? Tulving est très intéressant, il distingue entre une activité autonoétique (introspection) et noétique, autrement dit entre une remémoration où le sujet se vise lui-même et une remémoration où il vise un objet, ce qui est la base de la distinction entre mémoire événementielle, personnelle, datée (épisodique) et mémoire des connaissances générales, non datée, non personnelle (sémantique). Ce que nous faisons en plus dans l'entretien d'explicitation, c'est de déclencher, d'induire, de conserver soigneusement, ce rapport au vécu personnel (position de parole incarnée), et qui permet l'acte d'évocation. Quand on regarde toutes les manipulations (au sens négatif) de la mémoire par la psychologie expérimentale, on voit que leurs logiques reposent sur la

fragilité de la position abstraite (noétique dans le langage de Tulving) quand le sujet réfléchit sur son passé pour le retrouver. Là il rationalise, il infère, il reconstruit, et… il se trompe facilement, surtout si on l'aide dans se sens.

Plus récemment, des auteurs anglais ont produit un livre collectif sur la mémoire des actions (Zimmer, Cohen, Guynn, Engelkamp, Kormi-Nouri, & Foley, 2001). Là pas de doute, l'espoir se lève, enfin des gens qui travaillent sur la même chose que nous... Il est vrai que le domaine d'étude concerne bien les actions, plus spécifiquement les actions au sens moteur du terme, mais on reste dans le paradigme expérimental qui décrit l'existant, sans s'ouvrir au possible.

On pourrait, encore espérer que les innombrables contributions sur le thème de la mémoire auto-biographique, nous concernerait directement. Des titres comme *Remembering our past* (Rubin, 1986, 1996) ou mieux encore *Autobiographical memory : remembering what and remenbering when*. Mais en fait la totalité du mouvement de recherche initié par Conway (1990) sur la mémoire auto-biographique s'occupe d'empan temporels de l'ordre de la période de vie, des grands épisodes, des évènements marquants et ne s'intéresse pas du tout au vécu, au sens où je l'ai défini, comme moment étudié dans sa micro temporalité (Vermersch, 2014). Les idées qui sous-tendent l'étude de la mémoire auto-biographique sont multiples, mais ce qui domine c'est l'importance donnée au lien entre cette mémoire et l'identité (le self en anglais), ou pour d'autres auteurs le lien entre implication personnelle et les effets de cette mémoire. Mais même ainsi, avec cette proximité thématique évidente, il n'y a pas de démarche pour aller vers l'aide à la remémoration. Il y a toujours plus de constats sur les possibilités et les limites de la remémoration spontanée.

Au total, si je reste dans l'esprit de rechercher ce qui peut aider un sujet à mieux se remémorer son vécu passé, il y a peu de ressources dans la psychologie expérimentale de la mémoire. Depuis ces 20 dernières années, pour répondre aux critiques formulées par Neisser sur le fait que personne n'étudiait la mémoire dans la vraie vie (pas au laboratoire), de très nombreuses publications ont abordé le thème des « recherches appliquées sur la mémoire » (Cohen, 1989; Cohen & Conway, 2007; Davies & Wright, 2010; Herrmann, 1996). Le plus souvent cela qualifie des recherches expérimentales pratiquées dans des domaines indexés sur des pratiques sociales : petite enfance, gériatrie, justice et police, éducation, psychiatrie, neuropathologie. Mais je n'ai pas repéré de contributions qui portent sur l'aide à la remémoration. La seule innovation est venue de la même manière que la mienne, un chercheur en science cognitive (Geiselman), à partir d'une anecdote vécue avec un de ses collègues ayant oublié quelque chose la veille au soir, lui fait retrouver l'objet par ses questions. De là, il a l'idée d'improviser un ensemble de recommandations pour améliorer les techniques d'interrogatoires de la police (Fisher & Geiselman, 1992; Geiselman, 1984; Geiselman, Fisher, MacKinnon, & Holland, 1986) et développe

« l'entretien cognitif », qui s'est plutôt répandu (y compris en France) dans les milieux de la police et de la justice, avec un exemple d'utilisation dans le domaine éducatif (Perraudeau & Pagoni, 2010).

Aider la remémoration : les techniques de l'entretien d'explicitation

Je définirai la spécificité de l'entretien d'explicitation comme *micro description* du vécu (passé) et son ancrage dans le rapport initial à l'action (Vermersch, 2000, 2002, 2014). De cette spécificité vont se dégager de nombreuses conséquences imprévues :

- Première conséquence essentielle : par le seul fait d'être vécu, tout vécu fait l'objet en permanence d'une mémorisation passive, bien au-delà de ce que le sujet croit savoir qu'il a mémorisé ou qu'il croit pouvoir se souvenir.
- Seconde conséquence, énorme, c'est qu'il est possible d'éveiller le vécu passé par une technique indirecte d'intention éveillante. Pas seulement un éveil imprévu, comme dans le célèbre exemple de la madeleine de Proust, mais un éveil provoqué.
- Une troisième conséquence est qu'il est possible non pas de se rappeler du passé, mais de vivre dans le passé, d'être présent dans le passé. Pour le comprendre, on aura besoin de poser l'existence de deux actes très différents de relation au passé : le rappel et l'évocation. Le rappel est volontaire, marqué par un effort, abstrait, non sensoriel, non émotionnel, sec, principalement impliqué dans le rappel des connaissances (mémoire sémantique dans le langage anglo-saxon); l'évocation est involontaire, incarnée, concrète, quasi sensorielle, émotionnelle quand le passé l'était, chaude, donnant le sentiment plus ou moins poussé de retrouver la vie du passé. L'entretien d'explicitation va sans cesse privilégier l'acte d'évocation, et peut le faire d'une part parce que d'un point de vue en première personne elle sait le distinguer et l'accompagner, et d'autre part parce que cet acte n'est possible qu'en relation avec l'intimité de son propre vécu. De ce fait, l'entretien d'explicitation va pratiquer une approche qui ne demandera jamais à l'autre de se souvenir, pour ne pas déclencher une activité volontaire qui éveillerait immédiatement un acte de rappel, à la place il va toujours suggérer de « laisser revenir », puis de déplacer la visée attentionnelle dans la vie du passé. Seul le vécu, dans sa relation à la personne qui l'a incarné, peut donner lieu à ce type de mémoire basée sur l'acte d'évocation.

On verra que la psychologie expérimentale a fini par prendre en compte cette différence, mais n'a pas su l'exploiter, et a même collectionné les données liées à la seule mémoire abstraite : le rappel, basé sur un effort pour se souvenir. Dans l'entretien d'explicitation ce que nous évitons à tout prix, c'est de demander à la personne de faire un effort pour se souvenir. Nous verrons pourquoi.

On pourra de cet ensemble de conséquences montrer la cohérence des techniques de relance pour guider la personne vers l'acte d'évocation, puis l'y conserver soigneusement, tout en la guidant dans l'exploration détaillée de son vécu passé grâce à des techniques de « langage vide de contenu ».

Définir le concept de vécu et en tirer les conséquences

Mais le concept de vécu, s'il est au centre de ma démarche, est faussement simple, comme si on pouvait s'arrêter immédiatement à une déclaration de principe tautologique « le vécu c'est ce que j'ai vécu ». L'intérêt de mieux le définir est de pouvoir l'opposer clairement à ce qui n'est pas du vécu, et ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Je vais reprendre la liste des propriétés fondamentales positives qui me servent à définir le vécu et tout autant les repères qui signalent que la personne qui parle a quittée la présence à son vécu, puisque si le fait de parler de son vécu est si important pour la remémoration dans le mode du revécu, il faudra savoir repérer quand ce n'est pas/plus le cas, afin de pouvoir la guider, la ramener vers la verbalisation à partir du vécu. L'enjeu est donc à la fois théorique : qu'est-ce que j'appelle un vécu? Et pratique : comment accéder et rester en contact avec ce vécu (passé)?

- Vécu = le vécu d'une personne et d'une seule.

  Cette première propriété peut sembler triviale.

Sauf, qu'il est très facile dans le cours de la verbalisation de quitter l'adressage personnel en Je, en passant au « On » par exemple, ou au « Nous », ou à la démonstration pédagogique par le « Tu » (et là, il faut que tu fasses…), en parlant des autres et plus de moi. Il faut bien comprendre que lorsque la personne qui parle quitte le rapport à elle-même en changeant d'adressage, elle décroche de la relation à son propre vécu, pour l'élargir. Ce faisant on perd la possibilité de la guider dans l'exploration de son propre vécu. Pratiquement, cela signifie que pour garder active cette propriété, il faut que l'intervieweur écoute attentivement l'adressage utilisé par la personne, pour pouvoir le cas échéant la guider vers un retour à soi.

- Un vécu est nécessairement toujours singulier, unique.

De plus, chaque vécu est unique. Certains moments vécus peuvent sembler quasiment identiques bien sûr. Mais leur rassemblement constitue alors une catégorie logique : une classe de vécu (toutes les fois où je tourne la clef dans la serrure). Une classe de vécu n'est pas un vécu, c'est une abstraction. Personne ne vit jamais une classe de vécu. À chaque instant de sa vie, il vit un vécu singulier qui ne se répétera pas à l'identique. Chaque vécu est donc singulier. Ce qui veut dire en termes de guidage, que si je veux m'informer du vécu d'une personne, je dois la conduire à me décrire un moment singulier, jamais un vécu en général.

Là encore, cette propriété du vécu incite à être vigilant à tous les signaux qui montrent que la personne a perdu contact avec la singularité du vécu dont elle parle.

- Tout vécu est inscrit dans le temps, par sa durée, par le mouvement asymétrique et irréversible vers l'avenir, par son organisation en étapes successives.

Une des propriétés universelles de tous les vécus est d'être inscrit dans le temps : d'avoir une durée, d'avoir un déroulement temporel asymétrique et irréversible allant du présent vers l'avenir base d'une causalité productive. Cette propriété d'avoir un déroulement est essentielle pour nous, puisqu'elle va être le cœur du suivi du questionnement, la manière de vérifier le degré d'explicitation atteint par la précision de la description des étapes de ce déroulement. Quand on lit un entretien transcrit, quand on conduit un entretien d'explicitation, une des interrogations d'arrière-plan de l'intervieweur est de savoir s'il a le déroulement temporel du vécu, et sinon, qu'est-ce qui manque encore? Mais pour pouvoir approfondir ce point, il faut aller plus loin dans la définition de la maille temporelle propre à tout vécu, du point de vue de son engendrement (de ce qui fait son efficience).

- Le vécu est défini à l'échelle d'une micro temporalité cohérente avec l'efficience.

Le vécu doit être saisi dans une granularité temporelle qui corresponde à ce qui l'engendre : c'est-à-dire les actions élémentaires, de l'ordre de la fraction de seconde.

C'est là où il devient crucial de ne pas mélanger avec l'approche biographique, définie par des fractions de temps plus longues, en termes d'années, de jours, comme les événements de la vie, les périodes de la vie, et notre approche de l'explicitation du vécu. Dans tous les cas, ce dont on parle a bien été vécu par une personne (vécu= verbe vivre), mais dans l'acception où je me place, le vécu (substantif) est défini par la cohérence de son micro engendrement. C'est-à-dire par la vitesse, la durée, des prises d'informations, des raisonnements, des mises en mots, des enchaînements gestuels. Non pas que le vécu de l'action ne s'inscrive pas aussi dans des buts ou sous buts qui dépassent la minute, ou des variations d'états internes lents et progressifs, mais s'informer directement ou seulement à ce niveau des buts laisse invisible pourquoi la réalisation pratique des actes ou leurs échecs est engendré.

Pratiquement, si l'on choisit la microtemporalité comme granularité de la description, cela va demander d'être très attentif pour repérer les éléments qui peuvent/doivent être fragmentés pour conduire l'explicitation au niveau où on peut en saisir le déroulement effectif.

Le lien entre vécu et mémorisation passive : rétention et éveil des rétentions (Husserl)

Par le seul fait de vivre, à chaque moment singulier vécu, je suis sans cesse affecté, informé, mobilisé, de façon partiellement réflexivement consciente et de façon

majoritaire dans différentes formes de non-conscience. Mais pour que ma vie repose sur une continuité, pour que je me reconnaisse dans mon identité, il faut que chaque moment présent soit « retenu », fasse l'objet d'une *rétention*, selon les termes de Husserl qui a clairement analysé ce point (Husserl, 1905/1964). Cette rétention est l'équivalent d'un acte involontaire de mémorisation passive permanente (passive vaut pour involontaire, au sens où je ne cherche pas délibérément à mémoriser en permanence ce que je vis, « ça » se mémorise en moi). Sans cette mémorisation passive permanente, je ne pourrais suivre une conversation, reconnaître un proche, retrouver le chemin de ma maison, me reconnaître moi-même de moments en moments. La démonstration de cette mémorisation passive n'a pas besoin de démarche expérimentale, elle est faite de façon saisissante par sa seule disparition, comme on peut le vivre dans le contact avec une personne atteinte par la maladie d'Alzheimer. Le fondement mémoriel de notre vie consciente sur la mémoire est tellement évident, qu'il en est totalement invisible, seule sa perte nous révèle son fonctionnement constant, essentiel au déroulement de nos activités, à l'établissement de notre identité. Il existe une merveille en nous, qui n'a quasiment pas été étudiée tellement elle est toujours silencieusement présente, c'est la rétention, la mémorisation passive de notre vécu. Non seulement elle n'a pas été étudiée, mais elle a été ignorée par la psychologie expérimentale qui ne s'est intéressée qu'à ce qui avait fait l'objet d'une mémorisation délibérée, alors que l'entretien d'explicitation s'intéresse toujours à ce qui n'a pas fait l'objet d'une telle mémorisation : le vécu.

On a donc deux conséquences :

- La principale conséquence est qu'il se mémorise en nous beaucoup d'informations. Du coup, s'il est possible d'éveiller à nouveau ces rétentions, on dispose d'un gisement d'informations immense sur son propre vécu passé. Attention! Je ne soutiens pas l'idée que nous enregistrons la totalité de ce que nous vivons, le sujet n'est pas une *machine* enregistreuse mécanique comme le sont une caméra ou un magnétophone.
- Mais la seconde conséquence est étrange, voire dérangeante, puisque nous ne savons pas ce que nous avons mémorisé de cette manière. Dit autrement, notre conscience réfléchie n'est pas du tout informée de tout ce qui s'est déposé en nous du simple fait de la rétention des vécus.

Ce qui fait que la principale difficulté à accéder à ces rétentions, à les éveiller, est la croyance limitante que je ne me rappelle pas, que je ne peux pas me rappeler, puisque quand j'essaie de le faire il ne vient rien immédiatement. Bien sûr, je ne sais pas que ma manière d'essayer (en faisant un effort de mémoire), est précisément ce qu'il faut éviter de faire, puisque cela déclenche un acte inapproprié : le rappel, et bloque l'acte approprié : l'évocation. En fait, toute la situation est faussée de façon invisible : je ne sais pas ce que je sais et qui pourrait devenir accessible si je savais

comment m'y prendre, ou si je recevais une aide appropriée, donc je conclus de façon erronée qu'il est impossible d'y accéder. Ce qui est faux! Tous ces actes basés sur l'effort du rappel créent les conditions pour rendre difficile, voire impossible, l'accès au vécu passé! Si l'on a une psychophénoménologie correcte des actes de se rapporter au passé, on voit tout de suite que les efforts conduisent immanquablement vers le rappel, qui est largement inefficace par rapport à revivre le passé. Ce revivre nécessitera l'évocation.

Il y a bien une mémorisation passive du vécu, mais pour en comprendre son éveil et sa restitution il faut distinguer deux actes très différents d'amener le passé à l'actualité : le rappel et l'évocation[2].

Deux actes très différents de relation au passé : le rappel et l'évocation

C'est le mérite du remarquable ouvrage de Gusdorf (1951) *Mémoire et personne*, que d'avoir fait une revue de question très complète sur les points de vue de son époque (première moitié du 20e siècle) sur la mémoire. Son livre montre que l'opposition entre deux types d'actes de mémoire était déjà bien connue, familière. On distinguait ces deux actes différemment, suivant les critères qui étaient privilégiés :

- entre une mémoire volontaire (je *veux* me rappeler de quelque chose) et une mémoire involontaire (mon passé *se donne*);
- ou pour d'autres auteurs entre une mémoire sèche liée aux connaissances et une mémoire affective, chaude (reviviscence d'émotions passées liées à mon vécu);
- ou encore dans une idée très proche de la précédente, une mémoire abstraite (celle des concepts) et une mémoire concrète (celle de mon vécu).

Ces distinctions ont été totalement gommées/ignorées par la psychologie expérimentale. Et quand Tulving a proposé le concept de « mémoire épisodique » (Tulving & Donaldson, 1972), pour rendre compte de la spécificité de la mémoire des événements personnels, il n'a fait référence à aucun travaux préalables qui l'auraient informé du fait que s'il avait bien inventé le terme « épisodique » (Tulving, 2009), il n'avait pas du tout inventé l'idée sous-jacente : celle de mémoire concrète.

Tout le travail accompli avec l'entretien d'explicitation nous a conduits à reconnaître et bien distinguer ces deux types d'actes, *le rappel*, volontaire, fait à partir d'un effort, abstrait; et *l'évocation*, involontaire, sans effort, concrète, émotionnelle, basée sur le revécu. Car il y a un lien très fort entre l'acte d'évocation et le type de contenu qu'il permet d'atteindre : le vécu.

Pour aller plus loin, il me faut distinguer deux temps dans l'accomplissement délibéré de l'évocation involontaire : le premier est le temps **d'accès** au passé, autrement dit le temps de *l'éveil* sélectif de la mémoire passive, le second est le **maintien** de ce contact pour développer l'exploration du passé par un guidage de la visée attentionnelle dans le passé présentifié.

L'éveil du passé par une intention éveillante : vouloir l'involontaire

L'éveil involontaire du passé comme mémoire concrète a toujours été bien connu dans son caractère imprévisible, surgissant, spontané, déclenché par un événement sensoriel. L'intérêt de ces très nombreux exemples est qu'ils démontrent que l'éveil du vécu passé est possible, que ce passé reste accessible même si on ne sait pas qu'il l'est. Dans son long exemple, de l'éveil du passé par le biais du goût d'une madeleine (Proust, 1929/1987), Proust, décrit dans un premier temps le surgissement spontané du passé comme écho à une sensorialité identique entre présent et passé; puis quand il veut approfondir cet écho du passé, il découvre le caractère inefficace et contre-productif des efforts qu'il essaie de faire pour développer ce contact avec le passé, qui ne va finalement se donner plus pleinement que par un lâcher-prise, un accueil passif. On a là tous les éléments d'une méthode d'éveil, sauf que son point de départ sensoriel est imprévu et imprévisible!

L'éveil du passé est possible, il est attesté de tout temps. La mémoire passive est bien là, disponible, accessible par sa spontanéité, elle peut se redonner dans un sentiment de revécu, de présence chaude du passé. Mais si cet éveil n'était qu'aléatoire, circonstanciel, on ne serait pas beaucoup plus avancé. Ce qui est devenu intéressant, c'est que cette mémoire pouvait être éveillée délibérément. Comment? Pour y répondre, la démarche repose précisément sur les différences fortes entre les deux actes : rappel et évocation. Il faudra d'abord éviter tout ce qui peut mobiliser l'acte de rappel, il faudra ensuite créer les conditions du déclenchement de l'évocation, ce qui est techniquement délicat dans la mesure où il s'agit d'un acte involontaire. Il y a donc une facette technique négative : ce qu'il faut s'abstenir de faire, mais qui malheureusement vient le plus facilement en premier; et une facette positive : le guidage par les mots de l'intervieweur d'un accueil de l'éveil du passé.

S'abstenir de tout ce qui pourrait induire un acte de rappel et créer les conditions de l'évocation

L'intervieweur travaille avec ses mots, il est attentif à ce qu'il fait à l'autre avec ses mots, ce qu'on appelle les effets perlocutoires (Austin, 1970; Vermersch, 2006). S'il existe bien deux actes différents de rapport au passé, il faut chercher à éviter tous les mots qui peuvent induire le premier : c'est-à-dire le rappel. L'acte de rappel est déclenché par une recherche volontaire dans sa mémoire. C'est cette caractéristique « volontaire » qu'il faut contourner. En conséquence, le premier point à prendre en compte est de ne jamais demander à la personne de se rappeler ni de faire un effort de mémoire. Toute suggestion dans le sens d'un rappel va induire un effort, et exclure automatiquement le contact concret avec le passé. Car ce n'est pas seulement qu'il y a deux actes différents, c'est de plus qu'ils sont *exclusifs* l'un de l'autre. Si l'un est à l'œuvre, l'autre ne peut pas l'être en même temps. Les deux postures intérieures de rapport au passé sont incompatibles, antagonistes : le rappel prend le passé comme

objet atemporel, l'évocation baigne dans le passé; le rappel induit adopte une position dissociée, l'évocation repose sur une position subjective associée.

Le contact avec le passé comme revécu ne peut se faire par un effort volontaire. Comment procéder pour *produire* cet éveil?

Pour ce faire, l'intervieweur va créer les conditions favorisant l'acte d'évocation. Je dis bien « créer les conditions », puisqu'il n'est pas possible de demander directement à la personne de « se mettre en évocation », je ne peux qu'induire, susciter, le fait que la personne se rapporte à son passé sur le mode du revécu. Ce qui est exactement ce que toutes les techniques de travail de soi ont appris à créer depuis 70 ans!

Pour cela, quelques mots soigneusement choisis sont la plupart du temps suffisant. Prenons l'exemple d'une des phrases possibles que j'enseigne dans les stages de base à l'entretien d'explicitation.

Elle commence par « *je vous propose* », de telle façon que l'attention de la personne soit mise en attente de façon simple. Autrement dit, il faut éviter toutes les formulations compliquées qui font que l'interviewé ne sait pas au juste ce qu'on lui demande. Donc : « je vous propose, *si vous en êtes d'accord*… », c'est la deuxième étape : la demande de consentement. Questionner sur le vécu de l'action c'est déjà entrer dans l'intimité de la personne. Pour ce faire, il est nécessaire qu'elle y consente et qu'elle sache qu'on lui demande ce consentement, pour marquer qu'il ne va pas de soi, qu'il ne saurait en aucun cas (quelle que soit la relation existante par ailleurs : hiérarchique, personnelle, ou autre) être considéré comme acquit d'avance. Il y a des degrés d'intimité, dans l'entretien d'explicitation nous ne touchons pas aux sentiments, à l'identité, aux traumatismes, juste au vécu de l'action. Mais ce vécu m'appartient en propre et relève de mon intimité, je dois choisir de le partager avec un autre ou pas. La pratique montre que sans ce consentement le partage du vécu passé ne se fait pas.

Le pas suivant : « je vous propose, si vous en êtes d'accord, *de prendre le temps*… ». *De prendre le temps*, prépare l'induction qui va venir, dans le souci de ne pas faire pression sur la personne pour qu'elle trouve rapidement une réponse, au risque de la placer dans le projet de faire un effort pour y répondre, ce que nous voulons éviter à tout prix.

Cette séquence préparatoire se termine par « … *de laisser revenir*… » avant de préciser la cible. Les deux mots utilisés sont importants, il ne s'agit pas d'un « faire », ce qui serait un acte volontaire qui conduirait à pratiquer un rappel, mais de laisser faire et plus précisément de laisser revenir. Il s'agit de se disposer pour que cela revienne, posture d'abandon sur laquelle je n'ai pas de prise directe quant à son résultat.

Induire une intention éveillante

On a donc une première étape qui cherche à créer les conditions pour lancer une intention qui vise l'éveil d'un moment passé singulier. Mais une fois créée cette disposition d'accueil, qui prépare de façon privilégiée à la mise en œuvre de l'évocation, il faut donner un but, une cible à cette activité, tout en conservant soigneusement le souci de ne pas pousser vers l'effort volontaire et sa conséquence immédiate : la mise en œuvre intempestive de l'acte abstrait du rappel.

La phrase que j'enseigne ajoute donc encore deux formulations : la première délimite une cible dans le passé, la seconde prépare la suite pour aller vers la mise en place de l'entretien.

> Je vous propose, si vous en êtes d'accord, de prendre le temps de laisser revenir *un moment où vous faites x, (*ou bien *un moment important quand vous faisiez x) …. Et vous me faites signe quand vous y êtes ….*

Commençons par la fin de la phrase, « *Et vous me faites signe… quand vous y êtes… »,* elle permet simplement de clarifier comment la personne va revenir vers vous après un temps de silence, d'accueil de ce qui se donne du passé. Dans ce temps d'accueil, on ne peut rien, sinon rester présent à la personne, l'émergence qui va se faire en elle s'accompagne d'absorption intérieure[3] signe que l'intention travaille en elle. Il lui est à nouveau suggéré indirectement qu'elle a le temps d'y être, puisque c'est d'elle que viendra le signal de la suite. Si le résultat n'est pas obtenu, l'intervieweur va demander au bout d'un moment : qu'est-ce qui se passe quand vous laissez revenir un moment où vous faisiez x? Si la personne hésite devant plusieurs possibilités, il est simple de lui suggérer d'en choisir une.

Mais avant ce final, nous avons rajouté « *un moment où vous faisiez x* », ou en rajoutant un critère « *un moment important où…* ». Nous délimitons ainsi une cible à l'intention, il y a bien une visée, un but, mais il n'est pas défini étroitement, il ne l'est que par des critères qui cernent un espace de possibles pertinents. Dans les préalables de l'entretien, un but commun a été défini, et le type d'activité visé, le critère qui lui est attaché, a été négocié. S'il s'agit simplement pour un enseignant de faire le débriefing de la réalisation d'un exercice, la cible est évidente : c'est l'exercice en question; s'il s'agit d'une analyse de pratique, il sera important d'ajouter un critère permettant qu'un tri se fasse parmi de nombreuses situations vécues comparables; s'il s'agit d'une visée de recherche, la proposition peut être plus ouverte, vers ce qui illustre le mieux l'activité que l'on veut étudier. L'important est de formuler une visée à la fois ouverte, au sens où elle n'oblige pas le sujet à se rapporter à ce qu'aurait prédéfini l'intervieweur, et délimitée par un intérêt qui se décline par un lieu, un moment, un type d'activité, un critère attaché à ce moment, de telle façon que ce qui va venir en réponse soit dicté par l'infraconscient. On cherche à solliciter une émergence d'un moment passé, de telle façon qu'il se donne, non pas qu'il soit

cherché. Le fait qu'il ne soit pas cherché volontairement est la condition pour que le moment qui vient le soit sur le mode du revécu. Et ça fonctionne très bien, alors que cela peut sembler totalement aléatoire.

Le passé comme revécu : déplacer l'attention dans le passé

Maintenant que nous avons réussi à faire en sorte que la personne *entre en contact* avec un moment de son passé (pas « *se souvenir* », attention aux mots qui peuvent nous enfermer dans des représentations erronées), ayant vérifié qu'elle est bien en contact (signes non verbaux de l'évocation, adressage en je), ayant été attentif au caractère spécifié de ce moment (indicateurs verbaux de la singularité), il est alors possible de guider la personne dans l'exploration de son moment passé.

Le paradoxe est qu'il semble que malgré que nous soyons en pleine activité de mémoire, je soutiens qu'il n'en est rien. Je ne suis pas dans le souvenir, je suis dans le revécu. Dire que c'est du souvenir relève d'un point de vue en troisième personne, d'un point de vue convenu, basé sur les poncifs des concepts de la mémoire tels qu'on les utilise en troisième personne. Subjectivement, dans un point de vue en première personne, la personne n'est pas en train de se souvenir, elle est en train de vivre dans son passé, elle est « retournée » dans son passé, et tout doit être fait pour ne pas la détourner de cette posture. Il faut alors savoir la guider dans le parcours de ce passé, sans lui demander de faire des efforts[4]! Comment?

Là encore, il y a ce qu'il faut éviter, qui est en même temps ce qui vient le plus spontanément, et ce qu'il faut faire, qui est largement contre-intuitif comme toutes les formulations inventées depuis plus d'un demi-siècle par les praticiens de la relation, et doit faire l'objet d'une approche expérientielle (être soi-même dans l'expérience pour en comprendre les effets à partir de son propre vécu) et d'un véritable apprentissage des formulations et de l'observation fine de leurs effets.

Le déroulé du questionnement n'a pas besoin d'être systématiquement pré-ordonné[5], il n'est pas nécessaire de traiter chaque étape dans l'ordre direct (le début, puis la première étape, etc.), ou comme le préconise l'entretien cognitif (Fisher & Geiselman, 1992) en ordre inverse (la fin, puis ce qui précède, etc.). Fondamentalement, on déroule le questionnement à partir de ce qui se donne spontanément au départ, puis on guide, on déplace, on fige momentanément le rayon attentionnel, soit vers ce qui précède, soit vers ce qui suit, soit en restant sur le moment, mais en le faisant fragmenter dans ses composants plus élémentaires, soit en relançant sur les prises d'informations qui fondent le jugement, la décision, le changement exprimé.

Guider, c'est guider le rayon attentionnel de la personne…

En arrière-plan, l'intervieweur est toujours en train d'évaluer le degré de complétude de la description relativement au déroulement temporel, il est tout le

temps en train d'apprécier si ce qui est dit est bien au niveau de détail qui le rend intelligible ou s'il ne faut pas inciter à fragmenter; encore plus en arrière-plan, il évalue sans cesse le fait que l'adressage reste bien en première personne, que le caractère singulier du vécu ne s'est pas dissous dans une forme de généralisation. Mais toutes ces activités d'évaluation simultanées ne se traduisent pas par une systématisation ordonnée du questionnement. Le questionnement suit, approfondit, relance à partir de ce qui est dit. La cohérence sous-jacente est de maintenir la personne dans l'acte de revécu, dans un contact chaud, intime, avec le vécu passé, et de « simplement » déplacer son attention au sein de ce revécu. Ce qui veut dire qu'il faut à tout prix éviter les relances qui vont faire sortir la personne de ce lien intime avec le passé. Toute question qui va conduire à prendre le passé comme objet de pensée, de jugement, de commentaires va sortir la personne de la posture de revécu. Par exemple, des questions rationnelles, des demandes d'explications, même l'utilisation des « donc », ou encore des formules apparemment banales du genre « qu'est ce que vous en pensez? », « comment vous le sentez? », toutes ces formulations vont avoir pour effet de détacher la personne du contact intime avec le passé et la déplacer vers une autre activité cognitive que le revécu.

Conclusion

L'entretien d'explicitation dans ses fondements!

L'entretien d'explicitation n'est pas juste ancré dans l'évocation du passé ou dans la prise de conscience, il est d'abord et avant tout un moyen de décrire le vécu, le vécu dans sa dimension finalisée (subordonnée à un but).

En ce sens, il n'est pas une technique d'entretien en général, il n'est pas conçu pour n'importe quel usage. Il n'est pas fait du tout pour recueillir des opinions, des représentations, des savoirs, des projets. Il n'est pas conçu pour juste aider la personne à s'exprimer en général, il n'a pas d'objectifs thérapeutiques. Il est fait pour connaître l'action dans toutes ses dimensions : matérielles, matérialisées, intérieure.

Le seul moyen de connaître les actions internes est de demander à celui qui les a produites/vécues de nous les décrire. On peut en partie les deviner à partir des observables, les inférer, mais seule la personne qui l'a vécu peut l'attester (elle peut, ce qui ne veut pas dire qu'elle saura le faire spontanément et sans aide à la description!).

L'entretien d'explicitation est une technique spécialisée dans la micro phénoménologie de l'action vécue. Et c'est exactement cette information dont ont besoin aussi bien les praticiens : enseignants, formateurs, entraîneurs, ergonomes, que les chercheurs intégrants la prise en compte de la cognition, quelles que soient leurs spécialités (sport, art, soin, pédagogie, travail, etc). La micro phénoménologie n'est qu'une manière de désigner ce qui apparaît au sujet (c'est ce qui en fait une phénoménologie; est un phénomène ce qui m'apparaît), et qui peut être caractérisé au

degré de finesse qui est cohérent avec la causalité psychique de cette action (ce qui définit le niveau micro). Cependant, si nous ne visons jamais à recueillir des opinions ou des représentations, l'objectivation des actes permettra d'inférer les opinions et les représentations qui sous-tendent les actes (cf. L'exemple de Piguet, Avez-vous lu Jean-Claude Piguet? Vermersch (1996a) : la charité n'est charité que lorsqu'elle est charité; autrement dit n'est charité que l'acte de charité effectivement accompli, les pensées sur la charité, les paroles sur la charité, ne sont pas la charité).

L'entretien d'explicitation est au service d'une psychologie de la cognition, il s'inscrit dans la part que peut jouer une psycho phénoménologie, c'est-à-dire la part qui documente la cognition du point de vue en première personne et en seconde personne dans le projet élargit d'une psychologie complète prenant en compte aussi bien l'observation externe et interne.

Notes

[1] J'utilise pour le moment le terme de « remémoration », pour éviter celui de « rappel » qui est très connoté de la recherche en psychologie expérimentale, quand je qualifierai l'acte précis que nous mobilisons dans l'entretien d'explicitation, je reviendrai au terme « d'évocation ».

[2] Je ne traite pas ici de la totalité des modes de présence du passé, la mémoire implicite, procédurale, automatique, est par exemple une autre mémoire invisiblement présente, mais efficace.

[3] Typiquement, elle arrête de vous regarder, et ses yeux décrochent, signe qu'elle est plus occupée par ce qui se passe dans son monde intérieur, que par la relation. C'est le signe d'une absorption, c'est-à-dire d'une prédominance de l'intérêt vers l'intérieur. Inversement, si dans ce moment-là, elle ne vous quitte pas des yeux, et vous adresse autant par le regard que par la parole, il est peu probable qu'elle soit passée dans un lâcher-prise, condition de l'accès au revécu. À noter que les signes d'absorption ne sont pas réservés aux états hypnotiques comme certains auteurs ont tendance à le dire (Lifshitz, Cusumano, & Raz, 2013), mais est le signe commun de toutes les activités qui privilégient l'espace intérieur : relaxation, méditation, prière, rêve éveillé dirigé, évocation.

[4] Il est à noter que contrairement à ce que certains auteurs soutiennent, on est pas du tout dans le cadre d'une transe hypnotique.

[5] Je n'ai pas la place dans cet article de développer des exemples, mais on en trouvera de très nombreux dans la revue Expliciter, téléchargeable à partir du site grex2.com

Références

Ancillotti, J.- P., & Morel, M. (1994). *À la recherche de la solution perdue*. Paris : GREX.

Austin, J. (1970). *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil.

Cohen, G. (1989). *Memory in the real world*. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum.

Cohen, G., & Conway, M. A. (2007). *Memory in the real world*. East Sussex : Psychology Press.

Conway, M. A. (1990). *Autobiographical memory : an introduction*. Milton Keynes : Open University Press.

Davies, G., & Wright, D. B. (2010). *Current issues in applied memory research*. New York, NY : Psychology Press.

Fisher, R. P., & Geiselman, R. E. (1992). *Memory-enhancing techniques for investigative interviewing : the cognitive interview*. Springfield, IL : Charles C. Thomas, Publisher.

Geiselman, R. E. (1984). Enhancement of eyewitness memory : an empirical evaluation of the cognitive interview. *Journal of Police Science and Administration, 12*(1), 74-80.

Geiselman, R. E., Fisher, R. P., MacKinnon, D. P., & Holland, H. L. (1986). Enhancement of eyewitness memory with the cognitive interview. *The American Journal of Psychology, 99*(3), 385-401.

Gusdorf, G. (1951). *Mémoire et personne. Tome 2*. Paris : Presses universitaires de France.

Herrmann, D. J. (1996). *Basic and applied memory research*. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.

Husserl, E. (1964). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Paris : Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1905).

Koriat, A., & Goldsmith, M. (1994). Memory in naturalistic and laboratory contexts : distinguishing the accuracy-oriented and quantity-oriented approaches to memory assessment. *Journal of Experimental Psychology General, 123*(3), 297-315.

Lifshitz, M., Cusumano, E. P., & Raz, A. (2013). Hypnosis as neurophenomenology. *Frontiers in human neuroscience, 7.* Repéré à http://journal.frontiersin.org/article/10.3389/fnhum.2013.00469/full

Moguillansky, C. V., O'Regan, J. K., & Petitmengin, C. (2013). Exploring the subjective experience of the « rubber hand » illusion. *Frontiers in human neuroscience, 7.* Repéré à http://journal.frontiersin.org/article/10.3389/fnhum.2013.00659/full

Neisser, U. (1982). *Memory observed remembering in natural contexts*. New York, NY : Freeman and Company.

Neisser, U., & Winograd, E. (1988). *Remembering reconsidered : ecological and traditional approaches to the study of memory*. Cambridge : Cambridge University Press.

Nicolas, S. (1992). Hermann Ebbinghaus et l'étude expérimentale de la mémoire humaine. *L'année psychologique, 92*(4), 527-544.

Nisbett, R. E., & Wilson, T. D. (1977). Telling more than we can know : verbal reports on mental processes. *Psychological review, 84*(3), 231-259.

Perraudeau, M., & Pagoni, M. (2010). L'entretien cognitif à visée d'apprentissage. *Recherche et formation, 63*, 37-50.

Petitmengin, C., Remillieux, A., Cahour, B., & Carter-Thomas, S. (2013). A gap in Nisbett and Wilson's findings? A first-person access to our cognitive processes. *Consciousness and Cognition, 22*(2), 654-669.

Proust, M. (1987). *À la recherche du temps perdu* (3 volumes). Paris : Bouquins Robert Laffont. (Ouvrage original publié en 1929).

Rubin, D. C. (1986). *Autobiographical memory*. Cambridge : Cambridge University Press.

Rubin, D. C. (1996). *Remembering our past : studies in autobiographical memory*. Cambridge : Cambridge University Press.

Tulving, E. (1983). *Elements of episodic memory*. Oxford : Oxford University Press.

Tulving, E. (2009). J'ai révélé « la mémoire épisodique ». *La recherche, 432*, 88.

Tulving, E., & Donaldson, W. (Eds). (1972). *Organization of memory*. New York, NY : Academic Press.

Vermersch, P. (1996a). Avez-vous lu Piguet? *Expliciter, 13*, 12-16.

Vermersch, P. (1996b). Pour une psycho-phénoménologie : esquisse d'un cadre méthodologique général. *Expliciter, 13*, 1-11.

Vermersch, P. (1996c). Problèmes de validation des analyses psycho-phénoménologiques. *Expliciter, 14*, 1-12.

Vermersch, P. (2000). Définition, nécessité, intérêt, limite du point de vue en première personne comme méthode de recherche. *Expliciter, 35*, 19-35.

Vermersch, P. (2002). L'explicitation phénoménologique à partir du point de vue radicalement en première personne. *Expliciter, 36*, 4-11.

Vermersch, P. (2006). Analyse des effets perlocutoires : schémas pour un exposé. *Expliciter, 63*, 8-9.

Vermersch, P. (2014). L'entretien d'explicitation et la mémoire passive, surprises, découvertes, émerveillement. *Expliciter, 102*, 41-47.

Zimmer, H. D., Cohen, R. L., Guynn, M. J., Engelkamp, J., Kormi-Nouri. R., & Foley, M. A. (Éds). (2001). *Memory for action : a distinct form of episodic memory?* Oxford : Oxford University Press.

Pierre Vermersch *est Psychologue et psychothérapeute de formation; Chercheur au CNRS de 1970 à 2009; créateur de l'entretien d'explicitation (1986); fondateur du GREX en 1991 (Groupe de recherche sur l'explicitation).*

Pratiques de rédaction du discours sur la méthode : entrer dans la « boîte noire » du qualitatif

Colette Baribeau, Ph. D.

Université du Québec à Trois-Rivières, Québec, Canada

Résumé

Entre prudence empirique et risque interprétatif : une façon de déplier cette tension est de considérer et d'analyser le discours sur la pratique de la recherche. Comment le chercheur décrit-il le processus de recherche mis en œuvre pour assurer la qualité de sa recherche? Je me propose d'ouvrir cette boîte noire du parcours méthodologique du chercheur en utilisant un cadre de référence constitué de quatre pistes et d'analyser succinctement les pratiques décrites dans les articles de ce numéro en pointant à la fois les forces et les lieux où des précisions pourraient être apportées. Les contributions de ce numéro n'ont pas été présentées dans cette visée, mais plusieurs d'entre elles donnent accès à des façons originales et rigoureuses de décrire une pratique de recherche.

Mots clés

TRADITIONS DE RECHERCHE, MÉTHODES, CADRES D'ANALYSE, INSTRUMENTATION, DESCRIPTION DE PRATIQUES

Introduction

Prudence, vigilance : deux pôles en tension explorés sous de multiples facettes au cours du 5ième colloque du RIFReQ qui s'est tenu en 2015 à l'Université Paul-Valery de Montpellier.

Au terme de sa conférence sur l'éthique de la responsabilité chez le « chercheur-praticien » engagé dans le champ de « la communication » (Axe 1), Denis Benoît constate que peu d'information est donnée sur la prudence et la vigilance dans le recueil et le traitement des données, et il suggère d'entrer dans la « cuisine » de la recherche qualitative pour voir la façon dont le chercheur s'y prend pour assurer la qualité des résultats de sa recherche. Benoît ajoute que ce n'est qu'au prix d'un processus clairement décrit que le chercheur pourra répondre des conséquences prévisibles de ses actes, responsabilité capitale relative aux effets de l'application de ses théories.

Dans son article *Le blog de recherche comme journal de bord informatique. Un soutien à la réflexivité, à l'analyse, à la communication et à la scientificité?* (Axe 2),

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 580-593.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

Christophe Lejeune propose aux chercheurs de donner accès à leurs pratiques de recherche via le blog pour expliquer leur parcours méthodologique.

Pierre Vermersch (Axe 4) décrit l'entretien d'explicitation en montrant non seulement ses visées singulières et la spécificité du processus de recueil et d'analyse des données, mais aussi en le distinguant des autres types d'entretiens et en le rattachant aux traditions phénoménologiques.

Voilà donc trois contributions qui m'incitent, dans cette synthèse, à entrer dans la « cuisine » de la recherche qualitative, telle que nous la donnent à voir certaines contributions qui font l'objet de ce numéro des Actes.

Je me propose donc d'ouvrir « cette boîte noire des pratiques de recherche » afin de mettre en lumière les pratiques et les procédures utilisées par les chercheurs pour traiter leurs données telles qu'elles sont décrites dans leurs articles, évidemment, ceci n'infère pas que tout ce qui a été fait a été décrit! Car, d'une part, il est bien clair que l'ensemble des présentations n'avait pas pour contrainte de décrire tout le processus; et, d'autre part, un chercheur choisit de ne décrire que certains aspects de sa méthode selon l'axe de réflexion choisi. Toutefois, ma contribution vise à mieux construire un répertoire pertinent de parcours de recherche. Dresser cette synthèse sous cet angle me permet ainsi de répondre partiellement à aux enjeux de prudence et de vigilance. J'aborderai la thématique en considérant la prudence empirique comme une vigilance constante du chercheur dans la description de son parcours méthodologique.

Cadre de référence

Tout chercheur doit faire des choix méthodologiques de façon éclairée et argumentée, choix faits en fonction de son expertise, de ses connaissances, souvent héritées de l'environnement socio-professionnel qui l'a formé; entrent aussi en jeu ses préférences, sa sensibilité et les valeurs qu'il tient à conjuguer aux visées de sa recherche, cadre à la fois libérateur et contraignant.

De quoi disposons-nous pour prendre des risques calculés? Quelles pistes s'offrent à nous pour minimiser ces risques et répondre adéquatement aux exigences de toute démarche scientifique et aux conséquences des théories mises de l'avant pour interpréter les phénomènes auxquels nous nous intéressons? Nous avons parfois l'impression qu'il existe peu de références en ce qui concerne les façons de mener à terme une analyse de données, mon expérience et mes contacts avec les étudiants témoignant de leur désarroi devant la tâche.

Je propose donc quatre pistes pour « prendre des risques » avec vigilance, pistes qui constituent selon moi des repères assurés parce qu'elles répondent à des critères d'ordre professionnel (fondé sur des connaissances scientifiques, des bases philosophiques et épistémologiques, entre autres), qu'elles sont fréquemment utilisées

et que ces usages répétés et critiqués en assurent la validité, qu'elles proposent des procédures qualitatives rigoureuses et systématiques pour toutes les étapes de la recherche, qu'elles font l'objet de nombreuses publications scientifiques (revues attitrées dans plusieurs langues), qu'elles disposent de modes exemplaires dans une ou plusieurs disciplines et qu'elles permettent d'englober de nombreuses variantes.

Le cadre d'analyse que je propose regroupe, sous quatre rubriques, des repères pour situer des travaux de recherche et illustrer, à partir de plusieurs contributions, différentes façons de recueillir et de traiter des données en recherche qualitative.

Je traiterai tout d'abord des traditions de recherche, puis des méthodes ou stratégies de recherche, ensuite des cadres d'analyse et pour terminer des dispositifs de collecte de données. J'entends présenter chacune de ces quatre pistes en faisant ressortir les avantages et les limites et en extrayant de certaines communications des aspects qui illustrent mon propos. Les communications sont appelées à titre d'illustration dans la mesure où des aspects présentés correspondent au recueil et au traitement des données me permettant ainsi d'entrer dans la « cuisine » du qualitatif.

Les grandes traditions de recherche

Creswell (1997) retient cinq grandes traditions (ou encore qu'il qualifie de *approaches* dans la réédition de son ouvrage en 2013) pour classer les recherches : les approches narratives, la phénoménologie, l'ethnographie, la théorie ancrée, l'étude de cas. J'ose proposer de considérer la recherche-action et ses variantes (telles recherche-formation, recherche collaborative, recherche participative, recherche participatoire, recherche développement, méthodologie des systèmes souples, entre autres) comme une tradition car, selon moi, elle répond aux exigences d'une tradition de recherche.

L'inscription dans une tradition s'avère exigeante à plus d'un titre, mais elle comporte des avantages. Ce sont ses éléments centraux qui donnent à la démarche ses contours, ses valeurs et sa spécificité. Le rôle du chercheur prend son sens en fonction de la tradition au sein de laquelle s'inscrivent ses intérêts de recherche. La tradition formate l'objet de recherche au travers des cadres conceptuels qui lui ont donné naissance; une tradition offre aussi un design de recherche (i.e. les liens logiques qui mènent des questions de recherche à la collecte et ses procédures, à l'analyse, à l'interprétation et à la présentation des données); la tradition fournit un vocabulaire scientifique pour parler et discuter de la méthode, encoder les données signifiantes et fournit des architectures originales pour produire des rapports, articles, thèses; la tradition propose des dispositifs et des procédures bien documentés, assortis d'exemples types et de démarches exemplaires dans plusieurs disciplines et des procédures de validation spécifiques. La contribution de Jean-Marie Van der Maren (*Contraintes universitaires, visées professionnelles et dilemmes méthodologiques*) (Axe 1) présente une autre façon d'aborder l'analyse et s'avère intéressante dans une perspective de recherche sur la professionnalisation.

D'emblée, précisons que très peu de contributions s'inscrivent dans le cadre d'une tradition, quelques-unes se contentant d'en faire mention, sans plus.

Les approches narratives, la phénoménologie et l'étude de cas

Angélique Rodhain, Aurélie Dehling et Virginie Silhouette-Dercourt font nommément mention de la tradition narrative pour y situer leur démarche. (*La réflexivité du chercheur en comportement du consommateur : une attitude responsable*) (Axe 1). Toutefois, peu de précisions sont données sur les dispositifs d'usage (récits de vie), les modalités pour les conduire et les analyser (codage, catégorisation).

Plusieurs contributions font référence à la phénoménologie (voir la section Analyse phénoménologique), soit pour situer l'ensemble de leur travail dans cette tradition de recherche, soit en posant davantage un regard sur le cadre d'analyse des données.

Quant à l'étude de cas, quelques contributions y font référence à titre de dispositif, souvent inséré dans des travaux de type ethnographique.

L'ethnographie

Séverine Durand (*Entre observation habitante discrète et entretiens collectifs focalisés d'habitants : de l'utilité à croiser les méthodes*) (Axe 3) se positionne spécifiquement dans la tradition ethnographique et analyse avec nuance le rôle du chercheur dans l'observation et certains dispositifs largement utilisés en ethnographie (observation). L'article de Jean-Manuel Morvillers et de Nathalie Goutté (*Représentations croisées de la fonction d'infirmière coordinatrice dans un service d'hépatologie : une recherche ethnosociologique*) (Axe 1) illustre la pertinence de la tradition et de ses dispositifs pour décrire une situation. La réflexion de Wadbled (*Produire des propositions théoriques. Épistémologie de l'usage des études de cas*) (Axe 2) constitue un apport théorique intéressant au développement du dispositif.

La théorie ancrée et ses variantes

Une seule contribution, celle de Marie-Claude Jacques, Denise St-Cyr Tribble et Jean-Pierre Bonin présente de façon détaillée la théorisation ancrée inspirée de Charmaz (*Théorisation ancrée constructiviste dans la recherche impliquant des personnes marginalisées : « underground theory » à haut risque?*) (Axe 1). Ces auteurs nous présentent des données issues des entretiens, des mémos, du journal de bord et la nécessaire complémentarité de ces trois dispositifs. Quelques contributions mentionnent la théorisation ancrée, comme source d'inspiration ou comme cadre d'analyse, ou comme référence à un certain type de positionnement du chercheur (immersion dans les données, production d'une théorie ancrée dans les données empiriques).

La recherche-action ses variantes

Plusieurs contributions situent leur travail dans le cadre de la recherche-action en mentionnant parfois des auteurs, sources d'inspiration. Des traits particuliers de la recherche-action sont explorés, tels les valeurs, le rôle du chercheur, la description de l'environnement de la recherche, l'engagement des partenaires, les modes de présentation des résultats.

Deux contributions sont éclairantes quant au traitement des données. David Lafortune et Sophie Gilbert (*Processus de construction et d'appropriation des savoirs en recherches collaboratives : soutenir l'intervention auprès des parents en difficultés*) (Axe 1) illustrent de façon explicite une façon de codifier les données et de théoriser à partir des travaux de Mukamurera; l'explication est limpide. Lucie Houle (*L'ancrage et la structuration d'une recherche-action en sciences de gestion : les précautions du chercheur et du dirigeant*) (Axe 1) met en lumière l'intérêt d'utiliser une grille de lecture pour décoder les phénomènes; l'étude montre la vigilance dont le chercheur doit faire preuve pour traiter la question des valeurs contrastées des différents partenaires. Elle indique différentes pistes à prendre en compte pour planifier la phase préparatoire de la recherche-action. L'article de Marie Dany Vinguédassalom (*Les méthodes qualitatives comme stratégie sur des terrains sensibles : cas d'une chercheuse au sein de services de communication de collectivités territoriales*) (Axe 1) démontre l'importance de la description de l'environnement de la recherche afin de répondre au critère scientifique de transférabilité en recherche-action.

Il semble donc que quelques contributions dans ce colloque viennent apporter un éclairage intéressant concernant des enjeux périphériques aux questions que nous explorons. Il y aurait toutefois avantage à ce que les chercheurs, que l'une ou l'autre des variantes de la recherche-action inspirent, réfèrent à un modèle qui réponde à leurs attentes donnant ainsi à leurs démarches ses contours, ses valeurs, un design de recherche, des dispositifs et des procédures bien documentés.

Trop peu de précisons sont apportées quant au traitement des données et certains choix d'un cadre d'analyse ne sont pas décrits ou argumentés (par exemple en ethnologie, le recours à la théorie ancrée à partir d'entretiens semi-dirigés). Les chercheurs devraient préciser la façon dont les données d'entretien (au sens très large) et d'observation sont mises conjointement à contribution pour décrire et comprendre. Peu de traces formelles du journal de bord sont présentes dans le discours des chercheurs.

Méthodes, stratégies et méthodes mixtes

La méthode qualitative

Il existe de nombreuses façons de nommer et de classer les méthodes! (on parle aussi de types de recherche, de stratégies de recherche, de design, d'approches, etc.). Je suis d'avis, à la suite de Chantal Royer (2007), qu'une méthode, quelle que soit la typologie utilisée, doit être décrite de façon rigoureuse et systématique et faire référence à des écrits, des articles ou des ouvrages exemplaires. Les cadres d'analyse et les procédures de traitement et de validation des données qui en découlent, que ce soit des données qualitatives et/ou quantitatives, doivent être précisés. Ainsi, les méthodes donnent accès à des façons variées de faire de la recherche, de justifier ses choix méthodologiques, de s'inspirer d'un auteur sans nécessairement s'inscrire dans une tradition de recherche. Ces balises permettent de bien poser une question de recherche, de planifier les étapes du projet, de choisir un dispositif, d'analyser les données colligées et de présenter les résultats.

Plusieurs contributions peuvent être rattachées aux méthodes. Deux d'entre elles présentent des méthodes qualitatives originales, bien adaptées aux questions de recherche, dont la planification est clairement décrite, les dispositifs choisis en lien avec les objectifs, les procédures d'analyse et de traitement des données présentées. Ainsi Irène Krymko-Bleton (*Entre la psychanalyse et la linguistique : une démarche de recherche au sein d'un département de psychologie*) (Axe 3) présente une méthode originale, bien décrite et argumentée pour appréhender son objet de recherche. Elle précise que son cadre d'analyse est d'orientation phénoménologique alliant à la fois la psychanalyse et la linguistique pour traiter ses données. Le travail fournit aussi une illustration de l'intérêt de travailler sur des données secondaires ayant été recueillies dans un contexte similaire afin de soutenir la formation des étudiants. Dans la même ligne, Sophie Fierdepied, Gesine Sturm et Thierry Baubet (*Complémentarisme des méthodes : à propos d'une recherche qualitative en psychologie sur récits de vie et vécu subjectif de précarité sociale*) (Axe 3) présentent un design de recherche bien structuré, ayant recours aux récits de vie, aux entretiens semi-directifs et au journal de bord pour recueillir leurs données. Les chercheurs utilisent un cadre d'analyse phénoménologique à partir de catégories conceptualisantes. Cet article est une intéressante illustration de théorisations contrastées, car les notions et les concepts sont issus de plusieurs champs disciplinaires, répondant ainsi à des préoccupations énoncées par Denis Benoît lorsqu'il avançait que l'interdisciplinarité en sciences humaines et sociales permet de compenser le risque interprétatif.

Deux contributions dans le domaine de la santé montrent l'intérêt des chercheurs pour élaborer des cadres de recherche originaux, répondant aux exigences des professions. Isabelle De Geest et Nicolas Rombauts dans leur texte *Un outil simulateur au service du degré d'exactitude des diagnostics infirmiers et du*

développement des compétences en jugement clinique (Axe 2) font référence à des dispositifs particuliers (jumelage de simulation, recueil de données par questionnaire et patient virtuel) utilisés pour évaluer le degré d'exactitude des diagnostics et du jugement clinique. Pourrait aussi s'y rattacher la contribution de Morvillers et Goutté déjà citée. Ces avancées en santé ont intérêt à être poursuivies et bien documentées au plan méthodologique.

L'hybridation et les méthodes mixtes

L'hybridation

La question de l'hybridation concerne surtout le recours à plusieurs dispositifs ou à des cadres d'analyse relevant de deux disciplines. Ceci est tout à fait courant en recherche qualitative; prenons pour exemple l'utilisation d'entretiens couplée à de l'observation ou encore, en recherche-action l'utilisation de plusieurs dispositifs. Un chercheur peut aussi utiliser deux cadres d'analyse, tel que nous le donne à voir l'article de Marie Béguin (*Psychologie historico-culturelle et analyse microgénétique : explicitation d'une démarche d'analyse*) (Axe 2) présentant d'intéressantes discussions quant au codage des données.

Les méthodes mixtes ou le recours à un pluralisme méthodologique

Pierre-Yves Barbier (*Pluralisme méthodologique, une affaire d'intégration?*) (Axe 3) décrit un modèle d'hybridation intégrée des méthodes, développé par la communauté d'intellectuels associée aux travaux du méta-théoricien américain Ken Wilber. Il en soulève à la fois l'intérêt, les limites et les très grandes difficultés d'opérationnalisation. Le modèle est fascinant à plus d'un titre, mais soulève un ensemble de questions que le lecteur aura intérêt à méditer!

Selon Teddlie et Tashakkori (2011), la mixité peut être située à plusieurs niveaux : celui des paradigmes de recherche, des méthodes, des objectifs du programme de recherche de l'expertise de l'équipe de recherche, des dispositifs, du type de données ou de leur traitement, d'autant plus que des enjeux politiques et financiers viennent perturber le monde du qualitatif (exigences de données probantes, par exemple). Le débat est ouvert et il est probablement trop tôt pour se prononcer; comme le souligne Creswell (2011) la vraie question étant : la combinaison de méthodes donne-t-elle une meilleure compréhension d'un phénomène?

Deux contributions peuvent être rattachées à un parcours que je qualifie de parcours séquentiel où, soit un dispositif qualitatif soit un dispositif quantitatif est opérationnalisé, suivi d'analyses et d'une nouvelle démarche afin de cerner les questions qui restent en suspens. La démarche de Cyril Dupuis (*Combinaison d'approches quantitatives et qualitatives pour l'évaluation des effets de la fasciathérapie méthode Danis Bois sur la douleur de patients fibromyalgiques*) (Axe 3) est une intéressante illustration de l'articulation de données quantitatives et

qualitatives lors de l'étude d'un phénomène en santé, domaine fort prometteur pour des approches de ce type. La recherche de Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Balthazar Ngoy Fiama Bitambile et de Joëlle Musasa Ngoïe (*Burnout, un tueur silencieux dans quelques institutions publiques de Lubumbashi?*) (Axe 3) est aussi de ce type; les chercheurs ont construit et administré un questionnaire dont ils ont analysé quantitativement les réponses puis ont poursuivi le travail avec des entretiens pour affiner leur compréhension du phénomène.

Cadres d'analyse

Depuis plus de 20 ans, de nombreux écrits ont proposé des procédures (souvent qualifiées de méthodes) pour analyser un corpus. Je retiens trois cadres qui me semblent fort différents quant à leurs ancrages théoriques. Chaque façon d'analyser donne lieu à une vision particulière de traiter les données

- Analyse par théorisation
- Analyse de contenu
- Analyse phénoménologique

Ces trois cadres d'analyse sont fort différents et sous-tendent, selon moi, une façon particulière de faire la recherche; de nombreuses opérations, en amont de l'analyse ont été sélectionnées parmi un ensemble de possibles : façons de poser la question de recherche et les objectifs qui en découlent, type de dispositif, choix de l'échantillon, etc.

Il s'agit dès lors de respecter les étapes propres à chaque cadre d'analyse, retournant à leur signification première, de s'appuyer sur des articles, des ouvrages ou des travaux de recherche, de porter une attention à la signification des termes (ex. codes, catégories, thème), aux procédures de validation choisies et de tenir un journal de bord qui comporte des notes méthodologiques.

Analyse par théorisation

Comme nous l'avons souligné, le texte de Marie-Claude Jacques, Denise St-Cyr Tribble et Jean-Pierre Bonin présente une excellente description d'un parcours de recherche s'inspirant de la théorisation ancrée.

Analyse phénoménologique

L'article de Agnès Oude-Engberink et de Gérard Bourrel (*En quoi la méthode phénoméno-sémiopragmatique inspirée de CS Peirce apporte des réponses à la tension entre rigueur scientifique et créativité?*) (Axe 3) illustre très bien les étapes d'une analyse phénoménologique pouvant servir de point d'appui à une analyse. Béatrice Aumônier (*La pensée à l'épreuve de l'expérience du Sensible : analyse secondaire de données qualitatives et approche catégorielle anticipation/émergence innovante d'inspiration phénoménologique*), (Axe 2) décrit une autre variante et en

présente succinctement les étapes. J'ai déjà mentionné les contributions de Sophie Fierdepied, Gesine Sturm, et Thierry Baubet, et celle de Irène Krymko-Bleton qui en sont aussi d'intéressantes illustrations. Le texte déjà cité de David Lafortune et de Sophie Gilbert présente une grille de codification, ce qui est une information très intéressante pour bien comprendre la façon dont les chercheurs s'y sont pris pour analyser leurs données. Le texte de Lionel Diébold, Jean-Philippe Roustant et d'Isabelle Boulze (*D'un phénomène sidérant vers une relation d'appropriation*) (Axe 3) présente une position contrastée quant des catégories phénoménologiques préexistantes et propose une avenue relevant davantage de la psychanalyse pour décrire le phénomène étudié.

Analyse de contenu

Peu d'auteurs mentionnent spécifiquement l'analyse de contenu, passant de la simple mention qu'une analyse a été faite, à la présentation des résultats (par thème ou par concepts constitutifs du phénomène à l'étude), présentation qui donne à penser qu'une analyse de contenu a été faite à partir de larges catégories issues des questions de recherche (Pia Stalder, *Berne, Bucarest, Delphes. Aperçu d'une hybridation de démarches et méthodes pour appréhender le lien entre la diversité et l'innovation en Suisse*) (Axe 3).

L'article de Anne Lieutaud (*L'expérience de mutation de paradigme chez le chercheur, un chemin de créativité conduisant à l'innovation épistémologique*) (Axe 1) décrit une recherche qualitative conforme aux attentes scientifiques et des précisions d'analyse auraient été fort éclairantes pour un aperçu complet de la recherche. Je pourrais faire la même remarque au sujet de l'article de Raphaël Châtelet et de Marc Tanti (*Des approches méthodologiques qualitatives complémentaires pour l'évaluation du système de veille sanitaire de défense français*) (Axe 2) où des traces écrites, des entretiens, des observations ont été analysés, mais pour lesquels aucune précision n'est fournie quant aux procédés de codage utilisés (les auteurs ont peut-être procédé par résumés, ce qui aurait été intéressant à savoir). La contribution de Jean-Jacques Boutaud, Stéphane Dufour et Clémentine Hugol-Gential (*Pour une approche qualitative du sensible*) (Axe 2) offre une belle illustration des efforts consentis par les chercheurs pour établir des catégories signifiantes compte tenu de leur objet de recherche.

J'ai remarqué au passage des utilisations aléatoires des termes : codes, codage, catégorisation, thème, analyse thématique, etc., passage sans détour de l'analyse de contenu à l'analyse par théorisation

Quant aux procédures de validation des données, j'ai pu noter quelques références à l'intercodage, à la corroboration et à la confrontation ou à l'analyse récursive (Mylène Salles, *Comment accéder à l'activité d'évaluation conduite par les travailleurs sociaux?*) (Axe 1). Dans leur contribution éclairante sur *L'entretien dans*

l'entretien : expérimentation d'une méthode d'interprétation de l'implicite (Axe 2) Anne-Chantal Hardy et Maud Jourdain utilisent le terme « explicitation » qui mériterait d'être autrement nommé ou particularisé pour ne pas porter à confusion avec l'entretien d'explicitation issu des travaux de Vermersch.

Des précisions plus fines devraient donc être décrites pour bien comprendre ce qui a été fait. Peut-on vraiment conduire des analyses par théorisation ancrée en utilisation un cadre d'analyse où les catégories générales sont prédéterminées et où un cadre conceptuel robuste soutient la logique du design? Peut-être, mais encore il faudrait bien présenter une argumentation pour soutenir cette pratique.

Plusieurs communications décrivent des recherches réalisées auprès de différentes populations, institutions ou différents pays ou encore dans plusieurs langues. Ce type d'études exige des procédures de standardisation rigoureuses pour que des comparaisons puissent être effectuées. La contribution de Monica Aceti, Sandrine Knobé, Elke Grimminger et Gilles Vieille Marchiset (*Précautions empiriques et consensus épistémologique dans la comparaison européenne : à propos d'une enquête qualitative sur la santé et les activités physiques dans les quartiers pauvres*) (Axe 3) aborde la standardisation des procédures d'analyse compte tenu des variations dans les données recueillies et les environnements étudiés et fournit des balises très intéressantes pour faire avancer la réflexion.

Dispositifs

La plupart des auteurs mentionnent les dispositifs utilisés pour recueillir les données. Toutefois, on trouve peu de références aux ouvrages utilisés pour bien mettre en œuvre la collecte de données et tenir compte des précautions d'usage bien que les chercheurs disposent d'un ensemble de textes (chapitres de livre, de collectifs, ouvrages spécifiques) qui fournissent des précisions quant aux façons de recueillir des données, de les analyser, de les valider, d'interpréter les résultats et de présenter la recherche.

Par ordre de fréquence, les plus usuels sont :

Les différents types d'entretien (individuel, de groupe, collectif, forum, d'explicitation, etc.)

L'entretien demeure le dispositif le plus largement utilisé dans l'ensemble des communications et des articles qui présentent des données empiriques. Le type le plus fréquent est l'entretien individuel semi-dirigé. Aucune maquette de l'entretien n'est présentée de sorte qu'il est impossible d'estimer l'adéquation entre les questions d'entretien et le type de dispositif mentionné. La contribution d'Audrey Marcillat *(Réflexivité de la recherche par approche qualitative dans l'intervention sociale. Retour sur les problèmes éthiques et méthodologiques dans l'étude de populations*

vulnérables) (Axe 1) présente des entretiens semi-directifs doublés d'observation et discute de la complémentarité de ces dispositifs.

Deux précautions doivent cependant être apportées quant à l'entretien d'explicitation et à l'entretien de construit. Comme le démontre justement Pierre Vermersch, l'entretien d'explicitation constitue, à proprement parler, une méthode décrite de façon rigoureuse et systématique; le cadre d'analyse et les procédures de traitement et de validation des données qui en découlent sont clairement précisés. Il en est de même selon moi pour l'analyse de construits qui oblige à une forme particulière d'entretien, par touches successives, et des procédures de validation des données bien spécifiques.

Je m'interroge aussi sur le type d'entretien qui amène une analyse en théorisation ancrée. Il me semble que les procédures d'analyse supposent un certain type de questionnement (de type davantage phénoménologique et non dirigé à partir d'un cadre conceptuel qu'il convient de suspendre pour amorcer l'analyse). Dans ces cas, le dispositif et le cadre d'analyse sont intrinsèquement liés.

L'observation

Plusieurs contributions mentionnent le recours à l'observation parfois accompagnée de *tracking*, sorte de filature largement utilisée en ethnographie, pour aller chercher l'interprétation produite par un sujet. L'article d'Amélie Champagne et de Laurence Clennet-Sirois (*Les émotions en recherche : pourraient-elles nous permettre de mieux comprendre le monde social?*) (Axe 1) donne accès à une réflexion méthodologique fort intéressante à ce chapitre.

Les artéfacts (journal de bord, documents et matériel écrits, photos, dessins, documents audio et vidéos, films, performances, etc.)

On voit apparaître le recours à du matériel écrit (procès-verbaux, documents institutionnels, etc.) surtout en recherche-action.

La vidéo soutient le rappel stimulé ou l'auto confrontation. Mais dans ces cas, le chercheur traite le matériel écrit (transcrit) à propos duquel s'exerce une réflexion critique (croisée ou personnelle), mais pour laquelle les procédures d'analyse sont orchestrées en termes de grandes thématiques d'exploration. Deux contributions décrivent un usage tout à fait original : C*omment la participation à une recherche contribue au développement professionnel : le cas des exemples à l'Université* (Axe 1) de Gilles Fossion et Daniel Faulx et *Images fixes, animées et monographie : une autre approche hybride analytique des phénomènes sociologiques* (Axe 2) de Didier Vidal.

Le récit de vie (histoires de vie, biographies, témoignages ou textes narratifs, etc.) et l'étude de cas.

Le récit de vie est associé à l'entretien. Quant à l'étude de cas, elle n'est pas utilisée comme dispositif spécifique, mais située dans la tradition ethnographique.

Vers de nouveaux dispositifs

Plusieurs contributions présentent de nouveaux dispositifs pour recueillir des données, ce qui démontre une très grande créativité de la part des chercheurs : jeux, dessins, photos, performances, théâtre, etc. comme en témoignent quelques contributions dont le texte de Daniel Faulx, Géraldine Burlet, Nicolas Bernard et Cédric Danse : *Quatre configurations pour créer une dynamique interactive entre formation et recherche. Expérience dans le domaine de la formation des professionnels de la santé*) (Axe 1). Il semble que le champ de la formation soit propice à ce type d'innovation. L'article de Maïtena Armagnague et de Isabelle Rigoni (*Saisir le point de vue de l'enfant. Enquêter sur la participation socioscolaire des élèves migrants*) (Axe 2) fait mention de plusieurs dispositifs : théâtre forum et le clown forum, les méthodes visuelles, les ateliers d'échange. Il en est de même pour plusieurs dispositifs en recherche-action (forum, réunions, tables de concertation, etc.)

Ce sont des voies intéressantes, souvent utilisées pour susciter la prise de parole. Mais peut-être n'en est pas ainsi. Comment, dans la description d'un parcours méthodologique, expliquer ce recours à des données aussi hétéroclites? Il faudrait permettre au lecteur de voir de quelle manière sont utilisés ces dispositifs en recherche : se substituent-ils à l'entretien par exemple? Si oui, le chercheur a pour tâche bien préciser la façon de poser la question, tester le dispositif, contrôler les biais, analyser ses interactions, préciser le rôle du chercheur, le contrat de recherche avec les sujets, etc. tout comme il le ferait pour un entretien. Les données recueillies sont-elles transcrites constituant ainsi le matériau sur lequel porte l'analyse? Ces transpositions, transferts, translations sont des voies intéressantes qui méritent description plus approfondie.

Conclusion

Loin de moi de vouloir freiner l'incroyable variété de pratiques en recherche qualitative. Mais il me semble que nous devrons, très bientôt, nous poser la question sur notre projet scientifique d'inscrire le qualitatif au cœur de la recherche, car nous avons pour tâche de délimiter avec rigueur le champ des méthodologies qualitatives, de débattre de leur statut épistémologique et de réfléchir sur la nature des savoirs produits. Voici quelques pistes de réflexion.

Premièrement, une certaine rigueur scientifique qui se manifeste au travers d'un usage rigoureux des termes propres au qualitatif : tout n'est pas méthode! Une terminologie mieux définie permettra d'harmoniser les pratiques, de les distinguer, d'en voir l'originalité et la spécificité. Les chercheurs devraient situer leurs filiations, que ce soit dans les traditions de recherche, les cadres d'analyse, les méthodes ou les dispositifs. La contribution de Jean-Marie Van der Maren (*Lire ou écrire une recherche utilisant des données qualitatives : une grille pour analyser et pour*

préparer une recherche ou une demande de subvention) (Axe 2) s'avère un outil tout à fait intéressant à cette fin.

Deuxièmement, les chercheurs doivent porter un soin au résumé et aux mots clés (descripteurs) de leurs articles. Viviane Couzinet dans son article *Évaluation quantitative et évaluation qualitative de la recherche au regard de l'information-documentation : détournements et risques* (Axe 2) précise fort à propos que

> […] il faut introduire une nuance, souvent oubliée par les chercheurs, entre la référence à un langage spécifique et un choix de mots proposés par l'auteur ou encore une sélection opérée automatiquement sur les mots d'un titre. Certaines sciences humaines, ou des recherches d'orientation littéraire, s'appuient sur des titres très travaillés, laissant transparaître la force créatrice de leur auteur, utilisant des images et des métaphores mais qui ne permettent pas de retrouver un article à partir de ses seuls éléments du titre.

Donc, un titre d'article qui s'appuie sur le contenu scientifique de la recherche; un des cinq descripteurs qui fait référence soit à la méthode qualitative, soit aux dispositifs soit au cadre d'analyse, et un résumé qui présente les principaux paramètres de la méthode. La contribution de Marie-Michèle Lord, Pierre-Yves Therriault et Jacques Rhéaume (*Une perspective ergologique de la mobilisation des critères de rigueur scientifique en recherche-action de type interprétative*) (Axe 1) en est une excellente illustration. Ainsi les articles seront correctement référencés et cités.

Troisièmement, si les données sont recueillies de façon singulière, il convient de justifier les emprunts, les transferts et les innovations, et de décrire les procédures d'analyses, portant ainsi une attention aux bricolages fantaisistes.

Finalement, une véritable mixité des méthodes exige une grande expertise (j'ajouterais une équipe) et un long temps d'ajustement aux contraintes du projet (discussion, échanges, rajustements, etc.). Les avancées sont intéressantes et la discussion doit se poursuivre sans céder aux pressions politiques ou financières. Dans cet esprit, une attention particulière doit être accordée aux thèses : compte tenu de l'ensemble des productions scientifiques, il s'avère peu judicieux de l'exiger d'un jeune chercheur inexpérimenté.

Dans la mesure où chacun d'entre nous s'emploiera à décrire de façon soutenue sa pratique, la communauté scientifique aura accès à un nombre grandissant de discours sur des démarches crédibles, rigoureuses et scientifiquement fondées donnant ainsi accès à des connaissances scientifiques de qualité.

Références

Creswell, J. W. (1997). *Qualitative inquiry and research design : choosing among five traditions*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Creswell, J. W. (2011). Controversies in mixed methods research. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *The SAGE handbook of qualitative research* (4e éd., pp. 269-280). Thousand Oaks, CA : Sage.

Creswell, J. W. (2013). *Qualitative inquiry and research design : choosing among five approaches*. Los Angeles, CA : Sage.

Royer, C. (2007). Peut-on fixer une typologie des méthodes qualitatives? *Recherches Qualitatives, Hors-série, 5*, 82-98.

Teddlie, C., & Tashakkori, A. (2011). Mixed methods research. Contemporary issues in an emerging field. Dans N. K. Denzin, & Y. S. Lincoln (Éds), *The SAGE handbook of qualitative research* (4e éd., pp. 285-300). Thousand Oaks, CA : Sage.

***Colette Baribeau**, professeure titulaire associée au Département des sciences de l'éducation de l'UQTR, M.A. en littérature (McGill), M. A. en éducation (UQTR), Ph. D. en éducation (U. de Montréal). Contributions à la recherche en didactique du français et à la recherche qualitative. Comité scientifique sur le dictionnaire du français standard au Québec. Intérêt soutenu pour les méthodes qualitatives et l'analyse de données. Consultante auprès de divers organismes. Responsable de la collection Hors-série Les Actes.*

De prudence et d'imprudence en recherche qualitative

Chantal Royer, Ph. D.

Université du Québec à Trois-Rivières, Québec, Canada

Introduction

La recherche qualitative n'a rien de routinier ni de confortable, comme le suggère Becker (2002). Elle fait face à des défis nombreux, mouvants et complexes qui en font une activité tout aussi difficile que fascinante. Dans ce contexte, les prudences empiriques auxquelles le chercheur est convié peuvent représenter un ensemble de précautions qui s'enchainent, s'entrecroisent, et s'influencent mutuellement. Une multitude de questions confrontent en effet à tout moment le chercheur, une situation que la problématique de ce colloque soulève habilement. Quoi faire? Que regarder? Comment le faire? Selon quel cadre méthodologique? Auprès de qui? Comment analyser? Qu'interpréter et comment? Quels sont les risques? Autant de questions qui suscitent de manière récurrente la réflexion en recherche qualitative. Riches de leurs réflexions, de leurs expériences de recherche et d'enseignement, les chercheurs ayant présenté les textes qui composent ces actes ont tour à tour abordé certaines de ces questions.

Au terme de ce colloque, je propose de jeter un coup d'œil sur certaines formes de prudence en recherche qualitative ainsi que sur leurs incidences sur les résultats de la recherche, sur les interprétations qui sont proposées, sur les milieux scientifiques et professionnels concernés par ces résultats. Car, en fin de compte, bien entendu, si l'on fait de la recherche, c'est bien pour obtenir des résultats, valides et ayant un minimum de portée. Dans ce contexte, je propose trois constats, précédés d'un bref détour sur la signification de la prudence.

La prudence

Abordons tout d'abord la question de la signification. De quoi parlons-nous lorsque nous parlons de prudence et d'imprudence en recherche qualitative? Selon l'usage proposé dans les dictionnaires usuels tels Larousse et Robert, le mot *prudence* désigne une attitude qui consiste à penser à l'avance ses actes, à apercevoir les dangers qu'ils comportent et à prendre des dispositions pour éviter des erreurs ou à s'abstenir, tout simplement, de toute action qui pourrait causer des dommages. Quant à elle, l'*imprudence* désignerait plutôt le défaut d'une personne imprudente ou le caractère d'une action imprudente ou, plus directement, cette action elle-même, imprudente et

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série – numéro 20 – pp. 594-599.
PRUDENCE EMPIRIQUE ET RISQUE INTERPRÉTATIF
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2016 Association pour la recherche qualitative

irréfléchie. Ainsi, la prudence renvoie à une attitude préventive, alors que l'imprudence désigne un défaut conduisant à des actions irréfléchies, légères, voire dangereuses. En recherche, on peut facilement imaginer qu'un tel défaut peut entrainer des conséquences graves.

Mes lectures préparatoires combinées à ma participation au colloque ont permis le relevé d'un ensemble de termes pouvant être associés à la prudence. On parle ainsi de vigilance, de précaution, de rigueur, d'attention (comme dans « l'attention portée à » ou comme dans « faire attention »), de sens des responsabilités, de doute, de réflexivité, pour en nommer quelques-uns. Pour ce qui concerne l'imprudence, les termes relevés évoquent le risque, le danger, l'erreur, la violence (faite aux données, par exemple), la maltraitance, l'abus, la surinterprétation, la sous-interprétation, la mésinterprétation, la généralisation abusive, etc. Certains de ces termes ont notamment été utilisés par Jean-Pierre Olivier de Sardan dans un article sur « La violence faite aux données » paru en 1996 dans la revue *Enquête* et qu'il a repris dans son ouvrage sur la rigueur en recherche qualitative (Olivier de Sardan, 2008). Ces deux ensembles terminologiques témoignent d'attitudes prudentes, d'une part, contrastées par de vilains défauts, d'autre part.

Trois constats à propos de la prudence

Pour clore ces actes et tenter de mettre la notion de prudence en perspective, je propose **trois constats**. Tout d'abord, il existe plusieurs sortes de prudence en recherche qualitative. Ensuite, la prudence se manifeste à des degrés divers. Enfin, la prudence scientifique n'est évidemment pas une attitude innée ou naturellement présente chez l'humain, elle s'apprend et se développe au fil de l'expérience. Je vais brièvement développer chacun de ces constats.

Premier constat : il existe plusieurs sortes de prudence en recherche qualitative

En premier lieu et de manière générale, on peut observer que la prudence correspond à des précautions scientifiques différentes selon la stratégie de recherche qui est utilisée. Par exemple, alors qu'elle correspond à une longue présence sur le terrain en ethnographie, elle renvoie à la mise entre parenthèses et à l'abstraction des préjugés du chercheur en théorisation ancrée ou, encore, à la triangulation des sources en étude de cas.

D'un autre point de vue et de manière plus spécifique cette fois, la prudence peut aussi concerner divers aspects de la recherche. C'est ainsi qu'on parlera de prudence empirique, théorique, méthodologique, éthique, etc. De plus, ces différentes sortes de prudence sont appelées à se manifester (ou non) aux différentes étapes du processus de recherche selon les actions que le chercheur a prévu poser. Pour reprendre le thème du colloque, on pourrait dire que la « prudence empirique » renvoie à l'ensemble des précautions que le chercheur prend à l'étape de la planification de la

recherche, avec l'intention précise de minimiser les erreurs pouvant subvenir aux étapes subséquentes de collecte et d'analyse des données. Par exemple :

- la prudence lors de la conception de l'étude consiste à définir et à circonscrire l'objet de la recherche, à faire usage des travaux existants, dont les théories;
- la prudence lors de la préparation du travail de terrain consiste à prévoir ce qu'il y a à faire, ce qu'il faudra demander, ce qu'il faudra regarder, avec quelle méthode, auprès de qui, avec qui, etc. Les manuels de méthodologie regorgent de recommandations sur les manières de préparer ce travail, qu'il soit fait par observation, par entretien ou à l'aide d'autres dispositifs;
- la prudence lors du traitement des données force le chercheur à penser le travail de transcription, à prévenir les risques de distorsion et les risques d'erreur dans l'écoute et la manipulation des enregistrements audio, dans la compréhension a posteriori de son propre journal de bord, etc.;
- la prudence lors de l'analyse des données résulte d'une nécessaire réflexion et d'une incontournable planification de l'analyse : comment les données seront-elles analysées? Quelle approche, méthode ou procédure sera utilisée? Comment les souvenirs, les reconstitutions, les charges émotives, la pression qu'a exercé la situation d'entretien seront-ils traités? Quelle place et quel statut donner à l'interprétation? … Comment interpréter? Les risques ne sont pas tous sur le terrain; ils sont aussi dans la tête du chercheur ce qui contribue à faire de l'analyse et de l'interprétation des processus particuliers du travail de recherche;
- la prudence lors de la rédaction de la thèse, du rapport de recherche ou de l'article commande d'éviter les flottements sémantiques, les variations de termes et de sens, les contradictions, les interprétations que pourraient suggérer certaines formulations ou certaines manières de présenter les résultats, etc.

Chaque fois que le chercheur néglige l'une ou l'autre ou plusieurs de ces questions, il prend des risques et chacun de ces risques est susceptible d'entrainer des erreurs. Potentiellement, les erreurs se retrouvent donc à toutes les étapes de la recherche. Et, en recherche qualitative comme dans d'autres types de recherche, nous savons qu'elles sont cumulatives et s'additionnent. Dans leur ensemble, on peut postuler que ces facteurs de risque sont connus des chercheurs qualitatifs et qu'en conséquence ils font preuve de prudence dans leurs décisions autant que dans leurs actions. Toutefois, comme le propose la définition de la prudence considérée plus haut, une condition à l'exercice de la prudence est en effet que le chercheur soit en mesure de percevoir les dangers et les menaces. Sans conscience ou sans connaissance de ces dangers, l'espoir d'une vigilance est faible, voire nul.

Deuxième constat : il existe divers degrés de prudence en recherche qualitative

Le second constat est que la prudence s'exerce à divers degrés. Pour le dire autrement : il y a prudence… et prudence.

Être prudent, oui, certes, mais pas trop tout de même. Alors que la **prudence** constitue une richesse, voire un atout pour l'enquêteur du fait qu'elle permet de prévenir les dangers et éviter les erreurs, – et qu'elle aura au moins pour effet de maintenir son attention depuis le terrain jusqu'à l'interprétation (Nuytens, 2014, p. 66) –, la **trop grande prudence** entretient le doute, empêche, inhibe, bloque la recherche, prolonge la durée de l'enquête, fabrique des maladresses et des erreurs, produit des hésitations, une attitude défensive. En recherche qualitative, on peut observer cette attitude trop prudente lorsque les chercheurs qualitatifs s'excusent, au terme de leurs travaux, pour la présentation de résultats non généralisables. Dans cet exemple, la trop grande prudence produit une maladresse, car la généralisation en recherche qualitative n'est pas une si simple affaire comme l'expose entre autres Patton (2015) dans la présentation qu'il fait de « douze perspectives et approches de la généralisation des résultats qualitatifs » [traduction libre][1] (p. 719), invitant les chercheurs qualitatifs à la réflexion et à la prudence en cette matière. Ces derniers devraient mettre en lumière ce que valent les résultats qu'ils ont obtenus dans le contexte spécifique de la recherche qu'ils ont réalisée, plutôt que de s'attacher à des considérations générales qui concernent moins la recherche qualitative.

On pourrait aussi parler de **prudence démesurée**. Elle se produit lorsque le chercheur doute trop, perd confiance en ses résultats ou en son protocole, n'arrive plus à se convaincre que ce qu'il fait ou a fait a une valeur. C'est ce qu'évoque Nuytens (2014) dans une analyse qu'il fait du travail ethnographique et notamment de sa propre démarche. Il observe que le fait d'abuser de prudence dans l'enquête peut avoir un effet négatif sur l'accès au terrain ou aux situations d'enquête en faisant craindre cet aspect du travail. La peur gagne le chercheur, il se censure, fige, n'avance plus. On comprend dès lors que cette prudence démesurée est malsaine et improductive.

Par ailleurs, à l'autre bout de ce continuum d'intensité se trouve le **manque de prudence**. En recherche qualitative, manquer de prudence peut entrainer des conséquences lourdes telles que des entretiens mal préparés, ratés, des observations insuffisantes, des données biaisées, des conclusions hâtives, une généralisation abusive, la formulation de recommandations incongrues, pour ne donner que ces exemples. La formulation de recommandations est tout particulièrement intéressante dans ce contexte. Cette pratique pose de nombreuses questions à commencer par sa légitimité : le chercheur qualitatif peut-il formuler des recommandations au terme de son travail?

Troisième constat : la prudence n'est pas une attitude innée, elle se développe avec l'expérience

Pour terminer, un troisième constat, si l'on peut l'appeler ainsi, est que la prudence n'est pas innée, ni instinctive, ni fortuite. Comme toute attitude, elle se construit au fil du temps. J'entends par là qu'elle s'enracine dans et qu'elle s'acquiert avec l'expérience. Ainsi, un chercheur très prudent aura peut-être tendance à doser cette attitude, à prendre de l'assurance et à oser quelques risques calculés au fil de ses expériences de recherche et de ses réflexions. Inversement, un chercheur imprudent apprendra à connaître les limites de ce qui est permis et possible de faire, et il développera peut-être une attitude plus prudente : constater qu'un danger existe et s'en méfier désormais.

Nuytens (2014) écrit : « on ne décide pas une fois pour toutes d'être vigilant : on le devient et cela passe par la détermination d'une posture censée produire des connaissances et résoudre un problème » (p. 66). Autrement dit, cela s'apprend. Dans ce contexte, on peut penser que l'enseignement des méthodes qualitatives et l'accompagnement des jeunes chercheurs jouent un rôle fondamental dans l'apprentissage et dans la gestion de la prudence. Les types d'enseignement qui permettent aux étudiants d'expérimenter des dispositifs de collecte, des processus de recherche, des stratégies d'analyse, etc. paraissent particulièrement intéressants pour promouvoir le développement de cette attitude.

En conclusion

Au terme de cette réflexion, reprenons l'idée que si la recherche qualitative est une activité fascinante, elle est aussi une activité complexe, difficile, risquée, et parsemée d'embûches. Si l'on reconnaît que la prudence est une attitude qui consiste à prévoir les risques, et si l'on reconnaît que les risques sont non seulement innombrables, mais qu'ils sont aussi multiformes en recherche qualitative, alors chaque chercheur devrait profondément s'engager à développer, à appliquer et promouvoir une attitude de prudence dans sa démarche de recherche. Considérant que la prudence se manifeste suivant des niveaux d'intensité variables, le chercheur doit de plus être en mesure de doser la prudence dont il fera preuve selon le type de recherche dans lequel il s'engage et selon les étapes qui en marquent le cheminement. Cet exercice commande son lot de réflexion, de préparation, et d'expérience.

Quoi qu'il en soit, en recherche qualitative comme dans tout autre type de recherche, le manque de prudence peut entrainer des erreurs. Et la somme des erreurs commises tout au long de la recherche pourra à son tour produire des résultats tronqués, produisant à leur tour des interprétations fausses qui, de surcroit, pourraient être publiées s'il s'avérait que le processus d'évaluation par les pairs manque, en bout de ligne, de prudence. Parce que la recherche qualitative est réputée être interprétative, elle comporte par conséquent un risque interprétatif pour en revenir à la thématique du

colloque. Commettre une erreur d'interprétation, cela signifie faire dire aux résultats (ou aux données) ce qu'ils ne disent pas réellement. C'est ce que suggère Mucchielli en introduction au dictionnaire des méthodes qualitatives (2009) : « il n'est, en effet, pas question qu'elle [l'interprétation] soit une invention ne reposant que sur des a priori, des idées préconçues, une idéologie, une théorie fallacieuse…, bref, qu'elle soit une "élucubration" » (p. III). Le risque interprétatif est bien réel et il reviendra toujours aux chercheurs de prendre les moyens pour assurer la qualité de leur travail et la valeur des résultats qui en découlent.

Note

[1] « *Twelve perspectives on and approches to generalization of qualitative findings* » (Patton, 2015, p. 719).

Références

Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales.* Paris : La Découverte.

Mucchielli, A. (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines* (3e éd.). Paris : Armand Colin.

Nuytens, W. (2014). Facteurs de troubles? La vigilance au cours d'une enquête de longue durée. *Recherches qualitatives, 33*(1), 64-85.

Olivier de Sardan, J.- P. (1996). La violence faite aux données. De quelques figures de la surinterprétation en anthropologie. *Enquête, 3*, 31-59.

Olivier de Sardan, J.- P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia.

Patton, M. Q. (2015). *Qualitative research and evaluation methods* (4e éd.). Thousand Oaks, CA : Sage Publications.

Chantal Royer *est professeure au Département d'études en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières où elle enseigne les méthodes de recherche. Elle a été présidente de l'Association pour la recherche qualitative de 2002 à 2006. Depuis 2002, elle dirige la revue* Recherches qualitatives*. Sur le plan méthodologique, elle s'intéresse aux différentes approches et méthodes qualitatives, à leur statut dans l'univers de la science, à leur valeur, à leur évolution, ainsi qu'aux manières de les transmettre et de les enseigner. Ses travaux de recherches portent notamment sur les valeurs des jeunes dont elle analyse différentes facettes.*